@

Auguste DESGODINS

ÉCRITS SUR LE THIBET

d'après la correspondance et les notes d'

Auguste Desgodins (1826-1913),

Ce recueil est constitué d'extraits de lettres, de notes, de textes de conférences, etc., écrits par l'abbé Desgodins (ou pour quelques rares notes, à son propos), et parus entre 1861 et 1913 dans les périodiques suivants : *Bulletin de la Société de géographie* (*Paris*) ; *Bulletin de la Société de géographie commerciale* (*Paris*) ; *Bulletin de la Société de géographie* (*Lyon*) ; *Annales de la Propagation de la Foi ; Les Missions Catholiques ; L'Exploration ; Bulletin de la Société d'acclimatation ; Annales de la Société des Missions Étrangères ; Revue des Religions.* La très grande majorité de ces extraits est disponible sur le site gallica.bnf.fr.

Le recueil n'a aucune prétention à une quelconque exhaustivité. Seuls les textes disponibles sur internet et aux MEP ont été repris. Il faut cependant noter que ceux-ci constituent une très large portion des écrits publiés de l'abbé.

Le recueil est construit selon l'ordre chronologique. L'orthographe des noms propres et des mots transcrits phonétiquement varie selon les extraits, et même souvent d'un ligne à l'autre, sans cependant entraîner de confusion.

Bibliographie due à l'obligeance des
Archives et de la Bibliothèque asiatique des
Missions Étrangères de Paris

http://www.mepasie.org

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juillet 2012

1913 [1]

M. Desgodins et la mission du Thibet

@

Le doyen des missionnaires de la Société des Missions Étrangères, M. Auguste Desgodins, est mort à Padong (Inde anglaise), sur les frontières du Thibet, le 14 mars 1913.

Né le 16 octobre 1826 [2] à Manheulles (Meuse), il avait été ordonné prêtre le 25 mai 1850, et après avoir été vicaire à la paroisse de Notre-Dame à Verdun, il était parti pour la mission du Thibet le 15 juillet 1855. Il avait donc 87 ans d'âge, 63 ans de sacerdoce et 58 ans d'apostolat.

Cette longue carrière, assombrie par bien des douleurs, éclairée par des joies fort rares, fut grande par son indéfectible constance dans un labeur souvent ingrat, toujours très apostolique.

Au moment où il partit pour le Thibet, les missionnaires tentaient de pénétrer dans cette région par deux côtés à la fois : par l'Inde et par la Chine. M. Desgodins fut envoyé dans l'Inde, où MM. Krick et Bourry avaient été, l'année précédente, massacrés par les Michemis.

Avec son compagnon, M. Bernard, il chercha une autre route vers l'Ouest ; mais, avant d'être arrivé à la frontière, il fut arrêté par la

---

[1] *Cf.* Missions Catholiques, *1913, pages 249-252.*

[2] La Semaine religieuse de Verdun *(12 avril 1913) donne sur la famille de M. Desgodins les renseignements suivants:*

> *« Le R. P. Desgodins, ou mieux des Godins, naquit à Manheulles, le 16 octobre 1826, de cette noble et ancienne famille des écuyers des Godins, qui posséda pendant près de trois siècles l'un des six fiefs de la petite Souhesme. Elle portait : Parti, coupé, tranché et taillé d'or et d'argent, à une croix pâtée de sable brochant sur le tout. Didier I Godin, qui fit ses reprises féodales en 1548, était petit-fils de Menault des Godins : son alliance avec les des Gabets lui procura ce fief de la petite Souhesme, et, dès 1562, on voit ses enfants faire une transaction pour la maison seigneuriale qu'on appelle encore aujourd'hui la « haute maison ».*

Son père, Charles-Michel-François des Godins Suzemont, écuyer, avait été officier au régiment de Provence, puis lieutenant-colonel du 52e régiment d'infanterie de ligne : il était chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur. Il eut cinq enfants — dont le dernier est notre missionnaire — de son second mariage avec Marie-Joséphine de Roton, d'une ancienne famille de nos Woëvres, qui a donné à la magistrature et aux charges publiques beaucoup de ses membres. Aussi la mort du R. P. des Godins met-elle en deuil, comme sa vie les honore, les familles de Roton, Génin, Drouot de Villay, Hémard d'Adigny, Saintard, de Widranges, d'Hannoncelles.

révolte des Cipayes et dut rester enfermé dans la ville d'Agra, où il fit, le jour, fonctions d'aumônier, et la nuit, service de soldat veillant aux remparts. La révolte terminée, il reprit sa route vers les frontières du Thibet et après cinq mois de voyage en barque, à cheval, le plus souvent à pied, à travers les plaines brûlantes et les montagnes les plus escarpées du monde, il arriva à Khanam, la lamaserie célèbre, où Csoma de Coros composa ses remarquables travaux sur la langue thibétaine. Il y reçut une lettre de son vicaire apostolique, Mgr Thomine-Desmazures, qui, comptant profiter de la liberté promise aux missionnaires par le traité de Tien-tsin en 1858, l'appelait en Chine.

À son arrivée au Se-tchoan, M. Desgodins fut arrêté et emprisonné. Il eut à subir plusieurs interrogatoires devant le préfet de Yeou-yang.

> *« Je commençai, écrivait-il à cette époque, par refuser positivement de me mettre à genoux pendant l'interrogatoire, faisant valoir ma qualité de Français et disant que m'y forcer serait, non seulement me faire injure à moi-même, mais à toute ma nation. Cette protestation, qui, il y a trois ans, m'eût attiré au moins vingt coups de rotin, me valut deux ou trois petits signes de tête d'approbation, et je restai debout bien ferme. On me demanda pourquoi je venais en Chine : — Pour y prêcher la religion comme le permet le traité de paix... On ne souleva pas d'objections. — Quel est l'avantage de cette religion ? Je fis adresser par un interprète un petit sermon que tout le monde écouta...*

Finalement le missionnaire fut reconduit à Canton. Il en repartit immédiatement pour le Thibet, et le 20 juin 1860 il était à Ta-lin-pin chez son évêque. Avec ce dernier et plusieurs missionnaires, il gagna par un voyage de trente-quatre jours la petite ville de Kiang-ka.

On sait ce que sont les voyages au Thibet, par des sentiers rocailleux et très étroits, souvent hérissés d'obstacles, pierres, quartiers de rocs, arbres couchés en travers, sans parler des ossements d'animaux. Ces chemins abrupts courent sur le sommet des montagnes, s'enfoncent dans les vallées, s'arrêtent devant un fleuve ou

une rivière que l'on franchit soit à gué, soit sur des barques en bois ou en peau de yack, soit sur d'étranges ponts de corde. L'ascension des montagnes hautes de 3.000 à 4.000 mètres est rude, la végétation disparaît peu à peu et l'on atteint la région des neiges.

Muni de visière en soie et de lunettes noires, le missionnaire est à peu près à l'abri des ophtalmies ; mais les joues, les lèvres, le nez sont moins préservés, la peau se dessèche et se gerce ; la raréfaction de l'air donne le mal de montagne aussi pénible que le mal de mer. Par suite des accidents de terrain, l'altitude est très différente, et les voyageurs doivent en quelques heures supporter une température qui varie de 15 ou 20 degrés au-dessus de zéro à 15 ou 20 et davantage au-dessous. La nuit, les missionnaires couchent sous la tente, sur le toit d'une maison thibétaine ou dans des espèces de caravansérails que, sans aucune ironie, mais bien à tort, les Chinois appellent des « palais publics », logements d'officiers en voyage.

Ces difficultés de voyage n'étaient rien à côté de celles que leur opposèrent les haines et les diplomaties chinoise et thibétaine. Les autorités de Kiang-ka leur défendirent de passer outre ; elles leur insinuèrent qu'ils n'avaient qu'à retourner au Se-tchoan et même en Europe. On discuta pendant deux mois. Puis, malgré les autorités, les ouvriers apostoliques reprirent leur marche en avant et parvinrent à Tcha-mou-to.

Nouveaux débats plus vifs, plus difficiles, obstination plus grande des mandarins. Mgr Thomine-Desmazures partit pour Pékin porter ses réclamations à la légation de France, ce qui devait être inutile. M. Desgodins s'engagea avec M. Renou sur la route de Lhassa ; tous les deux atteignirent Lagong, mais ne purent aller plus loin. Chinois et Thibétains ligués contre eux les forcèrent de se rendre à Bonga, le seul poste que la mission possédât en terre thibétaine ; ils y arrivèrent le 8 septembre 1862.

L'année suivante, M. Desgodins fut chargé de la station naissante de Song-ta, à peu de distance de la Salouen. Quand il y arriva, toute la population était sur pied pour le recevoir. Le maire, son écharpe rouge

en sautoir, tenait un tube de vin doux à la main, deux ou trois notables portaient de petites corbeilles remplies de farine et sur chacune d'elles étaient posés cinq œufs symétriquement rangés en couronne ; d'autres présentaient, sur des plats en bois, des galettes fabriquées avec de la farine de blé ou de sarrasin. Ce sont les cadeaux ordinaires que l'on fait aux amis... Hommes, femmes, enfants, même les sorciers, déclarèrent qu'ils voulaient embrasser le christianisme. Le missionnaire baptisa une quarantaine d'enfants et quelques adultes à l'article de la mort. Peu après il se fixa dans la station de Long-pou. Ces modestes succès n'eurent pas de lendemain.

En 1864, les lamas, sûrs de l'impunité, recommencèrent leur campagne contre le catholicisme. M. Desgodins fut attaqué au milieu de la nuit, reçut un coup de pilon sur la tête et dut gagner Bonga. Les lamas l'y suivirent ; ils défendirent de vendre des vivres aux missionnaires, espérant que la famine les forcerait à s'éloigner. M. Desgodins ne s'épouvanta pas. Il coupa les broussailles afin de pouvoir faire les semailles, et commença la construction d'une route qui devait faciliter le ravitaillement. Travaux inutiles.

Le 29 septembre 1865, les lamas attaquèrent Bonga, enchaînèrent les chrétiens et firent à M. Desgodins et son compagnon F. Biet, missionnaire plus jeune que lui de 7 à 8 ans, cette déclaration :

> *« Le dalaï-lama ne veut pas qu'il y ait sur ses terres un seul chrétien thibétain ; pour les vôtres ils ne vous appartiennent plus. Il faut partir.*

Les missionnaires refusèrent jusqu'au 7 octobre. Ce jour-là, on les emmena de force, et tous leurs établissements de Bonga furent pillés et incendiés. À Tchrana, ils essayèrent d'en appeler aux mandarins. Pendant 5 jours ils protestèrent ; le 14 octobre, tous les chrétiens et les néophytes emmenés avec eux furent condamnés à être jetés au fleuve. Le lendemain, un Lou-tse fut saisi et lancé dans les eaux de la Salouen.

Cependant quatre cents francs payés par M. Desgodins apaisèrent un peu les esprits les plus intransigeants ; missionnaires et chrétiens

furent conduits dans la région de Bathang, à Gunra, d'où ils gagnèrent Yerkalo.

M. Desgodins y loua des terres pour ses chrétiens, y construisit une petite résidence ; il eut même, en 1872, l'occasion de sauver 12 païens condamnés à mort pour avoir fait la contrebande du sel.

C'est à Yerkalo qu'il traduisit les prières de la messe, les prières des agonisants, qu'il écrivit de nombreuses et savantes lettres à la Société de Géographie de Paris *sur le cours du Mékong, sur celui de la Salouen, sur l'orientation des Himalayas, lettres dont le secrétaire de la Société, M. Maunoir, faisait l'éloge dans ses rapports de 1870-1871-1872 et pour lesquelles on lui décerna en 1878 une récompense. La guerre contre les catholiques se renouvela en 1873. Sous prétexte que les missionnaires avaient appelé l'anglais Cooper et les explorateurs français, les esprits se montèrent peu à peu : les stations de Bathang et de Bongmet furent détruites. M. Desgodins fut chassé de Yerkalo.*

Heureusement la France vint en aide à la mission du Thibet. Des ordres de Pékin furent donnés au vice-roi du Se-tchoan, un mandarin délégué fut envoyé dans les stations ruinées. M. Desgodins fut chargé par Mgr Chauveau de négocier avec lui toutes les réparations nécessaires. Il le fit avec un succès et un tact qui dictèrent à l'évêque cet éloge :

> *« Dans cette affaire, M. Desgodins nous a rendu un service important, moins encore par son intelligence que par la docilité avec laquelle il a subi la direction que je lui imprimais. Que cette direction fût sage ou maladroite, ce n'est qu'une question secondaire ; la question qui domine tout, en pareil cas, c'est qu'il y ait unité de vue et de langage ; nous traitions le procès à deux, l'un à Ta-tsien-lou, l'autre à Bathang. Si chacun eût tiré en sens contraire, nous étions condamnés à l'immobilité, pour ne rien dire de plus. Il n'en a pas été ainsi, Dieu merci. Nous avons exactement suivi la même ligne. Il en est résulté que l'union de nos forces nous a conduits au même but, qui était de réduire nos ennemis à l'impuissance de nous nuire.*

En 1880, Mgr Biet pria M. Desgodins de recommencer les tentatives faites 25 ans auparavant pour pénétrer au Thibet par les frontières de l'Inde. Dans la crainte d'une opposition de la Chine, le missionnaire ne devait faire connaître que le moins possible le but de son voyage, qui devait rester caché sous les apparences d'une exploration et surtout d'impression d'ouvrages thibétains. Il arriva à Calcutta le 5 septembre 1880 et commença à faire imprimer un petit livre pour les écoles et un catéchisme. Plus tard, lui-même achètera une presse lithographique et se fera imprimeur pour économiser quelques francs et avancer de quelques jours l'achèvement de son travail. Entre temps il étudiait la collection des documents officiels sur les relations du gouvernement anglais avec le Sikkim, le Népal, le Boutan, l'Assam, publiait des renseignements sur le Thibet, dont à cette époque les Anglais s'occupaient fort peu, trouvait des amis et des protecteurs dans le général Walker, le colonel Tanner, les lieutenants-gouverneurs Sir Ashley Eden et M. Rivers Thomson.

Avec un jeune missionnaire, H. Mussot, il fit des explorations dans les régions frontières du Thibet, adressa sur ses voyages des rapports à son vicaire apostolique, et après avoir reçu la réponse de ce dernier, négocia avec les autorités ecclésiastiques, Mgr Pesci, Mgr Marinoni, le père Pozzi, et avec les autorités anglaises, la fondation du centre de la mission à Padong.

Un décret de la Propagande du 25 juin 1883 ayant fixé la délimitation, M. Desgodins construisit un presbytère et un oratoire.

> *« Le 7 avril 1884, écrivait-il, nous arborions au sommet de la charpente de la toiture une grande croix portant en gros caractères thibétains cette inscription : Sacré Cœur de Jésus, veuillez bénir ce peuple.*

Le 25 décembre suivant, il baptisa ses deux premiers néophytes.

En 1890, il vint en France. À cette époque, le Bulletin de l'Œuvre des Partants *traça de lui ce portrait :*

> *« Il est âgé de soixante-quatre ans, de taille moyenne et vigoureusement charpenté ; il a les épaules larges un peu voûtées, le visage desséché d'une teinte jaunissante, le nez fortement busqué, les yeux bleu clair, très vifs encore malgré la fatigue des paupières plissées par l'âge, la barbe blonde grisonnante. Rien qu'à le voir passer dans les rues, la tête inclinée, le pas ferme et allongé, le corps un peu penché en avant, à la façon des montagnards habitués à grimper les pentes abruptes, on devine une partie de sa vie passée sur les grandes routes, au milieu des hautes montagnes.*
>
> *Plus longue que bien des vies apostoliques, sa vie a été plus dure aussi ; que de luttes, de peines, de misères, d'aventures, aux Indes, en Chine, au Thibet ! Au rude contact des choses, l'homme s'est bronzé, il est rarement ému, ou, s'il l'est, rien n'apparaît ; pourtant il a gardé la gaieté franche et hardie des caractères forts et maîtres d'eux-mêmes.*
>
> *Il a parlé dans des conférences publiques, à Calcutta, à Paris, à Nancy, devant un public d'hommes spéciaux, sur le commerce du Thibet, ses produits et ses richesses ; aux âmes pieuses, il a raconté l'histoire poignante de la mission du Thibet, toute pleine de persécutions sourdes, de trahisons discrètes, de désastres sans éclat. Partout son récit avait les mêmes qualités de sobriété et de précision.*

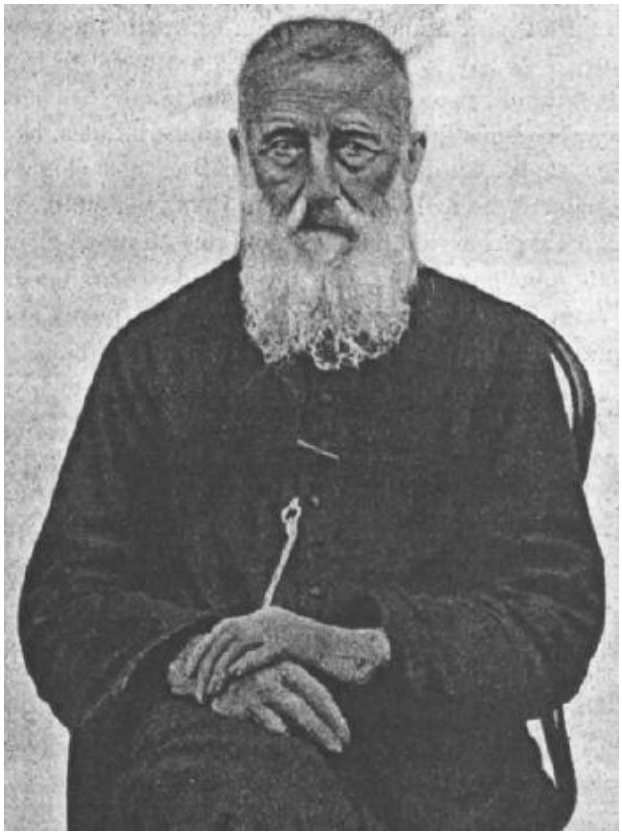
Le missionnaire avait le projet de faire imprimer le Dictionnaire thibétain*, que lui et ses compagnons avaient composé. Les Anglais lui avaient offert d'en acheter le manuscrit ; par patriotisme, il avait refusé, il voulait en faire une œuvre française. Mais l'impression exigeait une assez forte somme, il demanda des ressources à ses amis de la Société de Géographie pour laquelle il croyait avoir beaucoup travaillé... Ses amis lui donnèrent de bonnes paroles, la Société de Géographie lui décerna une médaille et des éloges,...*

Il repartit pour Padong, et en 1893, se rendit à Hong-kong, à l'imprimerie que la Société des Missions Etrangères possède dans cette

ville. Il y imprima le Dictionnaire thibétain latin-français*, ouvrage in-4° de 1.087 pages sur deux colonnes, la* Vie de N.-S. J.-C.*, les* Évangiles*, l'*Histoire sainte *et d'autres volumes en thibétain. Il composa ensuite un* Essai de grammaire thibétaine*.*

Quand il eut achevé tous ces travaux, il retourna à Padong. Il avait 77 ans. Sa carrière active était terminée, il pouvait encore prier, il pria beaucoup ; il donna quelques conseils, que sa modestie se permettait rarement, aux missionnaires plus jeunes dont il ne consentit pas à être le chef, mais qui le vénéraient comme un père.

Il est mort au milieu d'eux, en la fête de Notre Dame des Sept-Douleurs, la première patronne de la dure mission du Thibet, après avoir, avec une persévérance de plus d'un demi-siècle, travaillé et souffert pour Jésus-Christ.



@

TABLE DES MATIÈRES

Carte d'une partie du Thibet oriental

Carte : Itinéraire de Yerkalo à Yê-tche

En guise d'introduction : 1913. M. Desgodins et la mission du Thibet.

26 août 1861. La grande route du Thibet.

6 juillet 1863. Conversion de plusieurs villages, détail de mœurs.

10 novembre 1863. État de la mission du Thibet.

27 décembre 1864. Sur les fleuves et le système des montagnes du Thibet oriental.

30 décembre 1864. Sur les races lou-tse, lyssou et térong.

30 octobre 1866. Aux salines.

19 décembre 1866. Organisation politique et administration du Thibet.

1867. Le talé-lama.

13 décembre 1870. Itinéraire de Pa-tang à Yerkalo.

20 novembre 1871. Usage des baromètres.

4 janvier 1872. Usage des instruments.

15 mars 1872. Quelques erreurs dans un ouvrage.

26 mai 1872. Mots principaux des langues de certaines tribus.

14 octobre 1872. Végétation des sommets au nord de Yerkalo.

14 octobre 1872. Hauteurs entre Yerkalo et Bathang.

Date ? Les sauvages lissous du Lou-tze-Kiang.

Novembre 1872. Notes sur la zoologie du Thibet.

Novembre 1873. Itinéraire de Yerkalo à Tse-kou.

1874. Le cours supérieur des fleuves de l'Indo-Chine.

22 avril 1874. Réinstallation à Yerkalo.

11 juin 1874. Réinstallation à Yerkalo.

14 juin 1874. Notice sur le Thibet.

27 juillet 1874. Pays frontières du Thibet, de la Birmanie et du Yun-nan.

15 septembre 1874. Guerre entre Thibétains ?

15 janvier 1875. Notes géologiques sur la route de Yerkalo à Pa-tang.

23 février 1875. Travaux de reconstruction.

9 mai 1875. Notes sur le territoire de Bathang.

20 juin 1875. Mort du talaÿ-lama de l'Hassa.

5 janvier 1876. Du bouddhisme.

Juillet 1876. Supplément à l'itinéraire de Yerkalo à Tsé-kou.

9 septembre 1876. Nouvelles de la mission.

23 décembre 1876. Nouvelles à la famille.

1er janvier 1877. Visite du mandarin.

1877. Du Thibet, remarques sur un article de la *Revue britannique*.

28 mars 1877. Notes sur le Thibet.

Date ? Le Thibet. Orographie et hydrographie.

Juillet 1877. Quelques noms thibétains.

15 novembre 1877. État de la mission.

Décembre 1877. Itinéraire de Bathang à Ta-tsien.

12 janvier 1878. Thibétains à Darjeeling.

27 août 1878. Le mouton bête de somme ?

27 août 1878. Note sur le bouddhisme au Thibet.

1880. Remise de titre.

1880. Voyage de Ta-tsien-lou à Cha-pa.

1880. Remise de médaille.

Date ? Divers objets du culte bouddhique.

Date ? Dictionnaires.

1881. Sur les expéditions européennes vers le Thibet.

Date ? Sur le mariage et la constitution de la famille.

Date ? Notes sur l'état actuel des lamaseries au Thibet.

Date ? Le massacre du père Brioux.

1882. La région limitrophe du Thibet, de la Birmanie, de l'Assam et de la Chine.

24 juin 1884. Une mission nouvelle dans l'Himalaya.

1886. Monographie du travailleur bouddhiste.

1890. Notes sur le commerce du Thibet.

21 mars 1890. Notes sur le Thibet.

Mars/avril 1893. Le bouddhisme d'après les bouddhistes.

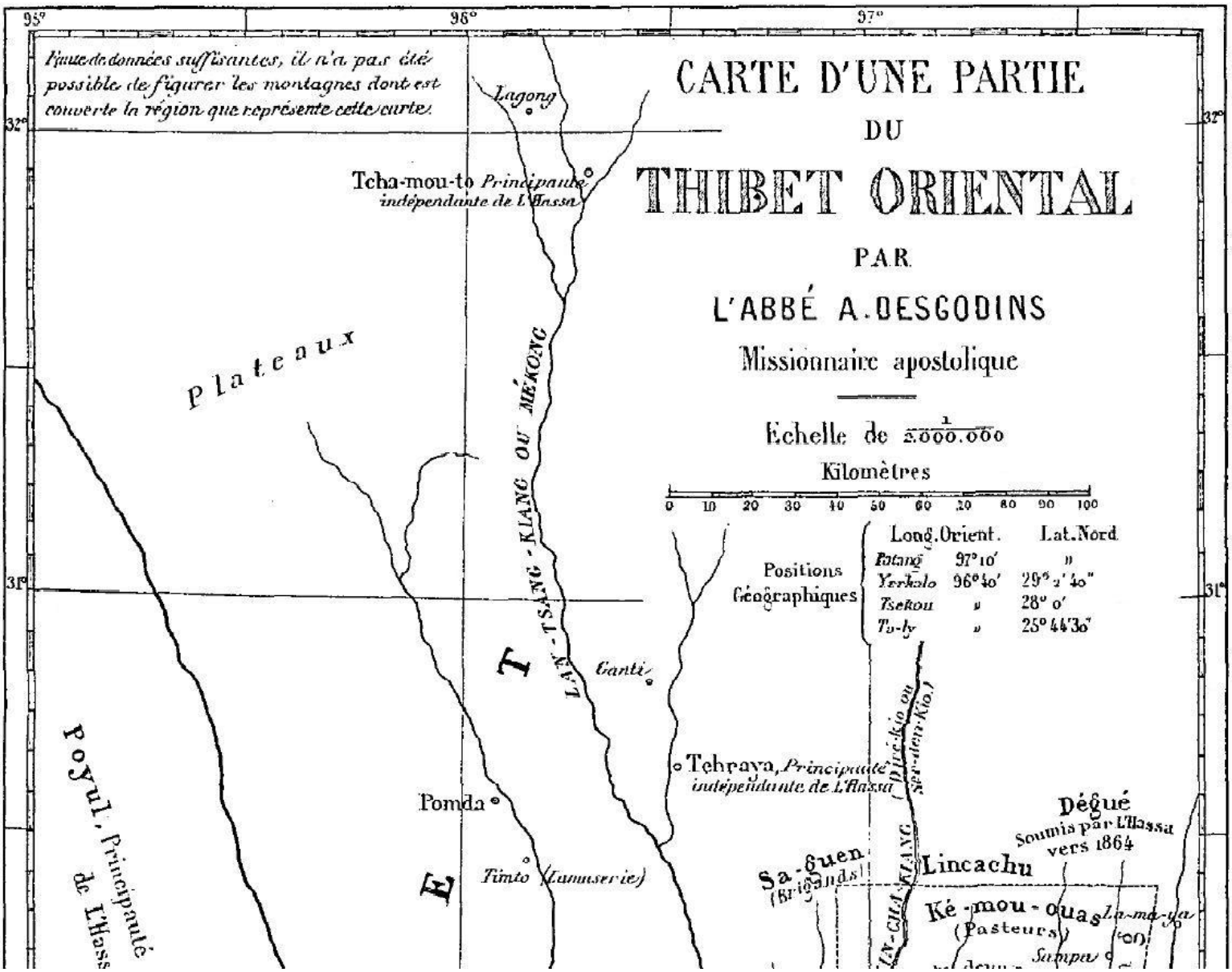
1900. Instruments aratoires au Thibet.

1904. Les Anglais à Lhassa.

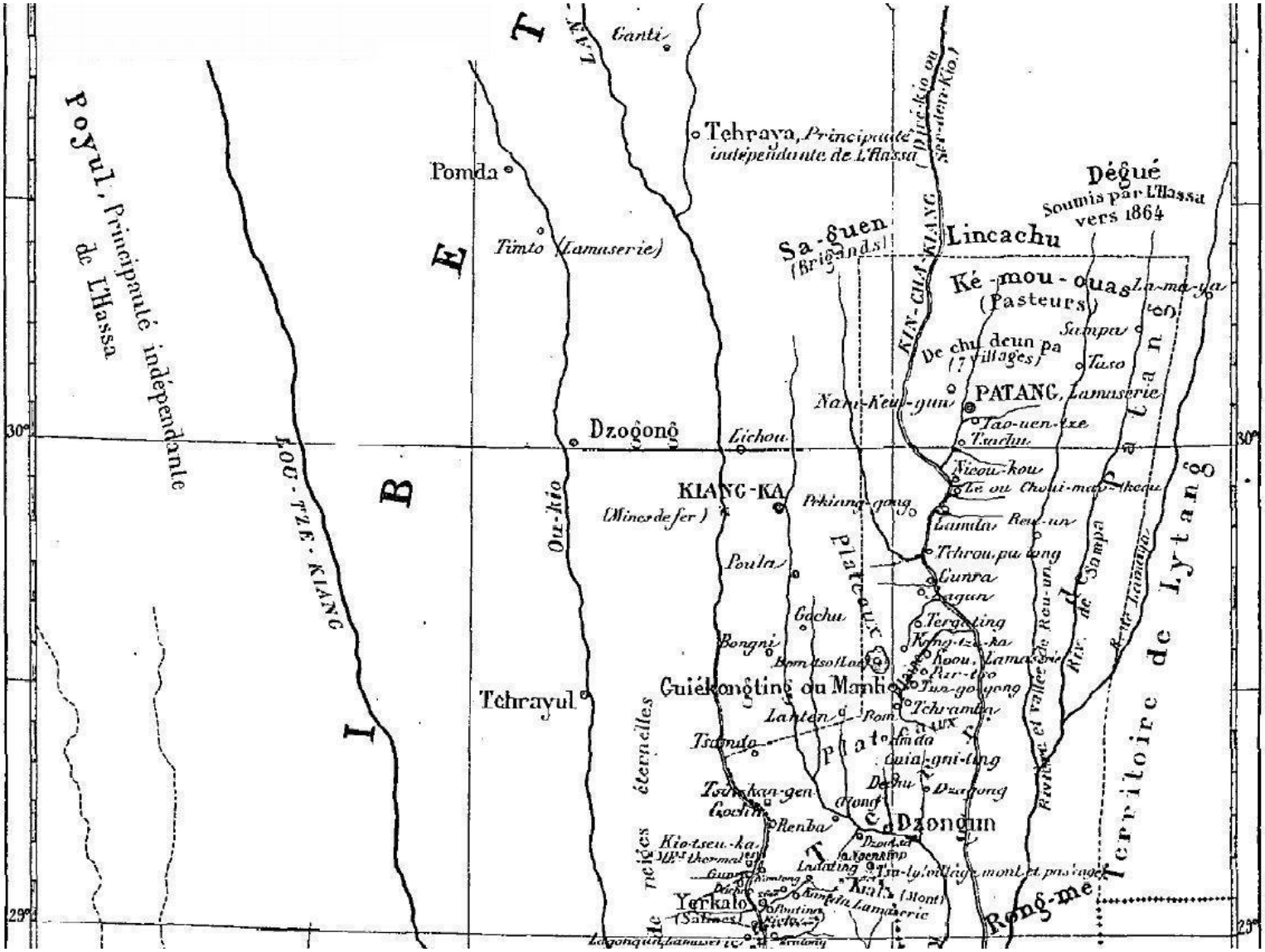
31 octobre 1904. La fin de l'expédition anglaise à Lhassa. Le traité. Retour des vainqueurs.

1910. Arrivée du dalaï-lama dans l'Inde.

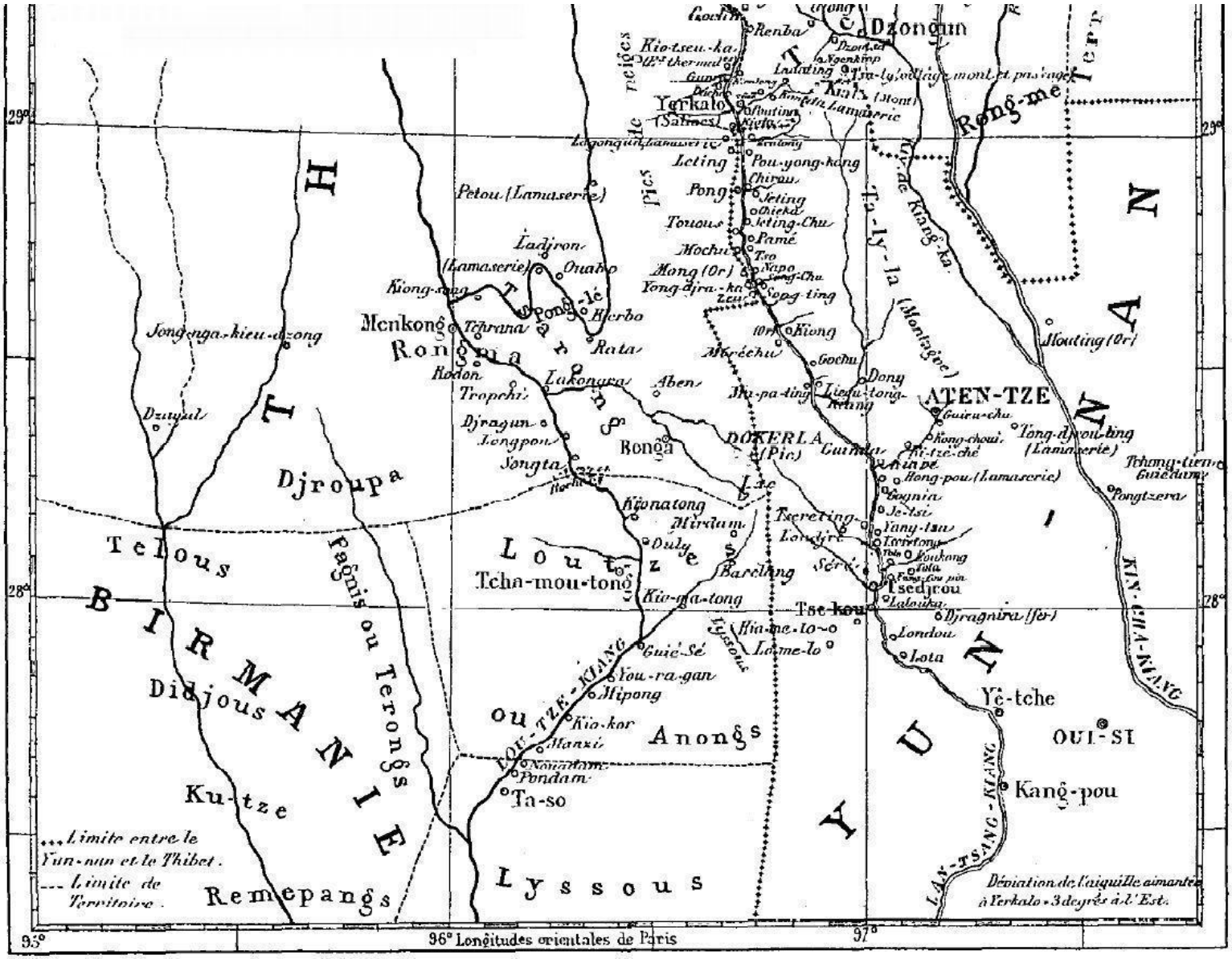
@



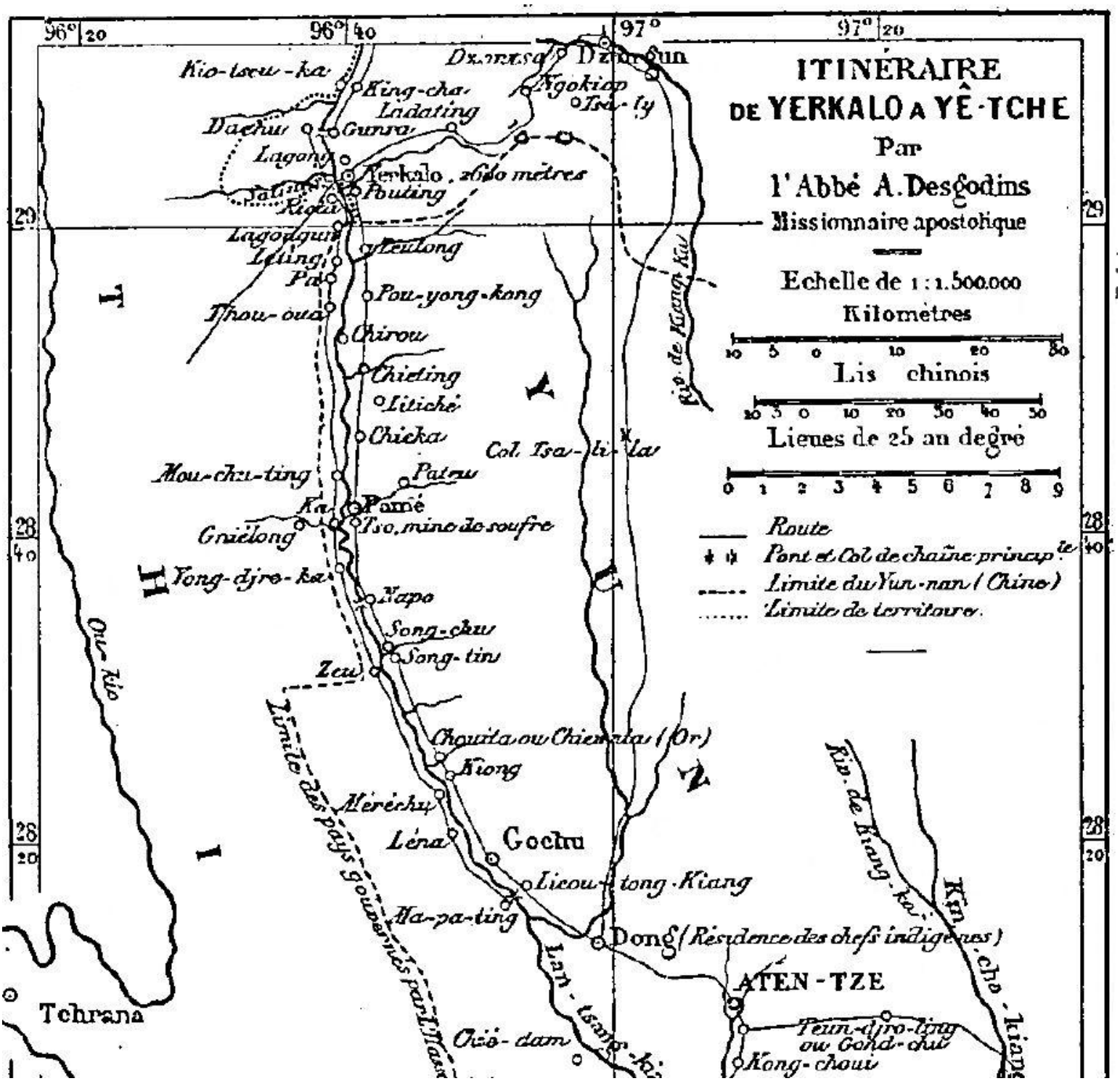
Carte d'une partie du Thibet oriental, par A. Desgodins,
parue dans le BSG, octobre 1875. Haut.



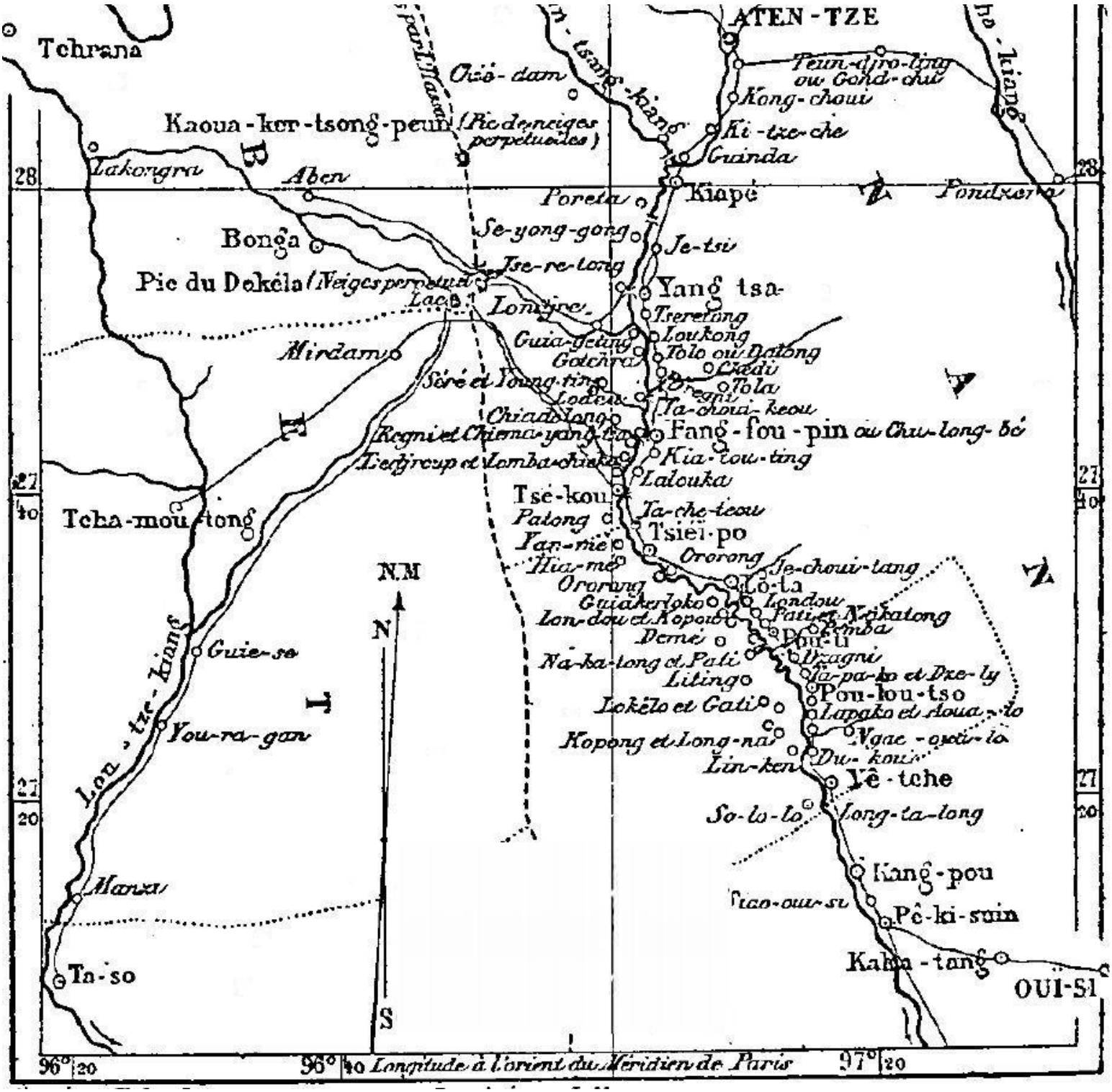
Carte d'une partie du Thibet oriental, par A. Desgodins,
parue dans le BSG, octobre 1875. Milieu.



Carte d'une partie du Thibet oriental, par A. Desgodins,
parue dans le BSG, octobre 1875. Bas.



Itinéraire de Yerkalo à Yê-tché. Haut



Itinéraire de Yerkalo à Yê-tché. Bas

26 août 1861 [1]

À sa famille

@

Tchâ-Mou-Tô ou Tsiamdo, le 26 août 1861,

Bien chers frères, parents et amis,

Nous sommes demeurés à Kiang-Kâ pendant deux mois, pour plaider les intérêts de notre chère mission devant les autorités chinoises et thibétaines de la localité. Ne pouvant obtenir justice du capitaine qui en est le gouverneur, et qui s'est toujours montré rebelle aux traités aussi bien qu'aux ordres de ses supérieurs, nous prîmes le parti de continuer notre route, autant pour nous rapprocher du centre du lamanisme, que pour porter l'affaire devant les ambassadeurs chinois et le roi thibétain lui-même. Nous nous séparâmes donc en deux bandes, MM. Fage, Goutelle et Durand restèrent à Kiang-Kâ pour soutenir le procès dans le pays même, et aller reprendre le poste de Bonga, quand il sera gagné.

Mgr Thomine, M. Renou et moi, partîmes le 5 août pour HLassa. Les pluies continuelles qui avaient inondé le pays pendant près d'un mois, cessèrent presque par enchantement ; et notre voyage, si pénible et dangereux en hiver (comme le fit M. Huc), devint, pour ainsi dire, une partie de plaisir. Le paysage ressemble beaucoup à celui que nous parcourions avant Kiang-Kâ : toujours des vallées ou plutôt des plateaux immenses, dont l'élévation moyenne au-dessus de la mer est, à mon avis, d'au moins 10 à 12 mille pieds. Les vallées sont toutes arrosées par de gros ruisseaux et même des rivières assez fortes, qui vont se jeter dans les grands fleuves que traverse la route, et dont les principaux sont le Kin-Cha-Kiang et le Lan-Tsang-Kiang. Ces fleuves sont séparés par des chaînes de montagnes très élevées et qui courent du nord au sud-est, pour aller se perdre, le premier dans la mer Jaune, près de Nankin, le second dans la mer de Cochinchine près de Saigon.

---

[1] Cf. *Annales de la Propagation de la Foi*, 1862, page 365.

Les sommets les plus élevés de ces chaînes sont toujours couverts de neige, et plusieurs fois il nous est arrivé, même au mois d'août et par un grand soleil, de traverser des endroits couverts de larges nappes blanches, qui faisaient un singulier contraste avec les primevères, les fleurs épanouies, et les moissons presque mûres que l'on rencontrait sur le versant voisin. C'étaient toutes les saisons réunies à la fois.

Ces vallées forment d'immenses pâturages où paissent de grands troupeaux de yacks, ou bœufs grognants à longs poils, de dzos, métis provenant du yack et de la vache ordinaire, de bœufs et de vaches communes. Là ce sont des chevaux et des mulets qui broutent ensemble ; ailleurs on voit des moutons et des chèvres se répandre sur le flanc des montagnes et des rochers à pic, en nombre indéfini. Les troupeaux, voilà la grande richesse et la principale occupation du pays. Les yacks et les dzos portent les bagages des voyageurs, fournissent une nourriture forte et abondante aux habitants, qui, de leurs longs et fins poils, fabriquent aussi des cordes et des étoffes grossières pour les tentes. Les chevaux portent les cavaliers ; ici tout le monde voyage à cheval. Le coursier thibétain est de belle taille, au port élégant, à l'allure dégagée, au jarret vigoureux ; il monte et descend les pentes les plus rapides avec une grande facilité. Vous connaissez de réputation les moutons et les chèvres du Thibet ; leur toison fine et soyeuse mérite toute sa réputation, et la chair, quoi qu'on en ait dit, est excellente.

L'agriculture est peu considérable, ce n'est qu'aux environs des villages qu'on rencontre des champs cultivés ; le blé, l'orge, le *fin-ko* (espèce d'orge), et un peu de sarrasin, sont les principales espèces de céréales. Quelques petits jardins, entretenus surtout par les Chinois, fournissent de rares légumes qui sont de médiocre qualité, parce qu'ils sont obligés de croître et de mûrir presque en même temps pour prévenir l'hiver. Les villages sont clairsemés sur la route de HLassa, excepté dans la région de Tcha-Ya, qui est bien peuplée. Ce pays, que nous traversâmes presque au sortir de Kiang-Kâ, passe pour très barbare auprès des Chinois, parce que ses habitants, qui ont su

conserver un peu leur indépendance, rançonnent tant qu'ils peuvent les mandarins de passage. Pour nous, au contraire, ils se montrèrent généreux ; ils surent comprendre que nous venions pour faire le bien et non pour *manger* le peuple, selon l'expression du pays, et ils nous reçurent fort bien ; leurs chefs eux-mêmes, si redoutés des autres voyageurs, nous firent des visites amicales et des présents. Nous leur rendions force belles paroles ; mais des présents... Sans doute on faisait bien ce que la pauvreté apostolique permettait, mais non pas ce que la politesse locale eut exigé de grands personnages comme nous. En mission, la richesse n'est pas une condition indispensable de réussite, la grâce de Dieu fait tout ; cependant elle peut être d'un grand secours, surtout au début d'une entreprise, et nous étions presque à la mendicité. Il faut vous dire qu'au Thibet, on ne peut faire une visite sans présenter d'abord un kata ou petite écharpe de soie blanche très fine, puis un cadeau ; et quand on rend la visite, il faut échanger un kata, et offrir à son tour un présent ; le plus riche, ou celui qui est censé tel, perd le plus à cet échange de politesses. C'est assez vous dire que telle est notre position. Heureusement les promesses sont aussi appréciées et coûtent moins cher que les dons, et nous gardons notre argent pour des œuvres plus chrétiennes que de simples compliments.

Nous avons été plusieurs fois obligés d'user de cette politique, car partout on nous a traités et reçus grandement. Notre arrivée, ici surtout, fut un petit triomphe. Les cinq mandarins de Tsiamdo, et les troupes en grand uniforme, nous attendaient sous des tentes à l'entrée de la ville. On nous servit le thé, nous causâmes, puis on se rendit au kong-kouan, ou maison préparée en notre honneur ; les fonctionnaires vinrent encore nous y saluer, nous envoyèrent un grand dîner de cérémonie, etc. (On nous en avait déjà offert un à la station précédente). Maintenant nous en sommes aux visites de politesse et presque de camaraderie. Vous allez sans doute vous écrier : Que les temps et les hommes sont changés ! Il y a quelques années, on tuait les missionnaires ou bien on les reconduisait prisonniers à Quang-Tong ; aujourd'hui les mandarins les introduisent dans leur mission

avec une courtoisie sans égale. Tout cela est vrai : aussi n'avons-nous qu'à remercier de tout notre cœur la Providence, qui s'est servie des armes de la France et de l'Angleterre pour opérer ce miracle dans la politique chinoise. Nos diplomates ont envoyé force lettres pour exiger l'exécution des traités, et recommander en particulier notre difficile et aventureuse mission du Thibet. Quelques hauts dignitaires chinois de Pékin, qui ont su apprécier la noble conduite des Français dans la dernière guerre, se sont aussi déclarés ouvertement en notre faveur, et voilà pourquoi l'on nous traite avec tant de distinction. L'intérêt personnel y est bien aussi pour quelque chose : les mandarins espèrent que leurs bons services seront récompensés par notre protection près des grands ; quelques-uns même nous ont formellement demandé l'appui de notre influence. Bien entendu, c'est une grâce qu'on ne refuse jamais. Vous voyez que, humainement parlant, notre position est belle, aussi favorable que possible pour commencer l'apostolat du Thibet. Nous allons profiter de ces circonstances pour nous établir à HLassa même, où nous ouvrirons des écoles chrétiennes pour les Chinois et les Thibétains, où nous recueillerons des enfants abandonnés, qui seraient écroués dans les lamaseries, si nous n'avions pas à leur offrir des orphelinats, et où nous aurons des conférences nombreuses avec les curieux qui ne manqueront pas de nous visiter. Que de choses à faire, avec un si petit nombre d'ouvriers et des ressources si minimes ! mais la Providence et la charité y pourvoiront, je l'espère.

Ne croyez pas cependant, que nous n'aurons plus aucun obstacle à vaincre. On compte à HLassa même près de vingt mille lamas, dont l'influence religieuse et politique est immense. Il paraît que cette armée de bonzes a bien peur de nos trois chétives personnes, car, à la simple nouvelle de notre approche, ils ont adressé au gouverneur chinois une requête pour qu'on nous interdît la prédication. Nous ne savons pas encore au juste la réponse qui leur a été faite ; mais comme le gouverneur est un de nos amis, et qu'il est bien conseillé, il est très probable qu'il renverra les lamas au traité de paix, avec l'ordre ou du moins l'avis de s'y conformer. On dit même qu'une dépêche dans ce

sens est passée ici il y a quelques jours. Heureusement que nous avons pour nous la vérité, la grâce et le bon Dieu, autrement il serait quelque peu téméraire d'aller se heurter de front contre le lamanisme entier, car HLassa en est la tête et le cœur. Priez donc beaucoup pour les champions de la foi aux prises avec ces vingt mille organes de l'erreur, et la victoire restera à notre sainte religion.

N'allez pas croire, cependant, que tous les lamas soient des espèces d'ogres, prêts à nous dévorer. Nous sommes allés visiter deux grandes et magnifiques lamaseries, où nous avons été parfaitement reçus. On causait beaucoup de l'Europe et de ses magnificences ; il fallait se faire tour à tour philosophe, théologien, astronome, mécanicien, botaniste, etc. Et nos interlocuteurs étaient fort étonnés de voir que des barbares, comme nous, fussent des hommes de science universelle, qui pouvaient leur en apprendre sur bien des points. Il faut vous dire qu'à part quelques rares individus, qui occupent les principales charges de la lamaserie, tous les autres portent empreint sur leurs physionomie le caractère de l'ignorance. Parmi les grands lamas de Tcha-Ya, il y en avait un qui se distinguait par sa figure épanouie, son regard vif, son babil animé et spirituel ; il prenait un intérêt tout particulier à regarder nos images d'histoire naturelle et autres, à examiner les alentours avec notre lunette d'approche, et certains insectes de ses confrères avec le microscope. Il interrogeait beaucoup, parlait de même, était bien plus instruit que tous les autres, et avait le désir de s'instruire encore. Le croiriez-vous ? c'était un Bouddha vivant, c'est-à-dire une incarnation de la divinité, un Dieu ! Pour moi, je ne m'en doutais pas le moins du monde, et le traitais comme un simple mortel. Il fut si enchanté de nous, qu'il témoigna le désir de voir des missionnaires s'établir à Tcha-Ya : hélas ! que ne pouvions-nous le satisfaire ! Si quelques hommes de ce calibre venaient à embrasser généreusement notre sainte foi, leur exemple donnerait un ébranlement immense à tout le reste ; mais la masse sera toujours retenue par l'intérêt.

Nous avons déjà rencontré trois grandes lamaseries. Celle de Ly-Tâng compte de trois à quatre mille habitants, celle de Tcha-Ya neuf cents, celle d'ici treize cents ; mais ils ne gardent pas toujours la résidence : les

uns vont dans les familles réciter des prières ; les autres vont faire de lointains pèlerinages, mendiant le long des roules ; d'autres se livrent au commerce pour leur propre compte ou au profit de la lamaserie, etc., etc. La piété et l'étude sont la moindre de leurs occupations. Quelle différence avec nos monastères chrétiens, où tout est si sérieux, si bien réglé, si pieux, si utile ! Sans doute le démon, ce singe de la divinité dont il usurpe les droits, a voulu imiter ici nos institutions monastiques ; mais il n'a réussi, il faut l'avouer, qu'à en donner une pitoyable contrefaçon. Oh ! pourquoi toutes ces écoles de l'erreur et du vice ne sont-elles pas transformées en beaux collèges, où l'on instruirait la jeunesse ; en séminaires, ou l'on formerait un clergé indigène ; en maisons de zélés missionnaires, qui iraient évangéliser les peuples voisins idolâtres ?

Nous avons déjà commencé notre apostolat tout en voyageant. Quatre jeunes gens sont venus s'offrir à nous, pour nous suivre jusqu'à HLassa où ils allaient faire un pèlerinage. Dès maintenant ils savent quelques-unes de nos prières, qu'ils récitent matin et soir ; ils apprennent leur catéchisme, et sont décidés à rester avec nous. Nous en trouverons bien d'autres de ce genre, avec lesquels on formera peu à peu des familles chrétiennes.

Une fois arrivés à HLassa, une de nos premières occupations sera de faire imprimer les livres de religion composés par M. Renou, qui sait la langue thibétaine en maître. Sont déjà prêts à être mis sous presse, un recueil de prières, le petit et le grand catéchisme, un abrégé de la doctrine chrétienne, et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est une petite bibliothèque indigène ; mais que d'argent ne faudra-t-il pas pour faire graver toutes les planches nécessaires ! Car, vous le savez, on ne connaît pas encore au Thibet la typographie avec les caractères mobiles en métal ; il n'y a ici que l'impression sur bois. Ces livres, répandus dans le peuple et les lamaseries, feront certainement le plus grand bien à notre sainte cause. Mon Dieu, mon Dieu, je le répète, que d'ouvrage devant nous, et que les ouvriers sont peu nombreux, que les ressources sont minimes ! À la garde de la sainte Providence et de la charité qui a des trésors inépuisables !

Mais avant tout il faut arriver à HLassa, dont nous sommes encore séparés par vingt-cinq grandes étapes, en deux cent cinquante lieues de chemin. On met ordinairement trente-cinq à quarante jours pour faire ce trajet, et c'est la partie de la route la plus difficile, celle où se rencontrent les montagnes les plus hautes et les plus escarpées du pays. En hiver, il n'est pas rare qu'on y soit gelé, ou que l'on glisse dans les abîmes ; mais à cette époque-ci, il n'y a pas de danger, on en est quitte pour la fatigue de l'ascension, et le cheval en pâtit encore plus que le cavalier.

Les points que nous avons à franchir ne doivent guère le céder en hauteur aux Himalayas. Cependant la configuration des deux chaînes, aussi bien que la nature des rochers qui les composent, sont bien différentes. Les Himalayas sont des montagnes de roches primitives presque entièrement formées de granit, de porphyre grossier et de marbre, montagnes dont les diverses rangées sont nettement séparées par d'immenses et profonds ravins, lesquels, en descendant presque au niveau de la mer, tandis que les cimes s'élèvent bien au-dessus des nuages, offrent le plus saisissant contraste, et donnent aux Himalayas un aspect grandiose qui ne se retrouve nulle part.

Ici le pays tout entier est généralement élevé ; les plaines qui séparent les montagnes et forment des vallées, aussi bien que les montagnes dont les pics seuls se détachent de l'ensemble, apparaissent comme les ondulations d'un immense plateau, de sorte que la vue est presque toujours assez bornée. Les roches sont toutes stratifiées, mais ces couches sont variées à l'infini : tantôt horizontales, tantôt perpendiculaires, tantôt inclinées, brisées, courbées de toutes les manières, et séparées par des zones de terre de différentes couleurs. Les roches principales sont le marbre noir veiné de blanc, un calcaire jaunâtre et l'ardoisière. Il y a très peu de forêts, et le pays est souvent si déboisé, qu'on est obligé d'employer pour le chauffage ce que M. Huc appelle du nom mongol d'*argol*, et qu'en thibétain on devrait appeler *kié-oua*. Vous savez ce que c'est : de la bouse desséchée. En revanche, les pâturages sont remplis de plantes aromatiques et médicinales dont je vous enverrai plus tard la flore quand elle sera à peu près complète.

Comme il m'est impossible d'écrire plusieurs lettres cette fois, veuillez, je vous prie, communiquer celle-ci aux parents et amis, les assurant que je suis loin de les oublier, et qu'en retour je compte sur leurs prières. Que les bonnes âmes demandent chaque jour la conversion de nos pauvres Thibétains ; qu'elles nous aident à propager notre sainte foi dans ce royaume de l'erreur, la dernière forteresse du démon. C'est un monde nouveau ouvert à l'Évangile, et comme c'était le centre d'où la religion de Bouddha infestait tout le nord de l'extrême Orient, espérons que, de là aussi, la religion chrétienne pourra exercer une très grande influence, et rayonner au loin sur ces pays encore tous idolâtres. Venez donc à notre secours, bon courage, du cœur, et tout ira bien.

@

6 juillet 1863 [1]

À sa famille

@

Songta, le 6 juillet 1863,

Bien chers frères, parents et amis,

Peu de jours après l'envoi de ma dernière lettre, une quinzaine d'habitants d'un village voisin, nommé Songta, vinrent travailler à Bonga. Nos enfants, qui, depuis leur baptême surtout, sont devenus de petits apôtres pour quiconque approche de notre établissement, se mirent à prêcher tous ces nouveaux venus. Bientôt ceux-ci vinrent écouter l'explication du catéchisme que je faisais tous les soirs, on leur apprit quelques petites prières. Survinrent ensuite les grandes fêtes de la Pentecôte, de la Trinité et de la Fête-Dieu, que nous célébrâmes avec le plus de pompe possible. La chapelle ornée de grandes images qui servaient de texte à de nombreux commentaires sur la religion, la grand'messe chantée, l'office de l'archiconfrérie établi, etc., tout cela frappa vivement l'esprit de nos braves ouvriers.

Sur ces entrefaites, le *besset* ou maire de leur bourgade vint aussi à Bonga pour traiter quelques affaires ; elles furent bientôt réglées, et M. Fage, toujours aux aguets pour profiter des bonnes occasions, entreprit d'en régler une bien plus importante, la conversion de tout le village. Il prêcha, parla et fit si bien qu'il fut convenu que, dans quelques jours, M. Fage irait installer l'un d'entre nous dans cette localité. Besset-Fobrou s'en retourna tenir conseil avec son peuple et nous préparer un logement. Pendant ce temps je fus désigné comme curé de la future paroisse, et le mercredi 10 juin, M. Fage et moi, avec quelques domestiques et quelques habitants de Songta, nous franchissions la montagne qui sépare Bonga de ce village ; le soir, nous couchions sur les bords du Lou-Tzé-Kiang, dans une des plus belles maisons de l'endroit. Je vous en donnerai plus loin la description.

---

[1] Cf. *Annales*, 1864, page 313.

Quand nous arrivâmes, toute la population était sur pied pour nous recevoir. Besset-Fobrou, son écharpe rouge en bandoulière, tenait un tube de vin doux à la main ; deux ou trois notables portaient de petites corbeilles remplies de farine, et au milieu cinq œufs symétriquement rangés en couronne ; d'autres nous offraient, sur des plats de bois, des galettes faites avec de la farine de blé ou de sarrazin. Comme ce sont les présents ordinaires que l'on fait aux amis, nous acceptâmes tout et rendîmes la politesse en thé, etc. Il était tard. Après avoir causé de choses indifférentes, on nous laissa souper, puis nous nous mîmes au lit où je dormis plus ou moins.

Le lendemain, dans la matinée, M. Fage convoque tous les chefs de famille, qui se rendent promptement à l'appel ; il se glissa bien aussi quelques curieuses dans la foule. Mon cher confrère leur explique le but de notre voyage, les avantages qu'ils auront à se faire chrétiens, les devoirs qu'ils auront à remplir, les vices qu'ils auront à éviter. Du reste, qu'ils n'aient pas à craindre les vexations des païens, parce que nous les soutiendrons vigoureusement, comme les nouveaux traités avec la Chine nous en donnent le droit, etc. Ce discours fut reçu avec de nombreuses inclinations et grattement d'oreilles : c'était bonne marque.

L'allocution finie, toute rassemblée se retira et alla s'asseoir en cercle à l'ombre d'un gros noyer voisin, pour tenir encore conseil. Cette fois, hommes, femmes et enfants s'y trouvaient. La séance fut longue, calme et solennelle, quoique souvent tout le monde parlât en même temps. Enfin la résolution est prise : l'assemblée se lève et vient nous trouver. Besset-Fobrou nous annonce que le village entier veut se faire chrétien, et se met sous notre protection. Aussitôt retentit un cri d'adhésion unanime en même temps on nous fait une grande prostration. Nous félicitons ces braves gens ; M. Fage leur explique encore qu'après avoir adoré Dieu, ils ne peuvent plus servir le diable, et la séance se termine en faisant mettre tout le monde à genoux, pour réciter quelques prières et demander au ciel la persévérance.

Ce n'est pas encore fini. Il y avait là six *moumos* ou sorciers, chargés de battre le tambour, de chasser les mauvais génies, etc. ; ne

voulant plus être les ministres du démon, mais bons chrétiens, disent-ils, ils viennent nous prier de les délivrer de l'obsession qu'ils prétendaient avoir. Nous leur faisons dire : « Loués soient Jésus et Marie », embrasser le crucifix, faire le signe de la croix, et les congédions en paix, leur demandant seulement de nous apporter leurs tambours, dont ils n'avaient plus que faire. Une heure après, nous suspendions un trophée de cinq tambours aux parois de notre chambre : mais où est donc le sixième tambour ? On se mit à rire. Peu après, le *moumo* retardataire nous apporte aussi sa caisse ; elle est entièrement défoncée : où est donc la peau ? J'en avais besoin, répond l'ex-sorcier, pour faire des semelles de souliers, et je l'ai gardée ; voilà le cercle, je pense que cela suffit.

Tout ceci se passait en présence des envoyés du mandarin thibétain du pays, qui se trouvaient par hasard à Songta. Ils prirent part à la fête religieuse en témoins oculaires seulement, mais participèrent volontiers aux nombreuses rasades de vin doux que nos nouveaux chrétiens burent (sans s'enivrer pourtant) pour cimenter la joie de leur conversion.

M. Fage resta avec moi jusqu'au dimanche inclusivement, et ce jour-là nous eûmes l'un et l'autre le bonheur de célébrer la sainte messe au milieu de nos néophytes, dans un lieu où elle n'avait jamais été dite encore. Déjà l'instruction de nos villageois est commencée ; chaque jour ils se rendent dans une chambre qui sert de chapelle, et y apprennent à prier.

Songta s'était converti le jeudi 11 juin ; le 12, Seu-Nam-Pil, un de nos enfants de Bonga, était allé, à la tête des nouveaux chrétiens, faire une expédition contre tous les fétiches, qu'il avait coupés et jetés dans le fleuve, et contre les emblèmes de l'ancienne superstition, qu'il avait brisés ou brûlés. Le samedi 13, un jeune Thibétain nommé Konokes, du village voisin de Long-Pou, vint nous voir à Songta. C'était un ancien élève de Bonga, où il avait fait un assez long séjour. Il nous annonça que lui, avec quelques-uns de ses cousins et plusieurs de ses domestiques, priaient le bon Dieu chaque jour depuis quelque temps, qu'ils désiraient

se déclarer ouvertement chrétiens, et que si nous allions à Long-Pou, il était très probable que tout le village suivrait l'exemple de Songta. Il est aussitôt convenu que M. Fage se rendra le dimanche soir à Long-Pou, — il n'y a qu'une lieue de distance, — et que j'irai le rejoindre le lundi matin. J'arrivai vers neuf heures, et je trouvai que tout était déjà réglé. Tout le village avait accepté le joug de la croix. Je pus cependant assister à la première prière que firent les nouveaux convertis, ainsi qu'à la bénédiction donnée aux *moumos*, à la reddition des tambours et à la destruction de quelques fétiches, qui le lendemain tombaient tous sous le couteau exterminateur de Seu-Nam-Pil. Nous étions heureux, et avec mon cher confrère nous faisions le recensement des poissons pris dans cette pêche miraculeuse. Dans la barque de Songta, nous en trouvions deux cent trois, et dans celle de Long-Pou cent vingt : pouvions-nous assez remercier le bon Dieu d'avoir bien voulu toucher les cœurs de ces trois cent vingt-trois personnes !

Les envoyés du Chel-Ngo (chef de canton) au mandarin thibétain de Mou-Kou étaient venus à Long-Pou avec M. Fage, et avaient assisté à toutes ces conquêtes de la foi. Ils se montraient tous les quatre assez bien disposés. L'un d'eux était un jeune homme du village d'Abeu ; il avait autrefois appris nos prières, puis s'était relâché, s'était même tourné contre nous, ce qui lui avait fort mal réussi. Il fut plus touché que les autres et eut de nombreuses conférences avec M. Fage, pendant les quelques jours qu'ils restèrent ensemble à Long-Pou. Sur ces entrefaites, un de ses compatriotes y vint aussi pour son commerce, et fut également ébranlé. Ces deux hommes engagent M. Fage à partir sans délai pour Abeu, l'assurant que ce village est bien disposé pour notre sainte religion ; que plusieurs désirent se convertir ; que peut-être la population entière imitera l'exemple de Songta et de Long-Pou ; du reste, ils promettent de faire tous leurs efforts pour amener cet heureux dénouement. Il n'en fallait pas tant pour déterminer M. Fage. Le samedi 20 juin, il expédiait un courrier à Bonga, priait M. Goutelle d'arriver dès le lendemain à Abeu, qui est à six lieues de Bonga, dans la même vallée, où lui-même se rendait directement par une voie plus courte ; et, le 22 au soir, je reçois une petite lettre

ainsi conçue : « Vive la joie ! Hier tout le hameau d'Abeu a fait sa soumission à la croix ; les diables ont disparu : peut-être seront-ils bientôt chassés d'autres villages. »

M. Goutelle, qui est établi curé d'Abeu, m'écrivait ces jours derniers que tous ses paroissiens étaient bien zélés pour apprendre les prières et entendre la doctrine. Voilà donc encore quatre-vingts à quatre-vingt-dix âmes prises d'un nouveau coup de filet.

Certains lamas ne disent pas comme nous : Vive la joie ! Toutes ces nouvelles, qui leur arrivent coup sur coup, les épouvantent, et ils entrevoient pour eux la famine dans la ruine de leurs idoles. Ils désireraient bien faire les méchants, mais ils ont peur de se trouver pris dans leurs propres pièges.

Je dis certains lamas car il y a parmi eux une secte, celle des *Dun-Bo*, qui incline à se faire chrétienne. Avant mon départ de Bonga pour le poste que j'occupe, le chef de la petite lamaserie *dun-Bo*, de Troua, était venu à notre établissement, où il apprenait nos prières et notre catéchisme. Il est retourné depuis peu chez lui, et M. Fage m'écrit que dans quelques jours il ira probablement installer M. Durand dans sa lamaserie. Ces religieux bouddhistes veulent donc se convertir, et le village de Troua, sinon tout entier, au moins en grande partie, se convertira aussi. Enfin voici la dernière nouvelle que je reçois : « Tout le Tsa-Rong a les yeux fixés sur Abeu, et, les affaires de cette bourgade une fois réglées, nous irons à grands pas. » Or le Tsa-Rong compte vingt-deux villages divisés en trois districts ; c'est de plus la résidence du mandarin.

Tels sont les faits accomplis depuis un mois. Je n'en dis pas davantage, de peur de tomber dans les utopies. *Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage*, surtout en mission. Je m'en convaincs chaque jour de plus en plus.

Voici maintenant quelques détails de mœurs sur mes nouveaux paroissiens :

1° Leur position géographique. Songta et Long-Pou sont deux villages du royaume de Lassa proprement dit, situés à l'extrême

frontière sud-est. Ils relèvent du gouvernement de Mou-Kou, et sont placés l'un et l'autre sur la rive gauche du Lou-Tzé-Kiang, à sept lieues ouest de Bonga, dont ils ne sont séparés que par une montagne. Ces deux villages appartenaient autrefois à la tribu sauvage des *Anous*, qui s'étend plus au sud-est sur les rives du même fleuve. Ils formaient à eux deux une division de cette tribu sous le nom de *Mélam*, et ont été réunis, je ne sais depuis quelle époque, au royaume de Lassa.

2° Leur caractère. Très doux, timides, assez paresseux, ils ne s'occupent que d'agriculture et de chasse. Leur timidité a fait leur ruine ; ils sont exploités, je devrais dire dévorés, par les Thibétains du voisinage, qui, en leur vendant des choses de rien et en les dominant par la peur, leur ont fait contracter des dettes fabuleuses. En voici un exemple entre bien d'autres. Il y a plus de trente ans, un Thibétain vendit à plusieurs familles une ou deux livres de viande de porc, sec et pourri, dit-on. Ledit cochon fut vendu à crédit, bien entendu ; de là un capital dont il faut servir les intérêts et les intérêts des intérêts. Chaque année le créancier est venu lever son tribut usuraire : on lui a payé un à-compte, et cette année il restait encore, pour solder le prix du susdit cochon, deux mille cent vingt-sept boisseaux de céréales à livrer. Bien entendu, nous avons fait abolir une dette si injuste. Le village a peut-être vingt créanciers de cette espèce, contre lesquels il n'a jamais osé réclamer.

3° Leur science. Cultiver de petits coins de terre et aller à la chasse des bêtes fauves sur les montagnes, voilà leur unique savoir. Ils n'ont ni lettres ni livres, et ne savent compter leurs dettes qu'en faisant des coches sur un petit morceau de bambou. Demandez à un Mélam quel âge il a, ou depuis quand il a bâti sa maison, vous recevrez invariablement cette réponse : « Les Mélams ne savent pas compter les années. »

4° Leur langage. Il est différent du thibétain, et il n'est pas chinois du tout. Cependant on trouve beaucoup de mots dont la racine est certainement thibétaine, avec une différence de prononciation. C'est donc une nouvelle étude que j'ai à faire ; car, tant que nous ne possèderons pas la langue de nos néophytes, il sera presque impossible de les bien instruire de la religion. Cette étude est d'autant plus importante, que

plusieurs tribus voisines ont absolument le même idiome, et que quelques-unes, celle des Panyms surtout, désirent se faire chrétiennes en masse. Mon cahier de mots mélams se remplit chaque jour de nouveaux termes, et je m'amuse souvent à faire rire mes paroissiens en leur écorchant quelques mots de leur langue, ce qui les encourage à m'instruire. En somme, leur langue est douce, mais saccadée.

5° Leurs maisons. Rien de plus simple : ce sont de vraies cages carrées, dont les barreaux placés horizontalement sont tellement unis et serrés les uns contre les autres que le vent ne peut y passer ; c'est une espèce de mur en bois. Une porte basse donne entrée dans cette chambre ; deux ou trois petites fenêtres d'un pied carré y jettent un jour incertain ; un ou deux foyers qui se composent de trois grosses pierres, quelques poutres transversales pour y pendre les paniers ou placer les marmites en terre, voilà tout l'ameublement. Les plus grandes de ces maisons ont de six à sept mètres sur chaque côté, et c'est là que logent deux, trois et quatre familles. Chacune d'elles fait sa cuisine à son foyer, ou bien deux familles se réunissent au même ; et quand la nuit est venue, chacun s'étend autour du foyer comme il l'entend, et dort paisiblement sur la planche.

6° Leur habillement. Les modistes parisiennes en seraient au désespoir, et les tailleurs seraient bientôt réduits à mourir de faim, faute d'ouvrage. Le vrai costume mélam consiste en deux pièces de toile de quatre pieds carrés ; chacune de ces toiles est pliée en deux et les deux côtés à l'endroit du pli tiennent l'un à l'autre par une petite cheville de bambou, en guise d'épingle. La pièce de dessous se jette de manière que l'épingle soit sur l'épaule droite et laisse le bras gauche libre ; c'est le contraire pour la pièce de dessus. Les femmes y ajoutent ordinairement une ceinture qui tient le vêtement collé aux reins. Pour les enfants, n'en parlons pas. Cependant beaucoup de mes hommes se sont déjà un peu civilisés ; ils ont des culottes dont les jambes ont bien six pouces de long. Quelques-uns ont même pris la robe thibétaine remarquable par son ampleur, ce qui contraste singulièrement avec le costume des retardataires.

N. B. Pour la nuit, l'une des pièces de toile tient lieu de paillasse et de matelas, l'autre sert de couverture.

7° Leur nourriture. Elle consiste en galettes de sarrazin cuites sur une pierre plate, ou bien en un brouet très clair de farine de maïs ; aux grands jours de fête, ce sont des galettes de froment ou du tsam-ba (farine d'orge grillée) avec du thé beurré, à la mode thibétaine ; de la viande, quand ils tuent quelques bêtes fauves sur la montagne ; des champignons, de nouvelles pousses de bambou ou de fougère, quelques autres herbes sauvages, et voilà tout. Ils ont bien des poules et des cochons, mais jusqu'à ce jour c'était plutôt pour l'usage des créanciers que pour celui des propriétaires.

Ajoutez à cela que, vu l'état d'oppression ou ils se sont trouvés, et leur nonchalance naturelle aussi les tentant, ils se disaient : « À quoi bon tant travailler, puisque ce n'est pas pour nous ? » En conséquence, s'ils faisaient une bonne récolte qui put suffire à leur nourriture pour deux ans, l'année suivante ils ne cultivaient point, et passaient leur temps à boire, à manger ou à courir sur les montagnes.

8° Leur ancienne religion est celle des fétiches : ce sont des arbres fourchus ou certains rochers, dans lesquels ils supposent qu'un esprit malfaisant réside. Si quelqu'un par mégarde ou par malice y touche, il lui arrivera des maladies ou autres malheurs. Pour apaiser ou chasser ces mauvais génies, ils ont des *moumos*, espèce de sorciers plus ou moins obsédés par le diable, qui battent le tambour, brûlent des parfums et font toutes sortes d'évolutions avec un grand sabre rouillé. Ces ridicules superstitions sont aujourd'hui abolies à Songta et à Long-Pou. Depuis que notre généreux Seu-Nam-Pil a fait la guerre à tous les fétiches, et capturé les tambours, on n'y connaît plus que le bon et vrai Dieu, qu'on appelle, à la mode thibétaine, *Nam-Kie-Da-Po*, c'est-à-dire le Maître du ciel.

9° Leur gouvernement. Pour les questions de politique générale, ils relèvent du mandarin de Mou-Kou, auquel ils paient le tribut. S'ils sont déchargés de quelques corvées auxquelles les Thibétains sont soumis, ils en ont bien d'autres à faire en compensation. Les affaires du village

se traitent toujours en conseil, présidé par le besset ou maire, qui est nommé par le Chel-Ngo de Mou-Kou. Tous les chefs de famille se réunissent ; on s'assied en cercle et en plein air, et là tous les intérêts locaux sont discutés ; souvent tout le monde parle en même temps, mais on finit par s'entendre. Dans ces occasions, le vin doux des céréales joue toujours un grand rôle.

10° Leurs vertus et leurs vices. Ils ne sont ni menteurs ni voleurs ; ils mènent une vie dure et semée de privations qu'ils supportent sans trop se plaindre. Pleins de confiance envers quiconque leur rend des services et les protège, ils se laissent facilement gouverner, trop facilement peut-être, parce qu'en les intimidant il serait très aisé de les porter à faire toute espèce de sottises. Le régime alimentaire qu'ils suivent n'étant pas de nature à fortifier leur corps, généralement assez robuste et bien fait, ils ne sont pas des travailleurs modèles ; leur indolence native, leurs mœurs un peu libres, leur amour pour le vin doux, voilà les défauts à corriger, en regard des ressources que présente leur caractère pour la prédication de l'Évangile.

Toute la tribu des Anous, celle des Pongi, celle des Telons et celle des Remi-Pous ont les mêmes mœurs, le même caractère, les mêmes habitudes et à peu de chose près, le même langage. Le territoire qu'elles occupent confine à l'ouest avec les Himalayas qui forment la province d'Assam, et au sud avec les tribus sauvages qui peuplent le nord de la Birmanie. La distance qui nous sépare d'Assam et de la Birmanie n'est pas grande : en huit ou dix jours, un bon marcheur la franchirait facilement ; mais les voyages dans ce pays se font tous à petite journée.

Dans une prochaine lettre je vous donnerai de nouveaux détails sur mes sauvages. Je pense que MM. Fage, Goutelle et Durand, qui sont occupés chez des Thibétains plus civilisés, enverront aussi des renseignements qui vous parviendront peut-être. En attendant, veuillez beaucoup prier pour nos nouveaux convertis afin qu'ils deviennent fervents et qu'ils persévèrent jusqu'à la fin.

Votre bien affectionné frère et ami,

P. S. du 7 juillet. — Un nouveau billet de M. Fage me dit : « Nous allons partir pour Tra-Na dès mercredi prochain. » Voilà donc encore une nouvelle conquête assurée.

@

10 novembre 1863 [1]

à Voisin, Directeur au séminaire des Missions Étrangères, à Paris

@

Bonga, le 10 novembre 1865,

Monsieur et bien cher Directeur,

Je vous ai raconté nos succès de cette année et la conversion de plusieurs villages entiers. À ceux que vous connaissez déjà j'aurais à en ajouter bien d'autres, si les lamas du voisinage, en voyant la marche rapide de nos affaires, ne s'étaient pris à craindre de mourir bientôt de faim. Ils se sont donc émus, et, pour arrêter les progrès de notre œuvre, ont soudoyé ce que les prétoires thibétains renferment de plus vil, non pour nous déclarer la guerre à nous-mêmes, car ils n'osent pas nous toucher, mais pour la faire à nos nouveaux chrétiens. Ils ont employé le mensonge, les plus terribles menaces et les amendes pécuniaires, pour forcer nos néophytes à abandonner la religion. Deux bourgades, après avoir résisté avec courage pendant quelque temps, ont ensuite eu la faiblesse de céder, tout en nous disant qu'elles reviendraient à nous dès que la paix serait faite et que nous aurions obtenu la liberté. Il nous reste cependant encore quelques familles fidèles dans ces villages. Les trois autres, Abeu, Songta et Long-Pou, sont demeurés fermes : rien n'a pu les ébranler.

M. Goutelle est parti immédiatement pour Kiang-Kâ, afin de plaider, avec M. Renou, la cause de nos nouveaux chrétiens devant les autorités supérieures chinoises et thibétaines. Malheureusement, peu de jours après son arrivée, il avait la douleur d'administrer les derniers sacrements à M. Renou, et d'enterrer notre cher doyen, le fondateur et le soutien de la mission du Thibet. C'est une perte immense que nous faisons ; mais Dieu ne nous abandonnera pas. Pour remplacer ce cher confrère à Kiang-Kâ, M. Fage va se rendre dans cette ville, où il est si avantageusement connu, et j'espère que

[1] Cf. *Annales*, 1864, page 325.

ses efforts seront couronnés d'un aussi heureux succès que l'an dernier.

Ne croyez pas que tout soit perdu ; les lamas et les quelques meneurs qui leur ont prêté main-forte sont déjà fort embarrassés de leur triste victoire, et, en voyant que nous sommes disposés à pousser l'affaire, ils se rejettent la faute les uns aux autres ; personne ne voudrait en avoir la responsabilité. Mais nous connaissons les vrais coupables ; ils ne sont que trois ou quatre au plus, qui voudraient maintenant nous faire croire qu'ils sont nos meilleurs amis ; nous ne nous y laissons pas prendre. La masse du peuple est pour nous, et si ces trois ou quatre individus sont une fois bien châtiés comme ils le méritent, vous verrez que la mission marchera à grands pas.

Les mandarins supérieurs eux-mêmes ne nous sont pas opposés, car plusieurs nous ont dit que le Thibet pourrait bien faire, lui aussi, son traité avec l'Europe, et qu'il y trouverait son avantage. C'est que nous avons fait connaître et estimer ici le nom et le drapeau de la patrie, peut-être plus qu'on ne se l'imagine à Paris et à Pékin.

La religion aussi gagne chaque jour en popularité, car toute notre province de Tsa-Rong et plusieurs des tribus sauvages qui l'avoisinent ont témoigné le désir, je dis plus, la volonté bien arrêtée d'embrasser l'Évangile. Le moment de la Providence viendra, et ce sera bientôt, je l'espère.

Adieu, bien cher Directeur ; veuillez beaucoup prier pour votre très humble et bien affectionné serviteur et enfant dévoué.

@

27 décembre 1864 [1]

À son neveu [2]

@

Tcha-mou-tong, tribu des Arrous, 27 décembre 1864,

D'après la plupart des cartes, le grand fleuve du Tibet, qui passe un peu au sud de Lassa, va se jeter dans le Brahmapoutra. C'est une grande erreur ; pour moi je suis convaincu que le Brahmapoutra prend sa source dans l'Himalaya, entre la chaîne des neiges perpétuelles et la chaîne qui lui est parallèle, au sud, et se prolonge jusqu'à l'extrémité est de l'Assam. Il prendrait ainsi sa source principale dans le Boutan, traverserait la tribu sauvage des Slô, que les Anglais appellent Abor, puis celle des Nahong, que les Anglais appellent Michmis, et enfin l'Assam.

Que nous allions au nord, à l'est ou au sud, toujours des montagnes auprès desquelles celles de la Lorraine, les Vosges mêmes, ne paraîtraient que comme des taupinières.

Au nord-est sont les Michmis qui, en 1854, ont tué MM. Krick et Bourri, mes confrères, tandis qu'ils traversaient leurs territoires. En passant par la tribu des Singpho, qui se nomment, je crois, en langue du pays les Mou-oua, et qui sont situés au midi des Michmis, nous arriverions peut-être trop au sud du pays de Tcha-mou-tong, où nous voulons aller. Y-a-t-il entre les Michmis et les Singpho, quelque autre tribu de sauvages sur l'Himalaya ? Je l'ignore. Escaladons, à l'est de l'Assam, une très haute chaîne de montagnes qui est bien le retour de l'Himalaya ; nous la descendrons pendant quelques jours, par des chemins que les Indiens appellent *Bérika rensta* (*route des chèvres*), et les Tibétains *Djeou-gué-lam* (*route de singe*).

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1869, page 317.

[2] Extraits. Ces lettres étaient adressées à M. Henri Desgodins, neveu du missionnaire. Il y a lieu de regretter que l'auteur n'ait pas indiqué le temps employé à parcourir les distances ; qu'il n'ait pas, non plus, recueilli et consigné les opinions indigènes au sujet de l'Iraouaddy et du Brahmapoutra. En l'état actuel de la question, l'opinion contraire à celle de l'abbé Desgodins semble étayée de preuves plus solides. (*Rédaction*.)

Au pied de cette première chaîne de montagnes sur le versant est, nous trouvons un large fleuve, encaissé dans d'énormes rochers ; ils forment, d'un côté, la base de la montagne que nous venons de franchir et de l'autre la base d'une autre chaîne de montagnes appelée Li-Quen-lin, qui se dirige vers le sud-est et va se terminer en Birmanie. Par ces deux massifs, le fleuve sur les bords duquel nous sommes arrivés et qui se nomme, en Birmanie, Iraouaddy, tandis qu'il porte, au Tibet, le nom de Yar-kio-tzang-pô, est donc bien séparé du Brahmapoutra aussi bien que de tous les autres fleuves que nous rencontrerons à l'est. Les grandes barques des Birmans le remontent jusque chez les Mou-oua ou Singpho, ce qui suppose qu'au sud son cours est assez calme, tandis que, plus au nord, il est trop encaissé dans les rochers et encombré d'obstacles.

Dans ces pays sauvages, ce ne sont pas les grands fleuves qui forment les limites de pays, mais les crêtes de montagnes ; donc pour sortir de chez les Michmis ou Nahong, et de chez les Singpho ou Mou-oua, il nous faut traverser la chaîne de montagnes dont je viens de parler ; comme le sommet en est presque partout couvert de neige, à l'exception de quelques passages, il nous faut dépenser autant de force, de courage et de patience que pour traverser l'Himalaya ; le coup d'œil, du point le plus élevé de cette traversée, est magnifique ; mais, comme sur ces hauteurs tout est gelé même au mois d'août, comme il n'y a pas l'ombre de végétation et comme on n'y trouve rien à boire ni à manger, hâtons-nous de descendre dans la vallée suivante, moins profonde et moins sombre que celle de l'Iraouaddy ; la rivière qui y coule étant moins large ne vient donc pas de si loin ; elle prend sa source dans le petit royaume indépendant et tibétain de Po-Mi ou Po-Aul ; divisée d'abord en deux petites rivières qui se réunissent dans la sous-préfecture tibétaine de Dza-yu elle coule au sud-est, entre l'Iraouaddy auquel elle va se joindre en Birmanie vers Bamo et le Lou-tsé-kiang, que nous trouverons plus à l'est. Sur ses bords habitent une grande quantité de petites tribus Telou, Didjou, Kutse, Remepang, Anamjul, Apo ; ces derniers, au sud, touchent à la Birmanie à laquelle ils payent tribut. À l'est des Didjou et des Telou, qui sont les plus septentrionaux de ces

sauvages, on passe encore une petite montagne pour arriver dans une vallée occupée par les Térou, que les Tibétains appellent Kiong et Ba-yul, et les Chinois Pagni [1]. Enfin, après avoir encore passé cette tribu des Térou, il faut de nouveau passer une chaîne de montagnes neigeuses parallèle à la première ; ainsi toutes les tribus dont je viens de parler occupent un pays assez élevé ; un plateau, mais un plateau qui n'est rien moins que plat ; il est coupé de vallées.

Nous voici arrivés au sommet de la chaîne de montagnes qui fait la limite orientale des Térou. Si loin que nous puissions jeter nos regards vers le nord-ouest et le sud-est, nous apercevons au milieu de ce monde de montagnes une grande vallée sombre et profonde ; c'est à peu près le même coup d'œil que du haut de l'Himalaya, quand l'Iraouaddy roulait à nos pieds, à quelques jours d'une descente rapide. En regardant vers l'est, nous voyons encore à nos pieds un très grand fleuve au bord duquel nous arriverons après deux grands jours de marche. C'est le Lou-tsé-kiang des Chinois et le Ngheu-kio des Tibétains. Il prend sa source au nord-ouest du Tibet dans les monts Kouen-lun, se dirige d'abord à l'est jusque vers 90 degrés de longitude est, puis tourne vers le sud-est, jusque vers 27 degrés de latitude nord, et descend ensuite au sud, un peu ouest, par la Birmanie, pour se jeter à la mer, à Martaban. Quant à moi, j'ai suivi le cours du fleuve depuis 32 degrés jusque vers 28 degrés de latitude septentrionale, et je puis affirmer, par expérience, qu'il ne va pas se jeter dans le Brahmapoutra à travers l'Himalaya et l'Iraouaddy, comme le veulent certains géographes. De plus, ici, tous les habitants disent bien que c'est le Mé-noupguel-pô, c'est-à-dire le fleuve de Birmanie. En suivant une gorge profonde au bas de laquelle coule un gros ruisseau, nous passerons de chez les Térou chez les Arrou, dont la capitale est Tcha-mou-tong ; le lama, chef du pays, qui est un bon vivant et l'un de nos amis, nous offre l'hospitalité. Nous avons mis quinze jours pour venir de l'Assam jusqu'ici.

Traversons seulement une plaine toute plantée de riz ; et à environ

---

[1] Je crois que c'est Pa-i (i signifie sauvages ou barbares) qu'il faut lire. C'est une tribu très répandue dans le Yun-nan et sur les bords du Kin-cha-kiang. (*Francis Garnier*)

200 pieds au-dessous de nous, roule le Lou-tsé-kiang, ou Ngheu-kio ; on y arrive par une pente assez douce où l'on cultive le maïs, le sarrasin, un peu de blé et d'orge ; à notre gauche, c'est-à-dire au nord, deux gros rochers nous cachent la vue, mais à droite et à gauche, sur le bord du fleuve, sont quelques plaines cultivées et quatre ou cinq petits villages ; en remontant pendant un bon jour de marche, nous arriverions à un endroit où le fleuve fait un coude, plus vers le nord : cet endroit se nomme en tibétain Ma-kio-yong. C'est la limite du Tibet proprement dit et du district tibétain de Tsa-rong, situé à la pointe sud-est du royaume de Lassa. Le chemin au bord du fleuve n'étant qu'un vrai *casse-cou* qu'il faut traverser en passant de roche en roche au moyen d'échelles, ce chemin n'étant d'ailleurs praticable que pendant l'hiver, il y a une autre grande route, large d'un pied en moyenne (c'est magnifique pour le pays), qui conduit au Tibet. Après avoir passé le fleuve à cinq lieues d'ici, soit en barque pendant l'hiver, soit par le pont de cordes en été, on prend une vallée située sur la rive gauche, et en se dirigeant droit au nord on passe, en deux jours, une assez haute montagne au pied de laquelle est Songta. En franchissant la même montagne un peu plus au nord-est, on tombe dans la petite vallée de Bonga, où est encore notre premier établissement au Tibet. Cette montagne dont je viens d'indiquer les deux passages qui donnent sur le Tibet n'est qu'une ramification de la haute chaîne neigeuse appelée Do-ké-la, ou échelle de pierre ; ce nom même donne une idée de la hauteur et de l'escarpement de la chaîne. Le Do-ké-la qui est un grand lieu de pèlerinage où les Tibétains vont adorer le génie de Ka-ou-kerbo (*la neige blanche*), est aussi un passage pour aller du Tibet au Yun-nan, province chinoise. De plus, le Do-ké-la n'est que le point culminant d'une longue chaîne de montagnes presque partout couvertes de neiges persistantes, qui vient du Kouen-lun au nord-ouest du Tibet, se dirige parallèlement à la chaîne que nous avons déjà traversée entre l'Iraouaddy et le Lou-tsé-kiang, et, se prolongeant au sud un peu est, atteint les royaumes de Siam et d'Annam. Si nous traversions cette chaîne par le passage que l'on nomme Jong-Dzong, nous aurions là, arrivés au sommet, un pied sur le Yun-nan, l'autre sur le territoire des

Lou-tsé ou Arrou, et, nous tournant vers le nord, nous verrions à notre gauche, c'est-à-dire à l'ouest, le Lou-tsé-kiang ou Ngheu-kio ; à notre droite, c'est-à-dire à l'est, le Lan-tsang-kiang ou Mé-kong, qui prend sa source, lui aussi, dans les monts Kouen-lun, près du Khou-Khou-noor, suit une direction parallèle à celle du Ngheu-kio, et va se jeter dans la mer de Chine au sud de Saïgon. Nous voilà donc bien limités déjà de trois côtés ; à l'ouest, les Paqui et autres tribus sauvages ; au nord, le district tibétain du Tsarong ; à l'est, le pays du Yun-nan, que l'on nomme Kien-tchang, en un mot, la Chine. Au sud, à quatre ou cinq jours de marche, toujours sur les bord du Ngheu-kio ou Lou-tsé-kiang, nous rencontrons la cruelle tribu sauvage des Lissou, qui s'étend bien loin et nous barre le passage.

@

30 décembre 1864

À son neveu

@

Tcha-mou-tong, 30 décembre 1864,

Tribu des Arrou, frontière du Tibet. [1]

La vallée que traverse le Lou-tsé-kiang ou Ngheu-kio est peuplée par deux tribus sauvages : les Arrou au nord, et les Lissou au sud. Ces deux tribus, bien que voisines, sont de caractères très différents. Les Arrou, peuple agriculteur, d'un caractère doux et tranquille, aiment leur pays et n'en sortent presque jamais, même pour faire le commerce ; les Lissou, au contraire, sont d'un caractère remuant et même cruel ; ils s'occupent bien d'agriculture chez eux, mais ils comptent, pour le moins, autant sur les excursions de brigandage qu'ils ne cessent de faire dans les tribus voisines, et même en pays chinois. Comme les Lissou supérieurs sont sous la domination du même chef que les Arrou, il n'y a pas beaucoup à craindre des incursions des Lissou inférieurs dans ce pays ; leurs frères du nord sont même une protection contre ceux du sud, qui sont soumis à un ou deux chefs indigènes, dont la résidence ordinaire est sur les bords du Lan-tsang-kiang, et qui sont nommés à vie par le mandarin chinois de Ouï-si, dans le Yun-nan. Le caractère peu sociable des Lissou fait que bien peu d'étrangers vont s'établir au milieu d'eux. Quelques malheureux chinois fugitifs ou chercheurs de fortune osent seuls y pénétrer ; ils disent que, pour capter l'amitié des Lissou, il suffit de ne pas avoir peur d'eux, de faire bonne contenance en présence de leurs longs sabres et de leurs flèches empoisonnées ; qu'une fois l'amitié des Lissou gagnée, elle est ferme et généreuse ; ils se feront tuer pour leurs amis, comme s'il s'agissait de défendre leur propre vie, et ils fournissent largement aux besoins de ceux qu'ils ont une fois pris sous leur protection. Quand une bande de Lissou part pour une expédition, elle ne se munit jamais d'aucune

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1869, page 322. [Cf. aussi *La Mission du Thibet*].

provision de bouche et prend partout où elle trouve ce qui lui plaît. Ils sont surtout friands de viande de bœuf. Chaque homme porte un grand sabre d'une brasse de long, une arbalète dont les flèches empoisonnées vont bien plus loin que les balles thibétaines ou chinoises, enfin un grand bouclier en rotin. Ils sont, dit-on, extrêmement forts au tir de l'arbalète, et ne manquent presque jamais leur coup. S'ils viennent à être blessés eux-mêmes d'une flèche empoisonnée, ils tirent immédiatement un petit couteau bien aiguisé et coupent la place qu'a touché le poison. Voilà toute la chirurgie sauvage. Ceux qui sont allés chez les Lissou me disent qu'il n'est pas rare de rencontrer chez eux des vêtements et des objets de prix ; tout cela, bien entendu, est le butin fait dans leurs expéditions de brigandage.

Outre le grand chef, qui demeure sur le Lan-tsang-kiang, et qui est ordinairement un Mosso, les Lissou ont encore de petits chefs indigènes qui règlent leurs affaires de canton et de village. Les Lissou ne paient aucun impôt, si ce n'est dans la partie supérieure, où ils sont soumis à quelque petite redevance envers le lama de Tcha-mou-tong, leur chef officiel.

Les Arrou paient tous les ans un tribut à la Chine ; c'est le lama d'ici qui est chargé de le faire parvenir à Ouï-si. De plus, ils doivent aussi payer un petit tribut au mandarin thibétain de Men-kong ; ce tribut porte le titre d'aumône et consiste en quelques marmites de fer, *ya-toi* ou toiles du pays, etc., le tout valant une trentaine de francs. On m'assure que, dans le principe, les Arrou ne devaient aucun tribut au Thibet, mais peu à peu les Thibétains, profitant du caractère doux et faible des habitants, demandèrent des présents, puis les exigèrent ; le mandarin s'en mêla et voulut avoir sa part du butin ; il exigea le transport gratis des charges de sel avec lesquelles il voulait faire un peu de commerce ; puis les gros bourgeois de Tsa-kong firent aussi porter gratuitement leurs charges de sel, sous le nom du chel-ngo, ensuite en leur propre nom, et les choses en étaient venues à ce point qu'à l'occasion du tribut, les pauvres Lou-tsé étaient chaque année obligés de porter 500 à 600 charges de sel qu'on les forçait ensuite

d'acheter au prix de cinq charges de céréales pour une de sel. Il y a deux ans, les Lou-tsé (Arrou) aidés des Chinois établis au pays, firent une petite révolution, secondés aussi d'un régiment de Lissou : ils vinrent en masse au-devant des collecteurs de tribut, auxquels ils signifièrent qu'à l'avenir ils paieraient fidèlement le tribut, mais ne porteraient plus gratis que les dix-sept charges du mandarin ou chel-ngo, et il fallut bien que les Thibétains en passassent par là.

La population est actuellement très mélangée : on y trouve, outre les indigènes, des Thibétains, des Chinois émigrés, des Mosso, des Lama-jeû et quelques familles venues des tribus de l'ouest. Le lama, chef du pays, est loin de partager envers les étrangers l'antipathie qui existe partout ailleurs. Il reçoit tous ceux qui ne sont pas trop tapageurs, leur donne des terres incultes, et fait, de la sorte, des profits assez considérables. C'est ainsi que depuis quelques années, les Chinois et les Lama-jeû (tribu chinoise et non pas *lama*, religieux thibétain), se sont mis à cultiver le riz à Tcha-mou-tong, en assez grande abondance. Je ne sais pas au juste quel est le chiffre de la population soumise au lama, mais je crois qu'il y a plus de mille familles. Le commerce des Arrou se borne presque exclusivement à échanger des céréales contre le sel ou les vêtements de laine qu'apportent les Thibétains du Tsarong et ceux des bords du Lan-tsang-kiang. Ils donnent aussi en échange des toiles de chanvre du pays avec lesquelles on fait des *yo-tsi* ou *yo-dom*. Quant à l'argent, quand ils en trouvent, ils ne s'en servent guère que pour faire des ornements dans le style thibétain : le *ga-ou* ou reliquaire suspendu au cou, des boucles d'oreilles, des bagues, des bracelets. Dans le commerce, ils trouvent ridicule de donner un tout petit morceau d'argent pour de gros boisseaux de céréales ; ainsi, avec un morceau d'argent de la valeur d'un franc, nous ne pouvons nous procurer qu'une douzaine d'œufs, tandis qu'avec un carré de toile bleue d'un pied, ou une once de fil, nous en aurons vingt ou vingt-cinq, et ainsi du reste.

L'agriculture de ce pays consiste surtout en maïs, sarrasin, millet et riz cultivés par les Chinois et les Lama-jeû. Leurs instruments sont très

simples : la charrue est formée de deux pièces de bois dont l'une est ordinairement armée d'un petit soc en fer ; à un joug sont attachés deux bœufs ; une pioche, un levier, une faucille, puis le couteau nommé *tripé*, complètent tout l'outillage.

Les animaux domestiques sont le bœuf et la vache ordinaires employés au labour ; il n'y a ni yak, ni dzo, ni toutes les variétés qui en proviennent, le peuple étant agriculteur mais non pasteur, et la température étant trop élevée pour cette espèce bovine. Les cochons, presque tous au poil noir et de plus petite taille que notre porc français, les coqs et les poules sont en abondance ; peu ou point de chèvres et de moutons.

Outre l'agriculture, les Arrou, aussi bien que tous les autres sauvages, aiment la chasse. Ils ne partiront jamais pour aller cultiver leurs champs de la montagne, sans avoir l'arbalète et le carquois en bandoulière, et, s'ils aperçoivent quelques-unes des bêtes sauvages du pays [1], ils quittent la charrue volontiers pour aller courir la montagne. Quelqu'un a-t-il tué une pièce de gibier assez grosse, tout le village en aura sa part, qui sera arrosée avec force rasades de vin doux (*kiong* en thibétain, et *nou* en langue du pays).

Y a-t-il une fête dans un village, quelque réunion pour délibérer, quelque événement un peu remarquable ? c'est le nou qui joue le plus grand rôle ; rien ne se fait sans cette boisson. Si la circonstance est assez importante, tout le village passera trois jours et trois nuits à boire le nou ; hommes, femmes, filles, enfants, tout le monde en consomme à loisir, et quand l'entrain est général, tous chantent et dansent en rond en cadence ; on tombe de lassitude et on s'endort, pour recommencer jusqu'à la fin des trois jours réglementaires. Le nou est aussi le lien de l'amitié et des contrats ; trois ou quatre Lou-tsé veulent-ils se donner une preuve d'affection, on remplit de nou, jusqu'aux bords, une tasse en bois que l'un d'eux tient à la main, puis, chacun approchant la bouche en même temps, il faut que la tasse se vide en entier. En

[1] Ours, panthères, tigres, cerfs, antilopes, chèvres saurages, chamois, daims musqués.

certaines circonstances, les filles mettent la bouche à la tasse avec les jeunes gens. Plût à Dieu qu'il ne se fît rien de plus blâmable, car, me dit-on, les mœurs de ces tribus sont toutes d'une liberté extrême.

Quant à leur religion, c'est le fétichisme le plus grossier : ils craignent les esprits malfaisants qu'ils supposent résider dans les arbres fourchus, dans les rochers, etc., et qui sont la cause de toutes les maladies et de tous les malheurs, quels qu'ils soient. Pour éloigner et chasser ces mauvais génies, ils ont des *mou-ma*, c'est-à-dire sorciers ou sorcières, qui battent le tambour, brûlent des parfums, font des croix sur la partie malade avec la suie du fond de la marmite, battent l'air avec leur vieux sabre rouillé, etc., et mangent les poules, cochons et céréales du patient. Voilà toute leur religion, voilà aussi toute leur médecine. Cependant depuis que nous sommes arrivés, ils commencent à s'apercevoir que nos remèdes ont encore plus d'efficacité que les vociférations des *mou-ma* ; aussi, n'y a-t-il pas de jour qu'on ne vienne nous demander des remèdes.

Les maisons des Lou-tsé sont toutes carrées et construites en bois. De jeunes sapins écorcés et coupés de 15 à 20 pieds de long sont réunis l'un avec l'autre à angle droit, par une échancrure pratiquée à quelques pouces de l'extrémité, et sont disposés de manière à ne laisser presque aucun passage à l'air. D'un côté, est une petite porte basse et étroite ; sur un ou deux autres côtés, une petite fenêtre de un pied ou un pied et demi carrés. Pour le plancher, on établit des poutres qui traversent tout l'appartement ; sur ces poutres, des bois découpés qui se touchent, puis une couche de fougères et de feuilles ; sur ces herbes on répand et on bat de la terre sur laquelle, enfin, on établit le plancher raboté à la hache ou au couteau. On laisse seulement libres un, deux ou trois endroits sans planches ; ce sont les foyers suivant le nombre des familles qui occupent une maison. Quelques bois qui traversent la chambre à hauteur d'homme servent d'armoires de décharges, etc. Une colonne au milieu, surmontée de deux longues poutres, soutient le plafond fait comme le plancher, sauf les planches. À Songta et à Long-pou, toutes ces maisons sont terminées en terrasses

bien damées qui servent d'aires à battre les grains ; à Tcha-mou-tong chaque maison est surmontée d'une charpente qui soutient un toit en planches.

Les Thibétains, les Chinois et les Lama-jeû font des murs en terre battue ; le devant de la maison est ordinairement en cloisons ; le reste ressemble à la construction lou-tsé.

La nourriture de ces sauvages est de la dernière simplicité. De la farine de maïs, de sarrasin ou de millet, bouillie dans une grande marmite où l'on jette un peu de sel, voilà tout. Quelquefois ils font cuire jusqu'à consistance de pâte épaisse, d'autres fois ce n'est qu'une simple bouillie très claire. D'autres fois encore, ils font des galettes épaisses qu'ils cuisent sous la cendre, mais le plus souvent sur une ardoise ronde reposant sur les trois pierres du foyer. Quand ils ont de la viande, ils préfèrent la manger à moitié crue, et alors le nou est plus nécessaire que jamais.

Le nou se prépare avec toute espèce de céréale ; après avoir fait bien cuire un boisseau de maïs (avec peu d'eau et la marmite couverte) jusqu'à ce que le grain soit devenu mou et s'écrase sous les doigts, ils le retirent du feu et l'étendent sur de grandes valettes en bambous tressés appelées *loker* ; et quand il n'est plus qu'un peu tiède, on y jette un ferment composé de diverses herbes sauvages, puis agitent et remuent de manière à bien mêler. Quand le grain est presque refroidi, ils le mettent dans un grand panier enveloppé de linges et couvrent bien ; ils renferment ce panier dans un endroit qui ne soit pas trop exposé au froid. Le lendemain ou surlendemain, on commence à voir couler un peu de jus, la fermentation est en bonne voie ; on met alors le grain dans de grandes jarres en terre qu'on ferme avec une ardoise recouverte d'un mastic de cendre, pour que la fermentation ne puisse s'échapper. Après dix ou quinze jours, les grains se sont réduits en jus assez épais ; c'est le vin de première qualité, qui est très capiteux. Pour l'adoucir et augmenter la ration, on tire une certaine quantité de grains et de jus sur lesquels on verse de l'eau chaude, ce qui donne une boisson aigrelette, agréable. Si l'air pénétrait dans les jarres, tout s'aigrirait et formerait un mauvais vinaigre.

Le costume des Lou-tsé est entièrement semblable à celui des Mélam de Songta et du Long-pou, dont j'ai envoyé dernièrement des échantillons. Deux *yo-tsi* ou toile de chanvre d'un mètre carré, voilà le costume national. Les chefs ou les nobles du pays ajoutent seulement au yo-tsi supérieur qui recouvre les épaules, de longues franges en laine rouge tordue, à peu près comme les franges des épaulettes de nos grenadiers ; mais malgré cette addition, ils n'ont en rien l'air de grenadiers ou de zouaves. Un bon nombre de Lou-tsé se sont mis à porter le costume thibétain, ou la longue robe de laine appelée *tchou-pa*. D'autres, pendant l'été, mettent des espèces de blouses ouvertes par devant, croisées sur la poitrine et relevées par la ceinture jusqu'à ce qu'elles arrivent seulement un peu au-dessus du genou. La plupart n'ont, en guise de bas et de souliers, qu'une pièce de toile roulée autour du mollet ; ceux qui sont plus à l'aise portent aussi parfois les bottes thibétaines. Le costume national, c'est-à-dire les deux yo-tsi, coûte à peu près trente sous français ; si l'on y ajoute le même prix pour la ceinture, on n'arrive pas encore à de grands frais de toilette. Un peu de beurre en guise de pommade, quand ils se peignent, ce qui n'arrive pas souvent, de l'eau froide pour se laver quelquefois les mains et le devant de la figure, voilà tout ce qu'il faut à un Lou-tsé ou Arrou pour se trouver beau garçon. Autrefois les jeunes filles étaient plus coquettes ; elles se faisaient tatouer une moustache de couleur bleue qui, descendant aux deux coins de la bouche jusqu'à l'os maxillaire inférieur, remontait ensuite jusqu'au devant des oreilles ; elles n'oubliaient pas même l'impériale. C'était sans doute pour se moquer de leurs maris et de leurs frères que les femmes lou-tsé portaient la barbe, car les hommes n'en ont pas. C'est à peine si après quarante ans on voit chez quelques-uns poindre par-ci par-là des brins épars d'une barbe généralement noire ou brune. La couleur des cheveux est aussi à remarquer. Au lieu du noir de jais qui caractérise la chevelure des Annamites, des Chinois, des Mongols et des Thibétains, celle des cheveux lou-tsé, et généralement de tous ces sauvages, est brune, mais jamais blonde ni rousse. Il y en a aussi quelques-uns qui ont la chevelure très noire.

En examinant bien leur constitution et les traits du visage, il me semble aussi qu'ils n'appartiennent pas à la race mongole, car ils sont généralement d'une taille avantageuse, svelte et élancée, qui contraste avec la taille trapue des Mongols. Leurs membres longs et fins semblent n'avoir que des nerfs et peu de muscles, comme les Chinois ; aussi, quand il s'agit de courir sur les montagnes, sont-ils de vrais lévriers. Je n'en ai rencontré aucun de forte corpulence, ce qui tient sans doute à leur genre de nourriture, et à leur vie dure. Leur figure n'est point carrée, comme celle des Thibétains, ni aplatie, comme celle des Mongols, ni boursouflée du côté des pommettes, comme celle des Chinois. Elle forme ordinairement un ovale assez régulier ; les traits sont doux, peu caractérisés, et ont même quelque chose d'enfantin qui trahit leur caractère faible, timide et même mou. Les yeux aussi, quoique un peu petits, sont placés sur une ligne horizontale et sont de forme ovale. Quoique le teint de leur peau soit d'un jaune bien moins foncé que celui des Indiens, je crois cependant qu'ils appartiennent plutôt à la race indienne qu'à la race mongole.

La langue des Arrou, Terou, Telou, Didjou, Ku-tze, Remepang, est, à très peu de chose près, la même ; celle des Lissou, au contraire, est tout à fait différente. Je ne sais si celle des premiers a quelque rapport avec l'assamien, que je ne connais pas. La langue de ces sauvages est généralement très douce, mais la prononciation a quelque chose de si saccadé qu'on les croirait d'abord tous bègues. Leur littérature est nulle, cela va sans dire ; ils n'ont pas d'alphabet, ne lisent et n'écrivent rien, inutile donc de chercher une histoire parmi eux. C'est à peine même s'ils ont quelques traditions. Ils ne savent compter ni les années, ni les mois, ni les jours. Demandez à un sauvage quel est son âge, la réponse invariable sera : les Arrou ne savent pas compter les années.

Tout ce que je viens de dire des Arrou convient assez aux Terou ou Pagni, aux Telou, aux Didjou et aux Ku-tze. Ceux qui sont plus au sud, et connus sous le nom générique de Remepang, ressemblent, dit-on, plus aux Lissou pour le caractère pillard, remuant et cruel, quoique leur langue soit presque celle des Arrou. M. Krick a fait connaître le

caractère et les mœurs des méchants Michmis ou Nahong ; les Slo ou Abor sont encore, dit-on, plus sauvages et plus cruels, tandis que les Singpho, qui sont, je crois, les mêmes que les Mou-oua, au sud-ouest d'Assam, sont une tribu douce, assez policée qui a ses talapoins, ses livres, ses écoles, et une religion particulière.

@

30 octobre 1866 [1]

Destinataire non précisé [2]

@

Gunra, 30 octobre 1866,

Je me trouve ici aux salines sur les bords (rive gauche) du fleuve que les Chinois appellent Lan-tsang-Kiang et les Tibétains La-Kio, que les Français à Saïgon en Cochinchine nomment Mé-Kong. Je suis par environ 30° de latitude nord, et 96 degrés de longitude est à la hauteur de Patang, à trois jours de marche au sud de Kiang-Ka, qui se trouve par environ 31 degrés, non sur les bords du Lan-tsang-Kiang, mais sur les bords d'une petite rivière qui a son embouchure dans ce fleuve à quatre jours de marche au sud d'ici, et par conséquent vers 28 ou 28 ½ degrés de latitude nord, rive gauche (à l'est, par conséquent), à un point nommé par les Chinois Liou-tong-Kiang, et par les Tibétains Ma-Pati. C'était autrefois le dernier poste militaire du Yunnan qui est abandonné depuis la guerre des mahométans. Entre les salines et Liou-tong-Kiang, j'ai suivi constamment la rive gauche du fleuve. Il y a une route aussi sur la rive droite que l'on dit moins montueuse, mais plus dangereuse. On rencontre sur la route cinq ou six villages, dont quelques-uns, assez considérables, font de belle agriculture. Il y en a aussi, et peut-être plus sur la rive droite. À deux jours au sud d'ici, il y a des mines de soufre assez abondantes, autrefois exploitées, aujourd'hui abandonnées parce que les lamas du pays ont eu le bon esprit de dire que tous les malheurs du pays venaient de cette exploitation. De Liou-tong-Kiang, l'on remonte pendant quelque temps la petite rivière de Kiangka (depuis on me dit que cette petite rivière ne vient que de la montagne La-tsa-Ly La qui domine les salines) jusqu'au village d'Atong, où résident une partie des chefs indigènes, puis, tournant vers le sud et passant une montagne peu élevée, on arrive au

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1870, page 231.

[2] [c.a. : cette mention indique seulement que, du point de vue de la présent édition, il n'y a pas d'élément dans la source disponible qui permette de préciser le destinataire.]

marché que les Chinois nomment Aten-tse et les Tibétains Gnieu, Dzeu, ou Zeu. C'était autrefois la résidence d'un tsien-tong chinois ou lieutenant, qui commandait une centaine de soldats. L'argent manquant pour la solde depuis la guerre des mahométans dans le sud, les soldats sont devenus agriculteurs, l'officier est allé chercher fortune ailleurs, et le marché a perdu beaucoup de son importance. Il se trouve à Aten-tze une lamaserie de 120 à 130 lamas qui ne se sont jamais montrés hostiles envers nous. Aten-tze est surtout peuplé de Chinois plus ou moins pur sang, et depuis quelques années est devenu le refuge d'un grand nombre de Chinois émigrés des pays occupés par les mahométans... En redescendant pendant 4 lieues le ruisseau d'Aten-tze, on retrouve le Lan-tsang-Kiang, au village de Kuinta, où il y a un pont coulant. Les voyageurs ne peuvent alors se dispenser de passer sur la rive gauche, la droite étant par trop rocailleuse. — Depuis Liou-tong-Kiang jusqu'à bien loin dans le sud, on trouve de 2 en 3 lieues, les ruines des anciens postes militaires qui servaient à la correspondance, aujourd'hui tous abandonnés. — D'Aten-tze jusque vis-à-vis de Tse-Djron, il faut descendre le fleuve pendant deux jours. — Tse-Djron est la résidence d'un petit chef indigène dont mon confrère, le père Alex. Biet a acheté une partie du territoire ; notre nouvelle propriété se trouve donc sur la rive droite du Lan-tsang-Kiang, un peu au sud de Bonga, et vis-à-vis Tcha-mou-tong, qui sont sur les rives du Lou-tse-Kiang ou Ngeu-Kio. À moitié chemin d'Aten-tze à Tse-Kou, l'on aperçoit le pic neigeux du Do-Kéla au pied occidental duquel j'ai passé trois ans à Bonga, Aben, Songta et Long-pou. — En continuant à descendre pendant deux jours sur la rive gauche, on rencontre Yé-tche, où réside l'un des principaux chefs indigènes, qui commande surtout la tribu sauvage des Lyssous. Ce chef s'est toujours bien montré pour nous. — À deux jours au sud de Yé-tché se trouve Kang-pou, autre résidence d'un chef indigène, puis à trois jours, au sud de Kang-pou, sur un affluent de Lang-tsang-Kiang, est la ville Ouï-Sy, où résident des mandarins chinois civils et militaires. Cette ville a été, elle aussi, ruinée et brûlée par les mahométans, elle sort à peine de ses ruines. Plus au sud, on trouve la ville de Ly-Kiang, occupée par les révoltés, puis,

enfin, Taly, qui est leur capitale, mais qui ne se trouve pas sur les bords du La-Kio. Ly-Kiang était, il y a deux ou trois cents ans, la capitale d'un royaume assez considérable, connue dans l'histoire chinoise sous le nom de Mou-tien-Ouang : c'était le royaume des Mossos ainsi nommés par les Chinois par dérision, mais dont le nom indigène est Nachi, et le nom tibétain, Guion. Ce royaume a été détruit au moment de la conquête du Yun-nan par les Chinois. Ils ont détruit en même temps celui de Min-Kia, dont la capitale était Taly, et qui portait, je crois, le nom de Pe-tien-Ouang. Les Min-Kia et les Mossos n'existent plus comme corps de nation, mais on en trouve encore de nombreux villages qui ont conservé le langage et les mœurs de leurs aïeux.

Outre ces deux tribus, l'on trouve encore au sud de Tse-Djron, surtout sur la rive droite de Lan-tsang-Kiang, la tribu sauvage des Lyssous, dont une partie s'étend aussi sur la rive du Lou-tse-Kiang, au sud du Lou-tse ou Anongs et confine au sud avec la Birmanie nord-est, ou avec d'autres tribus sauvages du nord de la Birmanie.

Outre les Mossos, Min-Kia et Lyssous, l'on trouve encore sur les bords du Lan-tsang-Kiang, au sud de Tse-Djron, sur les rives, quelques Lou-tse émigrés, des Lamas-jeu (nom d'une tribu et non de nos religieux boudhiques), des Tibétains, des Chinois, et des restes de quelques petites tribus peu importantes ; le langage, les mœurs, le costume étant différents, je vous laisse à juger si ce pays n'a pas un peu l'air d'une tour de Babel. L'on se comprend cependant, car presque tous les habitants, à quelque caste qu'ils appartiennent, savent plusieurs langues. Quand je me trouvais à Tse-Kou, j'ai compté plusieurs fois jusqu'à sept langues parlées en même temps dans notre maison. — C'est surtout aux environs de Ouï-Sy, que se trouvent réunies toutes les mines de métaux précieux dont je vous parlais dans mes précédentes lettres. — Nous sommes ici aux salines à un vrai confluent de limites. À un demi-jour d'ici au sud, rive gauche, est la limite de la province chinoise du Yun-nan ; vis-à-vis de nous, les Chinois se sont emparés de toutes les salines sur les deux rives jusqu'à mi-côte, mais à une lieue au sud et au nord sur la rive droite, c'est le

royaume de Lassa, qui, au sud, s'étend sur cette rive (droite) jusqu'à deux jours, puis passe la montagne qui sépare le Lan-tsang-Kiang du Lou-tse-Kiang et va aboutir au district du Tsarong (chef-lieu Men-Kong) qui s'étend au sud jusqu'au pays de Loutze (chef-lieu Tcha-mou-tong), tandis qu'au nord des salines, à un jour environ du royaume de Lassa, il passe sur la rive gauche du Lan-tsang-Kiang et s'étend jusqu'à trois jours de marche vers l'est. Le dernier village dépendant de Lassa est alors Lan-ten sur la grande route. Ici nous dépendons des mandarins chinois et chefs indigènes de Patang, qui dépendent eux-mêmes du Se-tchouen.

J'ai oublié de vous dire qu'aucune des tribus susdites n'a d'écriture : les écrits se font, soit en chinois, surtout au sud, soit en tibétain, surtout au nord. L'on m'a parlé cependant d'une certaine écriture hiéroglyphique qu'auraient les Mossos, mais qu'ils n'emploient pas pour les usages de la vie ; elle ne se trouve guère que dans leurs livres de superstitions, et il n'y a que les sorciers mossos, appelés *tongba*, qui puissent les déchiffrer : je ne sais s'ils en pourraient donner le sens, La religion originelle de toutes ces tribus était le fétichisme ; mais depuis la conquête chinoise, elles se sont mises à adorer les idoles chinoises et tibétaines. Les Lyssous se contentent encore de leurs fétiches et de leurs sorciers.

Les lamaseries que l'on trouve dans tous ces pays sont peuplées de quelques Tibétains, mais surtout de Mossos et de fils de Chinois et de femmes indigènes. Il y a, d'ailleurs, dans tous ces pays peu de Chinois pur sang ; dans bien des endroits même, ceux, que l'on nomme Chinois préfèrent parler tibétain ou mosso quand ils ne sont qu'entre eux. Avec nous ils parlent ou chinois, ou tibétain, suivant notre préférence.

@

19 décembre 1866 [1]

À son frère

Organisation politique et administration du Thibet

@

M. Desgodins, inspecteur des forêts à Dôle, veut bien nous communiquer une lettre de son frère, missionnaire au Thibet, qui contient des détails intéressants et tout à fait inédits sur l'organisation politique et administrative du royaume de H'Lassa. Ce travail, résultat de patientes recherches, présente toutes les garanties d'une rigoureuse exactitude.

Gunra, frontière du Thibet, 19 décembre 1866,

...Le royaume du Thibet, conquis par les armes chinoises, relève du gouvernement de Pékin.

Le père du premier prince mandchou qui fit la conquête de la Chine en 1644, avait soumis le Thibet dès l'année 1640. Quand son fils Chouen-tché fut empereur à Pékin, il donna le Thibet au talé-lama Nga-ouang-lo-zong-guia-mtso, pour le remercier d'avoir prédit l'avènement de la dynastie mandchoue au trône impérial de Chine. Mais ce ne fut pas un don entièrement à titre gratuit, le rusé Chinois se réservant, bien entendu, le droit de s'immiscer plus ou moins dans les affaires de son heureux prophète, devenu roi par sa grâce.

Sous les successeurs de Nga-ouang, et sous Kang-ki, successeur de Chouen-tché, cette immixtion dans le gouvernement thibétain occasionna de nombreux conflits et même des révoltes contre les Chinois établis au Thibet. Aussi l'empereur Kang-ki, dans la quarante-septième année de son règne, fut-il obligé de déclarer la guerre au Thibet.

Il chargea de cette expédition le général Yo-kong-yé, qui partit du Su-tchuen à la tête de huit cents hommes aguerris. Arrivé sur les bords de la rivière nommée Tay-tou-ho, à deux journées est de Ta-tsien-lou, il touchait à la frontière des pays thibétains donnés par Chouen-tché au

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1868, page 95.

talé-lama. Il fit construire, sur cette rivière, un pont de fer, qui existe encore, et pour lequel chacune des treize provinces dont se composait alors l'empire chinois, dut fournir une chaîne. Cette première barrière franchie, Yo-kong-yé s'avance rapidement par Ta-tsien-lou, Li-tang et Pa-tang. Il était maître de ce dernier poste, la quarante-huitième année de Kang-ki, comme l'atteste une inscription qu'on lit encore sur une pierre placée au milieu de la lamaserie. Arrivé en vainqueur à H'Lassa, ce général força les Thibétains à accepter ses conditions ; il fixa de nouvelles limites, et régla l'administration chinoise et thibétaine, telle qu'elle existe aujourd'hui. La cinquante-deuxième année de Kang-ki, c'est-à-dire en 1703, la guerre était finie, et le Thibet, devenu tributaire de la Chine, n'a jamais cessé, depuis lors, d'être soumis à l'administration chinoise.

Toutefois, la Chine conserva une autorité indigène dans le Thibet, mais elle s'arrangea de manière à la tenir sous sa main. En effet, il y a bien au Thibet un talé-lama, chef de la religion boudhique, mais il ne s'occupe guère du gouvernement temporel. Près de lui est placé le roi de H'Lassa qui est censé gouverner. Au-dessous de lui sont quatre ka-lun ou ministres, qui ont sous leurs ordres seize grands mandarins dont les attributions sont ainsi réparties : quatre sont chargés de l'administration civile, quatre de l'administration militaire, quatre de la justice et quatre des finances. Ces grands mandarins, qui résident ordinairement à H'Lassa, forment le gouvernement indigène.

Cette hiérarchie semble, au premier coup d'œil, prouver l'indépendance du gouvernement thibétain. Il n'en est rien. Le talé-lama, que sa prétendue divinité devrait élever au-dessus de tout contrôle humain, a besoin, après avoir été choisi entre trois prétendants par l'ambassadeur chinois, d'un diplôme bien en règle de l'empereur de Chine. Le roi, les ka-lun et les seize grands mandarins ne peuvent non plus exercer leurs charges, qui toutes sont électives, sans un brevet impérial. Même après leur nomination, ces élus sont révocables au gré de l'empereur.

Dans les cas urgents, l'ambassadeur chinois à H'Lassa ne se gène pas pour se défaire d'un roi ou d'un ka-lun. Le coup fait, il en informe son céleste maître. Ki-chan prenait cette liberté, il y a vingt et un ans, sans que les Thibétains y trouvassent à redire. Cela est tout naturel, puisque talé-lama, roi et ka-lun, reçoivent de l'empereur un traitement annuel. C'est l'empereur aussi qui leur donne le sceau dont ils se servent ; et le globule, signe distinctif des dignités reçues du chef de l'empire, est porté par les mandarins thibétains.

Outre que cette autorité indigène est toute de fabrique chinoise, elle est de plus sous la griffe chinoise ; car le gouvernement de Pékin entretient continuellement à H'Lassa deux ambassadeurs qui portent le titre officiel de Kin-tchay-tchou-tsang-pan-se-ta-tchen, c'est-à-dire, honorable envoyé résidant au Thibet, grand officier administrateur (ou traitant les affaires). Le titre de kin-tchay, dont la traduction littérale est honorable légat, ne doit pas être pris dans le sens de notre mot français, ambassadeur ; il a une signification bien plus étendue, déterminée par les mots pan-se-ta-tchen, c'est-à-dire, qui traite les affaires, qui gouverne. Aussi un kin-tchay à H'Lassa est-il bien plus grand qu'un roi et tous ses ministres. En voici la preuve :

Un nouveau kin-tchay arrive-t-il à H'Lassa, les ka-lun et autres mandarins thibétains sont obligés d'aller le recevoir à une journée de distance ; le roi lui-même va à sa rencontre à quatre ou cinq lieues de la ville, il se prosterne devant le grand légat et le conduit à son palais. Chaque mois, au premier et au quinzième jour de la lune, il doit faire une visite à M. l'ambassadeur qui ne se dérange pas pour la lui rendre. Cependant le légat de Pékin à H'Lassa n'est ordinairement qu'un mandarin mandchou de grade inférieur, auquel on permet de porter, durant ses fonctions seulement, le globule rouge et le titre de ta-jen (grand homme), afin de frapper davantage l'esprit des Thibétains. D'autres fois, c'est un grand mandarin en disgrâce qu'on envoie faire pénitence chez les barbares.

Ces usages pourraient n'avoir, à notre point de vue, que l'importance d'une simple affaire d'étiquette. Mais il ne faut pas juger

les Orientaux avec des lunettes françaises sur le nez. Ce qui nous semble bagatelle ou chose d'étiquette est chez eux l'expression d'un dogme politique.

Le roi de H'Lassa n'est pas libre de correspondre directement avec l'empereur de Chine ; s'il a des communications à lui adresser, il doit supplier le kin-tchay de faire la demande. L'empereur ne daigne pas écrire à son vassal roi, mais il envoie ses ordres à l'ambassadeur qui les transmet au pauvre roi du Thibet dont la réponse invariable est « *la so la*, c'est parfait ». Il n'y a réellement rien autre à répliquer au fils du Ciel. Si le roi est réduit à cette humiliante dépendance, on peut juger de la considération accordée aux mandarins inférieurs.

Voilà pour le gouvernement établi à H'Lassa. Il y a plus, les ambassadeurs administrent par eux-mêmes quatre grandes principautés enclavées dans le royaume, et relevant directement de l'empereur de Chine. Ce sont les principautés de Tra-ya, de Tcha-mou-to, à l'est, et celles de Tra-chi-lun-bo et de Sa-kia-kong-ma, à l'ouest. En outre un petit mandarin chinois, résidant à H'Lassa, gouverne plusieurs petites principautés disséminées dans le Thibet, et entièrement indépendantes du roi de H'Lassa. Ces grandes et ces petites provinces réunies formeraient au moins la moitié de ce que nous appelons en Europe le royaume du Thibet. Selon les idées européennes, cet amalgame de pouvoirs est extraordinaire et même ridicule ; dans l'esprit des Chinois, c'est un coup de fine et profonde politique. Ils savent très bien diviser pour régner.

Jusqu'ici, je suis resté à la capitale ; maintenant faisons quelques excursions.

Depuis la conquête, la Chine a toujours entretenu et p.68.103 entretient encore, dans le royaume de H'Lassa, une garnison soldée au nom de l'empereur par le trésor du Su-tchuen. Cette armée se compose à peu près de 4.000 hommes, distribués dans tous les postes les plus importants de la grande route, depuis Kiang-ka jusqu'à Tin-je, sur la frontière du Népal. Les centres disséminent ensuite leurs soldats dans les stations secondaires pour porter la correspondance. Chaque bureau

de poste chinois a, pour l'aider, un bureau de poste thibétain, sous les ordres d'un petit mandarin chinois. Ces soldats-postillons doivent aussi veiller à la tranquillité publique.

Les deux principaux chefs de l'armée chinoise au Thibet sont deux *ton-ling* ou colonels, dont l'un réside à Tcha-mou-to et l'autre à H'Lassa.

Dans les commencements de l'occupation, tout était encore, pour ainsi dire, à l'état de siège. C'était le ton-ling de Tcha-mou-to qui gouvernait militairement. Mais, depuis que la soumission du pays a été complète, le gouvernement chinois a transféré son autorité suprême aux deux ambassadeurs de H'Lassa, et maintenant les ton-ling ne gouvernent plus que leurs officiers et leurs soldats. Ils sont chargés de faire le service de la poste aux lettres, de surveiller le pays, et de poursuivre les brigands qu'ils livrent aux mandarins civils chinois. En temps de paix, les soldats ne sont guère que les domestiques de leurs officiers ; mais, dans un cas de nécessité, ils devraient prendre leur fusil à mèche, leur sabre rouillé ou leur lance ébréchée, pour défendre le drapeau chinois, s'il était menacé au Thibet.

Tous les officiers et soldats chinois de service au Thibet sont censés sur le pied de guerre, et reçoivent une double paie, l'une au Thibet, l'autre en Chine, où ils sont toujours portés sur les cadres de l'armée impériale.

Ces braves reçoivent leur solde du tao-tay de Ya-tchéou, dans le Su-tchuen. En qualité de payeur-général, ce haut fonctionnaire peut donner des ordres dans tout le Thibet, même pour les affaires civiles. Il envoie la solde à quatre *leang-tay* ou payeurs particuliers qui résident à Tcha-mou-to, La-ly, H'Lassa et Tra-chi-lun-bo ; ceux-ci la distribuent aux officiers et aux soldats. Ce sont eux aussi qui jugent les procès entre Chinois établis au Thibet. Si le procès est entre Chinois et Thibétains, il ressort encore de leur tribunal. Mais si le procès est entre Thibétains seulement, il ressort des mandarins thibétains du lieu, à moins que les leang-tay n'aient entrepris de juger eux-mêmes l'affaire,

même en coupant des têtes, ce à quoi les Thibétains n'ont rien à répliquer, à moins que les parties n'en appellent au tribunal chinois.

À l'occasion de ces leang-tay, je ferai une observation qui ne manque pas d'importance. Sur le sceau qu'ils reçoivent de l'empereur, les deux premiers caractères sont invariablement ceux du Su-tchuen ; le nom de l'endroit où ils résident vient seulement après, comme si on disait Tcha-mou-to qui dépend du Su-tchuen, La-ly qui est du Su-tchuen, etc. ; en d'autres termes, le Thibet, qui est une annexe du Su-tchuen. C'est que le gouvernement du Su-tchuen peut donner ses ordres à tous les mandarins du Thibet ; c'est que tous les édits publiés au Su-tchuen sont également communiqués au Thibet ; c'est que même les kin-tchay de H'Lassa ne peuvent envoyer de lettres à l'empereur, sans en adresser en même temps copie au gouverneur du Su-tchuen qui doit donner son avis ; de sorte qu'au fond c'est le gouverneur du Su-tchuen qui gouverne le Thibet ; et l'on fait plus de cas de ses ordres que de ceux des ambassadeurs eux-mêmes.

Ce que je viens de dire sur les sceaux des mandarins et sur les conséquences qu'on peut en tirer, est, je crois, une preuve assez authentique que le Thibet est bien soumis à la Chine.

Si à H'Lassa le roi et ses ministres sont les très humbles serviteurs des ambassadeurs chinois, dans les provinces, tout mandarin thibétain doit respect et obéissance à un mandarin chinois, civil ou militaire, grand ou petit. La Chine, en ce point, ne reconnaît pas la différence des grades ; son orgueil a placé les mandarins thibétains bien au-dessous des plus petits mandarins chinois.

En ce qui concerne l'étiquette, tout mandarin thibétain doit aller au devant d'un mandarin chinois, ce dernier ne fut-il qu'un petit *fou-yé* ou sergent. S'ils se rencontrent sur la route, le Thibétain se hâte de mettre pied à terre, dès qu'il aperçoit le Chinois décoré d'un globule quelconque, et celui-ci reste gravement assis sur sa monture. C'est un grand honneur quand un mandarin chinois invite un mandarin thibétain, même bien plus élevé que lui, à s'asseoir en sa présence. Si le Chinois est en colère et qu'il ordonne au Thibétain globulé de se mettre à

genoux à la porte de son prétoire pour recevoir ses injures ou ses coups, le Thibétain obéira en remerciant. Il n'y a pas encore bien longtemps que cette cérémonie se passait ici même, et pourtant le leang-tay ne porte qu'un globule de cristal, tandis que le chef indigène, ainsi mis en pénitence publique, portait le globule rouge.

Mais laissons de côté la question d'étiquette et revenons aux faits officiels. Les ordres venus soit de Pékin, soit du gouvernement du Su-tchuen, soit du *fy-tay* ou général, soit du tao-tay de Ya-tchéou, sont communiqués aux Thibétains uniquement par les mandarins chinois. Ce sont ces derniers qui en font faire la traduction, qui forcent les mandarins thibétains à mettre leur sceau sur cette traduction, et qui la font afficher. J'ai vu moi-même plus de cent écrits de cette sorte.

Se présente-t-il dans le territoire de leur juridiction des affaires pour lesquelles ils ont besoin de l'assistance des mandarins thibétains du lieu ? Ils leur envoient des ordres qui doivent être exécutés ponctuellement. Il n'y a pas encore longtemps que le *chéou-pi*, ou lieutenant de Kiang-ka, exigeait du *ti-guié*, ou gouverneur général de l'Est, et des chefs de trois grandes lamaseries, un écrit qui nous concernait ; ceux-ci n'osèrent le refuser, malgré leur désir contraire.

S'il ne s'agit que d'affaires purement thibétaines, où les intérêts des particuliers sont uniquement engagés, surtout s'il ne s'agit que de gruger le pauvre peuple, les mandarins thibétains ont pleine liberté. Les mandarins chinois laissent faire en disant : « Ce sont des chiens qui se mordent, ne nous en mêlons pas ». Mais qu'il s'agisse d'affaires importantes concernant le gouvernement, H'Lassa ne peut rien faire sans le consentement de Pékin. Ainsi, dans la dernière guerre du Thibet contre les Tchang-toui, Pékin a tout d'abord permis cette guerre, puis a envoyé des mandarins chinois pour régler les affaires après la victoire des Thibétains. L'an dernier, quand les Anglais ont attaqué le Boutan, l'ambassadeur chinois, sur la demande des autorités thibétaines, s'est empressé de réclamer de Pékin la permission d'aider le Boutan, et alors seulement H'Lassa a envoyé des troupes.

Même pour notre expulsion du Thibet, le gouvernement de H'Lassa n'a jamais osé agir de lui-même ; il a fait écrire à Pékin, par l'ambassadeur gagné à prix d'argent, afin d'être autorisé à nous persécuter. Il y a deux mois, sur un mot un peu énergique de la légation française, nous allions obtenir justice ; mais l'argent des Thibétains ayant gagné le cœur du nouveau kin-tchay chinois, celui-ci a écrit à Pékin contre nous, et tout est tombé à l'eau.

Voici encore quelques considérations qui corroborent celles que je viens d'émettre. On regarde généralement un pays comme soumis à un grand empire quand il lui doit le tribut, les impôts et les corvées, et quand la monnaie est frappée par l'État suzerain. Or, cela a lieu pour le Thibet.

I. Le tribut. — Tous les cinq ans, H'Lassa, Tcha-mou-to et Tra-chi-lun-bo sont obligés d'envoyer à Pékin une ambassade solennelle chargée d'aller saluer l'empereur et de lui offrir les objets les plus rares et les plus précieux de ces pays. Si, pour une cause majeure, l'ambassade ne peut avoir lieu, on demande à Sa Majesté chinoise une dispense ou la remise à une autre année. Je sais qu'on décore ce tribut du beau nom de *présents*, mais ce sont des présents obligatoires ; l'empereur saurait très bien les exiger, s'il prenait fantaisie aux Thibétains de les refuser. C'est ainsi que la politique chinoise jette de la poudre aux yeux des gens.

II. Les impôts. — Chaque année, toute famille libre et propriétaire au Thibet doit payer l'impôt foncier de l'empereur, le guia-kong-mi-tchré, bien différent et bien distingué même par le simple peuple de l'impôt à payer aux chefs indigènes, nommé dé-tchré. Le premier est perçu annuellement par les *chel-ngo* ou sous-préfets qui le versent entre les mains des *deba* ou préfets. Autrefois, le produit de l'impôt était livré par les deba aux leang-tay, qui l'expédiaient en argent à Ta-tsien-lou, d'où il était ensuite renvoyé au Thibet, pour subvenir aux dons que l'empereur fait, chaque année, aux lamaseries. Maintenant, pour épargner les frais inutiles de transport d'argent et les dangers de la route, les chefs du pays accusent seulement réception de la somme

provenant de l'impôt, et ils la distribuent ensuite comme venant directement de Chine, selon les ordres reçus du gouvernement de Pékin.

III. Les corvées. — Les deux kin-tchay et le y-tsin ont droit aux corvées (porteurs, bêtes de somme et de monture, bois, paille, eau, etc.), pour eux et pour toute leur suite, dans le Thibet ; le pays entier doit y contribuer. Les autres mandarins n'y ont droit qu'au moment où ils mettent le pied sur le territoire de leur juridiction. Pendant le temps de ses fonctions, chaque mandarin a droit à être servi par deux Thibétains qui ne reçoivent point de salaire ni même de nourriture.

IV. La monnaie. — Il y a au Thibet une monnaie d'argent, frappée à H'Lassa par le leang-tay, avec la permission préalable de Pékin. Chaque pièce est ronde, plate, et pèse un dixième d'once chinoise (80 centimes) ; d'un côté elle porte en caractères chinois le nom de l'empereur et l'année de son règne, de l'autre, on lit encore les mêmes indications en lettres thibétaines. Rien qui rappelle le gouvernement thibétain de H'Lassa. Ces pièces sont toutes postérieures à la conquête du Thibet par le général en 1703. La monnaie du Thibet, antérieure à cette époque et qui a cours encore, a même forme, pèse un tsien cinq fen, c'est-à-dire 3/20 d'once chinoise (1,20 fr), mais ne porte sur les deux faces que des lettres sanscrites. Depuis la conquête, H'Lassa n'a plus frappé monnaie pour son propre compte. Aujourd'hui la roupie anglaise et les lingots sont très communs dans le commerce.

Dans tout ce qui précède, je n'ai parlé que du royaume de H'Lassa proprement dit, en faisant remarquer qu'il y a dans le Thibet quatre grandes principautés et beaucoup de petites, non soumises au roi de H'Lassa, mais gouvernées directement par les kin-tchay, ou par le y-tsin, au nom de l'empereur.

Outre ces retranchements faits au royaume de H'Lassa, il faut encore observer que le général Yo-kong-yé a eu soin de réunir aux deux provinces chinoises les plus voisines, le Su-tchuen et le Yun-nan, de vastes territoires qui sont entièrement thibétains par la langue, les mœurs et la religion. Au Su-tchuen il a donné les pays de Patang,

Lytang, Dégué, Ta-tsien-lou, Mé-li ou terre des lamas ; au Yun-nan il a réuni le Tchong-tien et une grande partie de ce qui forme actuellement le gouvernement des Ouï-Sy. Ces pays dépendent uniquement du Su-tchuen et du Yun-nan.

À l'ouest du Thibet, le Ladak ou petit Thibet ne dépend plus du tout de H'Lassa. Après la dernière guerre des Népaliens contre le Thibet, en 1856, il a été cédé au roi de Cachemire qui est sous la protection anglaise.

L'année dernière, les Anglais se sont emparés, sur le Boutan, d'une province nommée le Dooar, et, il y a quelques années, ils ont fini d'annexer à leurs possessions de l'Inde le reste du Sikim, en sorte qu'ils confinent au Thibet par le Sud. Les Népaliens et les Goorhas continuent la frontière vers l'Ouest. Au Nord que se passe-t-il ? Je l'ignore. Plus tard, peut-être, pourrais-je recueillir de nouvelles notes sur le royaume de H'Lassa.

@

1867 [1]

À son frère

Le talé-lama

@

On nous communique l'extrait suivant d'une lettre datée de Tcha-mou-tong, frontière sud-ouest du Thibet, et adressée par M. Desgodins, missionnaire, à son frère :

Tous les savants de l'Europe connaissent le *talé-lama*. C'est, disent-ils, le pape du boudhisme ; H'Lassa est la Rome du boudhisme. Et puis... nous n'en savons pas plus long.

Voici ce que j'ai appris sur lui ; car je n'ai pas encore eu l'honneur de faire une visite à cette mystérieuse majesté ou plutôt à cette divinité humaine.

Le mot de talé-lama est mandchoux et ne remonte pas à une bien haute antiquité. D'après une chronologie thibétaine que j'ai sous les yeux, le premier qui porta ce nom serait Seu-nam-gnia-tso, né en 1543, mort en 1588. Il n'est que le troisième dans la liste des grands lamas, chefs de la secte des *Gue-long-po* (règle de la vertu) ou lamas jaunes.

Les Thibétains donnent au talé-lama le nom de *Guiel-oua-rin-po-kié* auquel ils ajoutent encore *Guiam-tso* qui veut dire grande mer, océan. Plût à Dieu que par ses qualités et ses vertus il méritât ces titres pompeux !

Les lamas-jaunes (non pas les autres sectes) prétendent que leur Guiel-oua est une métempsychose de *Cha-kia-tou-pa*, leur principale divinité, et le même que le Fo des Chinois et le Boudha des Indiens. Il n'est pas étonnant qu'ils le décorent de si beaux titres ; aussi le talé-lama n'est-il pas seulement un personnage politique ou un chef de

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1868, page 45.

secte, mais il est regardé par les lamas jaunes et par le peuple comme une divinité qui s'incarne continuellement.

Dans le talé-lama, l'âme et la divinité du prédécesseur passent au successeur.

Tel est le premier, le principal personnage du Thibet auquel tous les autres, quels qu'ils soient, doivent respect et adoration. On conçoit que de semblables idées, exploitées par des hommes habiles mais sans conscience, peuvent avoir une influence immense et parfois terrible sur tout un peuple. Quoique son pouvoir soit de l'ordre purement religieux, il a pour conseillers les chefs des grandes lamaseries de H'Lassa, et cent quatre-vingts hommes pour gardes du corps. Son action est grande sur les affaires politiques, car dans les questions importantes son nom est toujours mis en avant, afin que les décisions du gouvernement civil soient plus facilement reçues et plus religieusement exécutées. Ce qu'il y a de ridicule, mais que les Thibétains ne sentent pas, c'est que, malgré sa divinité, il lui faille un diplôme de l'empereur de Chine pour pouvoir devenir réellement talé-lama ou Boudha vivant. Ce diplôme est délivré sur la demande des ambassadeurs chinois, après l'élection faite entre trois petits enfants auxquels on présente différents objets, en leur demandant de reconnaître ceux qui ont appartenu au talé-lama dans sa vie précédente.

Pour nous, la politique, la fourberie et l'argent, voilà tout ce que nous trouvons de certain dans ces élections et cette prétendue divinité.

@

13 décembre 1870

À Francis Garnier, lieutenant de vaisseau

Itinéraire de Pa-tang à Yerkalo,
et description des vallées du Kin-cha Kiang (fleuve Bleu) et du Lan-tsang Kiang (Cambodge), entre le 30e et le 29e parallèle environ [1]

@

Yerkalo, le 13 décembre 1870, [2]

Pa-tang est une petite ville de 3.000 âmes environ, dont la population mixte est composée de Chinois et de Tibétains ; ceux-ci sont les plus nombreux. La ville civile, militaire et commerçante renferme à peu près 2.000 personnes ; la lamaserie, qui en est séparée d'un petit quart d'heure de marche, renferme de 1.000 à 1.200 religieux appartenant à la secte boudhique des Gué-loug-pa. Cette ville est située sur la rive gauche (est) du Kin-cha Kiang, dans une riche plaine, dont la direction générale est du S. 10° O. au N. 10° E. Ce que l'on voit de cette plaine, d'un seul coup d'œil, peut avoir trois lieues de long sur une demi-lieue de large ; mais la vallée tout entière s'étend bien plus loin dans la direction du nord. Elle est arrosée par une rivière assez forte qui prend sa source dans une montagne couverte de neiges presque perpétuelles qui sépare le pays de Pa-tang du pays thibétain de Dégué. Cette petite rivière peut avoir de quatre ou cinq journées, c'est-à-dire de cinquante à soixante lieues de cours, et non pas 1.000 li ou cent lieues, comme le prétend l'itinéraire chinois. Je ne l'ai pas parcourue, mais l'on m'a dit qu'elle est assez peuplée, et qu'à un bon jour de marche au nord de Pa-tang, en remontant la rivière, il y a une riche mine d'or non exploitée, mais bien connue.

Un fort torrent venant de l'est, et traversant, dans une gorge profonde, la montagne qui borne de ce côté la plaine de Pa-tang vient déboucher près de la ville, traverse la plaine, passe sous les murs de la lamaserie, près de laquelle il va se réunir à la rivière dont je viens de

---

[1] Extrait de lettre.
[2] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1871, page 343.

parler. C'est en suivant les bords de ce torrent que la grande route chinoise de Ta-tsien-lou à Lassa arrive à Pa-tang, où les voyageurs ne manquent jamais de se reposer et de renouveler leurs provisions. Il y a, à Pa-tang, deux chefs indigènes tibétains, décorés par l'empereur du globule de corail rouge ; ils portent le titre chinois de *in-kouan* ; les Tibétains les nomment *déba*. Le mandarin civil chinois porte le titre de *léang-tay* ou payeur ; la garnison, composée d'une centaine d'hommes, est commandée par un *tou-se*, un *tsien-tsong*, un *pa-tsong* et un *ouay-oui.* Pa-tang était autrefois un grand centre de commerce, qui a beaucoup baissé d'importance depuis que les gros marchands tibétains vont faire le commerce jusqu'à Ta-tsien-lou ; ils ne font plus que passer à Pa-tang, au lieu de s'y arrêter pour faire leurs achats de thé, soieries et autres marchandises chinoises qui s'importent au Tibet. Cependant Pa-tang sera toujours un point central, soit à cause de la bonté de son climat, soit à cause des routes qui viennent y aboutir. Si un jour les Européens venant, soit de la Cochinchine, soit de la Birmanie, soit d'Assam, s'avancent jusqu'au Tibet, je ne doute pas qu'ils ne choisissent Pa-tang pour l'un de leurs entrepôts les plus importants.

Le 11 avril 1870, Pa-tang et tous les villages environnants ont été détruits de fond en comble par un terrible tremblement de terre. Depuis cette époque, j'ai fait deux fois le voyage, et j'ai pu constater avec bonheur que ce grand désastre n'a pas causé la désertion des survivants. Grâce à l'énergie du nouveau léang-tay, tout le monde s'est mis avec courage à l'œuvre, et la ville est sortie de ses ruines.

Pa-tang porte, en tibétain, le nom de Ba, que les Chinois ont corrompu en disant Pa, parce qu'ils ne savent pas prononcer la lettre b, et ils y ont ajouté le mot *tang*, qui signifie station, poste : c'est donc comme s'ils disaient la station de Pa ou Ba.

Les affaires qui m'avaient amené à Pa-tang étant terminées, je quittai mes deux confrères et cette ville le 28 novembre au matin, et j'étais de retour à Yerkalo le 3 décembre suivant : c'est donc un voyage que je puis diviser en six jours de marche. Les convois de bêtes de somme mettent ordinairement sept jours et même huit, tandis que les courriers font le

trajet en cinq jours et même en quatre, s'ils veulent forcer la marche.

Voici, jour par jour, les notes que j'ai prises, pendant ce petit voyage, ayant toujours la boussole à la main pour préciser les directions.

Premier jour. — *De Pa-tang à Tchrou-pa-long* (que les Tibétains nomment Kio-pa-rong), *environ neuf lieues.* — En sortant de la ville de Pa-tang, on traverse d'abord, sur un pont de bois avec piles en pierres, le gros torrent qui vient de l'est, et l'on descend la rivière qui vient du N. 10° E., pendant environ deux heures ou deux lieues. La direction que l'on suit est celle de toute la plaine de Pa-tang, c'est-à-dire le S. 10° O. Pendant ces deux heures de marche dans la plaine, on ne rencontre que deux petits villages : l'un sur les bords mêmes du torrent, en face de la ville. Il se nomme, en chinois, Tao-uen-tze, à cause des nombreux pêchers qui l'ombragent. J'ignore son nom tibétain. Je crois que l'administration des revenus de ce village appartient au mandarin civil, qui devrait les employer en bonnes œuvres. L'autre village, dont le nom thibétain est Tsa-chu, est à une lieue de là, et dans la direction du fond de la plaine. C'est une propriété de la lamaserie, qui y a bâti une petite pagode. Pendant la dernière lieue, on rencontre encore, le long de la route, quelques maisons éparses entourées de leurs champs, qui sont aussi propriété de la lamaserie. Après avoir ainsi voyagé pendant deux heures, on arrive au pied d'un mamelon, qui ferme, vers le sud, la petite vallée de Pa-tang, et la sépare de la grande vallée du Kin-cha Kiang. La rivière de Pa-tang coule au pied ouest de ce mamelon, dans un ravin profond et étroit, et se jette immédiatement dans le grand fleuve, au-delà du mamelon, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de large à la base. Le Kin-cha Kiang ne se trouve donc pas à plus de deux lieues et demie de Pa-tang, dans une direction S. un peu O.

Les voyageurs sont obligés de passer sur le mamelon, dont la montée est assez rapide, mais ne demande pas plus de vingt minutes ou une demi-heure. Arrivé au sommet, on rencontre un petit plateau de

1 kilomètre de large, que l'on traverse en se dirigeant au S. 20° O. Alors on aperçoit à ses pieds le Kin-cha Kiang, qui, en cet endroit, vient de l'O. quelques degrés N. Mais cette direction n'est pas la direction générale du fleuve, ce n'est qu'un coude momentané. Si, du haut du mamelon, on regarde la partie en amont de son cours, on voit que, après deux ou trois lieues au plus, il reprend une direction bien plus N., en suivant le pied O. de la montagne qui borne de ce côté la plaine de Pa-tang. Comme je devais aller vers le S., il m'a été impossible de suivre plus loin, même des yeux seulement, le Kin-cha Kiang dans son cours supérieur.

Du haut du mamelon, on voit distinctement le fleuve qui descend pendant trois lieues au S. 30° O. Au-delà de ces trois lieues, il fait un coude assez brusque, et descend jusque Tchrou-pa-long ou Kio-pa-rong, vers le S. 5° O., pendant trois lieues et demie, ne faisant pendant tout ce temps que des zigzags insignifiants. Quant à la route, elle descend d'abord assez rapidement du haut du mamelon, dans une direction S., pendant une demi-heure ; puis, arrivée à 30 ou 40 mètres au-dessus du lit du fleuve, elle le suit jusqu'à Tchrou-pa-long, en se rapprochant toujours de plus en plus de l'eau. À une lieue du sommet du mamelon, et tout à fait sur le bord du Kin-cha Kiang, on rencontre le petit village de Niou-kou, que les Tibétains nomment Ting-je. Il est habité surtout par des bateliers tibétains chargés de passer sur l'autre rive les habitants du pays qui y ont affaire. Ils se servent, pour cela, soit d'un grand bac de bois nommé *chun*, soit de petites barques de cuir de bœuf, nommées *ko-tchrou*. L'agriculture est peu considérable.

En descendant encore pendant une demi-heure au-delà de Niou-kou ou Ting-je, et toujours sur le bord de l'eau, on rencontre le petit village tibétain de Lé, appelé Choùi-mào-keôu (gorge aux loutres) par les Chinois. Il se compose de trois familles seulement, dont la principale est celle du *guia-peun*, petit chef chargé de veiller à la sûreté des routes contre les brigands. Il doit s'acquitter assez mal de ses fonctions, car les vols et les assassinats ne sont pas très rares dans les environs. Entre Ting-je (Nieou-kou) et Lé (Choui-mào-keôu), la route a été creusée dans

le pied même de la montagne, et laisse voir un banc haut de 6 à 7 mètres de gros galets de granite noir et blanc parsemé de taches blanches formant des carrés longs réguliers de 3 à 4 centimètres de long sur 1 ou 2 centimètres de large. C'est la seule curiosité que j'aie remarquée. Le ruisseau qui arrose les champs de Lé vient de l'E., et son cours n'a pas plus d'une journée de marche. Sur ses bords sont quelques petits villages dont j'ignore les noms. Au milieu de cette vallée, en remontant le ruisseau, il y a une belle source d'eaux thermales.

Au-delà de Lé (Choùi-mào-keôu), la route suit le fleuve à quelques mètres seulement au-dessus de l'eau, jusqu'au coude observé du haut du mamelon. Ce coude est au-dessous de Lé, à une lieue et demie environ. Après avoir tourné ce petit promontoire, on voit, comme je l'ai déjà dit, le fleuve descendre en ligne directe sur Tchrou-pa-long (Kio-pa-rong), pendant trois lieues et demie, dans une direction S. 5° O. La route ne s'écarte pas du fleuve. On ne rencontre, sur cette route, que deux ou trois masures dont la réunion porte le nom de Lam-da. Elles se trouvent à l'embouchure d'un torrent venant de l'E., et sur les bords duquel, dans l'intérieur de la vallée, est un village dont les environs sont bien cultivés. Lam-da n'est qu'à une demi-lieue au-dessous du coude fait par le fleuve, et à 3 lieues au-dessus de Tchrou-pa-long. Ce dernier village, où nous nous arrêtâmes pour passer la première nuit du voyage, se trouve aussi à l'embouchure d'un petit ruisseau venant de l'E. ; mais j'ignore si, dans l'intérieur de cette vallée, il y a d'autres habitations. Tchrou-pa-long est habité surtout par les familles des bateliers chinois et thibétains, qui sont chargés, moyennant une solde régulière, du service du bac. Les voyageurs et marchands payent une redevance ; les mandarins et employés de la poste impériale n'ont rien à payer. Outre les familles des bateliers, il y a encore, dans ce village, un poste de soldats chinois chargés de porter les lettres du gouvernement. Ils sont ordinairement commandés par le *ouay-oui* de Pa-tang.

Deuxième jour. — *De Tchrou-pa-long* (Kio-pa-rong) *à Hê-tao-uen-tze* (en tibétain Terga-ting), *environ sept lieues*. — C'est à Tchrou-pa-long que la grande route impériale traverse en bac le Kin-cha Kiang. À

partir de ce point, elle longe la rive droite pendant encore un demi-jour de marche ou quatre lieues, jusqu'à 3 kilomètres au-delà du village de Gimra, que les Chinois ont nommé Kong-la. La direction du fleuve et de la route, depuis Tchrou-pa-long jusqu'au moment où l'on quitte le fleuve et la vallée du Kin-cha Kiang, est N. et S. La route d'hiver, entre ces deux points, court presque toujours dans la partie desséchée du lit du fleuve sur des bancs de sable ou des cailloux, ou bien sur d'anciens éboulements peu élevés, ce qui la rend fort pénible. En été, au moment des grandes eaux, il y a une autre route creusée sur le flanc de la montagne, et qui doit s'élever parfois assez haut pour doubler le sommet des éboulements, ce qui la rend difficile et quelquefois dangereuse.

En face de Tchrou-pa-long, sur la rive droite, il y a quelques maisons et des champs. C'est là que demeure un *guia-peun*, qui, comme son collègue de Lé, devrait défendre les voyageurs contre les brigands. Il n'est pas plus heureux que l'autre ; on dit même qu'il est de connivence avec les voleurs. De la maison de ce guia-peun, après avoir descendu le fleuve pendant environ 3 kilomètres, on rencontre une forte rivière venant de l'O. Elle prend sa source clans le pays de Sa-nguen « mauvaise terre », que les Chinois nomment Sang-ngay. Ce petit pays, peuplé surtout de brigands, est séparé du pays de Pa-tang par la haute chaîne de montagnes dont le pied est baigné par le Kin-cha Kiang ; cette chaîne est presque infranchissable, dit-on, et n'est pratiquée que par ces bandits. On passe la rivière de Sa-nguen sur un pont de bois, un peu au-dessus de son confluent avec le Kin-cha Kiang. Mais, le pont est chaque année emporté, au moment de la fonte des neiges et pendant la saison des pluies, ce qui force à passer le Kin-cha Kiang à une lieue et demie plus au S. de Tchrou-pa-long.

Après avoir passé la rivière qui vient de Sa-nguen, on descend pendant deux lieues et demie, jusqu'au village de Gunra (Kong-la), dont les champs ne sont élevés, au-dessus du lit du fleuve, que de 20 ou 30 mètres. Il se compose d'une dizaine de familles, dont l'une est en possession du titre de guia-peun. Depuis bien des années, c'est une vieille veuve et ses filles qui sont guia-peun, et il en sera de même

jusqu'à ce qu'un gendre soit venu s'installer dans la famille. Je vous laisse à penser si ces femmes font grand'peur aux brigands. Au-dessous de Gunra, la route suit encore le fleuve pendant à peu près 3 kilomètres ; elle reste d'abord à la même hauteur que le village, mais bientôt elle s'élève assez brusquement à 50 ou 60 mètres au-dessus du fleuve pour franchir un rocher dans lequel on a dû la creuser. Quoique nous n'ayons pas encore achevé notre deuxième jour de marche, arrêtons-nous un instant pour jeter un coup d'œil sur le Kin-cha Kiang, que nous allons quitter pour ne plus le revoir.

1° Autant qu'on en peut juger à la simple vue, le lit du Kin-cha Kiang, dans la partie que nous venons de parcourir, forme un immense V tronqué à la base, et qui présente, au sommet de chacune de ses branches, une sorte de plateau surmonté lui-même d'une nouvelle ligne se rapprochant de la perpendiculaire.

La largeur moyenne du lit du fleuve, à la base du V, est de 150 mètres environ ; le fleuve en recouvre la plus grande partie pendant les grandes eaux ; mais, à cette époque-ci (fin de novembre et pendant tout l'hiver), la largeur de la partie occupée par les eaux n'est que de 80 à 100 mètres. À ce moment, on n'aperçoit dans la partie couverte par l'eau que peu ou point de bancs de sable ou de cailloux ; il y a toujours un passage facile pour des barques d'un assez fort tirant d'eau.

2° Depuis deux ou trois lieues en amont de Pa-tang, le cours du Kin-cha Kiang est d'une tranquillité parfaite jusqu'à moitié chemin entre Tchrou-pa-long et Gunra. Depuis cet endroit jusqu'au moment où on le perd de vue, son cours est très troublé par six ou sept rapides causés par les éboulements de la montagne qui ont encombré le lit du fleuve d'énormes blocs de pierre. La plupart de ces rapides seraient, je crois, infranchissables.

3° Au moment où l'on va quitter le Kin-cha Kiang, on lui voit faire une courbe très prononcée vers le S. E., pendant trois ou quatre lieues ; mais, en regardant du sommet de la montagne, on voit que le fleuve reprend bientôt une direction beaucoup plus S., comme nous aurons après-demain occasion de le constater.

Après ces observations, je continue et termine ma deuxième journée de voyage.

La petite vallée ou plutôt la ravine que l'on suit pour aller du Kin-cha Kiang sur le vaste plateau qui, en cet endroit, forme le sommet de la chaîne de montagnes qui borde le fleuve, peut avoir quatre lieues et demie de long. Comme elle est très profonde, couverte de grandes forêts et irrégulière, j'en avais relevé la direction générale à 3 kilomètres avant d'arriver à Gunra, ce que je n'aurais pu faire une fois engagé dans ce vallon. Cette direction, à partir de 3 kilomètres avant Gunra, jusqu'au sommet où se trouve le village de Kong-tse-ka ou Kong-tze-ting, est du N. 8° E. au S. 8° O. Après nous être engagés dans ce ravin pendant une demi-heure, nous laissâmes sur notre droite le misérable village tibétain de Sa-gun, composé de trois ou quatre familles seulement. À une lieue et demie au-dessus de Sa-gun, nous arrivâmes vers trois heures de l'après-midi au village de Terga-ting (monticule aux noix), que les Chinois ont nommé Hê-tao-uen-tze (jardin aux noix). Ce village se compose de sept ou huit familles tibétaines occupées surtout d'agriculture et du transport des marchandises. C'est le dernier village où l'on puisse faire deux récoltes par an. Ceux que nous allons rencontrer sont désormais trop élevés et trop froids. Terga-ting est la résidence d'un guia-peun, qui s'occupe plus de ses affaires que de la sécurité publique.

Depuis le Kan-cha Kiang jusqu'à Terga-ting, la montée est assez douce ; mais la route devant suivre presque toujours les bords du ruisseau, qui sont pour ainsi dire pavés de galets roulés chaque année par les grandes eaux, est très mauvaise et très fatigante pour les animaux et les piétons. Il faut plusieurs fois traverser le ruisseau en sautant d'une pierre à l'autre, ou sur quelques troncs d'arbres jetés à la traverse.

Troisième jour. — *De Terga-ting à Ko-ou, environ quatre lieues et demie.* — De Terga-ting au haut de la ravine, la route suit constamment le bord du ruisseau ; elle est beaucoup plus rapide que la veille, creusée dans le pied de la montagne, qui est couverte d'une

belle forêt de grands pins. Quoique plus rapide, la route est plus facile, parce qu'on ne rencontre plus à chaque pas ces galets si incommodes pour le voyageur, et que l'on a établi de petits ponts sur le ruisseau. Cependant à l'époque de mon voyage, les sources qui suintent de la montagne s'étant répandues en plusieurs endroits sur la route, y formaient de petits glaciers qu'il fallait dépolir à coups de hache et couvrir de poussière pour faire passer les animaux. Nous étions partis avant l'aurore, et nous n'arrivâmes à l'entrée du plateau qu'au soleil levant, ayant déjà parcouru environ deux lieues et demie. À peine sur le plateau, la route tourne d'abord au S. E. pendant une demi-heure, et c'est vers le milieu de ce coude que l'on rencontre le village de Kong-tze-ting ou Kong-tze-ka, composé d'une dizaine de familles tibétaines, dont la principale et la plus honnête de tout le pays porte le titre de guia-peun. Par sa bonne réputation seule, cette famille fait peur aux brigands. À Kong-tze-ting, il y a aussi un poste chinois, composé de trois soldats et un scribe, chargés de porter les courriers du gouvernement. Le village est entouré de cultures assez étendues ; au delà sont de belles forêts où dominent le sapin, le chêne à feuilles de houx et le cyprès (peut-être le *Juniperus excelsa*), appelé *chou-pa* en tibétain. La partie de la route qui se dirige au S. E. est en pente douce jusqu'au moment où elle rencontre un gros ruisseau qui traverse la plaine dont je parlerai demain. Ce ruisseau s'enfonce dans une gorge profonde de la montagne, vers l'E., et va probablement se jeter dans le Kin-cha Kiang par une vallée parallèle à celle que nous venons de monter.

Dès que la route cesse de descendre et est arrivée sur les bords de ce ruisseau, elle reprend la direction S. 5° O. et suit pendant une bonne heure la rive gauche du ruisseau, au milieu d'une belle forêt de chênes à feuilles de houx ; elle est très facile. Au sortir de cette forêt, elle entre dans la plaine de Bom, dont le premier village à main gauche, sur la rive droite et sur un petit tertre, est Ko-ou. Ce village est composé de six familles tibétaines, qui ne peuvent cultiver tous leurs champs. Ko-ou étant en dehors de la route, je ne m'y suis pas arrêté. J'allai me reposer le reste de la journée chez l'un de mes confrères, qui demeure

au pied du tertre de Ko-ou, dans une jolie plaine nommée Tsé-mgo-tong qui fait partie de la vaste plaine de Bom.

Quatrième jour. — *De Ko-ou à Guia-gni-ting, environ sept lieues*. — La plaine de Bom, tout entière, peut avoir cinq lieues de long sur une demi-lieue de large. Du village de Ko-ou au village de Bom, qui donne son nom à toute la plaine, il peut y avoir trois lieues et demie dans une direction N. 30° E à S. 30° O. Dans sa partie supérieure, la plaine a une lieue et demie de long, et tourne vers le S. La grande route chinoise ne va pas jusqu'à Bom, et continue dans une direction S. 50° O. À deux lieues au-delà de Bom, elle passe sur le sommet (peu élevé au-dessus de la plaine) de la montagne qui sert de limite entre le royaume de Lassa ou le Tibet proprement dit, et le territoire de Pa-tang, qui, tout tibétain qu'il soit par son langage et ses mœurs, dépend directement du Se-tchouen depuis la conquête du Tibet par le général Uo-kong-ié, à la fin du règne de l'empereur Khang-hi. Inutile de dire que, dans la plaine de Bom, la route ne présente aucune difficulté, la montée étant à peine sensible et le terrain n'ayant pas été épargné pour le tracé de la route. Un fort ruisseau traverse la plaine dans toute sa longueur.

Autrefois, cette belle plaine était peuplée, dit-on, par trois cent soixante familles ; il n'en reste maintenant que quarante-deux. Cette désertion est due à trois causes : 1° la trop grande élévation du terrain, qui ne permet pas de compter chaque année sur la récolte ; 2° les corvées trop nombreuses imposées au peuple pour les voyages des mandarins et le transport des divers tributs ; 3° le voisinage des brigands de Sa-nguen. Ces quarante-deux familles sont divisées en trois groupes, gouvernés chacun par un *besset* ou maire. La partie la plus basse où se trouve Ko-ou, se nomme le Bom-mé (Bom inférieur). Elle possède une petite lamaserie située sur un petit monticule, près de Ko-ou. La partie moyenne se nomme le Par-tso (demeure du milieu). Outre son besset qui demeure à Teun-go-gong sur la rive droite, il y a encore, à Guié-Kong-ting (rive gauche), un mandarin tibétain portant le titre de chel-ngo, qui gouverne tous les villages des environs. À l'E. de Guié-Kong-ting et à un demi-jour de marche dans la montagne, sur un

plateau bien plus élevé, se trouve un grand lac nommé Bom-tso (mer de Bom) ; il faut, dit-on, plusieurs heures pour en faire le tour à cheval. Une petite île est au milieu. Les environs en sont très giboyeux ; mais, par superstition, personne n'inquiète le gibier. La partie la plus élevée de la plaine se nomme Bom-teu (Bom supérieur) et le village de Boni rive gauche), que les Chinois nomment Pa-mou-tang, est la résidence d'un *ma-peun* (officier militaire) tibétain, qui gouverne tous les guia-peuns, et veille à la frontière. Ses soldats sont des hommes du peuple, dont il convoque une personne par famille, selon les besoins. Il y a aussi, à Bom, trois soldats chinois et un écrivain pour la poste aux lettres mandarines. Le besset de Bom-teu demeure sur la rive droite, au petit village de Tchram-ba-la-tsa, en face de Bom. Dans la partie tout à fait supérieure de la plaine qui se dirige au S., il y a quelques maisons dont la réunion porte le nom de Gam-be-tong, et une petite solitude pour les lamas. C'est une dépendance de la lamaserie dont je viens de parler.

Puisque l'entrée du Tibet proprement dit nous a été violemment et très injustement interdite depuis septembre 1865, gardons-nous de suivre la route de Lassa, plus loin que Bom : peut-être qu'à deux lieues au-delà, au S. O. 5° O. au sommet de la montagne, nous trouverions une escouade de polissons, lamas ou autres, qui nous barrerait le passage ou nous arrêterait, ce dont ils ne s'acquittent pas aussi poliment et aussi doucement qu'en France. J'en sais quelque chose par expérience.

Prenons une autre route qui va au S. 20° O., et, après une demi-heure de montée douce, nous nous trouverons sur un magnifique plateau où l'on ne rencontre plus un arbre, plus une broussaille, mais seulement de l'herbe, ou, pour mieux dire, un gazon qui forme un excellent pâturage pour les nombreux moutons et les bœufs de la plaine de Bom. Le bœuf propre au Tibet est le bœuf à longs poils, que les naturalistes nomment *bos gruniens*. Le mâle se nomme, en tibétain, *yak*, et la femelle *djréma*. Les Chinois les nomment l'un et l'autre *mao nieou* (bœuf poilu). Du croisement du yak avec notre vache ordinaire,

qui se nomme *ba*, ou de la djréma avec le bœuf ordinaire, nommé *long*, provient une variété plus forte et d'un caractère plus doux, nommée *dzo* (le mâle) et *dzo-mo* (la femelle). Le dzo est toujours stérile, le dzo-mo ne l'est pas ; mais, ses petits, nommés *nguer*, sont malingres, et on les tue presque toujours après leur naissance, pour utiliser le lait de la dzo-mo, qui est abondant. Le nguer produit le *teu*, qui ne vaut guère mieux que ses parents ; mais qui, croisé, soit avec le yak, soit avec le bœuf, reproduit infailliblement le yak et le djréma pur sang.

Les moutons du Tibet ne se distinguent pas précisément par leur taille, — nous en avons d'aussi beaux en France, — mais par la finesse de leur laine et leurs longues cornes en tire-bouchon. Ces plateaux sont aussi peuplés de troupes de *goa*, ruminants de la taille d'une forte chèvre, au pelage gris de fer tirant sur le jaune sur le dos et blanc sous le ventre, aux jambes très fines et hautes, au cou long et mince, à la tête belle et effilée, armée, chez quelques individus, probablement les mâles, de deux cornes presque droites, un peu recourbées en arrière, vers le haut. Comme cet animal est très craintif, il fuit de loin à la première apparence du voyageur ; je n'ai pu l'examiner plus en détail. On rencontre aussi, parfois, le loup ordinaire, nommé *chiong-ko*, qui est énorme, le renard, le loup-cervier, nommé *yi* par les Tibétains, et *tché-li*, par les Chinois, qui en estiment beaucoup la fourrure. Le lièvre et la marmotte abondent.

Mais laissons là l'histoire naturelle, et revenons à la géographie.

De Boni à Guia-gni-ting, il peut y avoir trois lieues et demie, dans une direction moyenne du N. 20° E. au S. 20° O. Arrêtons-nous au milieu du plateau pour examiner de ce point élevé la configuration générale du pays.

Si nous regardons vers le N. quelques degrés O., nous voyons que la chaîne de montagnes que nous traversons va toujours en s'élevant, mais elle ne forme plus, comme au lieu d'où nous observons, un large et vaste plateau ; elle présente des monticules arrondis (je dis monticules, relativement au plateau qui est déjà très élevé), coupés de vallées qui toutes courent vers le sud, d'une manière plus ou moins

régulière. C'est dans le haut de ces vallées que prennent leurs sources les deux rivières dont l'une passe à Lan-ten, nom chinois du premier village du royaume de Lassa, que l'on aperçoit dans une direction N. O. au fond de la vallée, à environ trois lieues de distance. Il se trouve au pied O. de la montagne que j'ai signalée comme étant la limite, et à deux lieues de ce sommet, par conséquent à quatre lieues seulement de Bom. Les Tibétains appellent Lan-ten, Lha-deu. L'autre rivière est celle qui passe à Kiang-ka, que les Tibétains nomment Gar-to ou encore Mer-kam. De Lan-ten ou Lha-deu à Kiang-ka, la route se divise en trois étapes très courtes d'une demi-journée de marche chacune. La première est de Lan-ten à Kou-chou, nommé Gochu par les Tibétains, la direction suivie d'abord est E. O., puis S. E. — N. O. La deuxième étape est de Kou-chou à Pou-la ; la direction est S. E. — N. O. La troisième, de Poula à Kiang-ka, la direction est S. — N. Je ne donne pas ces dernières directions d'après la boussole, mais d'après le souvenir de mon voyage de 1861, et d'après les renseignements de mes confrères qui ont par couru plusieurs fois cette route en 1864 et 1865. — Si l'on regarde vers l'ouest, du haut du plateau où nous sommes, on aperçoit à ses pieds deux vallées très étroites, peu profondes, et séparées par une ramification assez basse de la chaîne principale. Ces vallées courent du N. au S. ; la plus rapprochée de nous est arrosée par la petite rivière qui passe à Lan-ten. La deuxième vallée est arrosée par la rivière qui vient de Kiang-ka, et que nous traverserons demain à Dzong-gun. La rivière de Lan-ten, qui est plus petite, se réunit à celle de Kiang-ka un peu avant son entrée dans la plaine de Dzong-gun. Au-delà de cette vallée se trouve encore une chaîne de montagnes parallèles, bien plus élevée et couverte de forêts, qui court aussi du N. au S. C'est à son pied, sur le versant O., que coule le Lan-tsang Kiang que nous verrons après-demain. Au-dessus de cette chaîne on en voit encore une autre parallèle, beaucoup plus haute, et hérissée de roches hues ou couvertes de neiges perpétuelles ; elle est à l'ouest du Lan-tsang Kiang (rive droite), et c'est elle qui sépare ce fleuve du Lou-tse Kiang (Ngueu Kio en tibétain). Seulement il est à remarquer que cette chaîne est divisée en deux arêtes parallèles, au milieu desquelles coule

la rivière nommée Ou-kio. Cette rivière prend sa source à trois jours de marche au-dessous (sud) de Tcha-mou-to (que les Tibétains nomment Kiam-do et encore Kiob-do, village situé au confluent de deux rivières qui forment par leur réunion le Lan-tsang Kiang, à onze journées de marche N., quelques degrés O., de Kiang-ka) et qui va se jeter dans le Lou-tse Kiang à un demi-jour environ au-dessus de Men-kong, chef-lieu du Tsa-rong. C'est sur cette rivière d'Ou-kio que se trouvent Pomda, Dzo-gong et Tchra-yu.

Du côté du sud, le plateau va s'abaissant devant nous pendant une journée de marche, et la vue est bornée par une chaîne de hautes montagnes qui semble se diriger de l'O. à l'E. du Lan-tsang Kiang (en tibétain *La Rio* et *Da Kio*) au Kin-cha Kiang (en tibétain *Djré Kio*). Une vallée qui se trouve devant nous nous conduira demain au pied de cette chaîne qui n'est pas indépendante et isolée, mais qui est seulement une bifurcation de l'arête noire et boisée que nous venons d'observer au-delà de la rivière de Kiang-ka. Cette bifurcation commence à une demi-lieue au S. du passage nommé Kia-la, que nous traverserons après-demain. La branche plus à l'O. descend vers le S. comme le Lan-tsang Kiang, qui en baigne le versant O. ; l'autre branche se dirige au S. 30° O. à N. 30° E. jusque sur les bords du Kin-cha Kiang où elle reprend, comme ce dernier fleuve, la direction du S. ou à peu près, car je n'ai pu la préciser à la boussole. C'est dans ce retour de la montagne, tout près du Kin-cha Kiang que se trouve un pic très élevé nommé Tsa-li-la. Entre cette bifurcation de la montagne se trouve une assez forte rivière qui prend sa source dans les ravins du Tsa-li-la, et va se jeter dans le Lan-tsang Kiang, un peu au-dessous du pont de Lieou-tong Kiang et du village de Ma-pa-ting, à peu près à la latitude d'Aten-tze (Guieu en tibétain). Enfin, si nous regardons vers l'E., nous voyons au pied du plateau où nous sommes une petite vallée qui commence où finit celle de Gam-bé-tong, observée ce matin. Au delà de cette petite vallée est une arête élevée et parallèle à celle observée à l'O. Cette arête ne se prolonge que jusqu'à un jour au-dessous de Dzong-gun, où elle est remplacée par celle venant du S. O., comme je l'ai dit ci-dessus. Entre les deux passe la rivière de Kiang-ka au moment où elle va se jeter dans le Kin-cha Kiang.

L'énumération que je viens de faire de toutes ces vallées et chaînes de montagnes vous fera peut-être croire que la distance entre le Kin-cha Kiang et le Lan-tsang Kiang est fort grande. Eh bien ! je crois que si l'on tirait une ligne droite d'un sommet à l'autre des deux arêtes principales observées à l'E. et à l'O., il n'y aurait pas plus de six ou sept lieues. De la perpendiculaire de ces deux sommets au Kin-cha Kiang à l'E., et au Lan-tsang Kiang à l'O., accorder trois lieues de chaque côté, c'est beaucoup. La distance totale d'un fleuve à l'autre serait donc de douze à quatorze lieues au plus.

Voilà longtemps que nous sommes arrêtés au milieu de ce plateau, contemplant les beautés de la nature, sans nous apercevoir que la neige qui nous entoure gèle nos pieds, et que le vent du S. nous glace la figure. Hâtons-nous d'aller nous réchauffer à Guia-gni-ting. Pour cela, nous n'avons qu'à continuer à traverser le plateau dans la même direction. Nous ne rencontrons qu'un vallon, facile à traverser, et au-delà de ce vallon, à 3 kilomètres de Guia-gni-ting, nous laissons sur notre droite, au fond d'une petite gorge, le village de Amdo ; enfin nous arrivons à notre gîte pour la nuit. Nous allons coucher chez M. le maire (besset), excellent homme, très timide, que *pour cela* tout le monde traite d'imbécile, mais qui nous reçoit de son mieux malgré sa pauvreté.

Pendant qu'on prépare mon souper, j'observai encore à la boussole deux directions : 1° celle de Dzong-gun, où nous passerons demain, et qui est juste au S. de Guia-gni-ting ; 2° celle du passage de la montagne, nommé Kia-la, que nous passerons après-demain. Il est au S. 14° O. de Guia-gni-ting. Puis je vais souper et me coucher.

À peine sous la couverture, je me sens violemment remué sur ma couche par une brusque secousse de tremblement de terre, qui n'a que deux oscillations du N. E. au S. E., ou à peu près. La maison, à peine relevée de ses ruines du 11 avril, craque de toutes parts ; tout le monde se sauve ; on m'appelle à grands cris, et force m'est imposée d'aller établir mon lit au milieu de la cour, sous la voûte du ciel qui ne croulera pas, mais qui nous gratifiera d'un froid de 10 ou 15 degrés

centigrades au-dessous de zéro. Cette nuit-là, nous ressentîmes encore trois secousses, mais très faibles ; rien ne croula. Grâce au froid et à l'inquiétude, nous étions sur pied et avions déjeuné de bonne heure. À l'aurore, nous commencions notre cinquième journée de marche.

Cinquième jour. — *De Guia-gni-ting à Ngeu-kiop* (*environ six lieues et demie ou sept lieues*). — Comme je l'ai dit, Dzong-gun se trouve juste au S. de Guia-gni-ting, et à environ quatre lieues. Mais la route ne suit pas cette ligne directe. En sortant de Guia-gni-ting, elle tourne d'abord pendant vingt minutes vers le S. O. pour entrer dans la vallée qui vient aboutir à Dzong-gun. Dans cette vallée elle ne fait plus que des courbes insignifiantes ; la descente est très douce, la route belle et spacieuse jusqu'à O-long, au milieu d'une belle forêt qui nous rappelle celle de Meudon, et nos promenades si agréables du séminaire des Missions Étrangères. Les trois principales espèces d'arbres qui peuplent cette forêt sont : 1° plusieurs variétés de pins ; 2° le *chou-pa*, cyprès ou *Juniperus excelsa*, au bois tordu presque toujours dans la longueur, et incorruptible dans l'eau, aux feuilles très petites qui ont l'air enchâssées l'une dans l'autre comme des cornets, à la baie petite, unie, et dont la peau devient violette en mûrissant ; 3° un arbre que je ne connais pas, dont le tronc atteint rarement plus de 20 centimètres de grosseur, aux branches peu élevées, dont les rameaux sont armés de rares et longues épines en forme de grosses aiguilles, aux feuilles longues de 3 centimètres, larges de 3 à 4 millimètres, réunies en bouquet, à la fleur violette labiée, produisant une gousse qui contient des graines brunes et très dures. Les animaux qu'on rencontre dans cette forêt sont : le lièvre, qui a deux noms en tibétain, *ré bong* (âne de montagne) et *ré gong* (roi des montagnes), et de gros faisans blancs qui ont la tête et le bout de la queue noir à reflet bleuâtre. Les Tibétains les nomment *chia-ka* ou *chia-ker*, c'est-à-dire oiseau blanc.

Enfin nous arrivons à Dzong-gun par une route assez mauvaise depuis O-long. Dzong-gun est composé d'une vingtaine de familles qui cultivent une jolie plaine d'une demi-lieue de long sur 200 mètres de large. Elle court du N. E. au S. O. Nous y entrons par la partie la plus

au N., et la traversant dans sa longueur, nous passons au milieu des ruines d'un ancien fort, bâti il y a bien des siècles, au temps où le roi des Mosso, dont le siège était à Li-kiang-fou (que les Tibétains nomment Sa-dam), avait conquis tous ces pays, ainsi que ceux du Lan-tsang Kiang et du Lou-tse Kiang jusque vers la latitude de Kiang-ka. Dans tous ces pays, il y a encore beaucoup de ruines mosso. Ce nom est un sobriquet injurieux, dit-on, donné par les Chinois à la tribu qui régnait à Li-kiang. Les Tibétains la nomment Guiong, et je crois que dans leur propre langue les Mosso se nomment Nachi. Le royaume a été détruit par la conquête chinoise à la fin du règne de Khang-hi, je crois ; mais la tribu existe toujours et habite surtout les bords du Lan-tsang Kiang.

Dans l'enceinte ruinée de ce fort se trouve le dzong, ou résidence du chel-ngo, qui gouverne ce pays et les salines ; c'est le plus important des chel-ngo du pays de Pa-tang, tant à cause de l'étendue du territoire qu'il gouverne, qu'en raison du tribut qu'il doit lever sur le sol. À dix minutes au-delà du dzong, on passe, sur un pont de bois avec piles de pierres, la rivière de Kiang-ka, qui entre dans la plaine par son extrémité S. O. Elle suit à ce moment, pendant une ou deux lieues, une direction O. E., mais ce n'est qu'un zigzag, puisqu'elle vient de Kiang-ka où je l'ai traversée en 1861. Elle traverse la plaine dans toute sa longueur du S. O. au N. E., et, après avoir suivi la même direction pendant une lieue environ au-delà de la plaine, elle redescend vers le S. pendant un jour, dit-on, et se jette dans le Kin-cha Kiang. Près de l'endroit où elle fait ce dernier coude, une route conduit à une lamaserie qui se trouve derrière un monticule de la rive droite, puis, continuant toujours à monter, franchit le Tsa-li-la et conduit à Aten-tze dans le Yun-nan.

Après avoir passé le pont de Dzong-gun, on remonte la rivière de Kiang-ka sur la rive droite, pendant sept ou huit minutes, et, au moment où elle fait un coude qui vient de l'O. pour traverser la plaine vers le N. O., on la quitte pour monter un talus assez rapide, mais élevé seulement de 7 ou 8 mètres, et l'on arrive dans une autre plaine, autrefois cultivée,

maintenant en friches (il n'y reste qu'une famille), qui est comme la continuation plus élevée de Dzong-gun dans la même direction N. E. à S. O. Il ne faut qu'une demi-heure pour arriver dans la partie S. O. de cette place. On passe alors sur sa droite un tout petit monticule et l'on arrive dans une petite vallée dont la partie la plus basse part de la rivière de Kiang-ka, un peu avant son entrée dans la plaine de Dzong-gun, et dont la partie la plus élevée est tournée vers le S. 10° O. Elle est cultivée par deux villages : Dzong-tsa, dans la partie inférieure, et Ngeu-kiop dans la partie supérieure, à une demi-lieue environ du haut de la vallée qui a deux lieues au plus de longueur sur un cinquantaine de largeur. C'est à Ngeu-kiop que nous allons coucher, parce qu'au-delà on ne trouve plus de village avant le passage de la montagne nommé Kia-la, le terrain étant trop élevé pour permettre aucune agriculture.

Sixième jour. — *De Ngeu-kiop à Yerkalo, environ huit lieues*. — De Ngeu-kiop au sommet du Kia-la, on peut compter quatre lieues, et de ce sommet à Yerkalo quatre lieues. De Ngeu-kiop on remonte d'abord la vallée où se trouve le village pendant une demi-heure, puis, tournant sur la droite pendant quelques minutes, on entre dans une belle forêt de sapins. On continue à monter doucement pendant une demi-heure et l'on arrive au sommet d'un mamelon qui se trouve, relativement à Ngeu-kiop, dans la direction du S. 30° O. Du haut de ce mamelon on voit distinctement le passage Kia-la, éloigné du mamelon d'environ trois lieues, dans la direction du S. 20° O. Il ne faut pas plus d'un quart d'heure pour descendre le mamelon, et la route qui conduit au Kia-la, suivant le fond de la vallée et le bord du ruisseau, est généralement bonne et peu rapide. Il n'y a que deux ou trois gripets peu importants. Pendant tout ce temps, on voyage dans une belle forêt de sapins, remplacés dans la partie supérieure par le chêne à feuilles de houx, puis par le rhododendron, et enfin par de simples broussailles. Arrivé au sommet du Kia-la, on trouve un petit plateau d'un quart d'heure à peine de large. De là il y a une route qui part pour aller traverser le Tsa-li-la et se continuer jusqu'à Aten-tze. Cette chaîne transversale dont j'ai parlé plus haut, et qui commence à une demi-lieue au S. du

Kia-la, est la troisième limite entre la province chinoise du Yun-nan et le pays de Pa-tang, dépendance du Se-tchouen.

Du haut du Kia-la on aperçoit distinctement non pas Yerkalo, mais l'endroit où il se trouve, et dont la direction, relativement au Kia-la, est de l'E. 15° N. à l'O. 15° S. La route ne suit pas tout à fait cette direction. D'abord elle descend du Kia-la par un zigzag très rapide de vingt minutes (il faut au moins trois quarts d'heure pour la monter), puis elle prend une direction O. pendant une heure et demie, en suivant une gorge profonde et bien boisée, vers le bas de laquelle se trouve le village de La-da-ting, où recommence l'agriculture. Après deux heures de marche depuis le sommet du Kia-la, on tombe dans la vallée de Kiong-long, dont la direction est O. quelques degrés S. Cette vallée se divise en deux parties : Kiong-teu (Kiong supérieur) où l'on ne fait encore qu'une récolte, et Kiong-mé (Kiong inférieur) où l'on en fait deux. Toute la vallée, y compris La-da-ting, peut contenir quarante ou cinquante familles. Au milieu de la vallée, entre Kiong-teu et Kiong-mé, sur un tertre assez élevé, situé à gauche en descendant, se trouve la lamaserie de Kam-da, occupée par cent lamas de la secte des Gué-loug-pa. À une lieue environ avant d'arriver à Yerkalo, la vallée de Kiong-long est brusquement fermée par des roches de schiste ardoisier et de grès, dont les flancs à pic s'élèvent à plus de 50 mètres de hauteur, et laissent passer entre eux la route et le ruisseau qui arrose Kiong-long. Ce même ruisseau doit aussi arroser les champs de Yerkalo, de Pouting et de Dzong-ké. À l'entrée supérieure de ce Val des roches est un *kieu-ting*, sorte de pyramide boudhique. À sa sortie se trouvent une pagode et les meules qui servent à Pouting et à Yerkalo. Ce sont des propriétés de la lamaserie de Kam-da. Cette pagode et ces meules sont à peu près à la hauteur des deux villages de Pouting et de Yerkalo ; mais, pour y arriver, il faut descendre dans un ravin étroit pendant près d'une heure. Arrivé entre les deux villages et à 1 kilomètre des bords du Lan-tsang Kiang, ceux qui vont à Pouting montent le talus de gauche, ceux qui viennent à Yerkalo grimpent celui de droite, l'un et l'autre élevés de 80 à 100 mètres au-dessus du ruisseau. Pouting est un village mosso de vingt-cinq familles, et la résidence des petits chefs du pays. Yerkalo ne compte que trois familles tibétaines payant tribut, et cinq

autres familles cultivant des terrains affermés. Au-dessous de Pouting et de Yerkalo, dans l'intérieur même du ravin, est le petit village mosso de Dzong-ké, qui ne renferme que trois familles payant tribut, et plusieurs familles d'ouvriers employés aux salines. Ces puits de sel sont à deux pas de Dzong-ké, à l'embouchure du ruisseau, et dans le lit même du Lan-tsang Kiang, sur les deux rives. Au N. de Yerkalo, et à vingt minutes de marche, mais beaucoup plus bas, se trouve le village mosso de Gunra, composé de sept familles payant tribut, et de huit familles d'ouvriers employés aux salines. Vis-à-vis Dzong-ké, sur la rive droite du Lan-tsang Kiang, est le village de Kia-ta, peuplé presque exclusivement d'ouvriers des salines. Moitié de ce village est gouvernée par Lassa, moitié par Pa-tang. À 3 kilomètres au N. de Kia-ta, en remontant la rive droite du fleuve, sur un tertre un peu moins élevé que celui de Yerkalo, se trouve le village tibétain de Da-chu, composé de vingt-quatre familles gouvernées par Pa-tang. Juste au pied de ce village est le pont de corde nommé Dona-tchrou-ka qui traverse le Lan-tsang Kiang.

Les villages de Yerkalo, Gunra, Pouting, Dzong-ké sur la rive gauche, et ceux de Kia-ta et Da-chu sur la rive droite, forment un groupe de population désigné sous le nom générique de Tsa-ka (bouches à sel, salines). Ayant donné autrefois à ma famille de longs détails sur ces salines, je m'abstiens de les répéter ici. Elles sont la seule curiosité du pays, et pourraient en devenir la richesse si elles étaient en d'autres mains.

Je n'ajoute plus qu'un mot, et mon voyage sera terminé. En remontant le Lan-tsang Kiang pendant vingt minutes ou une demi-heure au-delà de Da-chu, sur la rive droite, on arrive à Kio-tseu-ka (mine d'eaux chaudes), renommé dans tout le pays par ses eaux thermales et médicinales très efficaces, dont j'ai envoyé des échantillons en France l'an dernier.

Le dernier trait du tableau vu de Yerkalo sera la lamaserie de Lha-gong, perchée sur l'arête d'un mamelon qui exige plus d'une heure de montée presque à pic, juste au-dessus du village de Kia-ta sur la rive droite du Lan-tsang Kiang ; cette lamaserie dépend du royaume de Lassa.

Men-kong se trouve sur la rive droite du Lou-tse Kiang. C'est le chef-lieu de tout le district de Tsa-rong et la résidence du chel-ngo qui gouverne ce district. Il y a aussi une lamaserie d'une centaine de lamas appartenant à la secte des Sa-kia-pa, et une soixantaine de familles tibétaines. Pour aller de Men-kong à Bonga on traverse le Lou-tse Kiang sur un pont de corde, au pied même du tertre sur lequel est bâti Men-kong, et l'on descend le fleuve sur la rive droite pendant environ trois heures, dans une direction S. E., jusqu'au village de Tchra-na. À partir de ce village le fleuve reprend une direction beaucoup plus S., faisant des zigzags assez prononcés, mais très courts. Je crois que sa direction moyenne est le S. quelques degrés E. En sortant de Tchra-na pour descendre vers Bonga, on traverse alors, dans sa longueur, une belle plaine d'une lieue et demie de long, après laquelle on arrive sur le bord même du fleuve, dont le talus, souvent à pic, ne laisse à la route qu'un passage étroit, difficile, parfois dangereux. Après quatre heures de marche depuis Tchra-na, on rencontre quelques maisons de ferme dépendant du village d'Aben. À une bonne lieue et demie ou deux lieues au-delà de ces fermes, toujours en descendant, on arrive à une pagode nommée Lha-kong-ra, bâtie à l'embouchure d'une rivière assez forte qui se jette là dans le Lou-tse Kiang. Cette rivière, près de son embouchure, semble venir de l'E., mais, quand on l'a passée sur un pont de bois vis-à-vis de Lha-kong-ra et qu'on l'a remontée pendant dix minutes ou un quart d'heure, on voit qu'elle vient du S., laissant entre elle et le Lou-tse Kiang une arête de montagne, ramification de la grande chaîne. En remontant cette rivière pendant deux heures, la route creusée dans le rocher ou collée presque toujours aux rochers est très mauvaise. Il faut passer la rivière deux fois sur des ponts de corde ou de bois. Peu après avoir passé ce Val des roches, et à deux heures et demie de Lha-kong-ra, on arrive au village d'Aben, construit sur un tertre au-dessus de la rivière, et sur sa rive droite. D'Aben, en continuant encore à remonter la rivière sur la rive droite pendant une heure et demie ou deux heures, on arrive au pont de corde que nous avions jeté à l'entrée de notre propriété de Bonga. Après avoir passé sur la rive gauche, on remonte le fleuve pendant un quart d'heure et l'on arrive au confluent d'une rivière qui vient de l'E. et qui

prend sa source dans le ravin de la célèbre montagne nommée Do-ké-la. Sur les bords de cette rivière nous avions acheté, dans les dernières années, des terrains pouvant recevoir vingt à vingt-cinq familles. Mais là ne se trouve pas Bonga. J'ai dit que nous étions devant un confluent : la principale rivière dans laquelle vient se jeter celle du Do-ké-la vient du S., et il faut la remonter encore vers le S. pendant quatre lieues à partir du confluent avant d'arriver à la plaine où nous avions construit nos établissements et que nous nommions Bonga. La limite inférieure de notre propriété était, comme nous l'avons vu, au pont de corde, un peu au-dessous du confluent de la rivière de Bonga, laquelle vient du S., et de la rivière de Do-ké-la, laquelle vient de l'E. La limite supérieure de la propriété était à trois lieues au-delà des maisons en remontant la rivière vers le S. Les limites E. et O. étaient le sommet des montagnes. La rivière de Bonga prend sa source bien plus au S. et à près de deux jours de marche au-delà de Bonga. On dit qu'elle sort d'un lac qui se trouve au sommet de la montagne qui sépare le Lou-tse Kiang du Lan-tsang Kiang ; je ne l'ai pas vue.

Résumé des observations météorologiques envoyées par M. Desgodins

Époques (1870)	Moyennes de température				Moyenne géné. mois
	6h matin	10h matin	3h soir	7h soir	
Septembre	13°983	18°643	21°690	17°073	17°847
Octobre	11°477	17°664	23°322	16°770	17°308
Novembre	7°200	13°690	16°250	12°600	12°390
Décembre	0°790	7°660	12°450	8°230	7°280

Le thermomètre est centigrade.

La moyenne de cinq observations de hauteur méridienne solaire, faites par M. Desgodins et recalculées par M. Garnier, a donné, pour la latitude de Yerkalo, 29° 2' 30" nord.

@

20 novembre 1871

À Francis Garnier [1]

@

Ce matin, 20 novembre 1871, à dix heures précises, j'ai fait le premier usage utile des baromètres, en allant comparer la différence de hauteur entre le bord du fleuve Lan-tsang-kiang et Yerkalo situé sur un petit plateau qui domine le fleuve. Les deux baromètres, n'étant pas d'accord, comme je l'ai dit dans une lettre précédente, en partant d'ici je regardai ce qu'ils indiquaient. Le baromètre n° 6823, celui que j'emportai avec moi, marquait 553 mm ; le baromètre n° 6822, que je laissai à la maison, marquait 564 mm. À dix heures précises, le père Félix Biet, qui était resté à la maison, observa le baromètre n° 6822, il marquait 563 mm, il avait donc baissé d'un millimètre depuis mon départ.

Au même moment, moi étant au bord du fleuve, mon baromètre marquait 577,7 mm.

Comme mon baromètre aurait baissé aussi d'un millimètre s'il était resté à Yerkalo, la différence s'établit ainsi :

577,7 au bord du fleuve,
552,0 à Yerkalo,
différence : 25,7 de niveau.

Si une variation d'un millimètre représente environ 11 à 12 mètres de variation dans la hauteur, une variation de 25,7 représente un changement de niveau de 280 à 300 mètres. Nous serions donc à Yerkalo à 300 mètres environ au-dessus du niveau du fleuve.

Le thermomètre à Yerkalo, au moment de l'observation, marquait 14,5° ; le thermomètre au bord de l'eau, à l'ombre, ne marquait que 11,3°. Cette différence était due sans doute à la fraîcheur occasionnée par le voisinage du fleuve, car le contraire aurait dû avoir lieu, le vent étant nul au moment de l'observation, le ciel clair, l'air sec : il faisait,

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, juin 1872, page 683.

en un mot, très beau temps.

Pour descendre au bord du fleuve, j'avais marché pendant trois quarts d'heure, pour remonter jusqu'ici je fus un tant soit peu plus d'une heure. La pente n'est douce que pendant 500 pas.

Aussitôt cette première observation faite au bord de l'eau, je transportai mon baromètre (n° 6823) au niveau qu'atteignent les plus grandes eaux pendant l'été. Il marqua 576,7 mm, qui retranchés de 577,7 mm qu'il marquait au bord de l'eau, donnent un millimètre de différence ou une douzaine de mètres. D'où il suit que le lit du fleuve étant de 25,7 mm au dessous de Yerkalo, si j'ajoute ces 25,7 mm à la moyenne des deux baromètres à Yerkalo qui est de 555,9 mm j'aurai 581,6 mm pour la hauteur vraie du fleuve à la latitude de Yerkalo.

À partir du 1er décembre, je prendrai l'observation des deux baromètres en marquant chaque fois la moyenne des deux instruments. Mais je me demande s'il vaudra mieux les mettre d'accord en reculant l'un et avançant l'autre de 5,5 mm, et s'il y a des précautions particulières à prendre en tournant la vis qui se trouve au dos de l'instrument, je prie de me les indiquer. Je ne toucherai à rien avant d'avoir reçu la réponse, c'est plus prudent.

L'opération de la hauteur terminée, je m'amusai à mesurer la largeur du fleuve et j'ai obtenu 69 mètres de largeur pour le Lan-tsang-kiang, en cet endroit qui n'est ni trop resserré ni trop plat, à en juger à la simple vue.

Je n'ai pu sonder sa profondeur, mais à l'œil nu l'on ne voit le fond nulle part.

Je chaînai ensuite le talus depuis le bord de l'eau jusqu'à la limite des grandes eaux et j'obtins 27 mètres de talus formant l'hypoténuse du triangle qu'il sera facile de construire.

En supposant, sur la rive droite, un talus semblable à celui de la rive gauche, on aura la largeur totale au moment des grandes eaux et il sera facile de cuber la quantité d'eau dont le fleuve est augmenté à cette époque.

Observations météorologiques, 18-20 Novembre

Nov.	Observations des deux baromètres (mm)								Thermomètre (° centigrade)				
	Barom. n° 6823				Barom. n° 6822								
	6h mat.	10h mat.	2h soir	7h soir	6h mat.	10h mat.	2h soir	7h soir	6h mat.	10h mat.	2h soir	7h soir	
18	552,0	553,0	549,9	550,0	563,2	564,0	560,5	561,0	3,8	11,2	15,0	10,0	Ciel beau, sec. Vent fort, S. à la nuit slmt.
19	550,5	551,0	548,0	550,0	561,0	562,0	559,5	560,8	4,1	9,0	11,7	9,0	Nuageux sec. Vent fort S. tout le jour.
20	552,0	552,0	549,0	549,5	563,0	563,0	560,0	559,5	5,5	14,5	15,0	9,5	Nuages, sec, très beau tps l'après-midi, vent modéré, S. l'après-midi.
Moy.	551,3	552,0	548,6	549,8	562,4	563,0	560,0	560,4	4,46	11,56	13,9	9,53	
Moy. gén. 3 jours	550,4				561,4				9,86				

Moyenne des deux baromètres pendant ces trois jours : 555,9 mm
Différence des deux baromètres pendant ces trois jours : 11,0 mm

@

4 janvier 1872 [1]

À Francis Garnier [2]

@

Yerkalo, le 4 janvier 1872,

Monsieur,

Votre excellente lettre du 17 juin 1871 m'est parvenue il y a quelques jours ainsi que celle que vous adressiez à mon frère en date du 7 juillet. Ces deux lettres renferment pour moi de bien précieux renseignements et me tracent des règles sûres qui me dirigeront à l'avenir dans les observations qu'il me sera donné de faire. Je vous remercie donc, Monsieur, de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me donner ces renseignements qui m'étaient nécessaires ; je vous remercie également des encouragements que vous voulez bien me donner, pour le peu que j'ai fait jusqu'à ce jour ; je m'efforcerai de faire plus et mieux à l'avenir.

En même temps que cette lettre, mon frère vous fera parvenir les observations météorologiques du mois de décembre, qui comprennent celles du baromètre ; j'y ai joint aussi, au revers de la feuille, quelques autres observations. À chaque courrier, je continuerai à envoyer ces notes, quand un mois entier sera rempli, peut-être deux mois arriveront ensemble, car nos courriers ne sont pas très réguliers dans l'intérieur.

Le 7 de ce mois, je vais partir pour Patang où m'appellent les affaires du poste que je dirige, je n'oublierai pas mes instruments de précision et, tout le long de la route, je ferai les observations, surtout celles des hauteurs. Comme je dois parcourir le même chemin dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la description l'an dernier, il vous sera facile de mettre les hauteurs aux divers lieux dont il est parlé dans ma lettre de l'an dernier. J'espère aussi vous envoyer les données

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, octobre 1872, page 416.
[2] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, novembre 1871, p. 343, et juin 1872, page 683.

suffisantes pour calculer la latitude et même peut-être la longitude de Yerkalo et de Patang [1].

Vous avez bien voulu rectifier mes calculs et m'apprendre à les bien faire à l'avenir ; je vous en remercie de tout mon cœur, je trouverai plus d'intérêt, sachant que je ne marche pas au hasard. Malheureusement, deux choses me manqueront presque toujours : c'est d'abord la connaissance des temps pour l'année courante, puisqu'il faut souvent un an et même plus pour que ce volume puisse m'arriver d'Europe au fond de l'Asie, mais je puis y suppléer en vous envoyant les données du calcul. Une seconde chose non moins importante, est une montre à laquelle je puisse me fier. Ma montre a été brisée il y a sept ans ; je l'ai envoyée deux fois à Shang-Hay pour la réparer, la seconde fois elle n'est pas revenue. Celle de mon confrère est très délicate et subit trop facilement les changements de température. Nous avons encore deux petites horloges à poids, vulgairement appelés coucous, auxquels il est difficile de se fier pour des calculs aussi exacts que ceux que demandent la longitude. Cependant je m'efforce de régler toutes ces horloges le plus exactement possible à l'aide du cadran solaire que j'ai fabriqué moi-même. Les indications d'heures que je vous enverrai à l'avenir sont fournies par ce pauvre moyen, je dois vous en avertir, mais c'est tout ce que, pour le moment, je puis faire de mieux.

Mon sextant est actuellement bien réglé ; je suis parvenu à corriger toute erreur de collimation, de sorte que les deux zéros du limbe et de l'alidale étant en coïncidence, je ne vois qu'une image claire et bien nette de l'astre que je regarde. Peu à peu je me familiarise avec son maniement, et je puis faire les observations avec plus de rapidité et d'exactitude.

Quand je vous aurai adressé les données suffisantes pour calculer la latitude de Patang, il vous sera facile de voir la réduction à faire dans

---

[1] On verra plus bas que l'instrument de mesure du temps employé par l'abbé Desgodins n'est pas, à beaucoup près, dans les conditions voulues pour permettre des observations de longitude ; mais la lettre de l'honorable missionnaire a été reproduite textuellement. La Société dans sa séance du 19 juillet 1872, a décidé qu'elle enverrait un compteur à l'abbé Desgodins pour reconnaître et encourager ses efforts. (*Réd.*)

les heures de marche pour avoir la distance horizontale. En attendant, je ne crois pas que la réduction de 1/3 soit trop forte, si ce n'est peut-être sur les plateaux, comme celui de Pamontang par exemple. Quant à me fier à mon pas, ou du moins à celui de mon cheval, pendant les voyages, c'est un peu difficile dans ces pays où la nature est si tourmentée. Comme vous me l'indiquez, il vaudra bien mieux prendre au sextant certains points pour la latitude, et si possible pour la longitude ; les stations intermédiaire pourront alors se fixer plus facilement et plus sûrement.

Il me sera très agréable, Monsieur, de vous adresser le petit vocabulaire des mots essentiels des langages lyssou, mosso, loutze, etc., que vous désirez. Ce travail, je le ferai, je vous le promets, à mon premier voyage chez mes confrères de Tsekou dans le Yun-nan. Mais quand se fera ce voyage, je ne puis encore vous le dire. J'y joindrai aussi une note détaillée sur la route dans le genre de celle envoyée l'an dernier, en y ajoutant les observations barométriques.

Dans la lettre à mon frère, vous insinuez qu'il serait bon d'examiner les effets de dislocation produits dans le lit même des fleuves et les changements momentanés de température de l'eau, qui peuvent survenir pendant les secousses de tremblement de terre. Hélas ! Monsieur, la maison que j'habite est à une grande demi-heure du bord du fleuve en descendant, et à une heure en remontant. Il m'est donc impossible de voir si l'eau du fleuve change momentanément de température au moment des secousses. Quant aux dislocations, je n'ai pas entendu dire qu'il y en ait eu dans le Yan-tsang-kiang, ni même que l'on ait remarqué un changement quelconque dans les sources salées qui sortent dans le lit même du fleuve, juste au bas du petit plateau sur lequel est bâti Yerkalo. Il est vrai que les secousses n'ont jamais été bien fortes (excepté la première du 11 avril 1870) aux salines. Quant au Kin-cha-Kiang, ce que je puis en dire maintenant, c'est que depuis Patang jusqu'à Gunra je n'ai pas remarqué de dislocation dans le lit même du fleuve. Mais les talus de la montagne qui sont immédiatement au-dessus de ce lit du fleuve ont été horriblement déchirés, et il y a eu un grand

nombre d'éboulements dont les débris sont venus faire de nouveaux rapides ou augmenter les anciens. Dans les premiers temps, comme il était impossible de suivre la grand'route tracée au bord du fleuve, il fallait en bien des endroits passer au dessus des derniers contreforts de la chaîne, et j'ai remarqué que le sol avait été profondément déchiré et lézardé même à plusieurs lieues dans l'intérieur des vallons, et sur les petits plateaux des mamelons. À un endroit, au-dessus de Gunra, au moment où l'on quitte le Kin-cha-Kiang pour monter au plateau de Kong-tze-ting et Bom, il fallait passer un mamelon élevé de 200 mètres environ ; son sommet et ses flancs déchirés étaient recouverts, en plusieurs places, d'une espèce de gravier anguleux qui semblait calciné, avait des reflets métalliques comme les ordures de fer de forge, et était très friable dans la main.

Vous me demandez ce qui se passe dans le Yun-nan, entre les mahométans et les Chinois. Il y a quelques mois, l'on annonçait un faible avantage remporté par les mahométans. Depuis cette époque nous n'avons pas eu de nouvelles, parce que toute communication a été interrompue entre nous et Tse-kou pendant quelques mois, par le meurtre d'un chef indigène par les lamas de Hong-pou. Le procès qui s'en est suivi étant à peu près arrangé à l'amiable, pour de l'argent bien entendu, il est probable que je ne tarderai pas à recevoir des nouvelles de Tali-fou. Je me ferai un plaisir et un devoir de vous communiquer les renseignements les plus certains que j'obtiendrai. À en croire l'opinion publique, et même celle des mandarins chinois, il faudrait attendre la paix et la tranquillité de ce malheureux pays pendant encore bien des années.

Patang, le 15 janvier 1872. — Pendant mon voyage des salines (Yerkalo) à Patang, j'ai fait quelques observations dont je vais vous rendre compte dans le tableau suivant. Pour comprendre l'itinéraire suivi cette fois, vous n'aurez qu'à relire, en commençant par la fin, la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire l'an dernier.

Janv. 1872	Lieu de l'observation	Heure	Barom.	Therm.	
7	Ladating	3 pm	495	+12	Qq petits nuages, vent modéré O.
	Id.	6 am	493	-3	
8	Kiala, passage de la montagne	9 am	490	-8	Vent piquant fort, qq nuages, très petite neige
	Kiala, fin de la forêt, avt le passage du Kiala	9 am	465	-8	
	Commencmt forêt rhododendrons, après le passage du Kiala	9 am	446	-8	
	Ngo-kiop, village	2 pm	480	+2	Couvert, petite neige, vent très faible
	Id.	6 pm	479	-4	Id.
	Id.	6 am	480	-10	Neige pdt nuit, matin nuageux, vt nul
	Dzong-gun, pont	8 am	519	-5	Nuageux, vent nul
	Olong	10 am	506	-4	Couvert, vt nul, neige à la montagne
	Guia-Gmting	2 pm	474	-6	Id.
	Id.	6 pm	474	-8	Id.
	Id.	6 am	479	-14	Temps clair, petit vent N.
9	Premier plateau	7 am	464	-14	
	Deuxième plateau	8 am	463	-8	Petit vent N., ciel clair
	Bom	9 am	486	-9	Vent nul, ciel clair
	Bommed, 500 m. avt Koou	Midi	499	-4,5	Petit vent S., ciel clair
10	Kong-tze-Ka	5½ am	500	-8	Très beau, vent nul
	Tergating	8½ am	543	-8	
	Gunra	10 am	543	-8	
	Au bord même du Kin-cha-Kiang	V. 11 am	572	+3	Beau sec, vent nul
	Gunra, village	Id.	569	0	Id.
11	Tchroupalong, bord du fleuve	4 pm	566	+8	Beau sec, petit vent S.
	Lamda, bord du Kin-cha-Kiang	8 am	570	-4,5	Sec clair, vent nul
	Nieou-kou, bord du fleuve	11 am	566	+3,6	Vent modéré, clair sec
	Haut du mamelon, avt Patang	Midi	542	+3,6	
	Bas du mamelon	Midi	557	+11	Clair sec, vent faible

Patang.

Je ferai plus bas une liste de toutes les observations prises à Patang pendant mon séjour.

Remarque. — Le baromètre que j'ai apporté avec moi en voyage est celui qui porte le n° d'ordre 6822 et qui a toujours indiqué un nombre plus élevé que celui resté à Yerkalo ; ainsi, par exemple, celui-ci marquant au haut du Kiala 440 mm, l'autre n'aurait marqué que 430 mm ou 429 mm. Pour prendre la moyenne des deux baromètres il faut donc retrancher des nombres indiqués ci-dessus 0,005 ou bien 0,0055.

Pour les quatre observations de longitude qui suivent, la montre fut réglée sur le cadran solaire à midi le 2 janvier ; le 3 janvier à midi elle avançait d'une minute et demie et le 4 de 2 minutes et demie aussi à midi sans avoir été réglée de nouveau depuis le 2 janvier.

Avant de partir de Yerkalo, je pris plusieurs observations pour la longitude de ce lieu, selon les indications que vous avez bien voulu me

donner. Je vais les indiquer, sans y compter beaucoup, faute de montre à laquelle je puisse me fier entièrement, et faute aussi d'habitude.

Janvier 1872.
Le 3. Hauteur du soleil avant : 45° 50' 21" à 9h 8mn 20s du matin
Distance des deux bords : 100° 18' 22" à 7h 10mn 15s
Hauteur du soleil après : 44°'43' 53" à 9h 11mn 15s
Le 3. Hauteur du soleil avant : 45° 38' à 9h 15mn 12s du matin.
Distance des deux bords : 99° 20' 22" à 9h 17mn 15s
Hauteur du soleil après : 45° 50' 41" à 9h 30mn 30s
La distance du soleil et de la lune sont peu sûres pour ces deux observations.

Le 4. Hauteur du soleil avant : 50 47' 9" à 9h 33mn du matin.
Distance des bords ☉☾ : 88° 43' 9" à 9h 34mn
Hauteur du soleil après : 51° 30' à 9h 35mn
Le 4. Hauteur du soleil avant : 52° 11' 42" à 9h 37mn 30s du matin.
Distance des deux bords : 87° 17' 10" à 9h 30mn
Hauteur du soleil après : 52° 54' 37" à 9h 40mn
Ces hauteurs et distances ont été prises plus exactement qu'hier.

Latitude de Patang.

Le 14 janv., hauteur des 2 bords du S. à midi : 76° 59' 37". Ciel pur, vent nul, sec.
Le 15 : 76° 58' 53". Ciel pur, vent nul, sec.
Le 16 : 77° 22' 36". Ciel pur, vent nul, sec.

Voilà, Monsieur, toutes les notes que je puis vous adresser aujourd'hui, puissent-elles vous être agréables, il ne me reste plus de place que pour vous offrir, etc.

@

15 mars 1872

À Francis Garnier [1]

@

Yerkalo, le 15 mars 1872,

Monsieur,

. . . . . .

Je viens de terminer la lecture d'un ouvrage anglais (*Travels of a pioneer of Commerce*, by T. T. Cooper), dont vous aurez eu sans doute connaissance. Ce voyageur étant venu dans nos pays, j'ai pu juger plus facilement ce qu'il raconte. Son ouvrage a bien des mérites sur lesquels je ne m'étendrai pas, mais il renferme quelques erreurs géographiques, et je ne pense pas être importun en vous les signalant.

Page 303. M. Cooper parle du village de Goneah comme peuplé par une tribu particulière, payant un tribut à la Chine, mais se gouvernant elle-même. Ce village est le même que celui que j'ai indiqué comme Gognia, d'après la prononciation française ; c'est tout simplement un village thibétain, soumis, comme tous les autres, aux chefs indigènes et mandarins chinois du pays. Ce qui a pu donner le change à M. Cooper, c'est que le langage thibétain au dessous d'Aten-tze est un peu différent de celui des villages plus au nord. Il est à remarquer que sur cette route, depuis les salines jusque un peu au sud d'Aten-tze, les villages que l'on rencontre sont alternativement mosso et thibétains. Cette singularité date de l'époque de la conquête de tous ces pays vers le nord, par l'ancien royaume mosso de Ly-kiang-fou, conquête antérieure à celle du royaume mosso par la Chine, lors de la réunion à l'empire de la province du Yun-nan. Le conquérant mosso, pour contenir le pays thibétain conquis, y transplanta des colonies de Mosso qui se sont perpétuées jusqu'à ce jour. Ils parlent encore leur langue mosso entre eux, savent presque tous le thibétain, et ont adopté, dans le nord seulement, les coutumes thibétaines.

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris),* novembre 1872, page 525.

Page 306. La gorge (Hogg's gorge) dont il est parlé, et qui est représentée au frontispice, ne semble nulle part aussi étroite qu'elle est représentée dans la gravure ; j'y suis passé cinq fois, la route est en effet bien mauvaise. À la sortie sud de cette gorge l'on arrive au village de Tolo dont M. Cooper ne parle pas avant d'arriver à Wha-poo-pin que j'ai nommé Fang-pou-pin, d'après la prononciation la plus ordinaire. Fang-pou-pin est entièrement peuplé de Chinois métis. C'était autrefois un poste de soldats chinois qui se sont alliés avec les femmes thibétaines et mosso des environs ; mais on ne peut les appeler ni Thibétains, ni Mosso, ni Lou-tze etc. ; ce sont des Chinois métis.

Pages 340 et suivantes : M. Cooper confond les Lou-tze et les Lyssous ; ce sont deux tribus différentes. Les Lou-tze n'habitent que sur les bords du Lou-tze-kiang et viennent toucher à la limite sud-est du Thibet proprement dit, au district de Tsarong. Quelques familles seulement de Lou-tze ont émigré sur les bords du Lan-tsang-kiang. Les Lyssous, qui diffèrent beaucoup des Lou-tze par le langage et par les costumes, habitent sur les bords du Lan-tsang-kiang, surtout sur la rive droite, et sur les bords du Lou-tze-kiang, mais au sud des Lou-tze. Ceux du Lan-tsang-kiang sont soumis à la Chine et gouvernés par le chef indigène Yê-tche (M. Cooper écrit Ya-tsᵘ).Ceux du Lou-tze-kiang, qui sont plus voisins des Lou-tze, reconnaissent aussi plus ou moins le même chef de Yê-tche, mais par l'intermédiaire du lama de Tcha-mou-tong. Ceux du sud, sur le Lou-tze-kiang, sont de vrais sauvages brigands et insoumis. Les Lou-tze sont soumis au lama de Tcha-mou-tong et paient tribut à Yê-tche.

Page 312. « Les Mosso sont apparemment les restes d'une tribu puissante qui perd promptement son identité, mêlée qu'elle est à la tribu des Ya-tsᵘ dont le chef les gouverne. » Un peu plus loin, M. Cooper fait encore une tribu particulière des Mooquors, près le village de Kongper. Or il n'y a pas de tribu de Ya-tsᵘ ni encore bien moins de Mooquors. Ce dernier terme, entre autres, n'étant que le mot indigène mosso pour signifier chef, mandarin, et n'étant pas un nom de peuple. Depuis Aten-tze jusques Ouï-si, presque tous les chefs indigènes

appartiennent à des familles mosso, la dignité est même héréditaire. M. Cooper a donc confondu différents chefs de la même tribu et en a fait des tribus différentes. C'est bien la tribu mosso qui domine dans tout ce pays, c'est le fond de la population ; elle est gouvernée maintenant par les mandarins chinois de Ouï-si, et par ses chefs indigènes qui sont soumis aux mandarins chinois sans exception.

Pages 228-229. Sur les limites du Thibet. Si M. Cooper veut parler seulement de la différence des deux races thibétaine et chinoise, en mettant la limite à Ta-tsien-lou ou à la chaîne de montagnes qu'il nomme le Jeddo, il a raison ; à l'est de Ta-tsien-lou c'est une race chinoise, à l'ouest c'est la race thibétaine ; mais s'il veut parler du gouvernement, il se trompe certainement. Le gouvernement direct de Tchen-tou-fou dans le Su-tchuen s'étend jusqu'au-delà de Patang entre les villages de Pa-mou-tang et Lan-ten. M. Cooper dit qu'à Ly-tang et Patang le pouvoir civil est exercé par un mandarin thibétain auquel même les résidents chinois sont soumis. C'est une erreur. À Ly-tang, à Patang, à Ta-tsien-lou etc., l'autorité civile principale est exercée par un mandarin civil chinois qui est aussi payeur des troupes. Il a sous lui les chefs indigènes thibétains que le gouvernement force à suivre tous les us et coutumes des Chinois et auxquels les Chinois résidants ne sont pas soumis ; ils ne peuvent connaître que des causes thibétaines, ne peuvent condamner à mort, et si, dans les procès, les parties thibétaines en appellent aux mandarins chinois, les chefs indigènes doivent se retirer devant cet appel.

M. Cooper se sert de cette expression : « Le royaume oriental du Thibet » ; je ne puis la comprendre, car cette partie orientale du pays thibétain ne reconnaît aucunement le roi de Lassa, mais uniquement le vice-roi chinois de Tchen-tou, et non pas les ambassadeurs chinois de Lassa qui n'ont rien à ordonner sur les territoires de Patang, Ly-tang, Ta-tsien-lou, etc., en un mot sur ce prétendu royaume oriental du Thibet.

Sur la carte qui accompagne le volume, les degrés ne sont, à mon avis, pas exacts. Je crois que les cours des Kin-cha-Kiang, Lan-tsang-

Kiang et Lou-tze-Kiang sont assez bien tracés au moins pour les environs de notre latitude. Le Ou-Kio qui se trouve tracé entre le Lan-tsang-Kiang et le Lou tze-Kiang, depuis un peu au-dessous de la latitude de Tsiam-do (Tcha-mou-to, ou bien encore Tcham-tou) ne devrait se jeter dans le Lou-tze-Kiang que vers la latitude d'Aten-tze. Bonga qui se trouve marqué plus au nord que Yen-gin (Yen-tsin, Yerkalo, salines), devrait se trouver à peu près à moitié chemin entre Aten-tze et Tse-kou, mais dans la montagne rive gauche du Lou-tze-kiang et au-dessous de l'embouchure du Ou-Kio. Entre Aten-tze et Tse-kou, il y a deux jours et demi de marche ; tout cela n'est qu'à peu près. Quant au cours de l'Irawady, je ne puis rien affirmer, mais j'ai toujours entendu dire que les rivières de Dza-gul vont se jeter dans l'Irawady (en passant dans la tribu des Pagni ou Térongus) et non pas dans le Bramapoutre.

. . . . . .

Vous m'avez prié de vous dire, Monsieur, ce que j'apprendrais des faits et gestes des mahométans dans le Yun-nan. Voici quelques détails qui m'arrivent et que je dois à l'obligeance de mon confrère, M. Alexandre Biet, missionnaire à Tse-kou, près d'Aten-tze, dans le Yun-nan nord-ouest, sur les bords du Lan-tsang-Kiang. Sa lettre est du 25 janvier 1872.

> « Les confrères du Yun-nan croient la cause de Tou-ouen-siou perdue, d'ici on me la représente comme non désespérée. N'étant pas sur les lieux mêmes, je n'ai pu avoir que des on-dit, et c'est la marchandise la plus variée et la plus abondante des bords du Lan-tsang-Kiang. Aussi l'on ajoute toujours : qui en répondrait ! Voici ce que je crois le plus probable. Ly-kiang, Ho-kin, Kien-tchouan, Yong-pê, Lan-tong, Hay-tong, Tong-lan, Tong-kien, Yong-tchang, ont été repris par le drapeau rouge (impérialistes). Un oncle des deux Ly-che-ko (deux chrétiens de Tse-kou, natifs de Yong-tchang) venant de Yong-tchang, dit que la ville et la campagne sont au drapeau rouge. Trois chefs de volontaires, nommés Ouang (ce sont

trois frères), occupent le pays pour l'empereur. La route de la Birmanie est très libre et très fréquentée par les commerçants de coton. Pour arriver au pays de Yong-tchang ou pour le quitter, il faut des passeports en règle, à moins qu'on ne soit en famille avec femme et enfants, comme les gens de Kien-tchouan qui vont s'établir à Yong-tchang, ou qu'on ne soit accompagné de marchandises. À l'époque où le jeune homme arrivé ici a quitté son pays (Yong-tchang), un certain Tchen devait porter des forces considérables sur Ten-né-tchéou, un gros de mahométans était environné par de nombreuses troupes de soldats, comme il y en a tant au Yun-nan ces années-ci. Tsou-hiong n'était pas encore pris. Du côté de Ta-ly, Yang-in-Ko ayant voulu attaquer les musulmans, s'est trouvé fermé assez longtemps auprès de Chang-Kouan (je crois) par les musulmans. Il a été délivré par Tchang-jouen et ses 8 ou 10.000 bandits. Tchang-jouen a été nommé, dit-on, tchen-tay de Hokin par le prêteur lui-même ; il paraît que ce palefrenier heureux, ayant eu mission de livrer à Yun-nan-sen le frère aîné de Tou-Ouen-Siou, le prêteur demanda à celui-ci quel était le chef chinois que les mahométans avaient rencontré le plus souvent sur leur chemin pendant ces années de guerre. Ce mahométan ayant nommé son gardien Tchang-jouen, cet homme reçut de suite le grade de tchen-tay. Tout le Si-tao (Yun-nan occidental) est criblé d'impôts de guerre en argent et en céréales, et l'on emploie la violence pour faire payer les récalcitrants. Près de Ouï-si on murmure qu'une révolte ne serait pas étonnante. La récolte d'automne dans tout le pays de Ouï-si et dans tout le Si-tao, disent d'autres, a été fort peu satisfaisante, et cependant les impositions et les corvées sont plus lourdes que jamais. Au pays de Yong-tchang, il reste à peine un vingtième de la population ; les terrains sont incultes, on cède à vil prix au premier offrant.

On dit que Yang-yu-ko, Tchang-jouen, et les musulmans dressent, chacun pour son compte, quelques milliers de

> jeunes gens à tuer chaque jour un ou deux captifs des camps opposés, selon le mode qui vient à leur imagination, et cela pour les habituer à répandre le sang humain sans répugnance. Est-ce bien vrai ? Je penche beaucoup à ne pas croire à ce genre de férocité.

Voilà, Monsieur, tout ce que mon confrère dit des mahométans. Dans la même lettre, je trouve encore quelques détails sur la petite ville d'Aten-tze (qui se nomme Guien en thibétain). Ces détails vous seront peut-être agréables, je les ajoute donc.

> « Aten-tze est un marché où se rendent nécessairement les marchands du Yun-nan (Pon-tze-ra, Tchong-Tien, Teun-djrou-ling, Ly-kiang, et des bords du Lan-tsang-kiang) qui font le commerce de Lassa. Ceux qui sortent du Thibet (Tchraya, Kiang-ka, Pa-tang, salines, Tsarong) y apportent leurs laines, pelleteries, sel, musc, médecines. Les magasins un peu bien achalandés tenus par des Chinois de Ho-kin et de Ly-kiang surtout ont bien diminué en ressources, en nombre et influence surtout depuis les troubles qui ont suivi le massacre des mahométans et du tou-ouay-ouy (chef indigène). Cependant ils ont repris un peu d'assurance depuis le passage de Tchang-jouen il y a trois ans. Les Thibétains du haut n'osent plus jouer du sabre à tort et à travers et piller les boutiques réouvertes. Quelques-unes de ces familles marchandes vont tous les ans à Ta-tsien-lou, mais surtout à Ya-tchéou et Tchon-kin où elles portent des muscs, Houang-lien, pê mou (2 médecines) cire et or à échanger contre des toiles, soieries, thé et argent qu'elles rapportent à Aten-tze.
>
> N'ayant pas d'animaux en propre, ils font leurs voyages au moyen d'animaux de louage.
>
> Les marchands sont gouvernés plus directement par leurs *kê-tchang* (chef de marché) et le *tsien-tsong* (officier militaire) ou le douanier quand le *san-fou* (mandarin civil) et le *hié-tay*

(général) de Ouï-si envoient chacun leur homme. Ces années, le prétoire étant tombé, le tsien-tsong chargé de la perception du *ly-kin* (droit pour frais de guerre) qui dépasse de beaucoup la douane s'est installé à l'octroi avec quelques sbires de son choix. Les autres marchands métis vivotent surtout du crédit qu'ils peuvent avoir auprès des thibétains du Sa-teu (pays hauts du Thibet) ou auprès de marchands plus gros qu'eux.

Le marché d'Aten-tze se divise en deux parties, *chang-kay* (marché supérieur) et *hia-kay* (marché inférieur). Le chang-kay est surtout fréquenté par les marchands chinois ; c'est là que se trouve la douane, la lamaserie y touche aussi. Le *ty-pi-tze* (impôt foncier) appartient à la lamaserie qui en perçoit les revenus annuels. Le *hia-kay-tze* est habité surtout par les musulmans, des Thibétains et des métis. Le *tou-ouay-ouy* (chef indigène inférieur) est le propriétaire du ty-pi-tze et en reçoit les revenus. Cette partie du marché, détruite en partie au moment des troubles, a eu encore beaucoup à souffrir des inondations si fréquentes causées par le débordement du ruisseau vaseux qui enterre presque tous les ans quelques maisons.

Le premier chef indigène est le *tou-tsien-tsong* ; il a un globule et reçoit 50 taels par an (400 francs). Il a peu de peuple directement sous sa main, mais il a le droit de traiter tous les procès un peu considérables de Pou-yong-kong (limite du territoire de Patang au nord) jusqu'à la limite de Yê-tche (à quatre jours au sud d'Aten-tze). Le second chef indigène est le *pa-tsong* qui gouverne directement tout le peuple depuis Don (un petit jour au nord d'Aten-tze) jusqu'à Pou-yong-kong (limite de Patang) inclusivement. C'est ce qu'on appelle en chinois le *chang-kiang* (fleuve inférieur). Celui-ci a 30 taels (240 francs). Le tribut qu'il doit livrer à Ouï-si va, je crois, à près de 300 taels (2.400 francs) par an. Ces deux chefs sont assez pauvres en céréales et doivent

énormément à la lamaserie d'Aten-tze qui recrute surtout ses membres au village de Don, ils sont donc dans la main des lamas.

Le troisième chef indigène est le tou-ouay-ouy. Ses sujets commencent au-dessous d'Aten-tze puis reprennent par Yang-tsa jusqu'à Na-lou-ka (presque vis-à-vis Tse-kou) et la frontière de Yê-tche.

Quant à la position géographique d'Aten-tze, mon confrère n'en parle pas. Ce marché se trouve sur la rive gauche du Lan-tsang-kiang, à cinq jours de marche des salines (Yerkalo) en allant presque toujours vers le sud plus ou moins, et à deux jours et demi nord de Tse-kou qui est sur la rive droite du fleuve, à six jours de marche de Ouï-si, qui est encore plus au sud que Tse-kou, mais sur la rive gauche. Aten-tze n'est pas tout à fait au bord du Lan-tsang-kiang. Un jour avant d'y arriver, on quitte le fleuve pour remonter pendant quelques heures jusqu'au village de Don la rivière qui vient du Tsa-li-la, puis tournant sur la gauche, c'est-à-dire vers le sud, l'on grimpe une montagne assez élevée et très boisée ; après avoir franchi le sommet, l'on descend pendant une bonne demi-heure et l'on arrive à Aten-tze situé dans un joli vallon. Le climat y est donc froid, et passe pour salubre. L'on ne peut faire qu'une récolte qui consiste surtout en blé barbu ou plutôt une espèce d'orge. Le jardinage réussit fort bien.

Lorsque je ferai le voyage de Tse kou, peut-être à l'arrière saison de cette année, je n'oublierai pas d'emporter mes instruments, de prendre tous les points géographiques les plus importants et de faire les remarques que je croirai devoir vous être agréables.

Dans quelques jours, mon confrère, M. Félix Bief, va se rendre à Tse-kou, et pendant son séjour près de son frère et de M. Dubernard, il s'occupera avec ces deux messieurs de recueillir les mots essentiels des diverses langues parlées dans ce pays. À son retour, ce petit travail sera je pense terminé, et je me ferai un plaisir de vous l'adresser. Vous voyez, Monsieur, que tous mes confrères sont pleins de bonne volonté

pour vous fournir les renseignements scientifiques que vous désirez. M. Dubernard m'a promis de me faire, pour vous, un narré de son voyage chez les Lyssous sauvages du Lou-tze-kiang ; dès que ces notes seront arrivées, elles partiront pour Paris.

. . . . . .

@

26 mai 1872 [1]

Mots principaux des langues de certaines tribus
qui habitent les bords du Lan-tsang Kiang, du Lou-tze Kiang et de l'Irrawaddy, (Yerkalo, 26 mai 1872)

@

Français	Mosso	Lissou	Min-Kia	Lou-tze	Chinois	Thibétain	Kham di Mou oua
un	djre lu	tima	i	kié	i	kiig	lun
deux	gni lu	gni ma	kong	agni	eùll	gni	som
trois	se lu	sa ma	san	aseum	san	som	sam
quatre	lo lu	li ma	si	abeli	sé	jé	chi
cinq	ngoa lu	nga ma	ngo	ponga	où	nga	hâ
six	tchoa lu	tchouma	pou	krou	loù	tchrou	hou
sept	che lu	che ma	khi	segnid	tsi	din	kied
huit	ho lu	hé ma	pia	chied	pâ	guié	ped
neuf	ngo lu	ngo ma	kiu	degou	kiou	go	gao
dix	tsê lu	tsê ma	tche	kiétsel	chè	kiou	chip
onze	tsê djre lu	tsê ti ma	tche i	kiong kiig	chè i	kio kiig	sibied
douze	tsê gni lu	tsê gni ma	tche né	kiong gni	chè eull	kio gni	sib som
treize	tsê se lu	tsê sa ma	tche san	kiong som	chè san	kio som	sib sam
quatorze	tsê lo lu	tsê li ma	tche si	kiebujé	chè sé	kiob jé	sib chi
quinze	tsê ngoa lu	tsê ngoa ma	tche ngo	kié nga	chè où	kié nga	sib ha
seize	tsê tchoa lu	tsê tchoa ma	tche pou	kio grou	chè lou	kio tchrou	sib hou
dix-sept	tsê che lu	tsê che ma	tche khi	kiob din	chè tsi	kiob din	sib kied
dix-huit	tsê ho lu	tsê hé ma	tche pia	kiob ied	chè nâ	kiob guié	sib ped
dix-neuf	tsê ngo lu	tsê ngo ma	tche kiu	kiou go	chè kioù	kio go	sib gao
vingt	gni tsê lu	gni hong	gni hi	gni choû	eull chè	gni chou	sao lun
cent	djré chi	ti hong	a peul	kié chia	i pè	guia	pa lun
mille	tong tchra		a khin	kié tong tchra	i tsien	tong tchra	bing lun
ciel	mou	mi hang	hei	mou	thien	nam	pâ
soleil	gni mê	mou mi	gni pê	nam	tay iang	gni ma	ouèn
lune	hê mê tze	ha pa	mi ouang	sela	ué lèang	da oua	neune
étoile	kheu	kou ma	sien	gouné	sin siou	karma	na ou
jour	gni	gni mi	patchegni	dam ya	pè tien	gnin ma	ouan
mois	hê	ha pa	a ouang	sela	ué	daoua	neune
année	khou	ko	chua	gning	nien	lo	pi
terre	mou deu	mi heu	tou che	assa	ti toù	sa	gnin
monde	dzom bou ling	mibo	khi	jeting kam	chè kiay	guii tingi—dzam bo ling	chilegunn
eau	guié	aguié	chui	ngang	choùi	kiou	nam
bois	sé	sé tchou	cho lo	ching	mou teou	ching	pouen
pierre	lou	lou di	tsaou koui	long	che teou	do	hinn
fer	chou	ho	thei	chiam	tiè	kia	leg
argent	ngou	pou	gni	ngoul	iñtzè	ngul	ngun
or	ha	che	kin	ser	kin tzè	ser	kham
cuivre	heu (rouge) eu (jaune)	guié	tong	zang mer (rouge) ra (jaune)	thôñg	song (rouge) ra (jaune)	tong leng (jaune) tong lung (rouge)
air	heu	mou meu	khi-pin tsao	nam bong	khi	long	lom
corps	goumo	tsoza	tche keugni	ghou	chen	leupo	tô
tête	koulu	o deu	tuê paoko	ou	laò kò — tèou	go — ou	hô
yeux	men	mié sé	oui chou	nê	ien tsin	mig	ât
oreilles	hè tze	na kiou	nicou tou kouang	ana	eull to	nakio	ning hou
nez	gni ma	na heu	mou teou kou	sena	pi tzè	na	hou nang
bouche	kroube	kâ heu	ki koue keou	gni gong	kheou	kha	chioup
main	la	lè pê	seu pao	ourr	cheôu	lapa	moeu
ventre	deu men	he ma	foua kéou	pâ	tou tzè	tououa	tong
pied	kheu	khi pè	kio pepu	chè	kiò	kong ba	padine
manger	dzé	dzâ lé	yeou vou tang	am	tche	sa — za	khin
boire	tchré	donglé	heùm	nga	tché — hô	thong	khine
nourriture	ha	dza	hé jeu	nera	pan	sama — zama	khao
riz	tchoa	tchepou	hè jeu	ambou	pan	djrè	khao
thé	lé	latcha	tséou	kia	tchâ	kia	ning
viande	chi	a houa	kâ	chia	jou	chia	neou
beurre	marpeur	gni mer tze	pa men tche	té mar	sou ioû	mar	mal

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris),* 1873, page 144.

Français	Mosso	Lissou	Min-Kia	Lou-tze	Chinois	Thibétain	Kham di Mou oua
sel	tsè	tsa bo	pi	selà	fon pa	tha	gou
tabac	yo	ye	ien	tououa	ien	tououa	yà
père	aba — aou	apa	ati	apè	fou tsin	apu	po
mère	amé	ama	amou	auiè	moû tsin	ama	mè
frère	bezè	aié gni za	niong ti	anampè	hiong ti	popeun	ke (aîné) nong (jeune pi (aînée) nong sao (jeune)
sœur	mèhè	atsé gnima	ki niong tè	ang gnin ra	tsè mèi	sémo	
fils	zo	nga za	tse gni	lang kié ra	eull tzè	pou	loug kiaè
fille	mi	ami	niong i	pouma ra	niû tzè	po mo	loug iin
maître	daha	hi se pa	kha tseu gni	ang khang	tchou	dapo	tsao
chef — officier	su -mouquoi - aqua	hè se pa	kouan i	pône	kouan	pun	kiao pa
domestique	gnieu zo	kiou pa	che nieou gni	chiou ra	oua-tze	yo po	khâ
maison	guié da	heng	hé tong ken	kiim	fang tzè	kong ba, kiim	henn
porte	kho	a kho	mei sen	nam kiim	mên	go	podou
fenêtre	kho ka — go tchra		tsang-tze	go kiong	tsang tze	kar kong — gotchra	
toit	kia kou	gni hé hé	ouen heou	pane guia	leou chang	kong ting	lang kha
fourneau de cuisine	koua	ko oa tso	tsao keou	mê rab	tsao	trop ka	ho te pay
écuries	tso bou	beu	ou ken	tang ra	kuên	ra	ter kong
animal en général	goghé		ngung mé	be na	sen kèou	sem kien	nè meu
cheval	joa	among	mè	ta	mà	ta	mâ
bœuf	léghé	agni	ngung	long ngo	nieôu	long	ngo
vache	ghè mè	agni ima	ngung mo dé	pa	mou nieôu	pa	ngo
chien	khé	ana	kouang dé	dè gué	keou	kié	ma
chat	ha lé	ali	agni dé	ali	nrào	ali	miao
oiseau	à	gna	tso dze dé	pou king	tsio tzè	chia	nou
poule	à mè	agoa ma	ki mou dé	ka	ki	chia mo	kaï
mouton	iu	agou	tchen yong dé	ayang	mièn yañg	lou	yang pou
chèvre	tsi	a tche	kong yong dé	akié	chan yang	ra	pè ia
rouge	hu lu	se se houche	tseul nou dé	pou sè	hoñg ti	ma mar	aning
blanc	pe sa	po tcha hou che	pa nou dé	poulou mang	pè ti	ka kar	anpou
bleu	he le	ngi ki hou che	hou nou dé	pou ching mang	lan ti	ngo ngo	an khiou
vert	guiong ko	gni tse hou che	lou nou dé		tsin ti	guiong keu	an ghèm
noir	na mè	nè nè hou che	heu nou dé	na na	he ti	na na	an nam
montagne	guieu khou	tié ou	chong koui	meli	chan	rè — la	noè
plaine	pa tze lo	a khodi	tang kheu	tang nang	pa tze	thong	dèbeng
rivière	i bi guii	nè hi	kong kheu	ré mè	hô — kiang	kiou	nam long
champ	mou deu	mou nè	khi	amera	ti	ching	nâ
pâturages	ko khou	agni lou koua	tsoupa	neur brou	nrôu kao (tchàng)	roua — djroupa	
rochers	hâ	lo deu lai koua	gaï tze	apra	ngay tze	tchra	paè la
vêtements	bala	betse	i khong	yo	i fou i chang	keu zeng	n'a
ceinture	bouke	guié hou	i tche tsou	sèred	tay tzè	ka ra	saï had
bottes	zâ	khi ni	chué tze	le grou	chue tzè	lham	kiab dinn
couteau	je tè	a ta kieu	i tang tze	chiam kien	tao tzè	tchre	mid
sabre	dapia — daper	ata	ngi tang tze	gra mè (long) chirou (moyen)	tao tze	tchre	pâ
âme	oua hè	hi ha	ouan la pé	pou la	liñ houèn	nam chié	khone
aimer	chi to ba	ba	kao nong	alêm	ngay	ga	hâ gan
penser	choun drou	guc djroua	nou mi tua	nid ned	siang	sam ba tong	ka kiaob
être	mou	djrou	tse mo	è	ché — tsay	iin	ko sang
avoir	guiou	djrou	tse mo	al	ioù	ieu	yang
vouloir	djra — djro da	go la	nieou	goeul	iao	gueu	hang
faire	fou	i lé	tsou	ong	tsou	zo	hid
parler	chado	bé lé	nou souami	meseul grin kha pou grin	cho hoa	ké kia chié	thano
se réjouir	bâ	ako bâ houa	hi houan	leum	hi hrouan	ga	guiom
peine	chou djrou guiem mâ bâ	a keou hou oua	o khi	teu cha	koù	dou po	noue — noune

OBSERVATIONS

Ce recueil de mots est dû surtout à l'obligeance de MM. Alexandre Biet, Félix Biet et Jules Dubernard, missionnaires apostoliques du Thibet. Dans les environs de Tsekou où habitent MM. A. Biet et Dubernard, il y a encore plusieurs autres tribus, mais on n'a pu se procurer encore les mots principaux de leur langue. Ces messieurs feront ce travail peu à peu, il complétera celui-ci.

J'ai mis en regard le mot chinois et le mot thibétain, afin qu'il soit plus facile de faire la comparaison de toutes les langues parlées dans nos pays.

Ce travail presque terminé, j'ai pu me procurer les mots d'une petite tribu qui habite sur un affluent de l'Irrawaddy, celle des Mou oua, dont le pays en général porte le nom de Kham-di, ce qui signifie pays de l'or, parce que, dit-on, ce métal y abonde. L'indigène qui m'a donné cette liste de noms me dit : 1° que la rivière qui passe dans son pays prend sa source dans la tribu des Pa-gny (en thibétain Pa-yul et Kiong-iul) qui touche au district thibétain du Tsa-rong à l'est, à celui de Dza-yul au nord, dont il est séparé par une montagne, et à la tribu des Télou à l'ouest. 2° De cette tribu des Télou descendrait aussi une rivière qui se réunit ainsi que beaucoup d'autres à celle du Mou-oua, mais au sud de cette tribu, et toutes ensuite vont former le grand fleuve de Birmanie, c'est-à-dire l'Irrawaddy. 3° J'interrogeai beaucoup ce même individu sur la rivière qui vient de Lassa et sur celle qui passe à Song-nga-Kieu-dzong, ville principale de la province thibétaine de Dza-yul. Voici ce que j'ai pu obtenir.

Cet individu dit que la rivière de Dza-yul est un peu plus forte que le Lan-tsang-Kiang ici à Yerkalo, et que *certainement* elle ne va pas descendre en Birmanie, mais coule vers l'ouest (dit-il) le long de la montagne qui fait la limite des tribus sauvages et du Thibet ; qu'elle traverse une haute montagne qui semble coupée en deux pour lui laisser passage entre le pays des Lo (abords) et celui des Nahous (Michemies) ; qu'elle se réunit là à une autre rivière qu'il nomme Nam-deong et qu'un peu au-dessous de la jonction se trouve un poste occupé par les Anglais dans l'Assam. Quant au fleuve de Lassa, le Yar-

kiou-tsang-po, il ne l'a pas vu, mais si ce qu'il dit est vrai, il serait impossible à ce fleuve de se réunir à l'Irrawaddy et il irait dans le Brahmapoutre. Je donne ces renseignements tels que je les ai reçus, sans rien garantir, quoique l'individu assure avoir passé dans tous ces pays et que je ne croie pas qu'il ait voulu me tromper. Sa tribu des Mou-oua paie tribut à la Birmanie ; lui-même sait un peu de birman, il est allé jusque dans les premiers postes anglais de Birmanie.

Mossos est le nom donné par les Chinois à la tribu que les Thibétains nomment Guiong, et qui se nomme elle-même Nachi. Cette tribu habite, tout entière, les bords du Lan-tsang-kiang et du Kin-cha-kiang. Avant la conquête chinoise elle formait un royaume indépendant et puissant dont la capitale était Ly-Kiang-fou (nommé Sadam par les Thibétains). Les rois mossos allèrent conquérir autrefois, vers le nord, presque tous les pays jusque vers Patang sur le Kin-cha-kiang — jusqu'aux salines (ici) sur le Lan-tsang-kiang — et les bords du Lou-tze-kiang, jusque vers notre latitude (29°).

Depuis la conquête chinoise, la tribu, tout en cessant de former un royaume, s'est bien maintenue surtout sur les bords du Lan-tsang-kiang depuis les salines au nord, jusqu'au sud de Ouïsi, et sur les bords du Kin-cha-Kiang dans les environs de Ly-kiang-fou. Presque tous les chefs indigènes sont mossos, sous l'autorité des mandarins chinois.

Lissous, tribu sauvage qui habite les bords du Lan-tsang-kiang, et surtout la rive droite, depuis le 28° latitude nord environ, jusque bien au sud de Ouïsi ; ils sont soumis à la Chine, et c'est le chef mosso de Jè-tche qui les gouverne. Les Lissous les plus sauvages habitent sur les bords du Lou-tze-kiang depuis le 27° ½ environ et s'étendent assez loin vers le sud. Ils n'ont guère qu'une soumission nominale au chef mosso de Jè-tche ; ce sont des brigands. La légende du pays dit que les Lissous et les Mossos sont d'origine birmane, qu'ils furent chassés de ce pays et emmenés sur des éléphants. Les Mossos s'étant, dans la suite, alliés aux Chinois, devinrent très puissants et refoulèrent leurs frères lissous dans la montagne ; mais ceux-ci prétendent encore être les vrais indigènes du pays, ce qu'ils cherchent à prouver en faisant

souvent des expéditions de brigandage, pour reprendre, disent-ils, ce qu'on a volé à leurs ancêtres.

Min-kia, tribu qui formait autrefois un royaume indépendant dont la capitale était Ta-ly-fou. Les Min-kia sont encore nombreux dans les environs de cette ville, mais ils sont mêlés aux Chinois, Mossos, etc., etc. Les Chinois actuellement encore les nomment Pen-tijen, c'est-à-dire indigènes. Ils ont adopté les coutumes chinoises en grande partie.

Lou-tze, nom chinois de la tribu sauvage que les Thibétains nomment Guia et qui se nomment eux-mêmes A-nong ; elle habite sur les deux rives du Lou-tze-kiang, depuis la limite du district thibétain du Tsa-rong, à environ 28° latitude nord, et s'étend vers le sud pendant 5 ou 6 jours de marche seulement, jusqu'au pays des Lissous sauvages dont j'ai parlé plus haut. — Les Lou-tze sont gouvernés par le chef de la lamaserie de Tcha-mou-tong, qui est lui-même sous l'autorité du chef mosso de Jè-tche. Outre le tribut que les Lou-tze doivent de droit payer à Jè-tche, ils s'en sont encore laissé imposer un petit par le chef thibétain du Tsa-rong Ils sont d'un caractère très doux et timide, et quoique leur langage indique bien des ressemblances avec le thibétain, leur physionomie, leurs mœurs, coutumes, religion, etc., sont tout à fait différentes. J'ai entendu dire que la langue lou-tze a une grande affinité avec les autres langues sauvages qui se parlent vers les sources de l'Irrawaddy, mais je ne puis affirmer par expérience, ni quel est le degré d'affinité de ces langues, ni quelle est l'étendue du territoire où elles se parlent.

Dans la langue mou-oua il y a, je crois, des *tons* ou inflexions de voix comme dans le chinois.

@

14 octobre 1872 [1]

À Francis Garnier

Végétation des sommets au nord de Yerkalo

@

Yerkalo, 14 octobre 1872,

Ayant eu occasion d'aller passer dix jours presque au sommet d'un des mamelons qui se détachent de la chaîne qui sépare le Lan-tsang-Kiang du Kin-cha-Kiang et vient dominer Yerkalo un peu au nord, étant presque à l'extrémité supérieure de la forêt, j'ai fait les observations suivantes [2] avec le baromètre 6822 seul et le thermomètre centigrade ; le baromètre est le même avec lequel j'ai fait les observations entre Batang et Yerkalo, observations envoyées au commencement de cette année. Cet instrument a, depuis, toujours marqué 0,01 ou 0,011 de plus que le baromètre 6823 ; donc pour avoir la moyenne retranchez des chiffres ci-dessous 0,005 ou 0,0055.

N.-B. J'ai en outre remarqué qu'au sommet de ce mamelon, presque aussi élevé que le sommet du Kiala (4.448 m), le vent est beaucoup moins fort qu'à Yerkalo au fond de la vallée, et qu'il n'est pas si régulièrement soufflant du sud, mais un peu de toute direction. Ce qui me fait conclure que si le vent est si régulier sud et sud-ouest au fond de la vallée, c'est uniquement parce qu'il s'y est engouffré. Dans les vallons perpendiculaires au fleuve et qui sont est-ouest, à peine si rarement on le sent ; donc il est très difficile de dire quel vent domine en réalité. À voir les nuages, je croirais volontiers que c'est le vent sud-ouest et le vent ouest, quelquefois nord, quelquefois sud-est.

À la hauteur où je me trouve, presque au haut de la forêt, les essences de bois que l'on rencontre le plus sont :

1° Le sapin tong-ching à branches retombantes et commençant très bas, le cône presque violet long d'environ 0,04 m et large de 0,02 m ou

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris),* 1873, page 332.
[2] Voir le *Bulletin*, p. 332 pour le détail des observations.

0,025 m. Il y en a de fort gros qui s'élèvent jusqu'à 20 et 25 mètres de hauteur ; il est très difficile à travailler à cause des nœuds formés par les grosses branches trop nombreuses. Sous l'écorce la première couche de bois est blanche, l'intérieur est rouge ; le bois contient peu de résine.

2° Le rhododendron (tama-ching) à fleurs blanches, quelquefois à fleurs d'un violet pâle. Le tronc peu élevé mesure pour les plus gros de 0,15 m à 0,20 m ; il se divise tout de suite en branches très tortueuses. Son bois est employé surtout pour faire des ustensiles de ménage, tels que cuillers à pot, des bois de selles de charge, jougs d'animaux. Avec le plus gros bois, les Thibétains font aussi des écuelles, surtout avec certaines excroissances nommées *bo-oua* (goitre) et *dzop*. Celles dont le bois est le plus dur et le plus veiné sont les plus estimées. La feuille du rhododendron est un poison violent pour les chèvres et les moutons.

3° Au sommet de la montagne on ne trouve que quelques touffes éparses de chêne à feuille de houx que MM. Huc et Cooper ont eu le tort de prendre pour le houx proprement dit. Les forêts de chêne de cette espèce, la seule que j'aie vue au Thibet, se trouvent à une hauteur moins élevée, vers 480 mm du baromètre ; là le tronc a quelquefois 30 ou 35 centimètres de diamètre et l'arbre de 10 à 15 mètres de hauteur ; mais la généralité des pieds d'arbre donne de moindres proportions.

Le bois de chêne n'est guère employé que pour faire des charrues et pour le chauffage ; il est trop dur pour les ouvriers menuisiers et charpentiers qui n'emploient que les bois résineux.

4° Parmi les arbustes qui vivent à l'ombre des espèces que je viens d'indiquer, il y a très peu de variétés ; les principaux sont : 1° le groseillier sauvage non épineux, 2° une espèce de saule blanc, 3° un arbuste épineux.

Parmi les herbacées, la plus curieuse est celle que les Chinois nomment *chan-tsi*, nom que les Thibétains ont adopté : une tige droite, ronde, et d'un vert assez foncé, se termine par plusieurs petites

branches disposées d'une manière verticillée ; ces petites branches sont également terminées pas des feuilles ovales, allongées, lisses et verticillées ; la racine qui s'enfonce dans le détritus des forêts produit un grand nombre d'excroissances qui semblent enfilées l'une à l'autre par la racine. Ces tubercules ont quelquefois la grosseur d'un œuf de pigeon. Ils sont employés comme médecine : 1° dans les courbatures et quand on a reçu quelque coup, on en prend une bonne pincée en poudre que l'on avale avec un petit verre d'eau-de-vie ; 2° dans les cas de contusions et de plaies, on délaie la poudre avec de l'eau-de-vie ou de la salive, on en fait un cataplasme non cuit, on l'applique sur la plaie puis on la bande.

@

14 octobre 1872 [1]

À sa famille

Hauteurs entre Yerkalo et Bathang

@

Yerkalo, 14 octobre 1872,

Avec le tableau des hauteurs qui m'a été envoyé, je me suis amusé à calculer les hauteurs observées pendant mon voyage de Bathang, et je vous envoie les résultats obtenus. Vous verrez à peu près à quelle hauteur nous nous trouvons et surtout à quelle hauteur nous voyageons au dessus de vos têtes, puisque même Verdun (sur Meuse) n'est qu'à 314,3 m au dessus du niveau de la mer.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'envoyer cette note à M. Garnier, qui sans doute aura fait les calculs plus exactement, en faisant les corrections nécessaires. Cependant qu'on les lui envoie si ce peut être utile.

Si je vais à Tsé-kou cet hiver, j'aurai un long mémoire avec croquis à vous envoyer, mais irai-je avant que la maison soit construite ?...

Vous aurez remarqué que j'écris maintenant Bathang au lieu de Patang. Mgr. Chauveau pense qu'il vaut mieux adopter cette orthographe, qui semble adoptée généralement par les Européens.

Patang ou Pathang est le nom chinois de la ville que les Thibétains nomment tout simplement Ba ; Thang veut dire en chinois un relai de poste, une station. En écrivant Bathang nous aurons un nom métis, ni chinois ni thibétain, cela importe peu, on saura toujours de quelle ville nous voulons parler. Lassa doit s'écrire aussi Lhassa, c'est mieux.

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris),* 1873, page 335.

NOMS DES LIEUX D'OBSERVATIONS par ORDRE DE HAUTEUR.	Nombre d'observations.	Moyenne des observations des 2 baromètres.	Moyenne du thermomètre.	Hauteur en mètres (1).	OBSERVATIONS.
Kiala (passage de montagne).	2 obs.	436	—8°	4448	1° Ces calculs sont faits d'après le tableau des hauteurs connues (Extrait d'un livre de physique) sans faire les corrections pour le thermomètre. 2° Des données envoyées autrefois, j'ai retranché 0m,005mm pour les réduire à la moyenne des 2 baromètres. 3° La moyenne de toutes les hauteurs entre Yerkalo et Bathang serait 3,137 mèt. 4° Le Lan-tsang-kiang aux Salines serait de 241 mèt. moins élevé que le Kin-châ-kiang à Gunra. 5° L'endroit le plus élevé pour l'agriculture est Guiagniting, 3839 mètres.
Plateau de Bom.	6 id.	457.2	—4	4076	
Guiagniting (village).	4 id.	469.7	—7.2	3839	
Ngo-Kiop id.	6 id.	476	—15	3734	
Bom id.	2 id.	480	—4.5	3668	
Ladating, (id. le haut).	3 id.	486.3	+9	3565	
Kong-tze-ka, id.	2 id.	491.2	—5.3	3486	
Bommed (id. le bas).	5 id.	492.5	—1.5	3465	
Olong (village).	2 id.	501.5	—1.8	3319	
Dzong-gun (le pont).	2 id.	514	—0.7	3117	
Mamelon, près Bathang-le-Haut	2 id.	537	+8	2768	
Tergating (village).	2 id.	537.5	»	2761	
Yerkalo (notre maison).	8 mois.	552.3	+15.63	2584	
Gunra (village)	4 obs.	558.2	+9.7	2494	
Bathang (ville)	8 jours.	558.3	+6.6	2493	
Bord du Kin-châ-kiang. Nieou-kou.	2 obs.	559 2	+6	2480	
Bord du Kin-châ-kiang. Lamda.	2 id.	560	+5.5	2469	
Bord du Kin-châ-kiang. Tchrou-pa-long.	2 id.	562.5	+8.5	2435	
Bord du Kin-châ-kiang. Gunra	2 id.	563.8	+6 7	2417	
Bord du Lan-tsang-kiang aux Salines.	1 id.	579	+10°	2176	
Haut de la forêt au-dessus de Yerkalo.	(10 jours 3 obs. par jour.)	457.9	+11.15	4036	

(1) L'abbé Desgodins ne donne ces hauteurs que comme approximatives.

Date non précisée [1]

Destinataire non précisé

Les sauvages lissous du Lou-tze-Kiang

@

En 1871, le Mouquoi ou chef indigène mosso de Yê-tche, ayant été assassiné par la lamaserie de Hong-pou, située à un bon jour au sud d'Aten-tze, la famille de ce chef appela pour le venger deux mille Lyssous sauvages, mais soumis à son administration. Ces sauvages se réunirent des bords du Lou-tze-Kiang et du Lan-tsang-Kiang, et vinrent aboutir aux environs de la chrétienté de Tse-kou dirigée par MM. Biet et Dubernard. Au grand étonnement de tout le monde, ils témoignèrent beaucoup de respect aux deux missionnaires et ne se permirent ni violences ni déprédation sur tout le territoire appartenant à la mission. C'est que, depuis longtemps déjà, les missionnaires s'étaient acquis auprès d'eux la réputation d'hommes justes et bienfaisants.

Les villages dépendant de la lamaserie de Hong-pou, ceux de la rive droite du Lan-tsang-kiang, furent incendiés par les sauvages, les propriétés furent pillées, les troupeaux emmenés, bien des habitants furent traînés en esclavage, les deux missionnaires usèrent de leur ascendant sur les Lyssous pour en faire délivrer quelques-uns, et quand les sauvages furent retournés dans leur pays, chargés de butin, les malheureux habitants des villages incendiés qui avaient pu se dérober à la fureur des Lyssous, vinrent supplier les pères de s'employer de tout leur pouvoir à leur faire rendre leurs parents captifs.

D'un autre côté, il était à craindre que les Lyssous, encouragés par leur facile succès et leur riche butin, ne revinssent encore les années suivantes. Il fallait s'assurer de leurs dispositions, et les engager à cesser leurs incursions. Il fut donc décidé que l'un des deux missionnaires se rendrait auprès d'eux sur les bords du Lou-tze-kiang, pour poursuivre cette double négociation et la mener à bonne fin. Ce

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, juillet 1875, pages 55-66.

fut M. Dubernard auquel échut la noble mission de médiateur. Voici comment il raconte son voyage.

> « Je quittai Tse-kou, accompagné de cinq ou six personnes qui connaissaient déjà ces tribus sauvages (Tse-kou est situé sur la rive droite du Lan-tsang-kiang, à huit jours de marche plus au sud que Yerkalo). Tout en sortant de la maison, il nous fallut monter rapidement pendant environ 3 heures et demie dans la direction du nord-ouest, pour passer un mamelon élevé qui, se détachant de la chaîne de montagnes qui sépare le Lou-tze-kiang du Lan-tzang-kiang, vient aboutir à ce dernier fleuve à environ 5 ou 6 kilomètres au nord de Tse-kou. À moitié chemin de la montée, nous rencontrions nos fermes de Gnia-pa-tong couronnées de belles forêts jusqu'à la crête du mamelon. Dès que nous l'eûmes franchi, nous descendîmes rapidement pendant environ deux heures à travers une épaisse et magnifique forêt vierge, et nous arrivions, le soir, sur les bords d'un ruisseau assez considérable qui prend sa source vers le nord-ouest, dans les ravins de la grande chaîne. La température de cette vallée est très douce, la végétation forestière est puissante, le détritus profond ; dans le haut de la vallée se rencontrent de vastes pâturages. Dans les petites plaines qui bordent la rive gauche du ruisseau (laquelle appartient à la chrétienté de Tse-kou), de dix à quinze familles pourraient facilement s'établir.
>
> Le deuxième jour de marche, nous remontions cette vallée toujours dans la direction nord-ouest et, par une pente insensible, nous arrivions au sommet de la grande chaîne qui sépare les deux fleuves, et forme la limite entre le Yun-nan proprement dit, et le pays des Lou-tze ou Anongs, commandés par le lama de Tcha-mou-tong qui dépend lui-même de Oui-si. La crête de la chaîne à peine dépassée, je marchai de surprise en surprise. Le terrain change de nature, des plantes vigoureuses dérobent le sentier, et l'on se prend à

regretter que de si admirables vallées soient désertes et servent uniquement à la chasse de l'antilope, de l'ours, du cerf, du daim musqué, du renard tricolore, de l'écureuil volant, etc., etc.

Le troisième jour, nous descendîmes une longue vallée qui se dirige du nord-est au sud-ouest. Elle est arrosée par un fort ruisseau, qui, je crois, prend sa source dans les mêmes lacs que la rivière de Bonga. Elle est peuplée par six villages plus ou moins considérables soumis au lama de Tcha-mou-tong. Ces villages, peuplés de Lou-tze, sont en commençant par le haut de la vallée, Mirdam, Barclang, Kio-ma-tong, Kong-ka, Mandsang et Guié-sé, qui se trouve à l'embouchure du ruisseau dans le Lou-tze-kiang. Ce troisième jour de marche, après avoir voyagé presque toute la journée sans rencontrer une seule habitation, je ne pus arriver qu'au village de Barclang, laissant Mirdam un peu plus au nord. Le lama, chef du pays, fut promptement averti de mon arrivée, et il me donna une nouvelle preuve des bonnes dispositions qu'il a toujours montrées à notre égard, en ordonnant à son peuple de me bien accueillir. La route fut donc débarrassée de ses herbes gigantesques à coups de sabre et de *tchre-pey* (grand couteau à couper le bois). À l'entrée de chaque village, les bessets ou maires de l'endroit venaient solennellement nous recevoir, et nous offraient généreusement les produits de leur sol, et le gibier de leurs montagnes. Vers le soir du troisième jour, j'allai coucher à Kio-ma-tong, et le lendemain, quatrième jour de marche, j'arrivai à Mandsang, où la pluie me retint deux jours. L'hospitalité n'en fut pas moins généreuse. Le chef de ce village avait ordre du lama de me conduire partout où je voudrais, et de me servir d'intermédiaire auprès des sauvages, mission qu'il accepta avec plaisir.

Le cinquième jour, après six heures de marche, nous arrivâmes à Guié-sé, situé, comme je l'ai déjà dit, au

confluent du torrent et du Lou-tze-kiang. 70 ou 80 familles composent ce beau village, sur le territoire duquel réussissent également le blé, le tsin-ko, le maïs, le millet et le riz. C'est surtout le riz de montagne que l'on y cultive ; il n'exige pas un arrosement continuel comme le riz de Chine.

De Guié-sé au terme de mon voyage, je devais suivre continuellement la rive gauche du Lou-tze-kiang, sur laquelle on rencontre plusieurs villages plus ou moins considérables ; l'on en aperçoit aussi plusieurs sur la rive droite, j'ignore leurs noms. Le fleuve, en cet endroit et jusqu'à Ta-so, se dirige généralement vers le sud-ouest.

En quittant Guié-sé, je me rendis en un jour (6e jour de marche) à You-ra-gan, où je m'arrêtai cinq jours dans l'espérance d'y recevoir la visite du chef lyssou. Le lama de Tcha-mou-tong possède, dans ce village, de belles rizières, une maison construite selon la méthode thibétaine, et un grand enclos fermé de murs garnis de meurtrières, pour se protéger contre les Lyssous. Trois villages au-dessous de You-ra-gan, Mipong, Kio-kor et Manzi, sont encore gouvernés par le lama de Tcha-mou-tong ; ces villages se composent en partie de Lou-tze et de Lyssous ; ceux-ci comme partout ailleurs tendent à dominer.

Comme le chef lyssou ne se présentait pas, je pris le parti d'aller le trouver chez lui à Ta-so, à deux grands jours de marche, au-dessous de You-ra-gan. Je fus très bien reçu, et tous ces sauvages me témoignèrent beaucoup de respect. Je profitai de ces bonnes dispositions pour plaider les deux causes dont j'avais accepté la médiation. Ils promirent de ne plus diriger leurs courses de pillage de nos côtés, promesse sur laquelle ne comptera que médiocrement quiconque connaît la mobilité de leur caractère. Quant aux captifs, ils ne consentaient à les rendre sans rançon qu'à une condition fort honorable, il est vrai, pour les missionnaires, mais dont je ne

pouvais de moi-même prendre la responsabilité. Ma mission n'avait réussi qu'à moitié, et je me décidai à reprendre la route de Tse-kou, content de pouvoir rassurer les esprits sur l'avenir, mais désolé de ne pouvoir rendre les prisonniers à leur pays et à leurs familles.

Pendant que j'étais à Ta-so, l'on me montrait vers l'ouest et au-delà du fleuve, une haute chaîne de montagnes qui sépare les Lyssous et les Lou-tze du Ba-yul (que les Chinois nomment Pagni et qui se nomment eux-mêmes Térongs). D'après ce que j'ai pu comprendre aux explications orales qui m'étaient données, on peut arriver en trois jours de marche dans la partie sud du Ba-yul sur le versant ouest de la chaîne, et les Lyssous y vont souvent voler les femmes et les enfants. Du Ba-yul, il ne faudrait franchir qu'une montagne moins élevée que la première, peut-être même un contre-fort de celle-ci pour arriver dans la tribu des Rémépangs limitrophes d'Ava. Cette tribu est riche en bétail et en céréales ; elle est, dit-on, d'un caractère doux et redoute la tribu du Ba-yul, comme celle-ci redoute celle des Lyssous, comme ceux-ci redoutent l'influence chinoise.

Le voyage de M. Dubernard de Tse-kou (sur les bords du Lan-tsang-kiang) à Ta-so (sur les bords du Lou-tze-Kiang) se décompose donc en huit jours de marche, ainsi qu'il suit :

1° De Tse-kou au bord du ruisseau, 1 jour,

2° Du bord du ruisseau, un peu au-delà de la crête de la grande chaîne, 1 jour,

Ces deux jours, direction N.-O.

3° du sommet de la chaîne à Barclan, 1 jour.

De Barclan à Guié-sé sur les bords d'un torrent descendant du N.-E. au S.-O. (au-dessus de Barclan se trouve Miradam) :

4° De Barclan à Kio-matong, 1 jour.

5° De Kio-matong à Guié-sé, 1 jour.

Sur la rive gauche du Lou-tze-kiang, dans une direction S.-O :

6° De Guié-sé à You-ra-gan, 1 jour.

7° De You-ra-gan à Manzi, 1 jour. Entre You-ra-gan et Manzi, il y a 2 villages, Mipong et Kio-kor.

8° De Manzi à Ta-so, 1 jour. Entre Manzi et Ta-so, aussi 2 villages, Nouadam et Pondam.

D'après ces renseignements, je crois pouvoir tracer un croquis approximatif du pays, auquel je joindrai quelques noms à moi connus dans la partie plus au nord du Lou-tze-kiang, que M. Dubernard n'a pas visitée, mais dans laquelle j'ai habité en 1864 [1].

Quant à l'étendue du pays occupé par la tribu des Lyssous, M. Dubernard dit seulement qu'il ne le sait pas assez au juste pour oser en parler. Je me permettrai donc d'ajouter ici quelques détails bien incomplets, il est vrai, mais qui fixeront au moins la limite nord de cette tribu, qui s'étend sur les bords du Lan-tsang-kiang et sur ceux du Lou-tze-kiang.

Les premiers villages lyssous que l'on rencontre en descendant la Lan-tsang-kiang, sont voisins de Tse-kou, l'un nommé Djra-gni-ra, se voit presque en face de Tse-kou et sur la rive gauche du fleuve, à mi-côte de la chaîne qui sépare le Lan-tsang-kiang du Kin-cha-kiang. Deux autres très grands villages Hia-mê-lo et Lo-mê-lo, sont situés sur la rive droite du Lan-tsang-kiang, près et un peu au sud du village thibétain de Patong, qui se trouve lui-même à une demi-journée de marche au sud de Tse-kou. Plus on descend ensuite vers le sud, plus les villages lyssous se multiplient surtout sur la rive droite, tellement que, vis-à-vis de Oui-si, la rive droite du Lan-tsang-kiang est presque exclusivement occupée par les Lyssous. J'ai entendu dire que cette tribu s'étend encore bien au-delà de Oui-si vers le sud et sur la rive droite, mais l'on n'a pu me fixer la limite. Sur la rive gauche, les villages lyssous sont bien moins nombreux, il est vrai, mais ils s'étendent aussi jusque vers Oui-si. Ainsi

[1] Un prochain numéro du *Bulletin* donnera le croquis dont parle l'abbé Desgodins. (*Réd.*) [c.a. voir la carte au début du recueil.]

Kha-kha, la dernière station avant d'arriver à cette ville, est un village entièrement peuplé de Lyssous. Je ne sais si, sur la rive gauche, les Lyssous s'étendent au sud de Oui-si, mais c'est très probable.

Sur les bords du Lou-tze-kiang, nous avons vu que M. Dubernard a rencontré les premiers Lyssous mêlés aux Lou-tze dans les villages de Mipong, Kio-kor, et Manzi, qui dépendent du lama de Tchamoutong, chef des Lou-tze. La limite entre les deux tribus serait donc placée entre les villages de Manzi et de Nouadam sur la rive gauche. On peut supposer que la limite de la rive droite se trouve à peu de chose près à la même hauteur, et que, à partir de ce point, les deux rives du Lou-tze-kiang sont peuplées exclusivement de Lyssous. Jusqu'où cette tribu s'étend-elle vers le sud ? C'est ce que je ne puis dire, puisque le lama de Tcha-mou-tong lui-même ne put me donner des renseignements précis à ce sujet.

La soumission des Lyssous au gouvernement chinois est plutôt apparente que réelle. Cependant il me semble qu'il faudrait distinguer entre ceux du Lan-tsang-kiang et ceux du Lou-tze-kiang. Les premiers étant plus rapprochés des mandarins chinois et des chefs indigènes mosso, passent pour être soumis ; ceux de la rive gauche, surtout ; ils paient un tribut assez régulier aux chefs indigènes sur le territoire desquels ils résident. Ils doivent aussi fournir leur contingent pour les corvées et la guerre comme le reste de la population, soit chinoise, soit mosso, soit thibétaine. Comme ils ne forment pas un corps compact et sont très disséminés sur la rive gauche, il est plus facile d'exiger d'eux ce que l'autorité prescrit. Quant aux Lyssous de la rive droite, surtout ceux du sud, ils sont beaucoup plus difficiles à traiter et ne paient guère leur tribut que sous forme de présents en nature, dont la quantité est fixée par les chefs qui en retour doivent leur faire fête pendant ce temps. Je doute fort qu'on ose leur demander les corvées, et ils ne sont appelés à la guerre qu'à titre de volontaires, quand, pour satisfaire leur humeur remuante et leur désir de pillage, on en conduit quelques centaines contre les musulmans révoltés du Yunnan.

Les Lyssous du Lou-tze-kiang reconnaissent nominalement pour chef le mouquoi de Yê-tche, qui chaque année leur envoie un de ses

hommes d'affaires pour lever un tribut insignifiant. En cela seul consiste à peu près toute leur soumission au gouvernement chinois. Pour régler leurs affaires intérieures, ils ont leurs chefs choisis par eux-mêmes ou nommés par le mouquoi de Yê-tche, qui alors choisit ordinairement les plus turbulents pour les flatter et les empêcher ainsi de lui faire des difficultés. C'est en les flattant que le Yê-tche qui fut assassiné par les lamas de Hong-pou, était parvenu à se les attacher et à les engager à ne point faire d'incursions sur le territoire chinois. Aussi sous son gouvernement le pays avait-il joui d'une paix exceptionnelle. Les Lyssous l'aimaient et le craignaient à la fois, et ne se firent point prier quand on les appela pour venger la mort de leur chef.

M. Dubernard donne des détails très intéressants sur le caractère et les habitudes des Lyssous. Les voici :

> « Le contact avec les Chinois, les Thibétains et les Mossos, n'a pu civiliser ces sauvages dont les irruptions sont toujours fort redoutées sur les bords du Lan-tsang-Kiang. Il est dans leurs traditions de se révolter tous les vingt ou trente ans, mais ils ne le font jamais sans prévenir le mandarin chinois ou mosso qu'ils vont attaquer. Dans ce cas, ils lui envoient ce que les Chinois nomment un *moukê*, et les Thibétains un *ching-tchram*. C'est une baguette sur laquelle ils ont tracé au couteau des coches, et à laquelle ils attachent certains signes, par exemple une plume, un bois calciné par le feu, un petit poisson, etc. Le porteur doit expliquer le sens de chaque coche et de chaque signe. Les coches représentent, par exemple, le nombre de centaines ou de milliers de soldats qui viendront ; la plume, qu'ils arriveront avec la vitesse de l'oiseau ; le bois calciné, qu'ils incendieront tout sur leur passage ; le poisson, qu'ils jetteront tout le monde à l'eau, etc. Cet usage est très répandu dans toutes les tribus sauvages. C'est aussi la manière dont les chefs envoient les ordres à leurs subordonnés. Leur déclaration de guerre est souvent sans motif, on les voit le plus souvent donner pour

raison que le temps est venu de secouer le joug de leurs chefs, qu'ils soient équitables ou injustes. Ce sont surtout les pays chinois de Oui-si qui redoutent ces sauvages avides de butin, parce qu'ils enlèvent les femmes et les enfants, que le plus souvent ils vont revendre au loin. Cependant la cour de Péking croit que la tribu des Lyssous est anéantie, et entre mandarins il est défendu d'en prononcer le nom, parce que ceux-ci ont écrit au maître du Céleste-Empire que les armes chinoises avaient complètement détruit cette tribu. L'astuce chinoise a trouvé un moyen facile de concilier la réalité avec les écrits officiels. Quand les mandarins veulent parler des Lyssous ils les nomment Pagni, corruption du nom des Ba-yul, tribu que nous avons vue logée dans les montagnes au-delà du Lou-tze-Kiang, et qui ne peut inquiéter l'autorité chinoise.

La révolte qui donna lieu à cet écrit des mandarins eut lieu il y a environ quarante ou cinquante ans ; elle fut la plus redoutable entre toutes, et bien des gens se souviennent encore d'avoir vu la ruine et la désolation des rives du Lan-tsang-Kiang. Les Lyssous détruisirent presque tous les villages depuis Yê-tche, jusqu'à Oui-si inclusivement, massacrèrent en plusieurs rencontres les soldats chinois envoyés contre eux, mais enfin vaincus, repoussés et décimés eux-mêmes, ils retournèrent dans leurs vallées, et livrèrent ceux qui les avaient portés à la révolte. C'est alors que les mandarins, fiers de leurs succès, crurent pouvoir écrire à Yun-nan-sin, leur métropole, que des barbares qui désolaient autrefois Oui-si, il n'en restait pas un seul. Il n'en est rien, bien entendu ; l'on peut même affirmer que la tribu des Lyssous va s'augmentant et se développant de plus en plus, grâce à la faveur que le Yê-tche mouquoi leur avait montrée depuis longues années.

Pillards chez leurs voisins, les Lyssous se permettent rarement le vol dans l'intérieur de la tribu, parce qu'il est sévèrement puni par leurs

chefs indigènes, qui savent entretenir la bonne harmonie et surtout l'esprit de corps parmi leurs sujets. C'est cet esprit de corps qui les entraîne en masse dans des expéditions aventureuses où ils ont toute facilité de satisfaire leur caractère remuant, leur goût pour le pillage, et de développer leur force et leur adresse, surtout de faire de longues courses dans des chemins impraticables à tout autre. Dans ces expéditions, ils n'emportent jamais aucune provision, ils s'en procurent partout où ils passent, par le vol et la violence. Ce qu'ils emportent, c'est leur arbalète avec ses flèches empoisonnées, telle que la décrit M. Garnier, leur long sabre qu'ils manient avec une grande habileté, et quand ils vont à la guerre ils ajoutent à cet armement un grand bouclier ovale en rotin tressé.

Il semblerait qu'avec des sauvages doués d'un si triste caractère il soit presque impossible de s'entendre. Cependant l'on m'a assuré plusieurs fois que dès qu'on a su gagner leur confiance, soit par une réputation bien établie de justice et de bienfaisance, soit par quelque coup d'éclat qui leur prouve clairement qu'on n'a pas peur d'eux, ils deviennent facilement des amis généreux et dévoués.

Les Lyssous vivent généralement réunis en villages près desquels sont leurs principales agricultures, mais ils passent une partie de leur vie soit à courir les montagnes à la chasse des bêtes fauves, soit à faire une agriculture temporaire dans les forêts qu'ils ont préalablement livrées aux flammes. Ces agricultures de montagne sont temporaires, ai-je dit, parce que dès que le sol s'appauvrit, ils vont brûler d'autres forêts. Souvent même il suffit, pour abandonner les plus belles cultures, que les sorts soient contraires, ou que certain membre de la famille soit mort sur un terrain.

Leurs maisons ne sont guère que de misérables hangars couverts d'herbes, et dont le plancher et les cloisons sont formées de bambous mal tressés, à travers lesquels se joue le vent ; autant vaudrait presque loger à la belle étoile.

Leur vêtement, celui des hommes du moins, ressemble pour la forme à la robe chinoise, qui est faite de toile de chanvre tissée par

eux-mêmes. Il n'est pas rare de rencontrer des Lyssous vêtus de magnifiques robes de soie volées dans les expéditions en Chine. Ils n'en font pas plus de cas que de leur étoffe grossière et s'habillent en soie aussi bien un jour de chasse ou de travaux agricoles qu'un jour de fête. Les femmes se distinguent surtout par leur coiffure composée d'un bonnet à oreillettes, entièrement recouvert de coquilles que les Indiens nomment cauries.

> « Les prisonniers de guerre sont esclaves, mais l'esclavage n'a rien de dur. Celui qui est entré ainsi dans une famille en est considéré comme un membre, il vit sous le même toit, il mange la même nourriture, en un mot partage avec toute la famille les travaux, la bonne ou la mauvaise fortune. Si l'humeur de l'esclave ne cadre point avec celle du maître, celui-ci le revend surtout pour du bétail. L'esclave court encore la même chance quand le fils de famille se marie, et qu'il n'a point assez de bœufs pour payer sa femme. La femme n'est point consultée par ses parents quand il s'agit de la marier, elle est vendue à son mari. Ensuite celui-ci la traite parfaitement si elle lui convient et tant qu'elle lui convient, mais si elle vient à lui déplaire ou si l'union ne règne pas dans le ménage, il la revend sans aucun scrupule ; rarement il la maltraite. La polygamie existe chez les Lyssous, mais non la polyandrie.
>
> La religion des Lyssous est le fétichisme pur ; ils croient aux mauvais esprits qui sont censés résider soit au bord des fontaines, soit dans les rochers ou les forêts, et ils les craignent beaucoup. Pour les chasser, ils ont des sorciers qui jettent les sorts et battent le tambour, fonction qui est toujours accompagnée de nombreuses rasades de vin doux, fait de vin de céréales fermentées. Quant aux lamas, aux bouddhas, aux idoles et aux temples, tout cela leur est parfaitement indifférent.

Avec le pillage, la boisson est la passion dominante du Lyssou ; il s'y abandonne souvent sans aucun frein.

Chez les Lyssous du Lou-tze-Kiang surtout, l'or est très abondant ; les petits globules d'or sont la monnaie courante du pays, et pour les peser ils se servent de la balance chinoise que les enfants savent parfaitement manier.

Voilà, pour le moment, tout ce que je connais de plus certain sur la tribu des Lyssous ; si mon confrère M. Dubernard me communique encore de nouveaux détails à ce sujet, je ne manquerai pas de les envoyer en France : puissent-ils intéresser !

@

Novembre 1872

Destinataire non précisé

Notes sur la zoologie du Thibet [1]

@

Dans un pays tout hérissé de hautes montagnes, tout coupé de profondes vallées comme le Thibet, l'agriculture ne couvre nécessairement qu'une bien faible partie du sol. Elle est impossible sur les pentes trop escarpées qui sont les plus nombreuses, sur les pentes douces où il est impossible d'amener un canal d'irrigation, et surtout sur les plateaux, dont la hauteur moyenne dépassant 4.000 mètres ne permet plus la culture d'aucune céréale. Pauvre en agriculture, le Thibet est d'autant plus riche en pâturages, où se multiplie le règne animal. Dans cette note, je parlerai d'abord des animaux domestiques, puis des animaux sauvages.

I. — Animaux domestiques au Thibet

Avant d'aller faire une excursion dans les pâturages, il ne sera peut-être pas hors de propos de faire remarquer que la propriété en est aussi bien divisée, quoique moins morcelée que celle des terres cultivées. Chaque village a droit à ses pâturages, et les limites en sont toujours naturelles, elles sont fixées par l'arête même des montagnes voisines. Les familles riches en troupeaux possèdent aussi des pâturages particuliers, et leurs bergers particuliers. Les familles moins à l'aise d'un village s'entendent pour confier leurs animaux à un ou plusieurs bergers, qui doivent rendre, par an et par vache, environ 30 kil. de beurre ; ils gardent le surplus comme leur salaire. Dans les pays septentrionaux (*Sa teu*) du Thibet, où l'agriculture est presque nulle, et la vie pastorale presque exclusivement pratiquée, la même organisation est observée, avec cette différence que les villages sont représentés

[1] Cf. *Bulletin de la Société d'acclimatation*, mai 1873, pages 309-332. La lettre envoyée a transité par Ta-tsien-lou le 26 novembre 1872. Le destinataire n'est pas précisé, mais il est fort possible que ce soit la Société d'acclimatation elle-même.

par les réunions de tentes noires, qui émigrent avec leurs troupeaux, mais sans sortir des pâturages assignés à chaque réunion. Dans toute l'étendue du territoire thibétain, les troupeaux de bœufs, moutons et chèvres, sont une des principales formes de la richesse publique.

L'espèce bovine particulière au Thibet est celle connue des naturalistes sous le nom de bœuf grognant ou bœuf à longs poils.

Les Thibétains nomment ce bœuf *yak* et la vache *djré ma*. Les traits caractéristiques de cette espèce sont un front large et bombé ; des cornes lisses, longues et très pointues ; un corps trapu porté sur des jambes courtes, le ventre et le haut des jambes couverts d'un long poil soyeux ; une queue garnie depuis son origine de longs crins, presque aussi fins que ceux du reste du corps ; un caractère sauvage mais presque jamais féroce ; un mugissement sourd et peu prolongé qui ressemble en effet à un grognement. Le yak est surtout employé au transport des marchandises, sa charge est de 130 à 150 livres françaises. Quand il a fait ce rude métier pendant un certain nombre d'années, il est vendu comme viande de boucherie pour une somme de 20 à 25 francs, et son cuir sert immédiatement à envelopper les marchandises que portent les survivants, ou à faire des courroies et des semelles de bottes. La djré ma ne travaille jamais. On ne lui demande que ses veaux, son lait et son poil. Elle passe sa vie à brouter paisiblement dans les vastes pâturages, entourée de sa nombreuse progéniture.

Dans les troupeaux de yak et de djré ma, on rencontre presque toujours un taureau et quelques vaches de l'espèce commune que nous avons en Europe. C'est du croisement du yak avec la vache ordinaire, ou de la drjé ma avec le taureau commun, que provient une variété de métis nommé *dzo* (le mâle) et *dzo mo* (la femelle). Cette variété se distingue des souches primitives par une taille plus forte, un front plat et plus allongé, des cornes plus longues et plus grosses, un poil moins long et moins fourni, une queue poilue seulement depuis le milieu, et un caractère beaucoup plus doux. Le dzo est employé comme le yak au transport des marchandises, et de plus on le dresse facilement aux

travaux de l'agriculture. Dans ce cas son prix s'élève jusqu'à 45 et 50 francs. La dzo mo est réunie à la djré ma dont elle partage les habitudes dans les pâturages. Le dzo est toujours stérile, la dzo mo, au contraire, est féconde, mais son veau nommé *nguer* est toujours malingre, de sorte que, à bien peu d'exception près, on ne le nourrit pas. Il est tué et mangé peu de jours après sa naissance ; triste et malsaine nourriture, mais au moins il ne partage pas avec le propriétaire le lait de sa mère, lait qui est abondant, et fournit un beurre de bonne qualité.

Le nguer mâle et femelle sont féconds, ils produisent le *teu* qui est aussi misérable que ses parents. Le teu, croisé de nouveau, soit avec le yak, soit avec le taureau commun, reproduit invariablement le genre yak, jamais le genre ordinaire. C'est une curiosité de la nature, mais le thibétain est trop pratique pour s'amuser à attendre la quatrième génération pour voir ce phénomène se reproduire. Il préfère entretenir et augmenter ses troupeaux de yak et djré ma, dzo et dzo mo, par la reproduction directe des deux souches.

Outre ces animaux qui vivent surtout dans les pâturages, bien des familles nourrissent encore à la maison la vache commune, afin d'avoir chaque jour la provision de lait et de beurre frais nécessaires à la consommation. Cette espèce est de petite taille, peu vigoureuse, donnant peu de lait, aussi est-elle mal soignée par les Thibétains qui ne s'en servent jamais ni pour les longs voyages ni pour l'agriculture.

L'espèce ovine comprend deux variétés, le mouton (*lou*) des hauts plateaux, qui est grand, fort, à laine longue et fine, dont la tête est ornée de deux belles cornes qui s'étalent horizontalement de chaque côté, en spirales allongées ; et le mouton des chaudes vallées qui est beaucoup plus petit, à laine courte et à très petites cornes recourbées en arrière en forme de demi-cercle. Je n'ai jamais rencontré le mouton du Cap, à queue longue, large et grasse dont parle M. Huc ; c'est sans doute une spécialité de la Mongolie.

Chaque année la laine des moutons est coupée deux fois ; une

partie est filée et tissée par les bergères elles-mêmes, et la plus grossière est foulée pour faire de gros manteaux de feutre ; une autre partie est apportée dans les vallées, où elle se vend au prix de 1 franc les 3 livres françaises. C'est avec cette laine que sont tissés les diverses étoffes qui forment l'habillement thibétain d'été. Chaque année également, de grands troupeaux de moutons sont amenés vers les mois d'octobre et de novembre, dans les vallées, les villes et jusqu'à Ta-tsien-lou, où ils sont vendus comme viande de boucherie. Acheté dans les pâturages, un beau mouton ne se paye que 4 francs ; à Bathang, par exemple, il se vend de 5 à 7 francs, à Ta-tsien-lou il se vend jusqu'à 12 francs, à Tchentou, il se paye 16 à 20 francs. Les fourrures d'agneaux sont presque toutes exportées en Chine, celles des gros moutons sont généralement employées par les Thibétains eux-mêmes pour confectionner leurs gros et longs habits d'hiver.

Chèvres. — Je me souviens d'avoir vu sur la place Notre-Dame-des-Victoires à Paris une enseigne représentant deux magnifiques chèvres du Thibet (*ra*) aux têtes desquelles le peintre avait accolé les cornes du mouton thibétain. C'est une petite erreur dont le peintre et la propriétaire du magasin sont bien excusables, puisqu'ils n'ont point visité le Thibet, mais moi je ne le serais pas du tout, si je faisais un aussi joli portrait de la chèvre thibétaine : elle est généralement de petite taille, ses cornes courtes s'élèvent presque perpendiculairement sur la tête avec une légère courbure en arrière ou sur les côtés ; son poil assez court ne m'a jamais paru de belle qualité ; mêlé au poil de yak, il sert à tisser des tapis, l'étoffe grossière dont sont faites les tentes noires, les sacs à sel et des cordes. Les troupeaux de chèvres, moins considérables que ceux de moutons, ne s'éloignent jamais des villages où ils sont ramenés et enfermés chaque nuit. La chair de chèvre est celle que le Thibétain des vallées mange le plus souvent, son lait est mêlé à celui de la vache pour la consommation journalière, sa peau devient l'habit d'hiver des enfants, ou bien est transformée en petits sac à provisions.

Race canine. — Les pasteurs sont puissamment secondés dans la garde de leurs troupeaux par une magnifique espèce de dogues, particulière, je crois, au Thibet.

Le dogue thibétain pur sang atteint souvent une taille de 0,60 m à 0,70 m de haut. Ses membres sont très forts, son poitrail large, sa tête grosse, son museau court et large, ses lèvres supérieures pendantes et cachant la mâchoire inférieure, ses oreilles larges et retombant de chaque côté, sa queue touffue et retroussée en boule sur les reins, son poil long et doux ; d'un caractère féroce et d'une force prodigieuse, il ne craint point d'attaquer la panthère et le loup. Pendant le jour on l'enchaîne près des tentes afin d'éviter les accidents, mais pendant la nuit il monte fidèlement sa garde et par ses aboiements répétés sur un ton de basse puissante il écarte les bêtes sauvages et permet aux bergers de dormir avec sécurité. Il se trouve dans son élément sur les hauts plateaux près des neiges ; il languit et dépérit rapidement dans les vallées dont il ne peut supporter la chaleur. En le croisant avec d'autres espèces, on obtient de beaux métis, qui sont loin d'avoir sa force et ses autres bonnes qualités.

Comme chien de chasse, je n'ai rencontré qu'une seule paire de lévriers, d'ailleurs le chasseur thibétain faisant surtout la chasse d'embuscade, comme il fait la guerre, ne se sert pas de chiens.

Parmi les autres espèces, depuis le petit chien de fantaisie dont les chefs aiment à se faire accompagner, jusqu'aux chiens abandonnés qui rodent autour des lamaseries et des centres de population pour dévorer les cadavres, je n'ai remarqué aucun individu qui mérite une mention spéciale, si ce n'est quelques rares épagneuls de petite espèce. Le chien se nomme *khié* en thibétain.

Race chevaline. — J'ai dit ailleurs que le Thibétain est très adonné au commerce. Les routes étant étroites, escarpées et fort mal entretenues, le transport des marchandises ne peut se faire qu'à dos d'animaux, outre les yaks et dzo employés à ce service, les Thibétains se servent aussi du cheval (*ta*), du mulet (*tchreu*) et de l'âne (*kou rou*),

animaux qui entrent au moins pour moitié dans les frais d'éducation de leurs maîtres.

Le cheval de charge n'a rien de remarquable. Produit de races mélangées, il n'a aucun caractère bien tranché, et le rude métier qu'il fait lui enlève encore de la grâce naturelle qu'il pourrait conserver de son origine ; mais il est vigoureux et sait traverser les plus mauvais pas d'un pas ferme et assuré ; bientôt il a payé par son travail les 100 ou 120 francs qu'il coûte. Le cheval de selle, au contraire, est très élégant. Souvent il mesure aux épaules de 1,30 m à 1,40 m de hauteur, il est allongé, a les jambes fines, le poitrail large, la tête moyenne et se redressant fièrement, les contours arrondis et les allures fringantes. On dirait qu'il se réjouit en voyant approcher son cavalier, le chapeau sur l'oreille, le bras droit, hors de la manche, le fusil en bandoulière sur le dos, un sabre passé dans la ceinture, un autre pendant au côté. À peine celui-ci s'est-il élancé légèrement sur sa monture, à peine a-t-il placé les bottes dans les courts étriers, que le coursier commence à faire les pas carrés, comme pour saluer la compagnie, puis, au premier signal, il part d'un léger galop dansant, mais très doux et très rapide. Si le Thibétain est capable d'aimer, c'est son cheval qu'il aime. Il le soigne lui-même, le caresse, l'admire, en parle avec complaisance, semble jouir du plus grand bonheur de la vie quand il chevauche et peut se faire admirer en même temps que son cheval. Aussi le Thibétain ne se ménage-t-il pas ce bonheur, et ne regrette-t-il jamais les 200 ou 300 francs (souvent empruntés) qu'il a été obligé de donner pour se procurer un beau cheval.

Le mulet sert aussi de monture, surtout aux chefs, qui choisissent alors les plus beaux, non seulement pour la taille, mais surtout pour leur forme élégante. Ces mulets ne portent jamais de bagages dont le poids fausserait leur pas doux, régulier, léger et sûr. Quand ils ne sont point montés, ils suivent la caravane, conduits par un domestique. Leur prix est aussi élevé que celui du cheval de course, parfois il lui est supérieur.

Dans les mulets de charge, il y a beaucoup de choix. Les marchands qui font ordinairement le commerce entre L'Hassa et Ta-tsien-lou, ont

des mulets pas très haut de taille mais fortement membrés, qui soutiennent admirablement les fatigues de ces longs voyages, tout en se contentant de deux ou trois heures de pâture et d'un picotin chaque jour. Ils ont coûté 200 à 250 francs par tête, mais en deux voyages au plus ils ont remboursé à leur maître le prix d'achat. Les commerçants qui s'éloignent de dix ou quinze jours seulement se contentent de mulets moins forts, qui coûtent 120 ou 130 fr. et font un bon service.

Parmi les grandes caravanes, on aperçoit quelques individus qui se distinguent par leur taille plus haute, leurs pieds plus larges, leur grosse tête ornée, de deux longues oreilles pendantes ; ce sont des mulets chinois du Yun-nan ; les Thibétains estiment peu ce mulet, parce qu'en pays de montagnes il a le pied moins sûr que le mulet thibétain.

Afin d'entretenir leur bande de mulets en bon état, les gros marchands et les riches propriétaires nourrissent à la maison et dans les pâturages un certain nombre de juments, d'ânesses et d'étalons uniquement destinés à la reproduction de l'espèce. C'est aussi une industrie lucrative de certains individus qui se font éleveurs, et vendent leurs produits.

Quant à maître Aliboron, l'ami aux longues oreilles du pauvre, il ressemble, au Thibet, à tous ceux de sa race par son bon naturel et par sa sobriété, et par les bons services qu'il rend, et par son chant harmonieux. Inutile d'en dire plus pour son éloge. Un de ses grands mérites est de ne coûter que 40 à 50 francs.

Parmi les autres animaux domestiques, je ne connais que le porc (*p'â*), qui appartient à la petite espèce noire élevée dans toute l'étendue de la Chine. Il est facile à engraisser et sa chair est délicate. Pour conserver la viande de porc comme provision, les Thibétains désossent la bête entière, la bourrent de sel, recousent la peau et toutes les ouvertures, garnissent les coutures avec un mastic fait de cendres mêlées à la bouse de vache, puis font sécher entre deux planches inclinées et surchargées de grosses pierres. C'est ce qu'ils nomment un *p'â gong*.

La poule et le coq (*chia*) sont de très petite taille, la chair est bonne tout au plus pour arracher les dents.

Le chat (*a li* ou *li la*) thibétain me semble avoir les oreilles un peu plus longues et plus pointues que celui d'Europe ; il est d'assez petite taille.

Il faut être Européen pour s'amuser à nourrir au Thibet le lapin blanc, le canard venus de Chine et le pigeon. Les Thibétains ne perdent pas leur temps à de semblables bagatelles. Ce n'est pas la coutume.

II. — Animaux sauvages.

Pour mettre un peu d'ordre dans ce chapitre, je tâcherai de classer les animaux, autant que possible, par ordres ou familles, il sera plus facile de s'y reconnaître.

1° Mammifères onguiculés.

Carnivores. — Malgré les affirmations répétées des missionnaires et autres voyageurs, on a émis en France le doute de l'existence de la panthère (*zig*) au Thibet, parce que, dit-on, cet animal ne vit que dans les pays chauds, et ne peut, par conséquent, vivre au Thibet, le pays froid par excellence. Raisonnement de préjugés entretenus au coin d'un bon feu, dans le silence du cabinet. Il y a au Thibet des vallées très chaudes, et des plateaux très froids, entre ces deux extrêmes se trouve une zone tempérée ; qu'on en juge par les chiffres suivants qui aideront à expliquer la présence au Thibet, non seulement de la panthère, mais aussi celle de plusieurs autres espèces.

La température moyenne de Yer-ka-lo en janvier et février 1870 était de +6,28° centigr., celle du mois de juillet +22,4°, celle du mois d'août 23,91°, la moyenne générale de vingt mois d'observations a été de 15,56°. Je crois qu'on peut accepter ce chiffre comme représentant assez bien la moyenne température des vallées à la latitude de 30 degrés, puisque Yer-ka-lo n'est pas un des pays les plus chauds.

N'ayant jamais habité pendant longtemps des pays élevés, je ne puis donner des chiffres aussi précis. En voici cependant quelques-uns.

Le 9 janvier 1872, par un temps de neige et de vent du nord, je fis quatre observations au village de Guiagni ting, élevé de 3.800 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et le plus élevé de tous ceux qui se trouvent sur la route de Yer-ka-lo à Bathang : la moyenne des quatre observations fut — 7 degrés centigr. Deux de mes confrères, MM. Faye et Félix Biet, qui ont vécu plusieurs années à une hauteur de 3.400 à 3.500 mètres, me disaient qu'en hiver le thermomètre marquait ordinairement de — 8 à — 12 degrés le matin, de + 10 à + 15 degrés à midi ; en été il marquait de + 7 à + 10 degrés le matin et de + 15 à + 20 degrés à midi. Autre observation, c'est que la culture des céréales s'élève jusqu'à une hauteur de 3.700 et 3.800 mètres, que l'on peut même faire deux récoltes chaque année dans un même champ jusqu'à la hauteur de 2.800 à 2.900 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui suppose une température assez considérable. Je soumets ces chiffres et observations à nos savants de cabinet. Mais est-ce bien la panthère que l'on rencontre et que l'on tue souvent au Thibet ? Voici son signalement fidèle, on pourra en juger soi-même. Cet animal appartient certainement à la famille des chats dont il a la tête ronde, les oreilles courtes, les moustaches dures, les griffes rentrantes et mobiles, le corps long, flexible et très allongé. Quand il est parvenu à toute sa taille, il mesure de 1 à 1,15 m des épaules à la naissance de la queue qui est aussi longue que le corps. Son pelage est d'un jaune roux sur le dos allant toujours en faiblissant de couleur vers le ventre. Ses taches rondes et noires forment sur tout le corps de petits cercles dont les uns sont tout à fait fermés, laissant un point jaunâtre au milieu, les autres ne sont pas entièrement fermés. Un peu ovales sur l'épine dorsale, ces taches sont très petites et serrées sur les cuisses et les épaules, plus larges et plus espacées sur le reste du corps. Les plus larges n'ont guère que 0,04 à 0,05 m de diamètre. N'est-ce par là la panthère pur sang !

En été la panthère suit les troupeaux jusque dans les pâturages ou bien guette le gibier dans les forêts ; en hiver elle descend jusqu'aux bords des rivières et des fleuves, de sorte qu'elle sait se procurer un printemps perpétuel avec une nourriture abondante. Chaque année les

chasseurs thibétains en tuent un bon nombre, vendent la fourrure de 20 à 30 francs, aux chefs qui en font des tapis, et aux riches qui en font des bordures d'habits.

Souvent on m'a parlé de la petite panthère, que les Thibétains représentent non comme une jeune panthère, mais comme un animal différent et beaucoup plus petit. Ne l'ayant point vue, je ne puis donner son nom européen. Peut-être est-ce le chat-tigre, que j'ai rencontré seulement deux fois. L'un d'eux fut tué en ma présence par mon domestique qui lui décocha une flèche empoisonnée sur l'arbre où il s'était réfugié à notre approche.

Le kong appartient à la même famille, mais diffère essentiellement de la panthère par son pelage dont le fond, d'un gris jaunâtre, est parsemé de larges taches noires, allongées, n'ayant pas de formes bien précises, et disséminées d'une manière assez irrégulière sur tout le corps. La peau mesure environ 0,70 ou 0,80 m de long, la queue est couverte d'anneaux gris et noirs alternatifs. La fourrure est plus estimée que celle de la panthère, parce qu'elle est plus rare, et se vend le même prix [1].

Dans les pays élevés du Thibet nous trouvons encore le *yé*, dont les oreilles ornées d'un pinceau de poils noirs et durs, dont la queue courte et noire à l'extrémité, désignent à ne s'y pas tromper le lynx ou loup cervier. On en distingue deux variétés ; la grande mesure 1 mètre de long ; sa fourrure d'un jaune fauve, très fourrée mais courte et peu soyeuse, est peu estimée, elle s'achète pour 7 ou 10 francs seulement. La petite ne mesure que 0,50 à 0,60 m, mais sa couleur est d'un fauve plus pâle sur le dos, presque blanche et parsemée de très petits points gris sous le ventre où le poil est long et très soyeux. C'est celle dont les mandarins chinois et quelques Thibétains doublent leurs habits de cérémonie pour l'hiver. Étant très recherchée, elle se vend de 12 à 16 francs sans être préparée.

Les forêts du Thibet cachent encore le chat sauvage qui vient faire

[1] Cette espèce paraît être le *Felis tristis* (A. M. Edwards).

des expéditions nocturnes jusque dans les villages les plus rapprochés. Il ne diffère en rien de celui qui vit dans nos forêts d'Europe.

Quelques Thibétains pensent que le tigre (*tâ*) se rencontre aussi dans certaines vallées les plus chaudes et les plus méridionales du pays, mais jamais on n'a pu me montrer une seule peau d'un animal tué au Thibet même. Toutes celles que j'ai vues venaient de l'Inde par Lhassa. Jusqu'à nouvel informé, je persiste donc à mettre en doute son existence en pays thibétain. On parle aussi de la panthère noire dont la fourrure est la plus estimée de toutes et la plus chère ; je ne l'ai point vue.

Nous avons ici deux peaux longues de 0,70 à 0,80 m qui n'offrent plus comme signe distinctif que la moustache des chats ; l'une est entièrement rousse foncée, avec une queue de 0,18 m ; l'autre beaucoup plus jolie et d'un gris brun avec une queue de 0,25 m ; on dit que celle-là est la peau du mâle, celle-ci de la femelle. Quel est cet animal ? Serait-ce celui que les Thibétains nomment *pa ra* ou *par oua* et que le dictionnaire définit une espèce de loup plus gros que le renard ; mais je n'ai trouvé personne qui pût m'en donner une description précise. Et comme sa fourrure est peu estimée, je n'ai pu m'en procurer qui soient certainement du pa ra. On a prétendu que c'est le jackal, mais je le nie, car le jackal attaque très rarement les animaux vivants tandis que le pa ra fait la guerre surtout aux chèvres et moutons ; s'il existait un seul jackal dans tous les pays thibétains que j'ai parcourus, je l'aurais facilement reconnu, soit à sa forme et à sa couleur, soit à son cri désagréable, qui m'a déchiré les oreilles chaque nuit, pendant trois ans de séjour dans l'Inde. Ne sachant au juste à quelle espèce appartiennent les deux fourrures dont je viens de parler, ni ce que c'est que le pa ra, je le mentionne ici seulement en attendant de nouveaux détails et comme trait d'union entre la famille dont je viens de parler et celle des loups (*chiong ko*).

Contrairement à la panthère qui habite surtout les forêts et les vallées, le loup ne quitte presque pas les plateaux élevés où il fait la chasse au bétail imprudent qui s'écarte du troupeau, et au gibier. On en

distingue deux espèces, le loup commun de France, le plus nombreux aussi au Thibet, et qui atteint parfois une taille énorme, et l'espèce un peu plus petite que les Chinois désignent, je ne sais pourquoi, sous le nom de *choûi lang*, c'est-à-dire loup d'eau. Cette espèce est assez rare, aussi n'ai-je pu en examiner qu'une seule fourrure dont le poil est plus long, plus blanc que celui du loup ordinaire. Elle sert à faire de beaux tapis très chauds, moins estimés cependant que les tapis de panthère et de kong.

Le renard étant cousin germain du loup, disons ici que les forêts du Thibet en nourrissent trois espèces. Le renard commun (*oua*) et le renard noir (*oua na*) ou charbonnier, bien connu en Europe, et le renard tricolore (*ou*) qui est le plus gros. Son pelage est d'un brun marron sur le dos, noir sur la tête, fauve roux sous le ventre ; sa peau épaisse et son poil dur déprécient cette fourrure qui se paye 1 franc ou 1,15 fr., tandis que celle du renard ordinaire se paye 2,25 fr.

De toutes les bêtes féroces, celles que les chasseurs thibétains ou les sauvages craignent le plus d'attaquer, c'est l'ours, parce qu'il poursuit son agresseur assez maladroit pour ne pas l'abattre du premier coup ; aussi est-ce surtout contre lui que l'on fait la chasse d'embuscade. Les deux espèces que l'on connaît ici sont l'ours noir (*tom*), qui est le plus commun, et l'ours jaune (*djré mo*), qui est brun sur le dos et jaunâtre sous le ventre. Cet ours, plus grand que le noir, est beaucoup plus rare, tellement qu'il passe dans l'esprit de certains pour un animal fabuleux. Il y a trois ans, un magnifique ours de cette espèce fut tué à deux lieues d'ici ; j'allai l'examiner à loisir, et sa peau, étendue sur un treillis de bois pour sécher, avait presque la dimension d'une peau de bœuf. Je payai ma curiosité en donnant des médecines au chasseur, qui avait reçu deux larges blessures, l'une au bras, l'autre à la tête.

Les loutres (*sam*) ne sont pas très rares à l'embouchure des gros torrents et sur les bords des fleuves. Leur fourrure est très recherchée des mandarins chinois et des riches Thibétains, qui en font des ornements et bordures d'habits. Elle coûte de 8 à 10 francs.

Martes. — Voici encore un animal carnivore que je ne sais où placer,

ne l'ayant aperçu qu'une seule fois, de loin, et au moment où il s'enfuyait. C'est le *ti li li*. À en juger par cette observation beaucoup trop sommaire, je le placerais clans la famille des Martes. Il est à peu près de la taille d'un petit renard, a le corps long, fluet, pattes courtes, tête petite et museau très pointu, queue longue, poil ras, blanc tacheté de noir. Malgré sa petite taille, il ne craint pas, dit-on, d'attaquer même les bêtes à cornes, et, leur sautant sur le dos, où il se cramponne fortement, il parviendrait à les tuer en leur arrachant les entrailles par le fondement. Ces derniers détails ne reposent que sur des ouï-dire ; je n'ose en garantir l'exactitude.

Les fouines et putois existent, mais en petit nombre. J'ai aperçu quelques belettes, jamais d'hermines.

Quadrumanes. — Dans le Thibet oriental, je n'ai rencontré que trois espèces de singes (*tchreu*) : la plus commune est celle des singes roux (*tchreu ma*), qui atteint la taille d'un enfant de neuf ou dix ans. Il a le museau très effilé et la queue presque nulle [1]. Le singe fauve gris, que les Thibétains qualifient de singe noir (*tchreu na*), est plus petit, a le museau plus court et plus large, la queue longue de 15 à 20 centimètres et deux belles poches de chaque côté de la mâchoire inférieure. La troisième espèce est désignée sous le nom de singe bariolé (*tchreu tchra*). C'est la plus curieuse de toutes. Elle atteint, dit-on, la taille d'un enfant de huit ans ; le dos et la tête seraient ornés d'une bande noire (plus ou moins foncée), fauve sur les flancs et blanc sous le ventre ; la queue, aussi longue que le corps, est rayée d'anneaux noirs et blancs jaunâtres. Mais ce qui le distingue surtout, c'est la tête, qui est grosse, ronde, à front bombé en avant, point de museau et un petit nez fortement camus ou retroussé [2]. Nos domestiques, allant couper du bois à la forêt, en rapportèrent une fois deux très jeunes, qu'il nous fut malheureusement impossible d'élever.

Enfin, j'ai entendu parler d'un singe blanc (plus ou moins sans

---

[1] Probablement le *Macacus tibetanus* (A. M. Edwards).
[2] C'est le *Rhinopithecus roxellanæ* (A. M. Edwards).

doute) que l'on trouverait chez les Lyssous du Yun-nan, mais n'ayant pu l'examiner je me contenterai de citer le dit-on.

Chauves-souris. — Des chauves-souris, tout ce que je puis dire, c'est que j'en ai aperçu quelques-unes de petites, d'autres assez grosses, mais je ne me suis jamais senti le courage ni le goût d'aller les dénicher, surtout dans les vieux combles des lamaseries et des pagodes, où elles font, dit-on, leur séjour de prédilection. Si plus tard il m'est donné d'étudier un peu mieux cette intéressante et bien vilaine famille, je lui accorderai l'honneur d'une note spéciale.

Insectivores. — Dans la petite famille des insectivores je ne connais, comme vivant au Thibet, que le hérisson, qui est assez rare ; la taupe n'existe pas. Deux ou trois fois seulement j'ai rencontré les traces souterraines d'un petit animal que les Thibétains désignent sous le nom de rat. Ne serait-ce pas la musaraigne ? Je ne l'ai point vu. Il pratique des conduits en forme de galeries souterraines, mais ne soulève pas la terre comme la taupe.

Rongeurs. — La famille des rongeurs renferme un grand nombre d'espèces et je ne les connais pas toutes ; probablement voici les principales :

1. Le lièvre, qui abonde dans les clairières des forêts et dans les pâturages ; il est de petite taille, d'un fauve clair sur le dos et grisâtre sous le ventre. Je l'achète pour 30 ou 35 centimes.

2. Le rat et la souris ordinaires, auxquels les plafonds et planchers de terre des maisons thibétaines fournissent un logement sûr et commode pour eux. Près des tas de pierres religieuses, nommées *do bong*, j'ai souvent remarqué un rat sans queue, à oreilles longues et larges, au poil moins ras et plus jaune que celui du rat commun. Sa taille, qui est à peu près la même, semble moins allongée. Il ne vient jamais dans les maisons.

3. L'écureuil a plusieurs variétés. Outre l'écureuil commun et

l'écureuil volant, connus en Europe, nous trouvons encore au Thibet deux autres espèces d'écureuils volants. Le plus grand, nommé *chia-ma-cha* par les Thibétains, a la fourrure couleur marron, parsemée de très petits points gris ; elle est très fine, le poil long et très doux. Il y a quelques années, on pouvait se procurer quatre de ces peaux pour 1 franc, mais le prix tend à augmenter, les mandarins chinois commençant à rechercher cette fourrure économique et fort jolie [1]. Le plus petit, nommé *tang-la*, a la fourrure d'un gris noirâtre ; elle est loin d'être aussi jolie que la précédente ; aussi n'est-elle pas employée. À la même famille appartient encore un tout petit écureuil gris, tacheté de points noirs, que l'on rencontre fréquemment dans les forêts. Son cri ressemble à de petits coups de sifflet qui se succèdent très rapidement. Je n'ai point remarqué de loir ; peut-être est-il rare, je ne saurais rien affirmer à son sujet.

4. La marmotte abonde sur les hauts plateaux, où elle se creuse son terrier ; mais quelle différence entre la marmotte thibétaine (*chi oua*) et celle des petits Savoyards ! Ici la taille moyenne est celle d'un beau lièvre, et j'en ai surpris dans des lieux tout à fait écartés qui, étant assises pour regarder mon étrange personnage, avaient bien 50 ou 60 centimètres de haut [2]. Leur chair, huileuse, n'est mangée que par les pauvres, après avoir bouilli à grande eau pendant quatre heures. Leur fourrure, grossière mais très chaude, est aussi le partage de la population pauvre.

Les animaux appartenant aux ordres des édentés et des marsupiaux sont complètement inconnus. Leurs caractères distinctifs sont tellement singuliers qu'il n'est pas difficile de les découvrir, ou au moins j'en aurais entendu parler ; or le silence le plus absolu règne sur leur compte.

---

[1] Probablement le *Pteromys albo-rufus* (A. M. Edwards).
[2] C'est l'*Arctomys robustus* (A. M. Edwards).

2° Mammifères ongulés.

Faisant connaître maintenant les animaux sauvages du Thibet, je dois revenir ici sur trois espèces dont j'ai déjà parlé parmi les animaux domestiques et qui se trouvent ici à l'état sauvage.

Onagre. — Le cheval n'existe nulle part au Thibet, je le crois du moins, à l'état sauvage, mais son petit cousin, l'onagre, s'y rencontre sur les hauts plateaux du nord. M. Renou en a rencontré un seul individu que l'on avait pu saisir et que l'on conduisait à La-tsien-lou pour en faire présent, comme d'une curiosité, au petit roitelet indigène. Au dire de M. Renou, qui l'avait soigneusement examiné, le *kiong* thibétain est véritablement l'onagre. Plus gros et plus fort que l'âne privé, dont il a tous les caractères, il n'en partage pas, tant s'en faut, le naturel paisible et débonnaire.

Sanglier. — Parmi les pachydermes, on ne connaît à l'état sauvage, au Thibet, qu'une espèce de sanglier, nommé *pâ tsa*. Elle serait énorme, puisqu'il faut, dit-on, quatre ou cinq hommes pour porter la chair d'un seul individu. De plus, le mâle aurait près du nombril une espèce de musc peu odorant, que les Chinois emploient comme médecine dans les maladies des voies urinaires. Très rare au Thibet, ce pâ tsa est beaucoup plus commun au Yun-nan.

Éléphants — Il y a, dit-on, quelques éléphants privés à L'hassa ; ce sont des présents venus de l'Inde offerts au talay-lama.

Ruminants. — Les chameaux que l'on rencontre à L'hassa y sont amenés par les caravanes mongoles, mais je doute fort qu'il existe, soit à l'état privé, soit à l'état sauvage, dans aucune partie du Thibet proprement dit. Ce qui est certain, c'est qu'il est complètement inconnu dans la partie sud-est et jusqu'à Tchamou-to.

L'espèce bovine est représentée par deux variétés sauvages. La première, nommée *djrom*, ne serait, m'assure-ton, que le yak à l'état sauvage, puisqu'il en a tous les caractères. Il se rencontre surtout dans

les plateaux de la partie septentrionale. La deuxième, nommée *chim*, se rapprocherait au contraire du bœuf commun par sa forme et son poil d'un jaune grisâtre. Ses courtes cornes, énormes à la base, se replient en demi-cercle, la pointe tournée en bas et un peu en arrière. Il vit certainement en grandes bandes dans les forêts du Yun-nan supérieur et dans quelques vallées du Thibet méridional, sur les bords du Lan-tsan-kiang et du Lou-tze-kiang. Peut-être existe-t-il aussi ailleurs, mais je ne saurais l'affirmer. Souvent il vient en nombre faire de grands ravages dans les plantations peu éloignées des villages. Nos chrétiens de Tse-kou en ont tué plusieurs.

Quand j'étais à Bonga, j'ai mangé du cerf (*chia oua*) tué dans la propriété même. Ce crime fut allégué contre nous pour demander notre expulsion ; nous avions tué les chevaux de l'esprit qui règne sur les neiges perpétuelles du Do-ker-la. C'est dur d'être mis à la porte pour un semblable méfait, mais la viande de cerf n'en est pas moins excellente et contribua puissamment à accélérer ma convalescence après une longue fièvre bilieuse. Les lamas ne sont pas si sévères envers leurs compatriotes qui se permettent impunément la chasse au cerf. Elle doit être abondante, si l'on en juge par l'exportation qui se fait de toutes les provinces des jeunes cornes remplies de sang coagulé, et dont les Chinois font grand usage en médecine sous le nom de *lou-jong.*

Bien plus que le cerf, le daim musqué (*la oua*) [1] est l'objet d'une chasse universelle et très active, depuis le mois de juin jusqu'au mois de décembre. Sa chair et sa peau se donnent presque pour rien, quoique celle-ci soit très fine, très souple et en même temps très forte et que les poils, creux et durs, soient très bons pour rembourrer les coussins. Mais on comprend que, le musc se vendant en première main deux onces et deux onces et demi d'argent l'once de musc, le petit daim qui le produit devienne l'objet d'une guerre à outrance. C'est surtout au lacet qu'on le prend. Pour établir leur piège, ils font d'abord un abattis de branches qui s'entrelacent tout le long des arêtes de la

[1] *Moschus moschiferus* (Lin.).

montagne. De distance en distance, ils laissent un petit passage libre et y placent un lacet. C'est un petit bout de chanvre formant nœud coulant et fixé à l'extrémité d'une branche ou d'un vigoureux rejeton. Cette branche est fortement inclinée vers la terre et retenue dans cette position par une petite bûchette qui communique avec la planchette qui fait détente et sur laquelle est étalé le nœud coulant. Ce système, déguisé sous quelques légers feuillages, n'est point aperçu du gibier, qui vient mettre son pied sur la détente ; il est saisi par le pied, enlevé par la branche qui se relève et reste là suspendu jusqu'à la première visite du chasseur. C'est par le même système que nos chasseurs s'emparent aussi de l'antilope (*guia oua*) de l'espèce commune, de la chèvre rouge (*ra mer*), du chamois (*kha oha*), du *nabi*, dont le pelage est noir sur le dos et les flancs et blanc sous le ventre, du *na oua* et de plusieurs autres espèces de daims. Le *go oua*, au contraire, ne peut être tué qu'au fusil, parce qu'il ne quitte pas les plateaux découverts où il vit en troupes nombreuses. Il est de la taille d'une belle chèvre, a le pelage gris de fer, un peu jaunâtre sur le dos, presque blanc sous le ventre ; les jambes sont très fines et allongées, sa petite tête se dresse avec grâce quand il est au repos ou sur l'éveil et s'allonge en avant quand il fuit. Le mâle a deux cornes grosses et droites qui le défigurent ; d'un naturel très craintif, il part au premier bruit et gagne les hauteurs. Le *na oua*, dont je viens de parler lui ressemble beaucoup pour les formes générales, mais il est plus gros, plus fauve et vit rarement dans les pâturages.

Le mouton existe-t-il à l'état sauvage au Thibet ? Certains le prétendent ; je ne puis en avoir la preuve certaine.

Que penser de la licorne ? Elle est connue au moins par les livres sous le nom de *se rou*, mais aucun de nous, malgré de nombreuses questions, n'a pu rencontrer ni un seul individu de cette espèce, ni sa dépouille, ni sa corne, ni même un seul Thibétain affirmant avoir vu la licorne. À toutes nos demandes, on répondait invariablement : On dit qu'autrefois il y en avait, et pour le Thibétain autrefois veut dire une époque indéfiniment reculée. On dit qu'il y en a encore quelques-unes

dans tel et tel pays. Arrivé au pays indiqué, vous faites les mêmes questions, vous recevez les mêmes réponses ; heureux encore si l'on ne vous renvoie pas au lieu d'où vous venez. Une seule fois, un métis chinois m'affirmait avoir vu tout un grand troupeau de licornes ; c'était trop beau pour être vrai, surtout dans la bouche du menteur de profession qui parlait. Peut-être voulait-il désigner un animal dont les deux cornes, s'élevant perpendiculairement sur la tête, s'y entrelacent de manière à représenter de loin une seule corne ; j'en ai entendu parler plusieurs fois, je ne l'ai point vu, mais ce n'est pas la licorne. En disant ce qui précède, je ne prétends nullement infirmer les affirmations de M. Huc au sujet de la licorne. Il cite des faits qu'il est facile de vérifier. Je veux dire seulement que, pour nous, dans tous nos voyages, nous n'avons pu obtenir aucune preuve certaine de l'existence de la licorne au Thibet.

@

Ta-tsien-lou, 28 novembre.

La lettre intéressante ci-jointe est arrivée à Ta-tsien-lou avant-hier, mardi, 26 du courant. Prié par son auteur d'en prendre lecture, je n'ai pu le faire immédiatement parce que nos courriers partaient à l'instant même pour Tchên-toù. J'ai donc retenu cette pièce, ce qui lui impose un retard de quinze jours.

Sachant qu'il s'agissait d'études sur la zoologie, chargé même de rectifier ce qui me paraîtrait défectueux, je tenais à lire cet important manuscrit. Il y aurait bien des observations à faire, mais ce serait un travail trop long pour le temps dont je puis disposer. Que M. Desgodins me permette d'ajouter seulement deux ou trois réflexions qui s'expliquent tout naturellement par la diversité des positions où se trouvent les missionnaires et des renseignements qui leur sont communiqués.

M. Desgodins semble mettre en doute l'existence du tigre au Thibet. Il y en a, mais il faut avouer qu'ils deviennent plus rares à mesure que les forêts sont abattues.

Le chacal ou jackal s'y trouve-t-il aussi ? M. Desgodins en doute. Je n'ose affirmer moi-même parce que je n'en ai pas vu, mais il est certain que les

Thibétains en parlent. Ce qui est également certain, c'est que le chacal existe au Yun-nan, ou du moins il y existait il y a vingt ans. Du reste, l'observation est générale à tous nos pays ; les animaux sauvages tendent à disparaître et reculent devant la hache du bûcheron.

On assure que le mouton sauvage existe ; mais personne de nous n'en a vu.

À l'article du yak sauvage, il eût été bon de dire que cet animal atteint, dans certains pays, le ho-ser-ka par exemple, des proportions énormes ; d'après ce que j'ai ouï dire plusieurs fois il n'y aurait plus, dans l'état actuel de la création, de masse vivante hors des eaux aussi monstrueuse qu'une certaine espèce de yak sauvage dans la partie mongole relevant du Thibet, etc., etc.

† S. M. CHAUVEAU,
Évêque de Sébastopolis.

QUELQUES MOTS SUR L'ORNITHOLOGIE DU THIBET

En général, les oiseaux ne se font remarquer ni par leur nombre, ni par la variété des espèces, ni par la beauté du plumage, ni par l'harmonie de leur chant. Cela tient sans doute en grande partie à la siccité du pays, où l'on voyage souvent des heures entières et un jour entier sans rencontrer une source, dont la gent volatile est si amateur. Cette siccité, qui va toujours croissant, est due probablement au déboisement, qui, sans être aussi général qu'en Chine, est cependant fort considérable ; les forêts ne se trouvent, au Thibet, qu'à mi-côte et dans les ravins. Pour faire une étude sérieuse de l'ornithologie thibétaine, il faudrait aller vivre en ermite chasseur au milieu des forêts désertes, ce que ma vocation ne me permet pas ; comme j'ai pu cependant observer un certain nombre d'oiseaux curieux, je vais dire rapidement ce que je sais d'ornithologie thibétaine, ne m'arrêtant qu'aux espèces les plus curieuses.

1° Parmi les oiseaux de proie se distingue surtout le vautour, chargé de la police du pays. C'est lui qui enterre les cadavres abandonnés à sa voracité. Il y en a deux variétés, l'une noirâtre, l'autre jaune, de même taille, aussi voraces et vilaines l'une que l'autre. Comme ils favorisent la transmigration rapide des âmes, en dévorant les corps, il est défendu de les tuer. — On connaît aussi deux ou trois variétés d'aigles assez rares. L'un d'eux, d'assez petite taille, est jaune clair sous le ventre. Dans son vol, il suit le cours des fleuves, où il trouve sa pâture. C'est l'aigle pêcheur. Je n'ai point vu d'aigle royal. — Le milan, l'émerillon et le hibou, qui sont fort rares, ressemblent à ceux de tous les pays. je n'ai point remarqué d'autres oiseaux de proie.

2° Passereaux. — Malgré sa voracité et son amour de la chair, le corbeau appartient, dit-on, à cette famille ; c'est pourquoi je le place en premier lieu, comme trait d'union. C'est lui qui appelle les vautours et partage leur repas. On en compte jusqu'à trois espèces : le corbeau commun, le corbeau que l'on pourrait appeler géant à cause de sa taille presque double de la précédente espèce, et le petit corbeau, qui est un

tiers moins gros. — Les moineaux servent de réveil-matin au pays et indiquent aussi par leur ramage l'heure du souper. — Le bruant et la huppe se tiennent aussi près des maisons. — La corneille au bec et aux pattes rouges, la corneille au bec et pattes noirs, mais à collier et ventre blancs ; la pie, le pigeon ramier, viennent ensemble et par grandes bandes ravager les champs nouvellement ensemencés ou approchant de la maturité. — Dans les forêts, presque tous les petits oiseaux remarquables par leurs chants harmonieux, le rossignol, la fauvette, le pinson, le tarin, le bouvreuil, etc., se font remarquer par leur absence complète. Le silence des forêts n'est interrompu, matin et soir, que par le chant en trois, cinq ou six notes fortement accentuées de quelques oiseaux ayant la grosseur du merle, et dont l'un d'eux est tacheté noir et blanc. Le merle noir est très rare, le merle brun, au contraire, est très nombreux. Le geai fait aussi entendre parfois son cri aigre, en même temps que le roitelet, la mésange et quelques autres becs fins répètent à satiété leurs petites notes gaies, mais monotones.

Hirondelle ordinaire, brune, et martinet, bergeronnette blanche, jaune, huppe, rouge-queue, rouge-gorge : peu.

3° Gallinacés. — Le chant qui domine tout ce concert matinal est celui de plusieurs espèces de faisans, dont le diable en personne, je pense, fut le maître de musique. Rien de plus dur, de plus criard, de plus perçant, de plus rauque. En compensation, le bon Dieu a consolé quelques-uns de ces pauvres chanteurs en leur donnant de magnifiques parures. Voici d'abord le *chia-kar*, dont le corps blanc est plus gros qu'une poule, dont la tête et le bout de la queue sont d'un noir bleu brillant, dont les ailes grisâtres ont des reflets roses. — Voici le *chia-guiou-ring* (faisan d'Amherst) portant un plumet rouge sur la tête, un long capuchon noir et blanc et une pèlerine de plumes vert bronzé avec bordure noire et filet d'or ; robe blanche, ailes noir bleu, bouquet de petites plumes rouges et jaunes à la naissance de la queue, qui est deux fois plus longue que le corps et bariolée de ligues noires, blanches et jaunes. — Voici le *kiob-ja*, au plumage branché, rayé ou ramé, avec des nuances métalliques de diverses couleurs. — Le petit *tsé-ré*, au

contraire, est revêtu d'une robe verte. — Cet autre gros *arranti* ressemble à une mosaïque formée de petites briques arrondies, séparées par des filets noirs et jaunes. Cette famille est, je crois, la plus riche, la plus variée, comme aussi la plus délicate au goût, et pourtant un gros faisan ne se paye que 35 centimes. — Les forêts abritent aussi la poule sauvage, connue sous le nom de *chia-kou-long* ; elle est de petite taille. — La perdrix et la caille sont assez rares.

4° Grimpeurs. — De cette famille je ne connais que deux espèces : un très petit pic, dont le plumage n'a rien de remarquable, et la perruche verte, ; que les chefs et les lamas s'amusent quelquefois à élever, ne parvenant jamais à lui apprendre à bien parler.

5° Échassiers. — Nos rivières et torrents sont trop encaissés et trop rapides pour leur permettre d'y chercher leur nourriture, aussi n'en ai-je jamais rencontré au Thibet. La seule petite espèce blanche que j'aie aperçue se promenait dans les rizières du Yun-nan. Peut-être s'en trouve-t-il sur le bord des étangs ou lacs, assez nombreux sur les hauts plateaux ; mais comme je ne suis jamais allé voir ces mers thibétaines, je ne puis rien affirmer.

6° Palmipèdes. — Le canard sauvage ordinaire se rencontre assez souvent sur nos fleuves, ainsi qu'une petite espèce de cormoran noir. Mais le canard le plus remarquable du Thibet est sans contredit le canard lama, nommé *ngong-po*. Il est de grosse taille, d'un jaune brun sur les ailes et jaune doré sous le ventre ; sa tête et son bec sont petits, ce qui lui donne un air moins stupide qu'aux autres bêtes de sa famille. Il se tient sur le bord des ruisseaux qui coulent dans les plaines élevées, et comme il ne reste pas longtemps dans l'eau, son plumage est moins serré que celui du canard ordinaire. Sa couleur lui a servi de titre de consécration à Bouddha, aussi n'est-il pas permis de l'insulter. — Sur les bords de la rivière de Kiang-ka, et en plusieurs autres lieux, j'ai souvent remarqué un oiseau qui ressemble parfaitement, pour la couleur, la forme et les allures, au pétrel ou hirondelle de mer.

Comment est-il venu s'égarer si loin de l'Océan et à de telles hauteurs ? — On dit que le cygne existe sur le grand lac de Bom-tso, à l'est de Pa-mou-Tang. Je ne l'ai point vu, mais on m'a montré un de ses œufs qui a 8 centimètres de long sur environ 4 centimètres de large ; il est par conséquent beaucoup plus allongé que celui de l'oie. — Sur ce lac qui est sacré se voient, dit-on, un très grand nombre d'oiseaux aquatiques auxquels personne n'ose faire la guerre. Quels sont-ils ? Personne n'a pu me le dire. — L'oie existe certainement au Yun-nan, je l'y ai vue.

J'ai mentionné plus haut le pigeon ramier ; le pigeon blanc privé se trouve aussi au Yun-nan. Me trouvant, en 1864, en exil chez le lama de Tcha-mou-Tong, dans la tribu des Lou-tze, j'aperçus dans une cage deux jolies tourterelles d'un vert pâle que je n'avais jamais vues ailleurs. Pendant que nous causions, l'une d'elles se mit à entonner une phrase musicale assez longue et très douce. Comme je m'étonnais d'entendre sortir une voix si mélodieuse du bec d'une tourterelle, qui ne sait ordinairement que roucouler, mon hôte le lama me dit : « Oh ! vous ne savez pas ? c'est le *ka-la-ping-ka*. » Le dictionnaire thibétain m'avait appris que le *ka-la-ping-ka* est un oiseau fabuleux auquel on attribue un chant magnifique. Je fus donc enchanté de le trouver devant moi bien vivant et bien réel. À son occasion, je me rappelle que j'ai oublié de dire que les tourterelles font entendre leur doux roucoulement au Thibet aussi bien qu'en France, dont elles rappellent le souvenir. J'en ai remarqué trois espèces, la grise, la noirâtre et la couleur de vin.

@

Novembre 1873

Destinataire non précisé

Itinéraire de Yerkalo à Tse-kou [1]

@

Je pensais faire ce voyage en amateur et en touriste, et je me réjouissais de pouvoir donner des détails circonstanciés qui peut-être seraient reçus avec plaisir par la Société de géographie, mais la persécution étant venue fondre sur nous à l'improviste me força à faire le voyage en fugitif, accompagné d'un nombreux personnel fugitif comme moi, et d'un chargement de nos objets les plus indispensables. Ces circonstances malheureuses et les embarras d'un tel voyage seront mon excuse pour la brièveté des renseignements que je puis fournir aujourd'hui. En partant avec précipitation, j'eus soin cependant de prendre avec moi mes instruments de précision ; mais, en voyage, il eût été de la dernière imprudence, presque impossible de s'en servir. Je dus donc me contenter de faire mes observations à la boussole.

Arrivé à Tse-kou, je pus consulter mes baromètres et mon sextant, et je commence tout de suite à donner le résumé des observations faites en cette station chrétienne, du 13 au 28 novembre 1873.

1° Observations du baromètre numéro 6823, c'est-à-dire de celui qui, marquant les nombres les moins forts, indique les hauteurs les plus fortes, celui que M. Francis Garnier m'avait recommandé d'observer dans les voyages.

15 observations à 9 h du matin donnent une moyenne de 604,9 mm.

7 observations à 4 h du soir donnent une moyenne de 596,9 mm.

Moyenne générale 600,9 mm pour la hauteur de la maison de Tse-kou.

2° Trois fois je pris la différence de hauteur entre la maison où je fis les observations précédentes, et le bord du fleuve (Lan-tsang-kiang)

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, octobre 1875, pages 337-349. Voir la carte jointe à ce numéro ; voir aussi l'itinéraire de Pa-tan à Yerkalo, Bulletin de novembre 1871, p. 343.

près du pont qui se trouve au-dessous de Tse-kou et à environ 800 ou 1.000 mètres plus au nord ; chaque fois je trouvai une différence de 0,009 mm en plus ; la moyenne hauteur du fleuve, correspondant aux observations ci-dessus eût donc été 609,9 mm.

3° Détermination de la hauteur méridienne du soleil à Tse-kou, pour la latitude (baromètre marquant 603) :

Le 25 novembre 1873, la distance des deux bords du soleil se trouva être de 81° 53' 00".

Le 28 novembre (baromètre marquant 597) la distance des deux bords du soleil se trouva être de 80° 48' 00".

La seconde observation, celle du 28 novembre, a été faite dans de meilleures conditions. N'ayant point sous la main les données suffisantes pour faire le calcul, j'envoie les chiffres d'où l'on pourra conclure la latitude de Tse-kou [1], et par là même trouver la différence de latitude entre les salines (29° 2' 40") et Tse-kou.

Il me reste à indiquer les diverses inclinaisons de la route et du fleuve à l'est et à l'ouest, selon les divers jours de marche.

Dans les circonstances où je me trouvais, le voyage ne put se faire que très lentement ; je suivis à peu près les étapes des animaux de charge qui font le commerce sur cette route ; les piétons et ceux qui font le voyage sans encombre le font beaucoup plus rapidement.

Des salines (Yerkalo) à Aten-tze, nous mîmes sept jours qui se décomposent ainsi :

1er jour, de Yerkalo à Pou-yong-kong, environ 5 lieues ; 2e jour, de Pou-yong-kong à Pamé, environ 9 lieues ; 3e jour, de Pamé à Napo, environ 4 lieues ; 4e jour, de Napo à Kiong, environ 8 lieues ; 5e jour, de Kiong à Gochu, environ 4 lieues ; 6e jour, de Gochu à Dong, environ 6 lieues ; 7e jour, de Dong à Aten-tze, environ 4 lieues.

Total de cette première partie du chemin, environ 40 lieues.

---

[1] Faute d'éléments suffisants, cette détermination n'a pu être faite que d'une manière approximative : elle donne pour la latitude de Tse-kou, environ 28° nord. (*Réd*.)

D'Aten-tze à Tse-kou, le voyage se fit en trois jours et demi qui se décomposent ainsi :

1er jour, d'Aten-tze à Kiapé, environ 6 lieues ; 2e jour, de Kiapé à Yang-tsa, environ 6 lieues ; 3e jour, de Yang-tsa à Fang-fou-pin, environ 6 lieues ; 4e jour, de Fang-fou-pin à Tse-kou, environ 3 lieues.

Total d'Aten-tze à Tse-kou, environ 21 lieues.

Total général de Yerkalo à Tse-kou, en suivant tous les détours de la route, environ 61 lieues.

En ligne droite cette distance se réduirait probablement à une quarantaine de lieues, ce qui sera plus facile de vérifier après avoir établi la latitude de Tse-kou et fait le croquis de la carte, d'après les indications que je vais donner avec quelques détails sur chaque jour de marche en particulier [1].

1er jour de marche. — De Yerkalo à Pou-yong-kong (environ 5 lieues).

En sortant de notre maison, nous avions immédiatement à traverser un ravin profond de 100 m environ et peut-être large de 200 m, après lequel nous arrivions au village mosso de Pou-ting, fort de 25 à 30 familles, et où se trouve une douane pour le sel. Il est situé dans une belle plaine cultivée d'environ un kilomètre, semblable à celle de Yerkalo. Après avoir traversé cette plaine dans la direction du sud et à environ un kilomètre du fleuve, on arrive sur le flanc des contre-forts de la chaîne qui vient aboutir au fleuve. On suit à mi-côte toutes les sinuosités de ces contre-forts, pendant environ trois lieues, sans jamais revenir sur les bords du Lan-tsang-kiang, sans jamais s'en éloigner de plus de deux kilomètres.

Cette partie de la route est assez difficile sans être dangereuse. Après avoir voyagé pendant trois heures depuis Yerkalo, on arrive à une arête d'un mamelon hérissée de gros rochers ; c'est la limite entre le territoire de Patang que nous quittions, et le territoire de la province

[1] Je ne parle que de la rive gauche du Lan-tsang-kiang. À la fin, j'indiquerai les villages de la rive droite autant qu'il me sera possible et leur position relativement à ceux de la rive gauche.

du Yun-nan où nous entrions. À quelques centaines de mètres plus loin, on atteint les bords d'un gros torrent, près duquel est une maison nommée Zeu-long, où l'on s'arrête pour dîner. De Yerkalo à Zeu-long, la direction générale de la route et du fleuve est sud 20° est.

En sortant de Zeu-long, on doit monter rapidement pendant environ deux heures pour arriver au village thibétain de Pou-yong-kong, composé de 8 à 10 familles, et situé sur le haut d'un contre-fort élevé. Là, il n'y a qu'une récolte par an, à cause de l'élévation du pays et du manque d'eau pour les arrosements. De Zeu-long à Pou-yong-kong, la direction générale est sud.

2e jour de marche. — De Pou-yong-kong à Pamé (de 9 à 10 lieues).

En sortant de Pou-yong-kong on suit, pendant environ une heure et demie ou deux heures, une belle route qui descend légèrement ; mais, arrivé à l'arête du promontoire, on est obligé de tourner vers l'est pour descendre à pic un mauvais sentier qui vous conduit près d'une misérable maison portant fièrement son nom de Cheting, tout comme si elle était un joli village. À cent mètres à pic au-dessous de cette maison, on traverse sur un mauvais pont en bois un gros torrent qui vient de l'est et à l'embouchure duquel se trouve, sur les bords du fleuve, le village de Chi-rou. De Cheting à Pamé, la route, très escarpée sur le flanc de la montagne est tortueuse, difficile, rocailleuse, s'élevant toujours jusqu'à ce qu'on arrive au-dessus du village de Pamé, où l'on descend par une horrible route à pic sur des rochers. Entre Cheting et Pamé, l'on ne rencontre à moitié chemin que deux masures qui portent le nom de Che-ting-chu (en chinois Ly-ti-che). La direction générale de Pou-yong-kong à Pamé est sud. Pamé est un gros village mosso peuplé de gens grossiers et fourbes comme ceux de leur race. Dans toute cette vallée il y a de 40 à 50 familles. À deux lieues environ avant d'arriver à Pamé, l'on aperçoit à une grande profondeur, sur le bord du fleuve, le village de Chiéka, tout thibétain.

3e jour de marche. — De Pamé à Napo (environ 4 lieues).

Du village de Pamé, pour aller rejoindre les bords du fleuve, il faut encore descendre très rapidement et par une bien mauvaise route pendant vingt minutes ou une demi-heure. Alors, en contournant le pied du mamelon pendant un quart d'heure, par une route facile, on arrive au petit village de Tso, composé de 3 familles seulement. En tirant une ligne droite de Pou-yong-kong à Tso, la ligne serait N.-S., le village de Pamé restant un peu sur l'est.

De Tso à Napo (environ 3 lieues 1/4), la distance doit se diviser en deux parties bien distinctes. Dans la première moitié, la route et le fleuve ont un cours extrêmement tourmenté, formant des zig-zag en tous sens au pied de roches nues et à pic dans lesquelles la route est fort dangereuse. C'est dans un de ces brusques zigzag au N.-E. que l'on rencontre les magnifiques gisements de soufre dont j'ai parlé autrefois.

La deuxième partie de la route, qui suit toujours le bord du fleuve, est facile, dans une direction S. 12° E.

4e jour de marche. — De Napo à Kiong (environ 8 lieues).

La direction de ce jour est généralement S. 30° E., ainsi que celle du jour suivant.

La route, belle et facile, court sur le flanc de la montagne à une hauteur moyenne de 150 à 200 mètres au-dessus du lit du fleuve.

À une heure et demie de marche de Napo, on rencontre deux jolis villages séparés par un profond ravin au fond duquel coule un petit ruisseau. Le premier que l'on rencontre se nomme Song-chu ; celui qui est au-delà du ravin se nomme Song-ting. Une heure au-delà de Song-ting, on arrive sur les bords d'un autre ruisseau, mais ici il n'y a point d'habitation. Là, on monte assez rapidement pendant une demi-heure et, arrivé sur le mamelon, on continue vers Kiong à suivre le flanc de la montagne par une route facile.

Trois quarts d'heure avant d'arriver à Kiong, on s'enfonce vers l'est dans un vallon où l'on passe un gros torrent, puis on arrive, après

plusieurs lacets, au village de Kiong, situé dans une belle plaine à une hauteur d'environ 250 mètres au-dessus du lit du fleuve.

Je dois faire remarquer que Napo et Kiong sont renommés par leur sable d'or et autres mines ; mais les habitants se sont toujours opposés à l'exploitation de ces richesses, dans la crainte d'attirer les voleurs sur le pays.

5e jour de marche. — De Kiong à Gochu (environ 4 lieues).

La direction générale est encore S. 30° E. ; la route est généralement bonne, à l'exception de deux passages, sur le flanc des rochers, et de la descente à Gochu qui est rapide ; mais la route est bonne. Gochu, que les Chinois nomment Kou-chou, est un petit village thibétain de 7 ou 8 familles, situé au fond d'un entonnoir de rochers, et tout à fait sur le bord du Lan-tsang-kiang.

6e jour de marche. — De Gochu à Dong (environ 6 lieues).

Cette journée de marche doit se diviser en deux parties bien distinctes. Pendant les deux premières heures, de Gochu à Lieou-tong-kiang, on suit toujours le bord du fleuve par une route taillée dans le roc ou à peine tracée sur le flanc d'un talus très rapide, de sorte que tout ce qui tombe sur la route roule au fleuve ; impossible de rien sauver, car en cet endroit, et beaucoup plus loin encore, le fleuve resserré entre les rochers n'a souvent pas plus de 30 à 40 mètres de large et semble bouillonner partout. Vers le milieu de cette route affreuse, on passe un petit ruisseau venant de l'est et qui sert à arroser les quelques champs d'un petit village situé beaucoup plus haut et peuplé par les anciens soldats du poste chinois de Lieou-tong-kiang.

Avant la guerre des musulmans, Lieou-tong-kiang était la résidence d'un petit *fou-yé* chinois, préposé, avec quelques soldats, à la douane du sel. Depuis la guerre, la solde manquant, le fou-yé a été supprimé ; la douane se paie à Aten-tze, et les soldats s'étant dispersés, sont devenus agriculteurs dans les environs. Sur la rive gauche, il n'y a que le yamen du mandarin en fort mauvais état et une baraque pour le

gardien. Sur la rive droite, vis-à-vis de Lieou-tong-kiang, est un assez beau village nommé Ma-pa-ting.

Si l'on désirait ne point passer à Aten-tze, il faudrait, pour continuer sa route, passer sur la rive droite à Lieou-tong-kiang, jusqu'au village de Guinda qui se trouve sur la rive gauche où l'on revient par un pont de corde. Un bon marcheur non chargé peut faire ce trajet en un jour. Ordinairement on met un jour et demi. Le fleuve, très encaissé, semble suivre la direction S.-E. pendant quelque temps.

À la sortie de cette gorge profonde, où l'on rencontre cependant sur la rive droite deux villages, le fleuve descend dans une direction S. 16° E., comme je le dirai en arrivant à Guinda.

Revenons à Lieou-tong-kiang (rive gauche), et poursuivons notre voyage vers Aten-tze. À Lieou-tong-kiang, il faut quitter le Lan-tsang-kiang pendant deux jours de marche. D'abord on monte rapidement dans la direction sud-est pour passer une arête de rochers qui sépare le fleuve d'un assez fort torrent ou petite rivière sur les bords de laquelle on arrive bientôt et que l'on remonte jusqu'au village de Dong. Au moment où cette rivière va se jeter dans le Lan-tsang-kiang, pendant environ un kilomètre, elle suit la direction sud-est. De l'endroit où on la rejoint jusqu'au village de Dong, c'est-à-dire trois lieues et demie, sa direction générale est E. 16° S. Au-dessus de Dong, dans son cours supérieur, la direction générale est N. 20° E.

Elle prend sa source dans la haute montagne Tsali-la, qui sépare le pays de Patang de la province Yun-nan et dont j'ai parlé dans mon voyage de Patang aux salines. On dit que la rivière a, de sa source à ce village, un jour et demi ou deux jours de parcours ; au-dessous de Dong, environ trois lieues et demie à quatre lieues.

Entre Lieou-tong-kiang et Dong, la route est généralement belle, quoique montant doucement et toujours. À un seul endroit on rencontre une sérieuse difficulté, au passage d'un très fort éboulement de montagne qui est venu couper le cours de la rivière, en a élevé le cours et le transforme, au moment des grandes eaux, en une sorte de lac

dangereux à passer. De cet endroit élevé, la rivière se précipite en cascade au milieu des décombres de la montagne, et forme un paysage d'une sauvagerie très pittoresque.

Le village de Dong est considérable et entouré de belles cultures. C'est la résidence des chefs indigènes du pays, qui préfèrent ce séjour à celui de la ville. Dans le haut de la vallée il y a, dit-on, plusieurs beaux et riches villages dont j'ignore les noms.

7e jour de marche. — De Dong à Aten-tze (environ 4 lieues).

Pendant trois heures on ne cesse de monter : pendant la première heure on monte même très rapidement ; souvent la route est un escalier de pierres. Pendant les deux autres heures, la montée est douce, au milieu d'une belle forêt, dont les éclaircies procurent de bons pâturages aux nombreux troupeaux de yak et de dzo des environs. Pendant ces trois premières heures, la direction générale suivie est celle de l'E. 25° S. Arrivé au sommet de la montagne (qui n'est après tout qu'un long contre-fort de la chaîne principale qui sépare le Lan-tsang-kiang du Kin-cha-kiang), on tourne brusquement au sud-est, puis au sud, et, par une descente assez rapide d'une heure, on arrive à la petite ville chinoise d'Aten-tze, que les Thibétains nomment Guieu. Autrefois j'ai donné des détails assez circonstanciés sur ce marché chinois et sa population ; je n'y reviendrai donc pas. Je me contenterai de faire remarquer que, sous le point de vue des communications avec les pays voisins, Aten-tze peut avoir une certaine importance : 1° c'est le rendez-vous des pèlerins de la célèbre montagne Doker-la ; 2° par la route que nous venons de suivre, on se rend au Thibet supérieur de Kiang-ka, Tchra-ya et Tcha-mou-to, par la grande route de Lassa ; 3° en remontant la rivière de Dong, et passant le Tsali-la, on se rend plus promptement à Patang ; 4° en passant le Lan-tsang-kiang, on prend une route qui conduit sur les bords du Ou-kio et de là à Dzo-gong, etc. ; 5° en passant le Lan-tsang-kiang à Yang-tsa (deux jours au sud d'Aten-tze) et franchissant le Dokerla, on arrive directement dans les riches provinces thibétaines du Tsarong et de Dza-Yul, qui confine avec Assam ; 6° enfin, d'Aten-tze, en suivant

d'abord la direction S.-E. et traversant la chaîne de montagnes, on rencontre le Kin-cha-kiang, et au-delà la province du Tchong-tien (en thibétain Guié-Dam), d'où l'on peut communiquer avec Ta-tsien-lou, Ly-tang, et au sud avec tout le Yun-nan.

8e jour de marche. — D'Aten-tze à Kiapé (environ 6 ou 7 lieues).

En sortant d'Aten-tze, l'on suit d'abord la direction S.-E. pendant une petite heure. Arrivé au village de Guieu-chu, on tourne au sud pendant environ deux heures, rencontrant sur la route les villages de Kong-chu (appelé par les Chinois Kong-choui) et l'ancien poste militaire de Ki-tze-che ; il y a encore d'autres villages sur les flancs de la montagne, j'en ignore les noms. De Ki-tze-che au bord du Lan-tsang-kiang où se trouve le village de Guinda, la direction générale de l'étroite vallée et du torrent est S. 16° O., la route est rapide et fort mauvaise. Un peu avant d'arriver au village de Guinda qui est sur la rive droite du torrent, on rentre dans la vallée du Lan-tsang-kiang qui, en cet endroit jusqu'au-dessous de Kia-pé, suit la direction S. 16° E. Là il contourne vers l'ouest, pour revenir immédiatement dans la même ligne, un gros rocher en forme de pain de sucre. On le contourne du côté de l'est en remontant le vallon au haut duquel se trouve le village de Kiapé, presque tout entier peuplé par les fermiers de la lamaserie de Hong-pou, qui se trouve un peu plus haut et plus au sud, sur la montagne.

9e jour de marche. — De Kiapé à Yang-tsa (environ 6 lieues).

De Kiapé à Je-tsi, direction en ligne droite S. 14° O. ; route assez bonne, sur le flanc de la montagne, quoique un peu escarpée. On rencontre à moitié chemin le beau village thibétain de Gognia. Le fleuve est toujours très étroit et tortueux. De Je-tsi à Yang-tsa, il y a deux routes, l'une par le bord du fleuve qu'on vient rejoindre par une route rapide, tortueuse et passant souvent sur des rochers presque à pic ; c'est la route des piétons et des animaux non chargés. La route de la montagne est plus longue, mais aussi bien meilleure ; c'est celle que suivent les animaux chargés.

10e jour de marche. — De Yang-tsa à Fang-pou-pin (en thibétain Chu-long-ba) (6 lieues).

À Yang-tsa se trouve un pont de cordes que passent tous les pèlerins ou *akieu-ouas* qui vont faire le tour de la montagne sacrée le Dokerla. De Yang-tsa à Tsé-ré-tong la direction de la route et du fleuve est sud ; c'est la meilleure route qu'on ait rencontrée depuis le départ ; il y a à peine une heure de marche. De Tsé-ré-tong à To-lo (en thibétain Do-long) la direction générale est S.-E. ; mais le cours du fleuve est très tourmenté et forme des zig-zag très courts et presque à angle droit les uns des autres. Pendant environ trois quarts d'heure avant d'arriver à To-lo, il y a un passage sur des rochers à pic, très difficile, et dans une direction est. De To-lo à Fang-pou-pin, que les Thibétains nomment Chu-long-ba, la direction générale doit être sud en faisant plusieurs zig-zag à peu près égaux dans cet ordre, S.-E., S., O., S.-O., E. ; en arrivant à Fang-pou-pin, le fleuve suit une direction sud. Dans le haut de la montagne, il y a de nombreux villages dont le plus considérable et le plus riche est Lou-Kong.

De Yang-tsa, les *akieu-ouas*, après avoir passé sur la rive droite, arrivent d'abord au village de Tsé-ré-ting qui se trouve en face de Yang-tsa. Ils commencent tout de suite à gravir la montagne dans une direction sud-est, passent un premier mamelon et arrivent de bonne heure au village de Yong-tche (en thibétain Long-djre), situé sur le bord d'une petite rivière qui prend sa source dans la montagne sainte ; son cours est O.-E. ; dans le haut de la vallée, cette rivière est formée de deux branches, et c'est en remontant la branche la plus méridionale que l'on arrive au passage d'où l'on aperçoit les pics de neige, objets de la vénération publique. L'embouchure de cette petite rivière avec le Lan-tsang-kiang se trouve à deux kilomètres environ au-dessous de Tsé-ré-tong dont j'ai parlé sur la rive gauche. À partir de Yang-tsa et en allant vers le sud, le climat change complètement. Au lieu des sécheresses qui durent des mois entiers dans le Nord, on a souvent des pluies abondantes ; au lieu du vent fort et périodique de la partie supérieure, on trouve un air calme. Aussi le paysage change-t-il aussi entièrement : les flancs arides et dénudés des montagnes, dans le Nord, sont

remplacés par des terrains bien boisés. Dans le Nord, l'agriculture n'était possible que dans les terrains où l'on pouvait arroser ; dans le Sud, les cultures de montagne qui se contentent de la pluie du ciel sont les plus nombreuses, aussi la population est-elle beaucoup plus considérable.

11e jour de marche. — De Fang-pou-pin à Tse-kou (3 lieues).

Dans ce petit intervalle, le fleuve et la route qui le suit toujours font onze zig-zag à peu près égaux qui se succèdent dans l'ordre suivant : O., S.-O., S., S.-E., S. 30° O., O., S.-O. S. 30° E., S.-E., S.-O., S. 20° O. Ce qui probablement donne une direction générale S. 20° ou 25° O. Sur ce parcours, la route est bonne, mais on ne rencontre que deux ou trois maisons assez misérables sur le bord du fleuve, tandis que de beaux et populeux villages se voient à mi-côte entourés de leurs cultures.

Le village nommé La-lou-ka, et que M. Francis Garnier a eu tort d'indiquer comme la limite du Yun-nan, se trouve juste à l'angle que forment les deux derniers zigzags S.-O., S. 20° O., indiqués plus haut. D'après ce que j'ai dit, la vraie limite entre la province du Yun-nan et le pays de Patang se trouve sur la rive gauche, à quelques centaines de mètres au nord de Zeu-long, éloigné des salines de 3 lieues seulement.

Au moment où l'on arrive au bout du dernier zig-zag indiqué ci-dessus, on se trouve devant un pont de cordes qui conduit à Tse-Kou, village chrétien d'une vingtaine de familles, fondé seulement depuis 1866 par les missionnaires du Thibet, MM. Alexandre Biet et Dubernard. C'est là que la persécution m'a chassé ; c'est là que j'ai trouvé une douce hospitalité près de mes confrères. Mais sera-t-elle de longue durée ? Je profite d'un moment de paix pour écrire ces quelques notes. Puissent-elles arriver à bon port. En face de Tse-kou et à 3 lieues environ au-dessous, la direction générale du fleuve est S.-E. Plus loin j'ignore complètement sa direction ; mais bientôt j'aurai peut-être occasion de prolonger ces observations un peu plus loin.

@

1874 [1]

Destinataire non précisé

Le cours supérieur des fleuves de l'Indo-Chine

@

Dans la livraison IV (1873), des *Mittheilungen* de Gotha, pages 153, 154 (bibliographie), l'auteur d'une note sur mon ouvrage *La mission du Thibet*, dit :

> « La mission de Bonga..., d'après l'estimation de Schlagintweit, est située vers le 28° 30' de latitude nord ».

Je le croyais autrefois, mais je pense maintenant que cette latitude est moins au nord. Voici un moyen d'apprécier le fait ; Yerkalo se trouve par 29° 2' 40" latitude nord de Tsékou ; j'ai envoyé deux ou trois observations avec lesquelles il aura été possible de calculer la latitude de Tsékou. Dans l'itinéraire de Yerkalo à Tsékou [2], j'ai aussi indiqué le village de Tsé-rétong sur la rive gauche du Lan-tsang-kiang. Or Bonga se trouve à l'ouest de ce village de Tsé-rétong et peut-être à deux minutes de degré plus au sud, au pied du versant ouest de la montagne de neige nommée Do-kerla, Bonga est sur le bord d'une petite rivière qui, courant du sud au nord, rencontre un peu au-dessous de l'établissement, un gros torrent qui vient du Do-kerla, pour aller se jeter dans le Lou-tzé-kiang près de la pagode de La-hong-ra, à deux lieues au nord du village d'Aben, et à environ six lieues au nord de l'établissement (aujourd'hui détruit) de Bonga.

Quant à la longitude indiquée, je ne puis rien dire, n'ayant pas fait d'observations astronomiques.

La note précitée ajoute que Bonga est situé au sud, un peu à l'ouest de Chamdo, chef-lieu de la province la plus orientale du Thibet, sur le « Lan-tsang-kiang ou Lo-hit, bras supérieur du Brahmapoutre ». Ni le Lan-tsang-kiang (en thibétain Da-kio ou La-kio), ni le Lou-tzé-kiang (en

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1876, page 202.
[2] Voir ci-dessus.

thibétain Ngen-Kio), ne sont bras supérieur, affluent, ou quoi que ce soit du Brahmapoutre dont ils sont séparés par au moins deux chaînes de montagnes de quelques milliers de mètres d'altitude, et qui, courant sans interruption du nord au sud, leur barrent complètement et bien certainement tout passage dans la direction du Brahmapoutre.

À la hauteur de Tcha-monta ou Tchamto (en thibétain Kiam-do et encore Kiob-do), ville située à quatorze ou quinze jours de marche plus au nord que Yerkalo, les deux fleuves ne sont séparés que de trois ou quatre jours de marche. Ici, à Yerkalo, la distance n'est pas considérable ; j'ai parcouru moi-même les deux distances. À Tsékou, il ne faut pas plus de trois jours de marche pour aller d'un fleuve à l'autre ; deux de mes confrères ont fait le trajet. Enfin, des Chinois chrétiens de la ville de Yong-tchang m'ont assuré que cette ville qui se trouve entre les deux fleuves, n'est éloignée de l'un que d'un demi-jour, de l'autre que de un jour et demi. Pour que l'auteur de la note des *Mittheilungen* eût raison, il faudrait nécessairement que non seulement le Lan-tsang-kiang, mais encore le Lou-tzé-kiang, arrivé à une latitude moindre que celle de Yong-tchang, remontassent vers le nord-est pour aller se jeter dans le Brahmapoutre, tandis que tout le monde s'accorde, dans ces pays, à dire qu'ils continuent leur route vers le sud, le Lou-tzé-kiang vers la Birmanie, la Lan-tsang-kiang vers le Laos et le pays d'Annam.

Quant aux chaînes de montagnes qui séparent le Kin-cha-kiang du Lan-tsang-kiang, celui-ci de Lou-tzé-kiang, et ce dernier de l'Irrawaddy, certains géographes ne veulent pas absolument les admettre et ne voient que des trouées dans le grand plateau du Thibet oriental, borné au sud par la chaîne des Himalayas, que certains prolongent même à travers la province du Yun-nan et presque jusque dans le Ton-king.

Pour moi, je soutiens et j'affirme *de visu* que les deux chaînes de montagnes qui séparent le Kin-cha-kiang du Lan-tsang-kiang et celle qui sépare le Lan-tsang-kiang du Lou-tzé-kiang, ces deux chaînes, au moins, n'appartiennent pas plus à la chaîne des Himalayas que les deux fleuves n'appartiennent au bassin du Brahmapoutre. Ce sont deux

systèmes de chaînes de montagnes et de fleuves complètement différents et indépendants les uns des autres.

J'ai dit : « Ces deux chaînes au moins », car, d'après ce que j'ai vu et ce que les indigènes m'ont rapporté, je suis persuadé qu'à l'ouest du Lou-tzé-kiang et sur la rive droite, il y a encore une chaîne de montagnes parallèle aux deux dont je viens de parler. Cette chaîne a-t-elle un versant ouest au pied duquel couleraient les sources de l'Irrawaddy ? c'est ce que je crois plus probable ; ou bien, arrivé au sommet de la montagne, se trouverait-on sur les hauts plateaux du Thibet qui se termineraient là d'une manière abrupte ? l'Himalaya viendrait-il jusqu'à cette chaîne de montagnes, à l'ouest du Lou-tzé-Kiang ? C'est là encore ce que je n'ai point vu, et ce que je n'ai jamais pu éclaircir d'après les dire des indigènes. Mais, pour la géographie, ou plutôt pour la topographie du pays depuis les bords du Lou-tzé-kiang et à l'est, je ne crains pas de la maintenir telle que je l'ai exposée plus haut.

Malgré ces affirmations catégoriques, je ne prétends pas résoudre tout le problème qui renferme encore bien des inconnues pour moi-même.

Les deux (et peut-être les trois) chaînes de montagnes dont je viens de parler, n'appartiennent nullement à la chaîne des Himalayas ; ne sont-elles pas, au contraire, le simple prolongement de la chaîne de montagnes qui borne le Thibet au nord et qui tournerait brusquement au sud vers le 95° de longitude est ? Cette supposition me paraît probable pour la chaîne qui doit se trouver à l'ouest et sur la rive droite du Lou-tzé-kiang. Ou bien ces chaînes de montagnes ne se rattachent-elles point à quelque chaîne ou massif qui bornerait le désert de Gobi à l'est et au sud-est, et dont elles seraient le prolongement ? Il en est probablement ainsi pour les deux autres chaînes entre le Kin-cha-kiang, le Lan-tsang-kiang et le Lou-tzé-kiang. Il peut se faire également que ces chaînes se détachent simplement de plateaux très élevés situés au nord du Thibet, et dont les eaux n'ont d'écoulement que dans les grands lacs qui y sont nombreux. Dans ce cas, les chaînes deviendraient la limite extrême et la fin orientale de ces plateaux.

Le grand problème géographique qui reste à résoudre dans la direction que j'indique est bien aussi compliqué, bien aussi important que celui du Yar-kio-tsang-po. Le premier renferme trois inconnues, le second n'en renferme que deux. La solution du premier ferait connaître les sources du Kin-cha-kiang, du Lan-tsang-kiang et du Lou-tzé-kiang, peu éloignées les unes des autres, et les chaînes de montagnes qui les séparent. La solution du second problème, très intéressant aussi sans doute, ne fera connaître que le cours inférieur du Yar-kio-tsang-po et les sources de l'Irrawaddy.

Quel malheur que M. Francis Garnier ne soit point venu éclaircir scientifiquement toutes ces questions ! C'était une tâche digne de son courage et de ses talents. Pour moi, que puis-je faire sans liberté, sans sécurité, sans protection et sans connaissances suffisantes, — je le reconnais, — malgré toute ma bonne volonté ?

@

22 avril 1874 [1]

À son frère

@

Yerkalo, le 22 avril 1874,

Voilà sept jours que je suis revenu dans notre maison de Yerkalo, réinstallé par le mandarin chinois et par le premier chef indigène de Bathang. Cela vous semblera beau, et vous penserez qu'il n'y a plus rien à craindre. Pour nous, qui sommes sur les lieux, nous pensons que c'est un simple répit, qui durera plus ou moins de temps. Notre maison est à peu près intacte ; nos effets mobiliers nous ont été en très grande partie restitués, excepté la bibliothèque dont il reste peu de chose ; nos champs sont ensemencés ; on va nous rendre aussi une partie de nos céréales, et le reste après la récolte.

J'attends d'heure en heure M. Félix Biet. Il doit se rendre à Bathang pour régler avec M. Goutelle les affaires de ce poste et de celui de Bommé, tous les deux détruits. Ce sera, dit-on, plus difficile que pour Yerkalo.

Les mandarins avouent que ce sont les lamas de Bathang qui ont fait le coup ; mais ils se gardent d'ajouter que des mandarins y ont prêté la main. Que faire sous la protection de tels maîtres ?

@

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1874, page 473.

11 juin 1874 [1]

À Rousseille,
procureur de la Congrégation des Missions Étrangères à Rome

@

Yerkalo, le 11 juin 1874,

Après un exil de cinq mois et demi à Tse-kou, nous sommes revenus dans notre maison de Yerkalo, où le mandarin de Bathang et le premier chef indigène nous ont réinstallés. C'est très bien ; mais ils n'ont rien pu ou rien voulu faire pour les deux autres postes de Bathang et de Bommé qui avaient cependant souffert davantage. Aussi étaient-ils à peine repartis, qu'on ne se gênait pas pour dire tout haut : « Ce qu'ils ont fait n'est qu'une comédie. Attendez un peu, et vous verrez si les lamas ne vous chasseront pas de nouveau ». C'est ce qu'il y a de plus probable, à moins d'un miracle de la protection divine et de Notre-Dame du Sacré-Cœur, la patronne des causes désespérées et de la nôtre en particulier.

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1874, page 593.

14 juin 1874 [1]

À son frère

Notice sur le Thibet

@

Limites. — Le Thibet, que les Chinois nomment Si-tsang, s'appelle en langue indigène Peu-yul ; les profondes vallées qui le sillonnent ont occasionné une division vulgaire de tout le pays en Teu-peu (Thibet élevé) et Mê-teu (Thibet bas ou inférieur). C'est la première de ces appellations qui a pu donner naissance au nom européen de Thibet.

Autrefois, le royaume du Thibet était beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Avant la conquête chinoise, qui eut lieu à la fin du règne de Kang-hi (vers 1720), le royaume du Thibet était borné à l'ouest par la grande Boukharie, au sud par le Cachemir et la chaîne des Himalayas, y compris les petits royaumes tributaires de Sikim et du Boutan ; au sud-est, il comprenait ce qui forme la partie nord-ouest de la province actuelle du Yun-nan, c'est-à-dire la partie nord du gouvernement de Ouï-si, sur le Lan-tsang-kiang, et tout le Tchang-tien, à l'est du Kin-cha-kiang. À l'est, il était borné par la longue chaîne de montagnes qui court sur la rive gauche du Ya-long-kiang et, dans le nord même de cette vallée il comprenait les 18 principautés thibétaines, plus les territoires de Ba-thang, de Ly-thang et du Kintchouan ou Serkha. Au nord enfin, les limites du Thibet étaient formées par la petite Boukharie et le Kou-kou-noor, de sorte que le grand pays nommé Dégué par les Thibétains et Tchou-toui par les Chinois, dépendait du royaume de L'Hassa.

Après la conquête du Thibet par le général chinois Yo-kong-yé, de nouvelles limites furent fixées par le vainqueur. Les limites nord, ouest et sud restèrent les mêmes, mais la frontière est, entre le Thibet et la Chine, fut profondément modifiée. Le Dégué fut déclaré indépendant de L'Hassa et tributaire de Péking ; les territoires de Ba-thang, de Ly-tang

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1876, pages 315-326.

et les 18 principautés orientales furent réunis au gouvernement direct de la province du Su-tchuen ; les pays thibétains du sud-est comprenant les territoires d'A-ten-tze et tout le Tchong-tien, furent réunis à la province du Yun-nan. De sorte que la frontière orientale du royaume du Thibet devenu tributaire de la Chine, fut formée, dans la partie nord, par la crête de la chaîne de montagnes qui sépare le Kin-cha-kiang du Lan-tsang-kiang, jusque vers le 29° ½ de latitude nord ; dans la partie sud, ce fut la crête de la chaîne qui séparant le Lan-tsang-kiang du Lou-tze-kiang, jusque vers le 27° ½ de latitude nord, va rejoindre l'extrémité est de la chaîne des Himalayas. Tous les pays habités par les sauvages restent au sud de cette limite.

Cependant ce serait une erreur de croire que tout le territoire compris entre les limites indiquées ci-dessus est soumis au gouvernement central de L'Hassa. Soit pour créer des embarras intérieurs à son nouveau vassal, soit pour se ménager une ingérence plus facile dans ses affaires, soit peut-être par respect pour certaines franchises locales et anciennes, la politique frauduleuse de la Chine reconnut comme indépendantes du roi de Lhassa, mais soumises à l'empereur de Chine, plusieurs principautés thibétaines enclavées dans les limites générales indiquées plus haut. Dans l'ouest, celle de Sa-kia-gun, au sud-est celle de Po-yul, et en remontant vers le nord-est celles de Tchraya, de Tcha-mou-to, de San-che-kiou-tso, de Reou-kié et de Si-ling, qui toutes furent placées sous le gouvernement direct d'un mandarin chinois résidant à L'Hassa avec le titre de *i-tsin.*

On voit par ce qui précède, que le vainqueur chinois Yo-kong-yé avait fait de dures conditions au Thibet ; non content de le rendre tout entier tributaire de la Chine, il lui avait fait de nombreux retranchements pour les annexer à la Chine proprement dite.

Longtemps après la conquête, les limites restèrent telles que les avait fixées le vainqueur. Elles n'ont subi quelques modifications que dans ces dernières années. Ainsi, après la dernière guerre du Népal contre le Thibet en 1856, tout le Ladak fut complètement soustrait au gouvernement de L'Hassa et réuni à celui de Cachemir. Dans ces

dernières années, le Sikim et le Boutan se sont, dit-on, donnés aux Anglais.

Si le Thibet a perdu des possessions à l'ouest et au sud, il s'est au contraire agrandi vers le nord-est, en conquérant en 1863-64 tout le pays de Dégué, ce qui rapproche sa frontière nord-est du Ya-long-kiang. On ne serait pas étonné si, dans quelques années, grâce à l'incurie du gouvernement de Péking, à la faiblesse et à la vénalité des mandarins qu'il envoie au Thibet, les territoires de Ba-thang et de Ly-thang venaient à retomber aussi sous le gouvernement direct du roi de L'Hassa. Pour le moment, la vraie limite du royaume de L'Hassa, de ce côté, se trouve toujours entre les villages de Pa-mou-tong ou Bom à l'est, et le village de Lanten ou Kin-cha-kiang et la petite rivière qui passe par la ville de Kiang-ka.

Relief du sol. — Pour se faire une idée du relief du sol du Thibet, que l'on prenne une feuille de papier fort ou de parchemin, qu'on la froisse entre les mains et qu'on la laisse ensuite s'étendre sur une table ; l'on aura une masse surélevée, sillonnée de dépressions à pentes raides et anguleuses ou les parties planes seront très rares. On pourrait dire aussi qu'au moment de la formation du globe, le soulèvement plus considérable qui a eu lieu en cette partie a fendu d'abord la croûte terrestre en d'immenses crevasses de plusieurs centaines de kilomètres de longueur et de quelques milliers de mètres de profondeur ; qu'ensuite ces lèvres béantes se sont gercées par le refroidissement. Tel est le Thibet, au moins dans toutes les parties que j'ai visitées ; ce que j'ai ouï dire des autres provinces laisse croire que tout le pays est un monde de montagnes et de profondes vallées où les plaines occupent bien peu de place. Aussi ne serais-je pas étonné si, plus tard, quand les savants européens auront pu explorer cette contrée si peu connue, ils transformaient le plateau ou les plateaux du Thibet, comme on dit maintenant, en autant de chaînes de montagnes séparant les bassins des fleuves, comme les géographes le font pour tous les autres pays du monde. Mais ce qui différencie le Thibet de tout autre pays, c'est la hauteur prodigieuse des montagnes, l'encaissement

non moins prodigieux des fleuves, l'abrupt des pentes dénudées, le zig-zag continuel des vallées et des vallons, le tout couronné de roches à aiguilles, ou de neiges éternelles, ou d'immenses pâturages. Au Thibet, le point de vue est toujours à la fois trop grandiose et trop restreint pour être joli. Dans les vallées, on ne voit que le ciel, disent les Chinois, grand seulement comme un *poki* (corbeille plate). Au passage des montagnes, on n'aperçoit de tous côtés que sommets rocheux, pics de neige ou mamelons qui se succèdent et semblent vouloir se surpasser l'un l'autre jusque dans un lointain qui semble infini.

Montagnes. — Sur le fond, où tout semble confondu au premier coup d'œil, on ne tarde pas cependant à démêler quelques longues lignes qui se détachent en noir de l'ensemble de ce vaste paysage. Ce sont les chaînes principales de montagnes qui dominent leurs nombreux contre-forts. Ceux-ci se détachent de la crête principale d'une manière presque toujours perpendiculaire, et descendant par une pente rapide vers le fond des vallées, ils forcent les rivières à contourner leurs pieds rocheux qui semblent s'avancer et se croiser pour barrer le passage.

Les principales chaînes de montagnes du Thibet sont : au sud, la longue chaîne des Himalayas, que tout le monde connaît, et qui est peuplée par les Cachemiriens, les habitants de Bushire, les Goerkas, les Népaliens, les Sikimis et les Lepchas, les Boutaniens, les Ilos ou Abords et les Michemis ou Nahons, en suivant l'ordre de l'ouest à l'est. Les géographes européens sont généralement d'accord sur l'étendue, la position et la direction de cette chaîne de montagnes qui sépare le Thibet de l'Inde et se fait remarquer par les pics les plus élevés du globe.

Je me permettrai seulement de n'être pas d'accord avec certains géographes qui prolongent la chaîne des Himalayas jusque dans le Yun-nan, le Koueî-tchéou, etc., sous différents noms. Pour moi, je puis affirmer que les Himalayas ne dépassent pas le 94 ou 95° de longitude est.

Une affirmation aussi nette demande des preuves, les voici : 1° Il est certain qu'entre le Kin-cha-kiang et le Lan-tsang-kiang, entre ce

fleuve et le Lou-tze-kiang, il y a deux chaînes de montagnes perpendiculaires aux Himalayas, puisqu'elles courent du nord au sud, du 34 ou 35° de latitude nord, jusque dans les parties les plus méridionales de l'Indo-Chine. Elles n'ont aucune ramification vers l'ouest, dans la direction des Himalayas ; leur cours est simple, suivant presque toujours la même direction nord un peu ouest, à sud un peu est ; elles n'ont que de faibles contre-forts peu étendus et qui viennent se terminer brusquement aux fleuves qu'ils encaissent. Ces deux chaînes, je les traversai en trois endroits différents, entre les 32e et 29e degrés de latitude nord, et plusieurs de mes confrères les ont traversées cinq fois entre 29° et 27° ; partout elles se sont montrées sous le même aspect de deux chaînes parfaitement indépendantes de tout autre groupe, excepté au-delà du 32e degré de latitude nord ou elles se rattachent peut-être aux chaînes parallèles aux Himalayas, et qui forment la limite nord du Thibet. Mais, dans le sud, certainement elles ne se rejoignent nullement avec les Himalayas. Il est donc impossible d'admettre que les trois fleuves forment une brèche, une trouée, dans cette dernière chaîne, dans un massif qui n'existe pas.

2° Aucun missionnaire, aucun Européen, n'a visité les pays à l'ouest du Lou-tzé-kiang ; n'ayant pu juger par moi-même, et ne pouvant parler que par les ouï-dire des indigènes, je ne serai donc pas aussi affirmatif en disant que sur la rive droite du Lou-tzé-kiang, et parallèle à ce fleuve, il y a encore une chaîne de montagnes parallèle aux deux dont je viens de parler et courant aussi du nord au sud. Mais je crois devoir donner ici les renseignements sur lesquels personne ne s'est contredit. Ils semblent bien confirmer cette opinion.

1° Quand on va de Tcha-mou-lo (32° lat. N. environ) à L'Hassa, il faut d'abord traverser la chaîne de montagnes qui sépare le Lan-tsang-kiang du Lou-tze-kiang ; on franchit ce dernier fleuve sur un pont de bois, avec piles en pierres, à un endroit nommé Kiag-yu-kiao par les Chinois, et Iel-yé-sam par les Thibétains ; puis, sur la route de L'Hassa, on traverse une haute chaîne de montagnes courant de l'ouest à l'est, au village de La-ly (en thibétain La-ré-go).

Cette chaîne borne au nord, en venant vers l'est, la principauté indépendante de Pomi (en thibétain Po-yul), puis tourne vers le sud quand elle rencontre la rive droite du Lou-tzé-kiang et sert encore de limite entre la même principauté de Pomi et le gouvernement thibétain de Dzo-gong (30° lat. E.). Ce gouvernement comprend les deux rives du Ou-kio dans son cours supérieur, et les deux rives du Lou-tzé-kiang jusqu'à la crête de la montagne qui se trouve sur la rive droite.

2° Cette même chaîne, nous la retrouvons encore du 27° ½ au 28° ½ à l'ouest de Men-kong et de Tcha-mou-tong. C'est elle que l'on passe pour aller à Song-nga-kieu-dzong et à Dza-yul, dans le district thibétain de Djrou-pa et plus au sud chez les sauvages Pagnis ou Terongs.

3° On m'a toujours affirmé que la rivière qui passe dans le Djrou-pa et celle des Pagnis sont la même ; elle vient se jeter dans le Lou-tzé-kiang vers 27° latitude nord.

4° Plus à l'ouest est la rivière de Song-nga-kieu-dzong et celle de Dza-yul, qui après s'être réunies passent chez les sauvages Thélous et descendant vers le sud. Comme ces deux rivières ne sont pas respectivement très considérables, on ne peut guère leur attribuer qu'un parcours de quelques jours de marche depuis leurs sources jusqu'à leur jonction. Ces sources sont-elles dans la principauté de Pomi ou plus au sud ? C'est ce qu'on n'a pu m'indiquer. Toujours est-il qu'entre les rivières des Pagnis et des Télous il y a encore des chaînes de montagnes parallèles au Lou-tzé-kiang et perpendiculaires à l'Himalaya.

Cependant, y a-t-il un prolongement ou un long contrefort de l'Himalaya qui viendrait vers l'est, aboutir à la chaîne principale qui court immédiatement sur la rive droite du Lou-tzé-kiang ? Ce prolongement, s'il existe, servirait-il de limite entre les trois districts thibétains Djrou-pa, Song-nga-kieu-dzong et Dra-yul au sud, et la principauté de Pomi au nord ? C'est ce que je ne puis dire. Dans tous les cas l'Himalaya ne peut s'étendre plus loin vers l'est.

Cette discussion, un peu trop longue peut-être, m'a donné occasion

d'indiquer les diverses chaînes de montagnes du Thibet oriental.

Au nord j'ai déjà indiqué une chaîne courant de l'ouest à l'est et que l'on traverse à La-ly en se rendant à L'Hassa, mais je ne crois pas que ce soit la chaîne qui forme la limite nord du Thibet, vers le milieu du royaume qu'elle partagerait en deux.

Est-ce le Kuen-luen ou une autre chaîne parallèle plus au sud qui forme, au nord, la vraie limite du Thibet et de la Mongolie ? C'est ce que j'ignore, n'étant point allé dans ces parages et n'ayant point eu de relations avec-les habitants de ces pays éloignés.

À l'ouest, y a-t-il une chaîne de montagnes entre la province thibétaine de Nari et le Ladak ? Bien que je sois arrivé presque jusqu'à cette frontière en 1857, je l'ai complètement oublié, ce qui est fort peu important, car les Anglais ont publié des cartes exactes de ces provinces qu'ils visitent depuis déjà bon nombre d'années.

Fleuves et rivières. — Du système des montagnes passons à celui des fleuves avec lesquels il y a, on le comprend, un rapport forcé.

Le Brahmapoutre. — D'après les premiers renseignements que j'avais recueillis dans l'Inde d'abord, puis en arrivant dans la Chine occidentale et le Thibet, le Yar-kiou-tsang-po, n'était pas un seul et même fleuve avec le Brahmapoutre, mais avec l'Irrawaddy. De 1864 à 1874, cependant, je ne cessai de prendre de nouvelles informations près de tous les indigènes qui pouvaient m'en procurer, et la conclusion à laquelle je parvins fut que je m'étais trompé, ce que je ne craignis point d'avouer en faisant connaître par écrit les motifs de ce changement d'opinion. En voici le résumé.

Plusieurs indigènes m'ont assuré qu'en revenant de L'Hassa ils avaient suivi la vallée du Yar-kiou-tsang-po jusque chez les sauvages Lho-pa ou Slo, que les Anglais ont nommés Abords ; que le fleuve traverse cette tribu vers le sud au milieu de montagnes rocheuses qu'il faut escalader avec des échelles parce qu'elles sont trop à pic pour pouvoir y tracer des routes sur le bord du fleuve ; que son volume d'eau est très considérable : on le comparait à celui du Lou-tzé-kiang.

Un esclave d'origine mou-oua m'a raconté qu'étant allé faire le commerce dans l'Assam, l'A-tsa-ra des Thibétains, il fut pris par les Nahongs ou Michemis, et emmené prisonnier sur les bords de ce fleuve, d'abord à travers la tribu des Lho-pa, puis chez les Michemis ; de là il fut vendu plusieurs fois aux Thibétains de Dra-yul d'abord et du Tsa-rong, où il finit par être racheté par les missionnaires de Bonga. Il est chrétien ; il me fournit, sur la jonction du Yar-kiou-tsang-po avec le Brahmapoutre, les mêmes indications que les païens venant de L'Hassa m'avaient déjà fournies. Ce qui me frappa, c'est qu'il donnait au fleuve, dans les montagnes des Lho-pa, le nom de *Dehon* ; évidemment il avait appris dans l'Assam le nom de Dihong que les indigènes et les Anglais donnent à ce grand cours d'eu qui vient se jeter dans le Brahmapoutre un peu au-dessous de Sudiva. Mais le Dihong et le Yar-kiou-tsang-po sont-ils identiques ? Je pouvais conclure directement d'après les affirmations de ces voyageurs revenant de L'Hassa, mais je me défiais encore. Je cherchai d'autres preuves et j'en obtins d'indirectes en questionnant une multitude d'indigènes sur les divers cours d'eau qui peuvent se trouver entre la partie la plus orientale de l'Assam depuis les Michemis, jusqu'au Lou-tzé-kiang que je connaissais. Tous se sont accordés à dire que dans cette zone étroite de terrain, que l'on peut traverser en douze ou quinze jours au plus, il n'y a pas de cours d'eau considérable. Ils me citaient, par exemple, de petites rivières que je connaissais fort bien ; il en faudrait dix ou vingt pour former un cours d'eau aussi considérable que doit être le Yar-kiou-tsang-po après avoir traversé tout le Thibet de l'ouest à l'est. D'où je tirai nécessairement la conclusion que si le Yar-kiou-tsang-po n'est pas le Dihong et le Brahmapoutre, il doit se perdre sous terre (ce qui est impossible), puisqu'il ne passe pas entre les Himalayas et le Lou-tzé-kiang. Ces preuves pourront ne pas paraître très concluantes, je l'avoue ; aussi fais-je des vœux pour qu'une expédition scientifique partant d'Assam, remonte le Dihong aussi loin que possible, ou bien qu'une autre expédition, partant de Bahmo sur l'Irrawaddy, remonte la rivière des sauvages Télous. Ce sera, je crois, le moyen de trancher cette importante question géographique. Dans tous les cas, il est certain que le Yar-kiou-tsang-po forme au nord des Himalayas une longue vallée, large et

profonde, avec de nombreuses vallées latérales ; elle occupe toute la partie méridionale du Thibet, jusqu'à cette chaîne de montagnes que j'ai signalée plus haut, laquelle coupe le Thibet en deux parties en courant de l'ouest à l'est, et que l'on traverse à La-ly en allant à L'Hassa.

D'après ce qui précède, le Brahmapoutre ou Yar-kiou-tsang-po prendrait sa source à l'ouest du Thibet dans la province de Ngari ; ses sources doivent être séparées de celles du Sutledje par une chaîne de montagnes.

L'Irrawaddy. — Si ce que je viens de dire du Brahmapoutre est vrai, l'Irrawaddy ne peut prendre sa source que dans la province thibétaine de Song-nga-kieu-dzong qui se trouve à l'ouest du Lou-tzé-kiang et au sud-est du Thibet proprement dit, c'est-à-dire entre 28° et 29° de latitude nord, et entre 94° et 95° de longitude est. Voici, en effet, les renseignements que j'ai pu recueillir. Le district thibétain de Dza-yul est traversé par une rivière que l'on compare, pour sa largeur et le volume d'eau, au Ou-kio près de son embouchure. Elle reçoit, dans la partie inférieure du district, une autre rivière plus petite qui passe à Song-nga-kieu-dzong et, après la jonction, elle entre dans la tribu sauvage des Télous, puis, continuant son cours vers le sud, chez les sauvages Télous, Didjous, Rémépangs, etc., elle va probablement, dit-on, dans le Ménégons (nom thibétain de la Birmanie). Plus au sud, des indigènes m'ont affirmé sans hésiter que la rivière qui arrose le pays des sauvages est bien la rivière de Birmanie. À l'est de cette rivière, jusqu'au Lou-tzé-kiang, il n'y a plus qu'une rivière qui prend sa source dans le district thibétain nommé Djrou-pa, lequel est situé vers le 28° de latitude nord, à l'ouest de la grande chaîne dont le Lou-tzé-kiang baigne le versant est. Cette rivière traverse la tribu sauvage des Pagnis ou Térongs et, courant dans une direction nord-ouest à sud-est, plus ou moins, elle vient se jeter dans le Lou-tzé-kiang à quatre ou cinq jours au sud de Tcha-mou-tong, capitale des sauvages Lou-tzé ou Anongs, et dans le pays occupé par les féroces Lyssous. Son embouchure doit se trouver sur la rive droite par environ 27° de latitude nord.

J'ai eu beau interroger sur les rivières qui arrosent la principauté de Pomi, elles sont faibles, m'assure-t-on, mais il m'a été impossible de découvrir si elles vont se jeter à l'ouest dans le Yar-kiou-tsang-po, ou si elles ne sont que le cours supérieur des rivières de Song-nga-kieu-dzong et de Dza-yul, et par là même de l'Irrawaddy. Même dans ce dernier cas, que je ne prétends nullement décider, les sources de l'Irrawaddy ne remonteraient guère qu'au 30° de latitude nord.

Le Salouen. — Ce fleuve prend au Thibet le nom de Ngen-kio ; les Chinois lui ont donné celui de Lou-tzé-kiang ou Nou-kiang. Il a sa source dans la chaîne de montagnes qui sépare le Kou-kou-noor des pays thibétains du nord-est ; il passe par les confins de la principauté indépendante de Pomi à l'ouest, et sur ceux du gouvernement de Dzo-gong ou Tsa-oua-dzong que les cartes nomment Tsa-tsor-ken ; il traverse le Tsa-rong par environ 28° ½ de latitude nord, puis le pays des sauvages Lou-tzé et Lyssous, et sépare ensuite la Birmanie du royaume de Siam, où il prend le nom de Salouen avant de se jeter dans le golfe de Martaban.

Je renvoie, du reste, à ce qui en a été dit ci-dessus, ajoutant seulement qu'il reçoit, entre 28° et 29° de latitude nord, sur la rive gauche, à la hauteur de Men-kong, le Ou-kio que les missionnaires ont suivi depuis sa source. Cet affluent ne figure sur aucune carte, si ce n'est sur celle de Delisle, de 1723. Il prend sa source entre le Lou-tzé-kiang et le Lan-tsan-kiang, à environ 31° de latitude nord.

Le Mékong. — La source se trouverait vers 33° ou 34° de latitude nord dans les monts Kuen-luen, près du Kou-kou-noor. Ses deux branches se réunissent vers le 32° latitude nord à Tcha-mou-to autrement dit Tcham-ton ou Kiam-do. Il traverse les principautés de Tchra-ya, le gouvernement thibétain de Kiang-ka, vers le 30°, passe aux salines, traverse une partie de la province chinoise du Yun-nan, entre dans les pays annamites au-dessous de la ville chinoise de Yong-tchang qui est sur la rive droite ; enfin il traverse le Cambodge et se jette à la mer à Saïgon sous le nom de Mékong. Le nom chinois du

fleuve est Lan-tsang-kiang, le nom thibétain La-kio ou encore Da-kio. Les Siamois le nomment Mékong et les peuples d'Annam Song-kong.

Pour terminer cet exposé sommaire, on peut ajouter qu'à la hauteur de Tcha-mou-to, ville située à quatorze ou quinze jours plus au nord que Yerkalo, le Salouen et le Mékong ne sont séparés que par une distance évaluée à trois ou quatre jours de marche ; vis-à-vis Yerkalo, j'ai fait le trajet et je ne l'ai pas trouvé plus considérable. À Tsé-kou, la séparation des deux fleuves se réduit à trois journées, ainsi que les missionnaires de cette station l'ont constaté, et ils ont appris des Chinois, qu'au point où se trouve la ville de Yong-tchang, la distance entre les deux fleuves ne serait même que de deux journées.

@

27 juillet 1874 [1]

de l'abbé Desgodins à son frère

Pays frontières du Thibet, de la Birmanie et du Yun-nan [2]

@

Yerkalo, 27 juillet 1874,

. . . . . .

Maintenant, *paulo majora canamus*, et puisque la géographie est ta science favorite, c'est d'elle que je veux parler, tout en étant peut-être bien présomptueux ; que dire, en effet, après M. Garnier, qui est un savant et un géographe ? comment surtout oser le contredire, moi qui ne suis ni l'un ni l'autre ? Cependant, comme j'ai des yeux qui ont beaucoup vu, des jambes qui ont beaucoup voyagé, j'ai vu et j'ai traversé maint fleuve, montagne et village que M. Garnier n'a pu fixer sur la carte d'une manière astronomique ; je ne prétends pas non plus l'avoir fait, et pour cause, mais le guide dont je me sers sera la boussole qui m'a servi à tracer les itinéraires de Patang à Yerkalo et de Yerkalo à Tsé-kou [3] ; ces deux itinéraires je les soude à la carte de l'expédition en Indo-Chine, en prenant Yerkalo pour point de départ. Le premier itinéraire prolongera cette carte d'un degré plus au nord, le second la corrigera jusqu'à 1° ½ au sud de Yerkalo. Puis, faisant quelques excursions à l'est et à l'ouest, je me permettrai d'exposer diverses choses, que je crois bonnes et utiles pour la science géographique.

Posons d'abord bien clairement le point de départ.

Dans *le Tour du Monde*, t. XXIV, livraison 618, page 299, se trouve la deuxième carte de l'expédition en Indo-Chine. Elle s'arrête au 29e degré de latitude nord.

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1876, page 401.

[2] *Tour du Monde*, 1870 (n° 548, 549, 550, 551, 552, 553) ; 1870-1871 (n° 567, 568, 569, 570, 571, 572, 574) ; 1872 (596, 597, 598, 599, 618, 619, 620) ; 1873 (643, 644, 645, 646, 647, 648).

[3] Voir la carte.

D'après les observations que j'ai envoyées, la latitude de Yerkalo serait de 29° 2' 40" ; sa longitude, d'après la carte de M. Garnier, serait d'environ 96° 40' à l'est de Paris.

D'après les observations astronomiques, la latitude nord de Patang serait, à très peu de chose près, 30° 5' et, d'après l'itinéraire fait la boussole en main, sa longitude serait d'environ 0° 30' plus à l'est que celle de Yerkalo, soit 97° 10'.

Entre ces deux points extrêmes il m'a été facile de placer les diverses stations de la route, suivant les indications de la boussole et la distance appréciée. Ce premier travail terminé, j'avais par là même obtenu un tracé du Kin-cha-kiang de Nieou-kou à Gunra, puisque la route ne quitte pas les rives du fleuve ; le reste, je le traçai approximativement selon les données que j'avais, soit *de visu* sans pouvoir mesurer, soit par ouï-dire, mais après avoir souvent contrôlé tous ces on-dit. Quelques points de repère précieux pour le tracé de la rivière de Kiang-ka m'étaient aussi fournis par cet itinéraire, ainsi que pour le tracé des principaux torrents et ruisseaux qui viennent aboutir presque toujours aux villages.

J'avais aussi obtenu la carte presque complète de tout le territoire gouverné par Patang, qui est arrosé du nord au sud par le Kin-cha-kiang et vient toucher au Lan-tsang-kiang à sa partie la plus sud-ouest. Ce territoire est aussi traversé par trois petites rivières : 1° celle qui arrose la plaine de Patang ; elle prend sa source dans une haute chaîne de montagnes qui sépare le pays de Patang du pays de Sa-guen, ou mauvaise terre, dont les habitants sont tous brigands de profession. Sa direction générale est du nord 20° est, au sud 20° ouest ; elle est assez peuplée, mais je ne connais pas les noms des villages dans la partie supérieure. 2° À l'est [1] de Patang et séparée de cette ville par une chaîne de montagnes dont le point culminant est à Ta-so, il existe une vallée et une rivière qui viennent aboutir à la rive gauche du Kin-cha-kiang, un peu au-dessous de la latitude de Dzong-gun. Cette vallée

[1] La lettre de l'abbé Desgodins, ici en désaccord avec sa carte, porte : *ouest* (O.).

riche et très peuplée est gouvernée par un chel-ngo qui demeure à Reu-un. N'étant jamais allé dans cette vallée, je préfère la laisser en blanc. 3° La rivière qui vient de Kiang-ka traverse aussi le pays de Patang dans son cours inférieur. Dans la plaine de Dzong-gun elle coule de l'ouest à l'est [1] ; mais, en amont, on la voit venir pendant un certain temps du nord-ouest, et en aval elle court au sud-est, allant se jeter dans le Kin-cha-kiang, à un jour et demi ou deux jours plus au sud que Dzong-gun.

Le territoire de Patang est borné au nord, vers 30° ½, par les montagnes qui le séparent de Dégué et de Sa-guen, à l'est [2], par la chaîne qui sépare la rivière de Kiang-ka du Kin-cha-kiang, jusqu'au 29° 30'. De là, la limite se dirige vers l'ouest un peu sud, par monts et par vaux, jusqu'à la rive gauche du Lan-tsang-kiang, descend cette rive jusqu'à 29° 10', traverse le fleuve pour englober, sur la rive droite seulement, les villages de Dachu, de Kia-ta et tous les puits de sel, et repasser sur la rive gauche qu'elle descend encore pendant trois lieues. Alors, suivant une arête rocheuse qui court dans la direction du nord-est, elle vient culminer au pic de Tsa-ly, redescend à l'est-est-sud vers la Kin-cha-kiang qu'elle traverse jusqu'à ce qu'elle rencontre la chaîne qui limite la vallée de Ren-un à l'est, et remonte ainsi vers le nord-nord-est jusqu'aux montagnes de Dégué.

Tout le territoire de Patang ne forme donc qu'un parallélogramme de 1° ½ en latitude et un peu moins d'un degré en longitude. J'en excepte la pointe au sud-ouest qui, évidemment, n'a été faite que pour englober les salines dans un pays directement gouverné par la Chine, afin d'assurer les profits considérables aux sujets directs de Sa Majesté chinoise, qui imposa ces limites lors de la conquête du Thibet à la fin du règne de Kang-hi.

Tu vois que, dans notre carte [3], j'avais écrit en trop gros caractères « territoire de Patang » ; j'aurais dû mettre pays thibétains gouvernés

---

[1] La lettre porte : de l'*est* à l'*ouest*.
[2] La lettre porte : à l'*ouest*.
[3] L'auteur fait allusion à la carte qui accompagne l'ouvrage intitulé : *La Mission du Thibet* de 1855 à 1870.

directement par le Se-tchuen. Cette dénomination aurait compris les pays de Patang à l'ouest, de Lytang au centre, et des dix-huit principautés à l'est ; c'eût été plus juste. Je ne sais si c'est ma carte qui a engagé M. Garnier à écrire aussi en gros caractères « territoire de Patang » et à le mettre trop au sud. S'il en est ainsi, je lui en demande pardon, et, si j'avais eu le plaisir de le rencontrer, nous aurions corrigé cela ensemble.

Ce premier travail terminé, je repris les indications de l'itinéraire de Yerkalo à Tsé-kou telles que je les ai envoyées à la fin de l'année dernière, et j'arrivai à cette conclusion : c'est que Tsé-kou se trouve à environ 1° ½ plus au sud en latitude et à environ 0° 25' plus à l'est, que Yerkalo, qui me servait encore de point de départ.

Après avoir marqué sur la carte les diverses stations de la route, je vis avec le plus grand plaisir que j'arrivais pour le tracé du Lan-tsang-kiang au même résultat que M. Garnier.

Mais nous ne sommes plus d'accord pour la latitude des diverses stations. Ainsi, M. Garnier place Tsé-djrou, qui est à 3 kilomètres seulement au nord de Tsé-kou, par 28° 10' latitude nord, tandis que, d'après mon itinéraire, il devrait se trouver par environ 27° 35' ou 40' latitude nord. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que j'ai pu *voir* que Tsé-djrou et Tsé-kou se trouvent précisément à la pointe de ce grand coude où le Lan-tsang-kiang commence à s'enfoncer vers le sud-est, c'est-à-dire à la latitude indiquée pour Yê-tche sur la carte de l'expédition. Ce qui a induit M. Garnier en erreur, c'est qu'il place Ouï-si trop au nord-ouest de Ly-kiang, tandis que, pour aller de Ouï-si à Ly-kiang on suit une direction est [1] très peu sud. C'est pendant mon dernier séjour à Tsé-kou que j'ai recueilli ce renseignement.

Donc, quand M. Garnier se trouvait à Taly-fou, il ne se croyait pas à beaucoup près aussi rapproché de ses compatriotes, les missionnaires du Thibet, qui eussent été si heureux de le fêter au milieu d'eux. S'il avait remonté pendant quelques jours seulement le Pe-choui-kiang ou

[1] La lettre porte : *ouest*.

Ya-long-kiang, il arrivait au bas Tchong-tien, d'où il était facile de venir aboutir à Ouï-si ou à Yê-tché, en passant par Lapou, ou bien à Aten-tze, par Pong-tse-ra. Il y a des routes suivies par les caravanes. Il aurait ainsi contourné les pays occupés par les mahométans, il aurait pu étudier une partie du cours du Ya-long-kiang, du Kin-cha-kiang, de son cher Mé-kong, et il aurait même pu pousser une visite de Tsé-kou jusque sur les bords du Lou-tze-kiang.

La carte de l'expédition du Mé-kong place aussi la limite du Thibet proprement dit et du pays de Patang à la même latitude que Tsé-djrou et La-lou-ka ; il y a là une erreur. Sur la rive droite du Lan-tsang-kiang, le Yun-nan gouverne jusqu'au village (inclusivement) de Zeu, qui se trouve entre Napo et Kiong, mais sur l'autre rive, que ces deux localités, ce qui donne à peu près la latitude de 28° 30', d'après l'itinéraire. Au nord de Zeu, sur la rive droite seulement, c'est L'Hassa qui gouverne. De ce village, la limite du Yun-nan suit le fleuve vers le nord jusque vis-à-vis Zeu-long, qui se trouve à 3 heures de marche seulement au sud de Yerkalo, un tant soit peu au-dessous de 29° latitude nord. Là la limite entre le Yun-nan et le pays de Patang passant sur la rive droite, suit l'arête rocheuse d'un mamelon qui va aboutir au Tsa-ly-la, comme je l'ai dit plus haut.

Ici, à Yerkalo, nous sommes donc tout à fait à la frontière du Yun-nan. Pouting, dont on peut appeler d'ici les habitants en élevant un peu la voix, est le dernier village du territoire de Patang sur la rive gauche ; plus au sud, c'est le Yun-nan.

Telles sont les plus importantes observations que j'ai à faire sur la carte de M. Garnier ; maintenant, je vais signaler encore quelques petits détails.

1° La carte publiée par *le Tour du Monde* place les sources du Ou-kio un peu au-dessous de 29° latitude nord. Or voici ce que je puis certifier pour avoir bu de l'eau à la source même de cette rivière.

Au mois d'août 1862, alors que M. Renou et moi étions reconduits de La-gong à Bonga par les autorités thibétaines, nous quittions le 2

août, Tcha-mou-to, qui se trouve à 15 jours de marche plus au nord que Yerkalo, dont la latitude est déjà de 29° 2' 30". En mettant la journée de marche à 8 lieues en moyenne, nous avons 120 lieues, dont je retranche *grosso modo* le tiers pour avoir la projection directe : il restera 80 lieues, à peu près 3° de plus en latitude nord, ce qui donnerait, pour la latitude approximative de Tcha-mou-to, 32°. Or nous descendîmes la rive droite du Lan-tsang-kiang pendant trois jours, soit en ligne directe 15 ou 16 lieues. Le quatrième jour, nous escaladâmes le flanc de la chaîne de montagnes, en faisant une multitude de zigzags, c'est vrai, mais en suivant une direction générale perpendiculaire au fleuve et par conséquent ouest. Le soir, nous traversions d'immenses pâturages où l'on ne rencontre pas un brin de bois. C'est là que se trouve la source du Ou-kio, par environ 31° 20' latitude nord. Quatre jours après avoir traversé les sources, nous arrivions à Pomda, sur la rive droite. Ce pays est trop élevé pour l'agriculture. Le lendemain nous passions près de la lamaserie de Timto, où l'agriculture est nulle aussi. Là nous revenions sur la rive gauche en traversant la rivière sur un pont de bois. Après deux autres jours de marche, nous arrivions à Dzo-gong ou Tsa-oua-dzo-gong, chef-lieu de la province. De Dzo-gong, en descendant toujours vers le sud, nous arrivâmes en cinq jours à Tchra-yul ; on eût pu faire le trajet en quatre jours. Tchrâ-yul se trouve juste au nord-ouest de Yerkalo et non pas au sud-ouest, comme l'indique M. Garnier. C'est la lamaserie de Petou qu'il eût fallu mettre à la place où la carte indique Tchra-yul, car cette lamaserie se trouve à quatre jours de Tchra-yul au sud, et à quatre jours au nord du confluent du Ou-kio avec le Lou-tze-kiang, et dans une direction sud-ouest relativement à Yer-kalo.

Quant au cours inférieur du Ou-kio, je le crois bien tracé sur la carte de M. Garnier.

L'itinéraire que je viens de rappeler sur les bords du Ou-kio nous servira à placer la principauté indépendante de Po-yul ou Po-mi. Les Thibétains disent Po-yul, (pays de Po) ; les Chinois, qui n'y regardent pas de si près, disent Po-mi (hommes de Po). Elle se trouve à l'ouest de la

chaîne de montagnes très élevées qui court sur la rive droite du Lou-tze-kiang. C'est la crête de cette chaîne qui sépare à l'est la principauté indépendante de Po-yul du territoire thibétain de Dzo-gong et de Pom-da.

Au nord le Po-yul s'étend presque jusqu'à la grand'route chinoise de Tcha-mou-to à L'Hassa. J'ai entendu dire que c'est encore une haute chaîne de montagnes qui forme la limite au nord.

Au sud, la principauté de Po-yul est bornée par les trois districts thibétains de Song-nga-kieu-dzong, de Dza-yul et de Djrou-pa. Le troisième touche au Tsa-rong, le deuxième touche aux Michemis, lesquels existent sur les Himalayas à la pointe nord-est d'Assam ; le premier, celui de Song-nga-kieu-dzong, est un peu plus au nord que ceux de Djrou-pa et de Dza-yul. D'après ces indications, qui sont certaines sans être très précises, il me semble que M. Garnier fait descendre la principauté de Po-mi trop au sud.

Ayant trouvé des sauvages Pa-y disséminés dans le Yun-nan aux environs de Taly, M. Garnier n'aura sans doute pas osé indiquer sur la carte la *tribu réunie* des sauvages que j'ai nommés Pagnis, nom chinois qui n'est qu'une corruption du nom thibétain Ba-yul (pays du rotin) et dont le nom indigène est Térongs (colonne).

Ces sauvages se croient-ils la colonne du monde ? Je ne sais, mais, pour les loger à leur place dans la machine de ce monde, il suffira d'écrire sur la carte le nom de Térongs au-dessus du nom de Didjous, et enfin au-dessous de ceux-ci on peut écrire le nom de Rémépangs. Il y a encore, dans ce coin, les Anampels et les Mou-ouas ; mais quelle est leur position géographique, c'est ce que je te dirai plus tard, si Dieu me prête vie, et les hommes la liberté de voyager.

Au tome XXV du *Tour du Monde*, livraison 645, page 310, première colonne en haut, on lit : « depuis les temps de Marco-Polo, nul voyageur européen n'avait vu le fleuve Bleu aussi loin de son embouchure ». Les jésuites qui firent la carte de tous ces pays, comme géographes officiels de l'empereur Kang-hi, virent le fleuve Bleu probablement jusque bien près de ses sources. MM. Huc et Gabet et,

quelques années plus tard, M. Renou, puis tous les missionnaires du Thibet en 1861 et plus récemment encore M. Cooper en 1868, avaient traversé le fleuve Bleu à Patang, par 30° de latitude nord ; la Commission française s'en est à peine rapprochée de 4°, puisqu'elle n'est arrivée qu'à 26°.

Même livraison, page 318, deuxième colonne au milieu de la page, le rédacteur de la relation groupe un certain nombre de tribus sauvages comme vivant dans les environs de Ma-chang, près de l'embouchure de Pê-choui-kiang ou Ya-long-kiang dans le fleuve Bleu, Il me semble qu'au lieu de grouper, il eût fallu diviser ; c'est ce que je vais faire.

1° Les Pa-y sont différents de physique, de langage et de coutumes des Térongs que les Thibétains nomment Ba-yul-ouas, mot dont les Chinois ont fait Pagnis ou Pan-y. Ceux-ci se trouvent, comme je l'ai dit, à l'ouest de la chaîne de montagnes qui court sur la rive droite du Lou-tze-kiang et parallèlement au fleuve. Ils sont à l'ouest du Tsarong et descendent vers le sud jusqu'à quatre jours au-dessous de Tcha-mou-tong, la capitale des Lou-tze. Je tiens ce dernier détail de mon confrère, M. Dubernard, auquel on a montré l'embouchure, dans le Lou-tze-kiang, rive droite, d'une très large rivière dont la direction générale était nord-ouest à sud-est. Le petit chef qui parlait à M. Dubernard était allé plusieurs fois chez les Pagnis ou Térongs, et il affirmait que leur tribu vit sur les bords de cette large rivière. Si le renseignement est vrai, ce que je n'ai pu contrôler, je l'avoue, les Térongs appartiendraient encore au bassin du Lou-tze-kiang, ce que je ne croyais pas autrefois.

2° Les Télous, les Didjous, et plus au sud les Anampels, les Rémépangs, les Mou-ouas, etc., seraient, d'après ce que j'ai entendu dire sans qu'on se soit jamais contredit, sur les bords de l'Irrawaddy, dans son cours supérieur.

3° Les Anongs et les Lou-tze ne sont pas deux tribus différentes, mais une seule et même tribu dont le nom indigène est Anong. Au lieu de prononcer ainsi, les Chinois ont trouvé plus commode et plus

conforme à la langue chinoise de dire Nou, selon la prononciation de Péking, ou bien Lou, selon la prononciation du Su-tchuen ; puis ils ont ajouté la particule *tze*, qu'ils mettent un peu partout sans raison. De là les noms de Nou-kiang et de Lou-tze-kiang donnés au fleuve. Cette tribu occupe un tout petit pays d'à peine six jours de marche du nord au sud. Il est borné à l'est et à l'ouest par les deux chaînes qui encaissent le Lou-tze-kiang. La capitale des Lou-tze, ou Anongs, est Tcha-mou-tong, où j'ai vécu plusieurs mois en 1864. Ils confinent au nord avec le district thibétain du Tsa-rong et au sud avec les Lyssous. Bon nombre de familles de Lou-tze ont émigré sur les bords du Lan-tsang-kiang dans les environs de Tsé-kou et de Yê-tche ; je doute fort qu'elles soient allées jusque dans le bassin du Kin-cha-kiang et surtout du Ya-long-kiang.

4° Les Lyssous se trouvent au sud des Lou-tze, sur le Lou-tze-kiang ; ceux-ci sont à peu près insoumis ou, s'ils reconnaissent le *Yê-tche moukoua* comme leur chef, ce n'est guère que pour la forme. Ils sont surtout brigands et sont désignés par les Chinois sous le nom de Ki-oui-Lissous. Je ne sais jusqu'où ils s'étendent vers le sud, sur les bords de Lou-tze-kiang.

5° Leurs frères du Lan-tsang-kiang sont, sinon plus civilisés, du moins plus soumis au *Yé-tche moukoua* et autres chefs mossos du pays. Leurs villages sont disséminés sur la montagne au-dessus des villages mossos, qui forment le fond de la population indigène de cette partie du Lan-tsang-kiang. On trouve des Lissous jusqu'à Ouï-si et au-delà vers le sud. Il y en a quelques villages aussi sur la montagne qui sépare le Lan-tsang-kiang du Kin-cha-kiang et sur le versant est, par conséquent dans le bassin de ce dernier fleuve.

6° Pè-Lolos (Lolos blancs) et Chou-Lolos (Lolos cuits). Ces deux derniers adjectifs ont été ajoutés par les Chinois pour désigner les Lolos soumis à la Chine, tandis qu'ils désignent les Lolos insoumis et indépendants par les épithètes de *hè* (noirs) et de Sen-Lolos (Lolos crus). Il y a des Lolos dans toute la Chine occidentale.

Le sobriquet de *man-tze* correspond à notre mot français

« barbare », et les mots de *yi-jen, yi-kia* à notre mot français « sauvage ». Les Chinois sont très prodigues de ces deux appellations appliquées à tout ce qui n'appartient pas à leur noble race ; mais il ne faut pas prendre ces mots comme des noms propres de tribus. En général, il faut se défier des renseignements géographiques donnés par les Chinois, qui parlent avec la plus grande assurance de tout le monde *et quibusdam aliis*, et vous font une mappemonde avec leur doigt dans le creux de leur main.

Livraison 646, page 331, première colonne, en bas : « Les Pen-ti habitent surtout la plaine de Tong-tchouen, etc. ».

Le mot Pen-ti veut dire *aborigène* et s'applique à diverses tribus suivant les circonstances.

Même livraison, deuxième colonne, en bas : « C'est sans doute à ce rameau (l'élément thibétain) qu'il faut rattacher les tribus mossos qui habitent la partie supérieure des vallées du fleuve Bleu, du Cambodge et de la Salouen ». Quand la science ethnographique aura pu étudier et comparer les races thibétaines et mossos, je suis persuadé qu'elle trouvera entre les deux races une immense différence. Pour moi et mes confrères, nous n'avons pu jusqu'à présent saisir que des contrastes et point de ressemblances.

Il n'existe pas de Mossos sur la Salouen ; ils sont tous sur les bords du Lan-tsang-kiang et du Kin-cha-kiang. La capitale de leur royaume, avant la conquête chinoise, était Ly-kiang-fou, que les Thibétains nomment Sa-dam ; le roi se nommait Mou-tien-ouang ; il y a encore aujourd'hui des membres de cette famille. J'espère pouvoir donner plus tard une note détaillée sur cette tribu ; mais, pour cela, j'ai besoin de réunir encore bien des documents.

J'en ai fini avec la critique géographique du voyage de la Commission française ; mes critiques ne portent point sur ce que M. Garnier a vu et mesuré par lui-même ; cette partie de son œuvre est irréprochable, et, en publiant cette carte avec le très intéressant commentaire qui l'accompagne, il a rendu un vrai, un immense service

à la science. Mes critiques n'ont eu pour objet que les indications recueillies par ouï-dire de la bouche des indigènes avec lesquels il était difficile de s'entendre, faute de savoir la langue, faute surtout d'interprète qui comprît l'importance qu'un savant européen attache à obtenir un renseignement précis et certain. Pour moi, qui pendant vingt ans ai fait la triste expérience des bavardages indigènes, je ne puis assez admirer comment les voyageurs ont pu presque toujours arriver à démêler la vérité au milieu de ce vrai fatras de paroles orientales ; comment ils ont pu, du premier coup, arriver si près de la réalité. C'est qu'ils étaient des hommes sérieux, préparés par de longues études spéciales, et animés avant tout du désir, non pas de faire parler d'eux-mêmes, mais d'intéresser au pays dont ils faisaient la description. Malgré les petites erreurs que j'ai signalées plus haut, je regarde le voyage de la mission du Mé-kong comme l'un des mieux faits, des plus vrais, des plus consciencieux et des plus utiles de tous ceux que j'ai lus. En un mot, ce n'est point une œuvre de touriste, mais une œuvre de vrai savant, à laquelle je souhaite tout le succès possible. L'œuvre n'est que commencée, il est vrai ; il reste encore beaucoup à étudier au-dessus du 26° de latitude nord, et cette étude ne sera pas moins intéressante pour la science que celle des pays au sud du 26e parallèle.

Je regrette infiniment que M. Garnier ait été enlevé si tôt à la science et à son étude favorite, celle du Mé-kong. Je me réjouissais de l'aider de tout mon pouvoir, qui n'est pas grand, je l'avoue, mais enfin ma bonne volonté ne lui aurait point fait défaut. Il aura je l'espère, des successeurs dans son œuvre scientifique ; si je suis encore de ce monde quand ils viendront visiter ma patrie d'adoption, qu'ils comptent sur mon concours empressé !

@

15 septembre 1874 [1]

À son frère

@

Yerkalo, le 15 septembre 1874,

On nous annonce que très probablement une guerre va éclater entre le pays de Ly-thang et le gouverneur thibétain de Degué. Voici à quelle occasion.

En 1863-64, les Thibétains de Lhassa s'emparèrent des pays de Degué et Tchan-toui, au nord des pays de Bathang et Ly-thang. Étant vainqueurs, ils n'eurent pas de peine à obtenir des chefs indigènes de Ly-thang et de Bathang une sorte de soumission secrète ; et il fallut payer cher l'honneur de devenir les protégés des Thibétains. Aujourd'hui le gouverneur, placé par Lhassa dans les pays de Degué et Tchan-toui, réclame des chefs indigènes de Ly-thang de nouveaux présents obligatoires, en témoignage de leur soumission. Ceux-ci refusent ; et, pour appuyer leur refus, ils lèvent des troupes et appellent à leur secours les habitants du Tchong-tien dans le haut Yun-Nan. Notre courrier assure qu'il a vu, près de Ly-thang, 1.800 soldats réunis pour cette affaire.

Le gouverneur thibétain insistera-t-il ? Voudra-t-il appuyer par la force ses injustes prétentions ? Si la guerre a lieu, nos correspondances avec Ta-tsien-lou seront coupées. La chute de Ly-thang entraînerait celle de Bathang. Dans ce dernier cas, nous pouvons compter que les Thibétains vainqueurs nous prieront, comme à Bonga, de quitter leur pays. Car le chef, qui cherche querelle aujourd'hui à Ly-thang, est le même qui, en 1865, après sa victoire sur Degué et Tchan-toui, envoya détruire Bonga.

@

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1875, page 66.

15 janvier 1875 [1]

Destinataire non précisé

Notes géologiques sur la route de Yerkalo à Pa-tang

@

Pa-tang, le 15 janvier 1875,

Vers la fin de 1874, je venais de terminer la lecture attentive de deux ouvrages de géologie qui m'avaient un peu rafraîchi la mémoire de mes études de jeunesse, quand un ordre de mon supérieur m'appela subitement de Yerkalo à Pa-tang. Je me mis en route le 26 décembre à l'aurore, et j'arrivai de bonne heure à mon nouveau poste le 31 décembre. Tout naturellement, pendant ce petit voyage que je faisais pour la treizième fois, mon esprit était encore tout occupé de ce que je venais de lire, et je cherchais à retrouver, dans la nature du sol et des rochers, les notions dont les livres venaient de m'entretenir. Hélas ! je n'étais qu'un novice, et M. Joubert n'était point près de moi pour m'expliquer la science muette des livres et de la nature ; je n'avais pour m'aider que mes yeux et mes mains. Dans cette note, je dirai donc de mon mieux, mais sans avoir la prétention de bien dire ce que mes yeux ont vu, ce que mes mains ont palpé.

Yerkalo se trouve situé dans une plaine cultivée d'une altitude de 2.600 mètres environ (voir pour cela la moyenne de mes observations barométriques envoyées pendant près de deux ans) et élevée au-dessus de la rive gauche du Lan-tsang-kiang de (25 ou 26 mm) 350 mètres à peu près. Sa latitude nord est de 29° 2' 30", Pa-tang se trouvant sur la rive gauche du Kin-cha-kiang, par au moins 30° de latitude nord. J'avais, par conséquent, à traverser toute la chaîne de montagnes qui sépare ces deux fleuves, et cela dans une direction sud-sud-ouest à nord-nord-est. Mais, dans ce pays, l'on ne peut aller droit devant soi ; les détours auxquels on est condamné sont, il est vrai, le désespoir du géographe, mais aussi le

---

[1] Voir l'itinéraire de Pa-tang à Yerkalo, et l'itinéraire de Yerkalo à Tse-kou.
Notes insérées dans le *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, novembre 1876, pages 492-508.

bonheur du géologue, en multipliant devant lui les tableaux de la nature où il peut puiser ses observations. Si l'on consulte les diverses directions et hauteurs de cette route que j'ai envoyées autrefois, l'on verra que, devenu apprenti géologue, j'eus de quoi satisfaire ma curiosité.

Ce qui fait la curiosité de Yerkalo, ce sont les puits d'eau salés creusés entre les énormes galets de granit qui forment le lit même du Lan-tsang-kiang, au-dessus des eaux basses et moyennes, sur les deux rives. Ces puits ont de 4 à 7 mètres de profondeur. Dans certains puits l'eau salée semble suinter à travers les fissures de la roche, ou entre les galets dont les parois du puits sont formées. Dans d'autres, elle semble sourdre en remontant du fond même du puits. Sur la rive droite, il y a même une source salée qui coule à fleur de terre. Toutes ces eaux sont thermales, mais pas au même degré. Le thermomètre centigrade, plongé dans une dizaine de puits de la rive gauche, varia entre 24° et 47°. Huit litres d'eau que je fis évaporer séparément à la maison donnèrent chacun un dixième de litre de sel sec et tassé. On affirme, avec raison, que l'eau de la rive droite donne plus de sel et de meilleure qualité. Sa couleur sur les deux rives est aussi différente : le sel de la rive droite, quand il est pur, est d'un blanc rosé ; celui de la rive gauche, d'un blanc jaunâtre, ce qui peut provenir uniquement de la différence d'argile dont les terrasses d'évaporation sont formées. Où se trouvent les mines de sel gemme qui donnent naissance à ces sources ? C'est ce qu'aucun indice ne m'a permis de reconnaître. D'après les nouveaux renseignements que j'ai pu recueillir, il se fabriquerait dans la bonne saison, mars, avril, mai, par jour et sur les deux rives, ensemble de 400 à 500 hectolitres de sel de toute qualité, dont j'ai raconté ailleurs le mode de fabrication, les prix et l'exportation (voir la *Mission du Thibet*, page 293). Je n'ajouterai donc plus qu'un mot, c'est que les fabricants sont étonnés que, depuis quatre ans, les grandes eaux n'ont pas recouvert tous leurs puits.

Ce phénomène est-il dû à une élévation du sol ou à un affaissement du milieu du fleuve, ou à une simple diminution dans le volume des eaux supérieures ? C'est ce que je n'oserais décider ; mais je

pencherais plutôt pour la dernière opinion, car le tremblement de terre de 1870 ne fut pas très violent aux salines. C'est cependant à lui qu'on peut attribuer une très faible diminution dans la salaison de l'eau de la rive gauche (si réellement cette diminution existe) et que l'on avait très exagérée dans le commencement, pour en faire le méchant honneur ou reproche à mon baromètre, à mon thermomètre et aux trois litres que j'avais emportés.

Juste à l'endroit où se trouvent les salines, le Lan-tsang-kiang fait un petit coude. En amont, il vient pendant six ou sept lieues du nord 20° est, et en aval il coule vers le sud 20° est pendant environ trois lieues. Ce coude est formé par les pieds de deux puissants contre-forts qui, se détachant dans l'est de l'arête principale (dont la direction générale est nord un peu ouest, à sud un peu est), s'avancent fièrement vers l'ouest. Ces deux contre-forts sont séparés par une vallée transversale longue d'environ cinq lieues, en comptant tous les zigzags, mais qui, en ligne droite ne mesure guère que trois lieues et demie, la direction moyenne étant de l'ouest à l'est. C'est cette vallée qu'il faut remonter pour arriver à la crête de la grande chaîne dont le passage se nomme Kia-la (au Thibet, tous les noms propres de montagnes suivis du mot la indiquent un passage de faîte).

La partie inférieure, et la plus rapprochée du fleuve, de cette vallée n'est qu'un ravin escarpé, profond de 100 mètres et large de 250 mètres environ. Il sépare la plaine de Yerkalo de celle où est bâti plus au sud le grand village de Pouting. Ces deux plaines ont absolument la même composition géologique et semblent n'avoir fait dans le principe qu'une seule plaine, au milieu de laquelle le ruisseau s'est creusé un lit profond, ou mieux, peut-être, à une époque très reculée, il y eut une avalanche boueuse très considérable dans le haut de la vallée, et ce torrent vint vomir sur les bords du fleuve la masse énorme d'argile et de roches qu'il avait arrachées aux flancs supérieurs de la montagne. En effet, les deux plaines sont non seulement plus élevées en amont, mais encore elles vont en s'abaissant doucement vers le nord et vers le sud des deux côtés du ravin dont les bords sont plus élevés, caractère

particulier de tous les écoulements boueux. De plus, tout le terrain est formé d'une argile jaunâtre mêlée de pierres et de blocs de toute nature, sans aucune trace de stratification, même à des profondeurs considérables. Cette argile est la même qui recouvre tout le versant ouest de la chaîne (en cet endroit du moins) jusqu'au sommet. Les pierres et roches qui y sont enchâssées sont aussi les mêmes que celles que l'on rencontre en remontant la vallée : grès rouges, grès noirs, violacés, verdâtres, gris ; le granit gris, quelques petits blocs de poudings, quelques ardoises, peu ou point de pierres calcaires. Les arêtes de toutes ces pierres sont à peine émoussées par le frottement, à l'exception de quelques petits galets de granit.

Je viens de dire : sans aucune trace de stratifications. Cela est vrai de la masse argileuse que je viens de décrire, ce qui prouve aussi qu'elle s'est déposée en une seule fois et non pas par un travail lent et progressif. Mais ce dépôt a eu lieu entre deux rangées de roches stratifiées, antérieures, sans doute, et bien visibles, composées d'une roche rouge terne, à grain fin, serré, un peu rêche au toucher, qui se décompose rapidement en se fendillant en plaques minces, et forme à la longue un terrain rougeâtre et graveleux, sur lequel on a établi des champs qui sont de moindre qualité que ceux établis sur l'argile jaunâtre. C'est cette roche que je viens de désigner sous le nom de grès rouge ; peut-être mérite-t-elle un autre nom. Il y a deux stratifications bien marquées de cette roche ; la plus inférieure se trouve vers les deux tiers de la descente entre Yerkalo et le fleuve ; l'autre un peu au-dessus de la plaine.

Du côté de Pouting, la stratification supérieure est perpendiculaire ; celle du côté de Yerkalo est inclinée vers le sud-ouest, de manière que la partie la plus élevée regarde le fleuve par un angle d'environ 60°, comme si, en se relevant, elle avait dépassé la perpendiculaire de 30°. Cette roche rouge stratifiée et cette masse d'argile jaunâtre sont le caractère principal des montagnes aux environs des salines sur les deux bords du fleuve. On dirait un immense damier peint en rouge et en jaune, variété dont l'œil est bientôt fatigué, car rien autre ne vient le reposer en le distrayant.

Dans un petit ravin, creusé par l'eau de pluie, au nord-est, près de Yerkalo, se trouve une roche particulière, blanche, veinée de noir, qu'on prendrait, à première vue, pour du marbre très grossier. Mais elle est friable, et, quand elle est calcinée, elle ne donne point de chaux, puisque la poussière blanche qui en provient ne fait point effervescence quand on y injecte de l'eau. Elle a une saveur faiblement acidulée ; les Chinois la nomment *che-kao*, et s'en servent comme de ferment, pour une espèce de fromage de pois dont ils sont très friands. Les Thibétains ne s'en servent que pour blanchir leurs maisons.

J'ai dit plus haut que la masse argileuse jaunâtre, que l'on trouve au pied de la montagne, recouvre tout le versant ouest jusqu'au sommet. Je n'aurai donc plus à y revenir. Mais la roche rouge et la terre qui en provient ne se rencontrent qu'aux bords du Lan-tsang-kiang, jusqu'à une hauteur de 400 mètres environ.

Du bord du fleuve, si l'on remonte pendant trois quarts d'heure le ravin qui sépare Yerkalo de Pouting, on arrive à l'entrée d'un véritable Val-des-Roches, que je voudrais pouvoir transporter au bois de Boulogne, pour satisfaire la science des géologues et la curiosité des Parisiens. C'est un défilé large de 40 à 50 mètres au plus, long d'environ un kilomètre, entre deux énormes masses de grès noir violacé, quelquefois injecté de paillettes vertes, rouges, de mica, de petites veines de silex blanc. Elles ont, en moyenne, au moins 100 mètres de hauteur perpendiculaire, de sorte que de rares et chétifs arbrisseaux peuvent à peine y fixer leurs racines. L'on n'aperçoit dans toute cette masse qu'une stratification bien marquée sur la gauche et dans la partie supérieure des roches. Cette stratification semble n'être relevée vers l'est que de 10° à 15° ; au-dessous se sont formées quelques grottes trop escarpées pour que j'aie eu la tentation de les visiter. À l'entrée, en aval et du côté du sud, près d'une pagode et de deux meules, se trouve, dans le haut, un massif de schiste ardoisier, d'où l'on tire toutes les pierres sur lesquelles est gravée la fameuse formule bouddhique *Om-mani-pi-mi-om*, et qui ornent tous les do-bongs du pays.

Les grandes roches sont aussi couvertes de cette inscription gravée en creux (voir la *Mission du Thibet*, page 377). Je n'ai point visité cette roche ardoisière et ne puis en indiquer la stratification. En amont et du côté nord, sur la droite, encore près d'un kien-ting et d'un moulin, il y a une stratification très curieuse. On dirait que les masses stratifiées, descendant de la montagne, sont venues butter contre le colosse de grès et, rencontrant là un obstacle insurmontable, se sont recourbées sur elles-mêmes sans perdre leur concordance, ou bien le colosse de grès, en se soulevant, ne pouvant les faire reculer, leur a fait prendre cette forme convexe.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cet énorme défilé est l'œuvre d'un moment : on dirait une roche fendue d'un seul coup et dont les deux morceaux se sont séparés, car les sinuosités de la vallée et des roches elles-mêmes ont l'air de se correspondre parfaitement de chaque côté, au moins dans les lignes principales. Peut-être est-ce au moment où ce massif s'est soulevé et fendu qu'a eu lieu la débâcle boueuse qui forme les plaines inférieures et recouvre le massif lui-même. Je regrette vivement que MM. Joubert et Delaporte n'aient pu venir jusqu'aux salines ; l'un avait une belle étude, l'autre de beaux dessins à faire dans ce Val-des-Roches qui se nomme en thibétain Tchra-go-ting, c'est-à-dire Porte des Rochers.

Au sortir de Tchra-go-ting, à main droite, on aperçoit un vallon qui vient du sud. En le remontant jusqu'à l'arête du contre-fort, qui est un peu éloigné, on arriverait à un point de la limite sud du territoire de Pa-tang et à la limite nord de la province du Yun-nan. Je n'ai point visité ce vallon très boisé.

La vallée transversale que nous remontons suit, à partir de Tchra-go-ting, pendant environ deux lieues, une direction est, 20° à 25° nord. Elle ne présente de remarquable, en fait de géologie, que les champs bien cultivés du fond de la vallée où le village de Kiong-long dissémine ses quarante familles. Sur un tertre, à main droite, vers le milieu de la vallée, la lamaserie de Kam-da est aussi entourée de quelques champs. Les roches sous-jacentes, qui percent quelquefois à travers l'argile

jaunâtre, sont presque toutes d'un grès noir violet, plus injecté de silex et de matières étrangères. On n'aperçoit presque aucune trace de stratification dans ce sol compact.

Arrivé au haut de Kiong-long, la vallée tourne brusquement au sud-est pendant environ deux lieues et demie, et change complètement d'aspect, à se trouve le village de Ladaling, dont les champs supérieurs sont à 483 mm d'altitude.

Sans compter les profondes forêts de chênes à feuilles de houx, d'arbres résineux et de rhododendrons qui couvrent tous les vallons supérieurs, la vallée principale est divisée en deux par une sorte de chaussée étroite, prolongement d'un mamelon supérieur. Cette chaussée est élevée d'une quinzaine de mètres en moyenne ; ses bords, coupés à pic comme une falaise, laissent voir un sous-sol dont la composition ressemble beaucoup à celui de Yerkalo ; seulement l'argile y est moins abondante et les pierres plus nombreuses, surtout le granit. La branche à droite de cette double vallée, tournant un peu au sud, va rejoindre encore la crête du contre-fort qui fait la limite du Yun-nan et de Pa-tang et qui forme en cet endroit un dôme blanc, qui semble calcaire, dépourvu de toute végétation.

La branche de gauche, que nous suivons, va aboutir au Kia-la, c'est-à-dire à la crête de la chaîne principale. Dans un vallon à gauche, en remontant, on aperçoit quelques roches blanches de calcaire blanc, et, plus loin, un bloc de roches rouge-brun, semblable à du minerai de fer. Plus on approche du sommet, plus le grès semble se métamorphoser et se rapprocher du granit, qui, enfin, forme la roche unique du sommet. On arrive au plateau par un gripet de 300 à 400 mètres de haut, creusé en zigzags dans l'argile jaune et les blocs de granit. Ce petit plateau n'a guère en surface que 100 à 150 mètres de large ; mon baromètre y marquait le 26 décembre 1874, vers midi, 431 mm. De cette élévation, en se retournant vers l'ouest, on aperçoit très distinctement la crête de la chaîne qui sépare le Lan-tsang-kiang du Ou-kio, grand affluent du Lou-tze-kiang. Cette crête, parallèle à celle où nous nous trouvons, est beaucoup plus élevée, surtout en regardant vers le nord-ouest, où se

détachent cinq majestueux pics de neiges perpétuelles, et vers le sud-sud-ouest, où l'on en aperçoit de bien plus considérables encore.

Pendant que je fumais une pipe sur le plateau pour reprendre haleine, je résumais mes souvenirs et me demandais si l'on ne pourrait pas trouver dans cette vallée des traces d'un ancien glacier, car maintenant le Kia-la, malgré son élévation, n'est jamais obstrué par les neiges. Je dois avouer que je n'ai rencontré nulle part ni roches erratiques, ni roches striées, ni galets rayés. Si j'avais une opinion à émettre, j'inclinerais plutôt à croire que tout ce versant ouest a été couvert par le diluvium géologique. Que de plus savants jugent !

Je ne ferai plus qu'une observation, c'est que l'eau du ruisseau qui prend sa source dans la partie supérieure de la vallée est très chargée de carbonate de chaux qui se dépose rapidement dans tous les conduits creusés par l'irrigation. À la source, près de laquelle se trouve une grotte calcaire, j'ai remarqué les racines d'un saule dont les plus extérieures ont été tuées par cette eau, et comme pétrifiées.

Maintenant retournons-nous vers l'est, et nous avons à nos pieds le bassin du Kin-cha-kiang.

À environ 3 kilomètres au sud et sur notre droite, la chaîne au sommet de laquelle nous nous trouvons est très remarquable : elle forme un énorme massif qui s'étend de l'ouest à l'est pendant cinq ou six lieues, et dont le passage principal se nomme Tsa-ly-la ; c'est la route pour aller à Aten-tze, et un nouveau point de la limite des pays de Pa-tang et du Yun-nan (voir la *Mission du Thibet*, p. 177, pour un autre point de la même limite près Zeulong), mais de l'endroit où nous sommes on ne peut l'apercevoir ; il est situé dans la partie ouest du massif. La chaîne entière se trouve alors divisée en trois parties : 1° à l'ouest, un embranchement descend au sud sur la rive gauche du Lan-tsang-kiang et va se terminer, après quatre jours de marche, au pied du mamelon sur lequel est bâtie la petite ville d'Aten-tze ; 2° la crête principale de la chaîne, après avoir traversé le massif de l'ouest à l'est, redescend ensuite vers le sud ; 3° un long embranchement, venant des plateaux dont je parlerai plus loin, et courant sur la rive droite du Kin-

cha-kiang, se prolonge jusqu'à trois journées de marche vers le sud, à l'est du massif.

Entre l'embranchement ouest et la chaîne coule la rivière qui prend sa source dans le Tsa-ly-la, passe au village de Don, et va se jeter dans le Lan-tsang-kiang au-dessous d'Aten-tze.

Entre l'embranchement est et la chaîne coule la rivière qui vient du nord de Kiang-ka, dans le Thibet proprement dit, passe à Dzong-gun et va se jeter dans le Kin-cha-kiang à trois jours au sud de Dzong-gun. La limite entre Pa-tang et le Yun-nan n'est ici qu'à un jour de marche de cette dernière localité, en descendant la rivière.

Après cette petite digression géographico-géologique, revenons à la géologie.

Devant nous, vers l'est 15 ou 20° nord, s'étend un vallon qui a bien cinq lieues de chemin environ et trois lieues et demie en ligne droite ; il nous conduira à la plaine de Dzong-gun. Sur notre droite, il est formé par le pied des divers contre-forts qui descendent du massif ; sur notre gauche, par un seul contre-fort perpendiculaire à la chaîne principale. Avant de quitter le plateau, remarquons encore qu'il est entièrement recouvert d'un gazon fin et serré et d'une petite broussaille rabougrie mais non épineuse, que je ne connais pas. Nous sommes au-dessus de la végétation arborescente ; le terreau formé par la décomposition du gazon n'a pas plus de deux centimètres d'épaisseur, et au-dessous nous retrouvons l'argile jaunâtre.

À peine le voyageur est-il arrivé sur le bord oriental du plateau, qu'il remarque avec étonnement un changement subit dans la composition géologique des roches. À droite et à gauche, le sommet des contre-forts est orné de masses imposantes calcaires découpées en aiguilles ou formant des remparts crénelés. Cette roche, de couleur bleuâtre, est composée d'un grain très fin, compact et assez doux au toucher, qui se laisse rayer facilement.

Du haut du plateau, au fond de la vallée, où coule un petit ruisseau, on descend pendant une demi-heure le flanc est d'un petit mamelon

d'argile jaunâtre mêlée de blocs et de quelques galets de granit. C'est la continuation et la fin de la formation géologique observée sur le versant ouest. Arrivés sur le bord du petit ruisseau, l'argile toujours jaune devient graveleuse, le granit disparaît presque entièrement et fait place à des grès de diverses couleurs beaucoup plus métamorphiques que ceux de l'autre côté de la montagne, à des conglomérats et à des blocs d'une pierre très dure, compacte, sur la cassure desquels on remarque une multitude de stratifications fines et serrées.

On me fit remarquer un peu plus bas deux galets de granit sur lesquels les païens croient voir une trace de pied de mulet et une trace de pied d'homme. Il y a quelque ressemblance ; mais, tout bien observé, le pied de mulet n'est autre chose que le trou creusé pour soutenir la flèche de l'ancien dobong, et le pied d'homme se change en un mortier qui a servi à broyer probablement de la poudre. Plus bas, dans le vallon, on passe un monticule d'argile rouge-brun ; plus bas encore, après avoir quitté le bord du ruisseau trop encaissé entre les rochers, on passe une petite montagne élevée de 250 à 300 mètres où reparaissent l'argile jaune et le granit, et, quand on a descendu doucement le versant est pendant une bonne heure, on retrouve l'argile rouge dont je viens de parler. C'est à la limite supérieure de ce terrain rouge qu'est situé le village de Ngen-kiop où mon baromètre marqua 470 mm à la nuit tombante, et 475 mm au soleil levant.

Des deux côtés du vallon qui conduit à Dzong-gun, toujours dans la même direction, se trouvent deux petites chaînes rocheuses qui ressemblent beaucoup à ce que j'ai appelé grès rouge près des salines. Mais ce grès, beaucoup plus grossier, résiste mieux aux injures de l'air, et ce n'est point à ces détritus que le terrain doit sa couleur ; c'est une argile fine, compacte et naturellement rouge. C'est la même nature de terrain et de roches que nous apercevons uniquement dans la plaine de Dzong-gun (515 mm d'altitude), dans la vallée d'où vient la rivière de Kiang-ka, et par où elle s'écoule, ainsi que dans le vallon que nous remonterons au nord pour regagner les grands plateaux, jusqu'à ce que nous soyons revenus à la hauteur de Ngen-kiop. Au-dessus de cette

limite, toutes les montagnes environnantes sont couvertes au sommet d'une argile jaunâtre très semblable à celle du Kia-la et du versant ouest, ce qui indique, je crois, deux stratifications immenses dont la ligne de séparation serait par environ 470 mm d'altitude. Quelle est l'épaisseur de chacun ? Pour le dire, il faudrait avoir mesuré l'altitude des pics supérieurs au Kia-la et descendu la rivière de Dzong-gun jusqu'à la limite inférieure du terrain rouge. C'est ce que je n'ai pu faire.

Dans la couche argileuse rouge sur laquelle je voyageai pendant tout un jour, les roches stratifiées sont bien apparentes. Elles sont relevées vers l'ouest ou le sud-ouest d'une trentaine de degrés, presque la même direction que celle indiquée au-dessus de Yerkalo, mais avec une inclinaison bien moins forte. Dans la partie est de la plaine de Dzong-gun, j'ai remarqué quatre ou cinq petits cônes détachés hauts de 50 à 80 mètres et dont les stratifications sont bien marquées. Tout le vallon que nous avons descendu et celui que nous remontons au nord sont très boisés. M. Thorel y eut fait une belle collection de notes.

De Dzong-gun à Guia-gni-ting il y a environ quatre lieues en ligne droite juste au nord. Outre les remarques précédentes, j'ai vu encore plusieurs sources nitreuses qui déposent sur le sol une grande quantité de natron. Au village de Guia-gni-ting le baromètre marquait le soir 466 mm, à l'aurore 468 mm et à la limite des champs cultivés 463 mm. Nous avions alors dépassé de peu la limite de l'argile rouge et nous nous retrouvions dans la zone d'argile jaune. Le peu de roches que l'on aperçoit appartiennent à la classe des grès grossiers très injectés de silex.

En sortant de Guia-gni-ting l'on arrive presque aussitôt sur les grands plateaux qui, dans la direction du nord, séparent le Lan-tsang-kiang du Kin-cha-kiang, et qui sont traversés dans la partie la plus occidentale par les deux petites rivières de Lan-ten et de Kiang-ka. Aux deux points les plus élevés de la route, à travers ces plateaux que l'on traverse pendant trois heures dans une direction nord 25 à 30° est, le

baromètre marqua 450 mm et 451 mm. De ces points tout le sol semble moutonné par de petits mamelons qui s'échelonnent à perte de vue les uns après les autres. Si M. Garnier s'était trouvé à ma place, il eût certainement arrêté la caravane, non seulement pour prendre les points en longitude et latitude, mais encore pour mesurer une belle base et de là tirer les angles afin de prendre la position géographique de deux masses de neiges perpétuelles situées au-delà du Lan-tsang-kiang et d'une autre située dans le nord au-delà de Pa-tang, mesurant ainsi d'un seul coup la largeur des deux bassins des deux fleuves. Pendant ce temps, M. Thorel aurait analysé le gazon, M. Delaporte aurait dessiné un magnifique paysage, M. de Carné aurait fait de la diplomatie à coups de fusil avec les goas (espèce de chevrotain, peut-être l'argali), les lièvres et les marmottes, et M. Joubert se serait reposé des fatigues des jours précédents, car ici le géologue ne voit que de l'herbe.

Après être descendu des plateaux par une pente douce, l'on arrive au village de Bom (Pa-mou-tang, en chinois), qui donne son nom à une plaine longue de quatre lieues au moins et dont la direction est encore nord 25° est. À la partie supérieure le baromètre marque 476 mm et à sa partie inférieure 489 mm. Au fond, ce n'est qu'un affaissement dans les plateaux. Le sous-sol y est semblable à celui du Kia-la. Mais sur la droite, en descendant, l'on remarque sur la hauteur un massif de roches blanches : c'est du marbre grossier veiné de noir ; tous les dobongs en sont couverts. Sur la gauche, à une demi-journée de marche dans l'intérieur, se trouve un grand lac circulaire avec une île au milieu. Il faut plusieurs heures au bon trot d'un cheval pour en faire le tour. Il se nomme Bom-tso, ou mer de Bom. Je regrette de n'avoir jamais eu occasion de le visiter ; mais, d'après les descriptions qu'on m'en a faites, je serais porté à soupçonner dans ce grand cirque les restes d'un ancien cratère volcanique recouvert maintenant par une ceinture d'épaisses forets et de magnifiques pâturages. Je dois avouer cependant que, pendant tous mes voyages dans la haute Asie, je n'ai jamais rencontré de volcans, ni en activité, ni éteints. Je n'en ai jamais entendu parler. Bom-tso est très giboyeux, dit-on ; mais, ce lieu étant sacré, il est

défendu de s'y livrer au plaisir de la chasse. Au bas de la plaine, le fort ruisseau qui l'arrose tourne brusquement à l'est et s'engage dans une gorge étroite, rocheuse, boisée, d'où il va se jeter dans le Kin-cha-kiang.

En cet endroit, le voyageur tourne un tant soit peu vers sa gauche, c'est-à-dire au nord, et arrive en une petite heure au village Kong-tze-ka, où le baromètre marquait, à dix heures du matin, 487 mm. Pendant ce coude, un géologue peut remarquer que le sous-sol est franchement composé d'argile jaune mêlée de pierres calcaires. C'est ce que l'on remarque aussi dans les décombres amoncelées par le tremblement de terre de 1870.

Les longues crevasses dont la plaine de Bom et les environs de Kong-tze-ka furent criblés à cette époque ont en partie disparu. Il en existe encore quelques-unes des plus considérables dont la direction longitudinale est constamment sud 20° ouest à nord 20° est. C'est bien la direction que j'avais observée en 1870, non seulement en cet endroit, mais encore sur les montagnes de la rive gauche du Kin-cha-kiang. Aussi, les désastres qu'il causa commencent-ils à Guia-gni-ting et se terminent dans le haut de la vallée où se trouve bâtie la ville de Pa-tang. À droite et à gauche de cette ligne médiane, on ressentit les secousses, mais il n'y eut pas de dégâts.

La descente de Kong-tze-ka au bord du Kin-cha-kiang est de quatre à cinq lieues (à peine deux lieues et demie en ligne droite horizontale). Cette gorge rapide et profonde a été littéralement labourée par le tremblement de terre, et, pour l'étudier géologiquement, il n'est plus nécessaire de grimper au sommet des montagnes ; il suffit de regarder à ses pieds le long du ruisseau. Argile jaune et très graveleuse, débris de calcaires jaunâtres, fragments de marbre, de grès fins, de pierres granuleuses et stratifications très fines et très compactes, voilà ce que l'on trouve à chaque pas jusqu'au-dessus du village de Terga-ting (525 mm).

Une heure environ avant d'arriver au bord du fleuve, les roches changent de nature ; le calcaire disparaît pour faire place à un grès très grossier, noirâtre à l'intérieur et fortement injecté de veines siliceuses se fendant à l'air par plaques épaisses, presque toujours colorées en rouge

à l'extérieur. On dirait que le fer n'est pas loin. À droite et à gauche du ravin terminal on remarque au bord du chemin et à une petite hauteur, ses roches noires enchâssées dans une argile noir-bleuâtre. Ne serait-ce pas l'indice d'un dépôt de charbon de terre ? Je me souviens qu'en 1870, après le tremblement de terre, la route ordinaire étant en cet endroit impraticable, je fus obligé de passer un mamelon assez élevé qui se trouve à main gauche. Le sommet en était à la lettre criblé de petites crevasses si rapprochées qu'elles avaient l'air de rayonner dans tous les sens. J'y remarquai surtout que toute la roche extérieure était réduite en petits graviers anguleux très friables ; on eût dit qu'elle avait été calcinée par l'explosion. La direction générale de toute cette descente est la même que celle de la plaine de Bom.

Après avoir tourné le rocher où la route vient déboucher sur la rive droite du Kin-cha-kiang, on suit, pendant trois kilomètres environ, une route en corniche qui mène au village de Gunra, dont l'altitude est de 555 mm. Le fleuve, au-dessus du village, est de 561 mm. Pendant ces trois kilomètres, la composition du sol et des roches est absolument la même que celle décrite dans la partie la plus basse de la vallée. Il en est de même en continuant de marcher pendant trois heures droit au nord jusqu'à Tchrou-pa-long, où l'on traverse le fleuve en bac. Une demi-heure avant d'arriver au bac, on traverse le lit d'une rivière venant de l'ouest ; il est exclusivement formé de petits galets de granit gris amenés par le torrent.

Je ne ferai plus que deux remarques. Dans la première partie du trajet entre Gunra et Tchrou-pa-long, des éboulements considérables de la montagne sont venus couvrir toute la plaine jusqu'au fleuve qu'ils resserrent et où ils ont causé plusieurs rapides. Dans la deuxième partie du trajet, au contraire, et jusqu'à Pa-tang, le lit du fleuve est large, presque sans pente, souvent encombré de bancs de sable ou de galets, paraissant le plus souvent très profonds, quelquefois presque rempli par les bas-fonds.

À Gunra, le baromètre marquait au bord du fleuve 561 mm ; à Nieou-kou, dix lieues plus haut, il marquait 557 mm.

Arrivé à Tchrou-pa-long, j'avais une autre chaîne de montagnes à étudier seulement pendant un grand jour de marche. Je préfère m'arrêter ici et réunir les notes prises pour les ajouter à celles que peut-être il me sera donné de recueillir dans la vallée de Pa-tang. Mais ici il me faut être d'une prudence extrême, les lamas, nos grands ennemis, faisant courir les bruits les plus absurdes sur notre capacité à découvrir et voler les trésors, etc., etc.

Si M. Joubert vient à lire cette note, il va hausser l'épaule en disant : Si j'avais été là ! Hélas ! pourquoi n'y était-il pas ? Le plus heureux eût été certainement celui qui vient de tâcher de le remplacer si imparfaitement, qui se serait fait un bonheur de profiter de ses leçons et de ses conseils.

N. B. — Peu avant mon départ de Yerkalo, j'avais établi, avec tous les soins possibles, un petit observatoire pour trouver la déviation de l'aiguille aimantée en ce lieu. Les 17, 19 et 21 décembre 1874, je fis chaque jour, par un temps serein et calme, huit observations le matin et huit observations correspondantes le soir. La moyenne de ces quarante-huit observations me donna pour déviation de l'aiguille 3° est, peut-être un ou deux dixièmes en plus, mais mon instrument n'ayant point de vernier, je ne pus vérifier exactement.

Le baromètre marquait :

	à 8h ½ du matin	à 4h du soir
Le 17 :	550,5	545,2.
Le 19 :	545,0	542,5.
Le 21 :	550,0	544,5.

Le thermomètre centigrade marquait :

	à 6h du matin	à 10h	à 2h ½ du soir	à 8h
Le 17 :	+1,8	+4	11	9
Le 19 :	+5,5	+9	14	10
Le 21 :	0	+2	10	8

@

23 février 1875 [1]

À sa famille

@

Yerkalo, le 23 février 1875,

Les travaux de reconstruction de la chapelle et de la maison de Bathang sont presque terminés, et le mandarin vient lui-même examiner ce qui s'est fait. Hier, il a envoyé quatre hommes à Bommé pour pousser les gens du pays à préparer promptement tout ce qui est nécessaire à la reconstruction de notre maison. Le chel-ngo, le chef militaire et deux maires sont spécialement chargés de faire exécuter ces travaux, et le mandarin a donné à ses hommes un fouet et une chaîne pour punir ceux qui se montreraient récalcitrants et les lui amener au besoin. On doit aussi faire arroser nos champs et nous rendre nos objets.

... Les fêtes du nouvel an sont terminées, et demain les mandarins vont tirer le canon pour annoncer qu'ils sortent leur sceau de la boîte et qu'ils recommencent à traiter les affaires.

28 février — La journée du 26 a été employée à recevoir une petite partie des objets volés à MM. Goutelle et Carreau. Je fis l'observation que bien des choses manquaient à l'appel, mais je n'entrai dans aucune discussion, laissant ce soin à notre mandarin chinois, qui, sans doute, ordonnera une nouvelle restitution.

Pendant ce temps, les ouvriers continuèrent leur travail ; deux chambres sont entièrement finies, et j'irai les occuper dans quelques jours. Il reste très peu à faire à la chapelle, à la cuisine et à l'écurie. On commençait hier les autres chambres et la salle de réception.

1er mars ; — Dans la nuit du 27 au 28 février, la poste apportait à Bathang la nouvelle de la mort de l'empereur de Chine, arrivée le 22

---

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1875, page 354.

janvier. Cette nouvelle fait une assez grande sensation, car on sait que l'empereur n'a pas d'enfants, et l'on craint des troubles sérieux à l'occasion de la succession au trône.

Le mandarin a réglé hier le deuil de Bathang ; il m'invitait à aller à la pagode avec les autres mandarins pour saluer l'esprit de l'empereur, qui est monté au ciel. J'ai refusé, bien entendu, mais sans le blesser. Je lui ai dit que nous avions des prières spéciales pour ces circonstances et que nous les réciterions. Quant aux autres cérémonies purement civiles du deuil, je les accomplirais volontiers. Cette explication l'a parfaitement contenté.

Donc, on ne se rase plus la tête jusqu'au 15 de la troisième lune. Habits blancs pendant vingt-cinq jours dans les visites de cérémonie et les circonstances officielles ; habits de toile en temps ordinaire ; plus d'ornements au chapeau de cérémonie pendant un an ; cartes de visite blanches.

En apprenant que j'allais suivre ces coutumes, quelques gens du peuple semblèrent étonnés, ce qui me donna occasion d'expliquer que nous reconnaissions toutes les autorités légitimes et les coutumes bonnes en elles-mêmes.

16 mars. — Demain soir ou après-demain, vers midi, les menuisiers auront certainement fini la maison, et ils quitteront le chantier, à moins que le mandarin ne leur ordonne de faire les meubles, qui ont disparu dans la bagarre et qui n'ont point été rendus.

Avant-hier, j'ai appris, de source certaine, que les travaux de la maison de Bommé sont commencés. À Yerkalo et à Tsé-koù, tout est tranquille.

@

9 mai 1875 [1]

Notes sur le territoire de Bathang [2]

@

Bathang, le 9 mai 1875,

La petite principauté thibétaine dont le chef-lieu est Bathang (en thibétain Ba) est bornée au nord-ouest sur la rive droite du Kin-cha-kiang par la petite tribu de brigands de Sa-nguen (en chinois San-ngay) et au nord-est, rive gauche, par le pays de Dégué, qui depuis onze ans seulement est soumis à Lassa ; à l'est, par la principauté de Ly-tang (en thibétain Lé-tong) ; au sud, rive gauche, par le pays thibétain de Tchong-tien (en thibétain Guié-dam) et rive droite par les pays thibétains gouvernés par Aten-tze (en thibétain Gui-en) : ces deux derniers pays ont été réunis à la province du Yun-nan ; à l'ouest par le Thibet proprement dit, dont la province la plus orientale qui touche au pays de Bathang, est celle de Kiang-ka (en thibétain Garlo, ou encore Mercam).

Le territoire de Bathang est arrosé par deux grands fleuves le Kin-cha-kiang (que les Chinois nomment plus bas Yang-tze-kiang, les Thibétains Djré-kio et les Européens Fleuve Bleu), et le Lan-tsang-kiang (en thibétain La-kio ou Da-kio, en français Mei-kong), et par trois ou quatre petites rivières. Le Kin-cha-kiang traverse le pays de Bathang du nord au sud et le divise en deux parties à peu près égales, sur un parcours de 9 à 10 jours de marche, c'est-à-dire de 70 à 80 lieues, qui se réduiraient en ligne droite à une cinquantaine de lieues. Dans sa largeur de l'est à l'ouest ce pays n'a pas plus de 5 à 6 jours de marche, ce qui donne en ligne droite *à peine* 24 heures, parce que c'est en voyageant dans ce sens qu'on est obligé de traverser plusieurs chaînes de montagnes, ce qui modifie considérablement la distance. Le Lan-tsang-kiang longera frontière sud-ouest du territoire de Bathang pendant deux jours de marche seulement. À l'endroit où se trouvent les

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1876, pages 616.
[2] Voir la carte. — L'abbé Desgodins écrit tantôt Bathang, tantôt Pathang.

salines, par 29° 02' 30", et pendant une heure de chemin seulement, le pays de Bathang passe sur la rive droite du Lan-tsang-kiang ; tandis que sur la rive gauche, à un jour ½ au nord des salines, c'est le territoire gouverné par L'Hassa qui passe sur la rive gauche et même au-delà de la crête principale de la montagne et à l'est jusqu'au village de Lan-ten (en thibétain Lha-deu) qui est à 1 jour ½ à l'est sud-est de Kiang-ka. Le pays des salines fait donc une pointe très prononcée vers le sud-ouest, en dehors de la ligne générale des limites. Les salines sont à 3 lieues seulement au nord de la frontière du Yun-nan.

Les cours d'eau qui méritent le nom de rivières, dans le pays de Bathang, sont tous des affluents du Kin-cha-kiang. Sur la rive droite, il y en a deux. La plus occidentale de ces rivières prend sa source au nord de Kiang-ka, et après avoir quitté les hauts plateaux, coule vers le sud-sud-est à travers une gorge très étroite, où elle rencontre la frontière de Bathang par environ 29° 15' lat. nord, traverse la petite plaine et le bourg de Dzon-gun et va se jeter dans le Kin-cha-kiang trois jours plus bas, au pays de Yun-nan, car, en cet endroit, la frontière de Bathang n'est qu'à un jour au sud-est de Dzon-gun.

Une autre rivière à peu près aussi considérable prend sa source dans le pays de Sa-nguen au nord-ouest et vient confluer avec le Kin-cha-kiang à Enprou, à une lieue au sud de Tchrou-pa-long et à environ 10 lieues (en ligne droite 8 lieues) au sud de Bathang.

Sur la rive gauche du Kin-cha-kiang est la rivière qui arrose la vallée où est bâtie la petite ville de Bathang. Elle prend sa source dans le Dégué, coule dans une direction nord, 30° est, à sud, 30° ouest, rencontre la frontière à 3 jours ½ en amont de la ville et va se jeter dans le fleuve à trois heures en aval. Elle reçoit un gros torrent qui vient de l'est, à une bonne journée de marche, traverse la plaine et la ville et se réunit à la rivière au pied de la lamaserie.

À deux jours de marche de Bathang, vers l'est, après avoir passé la haute montagne de Ta-so (en thibétain Ta-chu) on rencontre encore une petite rivière qui vient du Dégué et qui coule vers le sud un peu ouest, à travers deux chaînes de montagnes élevées. Celle de droite,

c'est-à-dire de l'ouest, sépare cette rivière et cette vallée de celle de Bathang d'abord, et plus au sud, de la vallée du Kin-cha-kiang. Cette rivière traverse le gros bourg de Reu-un, arrose un pays riche et va se jeter dans le Kin-cha-kiang, à cinq grands jours de marche au sud de Bathang et à un jour en amont de la frontière du Yun-nan. En comparant cette indication avec celle que j'ai donnée sur la rivière de Kiang-ka, il est évident que la frontière de Bathang se prolonge beaucoup plus au sud sur la rive gauche que sur la rive droite. C'est aussi ce que tout le monde affirme.

Peu de temps avant de confluer avec le Kin-cha-kiang, la rivière dont je viens de parler en a reçu deux autres réunies que l'on traverse dans leur partie supérieure, la première à Sam-pa (en thibétain Ra-ti) et la seconde à Lama-ya (en thibétain Nê-da), quand de Ta-so on se dirige vers Lyon-tang. Ta-so, Sam-pa, Lama-ya sont chacun à un jour de marche et séparés par deux montagnes dont les prolongements séparent les vallées parallèles.

Lama-ya est sur le territoire de Ly-tang. De ces deux rivières, je crois que la plus occidentale, celle de Sam-pa, appartient tout entière au territoire de Bathang ; celle de Lama-ya, plus à l'est au contraire, appartient au territoire de Ly-tang dans son cours supérieur, et à celui de Bathang dans une partie de son cours inférieur. Voilà tout ce que j'ai pu obtenir des nombreuses interrogations que j'ai faites à ce sujet, car je dois avouer que je n'ai point parcouru moi-même cette partie du territoire.

Le système hydrographique que je viens d'exposer peut donc se comparer à un arbre dont la tige médiane serait représentée par le Kin-cha-kiang coulant du nord au sud, et dont les rivières seraient les branches allant en s'écartant du tronc dans les directions sud à nord-ouest et sud à nord-est, suivant que l'on considère l'une ou l'autre rive du fleuve. Le système orographique adopte la même direction et chemine parallèlement au système hydrographique.

Afin de fixer davantage la position géographique du territoire de Bathang, je rappellerai que j'ai observé astronomiquement la latitude

de Yerkalo (ou des salines) sur le Lan-tsang-kiang, et qu'elle est de 29° 02' 30". Celle de la ville de Bathang, observée de même, est de 30° 05' latitude nord, ce qui, d'après l'itinéraire donne environ à 0° 25' ou 0° 30' plus à l'est que Yerkalo. À l'aide de ces deux points et des indications que je fournis dans cette note, il sera facile d'obtenir une idée assez approximative de tout le territoire de Bathang. Dès qu'il me sera possible de faire de nouvelles observations sur d'autres points, je le ferai, et je m'empresserai d'envoyer des notes qui fixeront davantage la géographie de ce petit pays.

Tout le territoire de Bathang est divisé en cinq circonscriptions administratives. La première est celle de Bathang au centre nord ; celle de Po au nord-est ; celle de Reu-un au sud-est, toutes trois sur la rive gauche du Kin-cha-kiang. Sur la rive droite sont : au nord-ouest la circonscription de Man-ly (en thibétain Guié-kong-ting) et au sud-ouest celle de Dzong-gun. Dans l'ordre de leur importance relative, il faut les placer ainsi : Bathang, Reu-un, Dzong-gun, Man-ly et Po. — La circonscription de Bathang comprend toute la vallée où coule la rivière de Bathang et la partie supérieure du Kin-cha-kiang depuis la frontière nord, à trois jours en amont du confluent, jusqu'à quatre jours en aval. — La circonscription de Reu-un comprend tous les pays cultivés sur la rivière qui descend de la montagne de Ta-so, avec ceux qui se trouvent sur la rivière du Sam-pa dans sa partie inférieure, et les bords du Kin-cha-kiang près du confluent jusqu'à la frontière du Yun-nan. — La circonscription de Po comprend le haut de ces deux vallées où il y a peu d'agriculture, et le pays des pasteurs Hé-mou-ouas, sujets de Bathang, et qui confinent au nord avec le Dégué et à l'est avec Ly-tang. La circonscription de Dzon-gun, au sud-ouest, comprend les territoires arrosés par la rivière qui vient de Kiang-ka et au-delà, à l'ouest de la chaîne de montagnes, le pays des salines. — Enfin, celle de Man-ly comprend les hauts plateaux du nord-ouest et le haut des petites vallées qui descendent vers le fleuve. Comme je l'ai déjà indiqué, la capitale de tout le pays est Bathang (en thibétain Ba), située à environ 12 kilomètres au nord 30° est de l'embouchure de la petite rivière dans le Kin-cha-kiang.

Qu'est-ce que cette capitale ? Une ville disent les Thibétains, un bourg, dirait un Européen. C'est une agglomération d'à peu près 200 maisons (avant le tremblement de terre du 11 avril 1870, il pouvait y avoir 300 maisons) bâties sans ordre, sans régularité, sans beauté, sur la rive droite du gros torrent qui vient de l'est, et vers le milieu de la plaine. À l'entrée est du bourg placez une pagode chinoise, au milieu deux ou trois prétoires chinois qui n'ont rien de remarquable ; dans la partie supérieure les deux *dzong* (maisons de chefs indigènes) qui se font remarquer par leurs murs blanchis, et vous aurez une idée de la capitale du pays de Bathang. Pour compléter le tableau, représentez-vous, à un kilomètre plus à l'ouest, à l'embouchure du torrent dans la rivière, un grand quadrilatère de murs blancs se détachant au milieu de quelques gros arbres, deux pagodes aux toits élevés et une haute tour aussi quadrangulaire, entourées de petites maisons : c'est la lamaserie de Bathang, nommée Kien-ti-tcha-tsong ; par derrière, sur la rive droite de la rivière, un amas de maisonnettes, au nombre de 50 environ, qui abritent les fermiers de la lamaserie ; pour encadrement au tableau, dessinez une belle plaine de 4 ou 5 kilomètres de long sur deux de large, bordée à l'est et à l'ouest de montagnes déboisées et médiocrement élevées : telle est la capitale et seule ville du pays de Bathang.

C'est dans le bourg civil que demeurent toutes les autorités supérieures du pays. Elles sont chinoises et indigènes, et dépendent toutes directement du gouverneur du Se-tchuen, le pays ayant été réuni à cette province après la conquête en la quarante-huitième année de l'empereur Kang-hi. Il y a, à Bathang, un mandarin civil et deux mandarins militaires chinois. Le mandarin civil n'est jamais d'un grade élevé, il équivaut à un *hien-kouan* de Chine, c'est-à-dire à un mandarin de petite ville de quatrième ordre. Ici, il porte le titre de *kuin-leang-fou* et encore de *leang-tay*, dont la signification propre est « payeur des troupes » ; le mandarin civil de Bathang doit aussi fournir la solde aux soldats de Kiang-ka et de Tchra-ya, en pays thibétain proprement dit. Mais, outre cette fonction spéciale qui rappelle la conquête, il est encore préfet, juge, receveur général,

directeur de la poste, etc. ; au besoin il deviendrait commandant des troupes, car en Chine, en temps de guerre, ce sont les mandarins civils qui en prennent la direction. Voilà comme on entend l'état de siège. Les deux mandarins militaires chinois sont un *tôu-sé* ou commandant, et un *tsien-tsong*, ou lieutenant. Ils ont sous leurs ordres un *fou-ya* ou sergent, détaché à Tchrou-pa-long pour surveiller le passage du fleuve et percevoir un droit, et 83 soldats qui reçoivent une paie mensuelle de 14 francs. De ces 83 soldats, quatre sont détachés à chacune des portes de Sam-pa (Ra-ti), Ta-so (Ta-chu), Pong-dja-mo (en chinois Pen-tcha-mo), Tchrou-pa-long (Kio-pa-rong), Kong-tze-ka (Kong-tze-ting) et Man-ly (Bom). Ils sont chargés du service de la poste officielle. Les 59 autres résident à Bathang, où ils font aussi le service de la poste et par escouades ils se remplacent comme domestiques des deux mandarins militaires. Quand ils ne sont pas de service, ils peuvent faire ce qu'ils veulent pour augmenter leur maigre solde et gagner leur vie.

Les autorités indigènes sont représentées à Bathang même par deux *débas*, auxquels les Chinois donnent indifféremment les titres de *tôu-sê* (chef indigène) et de *in-kouan* (chef de camp), ce dernier rappelant aussi la conquête. Pour leur rappeler continuellement leur entière soumission à la Chine, on les force à s'habiller à la chinoise, et, quoi qu'ils portent le globule de corail et la plume de paon, ils sont obligés de prévenir les mandarins chinois dans toutes les questions d'étiquette ; souvent les Chinois ne leur rendent pas même leurs politesses. De plus, l'autorité chinoise leur donne pour les aider à traiter les affaires un *se-ye* chinois qu'ils payent et auquel cependant ils doivent céder la place d'honneur quand ils se trouvent réunis. Leur rôle est donc très borné. Ils n'ont aucune autorité sur la population chinoise et ne peuvent traiter les affaires chinoises que comme exécuteurs des ordres reçus. Quant aux affaires thibétaines, ils peuvent juger les procès entre Thibétains tant qu'il ne s'agit pas d'attentats graves à la vie, et à moins que les intéressés n'en aient référé au tribunal chinois. Ils sont chargés de faire rentrer les impôts, exécuter les corvées, et nomment les mandarins thibétains

des districts. En toute circonstance leur principale occupation est de s'amuser ou de gruger le peuple le plus qu'ils peuvent.

Ils sont aidés dans ces importantes fonctions par les *kou-tsop* qui forment la noblesse héréditaire du pays, et parmi lesquels sont choisis les quatre *chel-ngo*, préposés aux quatre circonscriptions rurales, les *ma-peun*, ou officiers militaires dont le rôle est une vraie sinécure, les douaniers, qui perçoivent un droit sur l'exportation du sel. Les chel-ngo sont aidés chacun par quelques petits kou-tsop qui partagent les bénéfices. Au-dessous des chel-ngo il y a, dans chaque district, plusieurs *ding-penn* qui transmettent aux maires de villages, ou bessets les ordres reçus. Les ma-peun ont sous leurs ordres quelques *guia-peun* (centeniers), hommes du peuple décorés de ce titre qui est encore plus une sinécure que celui de ma-peun. La troupe thibétaine est formée du peuple qu'on lève suivant les besoins. Les titres et fonctions de déba, kou-tsop, ding-peun, guia-peun et besset sont à vie et héréditaires. Ceux de chel-ngo, de ma-peun et des kou-tsop, adjudants des chel-ngo, sont à la nomination des débas et pour trois ans seulement. À la fin de leur gestion, ils doivent rendre leurs comptes.

Je pourrais faire ici une longue et piquante diatribe contre la friponnerie qui préside à toute cette administration, l'une des causes principales du mécontentement du peuple, de sa ruine et de sa disparition, mais j'aime mieux m'abstenir.

Un fait que je ne puis cependant passer sous silence, c'est que la population des pays thibétains en général et des pays de Bathang en particulier, va toujours décroissant avec une grande rapidité. Ainsi par exemple, autrefois, dans la grande plaine de Bom ou Man-ly, au nord-ouest, on comptait près de 300 familles ; maintenant, il en reste 43. Aux salines, au sud-ouest, les anciens écrits portent plus de 200 familles ; il y en a à peine 100. — Dans la vallée de Reu-un, au sud-est, 1.700 familles figurent encore sur les vieux papiers ; il y en a environ 1.000 en réalité. Dans le haut de la vallée de Bathang, on comptait environ 700 familles ; maintenant, il n'y en a plus que de

300 à 400. Ce qu'il y a d'odieux c'est que ce sont toujours les vieux parchemins qui font foi, et la population restante, quoique diminuée peut-être d'un tiers ou de moitié, est obligée de payer les impôts et les corvées de toutes les familles qui ont disparu, en sus de leur propre part.

Voulant me rendre compte de la population vraie du territoire de Bathang, j'ai interrogé une multitude de personnes les mieux à même de me renseigner, À quel résultat suis-je arrivé ? À une différence entre 15.000 et 6.000 ou 7.000 familles. Telle est la statistique telle qu'on la fait dans ces pays ! Pour moi je pense que la population civile de tout le territoire de Bathang (en y comprenant les fermiers qui ne payent ni tribut ni corvées), ne dépasse pas 8 ou 9.000 familles, ce qui ferait une population totale de 40.000 à 50.000 âmes, auxquelles il faut ajouter un peu plus de 4.000 lamas, dont je parlerai plus loin. En somme, c'est à peu près trois ou quatre personnes par kilomètre carré horizontal.

Toute cette population est entièrement thibétaine. L'on ne trouve de Chinois pur sang ou métis que dans la ville de Bathang, où ils font à peu près moitié de la population civile, et dans les six postes de la grande route dont j'ai parlé plus haut. Cependant, dans la partie sud et sud-ouest, on rencontre un mélange de population mosso, venue au moment de la conquête de ces pays par le roi de Ly-kiang-fou (en thibétain Sa-dam) il y a bien des siècles. Au fond, ces Mosso sont devenus Thibétains, et n'ont guère conservé que leur langage quand ils parlent entre eux et quelques coutumes de leur ancienne patrie. Tous savent le thibétain, suivent les usages et la religion des peuples thibétains.

Population lamaïque du territoire de Bathang

NOMS des LAMASERIES	SECTE	NOMBRE de LAMAS	POSITION GÉOGRAPHIQUE
Rive gauche			
Boure-gun.....	Gning-ma-pa.	140	Haut de la vallée de Bathang.
Tsi-ra-gun.....	id.	20	id.
Nam-keu-gun.....	id.	200	id.
Kieu-ti-gun.....	Gué-loug-pa.	1,200	A Bathang même.
Nè-go-gun.....	id.	150	Haut de la vallée de La-ma-ya N.-E.
Teng-guiong-gun..	Guing-ma-pa.	30	id.
Tchroua-gun.....	id.	400	Haut de la vallée de Reu-un, au-dessous de Ta-so.
Mo-kio-gun.....	Gué-loug-pa.	15	id.
Dzé-dzé-gun.....	id.	500	id.
Peni-ba-gun.....	Gning-ma-pa.	100	id.
Ko-ting-gun.....	id.	100	id.
Ngo-guia-nen-gun.	id	100	id.
Lam-zong-ting-gun.	Gué-loug-pa.	800	id.
Do-kiong-gun....	id.	30	id.
Ching-ka-gun.....	id.	30	id.
Ngo-kio-gun.....	id.	10	A mi-côte au-dessus de Tchrou-pa-long, sur le fleuve.
Rive droite			
Ka-pou-gun.	Gué-loug-pa.	30	A mi-mont à environ 4 lieues en ligne droite S.-O. de Bathang.
Sem-bom-gun.....	id.	30	id.
Tchro-guiong-ting.	id.	15	Vis-à-vis Tchrou-pa-long à mi-mont.
Kiong-soug-gun...	id.	60	A gauche au-dessus de Tergating en montant du fleuve à Koug-tze-ka.
Nam-gong-gun....	id.	35	Vallée de Bom ou Man-ly.
Ya-gong-guié-gun.	Sa-kia-pa.	15	Tout au haut de cette vallée.
Tchra-dun-gun....	id.	20	Vers le milieu.
So-gun.....	Gué-loug-pa.	140	Au-dessus de Dzon-gun vers le sud.
Ra-na-gun.....	id.	30	Plus haut sur la montagne de Tsa-ly.
Tsou-la-gun.....	id.	15	En remontant la rivière de Dzon-gun.
Kam-da....	id.	100	A l'ouest de la chaîne de montagnes au-dessus de Kiou-long.

Toujours en redescendant la même vallée.

En résumé, il y a 27 monastères, appartenant à 3 sectes différentes.

Les Guéloug-pa ont	17	résidences	renfermant un total de	3.190 lamas,
Les Gning-ma-pa,	8	"	1.090	"
Les Sa-kia-pa,	2	"	35	"

Total général : 4.135 lamas.

Les religieuses bouddhistes n'ont point de couvent sur le territoire de Bathang ; elles demeurent dans leurs familles et ne sont pas comprises dans cette liste. Elles sont peu nombreuses.

Au point de vue agricole, le territoire de Bathang n'offre rien de remarquable. Les productions et la flore sont à peu près les mêmes que dans tous les autres pays thibétains où se trouvent de chaudes vallées et de hauts plateaux ; ce qui se trouve exposé en détail dans la *Mission du Thibet* publiée par mon frère. Je ferai seulement remarquer : 1° que le riz est cultivé dans la partie inférieure de la vallée de Reu-un et sur les bords du Kin-cha-kiang près de la frontière du Yun-nan ; 2° que le pays serait beaucoup plus riche en productions agricoles si les bras étaient plus nombreux et si ceux qui restent n'étaient pas découragés par la mauvaise administration, d'une part, et la rapacité des lamas, de l'autre.

Il n'y a qu'une industrie spéciale au pays de Bathang, c'est l'industrie du sel, dont j'ai aussi exposé ailleurs le mode de fabrication et d'exportation. Si les coutumes, ou plutôt les préjugés ne s'y opposaient, il y aurait une mine d'or à exploiter dans le haut de la vallée, à un jour et demi ou deux jours au-dessus de la ville de Bathang. Des Chinois, qui ont fait le métier de creuseurs d'or, prétendent qu'il s'en trouve aussi à quelques centaines de mètres du village de Gunra en remontant la rive gauche du Lan-tsang-kiang. Pour moi, je ne doute pas qu'une exploration scientifique, dirigée par des Européens compétents, n'amenât d'autres découvertes métallurgiques importantes.

Au point de vue commercial, Bathang, entre les mains des Chinois et des Thibétains, est maintenant d'une importance médiocre. Il n'a que son sel à exporter, et il l'échange à Ta-tsien-lou contre le thé, les cotonnades et soieries de Chine ; au Yun-nan, contre du riz et des ustensiles de fer et de cuivre ; à L'Hassa, il porte du thé et en rapporte des étoffes de laine indigènes et européennes. Mais, si un jour le Thibet venait à être ouvert aux Européens, je ne doute pas que Bathang ne devienne un entrepôt avancé du commerce, précisément à cause de ses facilités de relations avec les autres pays.

En fait de beaux-arts et de travaux publics, je ne conseillerais à personne de venir faire des études spéciales ni à Bathang ni au Thibet en général, à moins que ce ne soit pour mieux faire ressortir le contraste de nos arts et de notre industrie européenne.

@

20 juin 1875 [1]

À son frère

@

Tà-tsien-loû, le 20 juin 1875,

La nouvelle vient d'arriver que le talaÿ-lama de L'Hassa, Tchim-lê-guiam-tso, est mort le 8 de la 4e lune (12 mai). En apprenant la mort de l'empereur Tong-tche, le talaÿ-lama se serait écrié : « Je n'en ai plus pour longtemps ».

Le lendemain, il s'alitait, et le surlendemain il était mort. Qui le remplacera ? On le saura peut-être dans deux, trois ou quatre ans. Mais, qui va gouverner comme roi temporel, puisque le défunt talaÿ-lama réunissait sur sa tête les deux pouvoirs ? On n'en sait encore rien. Il faut attendre un édit de l'empereur, dont les tuteurs choisiront probablement un lama sur la proposition des légats impériaux qui, en attendant, géreront les affaires. Le talaÿ-lama défunt était du même âge que Tong-tche.

@

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1875, page 561.

5 janvier 1876 [1]

Aux *Missions Catholiques*

Du bouddhisme

@

I

Dans un article publié l'année dernière par la *Revue politique et littéraire* [2] il est rendu compte du cours de thibétain et de mongol professé par M. Léon Feer au Collège de France. L'auteur de l'article, M. Léon Cahun, dit, au début de son travail :

> « Dans sept discours d'ouverture, dont plusieurs ont été publiés par la *Revue des cours littéraires*, le professeur a passé en revue la somme de nos connaissances sur le Thibet, sur le bouddhisme, sur le pontificat thibétain. On peut donc dire qu'en huit ans, M. Léon Feer a soumis au public les principes, la langue officielle, la philosophie et la littérature d'*une religion qui compte plus d'adhérents à elle seule que les deux confessions chrétiennes et toutes leurs sectes réunies*.

M. Feer est sans doute le disciple du très respectable M. Foucaux [3], savant aussi distingué que modeste ; l'élève aura voulu marcher sur les traces du maître et continuer ses utiles et patients travaux. Cette pensée m'engage à m'associer de tout cœur à l'éloge de M. Feer par M. Cahun.

Néanmoins, je ne puis partager l'assertion qui termine cet éloge, car elle contient une triple erreur. C'est ce que je me propose de démontrer dans cette étude.

---

[1] Étude adressée aux *Missions Catholiques,* de Yer-ka-lo, le 5 janvier 1876, pour réfuter "quelques assertions peu sérieuses d'un publiciste". Cf. *Missions Catholiques*, 1876, page 378.

[2] Numéro du 16 janvier 1875, p. 684.

[3] M. Foucaux, orientaliste, né à Angers en 1811. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du Bouddha Sakya mouni*, texte thibétain et traduction (1848, 2 vol. in-4) ; *Grammaire de la langue thibétaine*, 1859, in-8). — (Note de la Rédaction.)

En premier lieu, M. Cahun établit une comparaison entre l'unité du bouddhisme et les divisions du christianisme. Ne sait-il pas que le bouddhisme, n'ayant aucune règle certaine d'autorité, a subi, dès le commencement, la loi inhérente au jugement particulier abandonné à sa propre faiblesse, et qu'il s'est divisé en une multitude de sectes. Csoma de Koros, dans sa grammaire (p. 175), donne les noms de neuf sectes principales. Les Thibétains instruits que j'ai pu interroger à ce sujet m'ont toujours répondu : « Il y a vingt-huit grandes sectes et beaucoup d'autres, moins importantes et moins connues. »

En second lieu, quelles sont les « deux confessions chrétiennes et toutes leurs sectes réunies » dont parle M. Cahun ? Sans doute il veut parler seulement du protestantisme et du schisme grec. Si tel est son sens, il a raison, car le bouddhisme, avec toutes ses divisions, compte beaucoup plus d'adhérents que ces deux confessions chrétiennes avec toutes leurs sectes réunies. Mais M. Cahun compterait-il le catholicisme pour rien ? Et, s'il compte le catholicisme pour quelque chose parmi les confessions chrétiennes, son assertion devient doublement fausse : 1° parce que le catholicisme n'a et ne peut avoir aucune secte ; 2° parce que le catholicisme, le protestantisme et le schisme grec, ces trois confessions chrétiennes réunies en un seul total (Dieu me garde de les réunir en principe !), forment un nombre d'adhérents plus considérable que celui de toutes les sectes bouddhiques ensemble. C'est une simple question de statistique qu'il est assez facile de vérifier. Mais, avant de poser des chiffres, je me permettrai encore quelques remarques.

Né dans le nord de l'Inde vers le VIe ou le Ve siècle avant l'ère chrétienne, le bouddhisme y fit d'abord de grands progrès, et ne songea à pousser ses conquêtes au dehors qu'après avoir été violemment et entièrement expulsé du pays qui lui servit de berceau. De toutes ses conquêtes dans l'Inde il ne lui resta que l'île de Ceylan. Il pénétra dans toute l'Indo-Chine, dans la Chine et ses dépendances, c'est-à-dire le Thibet, la Mongolie, la Mandchourie et la Corée, enfin il pénétra au Japon. Jamais il n'a eu la prétention d'être, et il n'est pas, en effet, une religion catholique ou universelle comme le christianisme.

De plus, dans tous les pays que je viens d'énumérer, le bouddhisme ne règne sans partage qu'au Thibet, pays remarquable par la vaste étendue de son territoire et par sa minime population. Chez tous les autres peuples, le bouddhisme se trouve en face de nombreuses religions, qui n'ont aucun rapport avec lui, et qui lui font, quant au nombre, une forte concurrence ; M. Léon Cahun n'a pas l'air de le soupçonner. Aussi, lui présentons-nous quelques chiffres.

D'après les statistiques les plus probables et les plus authentiques que j'ai comparées avec les géographies les plus autorisées,

Les 18 provinces de l'empire chinois renferment : 325.000.000
La Mandchourie : environ 5.000.000
La Mongolie : 4.000.000
Le Thibet Ladak Bouthan : 5.000.000
La Corée : 8.000.000
Total de la population de la Chine et de ses dépendances : 347.000.000
Le Japon : 32.000.000
L'Indo-Chine entière : 45.000.000
L'île de Ceylan : 1.850.000
Total de la population de tous les pays où s'est implanté le bouddhisme : 425.850.000

De ce total, très imposant je l'avoue, que faut-il retrancher pour avoir la population bouddhique ?

I. En Chine, Mandchourie et Corée :

1° Tous les partisans de la religion rationaliste de Confucius, comprenant la classe si nombreuse des lettrés, mandarins et autres.

2° Tous les sectateurs de Tao-sse. (Ces deux religions sont aussi officielles que le bouddhisme.)

3° Beaucoup de personnes du bas peuple qui ne connaissent que les génies ou dieux locaux.

4° Les membres des sociétés secrètes très nombreuses en Chine.

5° Tous les sauvages (Lolos, Miaotze, Sifan, Lyssous, etc.) si nombreux dans les provinces occidentales.

6° Les mahométans répandus partout.

7° Environ 500.000 catholiques et quelques protestants.

II. En Mongolie

Presque toute la partie occidentale qui est mahométane.

III. Au Japon

1° Les sectateurs de la religion d'État, culte des Kamis ou shintoïsme.

2° Ceux qui ne connaissent que les génies locaux.

3° Les sauvages du Nord.

4° 15.000 catholiques et 250 protestants ou Russes.

IV. En Indo-Chine

1° Les sectateurs de Confucius.

2° Ceux de Tao-sse.

3° Les sauvages très nombreux.

4° 420.000 catholiques au moins.

V. À Ceylan

1° Les Hindous sectateurs de Brahma.

2° Les mahométans.

3° 162.000 catholiques.

4° Ceux qui ont été convertis au protestantisme anglais.

Les amateurs de statistiques n'ont pas encore poussé leurs recherches et leurs calculs jusqu'à classer dans leurs colonnes de chiffres ces différentes catégories de personnes, qu'il faut cependant en bonne justice soustraire au bouddhisme. Je n'ai trouvé que les statistiques des catholiques disséminés dans les pays dont nous nous occupons ; leur nombre total s'élève à 1.084.000. Quant aux religions païennes différentes du bouddhisme et aux sectes chrétiennes, dont je n'ai pu me procurer la statistique, parce qu'elle n'existe nulle part, je pense que ceux qui connaissent ces pays devront me trouver généreux si je retranche de la population totale seulement 100.000.000, c'est-à-dire, moins d'un quart,

Si donc de la population totale : 425.850.000

je retranche :

Païens d'autres religions : 100.000.000

Catholiques : 1.084.000 101.084.000

Reste pour la population bouddhique : 324.766.000

C'est beaucoup trop, je crois ; mais cela suffît pour montrer l'erreur de M. Cahun.

Mettons maintenant en regard la statistique beaucoup plus certaine et presque officielle du christianisme.

1° Toute l'Europe moins les Juifs et quelques provinces mahométanes : 300.000.000

2° La très grande majorité des deux Amériques, à l'exception de quelques tribus encore païennes mais peu nombreuses : 75.000.000

3° Chrétientés d'Asie : Catholiques : 2.200.000

— Chrétiens des sectes séparées : ?

4° Chrétientés d'Afrique : Catholiques 197.000

— Chrétiens des sectes séparées : ?

5° Chrétientés d'Océanie : Catholiques 230.000

— Chrétiens des sectes séparées : ?

Total de la population chrétienne, moins celle qui reste inconnue [1]. 377.047.000

Population bouddhique : 324.766.000

Différence en faveur de la religion chrétienne : 52.881.000

Il peut se faire qu'une population de cinquante à soixante millions d'habitants passe inaperçue aux yeux de M. Cahun. Une telle erreur

[1] Pour la statistique des chrétientés dans les pays de mission, je me suis surtout servi de celle qui a été publiée par les *Missions catholiques* en 1869. Dans le numéro du 9 juillet 1875 de ce même recueil et qui m'arrive au moment où je termine mon travail, je trouve, pour les Indes orientales seules en 1873, 1.456.050 catholiques, chiffre accusant une augmentation de 391.246 catholiques, depuis 1869, pour l'Hindoustan seul. Si l'accroissement des catholiques en Chine et dans l'Indo-Chine a eu lieu dans la même proportion, le nombre de 2.200.000 catholiques, que j'ai indiqué pour les pays de missions, serait bien inférieur à la réalité.

matérielle l'engagera, je pense, à étudier un peu plus à fond les questions dont il veut entretenir le public. D'ailleurs, j'attache peu d'importance à cette erreur de chiffres. Le bouddhisme compterait plus d'adhérents que le christianisme que cela ne prouverait absolument rien en sa faveur comme doctrine. Heureusement, la vérité intrinsèque n'est pas soumise à la loi des majorités, bien qu'elle finisse toujours par triompher du nombre.

II

Dans son article, divisé en trois parties, M. Cahun cherche à montrer l'influence morale et civilisatrice du bouddhisme sur les peuples mongols. La première partie donne, en quelques pages, une description parfaite du caractère guerrier et féroce des Mongols. C'est une brillante analyse de ce que l'histoire nous raconte des invasions de ces hordes barbares. Je n'ai rien à reprendre. Dans la seconde partie, il affirme que c'est le bouddhisme qui a civilisé et adouci les Mongols. À mon avis, il ne prouve pas sa thèse. Enfin, dans la troisième, il tire, en faveur du bouddhisme, quelques conclusions que je me réserve aussi de discuter.

Je laisse parler M. Cahun.

> Le bouddhisme a produit, en Asie, une des révolutions les plus considérables dont l'histoire fasse mention. Il a civilisé, adouci les peuples les plus guerriers qui aient jamais effrayé le monde ; il a enrayé les invasions mongoles.
>
> ... Si aujourd'hui on demandait aux Mongols s'ils sont chrétiens, ils répondraient doucement et sans colère, qu'ils sont bouddhistes. Le bouddhisme thibétain a fait ce miracle : il a changé les loups en agneaux.
>
> ... Aujourd'hui, les descendants de ces vainqueurs sont des dévots bouddhistes. Les quatre-vingt-quatre mille prêtres du Thibet les dirigent et les gouvernent à leur gré, et leur seule ambition est d'aller en pèlerinage à quelque couvent réputé et de s'y faire pieusement passer un ruban de soie au cou par un

lama ou un bouddha vivant. Ce n'est pas à dire qu'ils aient perdu les qualités viriles de leurs pères. Tous les voyageurs qui ont vu le nomade de l'Asie centrale de race turke ou mongole, qu'il fût pacifique ou guerroyant, bouddhiste ou musulman, ont été frappés de son aspect martial. Je citerai à ce sujet le voyage tout récent du colonel Gordon à Kachgar, justement parce que le colonel Gordon est militaire et voit avant tout le côté militaire des choses. Les descendants des hommes de Tchenguiz-khan (Gengis-kan), de Timour, de Cheïbané, de Baber, n'ont donc pas perdu leurs vertus guerrières. Les Russes, qui les voient tous les jours dans l'Asie centrale, peuvent le dire. Maïs une partie d'entre eux, la principale, s'est adonnée à l'enseignement bouddhiste, dont M. Feer nous retrace si bien la littérature et les principes, et, au lieu de rêver la conquête du monde, s'occupe bien doucement de la conquête de la félicité spirituelle.

Autrefois les Mongols étaient un peuple terrible et féroce, maintenant il est devenu bouddhiste et doux comme un agneau ; donc c'est le bouddhisme seul qui a fait ce miracle. J'en demande bien pardon à M. Cahun et même à M. Feer qu'il cite, mais, en histoire, il ne suffit pas que deux faits se succèdent, fussent-ils vrais l'un et l'autre (ce qui n'est pas le cas ici), pour que le second soit la conséquence du premier. J'entre dans quelques développements.

I. — Hindoustan. — Si le bouddhisme a produit en Asie une des révolutions les plus considérables dont l'histoire fasse mention, l'histoire doit en donner les preuves. Eh bien, consultons l'histoire des Indes, le berceau du bouddhisme, le pays où il s'est d'abord propagé, où il a triomphé pendant plusieurs siècles, où il a dû, par conséquent, exercer une influence morale et civilisatrice. Au VIe siècle avant Jésus-Christ, le bouddhisme se présenta dans l'Inde comme une réforme de l'ordre établi par les anciens législateurs, par les Vedas, les lois de Manou, etc. Il y trouva une civilisation déjà bien développée, quoique bien imparfaite, comme toutes les civilisations naturelles. Parvint-il à la

changer et à l'améliorer ? Quel fut le résultat final ? On peut consulter à ce sujet les études sur l'Inde ancienne, qui ont fait de grands progrès dans ces derniers temps. Certains orientalistes connaissent même mieux les livres sacrés des Indiens que leur catéchisme. Ils ont, à les en croire, tout sondé : l'histoire, la philosophie, la religion, les mœurs, les institutions politiques. Qu'ont-ils à dire du bouddhisme et de ses bienfaits dans l'Inde ? Rien ou presque rien ; tel est le résumé des lectures nombreuses que j'ai faites sur ce sujet. Je trouve dans un des volumes de la Bibliothèque utile, ayant pour titre *Inde et Chine*, par A. Ott (p. 93-94), un résumé qui me semble fort bon et que je transcris, me réservant d'en critiquer plus loin quelques idées.

> En dernier résultat, la réforme de Bouddha n'exerça pas une influence notable sur la civilisation hindoue, et ne fit pas entrer l'Inde dans une nouvelle voie de progrès. Et il n'en eut pas été autrement sans doute, même si le bouddhisme fût parvenu à se maintenir dans ce pays et se substituer à la religion brahmanique. Cette réforme n'était pas assez radicale, en effet, et ne contenait pas les éléments d'une rénovation politique. En conservant le dogme fondamental de la théologie hindoue, elle justifiait indirectement l'organisation sociale fondée sur ce dogme, et, ou proclamant l'égalité devant le néant, elle ne concluait pas à l'égalité vivante et active dans laquelle la nation aurait pu retremper ses forces. Sa morale pouvait adoucir les sentiments et les mœurs, mais elle était faite pour des mendiants et des ascètes, et ne pouvait aboutir qu'à des transformations sociales insignifiantes. C'est le christianisme qu'il aurait fallu à l'Inde pour lui faire reprendre son élan progressif. Mais, par suite de circonstances diverses, la religion chrétienne ne parvint pas à se propager dans ce pays.

Ainsi le bouddhisme a trouvé l'Inde civilisée ; il n'y a rien ou presque rien amélioré ; et, après cinq siècles, il a disparu comme un météore. Plus tard, la race des grands khans a conquis l'Inde, et il y a, à cette

époque, de belles pages dans l'histoire ; mais le bouddhisme y est complètement étranger ; il avait disparu de l'Inde, et les conquérants étaient sectateurs de Mahomet.

II. — Chine. — Le bouddhisme y pénétra, dit-ou, vers l'an 63 de l'ère chrétienne. À cette époque, la Chine était toute formée, civilisée par les livres sacrés, réglée par le Tchéou-li, à peu près telle qu'elle l'est encore aujourd'hui. Les dynasties ont pu se succéder, les révolutions éclater souvent, les religions se multiplier, rien n'a pu changer ce peuple, essentiellement conservateur par orgueil et par routine. Les Chinois ont pu être dominés matériellement par des étrangers, toujours ils ont insensiblement imposé leurs us et coutumes à leurs dominateurs. La seule chose que l'on puisse attribuer au bouddhisme en Chine, c'est que les temples se sont remplis d'idoles bouddhiques, et qu'une partie du peuple les adore, tout en continuant de vénérer la tablette de Confucius et la tablette des ancêtres. Un Chinois veut bien croire à un être surnaturel venu de l'étranger, mais apprendre quelque chose des étrangers dans la science, dans la morale, dans la vie politique, jamais ! Ils croient pouvoir, eux Chinois, en remontrer à tout le monde.

III. — Corée et Japon. — Puisque le bouddhisme est passé de la Chine au Japon, suivons la même route. Nous trouvons là deux pays formés par la civilisation, les coutumes et la législation chinoises, longtemps avant que le bouddhisme soit venu s'y implanter [1], en se mêlant au culte primitif, non pour l'améliorer ou pour le réformer, mais pour le corrompre. Si le bouddhisme, corrompu lui-même, est devenu la religion dominante, c'est grâce : 1° à la tolérance ou même à l'indifférence, qui fit que les idoles bouddhiques entrèrent dans les temples de Shinto, tandis que les Kamis prirent place dans les temples bouddhiques ; 2° à l'influence des chefs, influence que l'on oublie trop en Europe et qui est toute-puissante en Asie. Le maître a parlé ; tout le monde obéit. Cela explique comment en Chine, en Corée, au Japon, en un mot dans tout l'Orient, un changement de religion n'est souvent

qu'une affaire de police ou de politique. N'avons-nous pas vu dernièrement le mikado actuel biffer d'un coup de plume ce même bouddhisme qui était dominant, et tous ses sujets l'approuver. Si le catholicisme a eu tant de peine à s'établir et à s'étendre en Orient, c'est qu'il veut une soumission réelle de l'intelligence et une réforme complète du cœur. Plus souple, le bouddhisme se soumettait à tout, ne réformait rien ; il est content pourvu que ses bonzes soient en honneur, bien payés et bien rentés. Mais qu'a-t-il fait pour le bonheur et la civilisation des peuples dont je viens de parler ? Rien. On peut s'en convaincre par la lecture des voyages de Dumont-d'Urville, de MM. Fraissinet, Oliphant, comte de Beauvoir, des lettres de saint François Xavier, de l'*Histoire de Corée*, par M. Dallet, etc.

IV. — Indo-Chine. — Ici je me trouve fort embarrassé. J'ai eu beau consulter les ouvrages écrits sur l'Annam, Siam, la Birmanie et les sauvages, je n'ai trouvé que bien peu de renseignements sur l'établissement et l'influence du bouddhisme. Les explorateurs français du Mékong, Mgr Pallegoix, Mgr Bigandet, des explorateurs anglais et autres que j'ai consultés, parlent bien du bouddhisme comme d'un fait accompli, mais non du bouddhisme comme agent civilisateur d'un peuple encore en formation. Ceux qui font le plus l'éloge du bouddhisme sont nos modernes explorateurs français. J'ai fait remarquer ailleurs en quoi ils ont péché par une exagération qu'excusait, jusqu'à un certain point, leur enthousiasme pour un pays qu'ils croyaient découvrir. L'histoire ne me fournissant aucun fait positif, je suis réduit à de simples conjectures.

1° Je ferai remarquer que le pays d'Annam (Cochinchine et Tong-King) imite servilement la Chine qui, jusqu'à ces derniers temps, lui envoyait sa civilisation, ses coutumes, sa législation. Ce que j'ai dit de la Chine peut donc s'appliquer au pays d'Annam.

2° Quant à Siam et à la Birmanie, je ferai remarquer encore que ces deux pays ont été aussi, pendant de longs siècles, soumis à l'influence

---

[1] Le bouddhisme n'arriva au Japon qu'en 522 de l'ère chrétienne.

chinoise. Et ces deux royaumes sont-ils donc des modèles parfaits de civilisation qu'ils puissent donner une haute idée du principe qui les a formés ?

3° Nos explorateurs français du Mékong ont fait connaître au monde savant l'existence de ruines magnifiques dans le Camboge. Ces ruines kmers sont, à leur avis, le témoignage authentique de l'existence, dans les temps anciens, d'une puissance kmer, grande, très civilisée et bouddhique. Bouddhique, qui oserait le nier ? c'est évident. Grande et très civilisée ; attendons, pour le dire, que notre intrépide artiste et archéologue, M. Delaporte, et ses collègues aient pu déchiffrer les inscriptions et en dégager l'histoire de la fable. En outre, ne peut-on croire, dès maintenant, que le peuple kmer, sans avoir été ni grand, ni civilisé, ni prospère, ait été condamné à construire par corvée toutes ces merveilles d'architecture bouddhique ? N'est-ce pas le caprice d'un petit chef de pays fanatisé par les bonzes qui a élevé ces immenses constructions ? Et les constructions faites, le peuple n'a-t-il pas disparu, décimé par la misère ou chassé par l'émigration ?

V. — Ceylan. — Je n'en dirai qu'un mot. Que l'on compare Ceylan, bouddhique et mahométan sous la domination anglaise, à l'Inde brahmanique, mahométane également sous la domination anglaise et surtout sous la domination des rajahs indigènes ; et qu'on me dise si l'on trouve là matière à faire un grand compliment au bouddhisme et, je l'ajoute tout bas, au protestantisme ?

Je viens de faire voyager le lecteur à travers l'Inde, la Chine, la Corée, le Japon, l'Indo-Chine et Ceylan. Si le bouddhisme a produit si peu de bien moral dans les pays les plus célèbres de l'Orient, à quoi bon le suivre dans les petites peuplades mongoles ? Je pourrais donc m'arrêter là ; mais comme il convient d'étudier les gens chez eux, c'est-à-dire dans leur histoire vraie, dans leur vie de tous les jours, je poursuis ma route vers le Thibet. C'est sur ce champ de bataille que j'ai rencontré M. Cahun, M. Feer, M. Ott et beaucoup d'autres écrivains ; je veux donc m'assurer sur les lieux si le bouddhisme y a remporté une victoire aussi éclatante qu'ils le prétendent.

III

M. Léon Cahun affirme que le bouddhisme a exercé une influence éminemment salutaire et civilisatrice, et il croit le prouver par trois autres affirmations : 1° c'est le bouddhisme qui a enrayé les invasions des Mongols ; 2° qui a adouci et civilisé ces terribles barbares ; 3° c'est le bouddhisme thibétain qui a opéré ce miracle. J'ai cherché dans l'histoire les preuves que M. Cahun ne nous donne pas, et j'avoue ne les avoir point trouvées ; voyons en effet ce que nous dit l'histoire :

I. — Le bouddhisme s'introduisit au Thibet vers l'an 250 avant J.-C. Il y fut reconnu comme religion officielle cinq siècles plus tord, l'an 250 de notre ère, par le roi To-to-ri, que les livres thibétains qualifient pour ce fait de Tête ou principe de la religion. Persécuté, aboli même au IXe siècle par le roi Long-ter, le bouddhisme fut rétabli et patronné par ses successeurs immédiats, et dès le XIe siècle, nous le retrouvons plus florissant que jamais. C'est du XIe au XVe siècle que le bouddhisme thibétain compte les plus éminents docteurs, que s'établissent et se développent les monastères les plus puissants, que la littérature thibétaine prend son plus vif essor par des traductions à des livres sanscrits puis par des compositions indigènes. En un mot, c'est l'âge d'or du bouddhisme thibétain. Ne pouvons-nous pas croire que ce fut aussi l'époque de ses grandes conquêtes dans les pays mongols, soit au moment où, persécuté au Thibet, il se serait enfui en Mongolie, soit au moment où, rentré victorieux, il aurait cherché à maintenir les conquêtes faites pendant l'exil ? Heureusement ici, je n'ai qu'à citer MM. Cahun et Feer, qui sont d'accord en ce point avec tous les historiens. Au moment même où les khans préparent ou accomplissent leurs terribles dévastations, nous trouvons les docteurs bouddhistes à la cour de ces furieux, despotes, devenus leurs confidents, nous dit M. Cahun, et disputant au mahométisme et à quelques prêtres chrétiens la conquête morale des conquérants du monde. Leur but pouvait être très louable, mais l'histoire ne nous dit nullement que leur zèle fut couronné de succès, car les invasions mongoles eurent lieu précisément à l'époque où le bouddhisme était le plus florissant, où ses missionnaires étaient les

confidents des grands khans mongols. Qu'ont-ils fait pour empêcher ceux-ci de lancer leur terrible cavalerie, qui s'en allait fourrageant sans pitié et sans miséricorde, depuis Péking jusqu'en Hongrie ?

« Au temps de Batou-Khan, les vaincus du Thibet et de la Corée montaient la garde le long des monts de Bohême », dit très spirituellement M. Cahun ; mais ces soldats thibétains, qui étaient certainement bouddhistes, n'ont-ils pas bien l'air d'être les complices de leurs missionnaires qui prêchaient à la cour, plutôt que leurs adjudants, pour adoucir et civiliser les Mongols ? Aussi, je ne m'étonne pas si plusieurs historiens très graves ont supposé que ce déluge mongol a pu être déchaîné par un ordre ou par une simple prophétie de quelque bouddha vivant. M. Cahun lui-même rapporte une prophétie semblable, d'après le témoignage d'un auteur musulman. Cette conclusion, appuyée sur l'ensemble des faits historiques, me semble bien plus naturelle que celle de M. Cahun lorsqu'il dit : « Les recruteurs mongols soufflèrent l'âme des conquérants aux peuples vaincus, et Dieu sait ce qui serait advenu du monde enveloppé dans ce réseau de recrutements, de dévastations et de conquêtes, si le bouddhisme n'était intervenu, si quelques missionnaires de Thibet n'avaient sûrement arrêté ces fureurs et éteint ces gloires ».

Mais quels sont donc ces fameux missionnaires du Thibet dont l'histoire a dû conserver les noms glorieux et vénérés ? À quelle époque ont-ils commencé leur œuvre de pacification ? Quel fut le théâtre de leurs exploits bienfaisants ? Peut-être M. Feer l'a-t-il dit dans son livre *La Puissance et la Civilisation mongoles au XIIIe siècle* ; mais M. Cahun n'en dit rien, et c'était cependant le point capital. Il se contente de ce mot : « Aujourd'hui les descendants de ces vainqueurs sont de dévots bouddhistes ».

II. — Les conquérants mongols fondèrent de grands empires en Occident et en Orient. Ceux de l'Occident, depuis et y compris la Tartarie chinoise, et tous les autres situés plus & l'ouest, tous sans exception devinrent, dès les XIVe et XVe siècles, des peuples mahométans et non des peuples bouddhistes. Nous n'avons donc plus à

nous en occuper ; ils sont soustraits à l'actif du bouddhisme.

Le grand empire d'Orient, l'empire chinois, resta bouddhiste en partie, tel que les Mongols l'avaient trouvé ; mais, je l'ai fait remarquer plus haut, tous les historiens le reconnaissent, et M. Feer lui-même lorsqu'il dit :

> Les peuples civilisés ont constamment fait la conquête morale des barbares qui les avaient subjugués à main armée ; les Chinois et les Thibétains se partagèrent celle du peuple mongol. Dès le temps d'Okdaï, la réaction chinoise se fit sentir. « L'empire a bien pu être fondé à cheval, mais il est impossible de le gouverner à cheval », avait dit à ce Kha-Khan un sage conseiller (Yeluï-Tchoutsai), tartare d'origine et chinois d'éducation, dont Tchingis Khan lui-même avait écouté les avis.

Donc, ce n'est pas au bouddhisme qu'il faut faire honneur de la civilisation du grand empire d'Orient ; c'est un bien propre que celui-ci possédait longtemps avant que le bouddhisme lui eût fait sa première visite, et qu'il a partagé avec ses voisins, les Mongols en particulier. Que restera-t-il donc au bouddhisme ? Les petites tribus mongoles, la plupart nomades, errantes dans les déserts situés à l'est de la Kachgaria et & l'ouest de la Mandchourie, et le Thibet proprement dit, et c'est tout.

III. — Maintenant, demandons-nous ce que sont devenues, au physique et au moral, ces tribus mongoles et bouddhistes. « Des loups changés en agneaux qui n'ont pas perdu leurs vertus guerrières et qui, au lieu de rêver la conquête du monde, s'occupent bien doucement à la conquête de la félicité spirituelle », répond M. Cahun. Avec un langage moins poétique, M. Ott dit :

> Mais les principes bouddhistes devaient exercer une action bienfaisante sur le caractère individuel des hommes et adoucir singulièrement les mœurs de ceux qui les adoptaient de bonne foi. Cette action, ils l'ont exercée en effet ; ils ont profondément

> modifié la nature sauvage et violente des habitants mongols et tartares de l'Asie centrale, et ont converti des conquérants cruels et féroces en hommes doux et paisibles, occupés uniquement du soin de leurs troupeaux (p. 86).

Voyons ce qui s'est passé en réalité. Les recruteurs mongols firent si bien leur œuvre qu'ils enlevèrent la masse valide de la population pour la précipiter, à l'Orient et à l'Occident, dans des entreprises aventureuses et guerrières, où bon nombre de Mongols périrent. « Ils s'en vont ainsi, dit M. Cahun lui-même, semant la route de leurs karchis (cimetières), de Mongolie au Japon et du Japon en Bohême. » Donc, un nombre immense de Mongols restèrent en pays étrangers, les uns pour maintenir et achever la domination, les autres couchés dans leurs karchis. Ceux des conquérants qui revinrent au pays et se partagèrent les provinces consommèrent la ruine de la patrie par leurs dissensions intestines. Ici, je me plais à citer encore M. Léon Cahun. « Toujours est-il que la grande conquête mongole s'émietta sous l'influence dissolvante de la religion et des querelles intestines », dit-il, avec beaucoup de sens et de vérité. Or, la religion que M. Cahun ne nomme pas était le mahométisme pour les tribus occidentales, et le bouddhisme pour les tribus orientales. L'un et l'autre achevèrent l'œuvre de la barbarie naturelle. Sur ce point, je suis parfaitement d'accord avec M. Cahun, mais je ne m'explique pas la contradiction dans laquelle il s'est laissé tomber. Une religion dont l'action est dissolvante peut-elle faire ce miracle d'enrayer l'invasion des loups, de changer les loups en agneaux, etc.. M. Cahun prétend que les tribus mongoles « ont conservé leurs vertus guerrières » ; et, à l'appui de son dire, il cite le témoignage du capitaine Gordon et des Russes, qui les voient tous les jours. Je ferai remarquer que le capitaine Gordon et les Russes parlent de tribus musulmanes depuis des siècles et non de tribus bouddhiques. Les notes de MM. Huc et Gabet, les notes plus récentes de M. l'abbé Armand David, du célèbre voyageur anglais Elias Ney, du capitaine russe Prjevalsky, ne nous donnent pas une haute idée de ce peuple pasteur, plus ou moins nomade, pauvre, ignorant, très peu guerrier, si ce n'est quand il s'agit de piller des voyageurs.

J'ajouterai que le Mongol est méprisé, même du Thibétain, à cause de son ignorance et de sa grossièreté, peut-être aussi à cause de cet air de bonhomie naturelle qui le distingue des autres races asiatiques. Après tout, si M. Cahun veut absolument que ce soit le bouddhisme qui ait opéré ce miracle de transformation ou plutôt de dégradation, nous le lui concéderons, en faisant remarquer que la décadence eût été encore bien plus complète sans une influence que l'on oublie trop. Je veux parler de l'influence chinoise, qui domine la Mongolie depuis le règne de Koubilaï-kang, et qui empêche le dernier souffle de s'échapper de ce corps décrépit autrefois si robuste. En résumé, il n'y a rien d'étonnant qu'un athlète épuisé par les excès n'ait plus les forces de la jeunesse. Mais en faire un honneur au bouddhisme comme d'une merveille de sa puissance civilisatrice, c'est une erreur grave. Dire que le Mongol est un dévot bouddhiste « occupé bien doucement à la conquête de la félicité spirituelle », c'est ignorer absolument le caractère et la dévotion de tous les peuples orientaux et particulièrement des peuples bouddhistes.

IV. — À force de faire des éliminations je m'aperçois qu'il ne me reste plus qu'à parler du bouddhisme au Thibet. J'aurais tout un petit volume à faire sur ce sujet ; mais la question a été traitée dans *la Mission du Thibet* [1] (chap. III et IV, et l'appendice). On peut y voir ce qu'il faut penser de la religion bouddhique et de ses bienfaits. J'aurais encore une quantité de choses à ajouter ; je me contenterai de résumer toute ma pensée en quelques mots.

Si, du XIe au XIVe siècle, le Thibet fut un peuple glorieux, il le fut à la manière des terribles Mongols. Outre sa participation, libre ou forcée, aux cruelles dévastations de ceux-ci, il épuisa sa sève nationale et religieuse dans des guerres intestines de peuplade contre peuplade et de secte contre secte. Les livres de littérature thibétaine pure sont remplis, dit-on, de ces faits, mais, malgré tous nos efforts et nos offres avantageuses pour nous en procurer, on nous les refuse opiniâtrement. Si, à cette époque éloignée, le Thibet fut un peuple mi-civilisé mi-

[1] *La Mission du Thibet de 1855 à 1870*, d'après les lettres de l'abbé Desgodins. — Paris, Victor Palmé, 1872.

barbare, depuis il n'a fait que dégénérer, se rapprochant de plus en plus de la sauvagerie, et, s'il n'y est pas encore retombé entièrement, nous le devons surtout à l'influence chinoise. Que le Thibet parvienne, comme il le désire, à secouer le joug de la domination chinoise, et qu'il ne retombe pas immédiatement sous l'autorité d'une puissance européenne, je ne doute nullement de la décomposition immédiate de ce cadavre : avant dix ans, tout le pays sera dévasté par la guerre civile et par la guerre religieuse. Mais qu'une puissance européenne vraiment chrétienne domine au Thibet, qu'elle y établisse les lois et la civilisation chrétiennes, qu'elle y fasse régner l'ordre et la justice, qu'elle y assure le bien-être, fruit de la paix, au lieu de l'arbitraire et de l'oppression, l'éducation morale au lieu de l'ignorance la plus profonde, et bientôt le masque hypocrite, dont se couvrent les chefs et les lamas pour tromper et gruger le peuple, tombera à la très grande satisfaction de celui-ci. Alors, on pourra espérer de voir le peuple thibétain se relever et guérir du lamanisme, consomption qui le mine et qui le conduira certainement au tombeau.

IV

Quelques mots maintenant sur les conclusions de M. Feer et de M. Cahun.

> Les peuples civilisés, dit M. Feer, ont constamment fait la conquête morale des barbares qui les avaient subjugués à main armée ; les Chinois et les Thibétains se partagèrent celles du peuple mongol.

Cela est très vrai en principe, et nous en voyons un exemple frappant dans l'Église catholique, la plus civilisée de toutes les sociétés, qui a subjugué même ses persécuteurs ; mais nous avons vu que les Chinois et les Thibétains n'ont pas merveilleusement réussi ; ils n'avaient pas le principe de la vraie vie.

> Les furies patriotiques mongoles, écrit M. Cahun, l'activité, l'élan et la verve turkes s'éteignirent désormais, noyés dans

> le bouddhisme d'un côté, et, de l'autre, émiettés par les haines domestiques et les querelles intestines.

C'est très vrai encore, mais ce n'est guère glorieux pour le bouddhisme. « C'est peut-être dommage » ajoute M. Cahun. Très grand dommage, en effet, qu'un peuple si richement doué soit tombé en de si mauvaises mains, mais, le mal une fois accompli, il valait mieux, pour le bien du monde, que ce peuple disparût de la scène. *Corruptio optimi pessima*. Il avait servi de fléau à la Providence pour punir des peuples chrétiens infidèles à la grâce ; son rôle était terminé.

> Le christianisme, poursuit M. Cahun, était hors de cause. En Asie, il ne put lutter contre le bouddhisme et l'islam. Chose à peine croyable et vraie pourtant, les prédicateurs musulmans convertissent, dans l'Inde, des Anglais et des Anglaises.

En effet, le christianisme était hors de cause. Il n'impose sa loi ni par la force du sabre comme l'islam, ni par l'autorité civile comme le bouddhisme, il n'a pour armes que la grâce de Dieu et la persuasion ; choses que ne comprennent pas les Asiatiques. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* Vingt fois le christianisme s'est offert aux Asiatiques, en particulier [1] aux Mongols et aux Thibétains. Toujours il a été repoussé, non par des arguments bouddhiques, mais par la violence, peut-être aussi parce que les nations chrétiennes ne se sont pas assez montrées les dignes lieutenants de Dieu et de l'Église.

Des Anglais et des Anglaises se convertissent au mahométisme dans l'Inde ; c'est vrai, mais c'est très rare ; et encore quels Anglais et quelles Anglaises !

> Eh bien, dans ce monde de l'Asie centrale, où l'islamisme et le bouddhisme luttent en ce moment entre l'influence russe et l'influence anglaise, M. Léon Feer nous donne un fil conducteur, dit encore M. Cahun. Il nous enseigne le bouddhisme ; il nous révèle une de ses langues sacrées ; il nous détaille sa hiérarchie ; il nous exhume sa littérature. C'est un grand

---

[1] Voir *le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, par M. Huc.

> honneur qu'il se fait et un grand service qu'il nous rend. Plus nos rapports avec le centre de l'Asie deviendront fréquents, plus nous aurons d'obligations envers ce modeste et savant orientaliste.

Dieu me garde de dire un seul mot qui puisse décourager M. Léon Feer, et même M. Léon Cahun, dans leurs efforts pour nous instruire et pour attirer l'attention du monde savant ou diplomatique vers ces populations asiatiques, mongoles et thibétaines, peu connues encore. Si je ne partage pas tout l'enthousiasme spéculatif de M. Feer et de M. Cahun, j'éprouve peut-être pour ces peuples un amour plus vrai, et je désire de tout mon cœur que la lumière se fasse. Je dis la lumière, et non pas le mirage, qui est toujours à craindre dans des études si nouvelles. Quant à l'influence de l'Angleterre et à l'influence de la Russie, elles n'apporteront qu'un demi-remède au mal, parce que ces deux puissances ne possèdent la vérité qu'à demi. Si elles se convertissaient au catholicisme, quel bien ne feraient-elles pas, en union avec la France, dans le monde entier, et en particulier dans l'Asie centrale ! Quand donc toutes les nations chrétiennes, au lieu de paralyser mutuellement leurs forces par leurs rivalités d'intérêts matériels, n'auront-elles plus qu'un cœur et qu'une âme pour faire triompher ensemble les vrais principes de foi, de morale et de civilisation chrétiennes !

@

Juillet 1876 [1]

Destinataire non précisé

Supplément à l'itinéraire de Yerkalo à Tsé-kou

@

Juillet 1876,

En mai 1876, j'eus occasion de retourner à Tsé-kou, et ce petit voyage d'agrément m'a procuré le moyen de donner un supplément à la lettre que la Société de Géographie m'a fait l'honneur de publier en octobre 1875.

Je n'ai rien à dire ni à corriger à l'itinéraire de Yerkalo à Tsé-kou ; j'y veux ajouter aujourd'hui l'itinéraire de Tsé-kou à Yê-tche, qui s'étend à deux jours de marche plus au sud, en suivant la rive gauche du Lan-tsang-kiang.

La première étape officielle ne commence pas à Tsé-kou, mais à Fang-fou-pin, trois lieues plus au nord, et va jusqu'à Lo-ta ; elle compte environ 90 lys ou 9 lieues. De Tsé-kou je n'avais donc que 60 lys ou six lieues à parcourir le premier jour. La deuxième étape officielle va de Lo-ta à Yê-tche et l'on compte encore 80 à 90 lys, 8 ou 9 lieues. De Tsé-kou à Yê-tche j'avais donc, en tout, 14 à 15 lieues à parcourir. Chaque étape ou journée de marche est encore divisée officiellement en plusieurs *tangs* ou postes militaires qui servent de lieu de repos aux mandarins en voyage, et dont les soldats sont obligés d'accompagner ces mandarins et de porter la correspondance. Ces postes, éloignés l'un de l'autre de 25 à 30 lys, sont Fang-fou-pin, Tsiéi-po, Lo-ta, Pou-ti, Pou-lou-tso, Yê-tché. Ce dernier lieu est en même temps la résidence d'un *mou-koua*, ou chef mosso, qui a reçu du gouvernement chinois le titre de *tou-tou-se* ou colonel indigène. C'est à lui que nous avions affaire, et il nous a parfaitement reçus et traités pendant deux jours.

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, février 1877, pages 170-180. Voir la *Carte d'une partie du Thibet oriental*. — Voir aussi la carte *Itinéraire de Yerkalo à Yê-tché* : elle rectifie la précédente, d'après les indications de l'abbé Desgodins.

À Tsé-kou même, nous passâmes le pont de cordes pour revenir sur la rive gauche du fleuve ; nous nous engageâmes immédiatement dans une gorge étroite, abrupte, rocheuse, mais couverte de broussailles et de grands arbres, dont la direction générale jusqu'à Tsiéi-po est sud 30° est. Le fleuve ne fait que des coudes peu prononcés, resserré qu'il est dans son lit de rochers. La route suit presque toujours le bord de l'eau et ne s'élève qu'une fois à une centaine de mètres, pour tourner un petit mamelon qui est la limite jusqu'où les gens des salines peuvent descendre pour vendre leur sel eux-mêmes. S'ils passaient cette limite, ils s'exposeraient à voir leurs animaux et leur chargement de sel pillés sans qu'ils aient rien à réclamer. Cette restriction au commerce du sel est mise pour que les habitants du Yun-nan puissent partager les bénéfices avec ceux des salines. Ceux-ci sont obligés de vendre leur sel aux Yun-na-nais de la partie supérieure qui le transportent dans le sud. Les lamaseries de Kamda et de La-gong seules ont obtenu le privilège de pouvoir aller une fois chaque année faire le commerce du sel jusqu'à Ouï-si. De là il est arrivé que les marchands des salines ne descendent presque jamais jusqu'à cette limite dont je parle ; ils préfèrent aller au Tchong-tien en passant par Aten-tze. Cependant il s'exporte au Yun-nan supérieur une grande quantité de sel porté surtout par les habitants de Pamé, Napo, Kiong, etc.

De Tsé-kou à Tsiéi-po on ne rencontre, sur la rive gauche, et à peu près à moitié du chemin, que le petit village de Ta-che-teou qui se trouve à l'entrée du vallon, dans la partie supérieure duquel est le gros village lissou de Djra-gni-ra. Sur la rive droite est le village de Pa-tong, divisé en deux parties dont l'une, la plus considérable, est thibétaine ; l'autre est mosso ; puis viennent, en descendant, les deux villages lissous, loutzé et chrétiens de Yar-mé et de Hia-mé ; puis, un peu plus en descendant encore, le village de Na-ké-long, peuplé de Loutzé, et qui doit se trouver à peu près juste en face de Tsiéi-po. Tous ces villages ne sont pas sur les bords du fleuve, ils sont à mi-côte ; on n'y fait que l'agriculture de montagne, dans des champs non nivelés et que l'on ne peut arroser.

De Tsiéi-po à Lo-ta (encore 25 à 30 lys), le fleuve est toujours fort encaissé comme précédemment, mais il se dirige beaucoup plus vers l'est. Les zigzags qu'il fait sont sud-est, est, sud-est, est, sans compter quelques petits coudes moins importants, ce qui donne une direction générale est, sud-est. L'on ne rencontre dans ce parcours que le village de Ororong, dont la plus grande partie se trouve sur la rive droite et porte le même nom. C'est un peu plus au sud que le Ororong de la rive droite que se trouve le grand village lissou de Lo-mélo, composé de plus de cent familles.

De Lo-tâ à Pou-ti on compte 30 lys. Un peu au-dessous de Lo-ta, la physionomie de la vallée change complètement. Les montagnes semblent s'abaisser et ne plus former que des mamelons d'une hauteur médiocre, derrière lesquels se cache la chaîne principale, toujours rocheuse et très élevée ; on ne l'aperçoit que par intervalles. Le fleuve, moins encaissé, s'élargit jusqu'à 250 ou 300 mètres, et, moins gêné dans son cours, il forme des méandres plus nombreux et plus longs. La route devient meilleure, plus unie, moins pierreuse, jamais dangereuse. C'est surtout depuis Lo-ta que la culture du riz prend une grande proportion sur les bords du fleuve ; les autres céréales ne se cultivent plus que là où l'on n'a pu aplanir le terrain, et à la montagne. Cependant, dans les rizières, même avant la plantation, on a pu faire une récolte de Tsin-ko. La population devient aussi bien plus considérable et les villages plus nombreux. Ainsi, dans ce petit espace de chemin entre Lo-ta et Pou-ti, on rencontre sur sa route les villages de Lon-dou, Pati, Na-ka-tong, sans compter le village de Jê-choui-tang, qui se trouve dans le vallon au-dessus de Lo-ta.

Je fais remarquer qu'autrefois j'ai commis une erreur en plaçant Lon-dou au nord de Lo-ta, c'est le contraire, et c'est une faute à corriger sur la carte ; ces deux villages ne sont distants l'un de l'autre que de 5 à 6 lys.

Sur la rive droite sont les villages de Guiaker et Loko vis-à-vis Lota, Lon-dou et Kopou vis-à-vis Lon-dou, Demé village lissou à la montagne un peu avant d'arriver à Pa-ti, Na-ka-tong vis-à-vis le village de même

nom, enfin Pa-ti un peu avant d'arriver à Pou-ti. Il y a deux villages de Pa-ti, un sur chaque rive, mais pas vis-à-vis l'un de l'autre.

De Pou-ti à Pou-lou-tso (25 à 30 lys), la direction générale du fleuve est sud-ouest. On peut l'apercevoir en passant un petit mamelon d'où l'on voit aussi les trois ou quatre coudes très prononcés et très rapprochés que forme le fleuve. L'aspect général du pays est le même ; la largeur du fleuve augmente encore, à cause des gros torrents qui descendent des montagnes sur les deux rives. Sur la rive gauche on passe au-dessous du gros village de Pomba que l'on ne peut voir et du village de Dza-gui qui est plus rapproché du fleuve. Un peu plus loin on traverse la grande et belle ferme de To-pa-ko, propriété particulière du Yê-tche mou-koua, puis le village de Dze-ly, et enfin on arrive à Pou-lou-tso. Sur la rive droite, à mi-mont, sont les villages lissous de Liting vis-à-vis Pomba, Lokélo vis-à-vis To-pa-ko, Gati faisant face à Dze-ly et Kopong en face de Pou-lou-tso.

De Pou-lou-tso à Yê-tche (25 à 30 lys). — Direction générale sud ; même configuration du pays, mêmes remarques que ci-dessus. Les villages de la rive gauche sont : La-pa-ko, Aoua-lo et, dans le haut de ce vallon, Ngaé-oua-lo, village lissou, Du-kou qui se trouve à 5 ou 6 lys d'Yê-tche et en forme comme le faubourg du nord. — Sur la rive droite sont les villages de Long-na, entre La-pa-ko et Aoua-lo, et Lin-ken dont le territoire très étendu sur la rive du fleuve va presque de Aoua-lo jusque vis-à-vis Du-kou. Juste en face de Yê-tche, à mi-mont, sont deux gros villages lissous dont j'ai demandé les noms, mais, pour avoir omis de les marquer tout de suite sur mon calepin, je les ai oubliés.

Ici se termine l'itinéraire que j'ai pu relever moi-même à la boussole.

Voici maintenant quelques renseignements que j'ai obtenus de vive voix, mais sur lesquels, je crois, on peut compter.

1° De Yê-tche, dans la direction du sud-est, à une lieue, sur un mamelon de la rive gauche, on aperçoit le gros village lissou de Long-ta-long. Presque vis-à-vis, un peu plus bas sur la rive droite et derrière

un mamelon qui le cache à la vue, se trouve un autre gros village lissou nommé So-lo-lo. On m'assure que de ce dernier village, en traversant la chaîne de montagnes, il ne faut pas plus d'un grand jour de marche ou deux petits pour arriver sur les bords du Lou-tze-kiang.

2° Kang-pou ne se trouve qu'à 50 lys de Yê-tche ; par conséquent, je crois que sur la carte il est placé beaucoup trop au sud.

3° À un jour de marche en descendant la rive gauche du fleuve, on arrive au gros village de Siao-ouï-si et, à une lieue plus loin, au poste militaire de Pê-ki-suin. C'est là que l'on quitte le fleuve pour suivre une vallée transversale qui conduit à Ouï-si. — De Siao-ouï-si à cette dernière ville on compte deux étapes ou jours de marche dont la station intermédiaire est Kaka-tang. — Il y a beaucoup de villages sur tout ce parcours, mais je ne puis les nommer, ni indiquer la direction du fleuve et de la route, n'ayant pas fait moi-même le voyage. De Yê-tche les indigènes m'indiquaient, comme direction générale de Ouï-si, le sud 23 ou 25° est, mais peut-on bien se fier à cette vague indication ?

4° De Pê-ki-suin il y a une route plus directe pour se rendre à Taly en passant par Kian-tchouan et en laissant sur la gauche Ouï-si et Ly-kiang. Cette route longe les bords du fleuve, mais presque aucun voyageur ne la suit parce qu'elle est infestée de brigands lissous et autres qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure que l'on avance vers le sud.

Voilà tout ce que je peux dire sur la géographie physique de ce petit pays. Quant à la géographie politique, c'est bien simple. Ses limites au nord commencent au village Djra-gni-ra (rive gauche) et à celui de Yar-mé (rive droite) et finissent au sud aux villages de Long-ta-long (rive gauche) et de So-lo-lo (rive droite). À l'est et à l'ouest ces limites sont formées par les arêtes des deux chaînes de montagnes. Cependant à l'ouest, le Yê-tche mou-koua exerce certains droits et une petite influence sur les Lissous du Lou-tze-kiang, mais cette autorité est plus nominale que réelle. Le Yê-tche mou-koua, reconnu par l'empereur comme chef indigène héréditaire, reçoit ses ordres directement du mandarin chinois de Ouï-si, entre les mains duquel il verse le tribut. Ce

tribut officiel ne se paye que pour les rizières et se monte seulement à 80 taels. Les champs de montagne payent un petit tribut de 3 dixièmes d'once d'argent par famille ; c'est la part du mou-koua et c'est la plus considérable, car sur son territoire se trouvent plus de mille familles lissous, toutes reléguées à la montagne, avec quelques familles lou-tze émigrées des bords du Lou-tze-kiang. Les Mosso occupent surtout les villages des bords du fleuve, les plus riches à cause des rizières.

En temps de guerre, le Yê-tche mou-koua doit fournir son contingent de troupes qu'il conduit à Ouï-si pour le placer sous les ordres du hïé-tay chinois ; il doit les commander pendant la campagne. Il a le droit de juger les procès civils et criminels, ce qui est une source de gros profits, mais j'ignore s'il a le droit de vie et de mort sur ses sujets. Je crois que, dans ce cas, il est obligé d'en référer au mandarin civil de Ouï-si, mais je ne puis rien affirmer.

Tous les sujets lissous et lou-tze sont obligés chaque année de venir lui souhaiter la bonne année, accompagnés d'un présent, et le mou-koua doit traiter et amuser tout ce monde pendant trois jours. Chaque trois ans aussi il fait distribuer à chaque famille un morceau de viande de bœuf qui vaut à peine quelques centimes, et on doit lui rendre pour cela deux boisseaux de céréales, ou deux pains de cire, ou deux livres de champignons, etc. — Outre ces redevances, le mou-koua possède encore de vastes propriétés personnelles qu'il administre comme bon lui semble.

Les ressources minérales de ce pays sont : 4° à Yê-tche même, une mine d'argent et de mercure. Avant la guerre des musulmans, l'exploitation de cette mine était poussée activement et rapportait une grande quantité d'argent très estimé. Les travaux ayant été suspendus pendant les troubles, l'eau du fleuve infiltra et inonda les galeries souterraines ; tout le reste de la montagne a le cœur vide, disent les habitants, à cause des excavations considérables qui y ont été pratiquées. La mine est loin d'être épuisée ; le mou-koua pense que 2.000 francs suffiraient pour la remettre en exploitation ; mais il n'ose l'entreprendre, moins à cause de cette dépense minime que dans la

crainte de voir les mandarins chinois venir exercer des droits et des exactions qui le priveraient de ses plus beaux profits, ne lui laissant que la peine et le travail.

2° Dans la montagne au-dessus de Aoua-lo il y a une mine de fer non exploitée.

3° À Lota, fer et mercure.

4° À Djra, idem.

5° On m'a montré encore l'ouverture d'une mine d'or abandonnée à cause d'éboulements qui firent périr un grand nombre d'ouvriers. J'ai oublié à quel endroit.

Les grandes forêts qui couvrent les montagnes étaient peuplées, il y a quelques années encore, de magnifiques cyprès que les Chinois sont venus exploiter pour en faire des cercueils. Ils en tirent des planches longues de six pieds, larges de un et demi, épaisses de deux à trois pouces ; trois planches suffisent pour une bière. Arrivée à Taly et Yun-nan-sen, chaque bière vaut jusqu'à 50 et 100 taels (le tael vaut 8 francs). Actuellement, le lieu de cette exploitation est plus au nord, sur les bords du gros torrent qui, venant du Dokerla, se jette dans le Lan-tsang-kiang un peu au-dessous de Tsé-re-tong. Il y a deux espèces de cyprès, l'une à feuilles déchiquetées mais aplaties, l'autre à feuilles déchiquetées mais formant de petits faisceaux irréguliers. La faune est aussi très riche, et je crois qu'un naturaliste ferait, dans ces montagnes, une étude très intéressante et beaucoup de découvertes.

Je terminerai cette longue lettre en indiquant les villages de la rive droite depuis Tsé-kou jusqu'à Yerkalo, ce que je n'avais pu faire la première fois. Avec les indications que j'ai données dans la première partie de ma lettre, il sera facile de continuer jusqu'à Yê-tche et de faire un petit croquis.

Je ferai remarquer que, sur la carte publiée au *Bulletin* du mois d'octobre 1875, le pic de Dokerla est placé trop au nord. J'avais indiqué qu'il doit être vis-à-vis Tsé-re-tong et Londjre. Cette indication est plus certaine qu'une indication prise de Bonga ou des autres stations du

Lou-tze-kiang que je n'ai pu donner que de mémoire, et par conséquent très approximativement. Le Dokerla se trouve juste entre Tsé-re-tong et Aben ou Bonga. Là où il est indiqué sur la carte se trouve un autre pic de neiges perpétuelles que les Thibétains nomment le Ka-oua-ker-tsong-peun. Or, ce pic, qui est bien vis-à-vis Guinda sur le Lan-tsang-kiang, s'aperçoit parfaitement, de Tchrana sur le Lou-tze-kiang, dans une direction est tant soit peu sud. Je crois donc avoir indiqué, pour toute cette partie du Lou-tze-kiang, une situation un peu trop au nord.

De ce que j'ai dit au commencement il sera facile de voir que j'avais aussi indiqué Yê-tche et Kang-pou bien trop au sud ; Kang-pou serait à peine là où j'avais placé Yê-tche, peut-être même un peu plus au nord.

Voilà ce que c'est que de faire de la géographie sur des ouï-dire dans ces pays où même les Chinois vous font la description de tout un pays, avec ses fleuves et ses montagnes, ses villages et ses ruines, etc., etc., en en traçant du doigt toute la carte sur une seule de leurs mains. Si les Chinois en savent tant, que dire des Thibétains et des sauvages ?

Quelques observations barométriques faites pendant ce voyage

1° Voyage de Tsé-kou à Yê-tche.

Moyenne de 7 observations à Tsé-kou (maison) 591,8
Tsiéi -po (maison) 600
Lon-dou (id.) 604,5
To-pa-ko (id.) 596
Yê-tche (id.) (moy. de 3 observ.) 605

2° De Yerkalo à Tsé-kou et retour.

Haut du mamelon près Pou-ting 522
Zeu-long (maison) 550-554
Pou-yong-kong (village) 509
Chié-ting (maison) 542
Liti-ché, (pont) 548-543
Liti-ché, (village) 515
Mamelon entre Liti-ché et Pamé
Pamé (premières maisons en haut) 547
Pamé (deuxième village en bas) 551
Tso (village) 573
Tso (plaine, bord du fleuve) 578
Napo (village) 570
Napo (bord du fleuve) 577
Song-chu (village) 575
Song-tin (id.) 560

Choui-ta (avant Kiong) 541
Kiong (village) 534-537
Haut du mamelon entre Kiong et Gochu (nouvelle route) 537
Gochu (village) 576,5
Bord du fleuve 580-582
Lieou-tong-kiang (maison) 583
Dong 549-547
Sommet entre Dong et Aten-tze 585-584
Aten-tze (ville) 505-506
Bord du fleuve entre Guinda et Kia-pé 586
Kia-pé (village) 575
Bord du fleuve 591
Mamelon entre Je-tsi et Yang-tsa 558
Yang-tsa, bord du fleuve 599
Tsé-re-tong (maison) 590
Gotchra (eaux chaudes) 545,5
Fang-fou-pin 595-598

On pourra comparer ces données avec celles qui ont été envoyées il y a deux ans et demi : elles sont prises avec le même instrument.

Je consigne ici trois observations géologiques :

1° Les terrains de craie se montrent sur une vaste étendue et à fleur de terre après Pou-yong-kong, à Liti-ché, à Pamé, à Kiong ; on en voit encore quelques traces en d'autres endroits.

2° Des plages de galets roulés presque tous en granit gris s'aperçoivent près de Napo, de Tso, de Je-tse, à des hauteurs de 50, 80 et même 100 mètres, aussi haut que ma vue pouvait parvenir, et cela presque toujours aux embouchures des vallons transversaux.

3° Plus on descend, plus le schiste ardoisier se montre en abondance sur les bords du fleuve ; il est tantôt bleuâtre, tantôt violacé.

@

9 septembre 1876 [1]

à Voisin, Directeur au séminaire des Missions Étrangères, à Paris

@

Bathang, le 9 septembre 1876,

La mission continue de jouir de la tranquillité ; nous en profitons pour nous étendre et nous fortifier.

Vous savez que nous avons loué, pour quarante ans, à Yerkalo, de nouveaux terrains. Cette année, nous avons bâti les maisons des fermiers, et y avons installé quatre familles. À Bommé, nous avons aussi logé quatre familles sur les terrains loués par M. Page, et, au printemps prochain, on leur construira des maisons. À Bathang, les bâtiments ont été agrandis. À Tsé-kou, les terrains ne suffisent plus pour les nouveaux chrétiens ; les missionnaires ont pris des arrangements avec un chef indigène voisin, qui, moyennant un tribut et une faible redevance annuels, consent à recevoir sur son territoire autant de familles chrétiennes qu'ils lui en présenteront. M. Goutelle est en ce moment à Aten-tzé, à deux journées au nord de Tsé-kou, avec mission d'y fonder une nouvelle chrétienté ; il s'y trouve déjà un petit groupe de chrétiens venus de Tsé-kou. Du côté de Ta-tsien-lou et de Cha-pa, nous comptons de nouveaux adorateurs, aussi bien que dans tous les autres postes, que je viens de nommer. Nous prenons peu à peu notre revanche de la persécution de 1873.

Pour le moment, me voilà à Bathang. Ce n'est pas un poste facile. Bathang est le centre de l'opposition qui nous est faite, grâce à la lamaserie dont l'influence est toute-puissante et la haine implacable. Je ne parle pas des autres obstacles à l'établissement de notre sainte religion. C'est M. Alexandre Biet qui viendra administrer avec moi le poste de Bathang. M. Carreau ira me remplacer à Yerkalo.

@

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1877, page 57.

23 décembre 1876 [1]

À sa famille

@

Bathang, le 23 décembre 1876,

... M. Goutelle vient de louer une maison à Aten-tzé et d'y ouvrir une pharmacie. Le peuple a vu avec plaisir cette fondation de charité ; un certain nombre de familles chrétiennes sont établies à Aten-tzé depuis quelques années.

À Bathang, nous sommes toujours très tranquilles et en bons rapports avec les autorités ; nous sommes même trop tranquilles, parce que la crainte des lamas tient le peuple éloigné de nous. Les lamas sont beaucoup plus puissants ici qu'à Aten-tzé et dans la partie supérieure du Yun-nan. En attendant que nous puissions vous annoncer des succès, nous mettons notre logement en bon état. Déjà la chapelle est faite.

Dernièrement, quelques païens du marché disaient : « Notre mandarin Tchao-ta-lao-yé doit être chrétien, car il ne va pas aux pagodes, il a cessé de fumer l'opium et il se montre juste dans tout ce qu'il fait. » Sans le savoir, ils rendaient hommage aux chrétiens en reconnaissant que, pour être chrétien, il faut être juste, bon, et renoncer à ses mauvaises habitudes. Le mandarin Tchao-ta-lao-yé nous a beaucoup aidés depuis notre arrivée.

@

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1877, page 253.

1er janvier 1877 [1]

À Mgr Chauveau

@

Bathang, le 1er janvier 1877,

Le mandarin civil de Bathang vient de nous rendre visite. Il ne paraît pas savoir que la commission russe se propose d'entrer au Thibet par le désert de Kobi ; je n'ai pas voulu le lui apprendre. Il nous a dit d'ailleurs qu'il en sera des Russes comme de nous ; qu'on ne les laissera point passer, qu'il venait d'en recevoir avis de L'Hassa ; qu'il se trouve fort embarrassé, et que nous serions fort heureux nous-mêmes si nous n'avions rien à souffrir à cette occasion.

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1877, page 334.

Date non précisée (1877?) [1]

À son frère

Du Thibet

@

Dans son numéro de septembre 1876, la *Revue britannique* a publié une étude historique et géographique intitulée : *le Kachgar, le Pamir et le Thibet*. La partie relative au Thibet a donné lieu à quelques observations d'un missionnaire, M. Auguste Desgodins. Nous croyons qu'il n'est pas sans utilité de les reproduire ici. Elles nous ont été communiquées par le frère du missionnaire, M. Ch. Desgodins de Nancy.

L'auteur de l'article de la revue rappelle que M. Clements Markham a jugé opportun de publier, avec des notes, les voyages au Thibet de M. Bogle et de M. Manning, exécutés, le premier, en 1774, l'autre, trente-six ans plus tard. Puis il continue en ces termes :

> Le nom de Thibet, nous dit M. Markham, est d'origine persane ou turque, le nom indigène étant *Bod* ou *Bod-youl*, littéralement « la terre de Bod ». Un des auteurs du rapport de Forsyth parle de la tribu tuwat de Kalmouks comme habitant le Tuwat ou Tu-bat, ou Thibet, qui est aussi appelé *Joh*. Cela est un peu vague. Le grand temple au centre de L'Hassa est quelquefois désigné sous le nom de *Jo* ou *Djo*, et le nom (probablement d'origine mongole) s'est peut-être étendue au-delà, à la ville, et, par suite, à tout le pays.

Je ne vois pas pourquoi M. Markham va chercher une origine persane ou turque au nom de Thibet, lorsque, dans les noms qu'il cite, il peut trouver une origine toute thibétaine.

En effet, le nom indigène du Thibet est *Bod*, si l'on prononce ce mot à l'européenne ; mais, d'après la prononciation indigène, l'on aura *Peu*

---

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1877, page 427.

qui ressemble assez bien à la seconde syllabe *Bet* de Thibet. Quant à la première syllabe *Thi*, elle peut venir très naturellement d'un mot thibétain qui, épelé à l'européenne, se prononcerait *stod*, mais qui, épelé à la thibétaine, devient *Theu*. En réunissant les deux syllabes, nous avons le mot *Theu-peu*. Doit-on les réunir ? Sans aucun doute, puisque c'est une locution habituelle. *Peu* est le nom propre du pays thibétain et de ses habitants, comme France est celui de notre pays. Le mot *theu* veut dire « supérieur », et, dans les noms géographiques, il indique la partie supérieure de la vallée, par opposition au mot *mè* qui indique la partie la plus basse ou inférieure. Theu-peu a donc le sens de Peu supérieur. Comme les premiers Européens, venus en ce pays, sont arrivés par l'ouest, qui est la partie supérieure où se trouve la source du fleuve, ils auront entendu Theu-peu dont ils auront fait un seul mot Theupeu, puis Thibet, nom qu'ils auront ensuite étendu indistinctement à tout le royaume.

Quant au mot que M. Markham prononce *youl*, on le prononce toujours et partout *yul*, en faisant très faiblement sentir *l* et en donnant à l'*u* le son français naturel. Ce mot veut dire « pays, région, patrie ». *Peu-yul* signifie donc « le pays des Peu, la patrie du peuple peu ». N'est-ce pas plus naturel que de dire « la terre de Bod », comme si Bod était un personnage ou une divinité, personnage ou divinité jusqu'à présent inconnu !

M. Markham parle d'une tribu kalmouke du nom de Tuwat, habitant le pays de Tuwat, Tubat ou Thibet. Je laisse aux plus savants géographes le soin de se prononcer sur la valeur de cette étymologie.

Reste le mot *Joh, Jo* ou *Djo* appliqué au Thibet ou au temple de L'Hassa. Comme nom propre, c'est la première fois que je l'entends dire. D'après les dictionnaires, non pas mongols, mais thibétains, le mot, prononcé *jo* ou *djo* dans l'ouest et *kio* dans l'est, signifie proprement « seigneur, maître ». C'est un titre honorifique donné surtout aux religieuses bouddhistes qui se nomment, dans l'ouest, *kio-mo* ou *djo-mo*. Il a été, dans la littérature écrite, donné aussi à Cha-kia-tou-pa, comme qualificatif : *Kio-mo Cha-kia*, le seigneur *Cha-kia.*

Appliqué aux religieuses, il veut dire littéralement « femmes supérieures », comme le mot *la-ma* veut dire littéralement « hommes supérieurs ». Au surplus, je ne vois guère ce que *djo, jo* ou *joh* ou *kio* ont à voir dans l'étymologie du mot Thibet.

L'auteur de l'article dont nous nous occupons dit un peu plus loin :

> Le caractère sacré de l'existence étant le point fondamental de la foi, aucun criminel, nous dit Bogle, ne peut être mis à mort dans la juridiction du lama. En conséquence, tous ceux qu'on prend sont conduits dans le château d'un gouverneur voisin, où ils sont renfermés et privés de nourriture jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Si Bogle s'était contenté de dire : « le caractère sacré de l'existence étant un des points principaux de la foi », il n'aurait dit que la vérité. Tel qu'il est formulé, le principe est faux. Les bouddhistes ne vont pas si loin.

« Aucun criminel ne peut être mis à mort dans la juridiction du lama. » Cette assertion est absolument fausse. En fait, les condamnations capitales et les exécutions sont fréquentes au Thibet ; elles se produisent même avec des raffinements de cruauté, tels que la mutilation, l'écorchement, etc. Les lamas eux-mêmes se font souvent, de leur propre autorité, les exécuteurs de ces hautes œuvres, soit dans leurs querelles intestines, soit dans leurs expéditions guerrières, soit pour le recouvrement de leurs créances. J'en ai vu de nombreux exemples depuis que je suis au Thibet, et j'en ai entendu raconter de plus nombreux encore.

Si l'on conduit les criminels dans le château d'un gouverneur, c'est uniquement en vue d'extorquer le plus d'argent possible, non seulement au criminel, mais encore à ses parents et à ses amis ; après quoi il est remis en liberté. S'il est sans argent, il sort bientôt de prison pour devenir esclave ou, comme on dit ici : « serviteur à vie ». Telle est la vérité.

@

28 mars 1877 [1]

À son frère

Notes sur le Thibet

@

28 mars 1877,

Dans mes notes extraites de la lettre du 14 juin 1874 et publiées dans le *Bulletin* de la Société de Géographie de septembre 1876, pages 315-326, j'ai remarqué deux petites erreurs, dont la première est un *lapsus plumæ* et la seconde une véritable erreur géographique.

La première se trouve dès les premières lignes ; il est dit :

> « Ont occasionné une division vulgaire de tout le pays en Teu Peu (Thibet élevé) et Mê *Teu* (Thibet bas ou inférieur)...

C'est Mê *Peu* (et non pas teu) qu'il fallait écrire, car Peu est le nom propre du Thibet. Teu veut dire élevé, mê veut dire bas, inférieur. On peut dire aussi Peu-teu et Peu-mê, c'est le même sens. Ces dernières locutions sont même plus employées dans le langage ordinaire ; la première se trouve surtout dans les livres et écrits, mais se comprend aussi dans le langage ordinaire.

N. B. J'ai envoyé dernièrement à mon frère, une note plus détaillée sur ce sujet.

À la fin du deuxième alinéa du chapitre *limites* il est dit :

> « De sorte que le grand pays nommé Dégué par les Thibétains et Tchou toui par les Chinois dépendait du royaume de L'Hassa.

Ce qui est erreur dans cette phrase, c'est que le pays de Dégué ne fut jamais le même que celui des Tchan-touï (non pas Tchou-toui). Ce sont deux pays différents, situés l'un et l'autre sur les bords du Ya-

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, octobre 1877, pages 429-434. Lue à la Société dans sa séance du 17 octobre 1877.

long-kiang (en thibétain Gnia-kio). Le Dégué occupe la partie supérieure du fleuve, depuis sa source au sud du Kou-kou-nor, jusqu'au moment où il tourne vers le sud, car dans cette partie supérieure, il doit couler du nord-ouest au sud-est. Ce pays est, dit-on, fort peuplé, fertile et d'un accès relativement facile pour les voyageurs. Il est gouverné par un petit roi, vassal de la Chine, qui, en 1863-64, avait fait des promesses de soumission au Thibet, mais qui s'est bien gardé de les tenir. En fait il n'a pas été conquis par le Thibet en 1863-64, comme je l'avais cru. Cependant, en vrai Thibétain qu'est le roi et tout son peuple, il tâche de ménager la chèvre et le chou, payant tribut à la Chine et faisant belle mine aux Thibétains de L'Hassa.

Du Dégué en descendant le Ya-long-kiang (Gnia-kio), plus au sud, se trouvent sur les deux rives les Tchan-toui que les Thibétains nomment Gnia-rong. Ce sont eux qui, en 1863-64, furent en guerre contre les Thibétains de L'Hassa et le roitelet de Ta-tsien-loû. Après la guerre, les mandarins chinois venant régler le différend firent la grande faute de céder ce territoire au gouvernement direct de L'Hassa, qui envoya un gouverneur thibétain chez les Gnia-rong bas ou Tchan-toui. Tout le monde s'accorde à dire que ce peuple trouve le joug du Thibet bien plus pesant que celui de ses chefs indigènes sous la tutelle des Chinois, et que probablement il chassera le gouvernement thibétain pour faire de nouveau acte de soumission à la Chine.

Au sud du pays des Tchan-toui ou Gnia-rong se trouve la principauté dont Ta-tsien-loû est le chef-lieu. Outre les mandarins chinois de Ta-tsien-loû, l'administration intérieure est confiée à un chef indigène que les Chinois nomment Min-tchen-se et les Thibétains Kia-la-guiel-bo, ou roi de Kia-la, nom thibétain de la principauté de Ta-tsien-loû.

Entre le Kin-cha-kiang et le Ya-long-kiang, au sud du Dégué, se trouvent les pays gouvernés par Bathang à l'ouest et par Ly-tang à l'est, tous deux soumis directement au Se-tchouan. Les rivières de Bathang, Taso, Sampa, Lamaya, Ly-tang que l'on traverse en allant de Batang à Ho-kéou sur le Ya-long-kiang, sont faibles, leur peu de largeur et de profondeur indique que la source n'est pas éloignée. En effet, je

viens d'apprendre qu'elles ont leurs sources dans une chaîne de montagnes qui court de l'ouest à l'est, plus ou moins inclinée au sud et borne le pays de Dégué au sud et probablement descend ensuite parallèlement au Ya-long-kiang sur la rive droite.

Voici un nouveau renseignement qui confirmerait l'identité du Yar-kiou-tsang-po, fleuve du Thibet, avec le Bramapoutre. Un vieux lama me racontait hier que dans sa jeunesse il a beaucoup voyagé et visité presque tout le Thibet. Il a suivi le grand fleuve depuis sa source dans ou près les lacs de Tso-ma-pang qui se trouvent à la partie occidentale de la province de Ngaré, la plus occidentale du Thibet, et, tout en faisant ses pèlerinages de dévotion, il est arrivé jusqu'aux frontières de la tribu sauvage des Lhopa. Il dit que quelques jours à l'est de L'Hassa, le fleuve tourne vers le sud, en faisant une longue courbe, traverse le district thibétain de Hia-yul, gouverné par le kalun Doring de L'Hassa, district très peuplé et riche qui se trouve juste au nord des Lhopa. Le fleuve entre dans la tribu sauvage et traverse des rochers à pic, escarpés, nus, sans routes et sur lesquels on ne peut passer que sur de mauvaises échelles faites de lianes. Après un certain cours chez les Lhopa, le fleuve tombe à pic du haut d'un rocher dans une vallée qu'il ne connaît pas. La hauteur de la chute est tellement grande qu'elle donne le vertige. À cet endroit, dit-il, le fleuve est presque aussi considérable que le Kin-cha-kiang à Bathang et le Lan-tsang-kiang aux salines. Les détails qu'il m'a donnés sur ces Lhopa ne me laissent aucun doute. Ce sont les mêmes indiqués par l'esclave actuellement chrétien dont je parlais dans l'article, et les Abords des Anglais et de M. Krick. Tous ces renseignements confirment parfaitement les renseignements que je donnais dans ma lettre du 14 juin 1874 ; mais voici un rapprochement de plus.

Tout le monde dans Assam connaît la chute du Brama-Khound, où les païens se rendent en pèlerinage ; M. Bernard m'en a parlé souvent comme d'une cascade merveilleuse pour la hauteur, la force du volume d'eau et la cuve qu'il creuse en tombant. La position que mon confrère attribuait au sud à cette immense cascade, et celle que lui attribuait

hier mon lama au nord, me portent à croire que la chute de Brama-Khound serait précisément la chute du Yar-kiou-tsang-po qui deviendrait le Bramapoutre, lequel est navigable presque aussitôt après cette adjonction.

Mon interlocuteur m'affirma à plusieurs reprises que le Yar-kiou-tsang-po n'arrivait pas jusque chez les Nahongs (Michemis) mais qu'il disparaissait plus à l'ouest chez les Lhopa (Abords).

Je livre ce renseignement tel que je l'ai reçu, mais je dois avouer que je le regarde comme très probable parce qu'il confirme parfaitement tous les renseignements que j'avais recueillis précédemment.

Ce brave lama m'a donné encore d'autres indications géographiques. Aujourd'hui je ne parlerai que de celles qui me semblent certaines et confirment les renseignements que j'avais déjà reçus et contrôlés depuis longtemps. Je prends note des autres pays du Thibet oriental, jusqu'à ce que j'aie pu m'assurer de l'exactitude de ces premiers renseignements.

Quand on se rend de Tcha-mou-lo sur le Lan-tsang-kiang à L'Hassa par la grand'route officielle, après avoir passé le Lou-tse-kiang, on rencontre les postes principaux de Lo-rong-dzong, de Chou-pan-to (en thibétain Choupa-do), de Lali (en thibétain Larégo) et de Kiam da (en thibétain Kong-bon-Kiamda). Au sud de Chou-pan-to et de Lali, à environ deux jours de marche, on laisse sur la main gauche (au sud) la principauté indépendante du Po-yul (en chinois Pomi). Cette principauté reconnaît l'empereur de Chine et est gouvernée directement par le troisième ambassadeur de L'Hassa qui porte le titre de *i-tsin*, elle ne reconnaît nullement le roi thibétain de L'Hassa. Elle est divisée entre quatre chefs indigènes qui sont à peu près indépendants dans leurs territoires respectifs et qui s'entendent seulement sur les affaires communes de la tribu. L'un d'eux se nomme Don-ya-peun ou chef de Don-ya au S.-E. J'ignore le nom des autres. Ce pays est assez riche, dit-on, d'un accès difficile, entouré qu'il est de tous côtés par de hautes montagnes escarpées. Les lamas rouges y sont très nombreux, les

brigands encore davantage, et ils vont souvent faire des expéditions au-delà de leurs frontières. On assure que la lèpre est une maladie très répandue. Le Po-yul aurait pour voisin à l'ouest le pays thibétain connu sous le nom de Kong-bou (en chinois Kong-pou) et dont Kiamda est la ville ou bourg principal. Ce pays s'étend jusque près de L'Hassa, il est très peuplé, dit-on, et assez riche, mais les habitants sont très attaqués de la lèpre. Une autre spécialité assez singulière de ce pays serait que la proportion des filles serait beaucoup plus considérable que celle des garçons dans la statistique des naissances.

Le pays du Po-yul (Po-mi) ne toucherait pas non plus, au sud, à la chaîne des Himalayas et aux sauvages, dont il serait séparé par une bande de terre gouvernée par L'Hassa. Voici les noms des divers districts thibétains de cette zone en allant de l'est à l'ouest. — Hia-yul, au nord des Lhopa (Abords), Tse-tang, Sang-yé, Meun-pa, qui se trouvent je crois au nord du Sikim et du Boutan, mais pour ces derniers noms j'ai besoin de prendre encore de nouveaux renseignements. Je ne fais que les indiquer sous toutes réserves.

La limite est du Po-yul est le versant ouest de la chaîne de montagnes qui descend du N. au S. sur la rive droite du Lou-tse-kiang. Quand je passais à Pomda et Dzo-gong sur le Ou-Kio, en 1862, tout le monde m'indiquait toujours l'ouest au-delà de la chaîne dont je viens de parler comme étant la position vraie du Po-yul.

@

Date non précisée

Au Président de la Société de Géographie

Le Thibet. Orographie et hydrographie [1]

@

Yerkalo, frontière est du Thibet,

Monsieur le Président,

N'aimant pas à écrire sur des sujets que je ne connais pas pour ne les avoir pas étudiés par moi-même, vous me permettrez de circonscrire le point de vue géographique. En 1856-1857-1858, j'ai bien visité deux points de l'immense chaîne des Himalaya, l'un au sud, Darjeeling, l'autre à l'ouest, la vallée du Sutleje depuis Simla jusqu'à Kanam ; mais à cette époque éloignée j'étais trop novice pour faire des observations sérieuses comme vous le désirez. D'ailleurs je ne suis pas sorti des territoires explorés par les Anglais, soumis ou presque soumis à leur empire. Je ne connais donc pas le Thibet occidental et central, je ne connais que la partie orientale depuis le cours du fleuve Lou tse kiang (Kou kiang des cartes) la Salouen des Européens, mais cette partie je la connais pour l'avoir parcourue en divers sens pendant un séjour de dix-huit années et avoir beaucoup interrogé sur les pays que je n'ai point visités.

Cependant avant de commencer, je suis heureux de pouvoir vous indiquer un ouvrage qui suppléera avantageusement à mon ignorance des autres parties du Thibet. Je veux parler de l'excellente introduction que M. Markham a placée en tête de son ouvrage *Narratives of the*

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Lyon),* juillet 1879, page 343.
Note du *Bulletin* : "Nous avons publié, dans un de nos derniers numéros, une lettre de M. l'abbé Desgodins, sur l'organisation des lamaseries au Thibet. La note que nous donnons aujourd'hui fait suite à plusieurs récits insérés dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Paris ; elle a surtout pour but de rectifier les idées émises par R. Markham, sur la partie orientale de la chaîne de l'Himalaya. M. l'abbé Desgodins habite depuis vingt ans le pays qu'il décrit, entre le Yun-nan, le Thibet et l'Assam. Ses communications sont appréciées et recherchées par les géographes français et étrangers. La Société de géographie de Paris, en lui décernant une médaille d'or, a reconnu les services qu'il rend à la science géographique par ses travaux remarquables sur un pays si peu connu."

mission of George Bogle to Thibet, and of the journey of Thomas Manning to Lhassa, London, Trübner and C°, Ludgate Hill, 1873. Là vous trouverez condensés tous les renseignements géographiques désirables fondés sur les découvertes les plus modernes. Les dernières données scientifiques fournies par cette notice s'arrêtent au 92° longitude est Greenwich environ. Les renseignements que je vais vous donner commençant seulement au 97° environ, il reste donc 5° de longitude qui n'ont point été explorés par les Européens. C'est l'étude de cet espace qui pourrait donner la solution du grand problème discuté entre les géographes, savoir, si le fleuve du Thibet, le Yar kiou tsang po est le cours supérieur du Bramapoutre ou celui de l'Irrawaddy. Pour moi, après avoir partagé la deuxième opinion, je me suis rangé à la première d'après les renseignements oraux que j'ai pu recueillir près des indigènes. Cependant comme ils sont loin d'être infaillibles et surtout scientifiques, je regarde la question comme non résolue, faisant des vœux pour que l'ère de la liberté ouvre enfin ce vaste champ aux explorations scientifiques et à la religion.

Sur toute la rive droite (occidentale) du Lou tse kiang (Salouën) court une très haute chaîne de montagnes. Je ne l'ai vue que par 28°à 29° latitude nord. Mais tous les renseignements que j'ai pris me portent à croire qu'elle se continue sans interruption vers le nord, se rattachant par le 32° latitude nord, environ, à la chaîne centrale de l'Himalaya que décrit M. Markham. Cependant ne pouvant affirmer positivement, je n'en dirai pas davantage.

Il n'en est pas de même de la chaîne qui sépare le Lou tse kiang (Salouën supérieur) du Lan-tsang-kian (Camboge ou Mékong supérieur). Celle-ci, je l'ai traversée en trois endroits, et suivie depuis presque le 32° jusqu'au 27° ½ latitude nord. À ces titres, vous me permettrez bien, Monsieur, d'entrer dans quelques détails ; ils sont essentiels, car, à mon humble avis, ils contrediront la plupart des géographes et surtout des cartographes, même M. Markham.

La première fois que j'arrivai presque au sommet de cette chaîne, c'est en juin 1862. M. Renou et moi étions en route pour Lhassa, nous

fûmes arrêtés au petit village de Lhagong par des émissaires du gouvernement thibétain. Lhagong est situé sur le versant oriental par environ 32° latitude nord, à une demi-journée de marche de la crête. Pour s'y rendre de Tcha mou to, ou Tcham tou (Tcha mi tou des cartes, en thibétain Kiam-do, ou Kiob-do), on remonte pendant un jour la rivière occidentale que l'on traverse sur un pont de bois d'une seule arche. Tournant ensuite sur la gauche, on gravit la montée dans une direction ouest ou à peu près, et le soir on couche à Lhagong, dont l'altitude est telle que les habitants ne comptent faire de récolte que chaque cinq ou six ans en moyenne. Le village est entouré de maigres champs, d'immenses pâturages et de forêts de sapins, c'est la patrie des lièvres, des marmottes et des faisans. Une spécialité de l'endroit consiste en des forges de marmites en fer battu, le minerai se trouvant à une très petite distance. À 2 ou 3 lieues plus à l'ouest se trouve le relais de poste dont j'ai oublié le vrai nom, mais qui est très probablement le Ritatche de la carte de Danville, situé sur les bords d'un ruisseau qui passe à Lhagong et descend vers le sud-est. Partant de ce poste Ritatche ? on traverse le lendemain de bonne heure la crête de la montagne et l'on revient dans le bassin du Lou-tse-kiang (Salouën) que l'on passe au pont en bois avec piles en pierres brutes, nommé kia-yu-kias par les Chinois et jel yê sam par les Thibétains. De là on gagne les postes principaux de Lorongdzong, Choupanto (choupa do, en thibétain), Laly (Larégo, en thibétain), Kiamda qui n'est plus qu'à sept jours de Lhassa. Laly est, dit-on, un poste extrêmement élevé, froid, aride ; ne serait-il pas situé sur la chaîne centrale de l'Himalaya ? À deux jours de marche de Lorongdzong et de Chou-panto se trouve la principauté indépendante de Pomi. Kiamda est le chef-lieu du pays appelé Kong-bou par les Thibétains et Kong-pou par les Chinois. Voilà tout ce que j'ai appris de certain sur cette partie du Thibet.

Revenons donc à Lhagong, d'où nous fûmes ramenés à Tcha-mou-to. Cette ville se trouve située dans l'angle formé par la jonction de deux rivières dont le volume indique une origine encore fort éloignée. On passe celle de l'est sur un pont de trois arches, celle de l'ouest sur un pont de deux arches. Elles viennent du nord, mais je ne saurais indiquer

au juste leur direction. Celle de l'est, la plus forte, porte le nom de Dzakio parce qu'elle prend sa source dans un district nommé Dzayul qu'il ne faut pas confondre avec un autre district de même nom situé à l'ouest du Lou-tse kiang, et touchant aux sauvages Michemies qui peuplent l'Himalaya oriental et le séparent d'Assam. L'autre rivière, celle de l'ouest et la moins considérable, suit un cours parallèle à la première, dont elle n'est séparée que par un puissant contrefort, sur les dernières pentes duquel sont bâties la lamaserie, le camp chinois et la ville marchande. À leur jonction immédiatement au-dessous de la ville, ces deux rivières forment le grand fleuve que les Chinois nomment Lan-tsang-kiang, et Kiou-long-kiang dans une partie du Yun-nan que les Européens nomment Cambodge et Mé-kong en Indochine. Ce fleuve se nomme *La kio* et encore *Da kio* en thibétain. Dans sa partie supérieure, ce fleuve reçoit beaucoup de torrents descendant des montagnes, mais je ne lui connais en pays thibétain, sur la rive que trois affluents méritant le titre de petites rivières : 1° celle de Nganty à six jours de marche au sud de Tcha-mouto ; 2° celle qui passe à Tchraya et à Aksou deux jours plus au sud encore ; 3° enfin celle qui vient de Tsa-lyla par 29° et va se jeter au fleuve au pied du mamelon sur lequel est bâtie la ville d'Atentse (en thibétain Guien) par 28° et quelques minutes. Sur la rive droite que je n'ai pas suivie partout il est vrai, je ne connais que des torrents et pas de rivières. Qu'on veuille bien ne pas m'objecter les cartes de Danville et de Markham qui jettent le Oukio dans le Lan-tsang-kiang par environ 29° ½ : je prouverai tout à l'heure que c'est impossible.

De Tcha-mou-to nous descendîmes la rive droite du Lan-tsang-kiang pendant trois jours ; le premier jour nous traversions à son embouchure un torrent bien ordinaire pour le volume. Information prise, les habitants du pays nous affirmèrent que c'était bien le même cours d'eau près duquel nous avions passé un grand mois à Lhagong, et en effet nous avions remarqué de ce lieu élevé que le vallon descendait au sud-est. À la fin de notre troisième jour de marche nous avions quitté le bord du fleuve pour loger dans un assez gros village situé dans un vallon qui remontait vers l'ouest un peu sud. Le quatrième jour était consacré à escalader le versant oriental de la

chaîne d'abord assez rapide dans la partie inférieure et la zone forestière, mais allant s'adoucissant de plus en plus à mesure que nous approchions du sommet couvert de pâturages. Vers une heure nous traversions, presque sans nous en apercevoir, la ligne de partage des eaux et venions prendre un dîner bien gagné près d'une des sources de la rivière nommée Oukio par les Thibétains. Du lieu où nous nous reposions, nous pouvions admirer un type grandiose de monotonie des immenses pâturages du Thibet. Un sol faiblement ondulé couvert d'une herbe maigre, s'étendant à perte de vue au nord et au sud, l'horizon borné à l'ouest et un peu plus bas à l'est par deux crêtes rocheuses ; pas un arbre, pas même une broussaille ; nous étions certainement à plus de 4.000 m d'altitude. Sur cet immense tapis vert serpentaient deux autres ruisseaux dont nous voyions les sources, c'étaient celles du Oukio. Ce même jour, nous descendîmes encore pendant plusieurs heures vers le sud, et plantâmes nos tentes derrière un repli de terrain qui nous mettait à l'abri du vent, mais non de la pluie et neige fondante qui tombaient, quoique nous fussions au 4 août. Le 5 pluie et neige battantes tout le jour. Vers le soir, les animaux loués à Tcha mou to allaient s'en retourner, nous abandonnant au milieu du désert, quand un cavalier vint avertir qu'on nous attendait au-delà d'un mamelon voisin, là seulement les animaux devaient être changés selon la coutume. Nous fîmes une lieue et plantâmes de nouveau notre campement. Le lendemain, pluie battante encore, et quand nous arrivions le soir en face du bourg nommé Pomda, résidence d'un sous-préfet, nos animaux nageaient pour traverser la rivière. C'était une crue extraordinaire causée par les pluies des jours précédents. À Pomda point d'agriculture.

Après nous être reposés et surtout séchés, nous reprîmes notre marche vers le sud. Un jour nous conduisit à la lamaserie de Timto, un autre à la préfecture de Dzogong ou Tsa oua dzogong, que certaines cartes nomment Tsa tsor ken et placent beaucoup trop au sud. Au-dessous de Dzogong les deux crêtes de montagnes qui bordaient l'horizon à l'ouest et à l'est, s'étaient tellement rapprochées que la vallée d'Oukio ne formait plus qu'un petit ravin encaissé entre deux

murailles rocheuses. Cinq petits jours après nous arrivions à Tchrayul, gros bourg qui a l'honneur d'être une sous-préfecture par environ 29° 10'. Tchrayul est dominé du côté de l'est par d'énormes pics de neiges perpétuelles dont, en ce moment même, par ma fenêtre, j'aperçois une des cimes à l'ouest 32° nord. Quatre autres petits jours de descente et nous arrivions à la lamaserie de Pétou. Là le Oukio fait un vrai tour de force. Après être descendu pendant 4 lieues au sud, il remonte brusquement au nord, puis retourne au sud, ne laissant entre ces deux replis qu'une arête rocheuse et dénudée qui en certains endroits n'a pas 100 mètres de base ; enfin tournant encore une fois brusquement vers l'ouest, il force sa voie à travers une rupture brusque et perpendiculaire entre les rochers, et va se jeter dans le Lou-tse-kiang par 28° et quelques minutes.

Pour éviter ces zigzags et ces rochers, deux fois nous traversâmes la rivière sur des ponts en bois, nous traversâmes deux mamelons l'un de la rive droite l'autre de la rive gauche, et nous arrivions enfin sur les bords du Lou-tse-kiang au village de Tchrana, situé rive droite à quelques lieues en aval de la sous-préfecture de Men-kong (rive droite), et à un petit jour en aval aussi de l'embouchure du Ou-Kio. La crête occidentale que nous avions suivie vient se terminer brusquement à l'embouchure du Ou-Kio, la crête orientale se prolonge seule vers le sud et c'est un de ses puissants contreforts qui repousse ainsi la rivière dans ces singuliers zigzags que nous avons remarqués.

Vous me permettrez, Monsieur, de m'arrêter ici un instant. J'ai quatre cartes sous les yeux ; pas une seule n'est exacte. 1° Celle de Danville place dans cette zone deux rivières, l'une prend sa source par 32° et quelques minutes et va se jeter dans le Lan-tsang-kiang (Mékong) par 29° 30' environ ; l'autre prend sa source dans un massif transversal qui certes n'existe pas par 29° 30', et va se jeter dans le Lou-tse-kiang (Salouën) par 27° 30' ; 2° le sire de Vaugondy a calqué Banville ; 3° M. Markham, dans l'ouvrage cité, suit les premières pour la rivière supérieure, et n'a plus qu'un maigre torrent à envoyer dans le Lou-tse-kiang par 28° 40' ; la 32e carte de l'Atlas élémentaire par

Drioux et Leroy 1864, tranche la difficulté en plaçant les sources du Mékong et de la Salouën seulement par 25° longitude nord. Puisque des auteurs passent ce pays sous silence, n'en disons rien. Mais voici comment devraient être tracées les autres cartes : 1° Le ruisseau qui passe à Ritatche et Lhagong devrait venir se déverser dans le Lan-tsang-kiang (Mékong) à 4 ou 5 lieues au sud de Tcha-mouto. 2° Les sources du Ou-kio devraient se placer un tant soit peu au sud de l'embouchure de ce torrent, sur le plateau, et la rivière devrait descendre vers le sud, au milieu de l'espace qui sépare les fleuves Lou-tse-kiang et Lan-tsang-kiang jusqu'au 28° et quelques minutes où il tombe dans le Lou-tse-kiang par les zigzags dont j'ai parlé. 3° Sur les deux rives de cette rivière, dessiner des chaînes de montagnes fortement accentuées et parallèles au Ou-kio dans toute sa longueur, c'est-à-dire courant comme lui du nord au sud et non de l'est à l'ouest comme la carte de M. Markham. Vous verrez un peu plus loin que la même remarque s'applique aux chaînes qui séparent le Lan-tsang-kiang du Kin-cha-kiang et ce dernier fleuve de la Chine proprement dite : toutes courent du nord au sud.

Revenons, s'il vous plaît, à Tchrana. De là on voit parfaitement la haute chaîne de montagnes qui encaisse le Lou-tse-kiang sur la rive droite. Je ne l'ai suivie ni vue plus haut que cet endroit, mais j'ai beaucoup interrogé, et toujours l'on m'a affirmé que cette chaîne est continue et aussi élevée que celle par laquelle nous sommes descendus en suivant les bords du Oukio. Quels sont les affluents du Lou-tse-kiang dans sa partie supérieure, je l'ignore absolument. De Tchrana il suffit de descendre le fleuve pendant trois jours et demi pour arriver à la limite extrême sud-est du Thibet. Elle est marquée par un énorme contrefort de la rive gauche, qui vient surplomber le fleuve de ses énormes rochers à pic. Au sud de ce contrefort habite la tribu sauvage du Lou tse (en leur langue Anong) et plus bas les Lyssous ; les uns et les autres dépendent du Yun-nan.

En descendant de Tchrana par la rive gauche on arrivait à la fin du deuxième jour à l'embouchure d'une rivière assez forte dont la branche

principale vient du sud. Son cours est de trois ou quatre jours de marche ; sa source, dans des lacs très élevés. Elle est séparée du Lou-tse-kiang par un puissant contrefort longitudinal dont se détache celui qui forme la limite sud-est du Tibet. Vers le milieu de son cours cette rivière reçoit sur la rive droite un fort torrent venant de l'est et dont les sources sont à la limite des neiges perpétuelles qui couvrent la montagne Dokéla, célèbre comme lieu de pèlerinage. C'est à environ 4 lieues au nord de ce confluent sur la rive gauche de la branche sud qu'avait été fondé par M. Renou, en 1854, rétablissement chrétien et agricole de Bonga, qui fut brûlé par nos persécuteurs en 1805. C'est là que je demeurai pendant trois années faisant plusieurs excursions ; mais puisque Bonga n'est plus qu'un bien cher et triste souvenir, ne nous y arrêtons pas plus longtemps.

Nos persécuteurs nous ramenèrent à la lamaserie de Pétou, et nous forcèrent à traverser en cet endroit la haute chaîne qui sépare le Oukio du Lan-tsang-kiang. Du sommet qui est à une altitude d'environ 4.500 mètres, nous pouvions contempler les massifs de neiges perpétuelles que j'ai déjà signalés vers le nord et à la hauteur de Tchra-yul. En regardant vers le sud, d'autres massifs de neiges perpétuelles s'étendent vers le sud à perte de vue. Pour ne plus y revenir, je dirai que le Dokéla dont je viens de parler n'est qu'un des pics les plus méridionaux ; mais je le répète, parce que c'est essentiel, cette chaîne de pics neigeux court du nord au sud et non de l'est à l'ouest comme les trace M. Markham. C'est sans doute à leur présence entre le 28° et le 29° 30' qu'est due la différence brusque du climat qui se manifeste sur le Lan-tsang-kiang à partir du Dokéla. Au sud on est dans la zone pluvieuse ; immédiatement au nord on entre sans transition dans la zone sèche. De Pétou aux salines (*tsa-ka* en thibétain, *yen-tsin* en chinois) où nous fûmes enfin déposés sur le territoire de Bathang, gouverné *directement* par la province chinoise du Sétchouen, nous avions suivi une direction sud-ouest à nord-est. Ces salines sont sur les deux rives du Lan-tsang-kiang par 29° 2' 30" (observation astron.). Les salines elles-mêmes ne nous offrant que peu de sécurité et trop de trouble, nous vînmes nous établir à Yerkalo dans une plaine moitié

abandonnée de la rive gauche qui les domine immédiatement. C'est de ce lieu que j'ai l'honneur de vous adresser ces notes.

Depuis treize ans que j'habite Yerkalo, j'ai dû faire cinq voyages à Tsekou, huit ou neuf à Bathang, un à Ta-tsien-lou. Voici le résumé de mes observations sur la question qui nous occupe.

Tsekou. Cette chrétienté se trouve sur la rive droite du Lan-tsang-kiang à un jour de marche au sud de Dokéla et à dix jours de Yerkalo. Dans tout ce parcours la rive droite ne reçoit que des torrents médiocres ; la rive gauche des torrents un peu plus forts et la petite rivière qui prend sa source dans le Tsaly-la par 29° (un peu moins) et dont l'embouchure est au pied du mamelon sur lequel est bâti Aten-tse un peu au-dessus du 28° longit. nord. Une fois je descendis jusqu'au bourg de Yêtche deux jours encore au sud de Tsekou, mais rive gauche ; je ne vis pas plus loin, mais des chrétiens de Yong-tchang, près des frontières de Birmanie, nous affirmèrent qu'à la hauteur de cette ville, les deux fleuves Lan-tsang-kiang et Lou-tse-kiang ne sont séparés que par une chaîne de montagnes sur le flanc oriental de laquelle est bâtie la ville, et d'un fleuve à l'autre il ne faut que trois ou quatre jours de marche. Il en est de même vis-à-vis Yêtche ; *id*. vis-à-vis Tsekou, trajet qu'a effectué le père Dubernard en se rendant de Tsekou chez les Loutse et les Lyssous du Lou-tse-kiang ; *id*. ici aux salines pour arriver aux rives du Ou-kio ; *id*. encore de Tcha-mou-to au pont Kiang-kiao. Nous avons donc la une vraie chaîne de montagnes courant du nord au sud sans interruption depuis le 32° au moins jusqu'à 25° environ et probablement beaucoup plus au sud encore. Cette chaîne est très étroite, très régulière même à l'endroit où elle est longitudinalement partagée en deux par le Ou-kio ; les trois passages que j'ai suivis sont à plus de 4.000 mètres d'altitude et il y a des pics qui doivent s'élever à 6.000 et 7.000 mètres. Permettez-moi donc de tirer cette conclusion en toute sûreté de conscience géographique, c'est que la chaîne des Himalaya se termine à la rive droite (occidentale) du Lou-tse-kiang (Salouën) où elle est refoulée vers le nord, se réunissant à la *chaîne centrale* par 32° environ, et vers le sud pour envelopper la

vallée d'Assam sous le nom anglais de *Garo Hills*. Je prétends de plus qu'il est impossible d'en voir aucune trace à l'est du Lou-tse-kiang car les chaînes que l'on traverse jusqu'à Ta-tsien-lou (vers le 102° long. est Greenwich) courent toutes sans exception du nord au sud ou à peu de chose près, tandis que la direction générale de l'Himalaya est, comme on le sait, est-ouest. Ne forçons donc point la nature, et contentons-nous de reconnaître deux systèmes de montagnes là où elle en a établi deux ; ce sera bien plus simple et bien plus vrai.

J'ai parlé de la largeur de la chaîne de montagnes, je désire dire deux mots de la largeur de la vallée du Lang-tsang-kiang de crête à crête. Vis-à-vis Yêtche il faut à peine trois jours de marche en suivant les sinuosités de la route ; à vol d'oiseau ce serait 10 à 11 lieues. À la hauteur d'Aten-tse il ne faut que deux jours, en ligne droite 8 à 9 lieues. Ici aux salines il n'y a pas plus de 6 lieues ; à 8 lieues plus au nord il y a encore moins. Près de Kiang-ka, au nord, la distance s'élargit un tant soit peu plus haut vers Tchraya et Tcha-mou-to, la vallée s'élargit beaucoup, mais il me fut impossible de l'apprécier.

Étudions maintenant la seconde chaîne de montagnes, celle qui sépare le Lan-tsang-kiang du Kin cha-kiang ou fleuve Bleu dont le cours est parfaitement tracé par toutes les cartes. Dans sa partie supérieure, c'est-à-dire depuis le 29° 30' et plus au nord, la ligne de faîte est moins accentuée, moins abrupte que celle que nous venons de parcourir, et consiste surtout en immenses pâturages mamelonnés. Jusqu'où s'étendent-ils ? Plus loin je donnerai une indication. La ligne de partage des eaux est bien marquée à la hauteur et à l'ouest de Kiang-ka, un peu au-dessus du 30°. Je l'ai traversée à un bon demi-jour de marche au nord de cette ville par une montée et une descente très abruptes. De ma fenêtre j'en vois une autre arête à 5 ou 6 lieues nord-6°-est, elle est encore fort bien marquée. Plus haut du côté de Tchraya et de Tcha-mou-to j'ignore quelle est la configuration du pays. À 3 lieues en ligne droite à l'est de Yerkalo, on traverse la crête au passage nommé Kia-la élevé de 4.300 mètres. De ce passage il n'y a plus que 7 lieues environ, en ligne droite, pour atteindre la rive droite du Kin-cha-kiang. Du

mamelon sur lequel est bâti Aten-tse, il ne faut qu'une petite journée de marche pour arriver à la grande lamaserie de Teun-djèou-ling, bâtie sur le versant oriental, à mi-côte et à quelques lieues seulement du Kin-cha-kiang ; en tout deux jours, qui en ligne droite se réduiraient à environ 9 lieues entre les deux fleuves. M. Alexandre Biet a traversé la chaîne au-delà de Yêtche, la distance est un peu plus considérable. Il s'ensuit que du 27° 30' au 30° la chaîne est bien marquée, régulière, étroite, quoique moins abrupte que la précédente. J'ai entendu dire que par le parallèle de Ly-kiang la chaîne perd cette physionomie ; elle s'élargit et devient couverte d'immenses plateaux donnant naissance à plusieurs rivières qui alimentent la contrée lacustre de Taly et environs ou se dirigent vers le Tong-king. Je n'y suis point allé, et c'est en dehors du Thibet ; je reviens donc sur mes pas. — De Yerkalo (29° 2' 30") on se rend à Bathang (29° 59' 49", moyenne de douze observations de la hauteur du soleil (et non par 29° comme l'indique M. Markham) ; à cette occasion je ferai remarquer que je crois les latitudes de cette carte trop au sud, au moins pour ces pays-ci, en suivant pendant six jours une direction nord-nord-est. Voici quels sont les incidents les plus remarquables de cette route.

Un peu au sud du Kia-la, la crête s'infléchit un peu vers l'est se rapprochant du Kin-cha-kiang, tandis qu'un long contrefort continue longitudinalement sur la rive gauche du Lan-tsang-kiang. Entre ce contrefort et la crête principale coule la rivière dont j'ai déjà parlé et qui, prenant sa source au Tsaly-la, autre passage, a son embouchure dans le Lan-tsang-kiang au pied du mamelon d'Aten-tse. Sur son versant nord-est et est, la chaîne principale est encore séparée pendant deux jours du Kin-cha-kiang par le cours inférieur d'une rivière qui, venant du nord de Kiang-ka, coule au sud-est, passe à la sous-préfecture de Dzon-gun (est de Yerkalo) et va se jeter à deux jours de là dans le Kin-cha-kiang. Cette rivière est guéable dans la petite plaine de Dzon-gun, cependant on y a établi un pont de trois arches. Sur la rive droite du Kin-cha-kiang court un très puissant contrefort qui se détache de la partie orientale des plateaux et finit à l'embouchure de la rivière de Kiang-ka et Dzong-gun. De cette sous-préfecture on remonte

droit au nord pendant cinq heures par une vallée d'érosion creusée dans une terre rouge qui ressemble beaucoup au lœss rouge recouvert d'une puissante couche d'argile jaune que je crois être le lœss jaune, formation qui recouvre d'immenses espaces dans ces pays. Là on est arrivé à la partie méridionale et à peu près à la demi-largeur des plateaux couverts de pâturages qui s'étendent de l'ouest de Kiang-ka au village de Kong-tse-ka à l'est. Ces plateaux sont fortement mamelonnés, s'élevant toujours vers le nord. Je ne crois pas que ces plateaux s'étendent loin dans la direction du nord, car j'ai toujours entendu dire qu'il y a une vallée transversale occupée par les brigands de Sanguen (mauvaise terre) arrosée par un gros torrent dont les sources seraient dans la chaîne principale vers la latitude de Tchra-ya (environ 31°) et l'embouchure un peu en amont de Bathang par 30° rive droite. On ajoute que cette vallée est entourée de tous côtés de montagnes très hautes et abruptes qui en rendent l'accès très difficile. Enfin les plateaux que nous avons à traverser dans leur partie inférieure ne donnent naissance qu'à de faibles cours d'eau, dont les trois plus orientaux vont se réunir à la rivière de Kian-ka en amont de Dzong-gun, les deux plus occidentaux, l'un coule au sud et se jette dans la même rivière au-dessous de la sous-préfecture, l'autre, après avoir coulé au nord pendant 2 lieues, tourne au nord-nord-est plus à l'est et se jette directement dans le Kin-cha-kiang vis-à-vis le village de Kong-tse-ka. Nous traversons ces plateaux dans leur partie sud-est dans une direction nord 30° est. Au village de Kong-tse-ka commence une descente rapide qui nous conduit par un étroit ravin et en cinq heures aux bords du King-cha-kiang. Son cours étant fort bien tracé par toutes les cartes, inutile de la décrire.

En remontant sa rive droite pendant 3 lieues, on passe à son embouchure une rivière assez forte et qui a l'air de venir de l'ouest, mais je crois plus probable du nord-ouest ; on dit aussi qu'elle vient de San-guen ; je croirais qu'elle vient plutôt de la chaîne qui entoure cette vallée. À demi-lieue de là, plus au nord, on traverse le fleuve en bac au village de Tchrou-pa-long ; puis remontant la rive gauche pendant 6 bonnes lieues, n'ayant à passer que trois petits torrents venant de l'est,

on gravit un mamelon peu élevé qui sépare du Kin-cha-kiang la vallée longitudinale où se trouve la petite ville de Bathang, La rivière qui l'arrose vient du nord 30° est, et est séparé du fleuve par un long contrefort. La ville est située à 2 lieues et demie ou 3 lieues dans l'intérieur, sur la rive gauche de cette rivière, au confluent et sur la rive droite d'un gros torrent coulant de l'est un peu sud. La rivière principale a, dit-on, six jours de marche. Au nord de la chaîne qui lui donne naissance est le pays thibétain de Dégué, dont il sera reparlé plus loin. Le gros torrent n'a de cours qu'un jour de marche ; à 3 lieues vers l'est il se divise en deux branches ; on remonte celle qui vient de l'est, l'autre est un peu plus au sud.

Après 9 lieues d'ascension continuelle dans une direction générale est 20° sud, on traverse une chaîne de montagnes dont le passage Tchra-kerla est élevé de 4.770 mètres au-dessus de la mer (barom. et eau bouill.) Cette chaîne est celle qui longe la rive gauche du Kin-cha kiang. Si au lieu de traverser la chaîne au Tchra-ker-la on prend un passage qui se trouve par 450 mm d'altitude à la limite de la végétation forestière, on entre dans les pâturages situés au nord de la grand'route ; on évite, dit-on, les grandes montagnes, et l'on traverse les torrents à leur source, allant directement à l'est sur la ville de Lytang. Je n'ai pas suivi cette voie. Appuyant un peu au sud, nous eûmes un gros torrent à traverser au village de Taso, puis une autre chaîne au sommet de laquelle mon baromètre marqua 433 mm ; au pied oriental coule une petite rivière qui vient du nord, passe près du village de Sampa, tourne à l'est, 30° sud, à l'est, 25° nord, puis revient au nord au village de Eullang-ouan au-delà duquel elle continue est 10° nord pendant 3 lieues, et après avoir un peu dépassé le petit village de Lékada, elle tourne au sud et disparaît entre des gorges abruptes et profondes. De Sampa à Lékada il peut y avoir 11 lieues. Il m'eût été impossible d'indiquer la direction si je n'avais déjà su et si les indigènes ne m'avaient assuré encore que le torrent de Ta-so et la rivière de Sampa sont le cours supérieur de la rivière qui arrose les *chéonats* (sous-préfectures) de Po et de Reu-un. Or l'embouchure de cette rivière dans le Kincha-kiang, rive gauche, est à six jours de marche au sud de

Bathang et trois jours plus bas que la rivière de Kiang-ka et Dzong-gun dont j'ai parlé sur la rive droite. La direction générale de ces eaux et de ces montagnes est donc nord-sud un peu ouest. À 3 lieues de Lékada, après avoir traversé vers l'est deux petits mamelons, nous arrivions au village de Lamaya arrosé par une assez forte rivière, allant du nord au sud ; j'ai oublié d'interroger sur son cours, mais vu la configuration du pays, je regarde comme très probable qu'elle est la branche principale supérieure de la rivière dont je viens de parler.

De Lamaya à Ly-tang vers l'est, nous n'eûmes plus que de faibles torrents à traverser, mais en revanche deux chaînes de montagnes où mon baromètre marqua 463,5 mm et 433 mm. De ces sommets la direction des chaînes bien visible est toujours nord-sud. La rivière de Ly-tang que l'on passe sur un pont de trois arches semble venir du nord-ouest. Dans la plaine même, elle coule ouest 25° nord sud, 25° sud. Je ne l'ai vue que là, mais la plupart des cartes, et elles ont raison, je crois, font jeter cette rivière et ses affluents dans le Kincha-kiang un peu au-dessous de Ly-kiang-fou ; alors elle doit traverser tout le-pays de Tchong-sien (thibét. Guiédam) pays thibétain du Yun-nan supérieur, très élevé, dit-on, quoique riche en agriculture et en métaux.

La ville de Ly-tang étant à une altitude de 677 mm, la montagne contre laquelle elle est adossée ne semble point élevée ; cependant au passage du sommet le baromètre marquait 457 mm. Au sommet la vue s'étendait au loin vers le sud et l'on avait un beau spectacle de toutes ces chaînes de montagnes marchant bien en ordre et côte à côte vers le sud. Au pied oriental, nous rencontrions une rivière plus forte que celle de Ly-tang et suivant une direction parallèle. Les deux jours suivants nous ne rencontrions que de petits torrents, et une petite rivière au village de Si-golo, où il y a de l'agriculture ; mais nous avions encore deux chaînes de montagnes à franchir avant d'arriver à Ho-keou, bâti sur la rive gauche de Ya-long-kiang, en thibétain Gnia-kio. On la traverse en bac en été, sur un pont de bateaux. Cette rivière, moins forte que les trois fleuves dont j'ai parlé, est bien tracée sur toutes les cartes. Ses sources sont au sud du Kou-kou-noor à la jonction des

monts Kouen-len et de la chaîne des Himalayas. Après avoir coulé au sud-est pendant environ 3° ½ long. est et 2° de lat. nord, elle prend sa course rapide vers le sud et se réunit au Kin-cha-kiang par 26° ½ lat. nord et 102° long. est de Greenwich. Dans son cours supérieur, elle est peuplée par des Thibétains occupant le pays de Dégué, que nous avons déjà signalé au nord de Bathang. Plus bas se trouvent les Gnia-rong-bas, que les cartes nomment Méniak, les Chinois Tchan-touï et qui, depuis 1865, sont soumis à Lhassa. Plus bas est le peuple gouverné par le petit roi indigène de Ta-tsien-lou, c'est la rivière qui sépare son territoire de celui de Ly-tang. Plus au sud encore, le Ya-long-kiang sépare le Kien-tchang à l'est du Téhon-tien (Guié-daur) à l'ouest. Le premier dépend du Se-tchouan, le deuxième du Yun-nan. Le Ya-long-kiang est fort encaissé ; cependant d'après ce que j'ai vu et ouï dire les deux chaînes qui bordent ses rives semblent moins abruptes et rocheuses que les précédentes. Les pâturages sont plus larges et l'on trouve de l'agriculture dans les vallons, surtout au sud.

On quitte Ho-keou en suivant les bords d'un gros torrent dont la direction générale est l'est ; il a une douzaine de lieues de cours ; ses rives sont bien boisées et bien cultivées, surtout dans la partie moyenne. Après 9 lieues de marche on se repose au village de O-long-che, et le lendemain de bonne heure, on passe la crête de montagne à la limite de la forêt. Suit un joli plateau entrecoupé de petits vallons ; puis on rentre bientôt dans la forêt de sapins et l'on descend à la belle plaine de Tong-golo suivie de celle de Aniampa qui séparent la montagne de l'est de celle du Tché-to qui domine Ta-tsien-lou. La plaine de Tong-golo est arrosée dans sa partie orientale par une rivière qui vient du nord. Elle reçoit à sa partie sud-est une autre rivière qui vient de la chaîne de Tché-to, coule de l'est à l'ouest, se réunit à la première à angle droit et coule avec elle vers le sud ; mais j'ignore où se trouve son embouchure. Du sommet de Tché-to dont l'altitude est de 459 mm on distingue parfaitement la direction des deux chaînes nord-sud. Enfin après cinq jours de marche depuis Ho-keou dans une direction est, un peu nord, on arrive à Ta-tsien-lou, ville mi-chinoise, mi-thibétaine, servant d'entrepôt au commerce entre la Chine et le

Thibet. Elle est située au confluent de deux torrents, le Tar et le Tsé qui ont donné à la ville leur nom thibétain Tar-tsé-do. À un jour de là, ils se jettent dans la rivière nommée Tay-tou-ho, affluent de la rivière Tchen-tou, affluent elle-même du Kin-cha-kiang et dont l'embouchure est à Souifou, dans le Setchouan méridional. Nous sommes sortis du Thibet et des pays thibétains : ma tâche est remplie, je m'arrête.

De Bathang à Ta-tsien-lou (dix-sept étapes), j'ai abrégé beaucoup parce que l'an dernier j'ai adressé un long mémoire sur ce voyage à la savante Société de géographie de Paris qui l'aura peut-être communiqué à sa sœur non moins savante de Lyon. Je dois faire une correction. D'après mon croquis itinéraire relevé à la boussole, Ta-tsien-lou devait se trouver un peu au-dessous du parallèle de Bathang ; mais depuis, un savant anglais, M. Baber, a trouvé 30° 3' 0" ouest pour la latitude de Ta-tsien-lou, j'ai donc trop incliné vers le sud d'environ 0° 5' 0".

De tout ce qui précède, voici en deux mots l'analyse. Depuis le Lou-tsé-kiang jusqu'à Ta-tsien-lou, c'est-à-dire pendant au moins 4° de longitude, tous les fleuves, toutes les grosses rivières, toutes les chaînes de montagnes, tous les plateaux, courent invariablement du nord au sud et non de l'est à l'ouest ou du sud-ouest au nord-est, comme le veulent certaines cartes. Il est donc impossible de prolonger le système himalayen dans ces directions. D'autres cartes font jeter le cours supérieur du Lou-tsé-kiang et du Lan-tsang-kiang dans le Bramapoutre, mettant les sources de ces deux grands fleuves entre le 25° et 27° de latitude nord. C'est de la fantaisie, ce n'est pas de la géographie positive.

@

Juillet 1877 [1]

À son frère

@

Bathang, juillet 1877,

Dans la partie nord de la rivière de Bathang, se trouve le pays de Lin-ka-chu, dépendant de Bathang. En outre, à l'est des Gnia-rong, sur la rive gauche du Ja-long-kiang, se trouve un grand pays thibétain nommé Hoserkagna. Les deux dernières syllabes indiquent qu'il est divisé en cinq districts, qui sont : 1° Marzé ; 2° Kong-sor ; 3° Thereou ; 4° Péré ; 5° Tchra-ngo. Il dépend directement de la Chine, qui y tient garnison. Au nord des pays soumis à Bathang, et au sud des pays mongols, il y a, en allant de l'ouest à l'est : 1° le Dégué ; 2° le Gnia-rond ; 3° le Hoser-ka-gna.

...Si après tant d'années passées dans ces contrées, je puis me tromper, que ne doivent pas faire les voyageurs ignorant la langue, qui ne font que traverser le pays, accompagnés d'interprètes insuffisants.

@

[1] *L'Exploration*, V, 1878, 3e trim., p. 80.

15 novembre 1877 [1]

aux membres des Conseils Centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

@

Ta-tsien-lou, 15 novembre 1877,

Messieurs,

Depuis longtemps déjà, Mgr Chauveau se proposait de vous adresser son rapport annuel sur l'état de la mission. Malheureusement depuis un mois, la santé de Sa Grandeur est chancelante ; une très grande faiblesse d'estomac rend toute application de l'esprit fatigante, et le moindre travail amène une recrudescence de la maladie. Ne voulant pas cependant retarder davantage l'envoi de ce rapport, Monseigneur m'a remis tous les comptes-rendus particuliers des missionnaires et me prie de les analyser, pour vous donner une idée des travaux accomplis pendant l'année, du 15 août 1876 au 15 août 1877. Mon travail sera loin d'être aussi intéressant que l'eût été celui de Sa Grandeur. Vous voudrez bien, Messieurs, excuser un novice pris au dépourvu. Si je ne puis être intéressant, je tâcherai du moins d'être exact.

Le rapport de l'an dernier vous a fait connaître les divers postes de la mission établis dans les principautés thibétaines réunies au gouvernement direct du Su-tchuen et dans la partie N.-O. du Yun-nan [2]. Il en est encore de même aujourd'hui, car nous ne sommes point rentrés au Thibet proprement dit, et rien n'annonce que l'heure de la liberté religieuse soit sur le point de sonner pour ce malheureux pays. Nos travaux en dehors de la frontière sont loin d'être inutiles pour l'évangélisation future du royaume thibétain. Nous creusons des tranchées jusqu'aux portes de cette citadelle de l'infidélité, et, dans ces tranchées, nous formons les soldats qui plus tard aideront à monter à l'assaut. Lorsque l'ennemi verra sur ses frontières une armée respectable de chrétiens et de missionnaires bien appuyés, il sera peut-

---

[1] Cf. *Annales*, 1879, page 26.
[2] Cf. *Annales*, mai 1877, p. 191-205.

être plus disposé à entrer en composition. D'ailleurs, puisque les pays où nous pouvons travailler maintenant ont été confiés par Rome, et pour toujours, au vicaire apostolique du Thibet, et que ces pays sont en très grande majorité thibétains de langage, de mœurs, de religion, c'est bien au Thibet que nous exerçons notre zèle.

Voici, en abrégé, le résultat des travaux pendant l'année écoulée.

I. Chrétientés dans le Yun-nan N.-O.

L'an dernier nous n'avions qu'un district dans cette partie de la mission ; cette année il y en a deux, celui de Tse-kou et celui d'Aten-tse.

1° District de Tse-kou. Ce district contient quatre troupes de chrétiens : Tse-kou, Yarmé, Chiamé, Djra-gnira et quelques familles disséminées. Il est administré par M. Dubernard qui demeure à Tse-kou depuis neuf ou dix ans. Voici quelques extraits de son compte-rendu :

> « L'opinion publique nous est toujours favorable ; cependant de rares familles seulement embrassent la religion chrétienne. Quoique moins dépendant des lamaseries que Bathang et Yerkalo, le peuple en subit l'influence. Les conversions partielles sont difficiles, les convertis auraient trop de tracasseries à subir ; les conversions en masse sont dangereuses comme elles le furent autrefois au Tsarong ; aussi avons-nous refusé, depuis que je suis à Tse-kou, la conversion de deux villages, l'un lou-tse, l'autre thibétain, dont nous voulions d'ailleurs éprouver la sincérité. Pour établir les nouvelles familles il a fallu faire des sacrifices pécuniaires. Les unes sont adoptées, les autres sont rachetées. En les plaçant sur les terrains du Yê-tche moukoua, chef indigène et irrécusable du pays, il faut, outre le viatique, leur procurer une habitation, les instruments de travail, etc., et elles ne peuvent jamais se suffire à elles-mêmes, au moins avant la première récolte. Les familles des fermiers chrétiens établies sur le territoire acheté par la mission lui paient chaque année

> des rentes assez modestes proportionnées à l'étendue du terrain qui leur a été cédé. À Tse-kou et dans mes diverses annexes, je compte maintenant 207 personnes, dont 185 sont baptisées. À l'exception des enfants trop jeunes pour se confesser et de quatre adultes dont deux fous, tous s'approchent régulièrement des sacrements.

Permettez-moi, Messieurs, de vous faire remarquer que le district de Tse-kou a été divisé et que, malgré cette division, le nombre des chrétiens est de beaucoup supérieur au nombre indiqué sur le rapport de l'an dernier. Voici d'où vient cette heureuse différence. L'an dernier, ne furent portés en ligne que les adultes baptisés et les enfants déjà un peu grands et capables de s'approcher des sacrements. Cette année, il a été procédé à un recensement complet de la population chrétienne : Tse-kou, 106 ; Yiarmé, 30 ; Chiamé, 48 ; Djragnira, 45 ; Into, 7 ; Ouïsi, 5 ; au Lou-tse-kiang, 4 ; dont baptisés 185, adorateurs et catéchumènes 22 ; total 207.

> « L'école, dit M. Dubernard, fonctionne surtout en hiver pendant la vacance des travaux. Si la mission avait un séminaire, il y a des enfants intelligents et préservés jusqu'à ce jour de l'esprit du monde qu'on pourrait y envoyer pour tenter l'œuvre capitale du clergé indigène. Ces enfants sont nourris à la maison du missionnaire, tout le temps que dure l'école ; en été, la plupart disparaissent pour aller aider leurs parents.

Ce que M. Dubernard ne dit pas, c'est que lui-même se fait, en hiver, le maître d'école des enfants thibétains. Il entretient aussi un baptiseur de la Sainte-Enfance dont la liste porte cette année 103 noms ; les autres sont baptisés par le missionnaire ou par les chrétiens.

> « En somme, conclut M. Dubernard, les résultats sont minimes ; mais nous sommes toujours *in angustiâ temporum*. L'heure où liberté complète nous sera donnée n'est peut-être pas éloignée ; alors nos espérances se changeront en réalités ; mais, hélas ! nous n'avons pu former encore ni

> catéchiste, ni maître d'école, etc. Tout est à créer pour conserver efficacement ce qui est déjà formé et pour entrer dans une voie de développements.

C'est vrai, et j'ajoute que l'un des premiers besoins de cette intéressante chrétienté serait de bâtir une chapelle capable de contenir les 200 chrétiens actuels et ceux qui promettent de venir bientôt grossir le petit troupeau.

2° District d'Aten-tse. — Ce district étant de création toute nouvelle, avant de citer le compte-rendu de M. Goutelle qui en est chargé, je me permettrai de faire un petit préambule. C'est seulement après le 15 août 1876 que M. Goutelle fut envoyé à Tse-kou par Mgr Chauveau, avec mission spéciale de fonder un établissement chrétien au marché mi-chinois mi-thibétain d'Aten-tse, situé à deux journées et demie plus au nord. En même temps, M. Goutelle devait prêter son assistance à M. Dubernard dans l'administration des sacrements aux chrétiens chinois. Après avoir fait explorer le terrain par un vieux chrétien établi à Aten-tse depuis quelques années, M. Goutelle y revint à la fin de 1876, et loua une grande maison avec un petit jardin, en attendant mieux. Comme on avait annoncé que le but était de fonder une pharmacie, cet établissement fut bien vu du peuple, et les lamas eux-mêmes ne formèrent aucune opposition. M. Goutelle put donc installer facilement un bon médecin chinois et sa famille avec un assortiment de remèdes. Ce médecin, dont la conversion remonte à une vingtaine d'années, est aussi un très bon chrétien, doué d'un véritable talent pour exposer la religion chrétienne de manière à la faire aimer sans blesser les susceptibilités des païens. Il est donc pharmacien-baptiseur et catéchiste en même temps. Par prudence, M. Goutelle ne fait pas de séjours trop prolongés à Aten-tse ; laissant le soin de sa petite chrétienté au catéchiste, il retourne souvent à Tse-kou.

Les chrétiens d'Aten-tse proviennent des émigrés de Bonga et de Kionatong qui, après la destruction de ces établissements en 1865, préférèrent s'établir à leur compte, soit dans le marché pour y faire le

commerce ou y exercer un état, soit dans les environs pour se livrer à l'agriculture.

Voici maintenant le compte-rendu de M. Goutelle :

> « La station d'Aten-tse a 23 chrétiens. À part deux ou trois familles, ces chrétiens sont tièdes, sans avoir cependant perdu la foi. Deux d'entre eux fument l'opium. Leur ignorance, la persécution de Bonga qui les a chassés dans ce pays et leur éloignement du prêtre, sont autant de causes de leur tiédeur et de leur négligence à remplir leurs devoirs.
>
> Les païens ne sont pas précisément ennemis des chrétiens, mais ils les forcent de contribuer à leurs superstitions publiques ; ainsi, leur véritable ennemi, c'est la lamaserie d'Aten-tse. Cette lamaserie doit avoir deux ou trois cents lamas. Thibétains et Chinois, tout le monde les redoute et personne n'ose leur résister. C'est surtout à l'occasion des fêtes du nouvel an qu'ils exigent, même par la force, même des voyageurs, ces contributions superstitieuses. Il sera difficile d'y soustraire nos chrétiens sans avoir recours aux tribunaux, à moins que les Européens ne s'établissent fortement dans ces pays.
>
> Il y a trop peu de temps encore que j'habite Aten-tse pour savoir si cette petite ville a des dispositions pour la foi. Parmi les Thibétains, je crois qu'il sera, comme dans tout le Thibet, difficile de faire des conversions ; ils sont tous sous la pression des lamas dont personne n'ose encourir la colère et la vengeance. Les Chinois sont plus libres, il est vrai ; mais ce sont des marchands, venus de Lykiang et d'ailleurs, extrêmement avides de richesses et souvent injustes dans leur commerce. Quoique ils aient, depuis dix ans et plus, rencontré souvent des missionnaires, qu'ils sachent très bien l'existence de notre sainte religion, ils ne s'en inquiètent pas le moins du monde. Un grand nombre même, ayant entendu

> les calomnies répandues contre le christianisme, ont pris le christianisme en horreur comme une chose mauvaise.
>
> Cependant la grâce de Dieu est toute-puissante et les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont infinis ; j'espère donc qu'il a ses élus à Aten-tse comme ailleurs. Déjà même il semble qu'il y a autour de mon habitation un petit mouvement vers noire sainte religion. Puisse-t-il continuer sans bruit et porter des fruits ! Au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest d'Aten-tse, tout est encore assis dans les ombres de la mort. Personne n'interroge, n'attaque, ne blâme, ou n'approuve nos croyances.

Deux mots suffiront pour compléter ce que dit M. Goutelle. Outre l'immense avantage qui résulte pour la mission d'avoir pu prendre possession d'un nouveau poste, Aten-tse facilitera beaucoup les relations entre les chrétientés dont nous venons de parler et celles qui sont établies sur le territoire de Bathang. Grâce aux communications commerciales fréquentes entre les deux pays, il sera facile de se créer un service de poste sûr et peu coûteux.

II. Chrétientés sur le territoire de Bathang

Au nord des pays du Yun-nan cédés à la mission du Thibet, sur les bords du Lan-tsang-kiang et du Kin-cha-kiang, se trouve la principauté thibétaine de Bathang, traversée de l'est à l'ouest par la grande route qui de Chine mène au Thibet proprement dit. Dans cette principauté, la mission possède trois petits établissements qui, eux aussi, ne datent que de 1866, et furent encore détruits par la persécution de 1873. Je n'ai pas à revenir sur ces faits bien connus ; il suffit de relater les faits propres à l'année courante.

Les *Missions catholiques* ont déjà publié les mauvais bruits qui, au commencement de 1877, menaçaient cette partie de la mission d'une nouvelle catastrophe. Comme ils prenaient de la consistance et provoquaient déjà de mauvais procédés envers les missionnaires de l'intérieur, Mgr Chauveau en prévint M. Brenier de Montmorand,

ministre de France à Péking, le priant de vouloir bien s'intéresser à notre cause pour prévenir de nouveaux malheurs. M. le ministre eut la bonté de faire sans retard ses protestations devant le tsong-ly-ya-men, tout en faisant l'éloge des mandarins chinois de Bathang. Le tsong-ly-ya-men envoya aussitôt des ordres sévères et pressants au nouveau gouverneur du Su-tchuen, Tin-paò-tchen, le meilleur des mandarins de l'empire, dit-on, et favorable aux Européens. Celui-ci les communiqua aux mandarins de Tà-tsién-lou et de Bathang, leur enjoignant de rechercher les propagateurs de ces mauvais bruits, de les punir et de surveiller à l'avenir lamas, chefs indigènes et peuple afin qu'on nous laissât en paix, puisque nous ne faisions de mal à personne, et que nous devions jouir des libertés accordées par les traités. Les mandarins de Bathang, déjà bien disposés envers les missionnaires, s'acquittèrent d'autant plus consciencieusement et joyeusement de leur commission, qu'ils se voyaient recommandés par nous en haut lieu. Sans doute ils ne purent ou ne voulurent découvrir aucun coupable en particulier, — les coupables étaient trop nombreux et trop puissants, — mais les menaces qu'ils adressèrent en plein tribunal aux lamas, aux chefs indigènes et au peuple, les édits qu'ils publièrent en notre faveur, les nouveaux écrits qu'ils exigèrent de nos ennemis, firent comprendre à ceux-ci que le moment était passé où, sur le territoire de Bathang, l'on pouvait nous persécuter impunément ; et la paix s'est rétablie. Tout, en remerciant Dieu de cet heureux résultat, vous comprendrez facilement, Messieurs, qu'au milieu de ces inquiétudes, il ne nous a pas été possible de nous étendre. C'est déjà beaucoup que nous ayons pu conserver intact ce qui était commencé. Aussi je n'ai que peu de mots à dire sur les trois stations fondées sur le territoire de Bathang.

1° District de Yerkalo. — Cette station est confiée aux soins de MM. Félix Biet et Carreau. Elle se compose de 11 adultes baptisés, de 8 enfants baptisés et de 7 adorateurs et catéchumènes.

Outre les chrétiens employés dans la maison du missionnaire, dit M. Félix Biet, la chrétienté naissante de Yerkalo comprend quatre familles de fermiers, établies sur les terrains loués par la mission à qui elles

paient de faibles revenus. Ces quatre familles étant voisines de la demeure des missionnaires, peuvent facilement remplir leurs devoirs religieux. Le peuple est en général bien disposé, mais la crainte des lamas et des chefs indigènes le retient et le retiendra longtemps encore dans son aveuglement. Nous avions lieu de craindre qu'il n'y eût des ordres secrets pour nous empêcher de nous étendre, soit par achats soit par locations ; cependant, dans ces derniers mois, M. F. Biet était sur le point de louer des terrains pour une cinquième famille. Je ne sais encore s'il a pu réaliser ce projet. Profitant de la paix rétablie, M. F. Biet a fait exécuter dans la maison quelques travaux de menuiserie nécessaires et des embellissements à la chapelle, afin qu'il puisse décemment y conserver le très saint Sacrement.

2° District de Bongmé. — À deux jours de marche de Yerkalo et à moitié chemin de Bathang, dans une plaine très élevée, se trouve l'établissement de Bongmé dont est chargé M. Félix Biet. Des circonstances malheureuses et indépendantes de sa volonté ne lui ont pas permis d'aller réorganiser cette petite chrétienté détruite en 1873. Les quatre familles de fermiers chrétiens sont encore logées fort à l'étroit dans deux mauvaises maisons. Il faudrait construire en cet endroit deux maisons de fermiers et faire des réparations considérables à la maison des missionnaires avant que l'un d'eux pût y habiter. Les chrétiens, ainsi laissés à eux-mêmes pour le moment, remplissent leurs devoirs religieux quand ils se rendent à Yerkalo pour leurs affaires.

La station de Bongmé se compose de 3 adultes baptisés, d'un enfant baptisé, et de 5 adorateurs et catéchumènes.

3° District de Bathang. — Que dire de Bathang ? Ce poste est aussi nécessaire à la mission pour la correspondance, pour entretenir de bonnes relations avec les autorités et le peuple, enfin pour connaître l'opinion et les nouvelles publiques, qu'il présente peu d'espoir de conversions. C'est au mois d'août 1876 que Mgr Chauveau désigna, pour diriger cette station, M. Alexandre Biet auquel ses infirmités précoces ne permettaient plus de supporter le climat trop humide de Tse-kou. Depuis son arrivée à Bathang, sa santé s'est considérablement améliorée. C'est

lui qui est curé de cette petite ville mi-chinoise mi-thibétaine : je lui sers de vicaire ou plutôt de compagnon. Les menaces dont j'ai parlé plus haut n'ayant servi qu'à attirer de sévères réprimandes à ceux qui avaient eu la tentation de persécuter encore, les rapports ont été très bons avec les mandarins, assez bons avec les indigènes ; les lamas seuls se sont tenus à l'écart. Le dernier courrier nous apprend ici que M. Biet vient de recevoir quelques propositions d'achat de terrains. C'est peut-être un signe heureux de rapprochement.

La station ne compte que 3 chrétiens baptisés et 4 adorateurs.

La mission possède à Bathang une belle et grande maison avec une cour et un petit jardin ; plus dans un autre endroit, un champ et une maison loués à une famille chrétienne.

III. Chrétientés sur le territoire de Ta-tsien-lou

Bathang et Ta-tsien-lou sont séparés par 17 étapes. En allant de l'ouest à l'est, on traverse toute la principauté thibétaine de Ly-tang et celle de Ta-tsien-lou. Pendant tout ce long voyage, on ne rencontre encore ni chrétiens, ni établissement de la mission. Il y a quelques années, Mgr Chauveau fut sur le point de fonder une pharmacie dans la petite ville de Ly-tang avec l'agrément des mandarins chinois et indigènes ; la persécution de 1873 fit échouer ou remettre ce projet. Dans la principauté de Ta-tsien-lou, le chef indigène s'est toujours opposé formellement à tout établissement chrétien et même chinois dans la partie N.-O. de son territoire ; mais, dans le S.-O., les colons chinois commencent à le déborder, et il est probable que, dans un certain nombre d'années, la mission pourra s'étendre de ce côté-ci. Sur la grande route au N.-O., il n'y a d'ailleurs que quatre endroits assez peuplés pour permettre de songer à y fonder quelque chose ; le reste du pays est presque exclusivement occupé par d'immenses pâturages et une population nomade. Le sud et le sud-ouest présentent donc beaucoup plus de ressources. La correspondance avec Bathang par la grande route ne souffre pas cependant, grâce aux caravanes de marchands qui sont nombreuses et se prêtent volontiers, moyennant récompense, à porter nos courriers.

1° District de Tà-tsiên-loû, résidence de Mgr Chauveau, centre d'une belle chrétienté et tête de ligne de toute la mission. Je copie textuellement les notes que Sa Grandeur a bien voulu me remettre.

> « Depuis un an, le district de Ta-tsien-lou a été en paix. — Pour une ou deux mauvaises affaires où des chrétiens se trouvaient compromis, nous avons trouvé près des mandarins justice et même bienveillance. — Il n'y a point eu de scandales parmi les chrétiens. — Nous nous sommes rendus difficiles pour permettre de nouvelles adorations, précisément pour éloigner certaines personnes qui voulaient, les unes obtenir de l'argent ou du riz, les autres se mettre à couvert, sous le nom chrétien, de certains faits répréhensibles dont elles sont accusées ou obtenir devant les tribunaux une protection dans des questions d'intérêts fort contestables. — Il est remarquable que les préjugés contre les chrétiens et les Européens en général diminuent un peu dans l'opinion. Pour bien apprécier l'état d'un district il faut tenir compte de ce symptôme. — Deux voyageurs anglais sont passés par Ta-tsien-lou où on les a vus sans hostilité. — Deux ministres protestants sont venus aussi pour la première fois. Ils ont produit le sentiment du ridicule et du mépris pour leurs personnes par l'étrangeté de leurs manières et leur défaut de prévenances envers les autorités. Nos chrétiens les ont accueillis avec dédain et presque avec colère. — Il y a quelques troubles à cinq ou six journées d'ici, mais nous n'en avons éprouvé de commotion qu'à la surface. — Somme toute, le district n'a pas pris encore de grands développements, mais il en est plus susceptible que d'autres ; les chrétiens sont généralement assez dociles, manquant un peu d'instruction, il est vrai, mais sont fidèles aux règles et n'ont point de contestations violentes avec leur voisins idolâtres ni ne rencontrent de préjugés haineux chez les autorités ; point essentiel à l'heure où nous sommes.

Le nombre total des chrétiens du district de Ta-tsien-ou est de 78. Je dois faire remarquer que, il y a dix ans, la religion chrétienne était à peu près inconnue dans ces parages. La mission n'y possédait qu'une petite maison servant de procure. Cette maison agrandie est transformée en palais épiscopal bien modeste encore. L'Œuvre de la Sainte-Enfance possède deux écoles et les chrétiens se sont heureusement multipliés. Gloire à Dieu !

2° District de Chà-pa. — Ces mêmes remarques s'appliquent au district dont Cha-pa, à deux jours de marche à l'est de Ta-tsien-lou, est le centre et qui est dirigé par M. Dejean, le plus jeune et le dernier venu d'entre nous. Ce district compte 208 chrétiens, dont 170 baptisés.

« Je terminerai ce rapport par le tableau synoptique de l'état de la mission pendant l'année 1876-1877.

Centres de districts chrétiens : 7
Nombre total des chrétiens (dont 470 baptisés) : 561
Baptêmes d'adultes : 29
— d'enfants de chrétiens : 23
— d'enfants d'infidèles à l'article de la mort : 2.038
— d'adultes à l'article de la mort : 5
Confirmations : 31
Mariages : 13
Extrêmes-onctions : 11
Morts d'adultes : 10
Nouveaux adorateurs : 23
— catéchumènes : 10
Anciens adorateurs persévérants : 50
— catéchumènes persévérants : 8
Écoles : 4
Religieuses : 6
Morts d'enfants de chrétiens : 7

On dit vulgairement que les chiffres ont leur éloquence. S'il en est ainsi, j'espère, Messieurs, que ce rapport tous persuadera que la Société des Missions Étrangères n'a pas tenté la Providence en acceptant la charge de la mission du Thibet ; que l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'a perdu ni ses prières ni ses allocations ; et qu'enfin les missionnaires du Thibet, quoique travaillant toujours et partout *in angustiâ temporum*, n'ont pas perdu leurs peines et leur temps. Ce que nous pouvons vous offrir est bien peu de chose sans

doute, en comparaison de ce qui reste à faire ; mais le fondement est posé, la semence est jetée. À Dieu d'élever l'édifice, de donner l'accroissement à la semence ; aux chrétiens fervents de seconder la grâce et nos efforts par leurs prières et leurs aumônes ; à nous de défricher à la sueur de nos fronts.

Veuillez agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai bien l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre très humble et bien obéissant serviteur en Notre-Seigneur,

A. Desgodins, missionnaire apost. au Thibet.

@

Décembre 1877 [1]

Destinataire non précisé

Itinéraire de Bathang à Ta-tsien

@

M. Desgodins envoie le texte d'un itinéraire de Bathang à Ta-tsien, rédigé par son frère, M. l'abbé Desgodins, missionnaire au Thibet. Son voyage a duré du 23 septembre au 8 octobre pour aller de Bathang à Ta-tsien, et le retour s'est effectué du 20 octobre au 8 décembre 1877.

[1] *L'Exploration*, VI, 1878, 4e trim., p. 359.

12 janvier 1878 [1]

À son frère

@

Bathang, le 12 janvier 1878,

On nous rapporte que, tous les ans, vers les mois d'octobre, novembre et décembre, plus de mille Thibétains, venant de L'Hassa et autres pays thibétains, se rendent à Darjeeling, et de là sont transportés en chemin de fer, moyennant 7 roupies, à Calcutta, où ils font un bon commerce de laine, étoffes de laine, musc, etc., pendant une vingtaine de jours, et sont ramenés en chemin de fer à Darjeeling, d'où ils regagnent le Thibet. On ajoute que le commerce est très actif à Darjeeling, que le petit roi de Sikim est entièrement soumis aux Anglais et qu'un des quatre chefs du Boutang, celui dont le territoire avoisine la route construite par les Anglais, leur est aussi soumis...

Encore un peu, et la porte s'ouvrira.

@

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1878, page 281.

27 août 1878 [1]

Destinataire non précisé

Le mouton bête de somme ?

@

M. l'abbé Desgodins, dans une lettre datée de Yerkalo, 27 août 1878, fait savoir que contrairement à certaines assertions qui représentent le mouton comme l'animal de transport le plus usité au Thibet, cette fonction revient de préférence au yak (*Bos gruniens*) ; on se sert également comme partout, du mulet, du cheval et de l'âne.

Le mouton ne sert de bête de somme que dans une circonstance : c'est à l'approche de l'hiver, quand les troupeaux quittent les hauts plateaux pour descendre dans la vallée. J'ai également, dit-il, rencontré des bandes de pèlerins boudhiques, accompagnés de quelques moutons ou chèvres, portant leurs petits bagages, mais de là à représenter le mouton comme bête de somme, il y a loin.

@

[1] *L'Exploration*, VII, 1879, 1er sem., p. 274.

27 août 1878 [1]

À son frère

Note sur le bouddhisme au Thibet

@

Yerkalo, le 27 août 1878,

On lit dans *l'Année géographique* (15e année), page 387 :

> Les premiers voyages d'Européens au Thibet eurent lieu à l'époque où le bouddhisme s'établit dans ce pays. Entre 1316 et 1330, le Fr. Odoric de Pordenone, dit le colonel Yule dans son *Cathay and The Way Thither*, après un voyage de plusieurs jours à travers le Kunsun (le Chen-si et le Su-tchuen), arriva dans la cité royale du Thibet, L'Hassa, entièrement bâtie en murs noirs et blancs. Là, dit le Fr. Odoric, personne n'oserait répandre le sang même d'un animal, et là également demeure l'*abassi*, c'est-à-dire le pape.

Je regrette de ne pouvoir partager l'avis de l'auteur de l'article, et d'être obligé de faire des réserves sur les assertions du Fr. Odoric et du colonel Yule.

Il ne faut pas s'y tromper, en 1316-1330, le Fr. Odoric ne put rencontrer le talaï-lama, puisque le premier qui porta le titre thibétain de *Guiel oua rin po khié*, nommé Gué-dun-djroup, naquit seulement en 1301, et ce n'est que son deuxième successeur, Seu-nam-guia-mtso, né en 1513, qui le premier porta le titre chinois ou tartare de talaï-lama. L'*abassi* ou pape du Fr. Odoric ne pouvait donc être que le chef de l'une des nombreuses sectes de lamas rouges, incarnation de Bouddha, si l'on veut ; car chaque secte, alors comme aujourd'hui, prétendait bien à l'honneur d'être gouvernée par un représentant de Bouddha. Fût-il arrivé dans un autre monastère, là encore il aurait rencontré un ou plusieurs *abassis* ; mais aucun d'eux ne peut être

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1879, page 83.

considéré comme pape, parce qu'aucun d'eux ne possède le caractère essentiel de l'universalité. Rien n'est plus facile à prouver.

Nos savants européens, qui se sont occupés du bouddhisme, s'accordent à dire que cette religion est divisée en deux grandes obédiences, dont l'une reconnaît le grand prêtre de Ceylan, l'autre le grand lama du Thibet.

En ce qui concerne le Thibet, il y a, dans cette idée, plus de faux que de vrai. J'accorderai volontiers que le talaï-lama de L'Hassa est le plus grand, le plus honoré des bouddhas vivants, parce qu'il est le chef de la secte des lamas *Gue-loug-pa* (lamas jaunes des Chinois), reconnu et protégé officiellement par la dynastie mandchoue qui règne à Péking et domine le Thibet. J'accorderai encore que les lamas des autres sectes, allant à L'Hassa, soit en pèlerinage, soit pour y faire leurs études et prendre les grades, lui rendent tout honneur comme à leurs propres bouddhas vivants. C'est de la politique, de la crainte, du respect humain, de l'ambition, de la tolérance ou de l'indifférence, comme l'on voudra ; mais j'affirme que le talaï-lama n'est pas regardé, même au Thibet, ni officiellement, ni en fait, comme le chef de tous les bouddhistes septentrionaux. Ainsi, à Tchra-chi-lun-bo, se trouve le lama Pen-khun-rin-po-khié, que les Chinois désignent sous le titre de Pan-chan-fou, et qui, aux yeux du gouvernement de Péking, comme aux yeux du peuple, est presque l'égal du talaï-lama. Or, il n'est que le chef d'une secte de lamas rouges, les Guing-mapa, je crois. Une autre secte, celle des Sa-kia-pa, a pour chef général le supérieur de Sa-kia-gun, dans le Nga-ré, à l'ouest. Une autre, celle des Kar-ma-pa, se rattache au Guiel-sé-lama, supérieur d'une lamaserie et chef d'une partie du pays de Sanguen, pays renommé pour ses brigands, à quelques journées au nord de Yer-ka-lo. Les Peun-bo ne reconnaissent pas, je crois, de supérieur général, bien moins encore de talaï-lama. Si donc, par la politique chinoise, la centralisation existe à peu près extérieurement, elle est loin d'exister au fond et on fait. C'est, au contraire, la division qui règne et gouverne. Si la protection officielle et les subsides pécuniaires de la cour de Péking venaient à manquer, je ne

serais nullement étonné de voir le talaï-lama redescendre au rang commun des autres chefs de sectes.

Je reviens au Fr. Odoric. « Là, dit-il, personne n'oserait répandre le sang, même d'un animal. » Il pouvait en être ainsi au XIVe siècle ; mais, depuis ce temps, le bouddhisme de L'Hassa s'est bien relâché de sa rigueur ; car, non seulement on y tue assez d'animaux pour bâtir un quartier en cornes de moutons et de bœufs, mais on y tue les coupables et même les suspects. Trop souvent encore, les lamas se font la guerre entre eux, non à coups d'arguments théologiques, mais bien à coups de sabres et de fusils.

@

Remise de titre [1]

@

Paris. — Au mois de décembre dernier, sur la demande de la Société de Géographie de Paris, M. le Ministre de l'instruction publique a d'accordé titre d'officier d'académie à M. Auguste Desgodins, de la Société des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Thibet.

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1879, page 40.

1880 [1]

Voyage de Ta-tsien-lou à Cha-pa

@

Le 14 janvier de cette année, l'abbé Desgodins a fait le trajet, peu long d'ailleurs, de Ta-tsien-lou à Cha-pa.

En quittant son point de départ, il a suivi pendant un jour le torrent qui, de l'ouest à l'est, descend vers la Chine. — L'étape de nuit a été à Oua-sé-kéou, presque au confluent du torrent et de la rivière Fay-ton-ho.

Le lendemain la route suivant une direction sud, un peu est, descendit la rive droite du Fay-ton-ho, et le soir même M. Desgodins était à Cha-pa.

Le baromètre indiquait que, de Ta-tsien-lou à Cha-pa on est descendu d'environ 1.300 mètres ; aussi assure-t-on, que vers la mi-février les arbres seront en fleurs sur ce dernier point tandis qu'ils commenceront seulement à fleurir en mai, à Ta-tsien-lou.

Cha-pa est situé presque vis-à-vis de Lou-tin-kiao, ou Kiao-chang, marché chinois de la rive gauche, auquel on arrive en traversant un beau pont de chaînes de fer.

Le nom de Cha-pa signifie, en chinois, plaine (pa) de sable (cha), parce que le terrain de cette plaine, ancien atterrissement de la rivière, est formé de sable très fin mêlé d'une petite quantité d'argile jaune descendue de la montagne et répandue sur la plaine.

Il n'y a pas de rizières à Cha-pa comme il y en a dans tous les environs dont le sol, plus argileux, retient l'eau nécessaire au riz. On y cultive surtout le maïs, le coton et la pistache de terre (arachide) avec un peu de sarrasin et du sorgho pour faire de l'eau-de-vie.

Dans la plaine de Cha-pa sont disséminées une douzaine de maisons dont l'une est habitée par les missionnaires. L'émigration chinoise se porte sur cette localité.

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1880, page 448.

Remise de médaille [1]

@

Paris. — Un missionnaire du Thibet, qui a souvent honoré de ses communications notre Bulletin, M. Desgodins, des Missions Étrangères de Paris, vient d'être l'objet d'une distinction bien méritée. À l'assemblée générale de la Société de Géographie, du 16 avril dernier, il a été l'un des trois lauréats de la Société pour 1880. Une médaille d'or lui a été décernée pour ses explorations aux frontières du Thibet, de 1855 à 1870.

@

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1880, page 212.

Date non précisée [1]

Divers objets du culte bouddhique

@

I. Cylindre ou moulin à prières portatif. — Les pagodes thibétaines sont toujours accompagnées d'un *korra* (enceinte à tourner). C'est une sorte de vérandah couverte, qui se trouve, soit autour de la cour d'entrée, soit autour de la pagode elle-même. De nombreuses colonnes verticales soutiennent le toit de la galerie et font face à une ligne de grands cylindres en bambou, pivotants sur leur base et recouverts de

Cylindre ou moulin à prières portatif. Chapelet bouddhique. Sceptre de lama

caractères sanscrits et thibétains, qui sont censés des prières. Entre les colonnes et les cylindres est ménagé un passage étroit, par lequel se succèdent, un à un, les pèlerins qui doivent faire le tour de l'enceinte, toujours en prenant leur droite. Ils tiennent en même temps à la main

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1880, page 383.

gauche leur chapelet et récitent le plus vite qu'ils peuvent la formule sacrée *Om-ma-ni-pa-mé-om*, que personne ne comprend. En même temps, de la main droite légèrement étendue, ils font mouvoir les cylindres. Chaque tour entier de la pagode, chaque révolution du cylindre, chaque formule récitée, est un mérite. Quelle masse de mérites ne doit donc pas amasser un pieux bouddhiste qui fera ce manège pendant des heures et des jours entiers ! Peu importent les dispositions intérieures, pourvu que les tours soient faits bien exactement selon la rubrique.

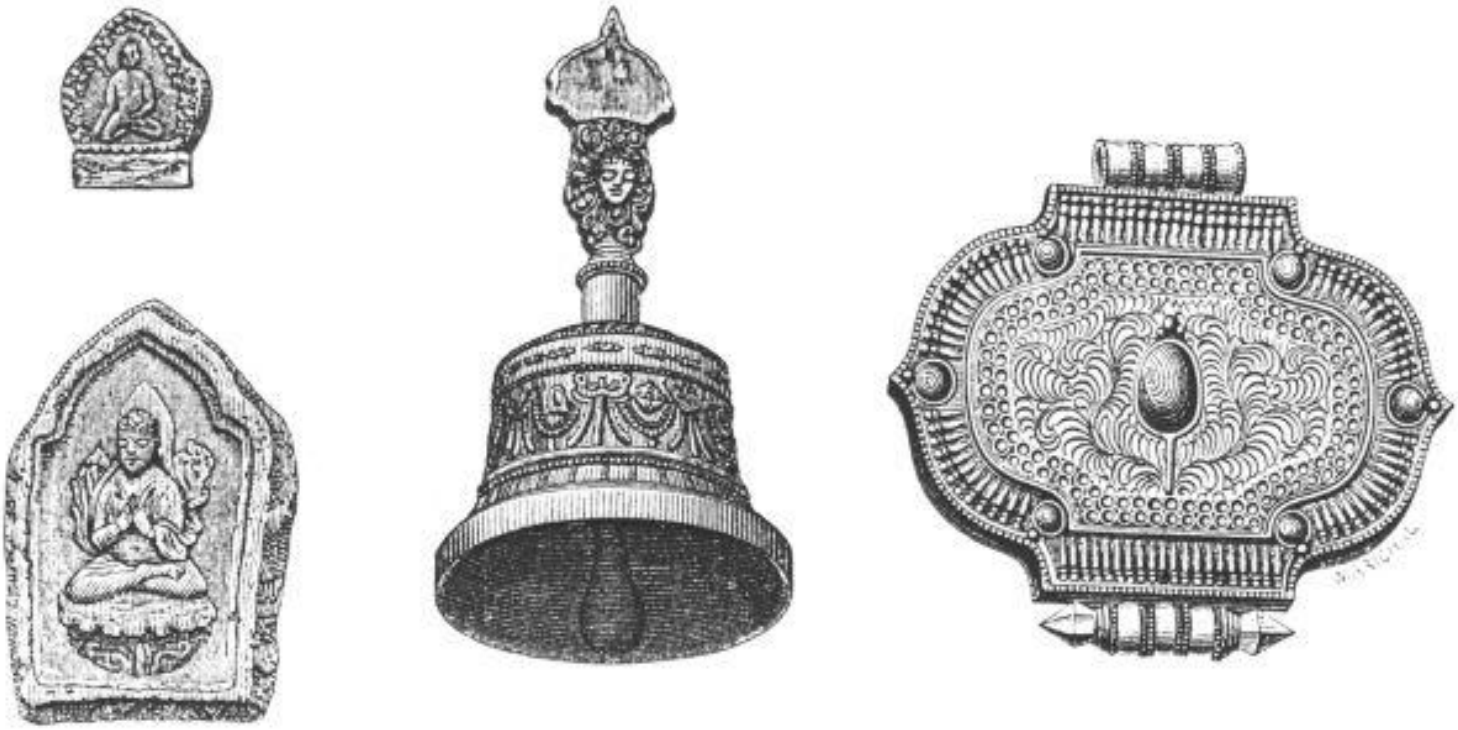
Cette dévotion est facile, et soi-disant si profitable qu'on la retrouve en petit dans la plupart des grandes maisons thibétaines, dont les habitants ont ainsi toujours sous la main ces bienheureux cylindres. Ils les font tourner toutes les fois qu'ils passent et repassent en vaquant à leurs affaires domestiques. Pour mettre cette dévotion encore plus à la portée de tout le monde, les bouddhistes ont inventé le cylindre portatif, petit instrument de 0,20 m de longueur et dont le cylindre n'a que 0,05 m de largeur sur 0,06 ou 0,07 m de longueur. Le pivot prolongé sert de manche, et tout en parlant, il est facile de lui imprimer un mouvement de rotation.

II. Chapelet bouddhique. — Notre deuxième gravure représente le chapelet bouddhique. Sur chacun des grains dont il se compose, les Thibétains récitent la formule *Om-ma-ni-pa-mé-om*.

III. Sceptre de lama. — L'objet suivant se nomme dorguieur ou sceptre de lama. Les lamas, en récitant certaines prières, le tiennent entre le pouce et l'index de la main gauche, tandis que, de la main droite, ils agitent une sonnette sur laquelle est gravé ce sceptre.

IV. Tsa-tsa. — Dans nos gravures, on remarque d'abord deux tsa-tsa ou dieux protecteurs des maisons, d'après des modèles en terre cuite.

V. Sonnette. — Le chef lama, présidant une cérémonie bouddhique, fait usage de la sonnette, représentée à la même page. Le fini du travail prouve que les Thibétains réussissent très bien dans l'art de fondre les métaux.



Dieux protecteurs des maisons — Sonnette de lama. — Reliquaire bouddhique.

VI. Reliquaire. — Le *ngaou* ou reliquaire en argent, est un ornement commun aux deux sexes ; on le suspend au cou par une courroie. Sa face extérieure est très ornée ; au milieu et sur les bords sont enchâssées des pierres précieuses non taillées.

@

Date non précisée [1]

À la Société de géographie

Dictionnaires

@

M. l'abbé Desgodins adresse à la Société de géographie une lettre où il exprime sa vive reconnaissance pour la médaille d'or (prix Logerot) que cette dernière lui a décernée en récompense de ses découvertes et travaux au Thibet, puis il ajoute :

« Pour le moment mes loisirs forcés sont très remplis par la préparation de l'impression de nos livres chrétiens thibétains. Ce premier travail terminé, je pense mettre la dernière main à deux dictionnaires : l'un thibétain-latin-français, l'autre latin-français-thibétain.

C'est une œuvre de bien longue haleine, entreprise depuis déjà trois ans par ordre et bous la direction de Mgr Biet, mon vicaire apostolique, qui en cela ne fait que réaliser les intentions de son vénéré prédécesseur Mgr Chauveau. Mes moments ne seront pas, j'espère, tellement absorbés par la philologie, que je ne trouve encore le temps de faire quelques petites excursions dans le domaine de la géographie. D'ailleurs, le second dictionnaire dont je viens de parler ne devant contenir que les mots et les phrases du langage usuel, sera comme un manuel pratique à l'usage des futurs voyageurs au Thibet, et en le composant à mon bureau, je pense encore travailler aux progrès de la géographie, aussi bien qu'aux progrès de la religion et de la civilisation.

@

[1] *L'Exploration*, , 1880, 2e sem., p. 683.

1881 [1]

Destinataire non précisé

Sur les expéditions européennes vers le Thibet

@

...1881,

On s'est habitué à voir toutes les expéditions européennes arriver à la frontière et prendre une autre route. On les croit faibles, non soutenues, et on les méprise. Chaque fois qu'un Européen est signalé voyageant sur la route du Thibet, les mandarins multiplient leurs prévenances et bons procédés pour prouver qu'ils n'ont pas la force ni les moyens de se faire obéir des Thibétains rassemblés en armes à la frontière. Le peuple thibétain, obligé de fournir à ses frais cette corvée militaire, en conçoit une vive animosité contre ces Barbares d'Occident envahisseurs, dont il ne connaît pas les droits, dont les intentions pacifiques et bienveillantes sont dénaturées. Je ne crains donc pas de le répéter, ces expéditions particulières sont un obstacle maintenant plutôt qu'un acheminement à la réalisation du but désiré. Ce que le gouvernement chinois a pu faire avec 800 soldats il y a deux siècles, un gouvernement européen ne pourrait-il le faire pour de bonnes et justes raisons ? Manquent-elles ? Ce n'est pas à moi de répondre, bien moins encore de conseiller d'en venir aux extrémités d'une guerre, mais s'il m'était permis de donner mon opinion, comme simple historien, je dirais : je suis persuadé qu'il faudra en venir à faire parler la voix toute puissante de MM. Krupp et Chassepot. Alors Thibétains et Chinois obéiront et ce sera bientôt fini. — Le moyen d'éviter ce malheur serait d'abord de bien faire comprendre à Péking que l'on est décidé à employer ce grand moyen, si de l'Hassa on s'obstine à fermer le Thibet aux Européens et à ne pas obéir de bonne grâce aux ordres contenus dans la convention de Tché-fou ; puis immédiatement après envoyer par l'Inde et directement sur l'Hassa une solennelle ambassade,

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1886, page 279.

capable déjà de se faire respecter par elle-même, et qui serait en outre appuyée par un corps de troupes réuni à la frontière, prêt à la franchir au premier appel. En agissant promptement et avec énergie, il n'en faudrait pas davantage, je crois, pour voir la plupart des barrières s'abaisser d'elles-mêmes devant l'influence européenne, sans être obligé de brûler une seule amorce.

@

Date non précisée [1]

Sur le mariage et la constitution de la famille

@

En moins d'un mois, j'ai lu dans trois revues différentes cette même remarque : aucun des voyageurs qui ont écrit sur le Thibet n'a parlé du mariage ni des cérémonies qui l'accompagnent. Cette pensée me frappa, et je résolus de combler cette lacune.

Si le mariage doit avoir lieu entre jeunes gens placés encore sous la puissance de leurs parents, ceux-ci peuvent tout régler sans et même contre le consentement des enfants. Les parents n'iront pas non plus faire par eux-mêmes les propositions, mais ils doivent envoyer un médiateur ou une médiatrice munis de leurs instructions sur la qualité et la quotité des présents qu'ils consentent à donner. Ces présents consistent en général, pour les riches, en une certaine somme d'argent, quelques champs, des esclaves, des têtes de bétail, des ornements, un trousseau. Les pauvres se contenteront de marmites, d'une ou deux têtes de bétail, d'un certain nombre de cruches de vin et d'un trousseau neuf ou emprunté pour le jour de la fête. À l'exception du trousseau et des ornements, tous ces cadeaux sont pour la famille qui donne un gendre ou une bru ; la famille qui reçoit l'un ou l'autre est de plus obligée à tous les frais de repas, conduite, danses, etc. Ces objets offerts à l'occasion du mariage portent le nom de cadeau et non de prix, mais ils n'en sont pas moins nécessaires, réglés d'avance et exigés. Le plus souvent, c'est la fille qui est achetée ; mais, quelquefois aussi, c'est le garçon.

Si c'est un veuf ou une veuve qui se remarie, ils ont voix délibérative et prépondérante au conseil et ils envoient eux-mêmes le médiateur s'ils sont chefs de famille.

La condition des jeunes gens mariés par leurs parents sans leur consentement, sans même être consultés, pourra paraître bien triste,

---

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1881, page 298.

c'est vrai et c'est souvent la cause de malheurs de famille ; cependant ces inconvénients sont moins grands qu'en Chine et dans l'Inde, où une population très dense et la réclusion des femmes empêchent de se connaître ; au Thibet, au contraire, la population est clairsemée, tout le monde se connaît à la ronde, les mariages se contractent rarement au loin, si ce n'est dans les grandes familles, et toutes les femmes sont parfaitement libres de leurs démarches, peut-être trop. Les jeunes gens qu'il s'agit de marier se connaissent donc la plupart du temps ; le secret de la famille du reste n'est jamais si bien gardé que les enfants ne sachent les projets de leurs parents. Si donc une fille refusait absolument son consentement et que ses représentations ne fussent pas écoutées, il lui serait assez facile de déserter la maison, seule ou en compagnie ; les exemples ne sont pas très rares. Donc si elle reste et attend la demande, son consentement est supposé ; c'est le cas le plus ordinaire.

Les empêchements au mariage ne sont pas nombreux.

1° Il y a empêchement absolu dans la ligne directe ascendante ou descendante ;

2° Idem dans la ligne collatérale entre frères et sœurs, tantes et neveux ;

3° Entre cousins et cousines (même germains) il n'y a pas d'empêchement tant que la femme n'est pas d'un degré de parenté plus rapproché de la souche commune, ou censée telle. C'est-à-dire que le fils du plus jeune frère, ou du cousin, ne peut épouser la fille de son frère aîné, ou d'un cousin de branche aînée ; dans ce cas ce serait comme épouser sa tante ;

4° Rien n'empêche qu'un homme prenne pour femme plusieurs sœurs successivement ou conjointement, ni qu'il épouse la mère d'abord et les filles ensuite, ou la mère (veuve) et les filles (veuves) en même temps. En un mot aucune espèce d'affinité ne crée d'empêchement.

Le mariage projeté, la famille choisit un médiateur si c'est un

gendre ; une médiatrice si c'est une bru que l'on désire. On lui fait la leçon, on lui promet une récompense. Son éloquence et son habileté seront toujours proportionnées à ses espérances. La première fois qu'il se présente, il offre un simple *kata*, petite pièce de soie blanche, très semblable à cette toile d'araignée que M. Huc a décorée du titre d'écharpe de félicité. Il l'offre en entrant et se met à causer de choses indifférentes d'abord, puis amène adroitement la question principale qui fait l'objet de sa visite. Si elle est agréée en principe, la famille garde le kata et indique au médiateur un autre jour pour parler d'affaires, c'est-à-dire régler les cadeaux. Il ne manque pas au rendez-vous ; on discute les conditions ; il rapporte à ceux qui l'ont employé les objections et les demandes, rend compte des réponses et des concessions. Après un certain nombre de conférences, si l'on tombe d'accord, le jour des fiançailles est fixé. Si au contraire le kata est refusé à la première ouverture ou rendu pendant les conversations préparatoires, le médiateur ne se représente pas.

Au jour des fiançailles, le médiateur revient avec quelques présents, en nourriture : c'est surtout un pot de vin orné d'un nouveau kata et de trois petites boulettes de beurre fixées sur les bords de l'orifice. On résume les discussions précédentes tout en dégustant le repas apporté, puis enfin, quand tout est bien réglé, le médiateur prend le vase de vin, et en verse une tasse aux parents ainsi qu'au futur ou à la future s'ils sont présents. Le vin bu, les fiançailles sont contractées, l'engagement est pris. Mais il n'est pas aussi irrévocable qu'en Chine. Des circonstances graves survenant, ce contrat peut être brisé, à la condition que celui par la faute duquel il l'est, perd ce qu'il a donné, ou est obligé de rendre ce qu'il a reçu. C'est l'occasion d'un procès, car c'est l'intérêt bien plus que l'affection qui règle toujours les questions de mariage. Les fiançailles se contractent ordinairement peu de temps avant le jour fixé pour la cérémonie qui a lieu vers l'âge de 20 à 25 ans au plus tard. Il y a cependant des exemples de fiançailles contractées de bonne heure quand une famille veut s'assurer à l'avance un héritier ou même une simple alliance utile ou honorable. Depuis le jour de leurs fiançailles,

les deux futurs doivent éviter de se voir et de se parler au moins publiquement. C'est aussi entre les fiançailles et le mariage que se font les cadeaux convenus. Si la famille qui doit subir les frais ne s'est pas entièrement exécutée, la cérémonie sera plutôt retardée, d'après le principe bien connu aussi au Thibet, qui dit : Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Supposons que le jour du mariage est arrivé sans encombre, et qu'il s'agit de conduire une bru dans sa nouvelle famille. Une troupe de jeunes gens, parés de leurs plus beaux habits, forment une cavalcade ou vont à pied, selon leurs moyens, se rendent chez les parents de la jeune fille et là prennent un bon repas envoyé par les parents du jeune homme qui attend chez lui. Pendant ce festin la mariée est costumée par sa mère et ses amies. Parée et accompagnée d'une ou deux filles d'honneur, elle monte à cheval ou suit à pied les jeunes gens qui lui servent de cortège ; ses parents qui viennent de la livrer restent chez eux. On se rend en cavalcade ou en procession plus ou moins régulière, d'une maison à l'autre, en agitant des katas, poussant des hourrahs et souhaits de bonheur, surtout devant les maisons ou dans les villages. Les habitants sortis pour voir et critiquer le cortège répondent par des souhaits et l'agitation des katas.

Après plusieurs stations ou l'on prend des rafraîchissements, le cortège arrive à la maison. La belle-fille est reçue par sa belle-mère et les femmes invitées, tandis que son futur continue à causer et à s'amuser avec les hommes. Suit un festin plus ou moins copieux toujours accompagné de nombreuses libations, après lesquelles nouveaux mariés, les parents, les invités et le village dansent une bonne partie de la nuit. Les chants qui accompagnent la danse sont appropriés à la circonstance et renferment de nombreux souhaits de bonheur. Au dernier acte, l'un des principaux fait un petit discours ; on danse encore une fois à la prospérité du jeune ménage et l'on se sépare. La jeune fille reste, elle est mariée, tout est fini.

Si c'est un gendre que l'on prend dans la famille, on renvoie chercher par un cortège de jeunes gens, il est amené par eux, et tout

se passe comme nous venons de le dire pour une bru. Deux jours après un mariage ainsi conclu, la jeune mariée retourne dans sa famille pendant quelque temps. Elle n'est plus la fille de la maison. Ce n'est qu'une amie qui vient visiter d'anciens amis. Elle a perdu tous ses droits avec son nom. Le fils de famille qui est passé comme gendre dans un autre foyer, lui aussi perd son nom pour prendre celui de sa nouvelle famille dont il partage les privilèges et les titres, s'il y en a. Il n'a plus d'autre droit dans sa propre famille que celui de l'amitié, lien bien faible au Thibet, comme en tout pays païen.

Il est à remarquer que le lama, c'est-à-dire la religion, n'entre pour rien dans le mariage thibétain. C'est tout au plus si l'on prie un lama, ou autre sorcier laïque, de jeter les sorts pour désigner un jour faste ou néfaste, comme on le fait généralement pour tout autre contrat ou entreprise. Le magistrat civil non plus n'intervient en rien, car, au Thibet, il n'y a aucun état civil. Tout se passe et se conclut entre les deux familles, et s'il y a un contrat écrit, on ne peut le considérer que comme un sous-seing privé. Parfois, mais rarement, le magistrat y appose ensuite son cachet, mais seulement pour garantir les effets matériels de l'acte.

Le mariage n'est jamais considéré comme indissoluble et les exemples de divorce ne sont pas même très rares. Cependant un Thibétain y regardera à deux fois avant de chasser sa première femme, ou une Thibétaine hésitera à renvoyer son mari parce qu'il faudrait restituer les cadeaux. Le divorce est bien plus facile et plus fréquent avec les 2e et 3e femmes parce que généralement elles sont prises sans cérémonie extérieure et n'apportent rien à la maison.

Tout mariage ne constitue pas une nouvelle famille légale. Il n'y a que celui du fils aîné, ou de la fille aînée pour laquelle on a reçu un gendre, qui forme aux yeux du gouvernement et du peuple la famille légale inscrite sur les registres du tribut. Les autres enfants mâles, s'ils ne sont pas placés dans les lamaseries, et même si chacun d'eux venait à prendre une épouse, ce qui est rare, ne seraient considérés par le gouvernement et par la coutume que comme les aides ou premiers domestiques des

parents ou du frère aîné quand il prend en main l'administration. L'État ne compte que les familles, non les individus qui la composent. Tributs, impôts, corvées, sont donc distribués par famille. Elle est indivise, et ne peut se multiplier en se distribuant en plusieurs branches. Les immeubles étant en commun, il n'y a pas d'hérédité ; c'est le droit d'aînesse dans toute sa rigueur pour les biens fonds comme pour les titres.

Cet état de chose est sans doute motivé par l'absence totale de droit de propriété non seulement au Thibet proprement dit, mais encore dans les principautés thibétaines qui autrefois appartenaient au royaume de Lhassa, mais sont passées sous le gouvernement direct de la Chine depuis environ 200 ans. Au Thibet, c'est le gouvernement qui, au nom du dalay-lama, est unique propriétaire. Il confie des terrains à une famille à la condition qu'elle paiera le tribut et les corvées, mais il a toujours le pouvoir de l'expulser et d'en mettre une autre à sa place. Il exerce ce privilège soit par les mandarins indigènes qui n'y mettent pas grande formalité, soit par le peuple lui-même qui se débarrasse d'une famille trop tracassière, prend à sa charge les impôts et corvées ou les confie à une autre.

Le gouvernement n'y perdant rien, le magistrat ne s'en occupe pas. Qu'une famille vienne à s'éteindre ou à s'exiler, ses biens reviennent à l'État qui les fait valoir, les remet à d'autres ou les laisse en friche. Dans ce dernier cas, le tribut et les corvées retombent sur les familles restantes. En un mot l'État seul est propriétaire, le peuple n'est qu'usufruitier à la charge de payer tribut et corvées. Le tribut est assez léger, mais les corvées sont accablantes à cause de l'arbitraire avec lequel elles sont imposées.

Dans les principautés réunies à la Chine, c'est l'empereur représenté par le chef indigène qui est propriétaire. À cette seule différence, tout se passe comme au Thibet.

Les conséquences de ces coutumes barbares et dignes de sauvages sont désastreuses pour le mariage et la famille.

1° Les mariages se contractent généralement tard. C'est l'occasion

d'un dévergondage de mœurs qui épuise la source de la vie ; aussi les familles sont-elles le plus souvent très peu nombreuses.

2° Les garçons qui ne peuvent être matériellement utiles à la famille sont placés dans les lamaseries dont ils vont augmenter les ressources et la puissance déjà trop grandes.

3° Les filles qu'on ne peut donner comme épouses légitimes, sont vendues à des Thibétains, à des Chinois de passage, ou bien encore seront gardées comme religieuses bouddhistes à la maison ou dans les couvents.

4° Les moins dégradées aux yeux du public seront celles qui, vivant comme si elles étaient mariées réellement, formeront une famille non reconnue.

5° Les garçons qui restent en famille ne pouvant espérer un héritage se réunissent à leur frère aîné ; alors tout est en commun.

6° Les familles au lieu d'augmenter tendent toujours à diminuer en nombre. Aussi voit-on de tous côtés des terrains autrefois cultivés, aujourd'hui en friche, et de nombreuses ruines de villages autrefois populeux.

7° Par contre, mendiants, vagabonds et brigands se multiplient de plus en plus.

8° Dans les familles légalement reconnues, pas la moindre initiative pour améliorer sa position par l'agriculture ou les arts sédentaires. Le petit commerce sur les routes, tel est le moyen auquel le thibétain a surtout recours pour gagner sa vie et celle des siens.

9° L'instabilité légale de la famille et toutes ces coutumes causent un marasme presque forcé, une incurie générale, le paupérisme va grandissant et profite seulement aux lamaseries et à un petit nombre de riches, qui deviennent les banquiers usuraires du peuple.

En vérité ce serait un grand bienfait pour les Thibétains si une nation européenne venait leur imposer des lois chrétiennes et une administration forte et régulière. Le simple peuple verrait ce

changement avec bonheur, les lamas, les chefs indigènes et les usuriers seuls en seraient mécontents ; on sait pourquoi. Pour appliquer ce remède, la violence n'est pas absolument nécessaire, il suffirait probablement d'une forte pression exercée à Péking. Ce sera peut-être l'unique moyen de sauver de l'extinction le peuple thibétain encore si intéressant et le seul dans le monde, je crois, qui actuellement reste fermé à la science, à la civilisation européenne et à la vraie religion.

@

Date non précisée [1]

Notes sur l'état actuel des lamaseries au Thibet

@

Par ordre de mon vénéré vicaire apostolique, j'eus à répondre, en 1879, à un questionnaire qui lui avait été adressé par M. le président de la Société de géographie de Lyon sur l'influence des lamaseries dans les temps anciens. Ma réponse reçut les honneurs de la publication dans le Bulletin de cette savante société. Par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, le sujet ne fut esquissé qu'à grands traits, et je n'ai pas même abordé la question plus importante des lamaseries actuelles au Thibet. Quel est donc l'état présent de cette institution, vieille de plus de mille ans ? Que peut-on en espérer ou que doit-on en craindre ? Quel est son avenir probable ? autant de points qui intéressent surtout les prédicateurs de l'Évangile et leurs nombreux et dévoués bienfaiteurs, les associés de la Propagation de la Foi. Aussi je crois leur être agréable et satisfaire leur légitime désir en cherchant à élucider, autant que possible, ce point noir qui obscurcit une partie de l'Asie centrale. La question peut être envisagée au point de vue matériel et religieux, bouddhiste ou catholique ; elle est par conséquent fort complexe, et l'on ne s'étonnera pas, je l'espère, si parfois les idées se heurtent dans les développements que j'aurai à donner.

I. Quel est l'état actuel des lamaseries au Thibet, au point de vue matériel ?

Peut-être à aucune époque de leur histoire, c'est-à-dire depuis le milieu du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, les lamaseries du Thibet n'ont été aussi *multipliées*, aussi *peuplées*, aussi *riches* et aussi *puissantes* que de nos jours.

1° Cette multiplication fut due, dans le principe, surtout à la munificence des princes ; plus tard, les grandes lamaseries, regorgeant

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1881, page 549.

d'habitants, envoyèrent des colonies en des lieux encore déshérités, ce furent des *filles* sur lesquelles les *mères* conservèrent certains droits de préséance et de juridiction. Plus tard encore, des rivalités se formèrent dans le sein des grandes lamaseries. Après de longues et souvent sanglantes disputes, le parti le plus faible se séparait du corps principal et allait fonder de nouveaux couvents en des lieux éloignés de toute lamaserie. Un certain nombre de villages ou de cantonnements de pasteurs était assigné à chaque nouveau couvent, soit par concession de la mère, soit par le consentement des populations et des chefs, soit par l'entremise bienveillante des autres lamaseries. Par le fait même, le couvent acquérait le *droit de prières*. Par ce privilège, ses religieux ont seuls le pouvoir d'être appelés à prier dans le territoire de leur juridiction, et chaque année, toute famille payant tribut est tenue d'inviter à prier chez elle un nombre de lamas proportionné à ses moyens et à les payer, bien entendu. Les autres familles peuvent à la rigueur s'en dispenser, mais difficilement.

Cette multiplication des lamaseries est devenue telle qu'actuellement on ne trouverait pas une famille, payant tribut ou possédant un pouce de terrain, qui ne soit soumise à quelque couvent, non comme à un chef civil, ainsi qu'on le croit en Europe, mais comme à son chef religieux. Dans les voyages, vous passez presque chaque jour, tous les deux jours au moins, près d'une lamaserie, et si vous ne l'apercevez pas, on vous l'indique à une petite distance, perchée au sommet d'un mamelon solitaire, ou cachée dans l'enfoncement d'un vallon. Dans la seule ville de Ta-tsien-lou, il y a cinq couvents sans compter ceux de la campagne. Dans tout le territoire de Bathang, qui mesure à peine trois degrés de latitude sur un de longitude, se trouvent une cinquantaine de couvents renfermant ensemble plus de quatre mille religieux sur une population de trente à quarante mille âmes. Sur le territoire un peu plus vaste de Lytang, il y a cent huit lamaseries. Dans la simple sous-préfecture du Tsa-rong où se trouvait Bonga, on en compte quatre. Dans celle de Tohra-yul, un peu plus au nord, j'en ai vu quatre ou cinq. Aux salines, deux se font face de chaque côté du Mékong, dans un rayon de moins de deux lieues, et notre chrétienté de

Yerkalo se trouve juste placée entre les deux. À L'Hassa, la capitale, trois grandes lamaseries et quatre petites renferment au moins vingt-cinq mille lamas. Les renseignements que j'ai reçus me prouvent que toutes les vallées du Thibet sont aussi riches en couvents boudhiques que celles parcourues par les missionnaires.

2° De plus jamais les lamaseries n'ont été aussi peuplées. Après la dernière conquête du Thibet, au commencement du XVIIIe siècle, un catalogue des lamaseries et de leurs habitants avait été dressé pour régler le budget du culte, c'est-à-dire la paie des prières récitées pour l'empereur par les lamas reconnus par la loi. Or, actuellement tous les chiffres indiqués sur les rôles de 1720 sont dépassés.

Ainsi, la lamaserie de Bathang avait été inscrite d'abord pour 500 lamas ; elle obtint, il y a environ quatre-vingts ans, la reconnaissance de 1.100, et le nombre réel est aujourd'hui de 13 à 1.400. Celle de Kamda près de Yerkalo et celle de Lha-gon-gun avaient droit à 100 religieux chacune ; elles en ont de 130 à 140. Il en est de même de celles d'Aten-tse et de Hong-pou. Celle de Teun-djrou-ling était autorisée pour 400 lamas, elle en a plus de 500. Presque toutes celles sur lesquelles j'ai pu obtenir des données positives renferment un nombre de lamas supérieur au chiffre officiel.

Dans les provinces, les lamaseries de mille lamas et plus ne sont pas rares. Lytang, Tchra-ya et Tcha-mou-to, visitées par nous, en ont chacune 3.000 ; Bathang, 14.000 ; Tchong-tien ou Guié-dam, 12.000 ; Ta-tsien-lou, 1.000. Les monastères de 400 à 500 religieux sont bien plus nombreux ; ceux de 100 passent pour petits, et ceux au-dessous de 100 ne sont généralement que des solitudes dépendantes d'établissements plus considérables. Ainsi à Lhassa, Djrébong est peuplée de 9.000 lamas, dit-on ; Gaden de 7.000 et Serra de 5.000 ; mais ces grandes lamaseries ont près du Pouta-ba de petites succursales renfermant chacune plusieurs centaines d'habitants.

Dans certains pays où dominent surtout les sectes anciennes, dont quelques-unes permettent le mariage, presque toute la population est

lamaïque. Si la proportion des lamas était la même qu'à Bathang, à Lytang, généralement dans l'est et aux environs de la capitale, on pourrait affirmer que le dixième de la population totale est composé de religieux et ce serait par 4 ou 600.000 qu'il faudrait compter les moines thibétains. Mais, je dois l'avouer, les renseignements reçus sur l'ouest et le nord du Thibet me portent à croire que les lamaseries y sont moins nombreuses et moins populeuses.

3° Cependant, si grand que soit le nombre des religieux thibétains, on ne doit pas se hâter d'en tirer des conclusions en faveur de la dévotion du peuple et de son dévouement pour la religion boudhique, car la richesse et la puissance matérielles des lamaseries y attirent bien plus que des motifs religieux.

Ce n'est pas seulement par le salaire qu'ils exigent pour leurs prières que les lamaseries, comme corps, et beaucoup de lamas, comme simples particuliers, se sont enrichis, mais aussi par les fourberies indignes qu'ils emploient pour multiplier les requêtes de prières et par elles *balayer*, comme l'on dit, les maisons de leurs dupes ; en d'autres termes, c'est en grande partie par la simonie la plus éhontée, par l'agiotage, l'usure et le commerce qu'ils sont parvenus à accaparer la meilleure part de l'usufruit sans charges des biens fonds, la propriété mobilière et l'argent. Aussi, actuellement toutes les lamaseries sont-elle devenues des monts-de-piété, des banques usuraires et des centres de commerce pour tout le pays, à bien peu d'exceptions près. Là seulement le peuple peut trouver à emprunter à 25 ou 30 % d'intérêt légal, sans compter les cadeaux obligatoires qui doublent presque cet intérêt, ni les intérêts des intérêts qui font faire rapidement la boule de neige à la fortune des lamaseries. Par contre, le peuple s'appauvrit dans la même proportion, et par le mot peuple, j'entends tous les degrés de la société. Comme il n'y a en effet, ni propriété véritable, ni hérédité au Thibet, je l'ai expliqué dernièrement, il est naturel que les parents se débarrassent dans les lamaseries des enfants qui ne sont pas absolument nécessaires ou utiles aux intérêts matériels de la famille. Là du moins, s'ils sont habiles

et actifs, ils peuvent retrouver un peu de ce bien-être, de plus en plus rare dans l'état laïque.

J'ai dit s'ils sont habiles et actifs, car tous les lamas sont loin de parvenir à la fortune privée et par conséquent au bien-être. D'un autre côté, la vie commune étant tombée en désuétude presque partout, chaque lama vit de ses moyens comme il peut. Il y a donc tous les degrés de la fortune dans un même couvent, mais le corps est riche et c'est toujours un honneur et un avantage matériel de lui appartenir.

4° Plus les lamaseries sont nombreuses, peuplées et riches, plus aussi elles sont puissantes et redoutées par un peuple qui ne sait apprécier que la force brutale ou au moins matérielle. Ce n'est pas comme on le croit en Europe, que les lamaseries possèdent une autorité légale, civile ou politique. *En droit*, elles ne sont absolument rien dans le pays, excepté dans de très rares principautés indépendantes du gouvernement civil de L'Hassa et soumises directement à l'empereur de Chine, qui a établi le supérieur du couvent, chef civil de la principauté. Mais *en fait*, les lamaseries imposent presque toujours leur volonté aux chefs et aux mandarins laïques. Il suffit qu'un accusé se fasse le *Go-ta* (protégé) d'une lamaserie ou d'un lama influent pour que le représentant de l'autorité légale n'ait presque plus de prise sur lui, ou bien, il jugera en sa faveur, si mauvaise que soit la cause. Comment un mandarin, avec ses domestiques et employés, pourrait-il lutter contre le corps des lamas qui prendra fait et cause en masse s'il le faut, pour son protégé ? Il y perdrait non seulement son temps, mais sa place et ses économies. Il préfère alors céder et commettre une injustice, tout en maudissant en secret les lamas. Les choses en sont venues à un tel point qu'il n'est presque pas d'affaire privée ou publique où les lamas ne viennent proposer leur médiation, c'est à dire imposer leur volonté. Dans leurs querelles intérieures ou avec le peuple, les lamaseries se rendent justice à elles-mêmes par les armes, sans même daigner prévenir l'autorité locale qui laisse faire par impuissance ou connivence. Et c'est toujours pour des intérêts matériels profitables à leur bourse et à leur envie de dominer,

que les lamas viennent jeter dans la balance de la justice le poids de leur ingérence ; les intérêts de la paix et de la miséricorde, la protection du faible et de l'opprimé, les besoins du pauvre et du malheureux, toutes ces considérations les laissent froids et durs comme les rochers de leurs âpres montagnes. Acquérir et dominer, telles sont les passions qui les rendent puissants et redoutables.

II. Quel est l'état actuel des lamaseries au point de vue moral ?

Comme je prends le mot moral dans son sens le plus large, pour mettre un peu d'ordre dans ce vaste sujet, je le considérerai au triple point de vue : 1° intellectuel ; 2° social ; 3° intérieur.

1° Au point de vue intellectuel :

Afin d'être mieux compris, un petit préambule historique est nécessaire. En s'établissant dans l'Inde, le boudhisme prit immédiatement la forme d'un ascétisme exagéré, imposant à tous ses sectateurs sans distinction la pratique effective du sacrifice absolu de soi et de tous les intérêts de ce monde. On ne pouvait devenir boudhiste sans entrer en même temps dans l'ordre mendiant, anachorète, contemplatif. Par le fait même de son agrégation, l'Indien le plus indolent, le plus sensuel et peut-être le plus coupable, devenait parfait. C'était l'habit qui faisait le moine. — Le but pouvait être digne de l'imagination ardente de l'Indien Cha-kia-mou-ni, il pouvait être même généreux, partant d'un cœur naturellement droit et bon, ou éclairé des rayons épars de la révélation divine, confiée aux Juifs ; mais certainement il méconnaissait la nature humaine et ses forces, en imposant à tous une perfection, possible seulement aux âmes d'élite et avec le secours de la grâce divine, qui élève la nature humaine sans la détruire. Cha-kia-mou-ni, au contraire, détruit la nature sans lui donner aucun secours. Sa réforme était donc un état violent de surexcitation, un délire moral et religieux qui ne pouvait durer. Le peu que nous savons de l'histoire du boudhisme indien prouva que la fièvre ascétique tomba aussitôt, le marasme et les dissensions succédèrent à la fièvre,

c'est alors que les brahmanes purent reprendre l'ascendant qu'ils avaient perdu.

C'est à cette époque que le boudhisme pénétra au Thibet. Ses docteurs, chassés de l'Inde et désabusés par l'expérience se gardèrent bien de commettre la faute du maître. Du quatrième au huitième siècle de l'ère chrétienne, les docteurs indiens propagèrent leur doctrine en l'accommodant au caractère du peuple et de sa religion primitive, la religion Peun-bo. Le Dieu suprême et créateur, *Kun tou zong bo*, le très bon, devint un des attributs de Bouddha ; l'intelligence, la sagesse et ses innombrables fils et filles, qui présidaient aux forces de la nature, restèrent en possession de leur office dans le boudhisme thibétain. Mais les prédicateurs de la nouvelle doctrine se gardèrent bien d'imposer le sacrifice et le renoncement à un peuple qui ne pouvait le comprendre. Ces vertus héroïques devinrent le prétendu privilège théorique des maîtres et de leurs principaux disciples, la masse du peuple restant dans la voie de perdition ou du moins ne pouvant gravir que les plus infimes degrés de la perfection. En fait, le boudhisme, tel que l'avait conçu Cha-kia-mou-ni, n'existait plus et n'a jamais existé au Thibet.

C'est seulement au milieu du VIIe siècle que nous voyons le roi du Thibet, Song-tsen-gam-bo, s'occuper de donner une organisation, non pas au boudhisme populaire, mais aux docteurs indiens et à leurs principaux disciples thibétains. Il les établit professeurs de religion et de sciences dans les collèges qu'il fit bâtir et dont le premier semble être celui de Tchreul-nong à L'Hassa (631). Ces collèges se multiplièrent pendant un siècle, et c'est seulement en 749 que nous rencontrons le premier essai d'un couvent ou monastère nommé Sam-yé. C'était sans doute une réforme introduite par le roi Tchré-song-déou-tsem, dans le personnel du corps enseignant resté laïque jusqu'à lui et qu'il changea en une congrégation religieuse. Plus sage et plus heureux que nos modernes réformateurs, ce roi, dont les livres s'accordent à faire le plus grand éloge, obtint son but, celui de doter son peuple d'une instruction relative en religion et dans les sciences ; car, sous son règne et celui de ses successeurs immédiats, commença le grand travail de traduction des

livres sanscrits qui forment maintenant encore presque toute la bibliothèque thibétaine. Une persécution de 70 ans, dirigée contre les lamaseries devenues trop puissantes et turbulentes, suspendit ce travail qui fut repris dès 971 et produisit un tout de cinq à six cents volumes. En grande majorité, ce ne sont que des traductions de livres boudhiques sanscrits. Quelques-uns sont la traduction de livres scientifiques turcs ; bien peu sont dus à une plume thibétaine originale. Après tout, c'est un assez maigre résultat, comparé aux trésors d'érudition conservés, augmentés et propagés par les couvents chrétiens.

Les derniers littérateurs un peu distingués sont de la première moitié du quinzième siècle, c'est-à-dire depuis la disparition des docteurs indiens et l'établissement de la secte, aujourd'hui dominante, des Gué-loug-pa Dès cette époque, les lamaseries se sont multipliées, se sont enrichies, sont devenues puissantes, mais ont abandonné le but de leur institution : l'étude, la littérature, l'enseignement. Pas un seul ouvrage n'a été composé, si ce n'est peut-être le roman historique nommé *Djrong-yig* (livre de fables), qui n'a jamais eu les honneurs de l'impression.

M. Huc parle très plaisamment de certaines lamaseries mongoles où l'on discute encore régulièrement *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Je veux bien croire qu'il en est ainsi en Mongolie, mais, au Thibet, je n'ai jamais rien rencontré de semblable ; jamais aucun lama, même parmi ceux qui avaient résidé de longues années à L'Hassa, ne m'a parlé de conférences théologiques ou scientifiques ; beaucoup m'ont avoué que le sens des livres n'est jamais expliqué, que tous les grades s'obtiennent pour de l'argent, qu'un simulacre d'examen est seulement requis pour les plus hauts degrés, et cet examen ferait rougir le dernier de nos élèves de cinquième, puisque, pour le doctorat (titre de lama), on demande seulement au candidat de pouvoir lire quelques pages prises au hasard et de pouvoir en donner le gros sens général. Aussi ai-je rencontré une multitude de bacheliers, *ramguiongs* et *gué-sa*, qui ne connaissent pas même l'alphabet thibétain. J'ai reçu des lettres de licenciés, *gué-longs*, qui fourmillaient de fautes d'orthographe ; dans

tout le territoire de Bathang, sur quatre mille religieux, on en citait deux seulement qui pouvaient écrire une lettre correctement et ils passaient pour de grands savants. La majorité des lamas savent lire un livre appris par cœur dans l'enfance sans le comprendre, c'est un gagne-pain ; un tiers à peine sait, je ne dirai pas écrire, mais mettre des lettres les unes à la suite des autres. Sur mille religieux, une trentaine environ obtiennent le titre de licenciés, un ou deux celui de docteurs, et aux conditions indiquées plus haut. Dans les lamaseries, chaque novice est instruit par son maître particulier, mais pas d'écoles proprement dites. Elles sont aussi inconnues dans le peuple. Dans tous mes voyages je n'en ai rencontré qu'une seule, tenue par un laïque payé par le chef civil du pays, et comptant quinze élèves.

En résumé, non seulement l'ignorance la plus profonde règne au Thibet, quoi qu'en dise Bouillet, mais encore le Thibétain, à tous les degrés de la société civile et religieuse, est devenu antipathique à toute instruction, qu'il méprise comme inutile, à moins qu'elle ne soit pour lui un gagne-pain. C'est le seul motif qui pousse les lamas. Ce ressort étant bien faible, la décadence intellectuelle des lamaseries a grandi en proportion directe de leur progrès matériel.

2° Au point de vue social.

Dans *la Mission du Thibet* (*passim*), j'ai déjà prouvé par des faits et des dates que le bouddhisme en général et les lamaseries en particulier sont loin d'avoir mérité les éloges que nos modernes boudhaphiles se plaisent à leur décerner. Si, dans le passé, leur influence sociale a été à peu près nulle pour le bien, qu'est-elle maintenant ?

Au commencement de ce travail, j'ai dit que, par les moyens les plus illégaux et les plus honteux, les lamaseries ont accaparé une grande partie de la fortune publique. Au lieu de la restituer, en répandant autour d'elles dans le peuple l'aumône, les œuvres de charité, de bienfaisance, d'utilité publique, l'instruction, etc., comme font les couvents chrétiens en usant de leur fortune bien acquise ; au lieu d'améliorer les rapports sociaux et intérieurs et les relations

diplomatiques et commerciales, les lamaseries du Thibet n'ont qu'un but, s'enrichir aux dépens du peuple afin de rendre leur domination de plus en plus exclusive, façonner peu à peu les masses à l'esclavage en resserrant continuellement et avec adresse les chaînes qu'elles lui ont imposées depuis longtemps.

C'est ainsi que, sous prétexte d'aider le peuple dans sa misère croissante, elles se sont faites usurières. Se voyant dans l'alternative de mourir de faim ou d'emprunter, on emprunte en remerciant, jusqu'à ce que les dettes et les intérêts accumulés égalent la fortune ; alors la caisse se ferme, et les magasins s'ouvrent pour recevoir les biens du débiteur qui s'aperçoit, mais un peu tard, du mauvais tour que ses amis des beaux jours lui ont joué. Quant à aider gratuitement les pauvres réels, lamaseries et lamas n'y songent même pas. Leurs livres sacrés leur ont appris, en effet, qu'ils ont le droit de recevoir et jamais le devoir de donner.

Dans le but apparent de secourir les faibles, les lamaseries acceptent toujours, moyennant finance, le rôle de protectrices, se substituant tout simplement à l'autorité civile et légale. Tout protégé nouveau devient, par le fait même, le très humble serviteur et au besoin le défenseur de la lamaserie dans les bonnes comme dans les mauvaises causes.

Ainsi, en ouvrant ses portes aux enfants qui, privés par la coutume du droit de propriété et d'hérédité, ne seraient qu'une charge aux familles, elles s'y ménagent des intelligences et une autorité plus que morale, en même temps qu'elles diminuent l'autorité légale et les forces vitales du pays.

Qu'ont fait les puissantes lamaseries pour établir la propriété, l'hérédité, les droits civils, la sécurité personnelle, pour substituer des lois positives et justes à l'arbitraire ? Rien, absolument rien. Il y avait autrefois des lois, elles les ont laissé tomber en désuétude ; la loi n'est plus qu'une lettre morte et inconnue.

Dans plusieurs provinces, l'esclavage, la vente de chair humaine

existe publiquement, ailleurs il est déguisé sous le nom de service à vie ; qu'ont fait les lamaseries pour l'abolir ? rien ; elles s'en servent. Vouées pour la plupart au célibat, que font-elles pour détruire l'infâme pratique de la polyandrie ? rien, elles la protègent au besoin. Que font-elles pour la moralisation d'un peuple effrontément libertin ? Rien, pas une protestation, pas une instruction privée ou publique, et le scandale de mœurs qu'elles donnent à l'intérieur et à l'extérieur est devenu si général que les supérieurs n'osent plus appliquer les anciennes règles monastiques, dans la crainte de dépeupler leurs établissements.

Au lieu d'employer leur fortune et leur influence à donner l'élan au travail, aux entreprises industrielles, au commerce, elles tuent par leur rapacité toute idée d'initiative. À quoi bon travailler et s'ingénier puisque le surplus prendra nécessairement le chemin de la lamaserie ou du prétoire des mandarins civils qui, sous ce point de vue, je l'avoue, sont les dignes émules des lamas !

Si des troubles s'élèvent dans le pays, presque toujours ils ont pour principe ou les exigences rapaces des lamas, ou leurs rivalités de sectes, ou leurs querelles intérieures, ou leur lutte contre l'autorité civile. Et si, étant en dehors du débat, elles offrent leur médiation, c'est toujours pour pêcher en eau trouble.

Pas plus que dans les temps anciens, les lamaseries n'ont l'idée d'œuvres de charité ou de bienfaisance. On ne voit rien, absolument rien qui ressemble à un hôpital, ou à un orphelinat, à une maison de refuge, à un mont-de-piété, à une caisse d'épargne, aux caisses de secours mutuels, aux conférences de saint Vincent-de-Paul, etc., etc. (J'ai indiqué l'absence d'écoles). Il n'y a que le patronat dont j'ai parlé ; entre des mains chrétiennes, il eût été un bienfait ; l'égoïsme boudhique en a fait une malédiction. C'est que toutes les vertus du bouddhisme sont négatives. Il a bien pu s'élever jusqu'à dire : Ne fais pas le mal, jamais il n'a eu la pensée d'enseigner : Fais le bien pour lui-même.

Dans un autre ordre d'idées, que font les lamaseries pour améliorer les routes de communication, les ponts, l'entretien d'édifices publics, etc. ? Absolument rien. Le peuple est commandé de corvée ; il

rançonne à son tour les passants pendant les travaux, excepté les lamas, et fait le moins de besogne possible. Si les lamaseries entreprennent quelques travaux, c'est toujours pour leur propre agrandissement ou embellissement, après avoir requis la coopération du peuple.

Actuellement ce sont les lamaseries qui font la plus forte opposition à l'ouverture des relations commerciales ou diplomatiques avec les étrangers, les Européens surtout, dans la crainte, bien fondée, je l'avoue, de voir le peuple thibétain échapper avec joie à leur rapacité et à leur domination. Les rusés Chinois, leurs maîtres, ont bien compris ce sentiment de crainte ; aussi ne cessent-ils de répéter aux lamas que, s'ils laissent pénétrer les Européens chez eux, c'en est fait de leur religion et puissance ; « leur écuelle est brisée », comme ils disent, c'est-à-dire l'écuelle avant tout, et la religion comme moyen de la remplir. C'est l'écuelle lamaïque et la fourberie chinoise, bien plus que les difficultés matérielles de topographie, qui ferment la porte du Thibet aux Européens. N'est-ce pas une honte pour l'Europe, qui a pu pénétrer partout avec les bienfaits de la civilisation chrétienne, de se voir arrêtée au seuil du Thibet seul ? Et comment ? par le fantôme d'une écuelle vide agitée par une main chinoise !

3° Au point de vue intérieur.

Après avoir étudié l'état moral des lamaseries dans leur action extérieure intellectuelle et sociale, il est temps de les considérer dans leur intérieur même, c'est-à-dire dans leur organisation et l'esprit qui anime ce corps.

1. — L'organisation du corps lamaïque est aujourd'hui à peu près ce qu'elle a toujours été. Pour la bien comprendre, il faut distinguer soigneusement la constitution du corps lamaïque en général de l'organisation d'une secte ou d'une lamaserie en particulier.

Le corps lamaïque, en général, n'est pas *un*, comme bien des savants européens se le figurent et l'ont écrit dans leurs livres. Il se compose de divers membres séparés, juxtaposés, mais non réunis.

Chaque membre forme un corps particulier, vivant de sa vie propre, ayant une foi, un culte et un gouvernement à part, sans autre lien commun que le fond de la religion boudhique interprétée et pratiquée selon les systèmes et coutumes de chaque secte particulière. Ainsi le boudhisme se partage en deux grandes divisions, le *petit* et le *grand véhicule* ; l'une et l'autre sont subdivisées en une multitude de systèmes qui tous ont des partisans, des pratiques spéciales de culte et se manifestent au Thibet par autant de formes ou ordres monastiques. Ce qui les distingue surtout, c'est que chaque secte reconnaît un chef parfaitement indépendant des autres chefs religieux.

Toutes s'accusent mutuellement d'hérésies et se traitent de schismatiques.

Ainsi, par exemple, les Sa Kia pa, quoique boudhistes, ont une foi et un culte particuliers et ne reconnaissent pas le dalaï lama de L'Hassa pour leur chef, mais le Boudha vivant de Sa kia gun près des frontières du Népal. Ainsi les Karma pa ont une autre foi, d'autres cérémonies, un autre chef qui demeure à Guié Sé Gun dans la tribu des brigands de Sa-nguin ; le dalaï lama et le supérieur de Sa kia gun leur sont entièrement étrangers. Ainsi les Djrou pa du Bouthang professent un boudhisme spécial et sont soumis au spirituel seulement au Darmah Guié bo de Tassisoudon. Les Mongols, qui sont surtout Gning ma pa, ont leur chef indépendant résidant à Ourga en Sibérie. Je pourrais multiplier les exemples. Mais j'ai assez prouvé que le corps lamaïque n'est pas un comme la hiérarchie catholique.

Nous ne pouvons pas même le comparer à nos ordres religieux chrétiens, qui tous ont une même foi, un même culte, un gouvernement propre, mais sous l'autorité et la direction de la même tête, l'Église et le pape. Ils ne diffèrent entre eux que par le but qu'ils se proposent, les moyens employés et l'organisation qu'ils se donnent avec la sanction de l'Église pour atteindre plus sûrement leur but particulier. Ici nous avons des membres qui agissent chacun selon sa spécialité, sous l'impulsion du même cœur et de la même tête, pour le bien de tout le corps, l'Église. Au Thibet, nous avons autant de corps

indépendants que de sectes, autant de religions et de cultes que d'ordres, autant de chefs supérieurs que de couvents. En fait, c'est une grande erreur de dire le corps lamaïque, on devrait dire les corps lamaïques. Mais allons encore plus loin.

Dans chaque secte ou corps lamaïque, nous sommes loin de rencontrer la même cohésion que dans un ordre religieux chrétien. Celui-ci se divise en provinces, les abbayes en prieurés et résidences qui toutes par une filière administrative parfaitement régulière se rattachent au supérieur général et par lui au pape. Au Thibet, le titre de supérieur général de la secte est à peu près honorifique. Par droit de naissance, comme incarnation de tel ou tel Boudha, il reçoit bien les adorations de ses sectateurs qui, de plus, lui offrent des présents à son installation et à sa transmigration. Mais, du gouvernement général de la secte il s'occupe fort peu et surtout se garde bien de rapporter son autorité ou ses actes au dalaï-lama. Chaque couvent de la secte s'administre selon ses anciennes coutumes, sans recevoir de direction de l'autorité centrale ; bien rarement même, les grands couvents qui ont fondé des colonies se mêlent de l'administration de leurs filles. Il y a donc dans les corps lamaïques une décentralisation qui approche de l'anarchie.

Certains auteurs sont allés jusqu'à comparer la hiérarchie lamaïque à la hiérarchie de l'Église catholique avec son pape, ses cardinaux, ses primats, ses archevêques et évêques. La comparaison était plus que maladroite, car dans le catholicisme la hiérarchie du clergé séculier, depuis le pape jusqu'au dernier des curés, est la hiérarchie fondamentale de l'Église, dont les corps religieux ne sont que les auxiliaires utiles, mais pas nécessaires. Au Thibet, au contraire, toute la hiérarchie est essentiellement monacale et l'on ne trouve pas le moindre vestige de clergé séculier.

Les Tsé-djron qui habitent le palais de Poutala, ne sont pas les cardinaux du dalaï-lama, mais ses gardes du corps et ses serviteurs religieux, comme les Tchrong-kor sont les gardes du corps laïque du roi temporel. Les supérieurs des grandes lamaseries Djré-bong, Ga-den et Ser-ra à Lhassa, ne sont pas plus primats que ceux de Tcha mou-to, de

Tchra ya ou de Bathang, et ceux-ci ne sont pas plus archevêques ou évêques que ceux de Ta-tsien-lou ou de Kam-da. Chacun est supérieur de son couvent, sans autorité, sans juridiction sur les autres ; voilà tout. Si le dalaï-lama jouit d'une plus grande célébrité et autorité, il les doit à son institution et à sa reconnaissance par le gouvernement chinois, à sa position officielle de roi du Thibet, à son autorité civico-religieuse, non à une autorité religieuse pure, réelle, indépendante et suprême. Les chefs de secte sont les rivaux du dalaï-lama plutôt que ses primats ou archevêques.

En fait, l'organisation du corps religieux au Thibet ressemble beaucoup plus au fond au protestantisme qu'au catholicisme. De part et d'autre, en effet, nous voyons un parallélisme frappant de sectes indépendantes et rivales, fort peu de cohésion dans le clergé de chaque secte, les empiétements et l'immixtion du pouvoir civil dans le domaine religieux. La seule ressemblance que la lamaserie ait avec le catholicisme est dans la forme monacale, accessoire au catholicisme, essentielle au boudhisme thibétain. En remontant jusqu'au treizième siècle, l'histoire a déjà jeté bien des lueurs sur cette forme antérieure, elle achèvera son œuvre patiemment et prouvera, j'espère, pièces en main, que la forme monacale et bien d'autres cérémonies du culte extérieur ne sont que des emprunts faits au christianisme.

Il me reste fort peu de chose à dire sur l'organisation d'une lamaserie en particulier. Un *keng-bo*, supérieur au spirituel et au temporel ; un *gué-keu*, plus spécialement chargé du spirituel ; un ou deux *gué-chi*, chargés de la police intérieure, un *oun-dzé*, chef de chœur maître des cérémonies ; plusieurs *chiam-dzeu*, trésoriers ou économes ; enfin quelques *gnier-ba*, chargés par les *chiam-dzeu* des diverses branches de la fortune du couvent, voilà les principaux officiers préposés à l'administration de chaque lamaserie.

Toutes ces charges sont électives pour trois ans, et les membres sortants doivent rendre leurs comptes aux membres restants et aux nouveaux élus qui forment le conseil d'administration. L'élection est confiée à ceux qui, dans le couvent, sont revêtus de grades littéraires.

Sont éligibles, pour les principales fonctions, ceux qui ont obtenu les degrés de lamas ou au moins de *gué-longs* ; pour les autres dignités, ceux qui en sont capables. Mais d'après ce que j'ai souvent entendu dire, l'élection est presque toujours influencée par l'intrigue, l'argent et les relations de famille.

Ceux qui ont des titres, mais ne sent pas élus, jouissent seulement de la préséance honorifique. Les Boudhas vivants ne sont pas de droit supérieurs des lamaseries ; même dans les réunions pour affaires temporelles, ils cèdent le pas aux autorités constituées ; dans les cérémonies religieuses, ils occupent une place à part pour y recevoir les adorations plus ou moins sincères de leurs confrères et du peuple, et distribuent en retour leurs bénédictions.

Telle est l'organisation lamaïque dans son ensemble et ses détails. Il est facile de voir combien d'erreurs ont été écrites sur ce sujet.

2. Quel esprit anime ce corps ? — J'ai déjà eu occasion de parler de l'esprit de rapacité et de domination qui anime les lamaseries, de l'ignorance et de la lubricité qui les abâtardissent ; inutile de revenir sur ces tristes sujets. Mais un point sur lequel je puis insister, sans danger de scandaliser personne, est la décadence profonde de l'esprit de discipline religieuse.

1° Autrefois les lamaseries étaient toujours des solitudes, ce que signifie le nom de *gun-ba*, sous lequel elles sont désignées au Thibet. Aujourd'hui elles sont situées au milieu ou à une très petite distance des centres de population. Peut-être que les vertus et les bienfaits des anciens jours ont attiré près d'elles ces populations ; mais il est évident qu'au lieu de sanctifier le peuple qui se rapprochait d'elles, les lamaseries n'ont fait qu'en absorber tous les vices.

2° Autrefois toutes les lamaseries étaient entourées d'un rempart qui garantissait l'intérieur du saint lieu de la corruption extérieure. Aujourd'hui presque tous ces remparts sont tombés, l'entrée de la peste mondaine est libre, la sortie de la vertu, s'il en reste, est libre aussi. Cette ruine du rempart a laissé voir aux yeux profanes bien des

misères voilées par lui dans les anciens jours.

3° Autrefois la vie des religieux était presque cloîtrée et commune. Aujourd'hui ils ne sont tenus de se réunir au couvent que trois fois l'année : au nouvel an pendant vingt jours, à la cinquième et à la neuvième lune pendant quelques jours seulement. En dehors de ces époques, leur vie se passe au loin, dans leurs familles, dans les villages, sur les routes de commerce et de pèlerinages ; ils font ce qu'ils veulent sans permission ni surveillance. Ceux qui préfèrent demeurer à la lamaserie, y ont leur maison particulière où ils vivent selon leurs moyens, demeurant, sortant ou employant leur temps comme bon leur semble. Un couvent thibétain est une juxtaposition d'hommes et de maisons près d'une pagode ; ce n'est pas plus une communauté que le village voisin.

4° Autrefois les gué-keus prêchaient chaque année une retraite spirituelle aux religieux réunis pour leur rappeler leurs règles. Aujourd'hui ces retraites n'ont lieu nulle part et le temps qui leur était consacré est devenu celui des grandes fêtes où tout le peuple est admis dans l'intérieur des couvents. Les gué-chis n'ont plus de police à faire, n'ayant que très rarement les religieux sous les yeux, et leur autorité ne s'étend pas au-delà de l'enceinte du couvent.

5° Autrefois les religieux étaient obligés à une confession publique des fautes commises contre les règles conventuelles, confession assez semblable à la coulpe des religieux chrétiens et que l'on a confondu à tort avec la confession sacramentelle. Elle est aussi tombée en désuétude, de sorte que les supérieurs ignorent les désordres de leurs subordonnés ou ferment les yeux pour ne pas être forcés à des exclusions qui dépeupleraient leurs couvents.

6° Presque toutes les lamaseries un peu nombreuses sont divisées en deux ou trois partis rivaux qui ne se contentent pas toujours de disputes violentes, mais en viennent aux mains, aux mutilations sanglantes et même parfois aux exécutions secrètes. Ces partis affaiblissent l'esprit de corps, mais je dois avouer qu'il est encore très vivace toutes les fois que les intérêts matériels, l'existence ou les droits

du couvent sont compromis par une force extérieure.

Dans les pages précédentes me suis efforcé d'exposer, aussi clairement et équitablement que possible, ce qu'une expérience de vingt ans m'a appris sur l'état matériel et moral des lamaseries du Thibet. Cet état se résume en deux mots : progrès matériel, dégradation morale proportionnée à ce progrès. Si quelqu'un était tenté de m'accuser d'exagération ou d'injustice, je proteste que j'ai toujours cherché à adoucir les couleurs sombres, et n'ai avancé que les faits généraux dont je suis absolument certain.

Maintenant si nous jetons nos regards vers l'avenir, sans prétendre au titre de prophète, quelles conclusions nous serait-il permis de tire de ces prémisses ?

Conclusion. Que présage l'avenir ?

Les conséquences probables de l'étude qui précède, peuvent être envisagées au point de vue : 1° des lamaseries elles-mêmes ; 2° du peuple thibétain ; 3° de la domination chinoise ; 4° des relations avec les Européens ; 5° de la propagation de la religion chrétienne au Thibet.

1° Conséquences pour les lamaseries elles-mêmes.

Matériellement elles sont trop prospères, moralement la lèpre les ronge à l'intérieur. Le corps est fort, l'âme est abâtardie. Est-ce le corps qui rendra la vie à l'âme ; est-ce l'âme qui tuera le corps ? telle est la question. Pour moi, je ne crois pas me tromper en affirmant que l'âme, désormais inguérissable, fera mourir le corps, non de mort violente, mais d'anémie. Laissée à elle-même, la décomposition pourrait être longue, car le corps participe à la vigueur et à la rudesse du peuple qui lui fournit ses éléments constitutifs, et au milieu duquel il vit, non comme une protestation et un remède, bien plutôt comme un complice participant à tous ses défauts. Mais il est très probable que des influences extérieures viendront accélérer la destruction de cet organisme animé seulement d'une vie brutale.

2° Conséquences pour le peuple thibétain.

Le peuple thibétain lui-même commence à s'apercevoir qu'il n'a plus de bien-être matériel à gagner près des lamaseries dont le joug rapace et tyrannique se fait sentir de plus en plus, et il a eu l'occasion de faire la comparaison de ce qu'il pourrait devenir sous un autre pouvoir plus juste et plus désintéressé. Les roupies anglaises, qui abondent chez lui, lui redisent sans cesse que le pays d'où elles viennent est riche et généreux. Bon nombre de Thibétains viennent chaque hiver, de leurs frontières méridionales, visiter les marchés européens ; ils vont même en chemin de fer admirer Calcutta, la capitale des Indes. Ils sont frappés de la richesse du peuple anglais, de la liberté, de la sécurité dont jouissent les indigènes sous ce gouvernement chrétien, du changement de leurs montagnes incultes et désertes en riches et populeuses plantations de thé, dont ils envieraient le produit s'il était accommodé à leur goût grossier. Que des indigènes, et des Thibétains en particulier ! puissent s'enrichir sous le gouvernement anglais sans crainte de se voir ravir le fruit de leurs travaux et économies, ils en ont vu de nombreux exemples. Or, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, le Thibétain, de retour dans son pays, le raconte à ses amis, et les idées de richesse, de liberté et de sécurité fermentent peu à peu dans l'intérieur. D'un autre côté, à l'Est, le peuple a pu apprécier les missionnaires catholiques, qui passent au milieu de lui, faisant le bien et ne demandant pas le prix de leur charité. La comparaison est faite et ils estiment autant les apôtres du Christ qu'au fond ils méprisent leurs religieux ; aussi bon nombre se prennent à envier le sort des chrétiens. Sans doute, la crainte arrête habituellement l'expression de leurs sentiments, mais parfois, poussés à bout, ils n'ont pas retenu ce cri d'indignation : « Ces étrangers ne nous font que du bien et vous, vous ne songez qu'à nous manger (grager). » Quoique façonné de longue main à l'esclavage, le Thibétain commence à se réveiller de sa torpeur. Dans ces dernières années, les exemples ne sont pas très rares d'un peuple poussé à bout, se soulevant en masse, ses chefs civils en tête, pour combattre les lamaseries. Si, par un reste de respect superstitieux, il n'ose pas encore se soustraire entièrement à un joug devenu odieux, le mouvement est donné, il grandira.

3° Conséquences pour la domination chinoise.

Quoique soumis depuis de longs siècles à l'influence ou à la domination chinoise, le Thibétain n'a jamais pu estimer ni aimer le Chinois ; il y a antipathie de caractère, de mœurs, de coutumes, aujourd'hui comme dans les temps anciens. C'est que la Chine s'est contentée d'occuper militairement et civilement le pays, sans rien faire pour la colonisation, le bien-être, la civilisation de ses habitants conquis. Aussi les souvenirs d'ancienne indépendance se sont-ils conservés vivaces dans les grandes familles et les lamaseries, le peuple se contentant de dire comme l'âne de la fable : « Après tout, pour vous l'avouer en bon Thibétain, notre ennemi, c'est notre maître. Je n'en ai jamais connu d'autre. » L'opposition des chefs indigènes et surtout des lamaseries au gouvernement chinois est donc toujours sourde, elle se manifeste quelquefois par des actes de violence isolés dont les résidents impériaux à Lhassa ne sont pas même exempts. Mais l'arme toute puissante, dont les lamaseries se servent pour vaincre la Chine, est l'argent. L'ignoble vénalité des mandarins a déjà beaucoup déconsidéré et affaibli l'autorité chinoise au Thibet, elle finira par la ruiner complètement, je n'en doute pas. C'est alors que chefs indigènes et lamaseries voudront secouer le joug. Leur victoire sera leur ruine, car immédiatement commenceront les guerres entre l'autorité civile et les lamaseries qui voudront s'emparer du pouvoir, et entre les sectes religieuses elles-mêmes, les anciennes relevant la tête contre celle des Gué-loug-pa qui ne serait plus la secte officielle et protégée. Cette dernière éventualité arriverait également, je pense, si la dynastie tartare venait à descendre du trône de Péking et y était remplacée par une dynastie chinoise. Celle-ci, très probablement, serait loin d'avoir la même vénération et la même reconnaissance pour ses barbares sujets les lamas thibétains qui, tout en enrichissant les employés du gouvernement, sont une lourde charge pour le trésor impérial.

4° Conséquences pour les relations européennes.

Ennemies de la Chine par instinct de race et par politique, les

lamaseries sont encore plus opposées aux relations extérieures avec les puissances européennes, parce qu'à ces deux premiers motifs vient se joindre la crainte de perdre leur prestige religieux, source de leurs richesses, de leur puissance et de leur domination exclusives. Elles savent fort bien que le peuple, ignorant et indifférent en religion, se rangerait immédiatement du côté du plus fort et embrasserait sans hésitation, comme sans conviction, la religion du maître qui lui offrirait plus de garanties de bien-être matériel. Elles sont même persuadées que le premier acte d'un gouvernement chrétien dominant au Thibet serait d'abolir l'autorité des lamaseries.

Comme je l'ai déjà insinué, les mandarins chinois ne cessent de surexciter en elles ce sentiment de terreur folle, non qu'ils tiennent au fond aux lamaseries dont ils connaissent l'animosité et les prétentions, mais parce que c'est pour eux le plus sûr moyen de conserver à la Chine sa suzeraineté politique et surtout de remplir leurs coffres-forts particuliers aux dépens de leurs protégés. La comédie, qui se joue depuis le voyage de M. Cooper en 1833, est réellement ignoble. Un voyageur européen, désireux de visiter la *terra incognita* du Thibet, demande à Pékin passe-port et lettres de recommandation. Tout lui est accordé avec des démonstrations d'empressement et d'amitié ; ordre public et pompeux est expédié à toute vitesse à Lhassa, prescrivant de laisser passer et de protéger ; ordre secret d'arrêter à la frontière suit immédiatement. Les ambassadeurs chinois donnent l'alarme aux lamaseries et au gouvernement thibétain ; ils sont désolés, mais doivent obéir. Supplique des lamaseries de ne pas permettre un tel malheur qui ruine la religion et ceux aux prières desquels la dynastie tartare doit de conserver sa couronne. Ces belles raisons sont appuyées de sommes considérables qui compenseront les dangers évidents de perdre leur place et la faveur impériale, choses auxquelles les mandarins s'exposent en désobéissant au grand empereur. (Trente mille onces d'argent, 240.000 francs furent donnés par les lamaseries à l'ambassadeur chinois, pour faire arrêter le comte Szechengi !) Le marché conclu, ordre est envoyé aux mandarins échelonnés sur la route de saisir le voyageur selon les instructions secrètes reçues de

Péking. Ceux-ci se font extérieurement les amis et protecteurs des étrangers contre les violences des barbares ingouvernables qu'ils ont ameutés eux-mêmes ; ainsi ils sont toujours dans l'impossibilité absolue de faire observer les ordres publics reçus de Péking et dont ils font parade. Que fera le voyageur ? Il voit devant lui la force brutale, et il ne comprend rien à la force hypocrite qui l'arrête. Il maudit la première, donne un certificat de bonne conduite à la seconde qui s'empresse alors de l'éconduire par des routes détournées hors du Thibet et de la Chine. Ainsi se joue la farce, à l'orient. Au centre et à l'occident, les rôles sont tout simplement changés. Le Chinois, éloigné de Péking, se montre en adversaire ; le Thibétain, rapproché de l'œil européen, reste dans l'ombre, feignant l'amitié ; le résultat est le même. À l'est, comme au centre et à l'ouest, l'accord règne entre les Chinois et les lamaseries pour exclure l'Européen.

Que le Thibet vienne à recouvrer son indépendance, l'une des deux forces répulsives disparaît, il est vrai, mais l'autre, n'étant plus modérée et réglée par l'astuce chinoise, donnera libre carrière à sa violence naturelle, et alors on verra que ces bons religieux n'étaient après tout que des loups couverts de peaux d'agneaux. Le peuple thibétain, lui aussi, le comprendra clairement.

Une impulsion constante, forte et prudente, donnée au commerce avec les nations étrangères, surtout au commerce du thé préparé tout exprès selon le goût thibétain, pourrait amener une solution pacifique des difficultés pendantes dans le présent et menaçantes dans l'avenir.

5° — Conséquences pour la prédication de l'Évangile au Thibet.

Malgré les persécutions violentes et continuelles qui ont détruit les tentatives d'évangélisation au Thibet, l'Église et ses apôtres ne se sont cependant jamais découragés. Pour ne parler que de notre époque, aux franciscains ont succédé les jésuites, aux jésuites les capucins, aux capucins les Missions Étrangères de Paris, qui depuis vingt-six ans tiennent tête à l'orage. Malgré les meurtres de trois missionnaires en 1854 et 1865 et de plusieurs chrétiens en 1865, malgré les exactions,

incendies, pillages et expulsions violentes de 1858 — 1859 — 1864 — 1865 — 1873 — 1879, la mission renaît toujours de ses cendres. Le traité de Tien-tsin, qui avait fait entrevoir le plus bel avenir, se tourne d'abord contre la mission, puis devient une lettre morte. Les rares apparitions d'explorateurs européens avaient éveillé ces espérances, elles devinrent chaque fois une menace de ruine pour l'apostolat, compromis par les échecs successifs de ces généreux pionniers de la science. Ne comptant donc que sur la grâce et la protection de Dieu seul, le catholicisme a pu cependant fonder en pays thibétain, soumis directement à la Chine, sept centres principaux autour desquels se groupent actuellement au moins 700 fidèles, un séminaire, trois écoles, deux orphelinats, deux catéchuménats, plusieurs pharmacies, etc. Si l'on est étonné, ce n'est pas de voir que les progrès de la mission ont été si lents, mais qu'elle ait pu résister, qu'elle existe encore, et qu'elle poursuive avec patience sa marche en avant.

Quelles perspectives probables s'ouvrent pour elle dans l'avenir ?

Il est bien évident que les missionnaires catholiques, au nombre de douze seulement et abandonnés à leur propre faiblesse, ne pourront encore entreprendre une lutte ouverte contre les lamaseries soutenues par la fourberie chinoise ; ce serait ruiner de leurs propres mains l'œuvre commencée avec tant de peines et de patience. Ils doivent donc se résigner à vivre dans les catacombes jusqu'au jour marqué par la Providence. Les préjugés tombent déjà insensiblement et, comme je l'ai fait remarquer déjà, partout où la comparaison a pu s'établir entre les apôtres de Jésus et les lamas, entre les adorateurs de Dieu et ceux de Boudha, elle est toute à l'avantage du christianisme. Aussi les lamas en sont-ils réduits à dire comme les pharisiens : « Nous ne gagnons rien ; si nous tolérons ces hommes, tout le monde les suivra et notre écuelle sera brisée et les Anglais et les Russes viendront et s'empareront de notre pays. » Il ne leur reste que la force brutale, les missionnaires ont gagné la force morale et l'on commence à croire qu'il faut compter avec cette force appuyée de l'estime populaire.

Si la suzeraineté de la Chine sur le Thibet venait à succomber, je crois que les puissances européennes voisines se verraient forcées sous peu de se mêler des affaires du Thibet, soit parce que les troubles intérieurs de ce pays seraient devenus un danger pour elles, soit pour substituer leur commerce à celui de la Chine, surtout celui du thé. Par le fait même, les barrières morales si longtemps opposées aux relations avec les puissances étrangères chrétiennes seraient renversées ; il ne resterait que la barrière physique qui est loin d'être insurmontable même à la vapeur, comme le tramway de Darjeeling en est une preuve évidente depuis le 4 juillet dernier.

La mission catholique du Thibet doit donc prendre patience, car elle n'est pas sans espérance de voir la décomposition se mettre dans le corps qu'elle est appelé à combattre et à vaincre. Des influences pourront précipiter la crise et déjà on peut présager le lever du soleil sur ce malheureux peuple assis dans les ombres de la mort.

@

Date non précisée [1]

Destinataire non précisé

Le massacre du père Brioux

@

Nous avons publié les détails de l'horrible massacre du père Brioux. La lettre suivante, de M. Desgodins, nous fait connaître la suite que l'autorité thibétaine a donnée à cette grave affaire :

« Le vice-roi a nommé une commission de quatre mandarins qui se sont rendus à Bathang, accompagnés de cent cinquante soldats chinois. Dès leur arrivée, ils jugèrent les deux assassins détenus dans la prison du prétoire et acquirent bientôt la conviction que les principaux coupables étaient deux lamas, gardés sous caution au monastère de Bathang. Après bien des difficultés, des retards et des menaces, ils réussirent à se faire livrer les assassins, qui nièrent d'abord effrontément, puis finirent par avouer leur participation au pillage et à l'assassinat. De nouveaux interrogatoires donnèrent la preuve que plusieurs autres lamas avaient été acteurs dans le crime, que leurs principaux complices étaient des hommes au service de la lamaserie ou soudoyés par elle, que le complot partait du monastère, que l'expédition avait été dirigée et en partie exécutée par les lamas. Ils s'étaient fait accompagner de sept ou huit brigands de profession, uniquement pour se cacher sous leur nom, rejeter sur eux l'odieux du crime et rendre presque impossible l'action de la justice.

Les mandarins ont bien lancé leur police à la poursuite des autres meurtriers laïques connus ; mais les plus coupables des autres lamas encore libres dans leur lamaserie fortifiée, comment les prendre ? Sous prétexte de faire la guerre aux brigands de San-ngay, le couvent a armé 300 de ses religieux et 600 de ses fermiers. On n'est pas sans inquiétude pour l'avenir, en voyant cette attitude menaçante suffisante

---

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, 1882, page 317.

pour justifier la rumeur que l'assassinat du Père Brioux était un coup exécuté sous la pression des grandes lamaseries et du gouvernement de Lhassa. Aussi rien d'étonnant que la justice chinoise soit lente et circonspecte.

@

1882 [1]

À Dutreuil de Rhins

La région limitrophe du Thibet, de la Birmanie, de l'Assam et de la Chine [2]

@

Pour faciliter l'étude de cette région, je la diviserai en quatre parties dont les trois premières sont au sud de la rivière de Brahmakund. [3]

1° De Sudya à la chaîne de partage des eaux entre le bassin du Brahmakund et celui de l'Iraouady.

2° De cette chaîne au Nam Kiou (branche occidentale de l'Iraouady).

3° Du Nam Kiou à la Salouen.

4° De Sudya à la Salouen, au nord du Brahmakund.

1° *De Sudya à la chaîne de partage des eaux entre la rivière de Brahmakund et l'Iraouady*. — Cette chaîne se trouve par 94° 40' à l'est de Paris. De Sudya jusque-là, le pays a été mesuré trigonométriquement par les Anglais. Il comprend une zone de 40 à 50 kilomètres au sud de la rivière de Brahmakund. Le territoire anglais s'étend jusqu'à 30 kilomètres au sud-est de Sudya, à l'extrémité du coude que forme ici le Brahmakund pour se relever vers le nord-est, puis vers l'est, après avoir reçu, à la pointe la plus méridionale de ce coude, les eaux des rivières Tenga pani au nord et Noa Dihing plus au sud.

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1884, page 278.

[2] Cet article est un extrait conforme de la partie géographique des lettres, adressées en 1882, par l'abbé Desgodins à Dutreuil de Rhins qui se borne à les reproduire ici, en y ajoutant quelques notes.
Cet extrait présente surtout sous une forme succincte et très claire, l'exposé des connaissances parfaitement acquises aujourd'hui sur cette région. Mais, comme on le verra, ces connaissances sont encore bien incomplètes : entre l'Iraouady et la Salouen, au sud du 28e degré de latitude, trois degrés carrés au moins sont inconnus ; et entre la Salouen et le Tsanpo, au nord de l'Himalaya jusqu'au 30e degré, un vaste parallélogramme est resté vierge de toute exploration. En outre de la jonction du Tsanpo et du Brahmapoutre, il y a ici bien d'autres problèmes à résoudre. Il faut souhaiter à nos missionnaires du Thibet de s'y appliquer avec le même courage, le même zèle que l'abbé Desgodins, dans l'intérêt de la civilisation et pour l'avantage de la science.

[3] Un peu en aval de Sudya, le Brahmapoutre est formé de la jonction de deux branches principales : le Dihong ou Yarou Tsanpo ou grand fleuve du Thibet, et la rivière de Brahmakund qui vient d'abord de l'est.

Celle-ci est continuée au nord-est par la Dapha pani et à l'est-sud-est par la Dihing, qui toutes deux prennent leur source dans la chaîne de partage des eaux, tandis que la Tenga pani naît plus à l'ouest, dans d'autres montagnes beaucoup plus basses, qui, du Brahmakund descendent vers le sud pour aller rejoindre le Noa Dihing vers l'embouchure du Dapha et du Dihing.

Toute la partie occidentale de ce pays n'est que la continuation de la plaine du haut Assam, couverte d'immenses forêts vierges au milieu desquelles, surtout sur les bords des rivières, s'élèvent les villages des Syngpho et des Khampti ; les villages sont disséminés par petits groupes, ceux des Khampti sur la Tenga pani, ceux des Syngpho sur la Noa Dihing et ses deux affluents. La population totale est de 6.000 habitants, répartis entre cinquante-quatre villages dont vingt et un khampti et trente-trois syngpho, contenant mille cent soixante-sept maisons.

Ces deux tribus, originaires du bassin supérieur de l'Irraouady, chassées du pays natal par leurs congénères, s'étaient établies d'abord aux environs de Sudya : mais en 1840, lorsque les Anglais s'emparèrent de l'Assam, elles furent refoulées dans la plaine qu'elles occupent maintenant en alliées des Anglais. Aussi peut-on visiter leur pays sans permission, sans crainte et sans autre difficulté que celle d'un voyage dans un pays couvert de forêts et dépourvu de routes.

La partie montagneuse, surtout au nord et jusqu'à la ligne de partage des eaux, est presqu'inhabitée ; mais elle a été relevée trigonométriquement par le capitaine Woodthorpe et le lieutenant Harman ; pour se procurer des repères élevés, ces officiers établissaient leurs observatoires sur les arbres séculaires qui dominent les forêts et les mamelons environnants. C'est de là qu'ils ont pu fixer bien des pics de neige au nord de la branche occidentale de l'Iraouady et même dans la partie sud du Thibet, sans pouvoir cependant faire un tracé orographique suivi.

2° *De la chaîne de partage des eaux du Brahmakund et de l'Iraouady aux bords du Nam Kiou*. — Cette partie du pays bien connue, est entre les latitudes de 27° et de 28°. Bien qu'elle n'ait pas été relevée trigonométriquement comme la précédente, elle a été étudiée par de savants explorateurs tels que Wilcox en 1825, Welch en 1842, Jenkins et Williams en 1845, etc. ; aussi la carte anglaise est-elle considérée par les géographes comme exacte dans ses parties principales. Il paraît à peu près certain que le Nam Kiou ou branche occidentale de l'Iraouady, prend sa source dans un massif de montagnes neigeuses qui forment la limite méridionale des districts thibétains de Djroupa, pays de pâturages, et de Dzayul, pays d'agriculture.

Par 27° 15' le Nam Kiou reçoit le Nam Long qui vient de l'ouest, et à 35 kilomètres plus au sud, la Sitka qui vient de la même chaîne.

D'après tout ce que j'ai lu sur cette partie supérieure de l'Iraouady, habitée par les Bor Khampti, il y a des plaines assez bien cultivées et boisées. La population, nombreuse et assez civilisée, est boudhiste comme les Khampti du Tenga-pani, mais turbulente et indépendante. La partie méridionale, plus accidentée et traversée par le Nam Long, est habitée par des Syngpho indépendants qui appartiennent à la même race que les Kakhien de la Birmanie. Comme leurs congénères du Noa Dihing, ils n'ont ni écoles, ni temples, ils sont fétichistes, plus simples et plus doux que les Khampti.

3° *Du Nam Kiou à la Salouen*. — Ce pays n'a jamais été relevé trigonométriquement. On n'y a jamais fait une seule exploration ; et tout ce qu'on en connaît repose sur les dires des indigènes. [1]

Dès 1825 Wilcox avait signalé l'existence d'une branche orientale de l'Iraouady qu'il nomme, sur sa carte, Lesser Iraouady (plus petit Iraouady).

---

[1] M. l'abbé Desgodins oublie la géographie chinoise. Malgré de grossières erreurs, accrues encore par les interprétations de Klaproth et d'autres fabricants de cartes, on peut en tirer quelques données. Dans ce qui suit, l'abbé Desgodins ne se propose pas d'ailleurs de résumer toutes les informations indigènes ou autres sur la contrée en question, mais celles qu'il croit les plus importantes ou les plus rapprochées de la vérité.

En 1845 Williams affirmait que le confluent de cette branche avec l'Iraouady occidental se trouve par 26° environ, près du village de Mainlah.

Malgré ces deux indications, presque toutes les cartes omirent le tracé de cette branche orientale ; j'en parlai, mais très vaguement, en 1864.

Dans ces dernières années la question a été étudiée avec plus de soin [1], d'abord par le lieutenant Harman, du Trigonometrical Survey, qui envoya sur les lieux un explorateur indigène (*pundit*) ; celui-ci revint sans avoir pu remonter le cours de la rivière, mais en affirmant qu'elle existait et constituait la branche principale de l'Iraouady ; il donnait à cette branche le nom thibétain de Songa Kiou, aussi je fis remarquer au lieutenant Harman qu'elle pouvait bien passer à Song nga-Kien-dzong, préfecture de la partie sud-est du Thibet.

Du 17 octobre 1879 au 6 mars 1880, un explorateur birman (Alaga), envoyé par le major Sandeman, partit de Bhamo, remonta l'Iraouady, trouva par 25° 43' le confluent d'une rivière appelée Mékha qu'il remonta jusque par 26° 22' et revint à Bhamo. Il en faisait la branche orientale de l'Iraouady, mais la trouvait moins considérable que la branche occidentale. Le 24 janvier les eaux du Nam Kiou avaient grossi et celles du Mékha avaient baissé. [2]

Enfin, en décembre 1881, M. C. H. Lepper faisant un deuxième voyage chez les Syngpho du Noa Dihing et les Khampti du Tenga pani, revint avec les informations suivantes :

---

[1] Aucun des plus récents explorateurs ne s'est encore plus rapproché de la région à étudier que Wilcox à l'ouest, et l'abbé Desgodins à l'est. Le Pundit Alaga en est resté trop loin vers le sud et M. Lepper beaucoup plus loin à l'ouest. Bien que les renseignements nets et précis recueillis par ce dernier confirment nos suppositions et le résultat de nos interprétations, nous devons reconnaître que la valeur de ses renseignements ne diffère pas de celle des précédents voyageurs.

[2] 1° Rien ne prouve que le Mékha soit la branche de l'Iraouady dont on parlait jusqu'à présent.
2° L'estimation à vue d'œil du débit de deux cours d'eau n'a pas de valeur.
3° Les débits de deux cours d'eau dans ces régions peuvent être très différents à diverses époques de l'année et dépendent d'éléments inconnus, tels que longueur et surtout largeur du bassin, position des sources en deçà ou en delà de la limite des pluies ou des neiges, etc. La connaissance exacte de leurs débits à toutes les époques ne permettrait pas, à elle seule, de fixer approximativement la position des sources.

1° À l'est du Nam Kiou il n'y a plus que deux rivières à passer avant d'arriver à la frontière chinoise. La première, qui se nomme Khang Kha, est aussi longue et à peu près aussi forte que le Nam Kiou ; la seconde, plus à l'est, se nomme, en syngpho et en khampti, le Phong may. Les uns disent que cette rivière est plus considérable que le Nam Kiou, les autres prétendent qu'elle est de même grandeur.

2° Tous les indigènes, même des Bor Khampti, assurent que plus à l'est du Phong may, et à une petite distance d'un ou deux jours de marche est la frontière chinoise.

3° À l'est de la frontière, les indigènes ont bien entendu parler d'une autre grande rivière, mais aucun d'eux ne l'a vue tout à fait indépendante de l'Iraouady. Cette rivière, qui coule en pays chinois, est nommée par les indigènes Phong may Phong gong.

M. Lepper et moi discutâmes longuement ces renseignements avec le général Walker, surveyor général, et avec M. James, son assistant, et nous convînmes qu'ils devaient être exacts parce qu'ils se rapportent bien aux renseignements donnés par Wilcox et Williams.

De mon côté, je pouvais affirmer que le dernier grand fleuve de Chine à l'ouest, par cette latitude, est bien la Salouen ; et que la frontière chinoise se trouve précisément sur l'arête de la chaîne de montagnes qui court sur sa rive droite. J'ai déjà écrit que, de Tcha mou tong sur les bords de la Salouen, et depuis la tribu des Loutzé jusqu'à la frontière chinoise et même au-delà, jusqu'à la tribu du Terong ou Bayul, il n'y a pas plus de deux jours de marche, même pour des porteurs.

Il nous restait à discuter la longueur probable de la branche orientale de l'Iraouady. [1]

La différence des noms qui lui ont été donnés, Song nga Kiou et Phongmay, ne peut faire de difficultés puisque les rivières ont des noms

[1] D'après ce qui précède et ce qui suit, on voit que l'abbé Desgodins identifie le Phong may Phong gong avec la Salouen, et le Phong may avec la grande branche orientale de l'Iraouady. Nous avons vu précédemment que cette branche était aussi identifiée avec le Song nga Kiou ou rivière de Song nga Kien dzong, au Thibet.

différents suivant l'idiome des tribus et les pays qu'elles traversent.

De ce que les uns considèrent comme plus considérable, les autres comme moins considérable la branche orientale, il ne peut résulter non plus de difficulté, car les indigènes n'ont pas mesuré le débit des deux branches et il peut y avoir une équivoque sur l'épithète « considérable », les uns parlant du volume, les autres du parcours. À mon avis, la remarque de l'explorateur Alaga concilie les deux divergences ; le volume du Song nga Kiou ou Phong may est plus petit que celui du Nam Kiou, mais sa longueur est plus grande. Ses eaux grossissent bien après celles de Nam Kiou parce qu'il vient de plus loin ; le Song nga doit venir d'un pays qui est au-delà de la zone pluvieuse dans laquelle sont entièrement compris le Nam Kiou et son premier affluent de l'est, le Khang Kha ; il doit venir, par conséquent, non des montagnes de neige [1], mais du plateau du Thibet. Ce plateau lui-même reçoit une quantité relativement faible de neige, dont la fonte commence fin mars ou avril et donne peu d'eau aux rivières [2], parce que la liquéfaction ayant lieu peu à peu et sur une vaste surface beaucoup plus plane, une grande partie de l'eau a le temps de s'infiltrer dans le sol ; il en descend ainsi peu, jusqu'aux lits des torrents et des rivières [3].

Je suis donc porté à croire que le Song nga Kiou ou le Phong may— et lui seul — vient réellement des pays thibétains et que le nom de Song nga Kiou ne lui a été donné par les Thibétains qu'à cause de son passage à Song nga Kien dzong.

Voyons maintenant quelle peut être sa longueur.

D'après les renseignements qui m'ont été donnés au Thibet, on

---

[1] Himalaya ou ceinture neigeuse du plateau thibétain.

[2] L'abbé Desgodins n'entend évidemment appliquer cette observation qu'à la partie méridionale du plateau thibétain.

[3] La longueur d'un cours d'eau peut donc être ici indépendante de l'étendue de son bassin. M. Gordon, dans sa monographie de l'Iraouady, ne tenait aucun compte de cette remarque. Ses appréciations purement hypothétiques sur l'étendue du bassin supérieur de l'Iraouady, du Tsanpo, etc. auraient été une raison suffisante pour me faire repousser ses conclusions, si la partie de son ouvrage consacrée au bassin supérieur et inconnu de l'Iraouady ne m'eut paru d'ailleurs insuffisante au point de vue géographique.

passe la rivière à Song nga Kien dzong sur un pont de bois ; par conséquent elle ne peut avoir plus de 30 mètres de largeur ; mais pourrait-elle être très profonde ? — Ce serait contraire à l'observation de l'explorateur indigène qui ayant vu son confluent, prétend que son volume d'eau est inférieur ou sensiblement égal à celui du Nam Kiou. De plus les indigènes de Song nga Kien dzong et les voyageurs thibétains m'ont toujours comparé cette rivière avec le Oukio à son passage à Pétou (trois jours au sud de Tchra yul). En lui donnant la même longueur on pourrait placer les sources de la branche orientale de l'Iraouady par environ 30° de latitude.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit l'opinion adoptée, la conclusion du major Sandeman est que « toutes les théories touchant l'identité du Tsanpo et de l'Iraouady peuvent être désormais abandonnées pour toujours ». C'est aussi l'opinion du général Walker et la mienne [1].

D'après les renseignements recueillis, la branche orientale de l'Iraouady n'aurait qu'un seul cours principal passant à Song nga Kien dzong ; le district de Dza yul [2] serait situé, au nord de Roemah, sur le Lohit, nom donné à la partie supérieure de la rivière de Brahmakund.

En me parlant de la rivière de Song nga Kien dzong, les indigènes me disaient que, pour se rendre de Menkong à Dza yul, on ne passe qu'une montagne, mais qu'on franchit deux passages de crête, c'est-à-dire que le plateau est compris entre deux arêtes. Song nga Kien dzong se trouve précisément dans le fond de la vallée, au milieu du plateau. Les indigènes ajoutaient qu'en suivant les détours de la route, et avec des animaux chargés, il y a cinq à jours de marche entre Menkong et Song nga Kien dzong et à peu près la même distance entre cette ville et Dza yul.

---

[1] Les ingénieuses interprétations de l'abbé Desgodins sur le cours de la branche de l'Iraouady ne nous paraissent pas moins fondées que ses raisonnements. Ils confirment d'ailleurs les résultats que donne une véritable étude géographique de la question.

[2] La principauté ou plutôt le district de Dza yul, dont le chef-lieu est Roemah, doit se trouver à cheval sur le Lohit et sur un petit affluent de la branche orientale de l'Iraouady nommée Dza tchou ou Dza kiou. Sur ce point de détail, je ne partage donc pas l'opinion *actuelle* de l'abbé Desgodins qui place le district de Dza yul entièrement dans le bassin du Brahmakund. Je dis l'opinion *actuelle*, car, en 1872, l'abbé Desgodins écrivait qu'il avait toujours entendu dire que les rivières de Dza yul allaient se jeter dans l'Iraouady et non dans le Brahmakund.

4° *Pays compris entre Sudya et la Salouen, au nord du Brahmakund*. — Ce pays est arrosé par plusieurs affluents du Brahmakund. En commençant par l'est, je citerai d'abord le cours supérieur de la rivière de Brahmakund elle-même, qu'on nomme ici Lohit ou Talouka, qui passe à Dza yul [1], et traverse la tribu des Digarou Michemi avant d'arriver à Sudya. Ici, en hiver, dans la saison des basses eaux, son débit a 32.000 pieds cubes anglais par seconde. Aussi de très petits vapeurs d'un faible tirant d'eau peuvent-ils seuls la remonter jusqu'à Sudya. Pour remédier à cet inconvénient et relier Sudya aux nombreuses plantations de thé et aux mines de houille de Makhum (dans les montagnes des Naga), on a commencé un chemin de fer partant de Dibrughar et aboutissant à Makhum par Dum dum, avec un embranchement de Dum dum à Sudya.

L'opinion la plus répandue est que la Talouka, un peu au nord de Roemah, vient du nord-ouest. Bien que l'on ignore ici où peuvent être situées ses sources, personne ne l'identifie avec le Tsan po, son volume d'eau étant trop peu considérable.

Les affluents principaux du Brahmakund sont [2] : le Digarou, le Dhuli, le Diphu, le Kundil. Ils ne sont pas considérables et prennent leurs sources dans les contreforts de l'Himalaya habités par les Michemi qui, actuellement, sont pour les Anglais des voisins assez paisibles.

Le Dibong, qui sépare les Chulikatta Michemi des tribus Abor, a été étudié et relevé trigonométriquement par le lieutenant Harman, déjà cité. Il m'en a parlé lui-même et j'ai sa carte sous les yeux. Le Dibong a sa source par 28° 57' de latitude, dans des pics de neige de 15.328 pieds (4.670 mètres) d'altitude, qui forment ici la crête des Himalaya. Il

---

[1] J'ai déjà dit, à ce sujet, que la première opinion de l'abbé Desgodins me paraissait plus fondée. Le district de Dza yul est bien en partie sur la Talouka. Son chef-lieu, Roemah, est sur sa rive gauche ; mais, de documents géographiques thibétains bien antérieurs aux renseignements recueillis par MM. Desgodins et Wilcox, j'avais déduit que le district était aussi arrosé par quelques petits affluents de la branche orientale de l'Iraouady — entre autres le Dza tchou ou Dza kiou — opinion confirmée par les premiers renseignements qu'avait recueillis l'abbé Desgodins lors de son séjour au Thibet (voir sa lettre à F. Garnier, 15 mars 1874). Je m'en tiens à cette opinion.

[2] L'abbé Desgodins oublie ici le Tidding, dont le cours ne paraît pas plus considérable que les autres.

descend du nord au sud vers Sudya jusqu'à huit kilomètres de cette ville où il reçoit le Dikrang ; puis il fait aussitôt un coude vers l'ouest et reçoit la Sisseri avant d'aller se jeter dans le Dihong, branche septentrionale du Brahmapoutre.

Le Dibong, dont l'étendue est assez restreinte, reçoit une multitude de torrents qui le grossissent rapidement. Dans la plaine son cours est très lent et, à son confluent avec le Dihong, il n'a pas l'apparence d'une large et profonde rivière. Son débit est très inférieur à celui du Brahmakund. Quant au Dikrang et à la Sisseri, affluents du Dibong, ce ne sont que de toutes petites rivières presqu'à sec pendant l'hiver ; leur lit sert alors de route aux sauvages qui descendent dans la plaine où les attirent les salaires qu'ils reçoivent pour leurs travaux. Ils apportent surtout des bois de chauffage à la grande foire de Sudya qui a lieu tous les ans, en février. À cette époque il se fait un mouvement d'affaires évalué, en 1879, à 35.721 roupies (89.300 fr.) pour les importations et 30.525 (76.300 fr.) pour les exportations.

Enfin, à l'ouest de Sudya, se trouve la jonction du Brahmakund et du Dihong qui forment le Brahmapoutre.

Bien que le Dihong n'ait pu être exploré et relevé au-delà de 27° 07' de latitude, son débit de 80.000 pieds cubes anglais par seconde, dans la saison sèche, en fait la branche principale du Brahmapoutre. Ce chiffre ne correspond qu'au débit d'un des bras du Dihong ; l'autre étant d'à peu près moitié plus petit, il est probable que le débit total moyen du Dihong, en saison sèche, est d'environ 110 à 120.000 pieds cubes.

Bien qu'on ne puisse encore affirmer catégoriquement l'identité du Brahmapoutre ou Dihong avec le Tsan po qui n'a été exploré, au Thibet, que jusqu'à Gya la Sindong, les plus grandes probabilités sont en faveur de cette supposition. J'ajoute que si, de Sudya, on regarde vers le nord-ouest on est frappé de l'abaissement en altitude que présentent les Himalaya dans cette direction qui est celle du Dihong. Aussi loin que la vue puisse s'étendre on n'y aperçoit aucun pic élevé, aucune montagne de neige perpétuelle, mais une trouée profonde et lointaine, en zigzag il est vrai, traverse la chaîne des montagnes. Les zigzags

produits par l'écartement des contreforts de l'est et de l'ouest ne sont pas abrupts et n'empêchent pas la vue de suivre cette trouée remarquable.

Je regrette de n'avoir aucun renseignement à vous donner sur la rivière de Hlari que vous nommez aussi Ken pou ou Gacho tchou. Priez Dieu qu'il m'envoie vivre de nouveau dans ce pays qui est presque devenu ma patrie d'adoption, et alors je vous promets de vous envoyer des notes sérieuses sur le cours de ces rivières, sur la direction de ces montagnes, sur les villes, les villages, les populations, l'histoire, etc., etc.

Si vous pensez que ces notes sont de nature à faire plaisir à la Société de Géographie, veuillez les lui offrir, avec mes respects et mes vœux les plus sincères.

@

24 juin 1884 [1]

À Delpech, Supérieur du séminaire des Missions Étrangères

Une mission nouvelle dans l'Himalaya

@

Pedong, le 24 juin 1884,

À Monsieur le Supérieur et à Messieurs les Directeurs du Séminaire des Missions Étrangères de Paris.

Messieurs,

Au commencement de 1880, vous me faisiez savoir que Son Excellence le cardinal-préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, heureux sans doute des progrès consolants de la mission du Thibet sur la frontière de Chine, désirait cependant voir évangéliser sur d'autres points cet immense pays de 25 degrés de longitude. N'était-il pas possible de reprendre à nouveau les tentatives de 1850 à 1858, soit pour pénétrer au Thibet par le nord de l'Inde, soit pour établir des stations chrétiennes sur la frontière des deux pays et y préparer l'évangélisation du Thibet central, dès que les circonstances le permettraient ? Vous m'engagiez à mettre au service de cette difficile et délicate entreprise ma connaissance de l'anglais et du pays, ainsi que ma vieille expérience de vingt-cinq années, promettant de m'aider de tout votre pouvoir. Il m'en coûtait de quitter une mission à laquelle je travaillais depuis si longtemps, des confrères dévoués et amis avec lesquels j'avais surtout goûté la consolation de souffrir pour Dieu et les âmes, un évêque aussi zélé que prudent qui daignait m'honorer de sa confiante amitié, pour aller recommencer une vie errante, pleine

[1] Cf. *Les Missions Catholiques*, des 3, 10 et 24 octobre 1884 : "Plusieurs de nos lecteurs nous avaient, à diverses reprises, exprimé leur étonnement de ne plus recevoir de nouvelles du Thibet. Depuis quelques années, en effet, nous n'avons pas parlé de cette mission difficile. On trouvera dans le rapport suivant, en date du 24 juin 1884, de M. Desgodins, pro-vicaire apostolique, à M. Delpech, Supérieur du Séminaire des Missions-Étrangères, les motifs de notre silence. Les intéressants détails, les heureuses nouvelles, les précieux renseignements géographiques contenus dans cette relation, seront lus avec plaisir par tous les amis de la mission du Thibet et les dédommageront de leur longue attente."

d'incertitudes et de responsabilité. Mais le représentant du vicaire de Jésus-Christ avait exprimé son désir, ce désir était pour moi un ordre, je me résignai.

Le 31 mai 1880, je faisais mes adieux aux confrères présents et à Monseigneur qui, pour dernière marque de son affection paternelle et peut-être de son regret, me conférait le titre de pro-vicaire. Il me priait, puisque je retournais en pays civilisé, de faire imprimer nos livres chrétiens thibétains, dont j'emportais le manuscrit corrigé, afin de les sauver d'une perte ou au moins d'une détérioration presque inévitable et de faciliter l'instruction des chrétiens, des païens et surtout des enfants dans les écoles. La bénédiction que le saint évêque fit descendre sur moi au moment du départ, me porta bonheur : le 15 juillet j'arrivais à Shang-haï, juste à temps pour y célébrer mes noces d'argent de missionnaire, en compagnie de mon cher compatriote le père Martinet. Pour attendre une malle ayant correspondance avec l'Inde, je passai joyeusement l'Assomption avec le père Lemonnier et autres amis à Hong-Kong. Le 5 septembre débarquant à Calcutta, je venais demander l'hospitalité à S. G. Mgr Goethals, qui me l'accordait de grand cœur avec sa générosité bien connue.

Vous m'aviez recommandé, Messieurs, de conduire cette affaire le plus secrètement possible jusqu'à ce qu'un résultat favorable fût à peu près certain. Voilà quatre ans que je n'ai plus donné signe de vie, si ce n'est à vous, à mon frère, et à un petit cercle d'amis intimes auxquels le secret fut recommandé. Maintenant que le succès a dépassé nos espérances, le moment me semble venu de vous adresser un compte rendu d'ensemble sur cette petite campagne dont les détails et péripéties vous sont parvenus au jour le jour. Si vous le jugez à propos, vous pourrez communiquer ce rapport à Son Éminence, qui sera sans doute heureuse d'apprendre que son désir est devenu une réalité.

À Calcutta il fallait me donner une contenance plausible qui, tout en voilant le vrai but de mon voyage, me permît d'étudier la situation et d'attendre le confrère que vous m'aviez promis. Je me donnai comme délégué pour diriger l'impression de nos livres thibétains. On me crut

facilement. Des amis désintéressés me vantèrent les systèmes nouveaux et savants d'imprimerie, depuis la plume électrique jusqu'à la colle forte. Je les vis fonctionner. Aucun ne répondant à la grande entreprise que j'avais en vue, je m'adressai aux lithographes européens, qui me demandèrent des prix exorbitants. Il faut bien que les pratiques paient le luxe de ces messieurs ; je n'en avais pas le moyen. Je m'adressai alors aux indigènes, auxquels je fournissais le modèle écrit de ma main sur papier autographique. Les premiers me gâchèrent toute la besogne sans résultat. Enfin j'en trouvai un qui promit de faire l'ouvrage bien, promptement et à un prix relativement modéré. Promettre et tenir parole, c'est bien différent pour un païen et un Indou. En six mois il ne put m'imprimer à mille exemplaires que l'alphabet des écoles, cahier de 36 pages, et le petit catéchisme de 40 pages. Et quel ouvrage grand Dieu ! mais cela pouvait passer à la rigueur.

Que faire pendant les interminables loisirs que me faisait la paresse des ouvriers ? J'étudiai la collection des rapports officiels sur les relations du gouvernement anglais avec le Népal, le Sikim, le Boutang et les sauvages du nord d'Assam. À mon grand regret, j'appris que ces relations étaient bien moins avancées et moins cordiales que je ne le pensais, excepté avec le Sikim. En particulier, je ne trouvai absolument rien qui indiquât des rapports diplomatiques ou amicaux avec le Thibet proprement dit ; quelques pages remplies de chiffres sur les importations et exportations commerciales, voilà tout ce que je rencontrai dans les publications officielles. J'eus recours alors aux relations des voyageurs, presque toujours inexorablement arrêtés à la frontière et éconduits plus ou moins poliment. Le Boutang et les sauvages ne font pas exception à cette règle générale.

Peu à peu le bruit se répandit qu'un vieux missionnaire du Thibet était en ville. Des curieux, des commerçants, des savants, des employés du gouvernement vinrent me voir ; à tous je donnai les renseignements qu'ils pouvaient désirer. Parmi les connaissances que je fis alors, celle qui fut sans contredit la plus utile fut celle du lieutenant-

général Walker, surveyor général de l'Inde. Si les renseignements géographiques que je lui donnai lui firent plaisir, ceux que je recueillis près de lui m'étaient infiniment précieux, et à l'aide des cartes les plus récentes publiées par son administration qu'il m'offrit en cadeau, mes idées devenaient claires et précises sur les limites entre le gouvernement anglais, les petits États des montagnes et le Thibet. Enfin, à la prière du rédacteur en chef du journal catholique de Calcutta, je publiai, tout en gardant l'anonyme, bon nombre d'articles sur les mœurs et coutumes du Thibet, sur le boudhisme pratique, bien différent du boudhisme des livres, sur la confection spéciale et le commerce du thé entre la Chine et le Thibet, etc.

L'impression des deux cahiers étant terminée, et la part de Monseigneur étant embarquée, il ne me restait plus qu'à aller étudier sur les lieux ce que nous avions vu dans les livres. Ils nous avaient indiqué Darjeeling et ses environs comme le point le plus favorable à nos projets. Nous fîmes donc nos adieux à nos amis et bienfaiteurs et, comme les grands seigneurs de la plaine, allâmes respirer un air frais et sain aux montagnes pendant la saison brûlante et pluvieuse. Le 23 mars nous montons en chemin de fer, et nous nous réveillons le 24 à Siligorie, au pied des Himalayas. Là, un autre petit chemin de fer nous remorque et nous hisse, par des pentes et des lacets uniques en ce monde, jusqu'à 7.000 pieds d'altitude, pour redescendre ensuite à 6.500, à Darjeeling, devenu le faubourg de Calcutta et le *sanatorium* du Bengale, grâce à la vapeur obéissant à l'esprit vaste et entreprenant de sir Ashley Eden, le lieutenant-gouverneur, et à la patiente énergie de l'ingénieur en chef directeur de la Compagnie, M. Prestage. En 1856, il m'avait fallu perdre près d'un mois pour faire le même voyage !

Comme les jésuites de Calcutta, les capucins de Darjeeling nous firent l'accueil le plus aimable et le plus empressé. Pendant sept mois nous partageâmes leur pauvreté en nous édifiant de leurs vertus. Ce ne sont pas les délices de Darjeeling qui nous y retinrent si longtemps ; mais il fallait tout d'abord compléter et contrôler nos études précédentes, et pour cela nouer de nouvelles relations avec le monde

officiel et les résidents. Notre reconnaissance est acquise pour toujours surtout à sir Ashley Eden, le lieutenant-gouverneur, et au capitaine Harman R. E., le second du général Walker pour la triangulation des Himalayas. Puis, la saison des excursions aux montagnes était passée ; alors les travaux d'imprimerie furent remplacés par l'étude des langues — l'anglais, l'indoustani et le boutanien — nécessaires soit pour l'évangélisation, soit pour entretenir les relations nécessaires. Plus tard, il faudra encore y ajouter le lepcha. Il fallut aussi nous mettre en relation avec les autorités ecclésiastiques chez lesquelles nous pouvions avoir à voyager ou à résider. Nous ne rencontrâmes chez ces vénérables supérieurs de missions qu'assistance et encouragements *salva juridictione*. Enfin, ajoutez quelques petits services rendus à nos hôtes dans l'exercice du saint ministère, et vous aurez une idée de l'emploi de notre temps pendant la saison chaude et pluvieuse de 1881.

Enfin, la mousson du nord-est venait de s'établir franchement, déchirant sur son passage le voile épais de nuages et de brouillard qui avait si longtemps dérobé à la vue le magnifique panorama des neiges perpétuelles. Les touristes et les arpenteurs se préparaient à l'escalade des géants du monde orographique ; les frileux et besogneux songeaient avec regret à regagner leurs chaudes demeures de la plaine. À l'exemple des premiers, nous préparions notre petite caravane, et quittions Darjeeling le 24 octobre. Allant à très petites journées pour mieux voir, nous consacrâmes onze jours à étudier un pays que les touristes traversent facilement en deux ou trois jours. Comme ce pays devait devenir le théâtre de nos futurs travaux apostoliques, permettez-moi, Messieurs, de vous en donner ici une connaissance aussi claire et succincte que possible.

Le district civil de Darjeeling est divisé en deux parties très distinctes, séparées par la rivière Tista, qui, des glaciers du Kochinjnenja (Kong-tchine-djé-nga, les cinq nobles montagnes de neiges perpétuelles), coule au sud et va se réunir au Brahmapoutre dans les plaines du Bengale. Le territoire *à l'ouest* de la Tista, depuis les plaines, au sud, jusqu'à l'affluent du grand Rongnit et le torrent

Rammam, faisait autrefois partie du petit royaume de Sikim, de 1835 à 1861. Cette partie du Sikim fut en partie donnée, en partie annexée à l'empire anglais des Indes, avec Darjeeling pour centre administratif. La forêt vierge a cédé la place à de riches et riantes plantations de thé, de chinchona, de café, et à de nombreuses cultures indigènes. Une nombreuse population d'Européens et d'Indiens y étale à grands frais le luxe de la civilisation ; un courant d'immigration de tous les peuples voisins, attirés par l'appât d'un lucre facile et certain, s'est dirigé vers ce centre brillant, qui prend d'année en année une extension rapide, surtout depuis que les lieutenants-gouverneurs du Bengale ont choisi Darjeeling pour leur station d'affaires et de plaisance pendant une bonne moitié de l'année.

Ces quelques mots étaient nécessaires pour faire bien comprendre quelle sera notre situation sur la rive gauche de la Tista ; mais il est inutile d'en dire plus, car au point de vue de l'évangélisation, nous ne pouvons avoir aucun droit sur la rive droite : elle appartient tout entière et sans contredit au vicariat apostolique de Patna, qui, lors de sa fondation, en 1835, la reçut avec tout le Sikim de la Sacrée-Congrégation de la Propagande. Je suis loin de le regretter, car Darjeeling et l'ouest de la Tista serait pour nous un gouffre de personnel et d'argent que nous ne pourrions combler.

La partie *orientale* du district civil de Darjeeling, sur la rive gauche de la Tista, depuis les plaines jusqu'à l'affluent du Rongpo, faisait autrefois partie non du Sikim, mais du Boutang, pays dépendant du Thibet et par conséquent de la Chine. En 1865, le gouvernement anglais, ayant eu à venger les indignes traitements subis par son envoyé officiel, fit la guerre au Boutang, le battit et, par le traité du 11 novembre de la même année, annexa les dix-huit dooars de la plaine et le pays montagneux entre la Tista à l'ouest, le Rongpo au nord et le Détchou à l'est. Dès le mois d'octobre 1866, cette partie montagneuse était réunie au district civil de Darjeeling. C'est la seule dont nous ayons à nous occuper ici.

Ce territoire, qui mesure vingt à vingt-cinq milles carrés, est borné à

l'ouest par le district de Darjeeling, dont il fait partie, au nord par le Sikim, à l'est par le Boutang, au sud par les plaines du Bengale. Il n'est peuplé que dans sa partie nord, le sud étant couvert de forêts réservées. À l'exclusion des colons et planteurs européens, les indigènes seuls ont le droit de s'y établir. Aux anciens habitants, assez rares, sont venus se réunir des émigrants du Népal, du Sikim, du Boutang et même du Thibet central, attirés par la certitude de la liberté et de la sécurité qu'ils reçoivent du gouvernement anglais en échange d'une redevance insignifiante. Pour éviter les causes de querelles entre ces éléments disparates, le gouvernement a groupé les Népaliens sur les bords de la Tista, de son affluent la Rillie, et à Ambiok ; les Boutaniens et Thibétains dans les vallons du Mayrong et du Richitchou ; les Lepchas et Limbous sur les bords du Rongpo et au canton de Lingtsé, où l'on rencontre cependant aussi quelques Népaliens et Boutaniens. En somme, c'est actuellement une population totale d'environ deux mille familles ainsi réparties : mille familles népaliennes, appartenant à la religion indoue ; six à sept cents familles boutaniennes ou thibétaines sont boudhistes ; le reste, Lepchas ou Limbous, professe un boudhisme fortement teinté de fétichisme. Les boudhistes ont, même en territoire anglais, leurs lamaseries ; on en compte quatre à l'est de la Tista, desservies chacune par sept ou huit lamas mariés de la secte des Djroupa, dominante au Boutang.

D'après ce rapide exposé, vous voyez, Messieurs, qu'au point de vue ethnographique nous pouvons commencer ici notre œuvre de mission thibétaine, aussi bien que si nous résidions au Thibet proprement dit (qui, hélas ! est toujours fermé) et avec plus de sécurité puisque nous ne quittons pas le territoire anglais. Au point de vue géographique, la position n'est pas moins avantageuse, car, en choisissant Pedong, centre des populations boutaniennes et thibétaines, nous ne sommes qu'à quarante-cinq milles de Darjeeling ; à cinq milles du Sikim, où les Européens ne sont pas encore établis, c'est vrai, mais où ils peuvent voyager en toute liberté ; à un jour du Boutang, dont la soumission au Thibet et à la Chine est chancelante, mais où les Européens ne peuvent encore ni résider ni même voyager ; enfin à trois jours de marche du

Thibet proprement dit qui, en cet endroit, s'enfonce comme un coin entre le Sikim et le Boutang, occupant sur le versant sud des Himalayas la vallée supérieure de la Matchou, dont Pha-ri-dzong est le chef-lieu civil thibétain. De plus, de Darjeeling part une grand'route commerciale, construite par le gouvernement anglais. Elle traverse la Tista sur un magnifique pont suspendu, regagne les hauteurs à Kalingpong, passe à Pedong, traverse le Réna du Sikim et vient aboutir à 14.000 pieds d'altitude au Jélep-la, ou passage situé à la partie méridionale de cette vallée de Pha-ri-dzong dont je viens de parler. Pendant les six ou sept mois de la saison sèche, elle est continuellement suivie par les caravanes du Sikim, du Boutang et du Thibet qui viennent faire le commerce à Darjeeling. Enfin, au point de vue de la juridiction ecclésiastique, la bonne Providence semblait nous avoir ménagé un pied à terre indépendant dans ce petit territoire, en le séparant du Boutang depuis le 11 novembre 1865, et en le réunissant à Darjeeling depuis octobre 1866, c'est-à-dire plus de quatre ans avant que le Boutang ne soit confié par le Saint-Siège à la Société des Missionnaires de Milan, apôtres zélés du Bengale central. Si, au milieu des vicissitudes politiques qu'il avait subies, ce territoire était resté *res nullius*, ne pourrions-nous pas, avec l'assentiment du Saint-Siège, nous y établir et y commencer notre œuvre de mission thibétaine, en pays thibétain, sous l'autorité et la protection du gouvernement anglais ?

Telles étaient nos pensées en rentrant à Darjeeling, le 3 novembre 1881. Malgré les avantages nombreux que semblait promettre ce pays à la réalisation de nos projets, le père Mussot et moi jugeâmes prudent, avant de tenter aucune démarche officielle, d'explorer d'autres lieux, peut-être nous offriraient-ils autant ou plus de chances de succès. Ainsi le voulaient d'ailleurs les instructions que nous avions reçues, et le temps ne nous manquait pas pour les suivre de point en point.

Le 15 novembre nous partions pour le Haut-Assam et arrivions le 4 décembre à Dibrughar, terminus de la grande navigation à vapeur sur le Brahmapoutre. Pendant quatre jours nous fûmes en quête de renseignements, surtout auprès de MM. Springer et Piercy, ingénieurs,

qui se montrèrent pour nous d'une complaisance charmante. Le 8, un petit vapeur nous transportait au poste de Sisserie, l'un des nombreux postes de troupes indigènes ou de police, échelonnés au milieu de cette immense forêt vierge qui sépare la branche orientale du Brahmapoutre du pied des montagnes. À cette époque les troupes s'étaient même portées jusqu'à Nizamghat, sur le premier mamelon des Himalayas, pour contenir un soulèvement des Abors et prévenir une guerre entre eux et les Michemis leurs voisins. Quelques routes stratégiques ont été coupées dans la forêt pour relier les postes avancés à Sudiqa leur centre. Comme elles n'étaient pas sûres, soit à cause des sauvages soit à cause des bêtes féroces, le capitaine Goldnay nous donna une escorte, et passant par les postes de Dibong et de Dikrang, nous redescendîmes vers Sudiqa. Là nous avions la bonne chance de rencontrer M. Ch. Lepper, un planteur de thé très au courant de tout ce qui concerne le Haut-Assam, et qui s'occupait alors très activement d'un projet de route commerciale entre Assam et la Chine occidentale. Pendant bien des jours nous fîmes échange de nos connaissances réciproques ; le 15, il eut la bonté de nous conduire avec lui dans ses pirogues jusque chez les Syngphos et Kamptis, à l'est de Sudiqa où nous ne rentrions que le jour de Noël. Dès le lendemain nous repartions à pied pour Dibrughar, admirant au passage les nombreuses et florissantes plantations de thé du Haut-Assam. Tout ce que nous avions lu dans les rapports officiels mis à notre disposition, ce que nous avions appris des résidents, ce que nous venions de voir de nos yeux, peut se résumer ainsi :

1° Il n'y a absolument aucune relation directe entre le Haut-Assam et le Thibet ; le commerce entre les deux pays, s'il y en a, se fait exclusivement par l'intermédiaire des sauvages, qui seuls se rendent à la foire annuelle de Sudiqa.

2° Les tribus sauvages sont loin d'être pacifiées ; guerres intestines ; guerres de tribu à tribu, incursions fréquentes de l'une ou de l'autre sur territoire anglais en sont la preuve.

3° Il n'y aurait aucune sécurité soit à vouloir passer chez ces tribus

pour se rendre au Thibet, soit à vouloir s'établir d'abord chez elles ; le gouvernement anglais ne le permettrait même pas, dans la crainte d'augmenter ses embarras.

4° Les Syngphos du Tenga-pani seuls offriraient une sécurité relative, mais ce serait tourner le dos au Thibet pour se diriger vers le cours supérieur de l'Irraouady, à travers des forêts immenses et malsaines, ne rencontrant que des tribus sauvages très indépendantes.

Les seuls progrès réels que nous puissions constater sont les plantations de thé, au sud du Brahmapoutre, et la construction d'un petit chemin de fer, qui de Dibrughar doit les desservir ainsi que les riches houillères de Makhum au sud-est. Si un jour il est poussé plus loin, il continuera dans la même direction vers l'Irraouady et non vers le Thibet. Bref, en décembre 1881, nous trouvions les relations du Haut-Assam avec ses voisins à peu près dans le même état qu'en septembre 1854, lors du massacre des PP. Krick et Bourry. Aussi le 31 décembre remontions-nous à bord d'un vapeur qui nous déposait le 3 janvier à Tespur, dans l'Assam central.

De là nous pensions aller explorer Odigurie, que nous croyions une ville ou grand marché, bâti à la frontière sud de la vallée thibétaine de Towang, qui sépare le Boutang des pays peuplés de sauvages. Je l'appelle *thibétaine* parce que cette vallée, comme celle de Pha-ri-dzong, fait partie de la province centrale du Thibet, le seul point au centre et à l'est où le Thibet touche immédiatement aux possessions anglaises. Quel ne fut pas notre désappointement en apprenant du premier magistrat de Tespur, du docteur, du ministre protestant et autres résidents, qu'Odigurie est tout simplement une vaste clairière, taillée dans une forêt vierge. Là se tient chaque année, en février, une foire de commerce où se rendent les Européens des environs, les colons indigènes de la plaine, et environ 800 Boutaniens et Thibétains de Towang. Tout le monde y vit sous la tente. En dehors du temps de foire, c'est le désert parfait. De rares Européens sont allés se promener jusqu'aux premiers villages de Towang ; ils y furent bien reçus, à la condition de ne pas pousser plus loin leurs excursions et de ne pas

demeurer trop longtemps. Plus à l'ouest, au pied des montagnes, se trouvent deux ou trois autres rendez-vous de commerce dans les mêmes conditions. Ces renseignements puisés à des sources certaines nous suffisaient ; notre bourse était presque vide, nous résolûmes d'aller la remplir à Calcutta, plutôt que de la perdre inutilement dans les jongles. Au passage nous nous arrêtâmes huit jours à Gowkutti, chez le bon père de Broy, dont la longue expérience d'Assam nous confirma tous les renseignements que je viens d'analyser sommairement. Le 18 janvier 1882 nous rentrions au palais archiépiscopal de Calcutta, où la charité de Mgr Goethals et des bons pères jésuites nous faisait oublier les fatigues et déceptions de ce long voyage.

C'est alors que je vous adressai un très long rapport dont les pages précédentes ne sont qu'un court abrégé. La conclusion de ce rapport était : 1° Veuillez supplier Son Éminence le cardinal préfet de la Propagande, de nous permettre de nous établir dans la partie du district de Darjeeling située à l'est de la Tista, ce territoire étant *res nullius* ; 2° de déclarer que la vallée de Pha-ri-dzong de Chumbi à l'ouest du Boutang et celle du Towang à l'est du même pays étant partie intégrante du Thibet, nous appartiennent de droit ; 3° de nous faire céder le Boutang par les missionnaires de Milan, afin que dans l'avenir, quand ce pays s'ouvrira aux Européens, nous puissions avoir une base d'opérations sûre, large et toute thibétaine, confinant immédiatement aux provinces anglaises.

Ce rapport envoyé, nous n'avions plus qu'à attendre les décisions du Saint-Siège.

Pour occuper utilement les mois qui allaient nécessairement s'écouler avant la réponse, nous achetâmes une presse lithographique avec toutes ses fournitures, prîmes des leçons auprès d'un homme du métier, et dès que nous nous crûmes capables d'imprimer nous-mêmes, nous regagnâmes Darjeeling où nous rentrions le 29 février 1882. À l'Assomption nous avions terminé l'impression de mille exemplaires de deux petits volumes, un abrégé de la doctrine chrétienne et un exposé des principes de la religion naturelle destiné

aux païens. Ce n'était pas merveille, mais cela valait bien le travail des Indous.

Nos relations avec tout le monde étaient amicales, instructives, utiles. Le nouveau lieutenant-gouverneur, l'honorable M. Rivers Thompson, nous avait accordé une bienveillante entrevue pendant laquelle il sembla prendre grand intérêt aux choses du Thibet. Ce que voyant, je lui offris un peu plus tard un exemplaire corrigé de *La Mission du Thibet*, présent que je fis également à ses deux premiers secrétaires, MM. Mac Donnel et Macaulay, tous deux bons catholiques. Le capitaine Harman continua à se montrer notre ami dévoué. Hélas ! il devait bientôt nous quitter pour aller mourir à Nice d'une consomption gagnée dans les glaciers des Himalayas ; mais avant de partir il nous avait mis en relations avec son successeur le colonel Tanner.

Vers la fin d'août, je reçus avis de Rome que la première chose à faire pour obtenir une réponse favorable à nos demandes formulées dans le rapport, était d'obtenir à l'amiable le consentement des supérieurs des deux missions intéressées. Dans ce but j'adressai un exposé des faits et des lieux accompagné d'une carte à Mgr Pesci, vicaire apostolique de Patna, résidant à Allahabad, et sous prétexte d'aller embarquer nos imprimés et faire des achats, je me rendis à Calcutta, et au retour je passai par Kishnaghur, résidence du T. R. P. Pozzi, préfet apostolique du Bengale central. De ces vénérables supérieurs de mission, je reçus des réponses aussi conciliantes et encourageantes que je pouvais le désirer. Revenu à Darjeeling je m'empressai de communiquer ces bonnes nouvelles à Rome, mais dans mon inexpérience des affaires j'avais négligé de demander une déclaration écrite officielle, que Rome, toujours prudente, demanda plus tard.

Ne prévoyant aucun obstacle de la part des autorités ecclésiastiques et la saison des pluies étant encore une fois passée, nous crûmes le moment venu de présenter au *deputy commissioner* de Darjeeling une première supplique en autorisation d'aller à Pedong choisir un emplacement convenable à nos vues de mission, d'école et autres

établissements religieux, remettant à plus tard, quand le choix serait fait, la supplique officielle au lieutenant gouverneur dont la sanction était avant tout nécessaire. La réponse favorable du *deputy commissioner* par intérim nous fut remise le 2 novembre. Le 8, notre caravane était prête quand arrive Mgr Pesci. Il me renouvelle de vive voix la bonne réponse qu'il m'avait déjà faite par écrit, et de plus s'offre à nous aider à obtenir le Sikim indigène s'il peut nous être utile, ce dont je le remerciai de tout cœur. Le 9, la caravane était en route ; le 10, en passant le pont de la Tista, nous nous arrêtâmes un instant au milieu et je m'écriai : Si c'est la volonté du pape et de la Société des Missions Étrangères de Paris, je prends possession de ce territoire à l'est de la Tista et l'offre au Sacré-Cœur de Jésus. Le 11, nous étions installés dans la vieille et branlante maison boutanienne louée au gouvernement et décorée du titre de bungalow, en attendant mieux.

Le fusil sur l'épaule, la raquette à papillons à la main, nous parcourons le vallon dans tous les sens, et pendant bien des jours, pour trouver un bon gîte. Ceux qui nous semblent les meilleurs appartiennent, hélas ! à la lamaserie. Nous cherchons encore. Enfin le père Mussot, en se faufilant à travers les arbres, les épines et les grandes herbes, non loin du bungalow, du poste de police, du maire, de la place du marché et sur le bord de la grand'route, découvre un emplacement très convenable et suffisant, arrosé par une petite source pendant une bonne moitié de l'année. Notre choix est arrêté ; nous en avertissons le *deputy commissioner* qui nous promet de venir nous voir et le terrain de notre choix vers la mi-décembre avant de faire sa demande officielle au gouvernement. Nous l'attendons en étudiant le patois thibétain du pays. Le 12 décembre, M. Wace arrivait ; le 13, il voyait le terrain et approuvait le choix, faisait son rapport dans lequel il appuyait et recommandait notre supplique, nous accordait trois acres (135 ares) de terrain aux mêmes conditions que celles faites aux missionnaires protestants de Kalingpong, c'est-à-dire une rente annuelle de quatre francs soixante-dix centimes et quelques menus frais de bureaux. Nous ne pouvons sous-louer ni employer le terrain en entreprises commerciales, mais seulement pour notre usage personnel

et nos œuvres de missions ; cette première location est faite pour vingt ans, mais renouvelable à la volonté des missionnaires. — Bien persuadé que notre supplique serait favorablement accueillie en haut lieu, M. Wace nous permet de vive voix de commencer les travaux d'une installation provisoire, ajoutant en souriant que l'autorisation de bâtir nous serait donnée plus tard par écrit.

Du 15 décembre au 6 février 1883, nous déblayâmes le terrain de ses épaisses jungles, nous aplanîmes un endroit pour la grande hutte provisoire, nous amassions les bois bruts et bambous de cette construction, nous l'élevions à la hâte et pouvions à la rigueur, malgré ses imperfections, nous y installer le 6 février. Le 19 janvier, notre établissement à Pedong avait été sanctionné en Conseil par le lieutenant-gouverneur, le 5 février nous en recevions la nouvelle officieuse, mais la pièce officielle n'arrivait que le premier mars. Hélas ! nous ne devions pas longtemps jouir ensemble du bonheur de ce succès ! Le père Mussot appelé par ses supérieurs à exercer son zèle et ses talents dans un autre poste qui réclamait sa présence d'une manière urgente, me quittait le 8, deux jours seulement après notre installation dans cette grande hutte qu'il avait tant travaillé à édifier. Je regrettai vivement ce cher compagnon qui avait si bien secondé et sur lequel je pouvais me reposer pour l'avenir. Resté seul, je vécus pendant bien des mois au milieu des ouvriers et de la boue fraîche.

Une autre épreuve m'attendait. Le 18 mars, je recevais de Rome la nouvelle que la Sacrée-Congrégation ne se contentait pas des déclarations verbales faites par les supérieurs des missions de Patna et du Bengale central, mais demandait une déclaration par écrit et authentiquée du consentement à l'amiable donné précédemment. Dans le cas présent elle voulait d'autant moins se départir de cette règle invariable de sa prudence consommée, que le T.R. père supérieur général des missionnaires de Milan s'opposait à la cession du Boutang. Il s'ensuivit pour moi une longue correspondance dont la fatigue était bien adoucie par la charité, la bonne volonté et l'esprit de conciliation de Mgr Pesci et du T. R. père Pozzi. Mais celui-ci ne crut pas pouvoir

prendre sur lui de donner cette déclaration et renvoya ce soin à son supérieur général. Mgr Pesci avait d'abord paru hésiter ; ayant appris qu'il était venu à Darjeeling, je recommandai ma pauvre hutte à la Providence, aux domestiques, au maire, à la police, et partis le 10 mai pour aller traiter l'affaire directement avec Monseigneur. En passant à Kalingpong, je trouvai au bureau de poste la déclaration authentique qu'il m'adressait à Pedong. Je voulais me confesser et régler quelques autres affaires, je continuai donc mon voyage. La seconde nuit après mon départ, trois voleurs du vallon profitant d'un gros orage, creusèrent les trop faibles fondations de la hutte, et me volèrent en argent et objets une valeur d'environ mille francs. J'en reçus la nouvelle le 14, je fis ma déclaration à la police, repartis le 15 et arrivai le 16 au soir. La police arrivée presque en même temps que moi, contrariée par la connivence du peuple avec les voleurs, ne put rien saisir ni rien retrouver. Si ma bourse était allégée, la déclaration tant désirée de Mgr Pesci était déjà partie pour Rome, où son arrivée hâta puissamment à la solution favorable de la question en litige.

Pour moi, fort inquiet, je suspendis tous les travaux, fis venir la presse de Darjeeling et me mis à imprimer. Pour ne plus revenir sur ce sujet, qu'il me suffise de dire ici qu'au moment où je vous écris, la moitié du volume des prières thibétaines est imprimée et prête à être expédiée.

Enfin l'époque des consolations était revenue, elles se succédèrent rapidement. Le 19 juin je recevais de Paris la nouvelle que le 8 juillet partirait de Marseille pour être mon compagnon, le père J.-M.-M. Hervagault, de Rennes, jeune prêtre de la dernière ordination dont on me faisait un éloge bien mérité. Le 2 et le 22 juillet on me disait de Rome que nos demandes avaient été bien accueillies par la Sacrée-Congrégation ; il ne manquait plus que la sanction de N. S. P. le pape. Le 8 août je recevais enfin le décret de la Sacrée-Congrégation, concédant à la mission du Thibet la partie du district civil de Darjeeling située à l'est de la Tista, la vallée de Pha-ri-Dzong ou Chumbi, et celle de Towang. Il n'est pas question du Boutang. Peu importe pour le

moment, l'essentiel était obtenu. Ce bienheureux décret porte la date mémorable pour nous du 3 juillet. Le 8 août encore, un télégramme m'annonçait l'heureuse arrivée du père Hervagault à Calcutta. Quel fervent Te Deum je récitai ce jour-là ! Le 16 août, vers trois heures de l'après-midi, le bon père Hervagault faisait son entrée au presbytère de Pedong. En son aimable compagnie, la solitude et les embarras des mois précédents furent bientôt relégués dans le domaine de l'oubli.

Nous étions en règle avec l'Église et avec le gouvernement anglais, nous étions chez nous, et devions songer à nous y établir définitivement et solidement. Du 24 septembre au 3 octobre, je fis un voyage à Darjeeling pour faire examiner par un architecte le plan de maison que le père Mussot et moi avions tracé et qui dormait dans les cartons depuis le départ du cher Père. Le plan étant approuvé et les achats relatifs à la construction étant faits, je revins au plus vite. Trouvant à mon retour que le bon père Hervagault s'en était parfaitement tiré à lui seul, avec les domestiques et marchands, je lui confiai le portefeuille de l'intérieur, me réservant pour le moment celui des affaires étrangères et des travaux publics avec la présidence du Conseil. Le 9 octobre les travaux commençaient, le 18 le père Hervagault bénissait la première pierre, et les murs du rez-de-chaussée s'élevaient sur des fondations que les voleurs n'auront pas la tentation de creuser. Le manque de bois de construction nous força ensuite d'interrompre les travaux, les scieurs de long étaient bien à la forêt, mais ils se hâtaient tout doucement et les bois n'arrivaient pas, puis il fallait leur donner le temps de sécher. Pendant ces délais, nous fîmes entourer toute la propriété d'une bonne clôture en bambous, défricher un grand champ. Ce fut lui aussi qui dirigea la confection du jardin qui se trouve devant la maison. En janvier 1884, je retournai à Darjeeling engager deux menuisiers chinois, qu'il faut payer cher, mais qui travaillent bien, vite, et ne donnent jamais de souci. Ils mettaient la main à l'œuvre le 15 février ; le 7 avril, nous arborions au sommet de la charpente de la toiture une grande croix portant en gros caractères thibétains cette inscription : Sacré-Cœur de Jésus, veuillez bénir ce peuple. C'était notre déclaration de guerre au boudhisme du Sikim, du

Boutang et du Thibet, que la croix regarde en face du haut de son piédestal élevé de vingt pieds. Que le Seigneur, fléchi par les prières ferventes des catholiques du monde entier, fasse régner la croix du Sacré-Cœur de Jésus son divin Fils, non seulement à Pedong, mais encore sur tous les peuples voisins. La première conquête du Sacré-Cœur avait lieu quelques jours plus tard, le 17. On me demandait des médecines (car ici nous sommes docteurs improvisés par la charité) pour un petit enfant thibétain infirme et très malade. Je lui administrai la grande médecine de l'âme en lui donnant le nom de Joseph. Mes médecines ne l'auront pas empêché d'aller voir son saint patron au ciel.

Au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, les menuisiers sont encore à l'œuvre ; j'espère que dans un mois nous pourrons quitter notre hutte de terre, pour occuper définitivement le presbytère de Pedong. Il mesure trente-trois pieds au carré, a deux étages et vingt-quatre pieds de haut, y compris la croix. Au rez-de-chaussée, à gauche, une chapelle dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, selon le vœu que j'en avais fait en partant, si je réussissais dans mon entreprise ; au milieu, un petit carré d'attente pour les indigènes, et l'escalier dont le dessous servira de sacristie ; à droite deux chambres, l'une qui servira de salle à manger, l'autre de chambre aux provisions. Au premier étage, quatre chambres, deux de chaque côté, et au milieu une petite salle commune et de grandes armoires au-dessus de l'escalier. En avant de chaque étage, une belle véranda couverte, pour se promener ; au-dessus de tout, un vaste grenier. Tel est notre petit palais, il nous coûtera un peu plus de six mille francs. Puisse la chapelle, devenant bientôt trop étroite pour le nombre des nouveaux chrétiens, nous forcer à bâtir une nouvelle église ! Puisse la baraque déjà à moitié vermoulue que nous allons quitter, et qui deviendra l'école provisoire du village, être remplacée par une construction solide et convenable ! Puissent bien d'autres projets se réaliser pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! Pour cela nous sollicitons le secours continu des âmes ferventes, priant que la bénédiction de Dieu descende sur ce petit grain de sénevé que nous venons de confier à cette nouvelle terre tout infidèle du Thibet central, qu'il devienne un grand arbre chargé de fruits savoureux

dignes d'être offerts à notre Père qui est dans les cieux. Si la prière n'obtient pas pour nous la grâce divine, que pourrons-nous faire ? Nous sollicitons aussi les secours pécuniaires nécessaires à l'entretien et au développement de cette nouvelle chrétienté, où tout est à créer, au matériel comme au spirituel. Des 17.000 francs qui m'avaient été confiés pour payer tous les frais de voyages, d'explorations, de séjours, d'imprimerie, etc., pendant les quatre premières années, il ne resterait que des dettes, si aux revenus personnels des missionnaires, des amis intimes n'étaient venus ajouter leurs généreuses aumônes. Qu'ils en reçoivent l'expression bien vive de notre reconnaissance. Leurs noms bien-aimés sont inscrits dans le livre d'or de la fondation de Pedong. Que les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie les comblent de bénédictions et de faveurs.

À vous aussi, Messieurs, notre gratitude est acquise pour le grand intérêt avec lequel vous avez bien voulu suivre, encourager et aider nos tentatives. Nous espérons que vous voudrez bien continuer votre affectueuse bienveillance et nous soutenir de vos prières et de vos conseils. Pour nous, nous ne cesserons de prier, de travailler et de souffrir pour tous nos généreux bienfaiteurs. Leurs dons ont déjà porté des fruits, l'école de Pedong est en bonne voie de succès.

J'ai l'honneur, etc.,

@

1886 [1]

À la Société de géographie (Paris)

Monographie du travailleur boudhiste

@

Pour faire suite au rapport qui précède [2] et le compléter, nos lecteurs liront avec intérêt la note suivante que M. l'abbé A. Desgodins nous envoie de Darjeeling-Kalingpong (Indes anglaises) :

> « J'ai composé pour vous, nous dit l'auteur dans sa lettre, une petite monographie du travailleur boudhiste thibétain [3]. Ce n'est pas un conte fait à plaisir, en réunissant plusieurs caractères en une même personne ; c'est une histoire véritable qui convient à un très grand nombre, sauf peut-être le rôle de prêteur usurier, qui est moins général et semble être le privilège des lamas d'abord et d'un certain nombre de familles riches et influentes. Quant au reste, je n'ai rien exagéré, et le portrait de *Tsa-ouang* est un type très commun au Thibet.
>
> « Vous me reprochez de garder le silence ! C'est vrai, depuis 1880 j'ai fait le mort ; c'est que, depuis plusieurs années, mon rôle d'explorateur missionnaire est changé en celui de missionnaire fondateur. Ce ne sont plus la boussole, le sextant et la plume qui sont mes instruments favoris, mais bien la pioche, le marteau, la scie, le rabot, etc. Actuellement mes jours se passent à lithographier nos livres thibétains chrétiens, et quantité de mes nuits à compléter et rédiger un dictionnaire thibétain-latin-français-anglais. Vous avouerez

---

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Lyon),* 1886, page 217.

[2] [c.a. : Il s'agit assez, en fait, d'un C.R. de lecture, par A. Ollier, du livre de C.H. Desgodins, paru en 1885, et correspondant en grande partie à une nouvelle édition de *La Mission du Thibet*.]

[3] Cette étude fera partie d'une série de monographies destinée à faire apprécier l'influence des dogmes religieux et des diverses civilisations sur les procédés, les usages, la moralité des commerçants appartenant aux principaux groupes de populations du globe.

que de telles occupations ne sont pas faites pour exciter ma pauvre verve ni pour intéresser les savantes sociétés de géographie. D'ailleurs j'ai tant écrit, que je ne saurais guère que me répéter ou répéter ce que mon frère vient de publier dans son volume intitulé *le Thibet* ».

Le dictionnaire qu'entreprend M. l'abbé Desgodins est une œuvre d'une haute importance, qui sera vivement appréciée le jour, encore éloigné, il est vrai, où le commerce et la civilisation pourront enfin pénétrer dans le mystérieux Thibet et délivrer son malheureux peuple de l'oppression de ses lamas ignorants et corrompus.

*

Le travailleur boudhiste

Tsé-ouang avait hérité de ses pères d'une maison et dépendances sise au village de Djrorgun, sous-préfecture de Menkong, au sud-est du Thibet. Sa maison était peuplée non seulement de sa famille, deux femmes et quatre ou cinq enfants, mais encore d'une dizaine d'esclaves occupés à la culture des terres, au commerce extérieur et à quelques travaux domestiques. Tout ce monde, bien entendu, est boudhiste, et le père de famille se distingue par une instruction relative assez étendue pour le pays, et par ses largesses aux lamas, que ses moyens lui permettent d'appeler souvent et de bien payer quand ils viennent prier chez lui.

Telle était la famille Tsé-ouang quand, à la mort de son père, il devint chef de famille. Son ambition et les moyens dont il disposait lui inspirèrent le désir d'augmenter la considération dont il jouissait déjà en développant ses opérations financières. Ce n'est point vers la politique et les places publiques qu'il dirigea ses vues. Faire de l'argent, voilà tout ce qu'il voulait, en suivant la ligne de conduite tracée par ses ancêtres. En cela il était plus sage que bien d'autres. Voici comme il réalisa son plan pendant de longues années :

D'abord il se rendit au village melam de Long-pou et proposa aux

habitants d'être leur *pou-lun da-po*, c'est-à-dire maître de dettes ; qu'à cette condition il les protégerait et aiderait dans leurs nécessités.

Les Melam sont une petite division de la tribu des Lou-tse qui habite sur les rives de la Salouenne (Lou-tse-kiang des Chinois), à la pointe sud-est du Thibet, par environ 28° latitude nord. Les deux villages Lou-tse de Song-ta et Long-pou formaient la division des Melam et furent réunis au Thibet, il y a deux cents ans. C'est aux habitants de Long-pou que Tsé-ouang proposa de devenir leur pou-lun da-po. Au moment des semailles et quand la pénurie des vivres se fait sentir, le maître de dettes prête à ses clients des céréales au taux légal de 25 ou 30 % par an. Or la coutume du Thibet est que l'année se termine à la récolte, c'est-à-dire, au plus, six mois et quelquefois quatre mois après les semailles, deux ou trois mois peut-être après les autres prêts faits dans le courant de l'année. L'intérêt se trouve par le fait même élevé à 50, 60, 80 % par an. À la récolte, l'homme d'affaires de Tsé-ouang, son fils aîné, accompagné d'un lama comme teneur de comptes, venait régulièrement deux fois l'année (car il se fait deux récoltes par an dans ce pays), lever le capital et les intérêts, ne pressant pas beaucoup pour ceux-ci, surtout dans les premières années, afin de leur donner le temps de s'accumuler et d'être eux-mêmes comptés à intérêts composés. Le lama écrivait fidèlement sur son registre ce qu'il recevait et surtout ce qui restait à payer. Mais voici ce que j'ai constaté de mes propres yeux. 103 boisseaux étaient inscrits ainsi : 1003 boisseaux ; 27 était écrit 207, etc. Je ne veux pas dire que l'homme d'affaires se trompât toujours en lisant l'année suivante comme il se trompait en écrivant, mais je sais que les habitants de Long-pou me dirent souvent : L'an dernier je n'avais que tant de boisseaux à payer, cette année il en y a deux, trois fois plus, comment cela se fait-il ? Après ce que j'ai dit il est inutile de l'expliquer ici. Toujours est-il qu'après une douzaine d'années, la plupart des familles, ne pouvant payer leurs dettes ainsi accumulées, avaient donné à Tsé-ouang un ou deux de leurs champs pour solder leurs dettes passées, tout en restant cependant chargées des impôts, des corvées officielles dus aux mandarins et des services dus à leur maître de dettes. Tsé-ouang se

trouvant alors possesseur d'un beau domaine à Long-pou avec espérance d'accaparer le reste peu à peu, se bâtit au village une belle et grande maison, doubla le nombre de ses esclaves et de ses mulets, et devint l'une des familles les plus puissantes et par là même des plus honorées du pays, tellement qu'il reçut des autorités le titre honorifique de *lunbo* ou docteur. En pays chrétien il eût été condamné aux galères à perpétuité.

Tsé-ouang était aussi commerçant, chaque année il envoyait sa bande de mulets soit à Lhassa, soit à Ta-tsien-lou, soit au Dza-yul, qui n'est séparé d'Assam que par la tribu des Michemis ou Nahongs, soit chez les sauvages Bayul qui habitent peut-être sur une des branches supérieures de l'Iraouady, et où il avait su se ménager un droit de commerce. Je ne dirai rien du commerce à Lhassa et à Ta-tsien-lou. Car, là, Tsé-ouang, se trouvant en concurrence avec d'aussi roués que lui, et en présence de l'autorité chinoise, ne pouvait frauder trop ouvertement ; mais les marchandises que ses animaux rapportaient de ces deux centres, il les revendait ou échangeait à des prix fabuleux à Long-pou, au Dra-yul et au Bayul. Bien entendu, tout ce qui n'était pas payé comptant entrait dans le livre de comptes des dettes à intérêt composés tout comme les céréales prêtées dont j'ai parlé. C'est ainsi que presque tout le musc de ces divers pays, où il est très abondant et d'excellente qualité, les fourrures, la cire, la garance, plusieurs espèces de plantes médicinales, etc., se concentraient entre ses mains pour des sommes insignifiantes, bien compensées d'ailleurs par les intérêts composés, et lui permettaient d'acheter à Ta-tsien-lou beaucoup de thé et à Lhassa des étoffes de laine plus recherchées et plus chères.

Telle était habituellement la famille Tsé-ouang comme maître de dettes et comme commerçant. Deux mots maintenant sur Tsé-ouang considéré comme agriculteur. Il a pour cultiver ses terres une vingtaine d'esclaves dont quelques-uns, la plupart même, attachés à la famille depuis plusieurs générations, d'autres achetés plus récemment, tous provenant originairement des tribus sauvages qui peuplent le haut Iraouady et qui, faits prisonniers de guerre pendant les fréquentes

querelles que les sauvages ont entre eux, sont vendus aux Thibétains limitrophes. C'est une branche de commerce très fructueuse. (L'esclavage proprement dit n'existe que sur les frontières des sauvages. Dans le reste du Thibet il est pallié sous le nom de domestique à vie.) À chaque esclave le maître donne un petit champ de rebut qu'il ensemence et laboure ; deux fois le jour, pour toute nourriture, il donne à vingt esclaves environ 4 litres de farine d'orge bouillie dans une grande marmite d'eau, enfin, un habit par an, voilà tout. Les anciens esclaves qui ont eu le temps de se créer des ressources particulières ne touchent même pas à la bouillie et mangent du leur. Ces ressources particulières proviennent des vols adroits qu'ils commettent au préjudice de leur maître et autres, de leurs exigences envers les sauvages à Lang-Pou et dans les expéditions du commerce, enfin de leurs petites industries en temps libre. L'esclave doit à son maître n'importe quel travail, n'importe quel service qu'il en exige en bonnes ou coupables affaires, l'esclave ne doit pas avoir d'autre conscience que celle de son maître. Dispensez-moi de vous parler de leur moralité, l'un d'eux me la caractérisait en ces termes : Pour le mariage des esclaves il n'y d'autre coutume que celle des chiens et des chiennes. Il aurait presque pu ajouter : nos maîtres nous valent bien. En tous cas, ces esclaves sont généralement traités avec assez de douceur, ont une grande liberté avec la famille du maître, y sont fort attachés, et en font la fortune agricole et parfois industrielle.

Je n'ai plus qu'un trait caractéristique à ajouter sur la manière dont Tsé-ouang et une multitude d'autres Thibétains savent battre monnaie. J'ai dit qu'il avait deux femmes. Un jour se présente chez lui, pour y loger, un Chinois riche et renommé pour son amour des femmes. Tsé-ouang convient avec sa plus jeune épouse qu'il fera semblant de s'absenter ; qu'elle ira agacer le Chinois, et que lui, revenant à l'improviste, les surprendra en flagrant délit et saura bien exiger une bonne somme. Ainsi fut-il fait et Tsé-ouang gagna 200 onces d'argent (1.600 fr.) en une seule nuit. Bien d'autres n'y vont pas par tant de détours. Ils ont à leur service deux ou trois femmes, les deuxième et troisième étant surtout destinées aux voyageurs, et, si cela ne suffit

pas, les filles sont livrées par leurs parents et en sont aussi très flattées, parce que c'est aussi un profit pour elles.

D'après ces détails, vous devez conclure que la famille Tsé-ouang et toutes celles qui lui ressemblent doivent devenir très riches en peu de temps. Il n'en est rien. Ces familles trouvent plus gros et plus puissants qui savent les manger (gruger) selon l'expression énergique du pays. Ainsi, par exemple, Tsé-ouang avait un ennemi. Il le fit assassiner par son fils aîné et ses esclaves, dans une embûche dressée pendant que le père fêtait son ennemi à la maison, de la manière la plus cordiale. De là, procès qui consuma les profits illicites de bien des années. En 1854, Tsé-ouang avait loué à M. Renou, pour une rente annuelle de 130 fr., la vallée sauvage de Bonga, espérant bien que l'insalubrité et les mauvais génies tueraient bientôt ce Chinois dont la propriété lui reviendrait. M. Renou ne mourut pas. Alors Tsé-ouang attendit que le vallon fût défriché, qu'une belle maison fût bâtie, et jugea que le moment était venu de reprendre par la violence ouverte la propriété qu'il avait livrée à l'état sauvage et qui avait pris un air de civilisation et de prospérité. Les bandes armées envoyées par lui, du consentement des armées locales, se succédèrent et pendant deux ans persécutèrent M. Renou, qui finit par obtenir justice des autorités supérieures ; celles-ci firent deux fois invasion dans le pays, qu'elles pillèrent à loisir, surtout la famille de Tsé-ouang, la plus compromise. Tout était à peu près à recommencer. Ses fils ont recommencé, mais toujours sur le même plan et par les mêmes moyens, et aboutiront une autre fois au même but.

Quelles conclusions tirer de cette monographie, que vous pouvez regarder comme une photographie d'un grand nombre de boudhistes thibétains ? Tous cependant ne sont pas maîtres de dettes, c'est un métier réservé aux riches et aux lamas, mais tous savent parfaitement que le 2e commandement de Bouddha est : ne pas voler, et le 9e : ne pas désirer le bien du prochain. Tous savent également que le 3e commandement est : ne pas commettre d'actions impures, le 7e : ne pas dire de paroles déshonnêtes, le 10e : ne pas regarder les choses impures. Voilà la théorie ; la pratique est telle que je vous l'ai dépeinte

dans cette histoire. C'est que, pour l'immense majorité, je dirais presque l'unanimité des boudhistes thibétains, sans en excepter les lamas, la religion n'est plus qu'un amas de prescriptions extérieures, c'est un corps sans âme, une lettre morte. Un de leurs docteurs me résumait ainsi la question : « Oh ! oui, il y a des préceptes, mais qui les observe ? Ce n'est pas nécessaire, il suffit des pratiques extérieures ».

@

1890

À la Société de Géographie commerciale (Paris)

Notes sur le commerce du Thibet [1]

@

Depuis que je suis revenu du Thibet, bien des questions m'ont été adressées sur cet étrange pays encore si peu connu et c'est avec un vrai plaisir que je me suis efforcé de satisfaire la curiosité de tout le monde, car cette curiosité me prouvait l'intérêt qu'on porte en France à ma patrie d'adoption. Jusqu'à ce jour ma tâche était facile. Écouter une question dans l'intimité, au coin du feu et y répondre, rien de plus aisé. Aujourd'hui c'est bien différent. Grâce aux instances de votre aimable président et aux encouragements de M. Gauthiot, me voici obligé de donner une conférence devant une réunion nombreuse et parisienne, peu habituée à un langage barbare ; mais j'espère que vous voudrez bien être très indulgents. Ce n'est pas ma faute si en dix-huit jours, je n'ai pas eu le temps de déposer la rudesse thibétaine pour devenir parisien.

Parmi les questions que j'ai entendues, celles-ci étaient des plus souvent répétées. Les Thibétains sont-ils commerçants ? Comment font-ils le commerce ? Quels sont leurs principaux articles de commerce ? Quelles sont leurs relations commerciales avec leurs voisins ? Quelle est la monnaie courante au Thibet ? Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de répondre aussi brièvement que possible à ces questions.

1° Les Thibétains sont-ils commerçants ? — Si l'on en jugeait seulement par l'amour du commerce ou du brocantage (au Thibet on ne distingue pas entre ces deux choses), le Thibétain serait l'un des plus grands commerçants du monde, car depuis le dalaï-lama et le roi jusqu'au dernier de leurs sujets, les lamas ou religieux boudhistes aussi bien que les chefs et le peuple, les pasteurs des hauts plateaux comme

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie commerciale (Paris),* 1890, page 291. Communication faite à la Ie section, le 3. II. 1890.

les agriculteurs des vallées, les femmes, les enfants, les mendiants eux-mêmes, personne ne fait exception à la règle générale. Cette passion commerciale se traduit dans une formule de politesse bien caractéristique. Un étranger ou même un ami vient-il vous faire visite ? Une de ses premières questions sera presque toujours : Combien avez-vous de bêtes de somme ? Il le sait aussi bien que vous, peut-être vous a-t-il posé la question dix fois, mais n'importe, il fera claquer sa langue en signe d'admiration et de compliment en entendant votre réponse quelle qu'elle soit. Ainsi donc le Thibétain est commerçant dans l'âme.

2° Comment font-ils le commerce ? — Mais si nous prenons le Thibétain sur le fait, nous n'aurons plus une si bonne opinion de ses capacités commerciales. En effet, nous ne trouvons pas au Thibet l'idée d'association, de société, si vivace en Europe et en Chine, idée qui permet les grandes entreprises en accumulant les capitaux sous la garantie du crédit. Au Thibet, c'est le chacun pour soi, l'égoïsme commercial poussé à l'excès. Vous rencontrez bien sur les routes des caravanes parfois composées de plusieurs centaines d'animaux, conduites par un nombreux personnel. Ce n'est pas cependant une grande société commerciale qui passe, ce n'est qu'une simple agglomération d'hommes et de bêtes, réunis uniquement pour se protéger contre les brigands et s'entr'aider dans les difficultés de la route, au terme de laquelle chacun reprend sa liberté d'action et fait son commerce comme il l'entend sans s'occuper de ses compagnons de voyage. Cette division du commerce, si je puis parler ainsi, est poussée à un tel point, que dans chaque monastère ou chaque famille, chaque membre a encore son petit commerce particulier. Il est risible d'entendre un gamin, une gamine vous dire gravement : ceci c'est mon commerce à moi, cela ne regarde pas mon père ! — Non seulement il n'y a pas au Thibet l'idée d'association, il n'y a pas non plus l'idée de spécialité. Le Thibétain trafique toujours et trafique de tout. Celui qui aujourd'hui achetait du thé ou des étoffes les revendra ou plutôt les échangera peut-être contre des céréales ou des animaux, et ceux-ci contre des instruments de ménage ou de la bijouterie. Aussi sont-ils

parfaitement au cours de tous les prix. En somme le Thibétain est plutôt un brocanteur qu'un commerçant. Pourvu qu'il fasse son profit, n'importe de quelle manière, il est content et se croit fort habile. Bien habile en effet, car s'il se contente de petits profits, il ne s'expose pas du moins à ces faillites colossales qui épouvantent et ruinent bien d'autres pays.

À ces idées un peu trop générales sur la manière de faire le commerce, permettez-moi d'ajouter quelques renseignements plus précis.

Au Thibet, les montagnes sont si hautes et si escarpées, les plateaux sont si mamelonnés, les vallées sont si profondes, et la voirie si primitive, que nulle part on ne se sert de voiture, bien moins de chemins de fer. Tous les transports de marchandises se font à dos d'animaux. Les pasteurs se servent de leurs yaks et même de leurs moutons quand, à l'approche de l'hiver, ils font descendre les troupeaux de moutons vers les pâturages inférieurs. Le dalaï-lama, le roi, les ministres et autres grands seigneurs, les principales lamaseries en corps ont à leur service de nombreuses bandes de mulets et de chevaux, conduites par une petite hiérarchie de commerçants dont le chef est un gar-pun, commandant à des tsong-puns et aux muletiers. Cette hiérarchie n'a rien d'officiel. Les petits monastères, les lamas riches, les bourgeois feront par eux-mêmes les tsong-pa de leurs propres muletiers. Les pauvres et les mendiants conduisant eux-mêmes leurs mulets et chevaux de rebut ou leurs ânes, seront en même temps et tsong-pa et muletiers.

Magasins. — À ces signes on peut reconnaître les caravanes rencontrées en voyage, mais si l'on arrive dans un village ou un marché, on est frappé de l'absence de tout étalage, de tout magasin thibétain. Le voyageur qui en aperçoit peut être certain que le patron est Chinois pur sang ou de sang mêlé. Il est tenté de conclure que tout le commerce du Thibet est entre les mains des Chinois. Ce serait une grande erreur. L'explication de cette énigme est celle-ci. Le Thibétain

est essentiellement défiant de la probité de ses compatriotes et de tout le monde en général, preuve que lui-même a des principes fort élastiques sur la probité. Aussi ne montre-t-il pas ses marchandises. Il les enferme dans le coffre de la chambre noire destiné à cet effet et à bien d'autres usages. Mais tout le monde sait bien qu'il a quelque chose à vendre, et quand les pratiques se présentent, il va chercher dans ladite chambre noire les objets demandés, et l'on discute les prix d'une manière interminable dans la chambre commune, où curieux et amateurs sont admis, même à donner leur avis et à faire les médiateurs.

Usure. — Une autre caractéristique du commerce thibétain, au moins de celui fait par le commun des mortels, c'est qu'il a pour base en grande partie l'emprunt sur gage et à intérêt. Emprunter semble être au Thibet un point d'honneur, souvent une nécessité. Ainsi le premier chef de la principauté de Batang me disait un jour : « Un tel, qui voudrait lui prêter ? C'est un misérable, à moi tout le monde me prête ! » Cependant, je le savais bien, il n'était riche que de dettes et il finit par se couper le cou, les passant ainsi à son fils aîné avec sa dignité. Dans cette même ville de Batang composée d'environ 400 familles, on ne citait en 1875 qu'une seule famille n'ayant pas de dettes à la lamaserie. Dans les campagnes la proportion est à peu près la même. D'après la loi de la Chine, qui, suzeraine au Thibet y fait régner sa loi, l'intérêt officiel est de 30 pour 100, mais d'après la coutume du pays, tout prêteur, lama ou laïc, exige avant de prêter, d'abord un cadeau équivalent à un autre 30 pour 100, puis un gage en nature d'une valeur supérieure à l'argent ou à l'objet emprunté. Après avoir prêté, il compte toujours une année d'intérêts, n'importe à quelque époque que la dette soit payée. Enfin si la dette et ses intérêts ne sont pas liquidés régulièrement, les intérêts des intérêts sont calculés rigoureusement et font rapidement la boule de neige. Qu'arrive-t-il ? C'est qu'au bout de quelques années le créancier s'apercevant que la dette et les intérêts équivalent à la valeur d'un ou de plusieurs champs, il se les adjuge et celui qui en était quasi-propriétaire en devient le

fermier et partage la récolte avec le nouveau maître. Si la dette égale ou surpasse la fortune du débiteur, celui-ci déserte avec sa famille et le peu de mobilier qu'il peut emporter, laissant ses biens aux mains des créanciers. En attendant qu'il trouve à se caser quelque part il se fera vagabond, mendiant ou brigand, trois classes de personnes dont le nombre va toujours en augmentant. Mais dira quelqu'un, pourquoi les chefs indigènes et les mandarins chinois ne s'opposent-ils pas à une telle usure qui est la ruine du pays ? Hélas, mesdames et messieurs, la raison est bien simple. J'ai honte de le dire, mais je dois le dire, parce que c'est la pure et simple vérité. C'est qu'au Thibet les monastères boudhiques, et les lamas qui les peuplent, sont les plus grands banquiers (est-ce bien le mot propre ?), et que ces banques et ces banquiers sont nombreux, puissants et redoutés à cause de leur esprit de corps. Toucher à l'un, c'est toucher le corps à la prunelle de l'œil, personne n'ose protester, bien moins résister, mais plutôt que mourir de faim après avoir gaspillé, plutôt que se priver d'un plaisir ou d'une fantaisie ; plutôt que se priver du bonheur de brocanter, on emprunte, advienne que pourra !

3° Quels sont les principaux objets de commerce au Thibet ? — Détournons nos regards de ce triste et désolant spectacle, et pour nous en distraire, entrons maintenant, si vous le voulez bien, dans quelques détails sur les principaux objets du commerce thibétain. Vous trouverez aussi dans cette nomenclature une partie des ressources naturelles et commerciales du Thibet.

Chaque année, vers le mois de novembre, les pasteurs qui naissent, vivent et meurent sous les tentes noires dans les hauts plateaux (qui par parenthèse, sont loin d'être plats), envoient dans les vallées les produits de leurs froides régions. Ces produits sont surtout :

1. Des yaks vivants. C'est le *Bos gruniens* des savants, ainsi nommé parce que son mugissement court et saccadé ressemble au grognement du cochon. Il aurait pu être nommé aussi le bœuf poilu, car il a les flancs et les jambes couverts de longs poils soyeux, et la queue, dès sa

racine plus touffue que celle du cheval, coûte 25 francs. Le dzo de la deuxième génération est surtout employé pour le labourage ; il coûte de 52 à 60 francs. Les vaches restent aux pâturages.

2. Des moutons. Grande espèce à cornes en hélice, petite queue. Coûte 4 fr. ; la peau 1 fr. ; la viande 3 fr.

3. Laine brute, étoffes de laine, tapis de feutre, poils de yak.

4. Cuirs des yaks morts ou tués dans l'année. Ces cuirs sont envoyés à Ta-tsien-lou pour envelopper les charges de thé en brique, vendus aux cordonniers chinois, ou employés par les Thibétains pour leurs bottes, courroies et selles.

5. Le beurre préparé pendant tout l'été et qui peut se conserver frais sans être salé pendant un an, grâce à la sécheresse de l'air.

6. Une certaine quantité de borax venant surtout de la partie occidentale du Thibet. Il est surtout porté par les moutons dont la charge varie de 15 à 20 livres.

7. Enfin quelques médecines, surtout la rhubarbe palmée qui devient magnifique dans les endroits humides et engraissés des hauts plateaux.

Les pasteurs échangent ces produits surtout contre des céréales, qui ne peuvent croître à de hautes et froides altitudes d'environ 4.000 mètres. Ces céréales sont l'orge, le blé, le sarrasin et le millet venu des vallées chaudes et profondes. Mais c'est surtout l'orge qui est importée dans les pâturages, parce qu'étant grillée et moulue, la farine nommée tsampa est pétrie à la main, dans l'écuelle, avec un peu de thé beurré et salé et devient le pain quotidien de tout Thibétain. Ce pain est ce que nous pourrions appeler très justement une boulette à la crasse, car les Thibétains sont d'une saleté repoussante et n'ont pas l'habitude des ablutions avant les repas et très rarement en d'autres temps. Vous avez pu remarquer que je n'ai pas parlé de riz. C'est que le riz n'est pas une céréale thibétaine : la petite quantité qui est consommée est importée soit du Yun-nan, soit de l'Inde. Le sel est aussi un objet d'importation dans les pâturages. Les pasteurs le trouvent dans l'est, à

Yerkalo, sur les bords du Mékong, et au centre dans la vallée qui sépare le Sikkim du Boutang. Quand ils en sont privés, ils assaisonnent leur thé et leur nourriture avec du natron ou carbonate de sodium non purifié, mais ils préfèrent de beaucoup le sel. Enfin ils prennent aussi pour leur voyage de retour, du thé en brique venu de Chine, des toiles et du tabac venus de Chine ou de l'Inde, des ustensiles de ménage venus du Yunnan ou de l'Inde, quoiqu'ils en fabriquent eux-mêmes en petite quantité avec les minerais indigènes, mais il est moins fatiguant de les acheter tout confectionnés.

4° Commerce extérieur. — De ces dernières paroles, vous avez pu déjà conclure que le commerce du Thibet n'est pas seulement intérieur, mais encore extérieur. En effet, ils trafiquent avec tous leurs voisins. Les Mongols, dévots boudhistes, viennent souvent à Lhassa en pèlerinage et leur dévotion n'est pas désintéressée ; ils font bien autant de commerce que de prières, mais qu'apportent-ils au Thibet, je l'ignore. Les Cachemiriens ont à Lhassa une colonie d'environ 200 marchands qui passent pour de grands commerçants : ils vendent des draps européens, de riches étoffes brodées, des pierres précieuses. Ce sont eux sans doute qui recueillent ce poil de chèvre si soyeux des chèvres du Thibet donc ils confectionnent ces châles si estimés en Europe. Environ 400 Népaliens sont établis à Lhassa comme bijoutiers, ouvriers en métaux et commissionnaires des marchandises thibétaines envoyées au Népal ou dans l'Inde ; mais dans ce dernier cas elles sont chargées de droits de transit assez arbitraires et très lourds. Il en est de même pour le Boutang, et c'était pour éviter aux Thibétains et à eux-mêmes ces entraves commerciales que les Anglais avaient ouvert à grands frais une route libre et large à travers le Sikkim. Grâce à l'astuce chinoise, cette route est fermée depuis deux ans, sans que le commerce avec l'Inde ait diminué ; il a même été en progrès pendant la petite guerre qui a eu lieu, reprenant faute de mieux les anciennes routes à travers les autres passages des Himalayas beaucoup plus difficiles, plus longs et moins lucratifs. En quoi consiste donc ce commerce entre le Thibet et l'Inde ? Les Thibétains importent dans

l'Inde surtout des chevaux et des moutons, de la laine brute en grande quantité, quelques étoffes de laine et des tapis de feutre, du borax, quelques fourrures, un peu de musc, très peu de poudre d'or. Ils importent dans leur pays surtout du tabac, des indiennes, des draps, des feuilles ou des instruments de cuivre. Je regrette de n'avoir pas sous la main les rapports officiels de ce commerce qui se chiffre par plusieurs millions de roupies. Ce que je puis affirmer, c'est que depuis 1860 la roupie indienne est devenue de plus en plus commune au Thibet, qu'elle y est très abondante et très volontiers reçue comme monnaie courante. Ce commerce pourrait facilement doubler ou tripler, si seulement les planteurs de thé de l'Inde voulaient, avec les seuls rebuts de leurs immenses plantations, préparer un thé spécial selon le goût thibétain, comme la Chine a su le faire depuis des siècles. Aussi, grâce à ce thé, est-ce avec la Chine que se fait le plus grand commerce extérieur du Thibet. Sur 100 animaux qui quittent Ta-tsien-lou pour retourner au Thibet, 95 environ sont chargés de thé et 5 ou 6 de toiles de coton grossières mais fortes, de porcelaines ou de faïences. Cependant ce thé est tellement grossier que bien peu d'Européens consentiraient à avaler cette décoction assaisonnée de sel et de beurre ; mais on ne dispute pas des goûts, et pour satisfaire son goût, le Thibétain préférera faire jusqu'à cinq ou six mois de voyage, aller et retour, plutôt que d'aller acheter, presque à sa porte, le thé fin des Anglais. Après bien des recherches et des calculs j'étais arrivé à la conclusion que l'importation au Thibet du thé grossier chinois en briques était d'environ 4 millions de livres, valant à la frontière 1.400.000 francs. Mes confrères ont trouvé mes chiffres un peu trop faibles, mais ils trouvent, et moi aussi, beaucoup trop fort, le chiffre de 10 millions de livres donné par le voyageur anglais, capitaine Gill. Quoi qu'il en soit, ce serait à peine une livre de thé accordée en moyenne à chaque habitant pour sa consommation annuelle d'une boisson regardée comme nécessaire. Est-ce assez ? Évidemment non. Aussi pour augmenter la quantité, sinon la qualité, les Thibétains font-ils subir jusqu'à 2, 3 et même 4 ébullitions à ce pauvre thé.

La province chinoise du Yunnan envoie aussi au Thibet des juments

pour propager les mulets si nécessaires pour les transports, des ustensiles en cuivre, des bottes de cuir, du mercure, du soufre.

La Russie fait aussi quelque commerce avec le Thibet occidental. Tout ce que j'en sais, c'est que l'entrepôt de ce commerce serait Yarkand, où les Thibétains achètent des draps et de beaux tapis de selle. Les roubles ont commencé à faire leur apparition au Thibet central et même oriental seulement en 1880.

5° Monnaie. — Y a-t-il encore d'autre monnaie au Thibet ? J'ai déjà parlé de la roupie indienne qui y est abondante et très bien vue. Je n'y reviendrai pas. En dehors de ces deux monnaies européennes, il y a aussi une monnaie thibétaine en argent frappée, ou plutôt coulée autrefois à la Monnaie du Népal. Cette pièce pèse 6 grammes et devrait valoir 1,25 fr. Mais la dernière fois que les Népaliens coulèrent cette pièce pour le Thibet, ils y ajoutèrent une telle quantité d'alliage de cuivre que le gouvernement thibétain refusa cette fausse monnaie, ce qui occasionna presque une guerre entre les deux pays. On trouve rarement cette pièce en circulation, les Thibétains eux-mêmes n'en veulent pas. Ils préfèrent les globules de très bon argent chinois envoyés par la province du Sé-tchuan, au nom de l'empereur, pour la solde de la petite armée d'occupation de 4.000 hommes, pour la solde de la prétendue armée thibétaine qui n'existe pas même sur le papier, et enfin pour la solde des prières des lamas reconnus par le gouvernement chinois. Les commerçants chinois, pur sang ou métis, établis sur la grande route du Thibet y introduisent aussi une certaine quantité de globules de qualité inférieure. Souvent, dans l'est, les Thibétains se servent pour leur commerce de ce qu'ils nomment : argent des mines. C'est de l'argent non purifié, en plaques irrégulières ou en granules tel qu'il sort du creuset après la fonte du minerai. La plus grande partie de cet argent vient sans doute du Yunnan, mais quoiqu'on nous l'ait soigneusement caché, j'ai de bonnes raisons de croire qu'une certaine quantité provient aussi des mines du Thibet, ainsi que la poudre d'or qui est parfois offerte. — Enfin dans les moments de presse extrême, les Thibétains sacrifient même leur bijouterie qui est

assez variée et abondante. Dans tous ces cas, l'argent est coupé en petits fragments et pesé sur une petite romaine censée graduée sur l'étalon chinois. Mais je dois le dire, bien rarement on trouve deux balances qui se ressemblent ; plus souvent les marchands, surtout les lamas, se servent de deux poids et deux mesures sans que le pauvre peuple puisse réclamer.

J'avais eu l'intention, mesdames et messieurs, de vous dire quelque chose des productions naturelles du Thibet. De cet intéressant sujet j'ai effleuré les points qui ont rapport au commerce. Ce qui reste à dire est encore tellement vaste, tellement varié, que votre bienveillante attention, dont j'ai déjà trop abusé, serait épuisée avant que je n'aie exposé la moitié du sujet. Permettez-moi donc de me retirer en vous remerciant bien sincèrement.

@

21 mars 1890 [1]

À la Société de Géographie (Paris)

Notes sur le Thibet

@

Montés dans les wagons de l'Eastern-Bengal-Railway, nous traversons pendant la nuit les immenses et fertiles plaines du Bengale, en allant toujours du sud au nord. Le matin, en sortant du train à Siligurie, nous apercevons devant nous l'énorme soulèvement géologique du Thibet, environné des plus hautes montagnes du globe. Un triple rempart, avec ses forts avancés, le mont Everest, le Kong-tchin-djé-nga et le Davanagiri, élevés de plus de 8.000 mètres (presque deux fois la hauteur du Mont Blanc), défendent le Thibet vers le sud. Au nord-ouest le Karakorum, au nord le Tien-chan puis le Kuen-len, à l'est sept ou huit chaînes de montagnes, véritables Grandes Murailles élevées par la nature entre la Chine et le Thibet. Au centre, les plateaux très accidentés du Thibet, dont l'altitude varie entre 3.500 et 4.000 mètres. Tous ces sommets et ces plateaux, la commune imagination les revêt de glaciers et de neiges perpétuelles, et en tire *a priori* la conclusion que le Thibet est matériellement inaccessible ; c'est un préjugé. Il y a une multitude de glaciers il est vrai, mais leur aspect charme de loin le regard en embellissant le paysage ; on passe à côté d'eux, dans les vallées, sans en être autrement gêné. Quant aux neiges annuelles, elles sont très rares au Thibet à cause de la grande sécheresse du climat et de la latitude peu élevée (du 28° au 36° lat. nord). On ne rencontre guère la neige, même sur les hauts plateaux, que de la fin de février à la fin d'avril.

Quant aux routes, elles ne manquent pas non plus. Voici d'abord la grande route anglaise qui de Simla, remontant le Sutleje, conduit à la frontière occidentale du Thibet, province de Ngari, riche en pâturages et en mines d'or, et au Ladak ou Petit Thibet ; même quand elle est

[1] Cf. *Bulletin de la Société de géographie (Paris)*, 1890, page 255. Communication adressée à la Société dans sa séance du 21 mars 1890.

accrochée aux flancs de roches verticales par de fortes poutres en fer, on peut y passer à cheval ou en *dandi*. Voici, en second lieu, une route très fréquentée par le commerce thibétain à l'ouest du Népal et qui aboutit aux sources de l'Indus, du Sutleje et du Yar-kiou-tsang-po ou Bramapoutre, près des lacs Tso-ma-pang, dans les plus hauts pâturages du Thibet. De plus, deux routes qui traversent le Népal où l'on ne peut pénétrer sans autorisation préalable des deux gouvernements anglais et népalien. Plus à l'est, s'ouvrent encore trois routes qui traversent les Himalayas par la vallée thibétaine de To wang et Boutang dans sa partie orientale et sa partie occidentale.

En résumé nous avons là sept routes (dont une européenne) très praticables et très pratiquées par les Thibétains et autres indigènes. Si elles restent fermées aux Européens, et aux Européens seuls, si elles ne sont pas déjà transformées par la science des ingénieurs européens en très bonnes routes, comme celle du Sutleje, la faute en est, non à la nature, mais à la mauvaise volonté des hommes.

À Siligurie, terminus de l'Eastern-Bengal-Railway, embarquons-nous dans le train qui, la veille, est parti de Calcutta à 4 heures du soir et qui, en quatorze heures a parcouru plus de 300 milles du sud au nord. Siligurie est non seulement un terminus, mais encore un embarcadère pour le Darjeeling-Himalayan-Railway (système Decauville, je crois), qui par des courbes très fortes et des zigzags très prolongés dans deux ou trois vallées, s'élève jusqu'à 2.100 mètres en 60 kilomètres de parcours ; en huit heures, il dépose le voyageur à Darjeeling. Depuis neuf ans qu'il fonctionne, il n'y a pas encore eu d'accident sur la ligne. Le grand promoteur de cette entreprise est Sir Ashley Eden, lieutenant-gouverneur du Bengale ; les travaux ont été exécutés surtout sous la direction de l'honorable M. Prestage. J'ai entendu plusieurs voyageurs s'extasier devant cette merveille de la science et de l'art, autant que devant les points de vue si variés qui passent sous leurs yeux, et dire, ce qui me paraît exagéré, que leur voyage d'Europe était bien payé par le seul plaisir de faire un tel trajet.

Darjeeling bâti en amphithéâtre sur le flanc de la montagne, est une

ville de plaisance et un sanatorium où les anémiques du Bengale viennent pour recouvrer la santé. On y jouit d'avril à novembre d'un air frais et du plus beau spectacle de la nature au milieu des innombrables points de vue des Himalayas.

Au pied du Kong-tchin-djé-nga, entre ses deux puissants contreforts, le Singgalea à l'ouest et le Chola à l'est, ce fouillis de ravins escarpés et de montagnes, noires parce qu'elles sont très boisées, forme le petit royaume de Sikim, autrefois thibétain, maintenant anglais pour son très grand avantage et bonheur. Malgré son exiguïté, il est peuplé par quatre races d'hommes : les Rong ou Lepchas aborigènes, les Thibétains conquérants, les Limbous venus du Népal, et les Newars ou Népaliens émigrés depuis peu d'années et qui forment déjà la grande majorité dans la population totale de 30.000 âmes environ. Il y a vingt ans, elle n'était que de 12 à 13.000.

Le Sikim est arrosé par deux rivières principales : la Tista, qui coule du nord au sud dans la partie orientale vers les plaines, et son affluent droit, le Bouri Ranjit qui arrose la partie occidentale de cet État. En remontant la Tista une route, qui d'ici à peu d'années sera très bonne, se bifurque dans la partie supérieure et vient aboutir à quatre cols donnant entrée au Thibet. Pour le moment, une autre route partant aussi de Darjeeling ou de Siligurie, traverse la pointe sud-est du Sikim et vient aboutir au col de Jelep. Quoique très accidentée, puisqu'elle passe successivement par les altitudes de 2.100, 2.220, 1.315, 1.835, et 4.495 mètres d'altitude, cette route est meilleure que celle du Sutleje ; elle est même carrossable dans la première moitié de son étendue de 100 kilomètres.

À la première halte, on rencontre la factorerie de M. Munro, l'un des principaux planteurs de thé de la région ; il est heureux de pouvoir offrir aux voyageurs un *tiffin*, c'est-à-dire un copieux goûter et de nombreux rafraîchissements. À 4 milles plus bas, on traverse la Tista sur un beau pont suspendu en fil de fer, de 100 mètres de long. Au sommet du mamelon, à Kalimpong, on peut visiter les écoles des révérends ministres écossais, l'hôtel des voyageurs, celui de

l'inspecteur des forêts, la maison de Teun-djrou, magistrat indigène, la résidence et les magasins de la Compagnie des transports par voitures à bœufs. Tout le vallon sur les deux rives de la Rillie est admirablement cultivé par les Newars ou Népaliens émigrés. Plus loin, à 42 milles au nord-est, à Padong, on aperçoit le camp anglais, les magasins de l'intendance, le télégraphe, le bureau de poste, le bazar indigène, le tout construit en bambous. Une modeste maison carrée à un étage, au toit pointu et surmonté d'une grande croix, est la mienne et celle de mes trois confrères. En fait de curiosités, nous n'avons à montrer que notre jardinet, une école et un orphelinat, œuvres encore au berceau.

Voici neuf ans bientôt que nos regards, passant pardessus le mamelon de Ré-nock, contemplent au nord-est ce pic de Lingtou qui nous cache la frontière du Thibet. Quand pourrons-nous la franchir ? Si la route, toujours excellente, continue à rester fermée, c'est, comme nous l'avons déjà fait remarquer, la faute non de la nature mais des hommes.

Trois ou quatre milles après avoir dépassé le sommet de Lingtou, nous débouchons dans le vallon alpestre de Natong, où 400 braves soldats irlandais nous accueillent par de vigoureux hourras et nous offrent une gracieuse hospitalité pour la nuit dans leur camp fortifié. Un peu plus loin dans le vallon de Kou-pup, orné de deux petits lacs, la route se bifurque et vient aboutir à trois cols.

Nous prenons celle du milieu et, après 4 milles d'une montée relativement douce, nous arrivons enfin au Jelep-pass, élevé de 4.495 mètres au-dessus de la mer, 315 mètres seulement moins que le sommet du Mont-Blanc. Quel spectacle splendide ! De tous côtés et à perte de vue, des sommets de montagnes au-dessus desquels se détachent comme d'énormes diamants des glaciers et des neiges perpétuelles ; au-dessous de nous, des ravins et encore des ravins, contournés dans tous les sens et dont les précipices sont cachés par d'épaisses et verdoyantes forêts. Le pied gauche est encore sur le Sikim, que le pied droit est déjà sur le Thibet.

À partir du Jelep-pass, on dit adieu à la bonne route anglaise ; il

faut se contenter de la route thibétaine. Une descente rapide de 18 kilomètres amène au village de Rin-tchin-gong, sur les bords de la rivière A-mo-tchou, à une altitude de 2.850 mètres seulement. De Rin-tchin-gong au passage des grands Himalayas, entre le pic Dong-kia à la pointe nord-est du Sikim, et le Tcho-mo-Lha-ri « montagne de la noble déesse » à la pointe nord-ouest du Boutang, cinq ou six jours de marche facile et d'une douce montée. Rien de remarquable, si ce n'est Chumbi, l'ancienne maison d'été du roi du Sikim dont il peut faire son deuil ; puis Pa-ri-dzong, le chef-lieu du district. En thibétain, *dzong* signifie bien forteresse, mais actuellement les forteresses étant presque partout tombées en ruine, dzong ne signifie plus que la résidence d'un employé du gouvernement, grand ou petit, peu importe.

Aussitôt après avoir dépassé la ligne de faîte des grands Himalayas neigeux, nous entrons dans la zone de pâturages, qui s'étend entre toute la chaîne méridionale et la chaîne centrale des Himalayas. Il existe aussi d'autres grands pâturages sur une partie de la province de Ngari et sur le cours supérieur du Yar-kiou-tsang-po, mais les plus vastes occupent toute la partie nord du Thibet connue sous le nom générique de Tchang-tong « plaines du nord » et peuplée par les tribus Heur.

Ces plaines du nord, dont l'altitude est de plus de 4.000 mètres, couvrent les deux tiers des deux provinces centrales et sont arrosées par de nombreux lacs sans écoulement vers aucune mer et par de petites rivières qui alimentent ces lacs. En outre, tous les sommets de montagnes qui dominent les vallées habitées sont consacrés au pâturage dès qu'ils atteignent l'altitude de 3.300 mètres, où toute agriculture devient impossible. De la superficie du sol inférieure à 3.300 mètres, retranchez encore les pentes de ravins abruptes, dénudées ou parfois couvertes de forêts, et vous conclurez sans doute que la nature s'est montrée excessivement libérale envers la population pastorale et excessivement parcimonieuse envers la population agricole. Cette seule considération (et il y en a bien d'autres) suffirait à rendre raison du peu de densité de la population thibétaine ; le chiffre en est probablement

de 6 à 7 millions d'habitants pour un pays dont la surface est presque deux fois celle de la France, et trois fois au moins, si l'on tient compte des irrégularités du sol. C'est que pour chaque groupe de tentes noires (une douzaine, une vingtaine) il faut un territoire grand comme deux ou trois de nos départements, capable de nourrir, non des centaines, mais des milliers de vaches, non des milliers, mais des myriades de moutons, sans compter les yaks mâles, les chevaux et les mulets quand ils ne sont pas en route pour le commerce ; cependant, pour gouverner et soigner tout ce monde animal, un très petit nombre de familles suffisent.

Les pasteurs thibétains sont souvent obligés de changer leurs campements ; on ne peut pourtant les appeler nomades, car, à chaque groupe de tentes noires sont assignées telles montagnes et telles vallées. Malheur à ceux qui dépasseraient les limites fixées ! ce serait la guerre entre voisins éloignés de trois à quatre jours de marche. Ils naissent, vivent et meurent sous la tente à des altitudes et soumis à un climat qui nous épouvantent ; malgré cela, les plus beaux, les plus grands, les plus forts types de Thibétains se rencontrent dans les pâturages des hauts plateaux. Rarement ils quittent leurs rudes montagnes, si ce n'est pour aller faire le commerce avec les vallées voisines ou transporter les grandes caravanes. Les animaux vivants, les laines brutes, les étoffes de laine, les peaux et fourrures, le beurre, le borax, sont les principaux objets de commerce des pasteurs.

Après les pâturages qui occupent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du Thibet, viennent les vallées qui forment le dernier centième, vallées peuplées et agricoles ; mais pour aller d'une vallée à l'autre il faut franchir encore bien des montagnes.

La rivière qui, après s'être promenée nonchalamment en nombreux méandres dans les hauts plateaux, prend enfin sa course vers le nord-est, c'est le Guiong-tchou ; du moins elle prend ce nom à moitié de son cours ; ce nom lui vient de la bourgade Guiong-tsé, où se trouvent une garnison chinoise et une lamaserie. Au-dessous de Guiong-tsé une belle forêt, puis des villages entourés de quelques champs où l'orge, le blé et

les raves poussent comme à regret au milieu de mauvaises herbes ; car, autant le Thibétain excelle comme berger et brocanteur, autant il est pauvre agriculteur.

Un peu avant de se jeter dans le Yar-kiou-tsang-po, le Guiong-tchou passe au pied de Chiga-tse, capitale de la province de Tsang. Là encore on se heurte à une garnison chinoise et au très important monastère de Trachi lumbo « le comble du bonheur ». Le supérieur de cette lamaserie a ceci de particulier qu'il est presque l'égal du dalaï-lama de Lhassa, parce qu'il est censé l'incarnation du cœur du même Bouddha, dont l'esprit est enfermé dans la personne du dalaï-lama. Cette distinction un peu subtile fut inventée par la politique pour prévenir un schisme dans la secte officielle des Gué-louk-pa ou lamas jaunes ; mais je doute fort qu'elle puisse maintenir longtemps l'unité entre l'esprit et le cœur de Bouddha.

Administrativement, la province de Tsang est divisée en plusieurs préfectures dont les titulaires portent le titre de *déba*. Ceux-ci ont sous leurs ordres des *dzong-pun* (dans l'est, *chel-ngo*) ou sous-préfets. Chaque vallon un peu considérable a un *ding-peun*, chargé de faire exécuter les ordres supérieurs par les maires de villages ou *guen-pa* « les anciens ». Pour obtenir les places de préfets et de sous-préfets, deux conditions seulement sont requises : appartenir à l'aristocratie qui est peu nombreuse, et surtout bien payer. Pendant le temps de leur gestion, qui est de trois à cinq ans, ces fonctionnaires cumulent tous les pouvoirs. Quant à leurs devoirs, ils semblent ne connaître que la maxime formulée dans ce vers de Boileau :

> .... L'argent, l'argent, sans lui tout est stérile.

qu'ils traduisent ainsi : « manger le peuple », dont ils se disent pourtant les père et mère. Ce genre d'administration et cette hiérarchie, on les trouve partout au Thibet, pour le malheur du peuple.

De tous les noms géographiques de cette province je n'en citerai qu'un ; c'est celui de Sa-kia-gun, c'est-à-dire le monastère de Sakia, situé à 40 kilomètres en ligne droite au sud-ouest de Chiga-tsé. Je le cite, parce que Sa-kia-gun est le chef-lieu d'une principauté thibétaine

de race et ecclésiastique de religion, c'est vrai, mais parfaitement indépendante de Lhassa au civil comme au spirituel. Au civil, elle relève directement de la Chine ; au spirituel, le supérieur de Sa-kia-gun étant le chef de la secte des Sa-kia-pa, ne relève que de lui-même, et tous les monastères et peuples de cette secte, n'importe où ils soient établis au Thibet, ne reconnaissent que lui, et nullement le dalaï-lama, pour chef spirituel. Il en est de même des sept ou huit autres chefs de sectes boudhiques disséminées au Thibet. Même quand ils n'ont pas de principauté territoriale, tous leurs adhérents ne reconnaissent pour supérieur que leur propre chef, et non le dalaï-lama. Celui-ci n'est le chef spirituel que de la seule secte officielle des Gué-louk-pa ou des lamas jaunes. Par conséquent, sa situation religieuse ressemble assez bien à celle de l'évêque protestant de Cantorbery, mais pas du tout à celle du pape, puisqu'il n'est pas le moins du monde chef de tous les boudhistes même au Thibet, à plus forte raison de tous les bouddhistes du nord, comme on le croit et on le dit généralement en Europe.

À Chiga-tsé se termine la route impériale de Chine au Thibet ; elle ne fait pas honneur à son illustre seigneur. Reprenons-la jusqu'à Guiong-tse-dzong. Là elle tourne vers l'ouest et conduit au Raro-la, d'une altitude de 5.060 mètres. Ce nom de *Raro* signifiant « imbécile », ferait supposer qu'en passant ce col, les voyageurs éprouvent des vertiges ; ils sont dus à la raréfaction de l'air et non à des émanations pestilentielles, comme on l'a supposé. Hâtons-nous donc de descendre le versant oriental : nous sommes dans la province de Eu « centrale », et un voyage de quelques jours à une altitude de 4.300 mètres, conduit au bord du lac Pematso, ainsi nommé par les Thibétains parce que sa forme annulaire lui donne une certaine ressemblance avec une fleur de lotus, la presqu'île centrale formant le bouton de la fleur. Bogle et Turner, qui l'ont visité à la fin du siècle dernier, racontent que la supérieure du couvent de religieuses boudhistes bâti sur la presqu'île porte le titre de Phag-mo-kio-mo, « madame la truie ». Pour moi, j'incline à croire qu'ici le nom de Phag doit être pris dans le sens de *au delà* et non de truie, parce qu'il sert à désigner plusieurs autres localités de la même région située au-delà des montagnes, relativement à Lhassa.

De la courbe septentrionale du lac la route fait l'ascension du Kamba-la, élevé de 4.557 mètres, puis par une descente continue de 1.400 mètres vient aboutir au pont de chaînes de fer qui traverse le Yar-kiou-tsang-po. Ce pont, comme tous les autres ponts de fer du Thibet, est, bien entendu, de construction chinoise. Au-delà du pont, nous remontons vers le nord-est pendant 55 kilomètres à vol d'oiseau, la petite « rivière du Bonheur », le Ki-tchou, au confluent de deux torrents, dans une plaine bien ouverte aux rayons du soleil, élevée de 3.565 mètres, par 88° 45' de long. est et 29° 40' de latitude nord.

Nous arrivons à Lhassa, capitale de la province et de tout le royaume thibétain. Le père Huc a donné *de visu* une description typique de cette mystérieuse capitale dans ses *Souvenirs de voyage* que tous les amis de la géographie et des aventures de voyage ont lus avec curiosité. Inutile de la recommencer. Je me contenterai d'y ajouter quelques renseignements.

D'après ceux qui me semblent dignes de confiance, cette capitale si renommée aurait une population civile d'environ 15.000 âmes (comme une de nos petites villes de province), y compris les employés du gouvernement, la garnison et les marchands chinois, y compris également une colonie de 200 Cachemiriens et une autre de 400 Népaliens établis à Lhassa comme commerçants et entremetteurs de commerce. Les autres civils que l'on y rencontre en grand nombre sont des voyageurs de commerce ou des pèlerins venus de tous les coins du Thibet et de la Mongolie.

En compensation, la population monacale de Lhassa s'élèverait à 22.200 individus dont : 200 Tse-djrons ou lamas gardes-du-corps du dalaï-lama, vivant avec lui sur la colline sainte de Po-ta-la ; un millier divisés en trois ou quatre petites lamaseries vivent dans divers quartiers de la ville pour recueillir plus facilement les dons des dévots pèlerins. Ces petites lamaseries ne sont que les annexes des trois grands monastères : Djrepong 9.000, Gaden 7.000 et Serra 5.000 religieux, qui sont un peu plus éloignés dans la campagne ou sur les mamelons voisins. Ici se pose une question fort importante : comment

22.200 religieux peuvent-ils trouver à vivre dans une petite ville de 15.000 âmes ? En France ce serait impossible ; au Thibet, c'est bien simple. Voici l'explication de ce fait. À trois époques de l'année comprenant ensemble vingt-trois jours, tous les religieux sont obligés d'être présents au monastère pour les grandes et solennelles cérémonies. Ils se gardent bien de manquer au rendez-vous, parce qu'alors les pèlerins affluant et ne se présentant jamais les mains vides, les religieux peuvent être nourris facilement aux frais du public. En dehors de ces vingt-trois jours, les religieux boudhistes sont, pendant tout le reste de l'année, parfaitement libres de leur temps, de leurs mouvements, de leurs industries et de leur commerce, en dehors du monastère, sans que les supérieurs sachent ce qu'ils sont devenus ni ce qu'ils font. Quant à ceux qui préféreraient rester au monastère pendant l'année, ils sont aussi parfaitement libres de disposer de leur temps, de leurs mouvements et surtout de prêter à usure. Il n'y a point d'exercices religieux, d'études, de repas en commun, point de règlement qui les gênent. Chacun vit dans sa maison ou dans son appartement (je ne dis pas sa cellule) comme il peut et comme il veut. Bref, à en juger par les cinq grands et les sept ou huit petits que j'ai visités en détail dans l'est, un monastère boudhique ne ressemble en rien à un monastère chrétien. C'est une agglomération d'hommes, un village ; ce n'est aucunement une communauté. J'aurais encore bien des détails à donner sur les lamaseries, mais, comme dit Boileau,

> ... Le lecteur français veut être respecté.

Avant de quitter Lhassa, je relèverai une autre erreur européenne très répandue, d'après laquelle le gouvernement du Thibet serait théocratique et ecclésiastique. Rien de plus faux. À part le dalaï-lama, qui est seul propriétaire du Thibet, de par la donation que le premier empereur de la dynastie mandchoue lui en a faite ; à part le roi ou régent, qui, depuis une soixantaine d'années seulement est, aussi un lama, tout le reste du gouvernement central thibétain est laïque. Les quatre *kaluns* ou ministres d'État et leurs seize secrétaires sont laïques. Il n'est pas inutile d'ajouter que le dalaï-lama lui-même, le roi, les

ministres et les secrétaires, en un mot les vingt-deux membres du gouvernement central thibétain, ont, tous et chacun, besoin d'un diplôme de l'empereur de Chine avant de pouvoir exercer leurs fonctions. Dans les provinces, les gouverneurs, les préfets et les sous-préfets sont laïques ; et si parfois on rencontre parmi eux des lamas, ce n'est pas parce qu'ils sont lamas qu'ils ont obtenu ces places, c'est uniquement parce qu'ils ont offert un pot-de-vin plus considérable qu'ils sauront bien faire restituer au centuple par leurs administrés.

Il y a encore à Lhassa le gouvernement chinois, représenté par trois ambassadeurs mandchous, venus de Péking et chargés de diriger, de contrôler et de surveiller le gouvernement thibétain surtout dans ses relations extérieures ; dalaï-lama, roi, ministres, personne ne peut écrire directement à l'empereur sans faire apostiller et envoyer les lettres par les ambassadeurs chinois, qui, de plus, s'espionnent mutuellement. Ils sont appuyés dans leur mission par une armée d'occupation de 4.000 hommes, échelonnés à travers le Thibet depuis Ta-tsien-lou à l'est jusqu'à Ting-ré sur les frontières du Népal. Le commandant en chef de cette petite armée réside à Lhassa avec 500 hommes. Sept *leang-tay* ou payeurs des troupes et des lamas reconnus officiellement font leur office dans les principaux centres de la grande route ; ils sont aussi, au besoin, juges principaux.

Quant à l'armée thibétaine, elle n'existe même pas sur le papier. S'il faut des soldats, on lève des gens de corvée pour la guerre comme pour tout autre service corvéable, et tout est dit ; officiers et soldats en savent autant les uns que les autres.

De Lhassa, deux routes peuvent conduire en Chine. L'une, au sud-est, traverse le grand district de Tak-po en suivant la rive droite du Yar-kiou-tsang-pô jusqu'au moment où, tournant au sud-est, ce fleuve disparaît dans les Himalayas pour devenir le Diong, puis le Brahmapoutre. Cette route tournait ensuite au sud et allait au Yun-nan, mais elle est abandonnée depuis longtemps à cause des brigandages de la tribu thibétaine de Po-mi, nominalement soumise à la Chine et complètement indépendante de Lhassa. Le Tak-po, situé au nord du

Boutang, est un des pays les plus peuplés du Thibet. La route que nous devons suivre, la route impériale, se dirige à l'est-nord-est à travers le grand district de Kong-pou dont Guiamda est le chef-lieu. La température relativement douce de Guiamda l'a fait choisir pour résidence ordinaire par les mandarins chinois qui, officiellement, devraient résider à Lha-ri, situé à environ 100 kilomètres au nord-est, à une altitude de 4.173 mètres.

En soi Lha-ri n'a rien de remarquable. Nous entrons ici dans une région dont le système orographique et hydrographique est diamétralement opposé et perpendiculaire à celui des pays que nous avons parcourus. Jusqu'à présent la direction générale des montagnes et du Yar-kiou-tsang-po était franchement celle de l'ouest à l'est ; maintenant toutes les montagnes et tous les fleuves que nous allons rencontrer courent du nord-est au sud-est dans la partie septentrionale de leur cours, puis du nord au sud, du 29° au 27° latitude, pour diverger ensuite dans tous les sens au-dessous du 27°. De sorte que ces chaînes de montagnes et ces fleuves sont perpendiculaires aux Himalayas et au Bramapoutre. De plus, autant du moins que j'ai pu l'observer, la composition géologique des deux systèmes est différente. Dans les Himalayas, la roche dominante est un mauvais micaschiste injecté de silex blanc. Rarement on y rencontre les traces de roches ignées, de grès, de calcaires, d'ardoises, tandis que ces roches abondent dans le système oriental où nous allons pénétrer. Cela dit, revenons à Lha-ri.

D'après les savantes recherches de M. Dutreuil de Rhins, la rivière qui passe à Lha-ri sous le nom de Song-tchou se nomme plus au sud le Ken-pou ou Gak-po-dzang-bo, et deviendrait le Mali-ka des Kamtis, Sing pho et autres tribus Chan, et enfin l'Irraouadi de Birmanie. S'il en est ainsi, honneur à Lha-ri et surtout à M. Dutreuil de Rhins, auquel je souhaite de tout cœur la bonne fortune de pouvoir aller constater *de visu* l'exactitude du résultat de ses interprétations géographiques.

À l'est de Lha-ri, au col de Charling (Char-gang-la), élevé de 5.500 mètres, on quitte la province de Eu pour entrer dans celle du Kham.

Autrefois, c'est-à-dire il y a deux cents ans, cette province s'étendait du 93° au 101° de longitude. Depuis 1703, elle est divisée en deux parties bien distinctes : le Kham thibétain, du 93° au 97° et le Kham chinois, du 97° au 101°. Je le nomme Kham ou, comme disent les Anglais, Thibet chinois, non que la population soit plus chinoise, mais parce qu'à la suite d'une révolte infructueuse du Thibet contre la Chine, toute la partie orientale de la province composée de dix-huit principautés thibétaines fut soustraite au gouvernement de Lhassa et annexée au gouvernement direct des deux provinces chinoises les plus voisines, le Sé-tchuen et le Yun-nan.

À partir du col de Charling en descendant vers le Nguen-kio, Lou-tse-kiang ou Salouenne, on traverse les deux postes importants de Choupa-do et Lorong dzong. À 25 kilomètres de ce dernier poste nous traversons le fleuve sur le pont nommé Jel-yê-Sam par les Thibétains et Kia-yu-kiao par les Chinois ; c'est là que vient aboutir maintenant la route du Yun-nan que nous avons signalée plus haut. Le Lou-tse-kiang prend ses sources à 5° au nord-est du pont où nous sommes, coupe le Thibet du sud-est jusqu'au 28° pour entrer dans les tribus des Lou-tse et des Lyssous, traverse la partie occidentale du Yun-nan et va se jeter dans le golfe du Bengale, à Martabang, sous le nom de Salouenne.

Au sommet de la montagne qui sépare le Lou-tse-kiang du Lan-tsang-kiang ou Mékong, au milieu d'immenses pâturages, se trouve le tout petit village de Lha-gong où M. Renou et moi fûmes arrêtés en 1862 par les envoyés de Lhassa, quand nous tentâmes de pénétrer jusqu'à cette capitale. Tout ce terrain est du minerai de fer très riche, mais on ne se nourrit pas de cette substance. Quand il ne nous resta plus, ni une poignée de farine, ni un grain de riz, il fallut bien capituler, puisqu'il y avait défense absolue de nous vendre quoi que ce fût. M. Renou dicta lui-même les conditions du retour, qui furent acceptées avec empressement. Ces conditions étaient que nous serions conduits, aux frais de nos expulseurs, de Lha-gong à Bonga, le berceau de la mission, en suivant le cours du Ou-kio et en passant par les petites villes de Pomda, Dzo-gong, Tchrayul et la lamaserie de Pe-tou. Cet

itinéraire fut suivi fidèlement. Seulement la caravane dut passer par Tsiam-do pour y prendre les animaux de corvée. Bonga fut incendié le 7 octobre 1865.

De Lha-gong à Tsiam-do, on compte deux jours de marche. Cette ville, comme plusieurs autres au Thibet, est riche en noms géographiques. Les Chinois l'appellent Tchang-tou et Tchamou-to ; les Thibétains, Kiob-do et Kiam-do : c'est ce dernier nom un peu estropié qui a donné lieu au nom européen de Tsiam-do. Tsiam-do est encore enrichi d'une lamaserie de 3.000 lamas, d'une garnison chinoise de 300 hommes, de deux rues, de boutiques et de quelques jardins potagers. Les trois quartiers de la ville sont bâtis sur deux terrasses superposées et creusées dans l'angle d'un contrefort qui se termine au confluent de deux petites rivières, le Gomkio à l'ouest et le Dza-kio à l'est. Leur réunion forme le Lan-tsang-kiang ou Mékong, qu'on passe en hiver sur la glace, en été sur des ponts à piles de pierre et à tabliers de bois construits sur les deux affluents. L'eau qui passe sous ces ponts par 31° de latitude nord devient française dès le 20°, puisque ce sont mes confrères qui évangélisent ces régions, et elle le devient tout à fait dès le 14°, au Cambodge et en Cochinchine.

Tsiam-do ne fait plus partie du royaume de Lhassa, mais elle est le chef-lieu de l'une de ces dix-huit principautés réunies à la Chine dont j'ai parlé. C'est le supérieur *ad tempus* du monastère qui est le chef civil du pays sous l'autorité chinoise.

De Tsiam-do trois routes se dirigent vers la Chine. La première, au nord, rejoint la grande route qui, des provinces septentrionales de l'empire, passe près du Koukounor et se rend à Lhassa. La deuxième se dirige d'abord au nord-est, passe à gué le fleuve Bleu, redescend au sud-est par le cours supérieur du Ya-long-kiang, qui arrose les principautés de Dégui et de Mégnia et va aboutir à Ta-tsien-lou. La troisième, la route impériale, prend la direction du sud-sud-est en suivant à mi-côte le flanc ouest de la chaîne de montagnes qui sépare le Mékong du fleuve Bleu.

Le sixième ou septième jour de marche après avoir quitté Tsiam-do,

nous arrivons à Tchra-ya, « le parasol de rocher », ainsi nommé parce qu'immédiatement au sud de la ville, d'énormes roches semblent l'abriter contre les rayons du soleil. Comme Tsiam-do et aux mêmes conditions, Tchra-ya est le chef-lieu d'une principauté indépendante de Lhassa et soumise à la Chine. À Tchra-ya, encore un monastère de 2.500 à 3.000 religieux et une garnison chinoise. Ce Tchra-ya est appelé le nouveau Tchra-ya par opposition au vieux Tchra-ya, qui se trouve sur les rives mêmes du Mékong.

Le troisième jour après avoir quitté Tchra-ya, nous passons une petite rivière à gué et rentrons sur le Kham thibétain. Au sommet de la montagne, dans les pâturages près du village de Che-pan-keou où l'épizootie sévissait terriblement lors de notre passage en 1862, se trouve un couvent de religieuses boudhistes, le seul que j'aie rencontré dans mes longs voyages au Thibet oriental. Je n'allai pas le visiter, tandis que nous visitions alors toutes les lamaseries que nous rencontrions. Ce ne serait plus possible aujourd'hui. Les religieuses boudhistes ne manquent pourtant pas au Thibet, mais elles demeurent dans leurs familles. On les distingue à leur tête rasée et à leur vêtement sans manches, seuls signes distinctifs qui les différencient des autres femmes.

À deux jours de marche au sud-est de Chepan-Keou, nous arrivons à Garto ou Merkham, le Kiang kha des Chinois. C'est une mauvaise bourgade mi-thibétaine, mi-chinoise qui n'a de remarquable que le dzong ou résidence du gouverneur de la province, un petit mandarinat chinois et une petite lamaserie. Le pays est si élevé que les récoltes y réussissent à peine tous les cinq ou six ans ; frappées de la gelée elles servent de fourrage.

À deux pas dans un petit vallon solitaire, se trouve un pieux monument bien cher à mon cœur, c'est la tombe du bon et savant père Renou, le fondateur de la mission du Thibet, mort en 1863 [1].

Plus au sud, à cinq jours de marche, sur les deux rives du Mékong,

[1] On nous a dit que la tombe de ce grand missionnaire et de ce bon Français avait été violée.

au district de Tsa-kha, dépendant de Batang, sont des sources d'eau salée ; cette eau, portée à dos et évaporée au vent et au soleil sur des terrasses bâties sur pilotis, fournit le sel à tous les pays d'alentour. Sur un petit plateau qui domine les salines, au village de Yerkalo, Mgr Biet et moi avions fondé une belle chrétienté ; depuis 1887 ce n'est plus qu'une ruine dont la fourberie chinoise et la méchanceté des lamas ne nous ont pas encore permis de relever la première pierre. À six jours plus au sud, au gros marché d'Aten-tsé, encore des ruines qui attendent le jour de la justice et de la liberté pour se relever. Enfin, encore plus au sud, sur les deux rives du Mékong, les belles chrétientés de Tsekou avec ses quatre annexes et de Ouï-si avec ses douze annexes qui ont échappé à la persécution et aux désastres de 1887.

Revenons à Kiang-kha. Le troisième jour après avoir quitté Kiang-kha, en faisant un demi-cercle vers l'est, entre les villages de Lha-deu à l'ouest et de Bom à l'est, nous traversons la frontière entre le Kham thibétain et le Kham chinois. À partir d'ici, nous n'avons plus rien à démêler avec le gouvernement du dalaï-lama ; nous n'aurons à traiter qu'avec la Chine et les chefs indigènes des principautés thibétaines, mais nous n'en sommes guère plus avancés.

La première principauté que nous rencontrons est celle de Ba (en chinois Pa-tang, en européen Batang). Pour se rendre à la ville de ce nom, il faut descendre des hauts plateaux aux bords du Kin-cha-kiang, Yang-tse-kiang ou fleuve Bleu, par un ravin étroit, rapide, rocailleux, bien boisé ou déchiré profondément par le tremblement de terre du 11 avril 1870. Pendant 12 kilomètres, nous remontons vers le nord la rive droite du fleuve par un sentier plus ou moins tracé dans le sable, les roches éboulées et de misérables broussailles qui nous font désirer de passer au plus vite le fleuve sur des bacs au village de Tchrou-pa-long. Sur l'autre rive, pendant 30 kilomètres, la route est toujours aussi triste et aussi malfamée ; c'est souvent un repaire de brigands. C'est là qu'en 1881, mon confrère, le père Brieux, fut assassiné par les brigands, qu'avaient soudoyés les lamas. Il reçut douze coups de couteau et eut la tête brisée sous une grêle de pierres. Du haut d'un petit mamelon

qui est proche, nous apercevons le dôme doré de la lamaserie de Batang, peuplée de 1.500 religieux, mais pendant vingt-trois jours seulement, comme les autres. Le marché, qui compte environ 350 maisons, y compris les dzong des deux chefs indigènes, les prétoires et les pagodes chinoises, est, de l'autre côté de la plaine, à environ 10 minutes de promenade de la lamaserie. D'après l'itinéraire chinois, la plaine de Batang a 1.000 lys de long ; en réalité elle a 8 kilomètres de long sur 1 kilomètre et demi de large. On la représente presque comme un paradis terrestre ; il faut avouer alors que tout est relatif en ce bas monde. Si je ne partage pas l'enthousiasme chinois pour Batang, c'est peut-être, hélas ! parce que j'y vois les ruines de notre établissement chrétien et que mes confrères ne sont plus là pour nous souhaiter la bienvenue. C'est bien aussi parce que le peuple de ce gros marché est un des plus dégradés du Thibet ; les Chinois ne faisant pas exception. J'ai calculé que la population de la principauté entière, qui occupe environ 2 kilomètres carrés, se monte à 30 ou 35.000 âmes, dont 4.000 lamas et plus.

Le trajet de Batang à Lytang exige sept jours de marche, pendant lesquels on ne voit aucune agriculture ; mais, en compensation, il faut franchir quatre chaînes de montagnes dont un passage se trouve à 4.770 mètres d'altitude (40 mètres au-dessous de la cime du Mont-Blanc) ; les autres ne sont que de peu inférieurs comme altitude. De même que Batang, Lytang est le chef-lieu d'une principauté gouvernée par deux chefs indigènes ; elle a un mandarin chinois et une garnison. La lamaserie compte environ 3.000 religieux. Tout le pays au nord et aux environs de la ville qui est composée d'une seule rue, est couvert de pâturages ; les villages agricoles sont plus au sud, sur les bords de petites rivières qui vont se jeter dans le Kinchakiang près de Ly-kyang-fou, au Yun-nan. On m'a assuré que les lamaseries sont encore plus nombreuses que dans la principauté de Batang, mais il ne m'a pas été donné de pouvoir vérifier le fait.

En partant de Ly-tang vers l'est, nous avons encore deux hautes montagnes à franchir avant de pouvoir nous reposer un peu dans la

jolie plaine de Si-golo, bien peuplée et bien cultivée. Quel bonheur de rencontrer des champs et des moissons, après huit jours de marche ! Les habitants semblent être assez riches, bien logés, mais fort indépendants de caractère, surtout les dames et les demoiselles, qui se couvrent d'ornements d'argent ; leur chevelure, divisée en une multitude de petites tresses, s'étale sur leurs épaules ; elle est un peu relevée par une large bande d'étoffe surchargée d'ornements d'argent et de pierreries ; leur tête est couverte de deux espèces d'assiettes en argent ciselé ou bosselé et qui se réunissent par un bord au sommet de la tête.

À l'est de Si-golo, une très haute montagne nous sépare encore du Ya-lon-kiang ou Quia-kio. Mais avant de passer cette rivière, remarquons que nous avons laissé au nord la grande principauté de Dégui et celle de Mégnia, et au sud, celles de Tchong-tien ou Guié-dam et celle de Méli ou Houang-lama, ces deux dernières appartenant au Yun-nan. Le Ya-long-kiang, gros affluent du fleuve Bleu, se passe en été dans des bacs, en hiver sur un pont de bateaux.

Sur sa rive gauche nous foulons le sol de la principauté de Kiala, en chinois Ta-tsien-lou ; mais avant d'arriver au terme du voyage, nous avons encore à passer deux grandes montagnes entre lesquelles s'étalent les plaines assez bien peuplées et cultivées de Tong-golo et Agniampa. Ce petit peuple a dû être autrefois assez guerrier, car presque toutes les maisons sont crénelées et l'on aperçoit les ruines de plusieurs tours octogones à angles rentrants destinées sans doute à la défense du pays. C'est à Tong-golo que les pères Giraudeau et Couroux attendent, dans un triste et studieux exil, qu'il leur soit permis de retourner à Batang et à Yerkalo.

Enfin nous voilà arrivés à la ville de Tar-tsé-do, appelée Ta-tsien-lou par les Chinois. C'est l'entrepôt du commerce, surtout du commerce de thé en briques, entre la Chine et le Thibet ; c'est le rendez-vous de toutes les caravanes thibétaines. Le marché se compose de deux ou trois rues étroites et de maisons basses, sur le bord de trois torrents impétueux. C'est la résidence d'un grand mandarin civil, d'un général

de brigade chinois, d'une garnison, d'une douane pour le thé, du roitelet thibétain ; on y trouve deux lamaseries. Cependant toute cette agglomération ne forme qu'une population de 12.000 âmes en hiver et de 20.000 en été. Quant au paysage, quelle déception ! quelle sauvagerie ! Figurez-vous trois énormes montagnes pressant, écrasant de leurs pieds cet amas de maisons au fond d'un ravin où les rayons de soleil ne pénètrent que rarement : voilà Ta-tsien-lou. Les autorités civiles, militaires et lamaïques nous tiennent rigueur pour nous punir d'avoir osé profaner le sol sacré du Thibet. Qu'importe ! Mgr Biet, lui, nous donne l'accolade fraternelle et nous bénit. Le père Dejean nous présente les élèves de son séminaire et ses cent quatre paroissiens. Les sœurs chinoises nous font faire le *ko-teou* par leurs orphelines et, pendant que nous prenons un rafraîchissement, tout ce petit monde crie à tue-tête : Vivent les voyageurs français ! S'ils ont déjà vu des Européens, ce sont les premiers touristes français qu'ils voient.

Au nord et au nord-est de Ta-tsien-lou, il y a encore plusieurs principautés thibétaines, surtout le Kin-tchouan ou Se-tchouan d'Or qui porte bien son nom. Il serait intéressant d'aller explorer ces mines et toutes celles qui abondent dans le pays que nous venons de parcourir depuis Tsiam-do.

À l'est de Ta-tsien-lou, l'on ne rencontre plus que des pays exclusivement peuplés de Chinois. Ici finit notre voyage au Thibet. À deux journées de ce vilain trou de Ta-tsien-lou, je serre encore la main à trois de mes confrères, qui ont réuni leurs trois cent cinquante chrétiens pour nous saluer.

Nous passons le pont de fer de Lou-tin-kiao. Six jours après avoir voyagé par terre nous sommes à Ya-tcheou ; nous montons sur des radeaux ou de petites barques et descendons rapidement le Min jusqu'à Souïfou. De grandes barques chinoises nous emportent sur le Yang-tsé-kiang, bordé de grandes villes et de gros marchés. Nous descendons sans encombre les rapides entre Kouïfou et Y-tchang ; là, un bateau à vapeur nous reçoit et nous conduit en quatre jours à Shang-haï. Nous avons traversé toute la Chine de l'ouest à l'est. À Shang-haï, nous

prenons passage sur les *Messageries maritimes* françaises, et après trente-cinq jours d'une navigation confortable et agréable, nous rentrons enfin sur le sol de notre chère patrie.

Note sur les Européens à moi connus qui ont pénétré au Thibet

Il est très probable, presque certain que la religion chrétienne fut prêchée et même florissante au Thibet du Xe au XIIIe siècle. Mais il est probable que cette première évangélisation fut faite par les nestoriens. Je n'ai pu encore approfondir cette intéressante question historique. Je me borne donc à citer les noms et dates connus :

I. — Missionnaires catholiques.

1° Au XIIIe siècle. Saint Hiacinthe, Polonais, l'un des premiers compagnons de saint Dominique, va évangéliser l'Inde et pénètre jusqu'au Thibet.

2° Au XIVe siècle, Le B. Odoric de Pordenone, franciscain, venant de l'Inde, traverse le Thibet de l'ouest à l'est, passe de là en Chine, et revient dans l'Inde en retraversant le Thibet de l'est à l'ouest, évangélisant partout.

3° Au XVIIe siècle, vers la fin. Les pères Grueber et Dorville, jésuites, évangélisent les provinces centrales. Le premier a laissé quelques mémoires.

4° Au XVIIIe siècle, au commencement, les pères Disderi et Freire, jésuites, prêchent aussi dans les provinces centrales. Le premier a laissé des mémoires allant jusqu'en 1729.

5° De 1729 à 1760, vingt-quatre capucins italiens évangélisent le Thibet central. Ils avaient bâti à Lhassa même, avec l'autorisation du dalaï-lama, un couvent, et un autre dans le district de Tak po, au nord du Boutang. Chassés vers 1760, parce que les chrétiens commençaient à se multiplier, ils abandonnèrent la mission. Les deux supérieurs, Horace della Penna et d'Andrada, ont laissé des mémoires assez considérables.

6° De 1844 à 1846. MM. Huc et Gabet, missionnaires lazaristes français, font leur grand voyage de Mongolie à Lhassa, sont chassés de Lhassa et expulsés par la Chine. M. Huc a écrit des *Souvenirs de voyage en Mongolie et au Thibet.*

7° De 1846 à 1890. La Société des Missions étrangères de Paris (128, rue du Bac) a déjà envoyé vingt-huit de ses membres pour évangéliser le Thibet. De 1854 à 1865, la mission était établie au Thibet proprement dit, royaume de Lhassa, à Bonga et Kiang-kha et environs. Chassés du Thibet en 1865, ils se sont maintenus jusqu'à ce jour, malgré plusieurs persécutions, dans le Thibet oriental chinois.

Les travaux scientifiques dus à ces missionnaires sont : le manuscrit d'un grand dictionnaire thibétain-latin-français-anglais auquel tous ont contribué. — Mgr Thomine des Mazures a publié quelques lettres sur la géographie ; Mgr Chauveau, quelques lettres sur l'état social et une sur les mines ; M. Renou, un mémoire sur ses voyages, sur les yaks, et sur plusieurs autres sujets ; M. Krick, son voyage chez les Abords et au Dzayul thibétain à travers les Michemis ; M. Desgodins, de nombreux renseignements sur la géographie et sur toutes sortes de sujets, à l'aide desquels son frère a composé *la Mission du Thibet* (1e édition) et *le Thibet* (2e édition) ; M. Alexandre Biet : Vocabulaire du dialecte des Lyssou ; M. Dubernard : des notes sur son voyage chez les Lou-tse et les Lyssous de la Salouenne ; M. Saleur, plusieurs notices sur le Sikim et le Népal (Voy. *Missions catholiques*). Sont en préparation : un dictionnaire latin-thibétain du langage usuel, par le père Giraudeau ; un dictionnaire polyglotte, chinois-thibétain-mosso-lyssou-loutse, etc., par le père Leard.

II. — Voyageurs laïques.

1736. Le Hollandais Van den Pute explore le Thibet, mais fait brûler ses mémoires avant sa mort.

1782. Bogle et son médecin, et quelques années plus tard le capitaine Turner avec son secrétaire et son médecin, tous envoyés en ambassade officielle au grand lama de Tra-chilumbo par Warren

Hastings, premier gouverneur général des Indes (Voy. les Mémoires relatifs à ces missions dans *Bogle and Manning*, par Clement Markham).

1811. Le docteur Manning pénètre jusqu'à Lhassa à la suite d'un mandarin chinois. N'a laissé que des notes insignifiantes.

Vers 1857. Un Anglais, M. Wilson, visita plusieurs fois le Ladak et la province de Ngari. À publié de savants articles dans les revues de l'Inde.

1866. M. T.-T. Cooper, venant de Chine, pénètre jusqu'à Batang et jusqu'à Ouï-si au Yun-nan ; il est arrêté et retourne par la même route. Il publie : *Travels of a pionneer of commerce*.

De 1870 à 1885, le général russe Prjévalsky a exploré le nord-est, et a pénétré une fois dans les hauts plateaux du Thibet jusqu'à 250 milles de Lhassa. Voir les savantes publications de ses voyages.

1875. Le capitaine Gill et M. Mesny, venant aussi de Chine, arrivent jusqu'à Batang et sont éconduits par le Yun-nan et la Birmanie. Le premier publie : *The River of Golden Sand*.

1877. Un ministre protestant anglais, M. Cameron, suit la même route que les précédents. J'ignore s'il a publié son voyage.

1879. Le comte hongrois Szecheny et ses deux compagnons, MM. Kreitner, géographe, et de Loizy, géologue, suivent la même route. Le comte a publié ses voyages en allemand.

1889. M. Rockhill, secrétaire de l'ambassade des États-Unis, pénètre par le nord au Koukounor, est arrêté, et revient en Chine par la vallée supérieure du Ya-long-kiang ou Gnia-kio qu'il explore.

1889. Une petite armée anglaise de 1.500 hommes pénètre avec canons et bagages jusque dans la vallée de Chumbi, qui appartient au Thibet sur le versant sud des Himalayas.

Vers 1874, M. Ryan, du Trigonometrical Survey of India, passant à l'ouest du Népal, pénètre jusque sur les hauts plateaux du Thibet et y relève une quarantaine de pics dans l'intérieur.

Vers 1888, cinq jeunes officiers anglais, traversant aussi les Himalayas à l'ouest du Népal, vont faire une partie de chasse de vingt jours près du grand lac Tso-ma-pam et jusque sur les bords du Sutleje. J'ignore s'ils ont publié le récit de leur excursion.

Tels sont, à ma connaissance, les Européens qui ont pénétré au Thibet, soit pour l'évangéliser, soit pour l'explorer. Je ne parle pas ici des voyages des pandits hindous qui ont rendu de si grands services à la géographie du Thibet.

@

1893 [1]

Le bouddhisme

d'après les bouddhistes

@

Puisque le bouddhisme est plus en honneur au Collège de France et au musée Guimet qu'à Lhassa, messieurs les bouddhaphiles devront me savoir gré de leur fournir quelques documents bouddhistes pur sang et inédits, mettant en plein jour l'idée que les sectateurs de Bouddha se forment de leur grand docteur, de ses principaux acolytes et de son œuvre. Les croire sur parole est bien aussi raisonnable, je pense, que de croire sur parole des savants européens qui habillent le vrai Bouddha à la française, à l'anglaise, à l'allemande, et lui prêtent leurs idées préconçues, puisées aux sources du puits de Grenelle bien plus qu'aux sources de l'Inde Gangétique, des himalayas ou du Pic d'Adam. Pour moi je ne puiserai qu'aux sources himalayennes renommées pour leur limpidité et leur fraîcheur. Il est vrai que, primitivement, l'eau de ces sources était l'eau sacrée et déjà plus ou moins bourbeuse du Gange transportée par les docteurs indous sur les hauts plateaux du Thibet, mais en changeant de pays et de couleur elle n'a changé ni de nature ni de saveur. Jugez-en par ces deux titres : La clef d'or expliquant en abrégé (le livre) qui donne le sens propre des noms. La guirlande de Nénuphar blanc enseignant (le livre) qui donne le sens propre des noms. Voilà bien du style sanscrit. Pour le rendre conforme à leur génie les Thibétains disent tout simplement : autres noms par lesquels on peut exprimer telle ou telle chose. Nous Français, nous dirions : dictionnaire des synonymes, ou bien en nous rappelant les années de notre enfance au collège : Gradus ad parnassum. Un Gradus ad parnassum, qu'il soit grec, latin, sanscrit ou thibétain, n'est pas, je l'avoue, un traité de théologie, pas plus que ne le sont les livres d'histoire et surtout de légendes, mais dans les questions religieuses, le

[1] Cf. *Revue des religions*, 1893, pages 146-159.

Gradus devient de la théologie ornée, embellie des fleurs de la poésie. Ce n'est pas en ajoutant de nouvelles fleurs exotiques aux guirlandes, et de fausses pierres précieuses européennes à la clef d'or que l'on parviendra à une notion, je ne dirai pas précise mais approximative du bouddhisme; c'est au contraire en élaguant, en retranchant ces ornements poétiques que la vérité pourra se dégager plus facilement. Je ne retrancherai rien cependant, je veux être généreux envers Bouddha et son Panthéon, les montrant dans leurs plus beaux atours. En grattant la dorure ou la peinture, les esprits de bonne foi trouveront facilement que les types bouddhiques ressemblent beaucoup aux idoles qui les représentent. Bien peu, et les plus petites, sont faites de métal précieux compact.

1° Bouddha en général.

En vingt ans de séjour continuel au milieu des Thibétains, je n'ai entendu prononcer le nom sanscrit de Bouddha qu'une seule fois, et encore, mon interlocuteur lama le prononçait avec tant d'hésitation que je le soupçonnai de ne pas trop savoir ce qu'il disait. En effet, en ce moment, il voulait seulement parler du dalaï-lama de Lhassa. Les géographes, se copiant tous mutuellement, disent que le nom de Thibet (qu'ils écrivent Bhod-youl) signifie : le pays de Bouddha. S'il en était ainsi, c'est Bhou-yul qu'il fallait écrire ce nom géographique pour être d'accord avec le dictionnaire officiel de l'Académie thibétaine, et non Pén-yul comme tout le monde écrit et prononce. En réalité, cette explication est fausse et n'empêche pas le nom sanscrit de Bouddha d'être inconnu au Thibet.

Mais la traduction thibétaine de ce nom est au contraire très populaire. Tout le monde connaît Sang-guié. Sang est le passé des verbes Tsâng et Sang qui l'un et l'autre signifient : émonder, purifier. Le mol Guié pris adjectivement signifie : abondant, nombreux, grand, et pris adverbialement signifie : très, beaucoup. Réunis, ces deux mots signifient donc : celui qui est grandement, abondamment, très purifié, expression qui diffère essentiellement de celle-ci : le très pur ; la

deuxième indiquant un état de pureté, de perfection native ; la première indiquant un état de pureté acquise et supposant un état antérieur de non pureté ou plutôt d'imperfection. Csoma a eu tort de traduire Sang-guié au présent par : parfait, saint. Il aurait dû traduire l'homme devenu parfait, saint. Burnouf lui, a eu raison de le traduire au passé : l'homme qui étant entièrement affranchi de l'Erreur est parvenu à la connaissance de la Vérité absolue. Mais il a eu le grand tort d'ajouter de lui-même ces mots : de l'erreur, et, à la connaissance de la vérité absolue, car si la purification d'un Bouddha consiste principalement dans l'affranchissement de l'erreur et dans l'acquisition de la connaissance de la vérité absolue, elle consiste également dans la purification des imperfections morales, comme nous le verrons bientôt. Étymologiquement parlant, un Bouddha quelconque n'est donc pas parfait par nature, mais il le devient. Dès lors il n'est plus comparable qu'aux saints du christianisme, mais il ne peut nullement être comparé à Dieu, pas même aux anges.

Cette étymologie est parfaitement justifiée par les épithètes ou synonymes attribués aux Bouddhas en général. Trois épithètes seulement se rapportent à la durée de leur existence : Ceux qui ont vécu pendant dix terres ou mondes ; ceux qui ont possédé le gouvernement de dix mondes ; ceux qui ont eu les dix entrées de l'existence d'au-delà, c'est-à-dire ceux qui ont été dix fois incarnés et délivrés. Si longue que soit l'existence de dix mondes, cette expression ne renferme pas l'idée d'éternité. Il y a donc eu un commencement, et avant ce commencement il ne pouvait y avoir que le néant, nié-pa, dont nous aurons à parler dans la suite. Comment alors expliquer l'origine des êtres spirituels et corporels ? Les bouddhistes ne savent donc pas qu'en bonne philosophie il n'y a pas d'effet sans cause ? Mais leurs livres ne parlant pas de cette cause première, l'idée ne leur vient même pas de se demander si elle existe ou non. Ils acceptent le fait accompli de l'existence des Bouddhas dont l'origine humaine est clairement indiquée par les synonymes suivants : Le plus noble de la race des hommes ; le lion des hommes ou l'homme-lion, l'homme supérieur ou le lama (docteur) des hommes ; le chef des bipèdes (des

hommes) ; l'homme de règle ; les trois nobles corps (la doctrine, les biens ecclésiastiques, les bouddhas vivants) ; celui qui est l'enveloppe des choses incorporelles. — Par quel moyen deviennent-ils Bouddhas? par la purification : Celui qui fut vainqueur ; qui a vaincu les démons, le monde ; le vainqueur ; celui qui est sans désirs, sans concupiscence ; le grand ermite suivant la voie droite. Entre parenthèse, me serait-il permis de demander aux apôtres du bouddhisme européen s'ils prêchent le même moyen de sanctification à leurs adeptes ? Il me semble que, sous ce point de vue, Bouddha est plus près de la chaire de Notre-Dame que des chaires du Collège de France ! — Pourquoi Bouddha doit-il se purifier lui-même ? D'abord pour gouverner le monde et conduire les hommes à la délivrance finale par sa doctrine et son exemple. En marchant comme ses prédécesseurs il devient le conducteur, le protecteur du monde ; il a une grande domination ; il est puissant, très puissant, il est doué de dix forces. Il attire, conduit puissamment. Il parle sans ambiguïté. Il est changé en conducteur des hommes ; c'est lui qui aide les hommes en les instruisant. Il sauve les existences, les royaumes. Il devient le docteur des génies et des hommes. En un mot, Bouddha montre aux faibles mortels la voie qu'ils doivent suivre, mais nulle part on ne voit qu'il leur communique un secours efficace, une grâce qui, élevant la nature au-dessus de ses faiblesses, donne la force de les vaincre. En cela Bouddha ressemble assez à nos philosophes des XVIIIe et XIXe siècles et à tous les sages de l'antiquité païenne. — En se purifiant pour le bonheur du genre humain, Bouddha ne s'oublie pas lui-même. Quel est, pour lui, l'effet nécessaire de cette purification totale à laquelle il s'est soumis pendant sa vie ou ses vies consécutives ? Il marche majestueusement à la paix, à la félicité. Il a trouvé le bonheur. Il possède les six sciences. Il contemple la sagesse absolue. Il est omniscient ; sans ténèbres ; entièrement bon ; la purification parfaite ; l'origine, la source de toute vertu ; un océan de bonnes qualités. Plusieurs de ces épithètes semblent ne convenir qu'au Dieu infiniment parfait, mais les poètes bouddhistes auront beau faire, on ne devient pas Dieu, l'Infini ne se forme pas. Dieu est, l'Infini est éternellement et immuablement. Il faut

donc voir dans ces expressions ou de ces exagérations permises aux poètes à condition qu'on n'essaye, pas de les presser dans le moule d'un syllogisme, ou un manque de logique et très probablement l'un et l'autre.

Il existe une catégorie différente de Bouddhas désignés par le nom de Bang-sang-guie, les parfaitement purifiés par eux-mêmes. Ce titre, remarquons-le en passant, pourrait convenir à tous les Bouddhas puisque tous ne parviennent à cet état de perfection que par leur propre énergie et constance à marcher dans la voie de la purification. Ce n'est pas un secours surhumain qui les y pousse et les fait triompher; ils ne comptent que sur eux-mêmes; c'est la présomption de leur excellence intrinsèque qui est leur seul mobile. Mais enfin, puisque les auteurs bouddhistes en ont fait une classe à part, quels caractères spécifiques leur donnent-ils ? Se purifiant soi-même ; se vainquant soi-même ; cherchant, la tranquillité ou la mansuétude ; méditant sur la connexion des causes et des effets ; administrant sa propre félicité ; ne pensant qu'à un seul (à leur propre) avantage ; homme de rang moyen ; Bouddha solaire (de la dynastie solaire ou dont la vie est comme celle du soleil). (de la dynastie solaire ou dont la vie est comme celle du soleil). De ces huit synonymes, les trois premiers sont vagues et conviennent à tous les bouddhas : le quatrième indique le moyen de purification qu'ils emploient : la méditation sur la connexion des causes et des effets, c'est bien abstrait pour être efficace. Le cinquième et le sixième nous montrent des êtres qui se purifient pour leur seul avantage sans se soucier du genre humain ; aussi, pour les punir sans doute de leur égoïsme, sont-ils par le septième synonyme, rangés dans un état de perfection moyenne, et cependant, par le huitième, leur vie étant une vie solaire, semblerait devoir être une vie bien supérieure à la vie terrestre des autres Bouddhas, fût-elle de dix terres ou mondes (I).

Les mêmes synonymes étant attribués aux Rang-chiang-kioup, nous pouvons en conclure qu'ils ne diffèrent pas des Rang-sang-guié, et que Chiang-kioup khiou est tout simplement un autre nom pour Sang-guié

ou Bouddha, d'autant plus que le sens étymologique est le même.

Bien heureux ceux auxquels est donnée l'intelligence de ces mystères, et croient pouvoir expliquer ces contradictions ! Ces privilégiés ne se rencontrent pas au Thibet mais en Europe. Au Thibet on se contente de lire sans réfléchir et souvent même sans comprendre. C'est là surtout que le vieil adage est vrai : le maître l'a dit, donc c'est vrai. Une autre remarque que j'ai pu faire à loisir, c'est que, la perspective de pouvoir devenir Bouddha, et par conséquent de parvenir au Nirvana, n'a absolument aucune influence pratique sur la conduite morale des bouddhistes thibétains. En songeant (ceux qui y songent) que pour arriver à ce sublime et heureux état de Bouddha, il faut vivre dix vies de mondes, et dans chaque vie de monde subir des milliers et peut-être des millions de transmigrations, toutes regardées comme un malheur en elles-mêmes et plus souvent malheureuses qu'heureuses, tous sans exception, même les Bouddhas vivants se disent : l'un qui dit : « tiens », vaut, dit-on, mieux que deux : « tu l'auras », et contrairement au principe de la purification continue et totale, c'est à qui jouira le mieux du présent sans se préoccuper de l'avenir. Sous ce rapport, nos épicuriens et nos libres penseurs modernes sont presque descendus au niveau des pieux bouddhistes thibétains. Je ne leur en ferai pas mon compliment.

2° Des Bouddhas prédécesseurs.

Il est probable, pour ne pas dire certain, que dans le principe il n'y avait qu'un seul Bouddha, Sha-kia-mou-ni, ou Sha-kia-Thoup-pa comme le nomment les Thibétains. Mais, pour lui faire honneur, l'imagination de ses sectateurs ne tarda pas à lui supposer sept prédécesseurs avant vécu dans sept mondes précédents. C'est sans doute pour cela que Bouddha est souvent appelé : Celui qui marche comme ses prédécesseurs, c'est-à-dire sur leurs traces. Ces sept Bouddhas antérieurs sont désignés par certains auteurs sous le nom générique de Sang-guié-rob-dun, les sept générations de Bouddhas. Le révérend Jaschke en cite six dont voici les noms: Nam-par-zig (qui voit

parfaitement), Tsou-tor-kien (qui a les cheveux noués sur la tête), Tham-kié-shiop (qui aide, protège tout), Eu-song (gardien de la lumière), Ser-thoup (puissant en or, ou par l'or), Khor-oua-Guyik (qui détruit la transmigration). D'autres auteurs, en y comprenant Sha-kia, les nomment : Gnié-sen-guié, les huit auditeurs rapprochés, c'est-à-dire ceux qui ont le mieux entendu et compris la Sagesse absolue. Voici leurs noms : Té-chia-pa, Nam-par-zig, Tchrou-top-shiop, Lo-pa, Té-ser, Ser-thoup, Eu-song, Sha-kia-Thou-pa. Sur les six cités dans la première liste il y en a trois dont les noms ne ressemblent pas à ceux de la seconde, preuve qu'ils ne sont pas très authentiques même pour les docteurs bouddhistes. Le dictionnaire des synonymes était sans doute déjà composé quand ces sept Bouddhas prédécesseurs furent inventés car il ne fait à aucun d'eux l'honneur d'une seule épithète. Si c'est un oubli, il faut avouer qu'il est bien irrévérencieux !

Nous devons en dire autant de Thou-mé-Sang-guié, en sanscrit Adi-Bouddha, expression qui peut signifier : Bouddha primordial ou Bouddha supérieur (aux autres). Malgré sa supériorité en temps ou en dignité, le dictionnaire de l'académie bouddhique est complètement muet sur son compte et il est à peu près inconnu du vulgaire et même des savants.

Comme les sept prédécesseurs de Bouddha et Sha-Kia-mouni lui-même, sont aussi représentés comme formant la première série des êtres surnaturels après la trinité bouddhique, il est nécessaire de dire ici quelques mots de cette trinité. Son nom thibétain est : Kun-khiou-som, les trois nobles raretés ou excellences. D'abord Kun-Khiou, noble excellence, n'est qu'un adjectif, un attribut donné principalement aux êtres surnaturels mais aussi aux grands et puissants de ce monde. Nulle part on ne trouve dans les auteurs que ce soit un être personnel, distinct, supérieur à tous les autres par sa nature ou ses qualités. Aussi, à mon humble avis, les ministres protestants ont-ils eu grand tort de se servir de ce nom pour exprimer Dieu. Quelles sont les trois excellences d'après les auteurs bouddhiques ? Il y a deux explications. La première qui est de beaucoup la plus commune est ainsi formulée.

Les Sang-guié (Bouddhas), 1e excellence ; la doctrine et les livres qui la contiennent, 2e excellence ; les sectateurs de Bouddha (religieux et laïcs) 3e excellence. Dans la seconde explication la trinité est appelée, : Rigs-som-gum-po, les trois sortes de protecteurs, qui sont : Chin-ré-zig, incarné dans le dalaï-lama de Lhassa ; Guiam pé (ou pel)-yong, incarné dans l'empereur de Chine ; Chia-na-do-guié, incarné dans le grand lama de Tra-chi-thun-po. D'après ces deux explications, qui ne se ressemblent guère, il faudrait conclure que le grand Bouddha Sha-Kia-mouni, le fondateur du bouddhisme, est en même temps et son propre supérieur et son propre inférieur. Son supérieur, comme membre de la trinité puisqu'il est Sang-guié, et son inférieur, puisqu'il n'est aussi qu'un des membres de la 1e série d'êtres surnaturels après la trinité. Bien plus, comme membre de cette série, il serait inférieur à la religion qu'il a établie et aux livres qui la contiennent, même à ses sectateurs qui font partie intégrante de la trinité. D'après la deuxième explication, il ne ferait pas même partie de la trinité et serait par conséquent inférieur au dalaï-lama, à l'empereur de Chine et au grand lama de Tra-chi-thun-po qui sont la trinité. Le voilà relégué au quatrième rang dans la hiérarchie bouddhique et même au cinquième pour ceux qui admettent l'existence de Thong-iné-sang-guié, le Bouddha primordial ou supérieur à tous les autres.

Peut-être la clef d'or nous ouvrira-t-elle la porte qui ferme l'issue de ce labyrinthe et la guirlande de nénuphars blancs nous fournira-t-elle quelques fleurs de vérités qui éclaireront ces ténèbres ? Je cherche, Kun-Khiou ; pas un mot. Je cherche Kun-Khiou-Som ; encore rien. Heureusement voici un petit article expliquant clairement le sens propre de Kun-Khiou-Kyi-nê, la demeure de la trinité. En sanscrit cette demeure se nomme Kon-dha-la, pagode, dont les qualités distinctives sont d'être : le palais des parfums ; le réceptacle des parfums ; la demeure de ceux qui sont parfaitement purifiés (Bouddhas), la maison des Lhas (génies ou idoles) ; l'école ; la bibliothèque ; le lieu de réunion, et voilà tout. Évidemment l'auteur avait en vue la première explication de la trinité, les Bouddhas dans les pagodes parfumées, la doctrine à l'école et à la bibliothèque, la société des religieux et fidèles

réunis dans les pagodes ; mais il ne fait qu'exprimer en termes poétiques ce que la théologie nous avait déjà enseigné dans son style technique; il n'explique rien. Bon gré mal gré il nous faut donc continuer de marcher dans le labyrinthe au milieu des ténèbres. Remarquons seulement que l'auteur semble mettre sur le même pied les Chiang-Kioup (Bouddhas) et les Lhas (génies ou idoles) puisqu'il les loge dans la même demeure. Nous parlerons plus loin de ces derniers qui diffèrent substantiellement des Bouddhas. Mais puisqu'ils se trouvent bien ensemble ici, soyons accommodants.

3° Bouddha Sha-Kia-mouni.

Théoriquement parlant, Sha-Kia-mouni est sans contredit le premier, le plus grand et très probablement le seul vrai Bouddha. C'est lui qui a fondé la religion bouddhique et qui a servi de type à tous les autres Bouddhas inventés depuis par les sectateurs et corrupteurs de sa religion. Il semble donc naturel que la lyre des poètes bouddhiques prodigue ses flots d'harmonie et ses plus beaux chants pour exalter un si saint, si éminent, si vénérable personnage. Écoutez d'abord ce qu'elle dit de son origine terrestre. C'est Gootama (nom sanscrit). C'est le lion, le prince, le roi, la sommité, le plus noble de la famille Sha-Kia ; c'est le fils de Sé-tsong (la nourriture pure), le fils de Sé-tsong (qui était de la famille) pou-ram-ching (canne à sucre). — Voici maintenant ses titres marquant la transition de l'état purement humain à la dignité de Bouddha. C'est un fils transformé, le religieux de la famille Sha-Kia, le grand moine. Voici son éloge comme Bouddha. Il est né de la race du soleil, descendant du soleil, parent du soleil. le génie des génies, le plus ancien ou éminent des génies, il possède le trône de diamant. J'ai cité tout ce qui caractérise la nature humaine et purifiée de Sha-kia-thoup-pa. Mais ses œuvres racontées dans les 108 volumes du Ka-gieur et sa doctrine expliquée dans les 225 volumes du Tan-guieur et autres ouvrages seront sans doute portées aux nues et au-delà ? Oui, par un seul mot : Il a accompli toutes œuvres. Vraiment, Sha-Kia le puissant, Sha-Kia le fondateur de la religion bouddhique doit être bien jaloux de Brahma, Wishnu, Siwa, Indra, Kuvera, etc., etc., divinités

brahmaniques s'il en fut jamais, auxquelles, dans le même volume, les poètes bouddhiques ont consacré des pages entières d'épithètes et de synonymes les plus élogieux !

Remarquons en passant que les trois synonymes qui font descendre Sha-Kia-mouni du soleil, le réduisent à la condition de Rang-sang-guié (Bouddha par soi-même) dont nous avons parlé plus haut, lesquels forment une catégorie de Bouddhas de perfection moyenne seulement, parce qu'ils ne singent qu'à leur propre avantage, ce qui est encore contraire à la notion qu'on nous a faite de la mission toute de charité de Sha-Kia-mouni. Comment alors peut-on lui donner en même temps les titres de génie des génies, le plus ancien ou éminent des génies ? En Asie, les peuples qui ont adopté le bouddhisme sans rien retrancher de leurs superstitions primitives (ce qui forme autant de bouddhismes différents qu'il y a de pays bouddhiques) ne se sont pas même aperçu de ces montagnes de contradictions. En Europe, chaque auteur patient et opiniâtre (car il faut être l'un et l'autre) fait dans les grandes compilations bouddhiques (et surtout dans les traductions partielles qui en ont été déjà faites) un choix de morceaux se rapportant le mieux à ses idées préconçues, laissant soigneusement les idées contraires dans l'ombre du texte, puis avec ces passages de choix composant un tout historique ou doctrinal, il s'écrie triomphalement: Eurêka, j'ai trouvé le vrai Bouddha et sa doctrine ! D'autres, non moins patients, non moins opiniâtres, puisant aux mêmes sources, font aussi leur choix dans un esprit différent, et s'écrient pareillement : Eurêka, j'ai trouvé le vrai Bouddha et sa doctrine ! Aux yeux du vulgaire tous paraissent aussi savants, puisque tous sont censés avoir puisé aux sources et qu'ils citent quantité de textes. Ils se contredisent cependant. Qu'importe ! Bref, Bouddha fut, est, restera un des grands inconnus de la science en Europe, comme il est un grand inconnu pour ses sectateurs en Asie, au moins au Thibet. Cette dernière assertion pourra paraître d'une exagération presque monstrueuse à ceux qui se figurent que Bouddha, et par conséquent Sha-Kia-mouni est le tout des pensées, des affections et des aspirations de la religion bouddhique. Eh bien, je ne crains pas de l'affirmer sans crainte d'un démenti, sur 1.000 personnes

qui connaissent et honorent Chin-rè-zi, il n'y en a peut-être pas une ou deux qui connaissent Sha-Kia, et beaucoup de lamas en lisant sa légende sur les livres sacrés se figurent lire celle de Chin-rè-zi, légende qui, je le crois du moins, n'a pas été écrite. C'est ainsi que chaque secte, chaque peuple applique la légende typique de Sha-Kia-mouni au Bouddha particulier qu'ils vénèrent plus spécialement.

Voyons donc maintenant, ce qu'est Chin-rè-zi, le grand Bouddha des Thibétains.

4° Chin-rè-zi.

Chin-rè-zi (celui qui regarde avec des yeux brillants) est le nom thibétain du Bodhisattwa, qui choisit pour sa 40e incarnation l'enfant qui devait devenir le 32e roi du Thibet sous le nom de Son-tsan-gam-bo, 627 à 707 de l'ère chrétienne. Depuis cette époque, il n'a plus quitté le séjour des neiges perpétuelles, et depuis l'an 1542 il s'est toujours incarné dans la personne du Guiel-oua-rine-po-Khié ou grand lama de Lhassa. C'est le même dont nous avons déjà dit deux mots en parlant de la trinité bouddhique.

Ces renseignements sont tirés d'une liste chronologique des incarnations de Chin-rè-zi dressée par Djrom-tun qui au commencement du XIe siècle était la 45e incarnation de Chin-rè-zi depuis le commencement, et la 8e depuis que le Thibet était devenu sa demeure fixe. Dans cette liste, il n'est pas fait la moindre allusion au nom de famille Sha-Kia, ni au nom de Gootama. Serait-ce parce que l'auteur regardait Chin-rè-zi comme différent de Sha-Kia-mouni ? Il n'est rien dit non plus de l'époque à laquelle il faudrait faire remonter la première incarnation dans l'Inde. Mais en accordant à chacune de ces 40 incarnations de Chin-rè-zi une durée moyenne d'environ 30 ans, ce qui n'a rien d'extraordinaire, on arriverait presque à l'année 625 avant Jésus-Christ, année qui, selon l'opinion la plus commune parmi les savants, serait celle de la naissance de Sha-Kia-mouni. Est-ce que Djrom-tun aurait pris tout simplement la généalogie de Sha-Kia pour l'appliquer à Chin-rè-zi, ou les a-t-il confondus l'un avec l'autre ?

Malheureusement il y a une difficulté insurmontable ; c'est que la 38e incarnation aurait eu lieu 250 ans avant Jésus-Christ, la 39e, 250 ans après Jésus-Christ, et la 40e, 627 ans après Jésus-Christ. Comment combler ces vides de 500 d'abord et 375 ans ensuite ? C'est aussi impossible que de faire concorder les divers auteurs bouddhiques sur l'époque de la mort de Sha-Kia-mouni, leurs divergences s'étendant sur une période de 1500 ans (voyez la grammaire de Csoma). Peut-être Djrom-tun se trouvant fort embarrassé de ces anachronismes, aura fait vivre l'un de ses héros et prédécesseurs pendant 400 ans, l'autre pendant 375 ans au moment où Chin-rè-zi cessait de s'incarner dans l'Inde pour s'établir au Thibet. Dans un voyage si difficile il est bien permis de s'égarer un peu. Le tour fut bien joué, car personne au Thibet ne se doute de cette mésaventure !

Que conclure de ces documents? (les plus authentiques !!! cependant que possède la science bouddhique). Sha-Kia-mouni et Chin-rè-zi sont-ils une identité ? sont-ils une dualité ? Pour moi je n'ose me prononcer. Si je consulte le dictionnaire des synonymes j'inclinerais pour la dualité car les épithètes qui caractérisent les deux personnages ne se ressemblent guère. Qu'on veuille bien les comparer. Le prince Chin-rè-zi ; le prince ou gouverneur du monde ; le protecteur du monde ; la grande miséricorde ; le bienveillant ; celui qui regarde ce qui est sans douleur, ce qui est heureux ; qui jouit de la paix, de la félicité ; qui est couronné d'une immense lumière ; qui a le nénuphar blanc pour symbole ; qui le porte dans la main (exprimé de trois manières) ; qui domine sur la montagne du port (Potala à Lhassa) ; qui aime le port (Potala) : le soleil de diamant. — Chez Sha-Kia-mouni, ce sont surtout sa descendance du soleil, puis sa force, sa puissance comme fils de la famille Sha-Kia ; sa vie monastique, sa glorification comme Bouddha qui sont célébrées ; chez Chin-rè-zi, c'est sa miséricorde sur le monde entier symbolisée par le nénuphar blanc, c'est sa prédilection pour le Potala, d'où sans doute il rayonna sur le monde ; il n'est pas seulement le descendant du soleil mais le soleil lui-même et le soleil de diamant, c'est-à-dire le plus précieux et le plus riche des soleils ou Bouddhas solaires. Si Sha-kia-mouni et Chin-rè-zi sont deux personnages différents, nous voilà en présence de deux bouddhismes

aussi différents dans leur principe que sont le christianisme et le mahométisme ; s'il y a identité de personnage il est considéré sous des points de vue si différents que nous aurons encore en pratique deux bouddhismes plus différents que sont le catholicisme et le protestantisme ou toute autre secte hérétique ou schismatique, car dans les divers bouddhismes qui dominent en Asie il y a hérésie et schismes, et surtout des schismes puisque tous sont indépendants et n'ont point d'autorité centrale qui les réunisse en un corps de religion.

(À suivre [1]).

[1] Suite non disponible.

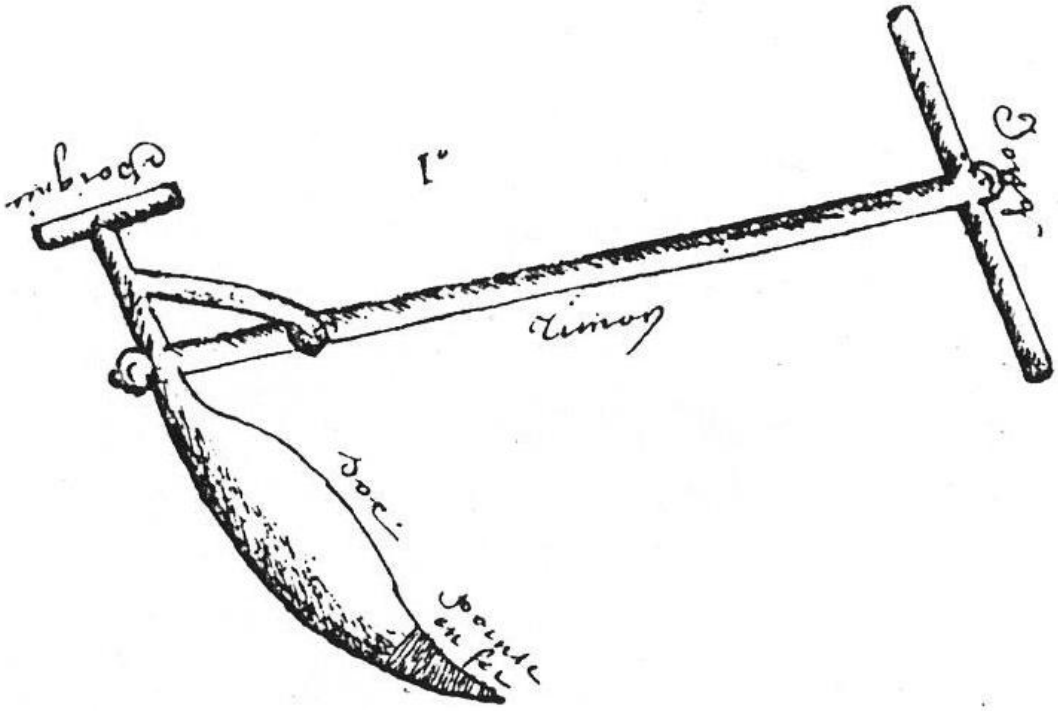
1900 [1]

À la Société des Missions Étrangères

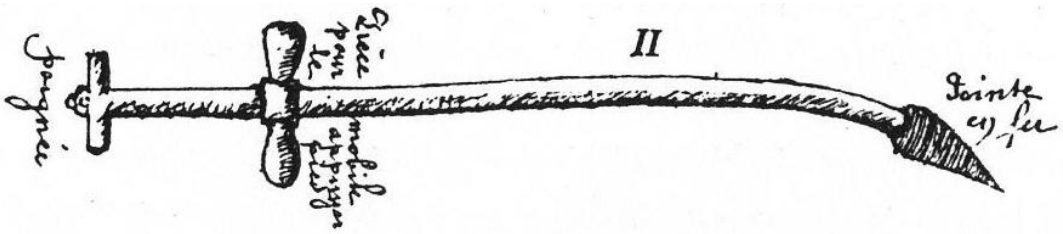
Instruments aratoires au Thibet

@

1° La charrue est bien simple comme vous le voyez. Si le propriétaire est assez riche pour avoir une paire de bœufs, il les attèle au joug avec une corde de bambou. Sinon, quatre personnes, appuyant leur poitrine contre le joug, poussent la charrue en avant, pendant qu'une cinquième la dirige par derrière.

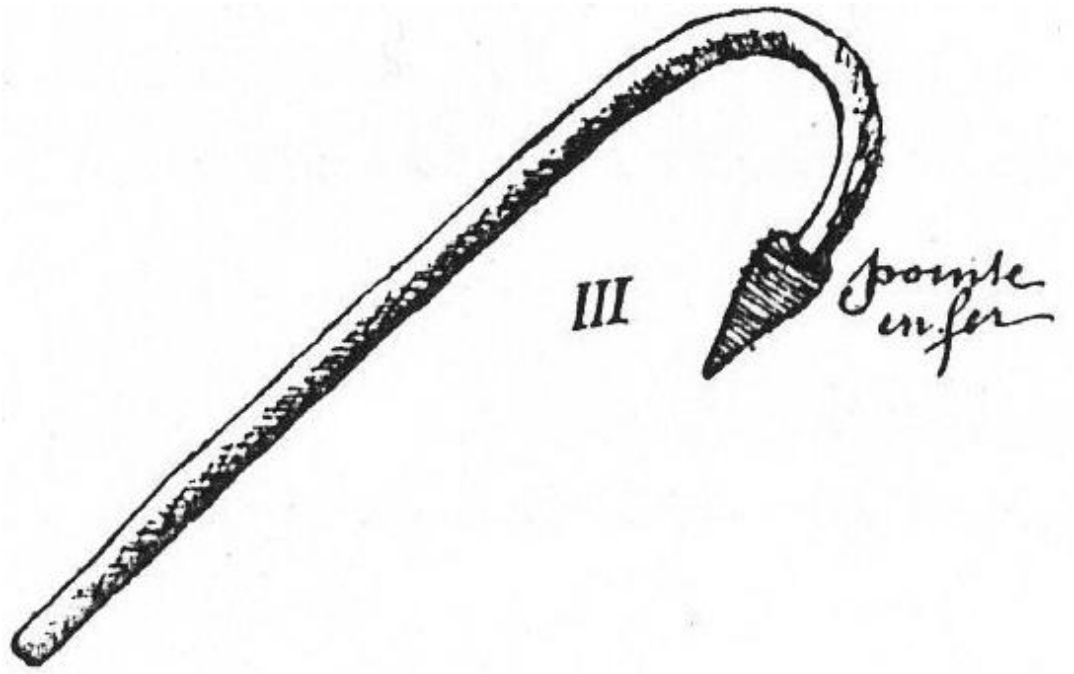


2° La bêche ou plutôt le levier, est un instrument avec lequel ils défoncent les terrains pierreux ou remplis de racines.



[1] Cf. *Annales de la Société des Missions Étrangères*, 1900, pages 120-121.

3° La pioche, ou *kia-ka*, a le manche et la courbe faits d'une seule pièce.



4° Le sarcloir est à peu près de même forme que la pioche, mais il est beaucoup plus petit, et souvent il n'a pas de pointe en fer.

5° Quelques agriculteurs ont aussi la faucille, mais sans dents.

6° Pour battre les grains sur les terrasses des maisons, ils se servent du fléau, un peu différent du nôtre. Ils le tiennent par le bois le

plus gros et le plus court, et frappent avec le plus mince qui est le plus long.

7° Pour vanner, les Thibétains ne connaissent d'autre moyen que d'utiliser le vent, et naïvement ils sifflent tant qu'ils peuvent pour l'appeler à leur aide.

8° Pour achever de purifier les grains, ils ont un petit vase à main, appelé *lama* ; ils s'en servent très adroitement. Pour porter les céréales, ils ont de grands paniers en bambou tressé ; pour les faire sécher, ils se servent d'une grande volette ronde avec un rebord de 3 pouces de haut ; le tout est en bambou.

Leurs greniers sont faits comme leurs maisons ; ils n'ont pas de fenêtres. Dans l'intérieur, ils ont de grands coffres avec des séparations pour chaque espèce de grains, ou bien de grands paniers en bambou, qui contiennent de 15 à 20 boisseaux.

À la moisson, ils ne font que couper les épis, et laissent la paille qu'ils enterrent en labourant. C'est là tout l'engrais qu'ils mettent dans leurs terres.

@

1904 [1]

À la Société des Missions Étrangères

Les Anglais à Lhassa

@

Les Anglais se sont d'abord campés à un mille à l'ouest du Potala, résidence du grand lama qui est en fuite. Mais le camp étant devenu marais par les grandes pluies, on l'a transporté au nord de la ville. L'ambassadeur chinois est venu visiter le commissaire anglais dans son camp ; d'autres visites ont suivi ; on les a rendues les jours suivants. Le commissaire anglais a acheté une des plus belles et grandes maisons thibétaines dont il fait sa résidence et où il traite les affaires. Un grand marché s'est établi en dehors du camp, et les natifs y apportent volontiers les provisions parce qu'ils sont bien payés.

Il y a eu plusieurs reconnaissances militaires. Aux environs, on n'a trouvé qu'une fois quelques centaines de soldats du Kham (de l'Est) qui se sont laissé désarmer sans résistance, disant qu'ils attendaient leur paye et en avaient assez de se battre contre les Anglais. — Des Russes dont on avait tant parlé avant, plus le moindre mot... Bref, depuis le 3 août, jour de l'arrivée, tout semble à l'eau de rose.

Mais le traité !... Le Commissaire anglais aurait présenté une minute, en 9 articles, que les délégués, ou prétendu tels, du dalaï lama discutent et trouvent, bien entendu, excessifs. Ils auraient même une fois essayé de faire une réponse assez insolente que l'ambassadeur chinois leur aurait renvoyée, leur conseillant la modération et la politesse, et les excusant auprès de l'Anglais en disant : « C'est leur coutume diplomatique ; ils demandent beaucoup pour obtenir un peu ».

@

[1] Cf. *Annales de la Société des Missions Étrangères*, 1904, page 373.

31 octobre 1904 [1]

À la Société des Missions Étrangères

La fin de l'expédition anglaise à Lhassa. Le traité. Retour des vainqueurs

@

Pedong, le 31 octobre 1904,

Hier, nous voyions passer ici les derniers traînards de l'expédition ; ils étaient en guenilles. C'est donc bien fini, et je puis plus facilement résumer les événements et préciser la situation.

Je vous ai dit que les Anglais, arrivés à Lhassa le 3 août, y avaient signé le traité au Potala même, le 4 septembre. Les journaux ont publié le (*draft*) projet de traité, puis n'ont plus rien dit. Nous attendions avec impatience le vrai traité, tel qu'il a été signé et nous l'attendons encore, mais on m'assure que ce qui a été publié est bien ce qui a été signé, à quelques corrections peu importantes près.

Voici donc l'analyse de ce traité en dix articles :

1° Les Thibétains établiront deux nouveaux entrepôts de commerce, l'un à Guiang-tsé (dans la province de Tsang, dans la vallée qui conduit à Chiga-tse et à Trachi-lumbo) ; le deuxième, à Gartok (dans la province ouest de Ngaré où vient aboutir la route anglaise faite il y a longtemps sur les bords du Sutleje). Ces deux nouveaux marchés sont en plus de celui de Yathung établi au sud de la vallée de Chumbi, entre le Sikim et le Boutang, où personne n'a pu s'établir.

2° Le Thibet paiera une indemnité de guerre d'un demi-million de livres sterling (7.500.000 roupies), et l'Angleterre occupera la vallée de Chumbi jusqu'à l'entier acquittement de cette somme en trois versements, dont le premier aura lieu le 1er janvier 1906, et jusqu'à ce que les marchés ci-dessus soient établis convenablement.

---

[1] Cf. *Annales de la Société des Missions Étrangères*, 1905, pages 8-10.

3° Sans le consentement de la Grande Bretagne, aucun territoire thibétain ne pourra être cédé ou loué à une puissance étrangère. Aucun pouvoir étranger n'aura à s'occuper des affaires du Thibet, ni à envoyer d'employés officiels ou non, quelles que soient leurs occupations, pour aider à l'administration des affaires thibétaines. Aucun pouvoir étranger ne pourra être autorisé à construire des routes, des télégraphes, ou à exploiter les mines.

4° Le traité devait être signé par le commissaire anglais et le talaï-lama.

Or le talaï-lama avait déguerpi depuis longtemps. Après un mois de discussion, le traité fut signé par les supérieurs des trois grandes lamaseries, dont l'un est qualifié de régent. On assure qu'au dernier moment, l'ambassadeur chinois refusa de signer le traité parce qu'il n'avait pas de pouvoirs *ad hoc*, a-t-on dit d'abord, parce que le pouvoir suprême de la Chine n'est pas suffisamment reconnu, a-t-on dit ensuite. Je le crois bien, il n'est pas dit un mot de la Chine, elle a bien l'air d'être reléguée parmi les pouvoirs étrangers.

Après la signature, on se traita en bons amis jusque vers le 25 septembre ; puis le défilé de retour commença, sans laisser ni résident anglais, ni garnison à Lhassa. En repassant à Guiang-tse, on y laissa trois cents soldats indigènes avec leurs officiers et un capitaine O'Connor chargé des intérêts anglais commerciaux (on dit qu'on y envoie aussi un détachement de police). Survinrent des pluies diluviennes qui couvrirent les plateaux de neige épaisse, et les troupes eurent un mal infini à rentrer dans la vallée de Chumbi. En passant à Pari-dzong, qui est dans la partie supérieure, on y laissa encore un petit corps, mais je ne sais combien d'hommes. À Chumbi, on laissa encore deux compagnies d'indigènes, et alors commença la débandade. Pendant six jours de suite, nous avons vu repasser ici les différents corps, sales, déguenillés, et souvent sans chaussure, poussant devant eux les mulets de bagages, etc... La victoire ne va pas sans misères.

Le commissaire anglais, avec quelques-uns de ses seconds, avait pris l'avance en passant par le Sikim (donc, nous ne l'avons pas vu)

pour aller rendre compte de sa mission au vice-roi, à Simla. Les journaux ont à peine dit quelques mots sur sa réception, seulement ils ont déjà laissé entrevoir que le gouvernement anglais ferait quelques changements à cause des assurances qu'il avait données à la Russie, puis le silence s'est fait.

Le général qui venait avec l'arrière-garde est lui aussi repassé par le Sikim pour se rendre directement à Darjeeling.

Le deuxième jour du défilé des troupes ici, on héliographa que le bruit courait que les trois cents hommes laissés à Guiang-tse avaient été attaqués par les Thibétains et que le télégraphe qui relie Guiang-tse à Chumbi était coupé par ceux-ci. Malgré ce bruit, cette rumeur, ordre fut donné de continuer la marche. Je le crois bien, avec des troupes en si mauvais état, il n'y avait pas moyen de les faire retourner.

Cinq officiers sont venus nous faire visite. Le sentiment qui domine chez tous, c'est le désappointement, je dirais presque le dégoût le plus complet. L'un d'eux n'avait aux pieds que des bottes thibétaines. Le lendemain, passait un capitaine qui n'avait qu'un tricot pour uniforme.

Il y a une exploration de trois officiers et huit soldats, qui doivent remonter le Tsang-po jusqu'à sa source, passer dans la province occidentale de Ngaré et rentrer dans l'Inde par la route du Sutleje.

L'exploration du Tsang-po inférieur jusqu'à son entrée dans Assam n'a pas été permise par le gouvernement thibétain et a été abandonnée.

@

1910 [1]

À la Société des Missions Étrangères

Arrivée du dalaï-lama dans l'Inde

@

Vous savez déjà, sans doute, par les journaux, que le dalaï-lama est en fuite. Il est passé très piteusement le 24 février, entre 10 et 11 heures, au coin de notre propriété, nous avons pu le voir à 20 pas de distance. Il n'emmenait avec lui que ses quatre ministres compromis comme lui ; le reste de l'escorte était formée de cavaliers du Sikim et de ce pays-ci. Il avait cependant une trentaine de soldats thibétains armés de fusils et sabres qui avaient protégé sa fuite. Pas un seul Européen pour l'accompagner, tant on fut surpris par son arrivée inattendue. Qu'est-il donc arrivé?

Une armée chinoise, forte de 3.000 hommes, serait arrivée à Lhassa et s'en serait emparée sans trop de difficultés. Mais le dalaï-lama avait pris la poudre d'escampette; 800 soldats chinois l'auraient poursuivi... mais trop tard.

Pendant que ses quelques soldats et partisans résistaient au bord du fleuve, tuant et se faisant tuer, lui continuait sa fuite à double et triple étape, et parvenait sain et sauf sur le territoire anglais du Sikim. De là seulement il envoya la nouvelle de son arrivée, qui fut télégraphiée à Darjeeling, à Calcutta, etc. Étonnement général.

Il s'attendait à être reçu à bras ouverts et en grand honneur. La police seule eut l'ordre de l'accompagner et de lui faire donner ce dont il aurait besoin, mais on ne se dérangea pas pour lui. À Pedong il n'a pris qu'un repas et fait un peu de toilette à la chinoise. Il s'est reposé trois jours à Kalimpong.

À Darjeeling il a été accompagné et reçu par un seul officier européen, le deputy-commissioner et la police, mais les Boutaniens lui

---

[1] Cf. *Annales de la Société des Missions Étrangères*, 1910, page 159.

ont fait une réception mirobolante, le reste de la population européenne et indoue assistait. Le journal d'hier était plein de ces détails peu importants. Il y a cependant deux petits articles à relever : L'Angleterre avait fait des représentations amicales à Pékin et demandé quelles étaient les intentions de la Chine.

Le Wai-yu-pou a répondu : « Que les troupes étaient envoyées au Thibet pour renforcer l'autorité chinoise affaiblie par les intrigues du dalaï-lama et pour faire la police. Que la Chine n'avait pas l'intention d'intervenir dans l'administration intérieure du Thibet (?), L'Angleterre trouve cette réponse satisfaisante.

La Russie avait également fait des représentations sur la déposition du dalaï-lama, chef spirituel d'un grand nombre de sujets russes.

On lui répond que cette déposition n'influera en rien sur l'administration de la religion. La Russie trouvera-t-elle cette réponse bonne? Que va faire le dalaï-lama ? Le bruit courait qu'il voulait aller à Pékin plaider sa cause en présence de l'empereur lui-même. J'en doute fort.

Depuis une huitaine de jours, on annonçait aussi et l'on attendait de jour en jour le trachi-lhumbo-lama aussi en fuite, disait-on. On ne voit rien venir. S'est-il laissé arrêter par les Chinois ? A-t-il pris une autre route ? Est-il allé se cacher dans quelque monastère ? On ne sait rien ou on ne dit rien.

Les journaux anglais ont de longs articles sur ces événements et sur le Thibet.

Au lieu d'avoir les Russes à leur porte, ce qu'ils redoutaient surtout, les Anglais vont avoir les Chinois. S'en trouveront-ils mieux ?

@